



S. 938. A. 11.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME PREMIER.

La première série du BULLETIN se compose de vingt volumes, et comprend douze années de 1821 à 1833, inclus, finissant au n° 128.

Les volumes I, II, III du RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES ont paru; les tomes IV et V sont sous presse.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(Élection du 29 mars 1833.)

<i>Président.</i>	M. le duc DEGAZES, pair de France.				
<i>Vice-présidens.</i>	<table> <tr> <td>{</td><td>M. JOMARD, membre de l'Institut.</td></tr> <tr> <td>{</td><td>M. WARDEN, correspondant de l'Institut.</td></tr> </table>	{	M. JOMARD, membre de l'Institut.	{	M. WARDEN, correspondant de l'Institut.
{	M. JOMARD, membre de l'Institut.				
{	M. WARDEN, correspondant de l'Institut.				
<i>Secrétaire.</i>	M. DE LARENAUDIÈRE.				
<i>Scrutateurs.</i>	<table> <tr> <td>{</td><td>M. BEAUTEMS BEAUPRÉ, membre de l'Institut.</td></tr> <tr> <td>{</td><td>M. HUERNE DE POMMEUSE.</td></tr> </table>	{	M. BEAUTEMS BEAUPRÉ, membre de l'Institut.	{	M. HUERNE DE POMMEUSE.
{	M. BEAUTEMS BEAUPRÉ, membre de l'Institut.				
{	M. HUERNE DE POMMEUSE.				

LISTE DES PRÉSIDENTS DE LA SOCIÉTÉ, *depuis son origine, dans l'ordre de leur nomination.*

MM.	le marquis DE LAPLACE.	MM.	le comte CHABROL DE CROUSOL.
	le marquis DE PASTORET.		le baron CUVIER.
	le vicomte DE CHATEAUBRIAND		le baron HYDE DE NEUVILLE.
	le comte CHABROL DE VOLVIC.		le duc DE DOUDEAUVILLE.
	BECCUFY.		J.-B. EYRIÈS.
	le baron Alexandre DE HUMBOLDT.		le comte DE RIGNY.
			DUMONT D'URVILLE.

CORRESPONDANS ÉTRANGERS,

dans l'ordre de leur nomination.

MM.	le docteur MEASE, à Philadelphie.	MM.	F.-Ant GONZALEZ, à Madrid.
	TANNER, à Philadelphie.		le Dr. REINGANUM, à Berlin.
	W. WOODBRIDGE, à Boston.		le cap. FRANKLIN, à Londres.
	le capitaine EDWARD SABINE, à Londres.		le Dr. RICHARDSON, à id.
	le col. POINSETT, aux États-Unis.		le prof. RAFFN, à Copenhague.
	le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.		le cap. GRAAH, à Copenhague.
	le professeur SCHUMACHER, à Altona.		AINSWORTH, à Edimbourg.
	DE NAVARETTE, à Madrid		ADRIEN BALEI, à Venise.
			GRABERG DE HEMSO, à Livourne.
			le major LONG, aux États-Unis.

M. CHAPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la société, rue de Seine, n° 6.

M. NOIROT, agent général et bibliothécaire de la société, rue de l'Université, n° 23.

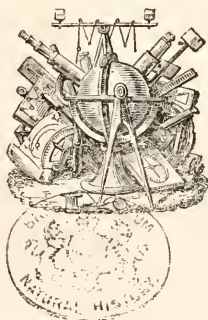
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tome Premier.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1834.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 27 décembre 1833.)

<i>Président.</i>	M. JOMARD, membre de l'Institut.
<i>Vice-présidens.</i>	{ M. DAUSSY, ingénieur hydrographe en chef de la Marine. M. le baron ROGER, ancien commandant du Sénégal.
<i>Secrétaire-général.</i>	
	M. D'AVEZAC.

SECTION DE CORRESPONDANCE.

MM. Bajot.	MM. Jaubert.
Guill. Barbié du Bocage.	Jouannin.
Alex. Barbié du Bocage.	César Moreau.
Bottin.	Ambr. Tardieu.
Cadet de Metz.	Baron Walckenaer.
Coulier.	Warden.
Isambert.	

SECTION DE PUBLICATION.

MM. Albert Montemont.	MM. Huerne de Pommeuse.
Ansart.	baron de Ladoucette.
Bianchi.	de Larenaudière.
Corabœuf.	Poulain.
Baron Costaz.	Roux de Rochelle.
d'Urville.	
Eyriès.	

SECTION DE COMPTABILITÉ.

MM. Boucher.	MM. Chanut.
général Haxo.	Réaume.
Peytier.	
<i>Trésorier.</i> — M. Chapellier, notaire honoraire.	

COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

MM. Albert-Montemont.	MM. d'Urville.
Ansart.	Isambert.
Guill. Barbié du Bocage.	de Larenaudière.
Alex. Barbié du Bocage.	Poulain.
Daussy.	Roux de Rochelle.
d'Avezac.	Warden.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGES autour du monde, avec des extraits choisis de voyages dans les mers du Sud et les Océans Pacifique, Septentrional et Méridional, en Chine, etc; entrepris sous les ordres de l'auteur, ou sous sa direction, et des renseignemens sur d'importantes découvertes faites de l'année 1792 à l'année 1832, etc.; par EDMUND FANNING. (1)

Lu à la séance du 8 novembre 1833, par M WARDEN.

Le voyage autour du monde; entrepris par M. Fanning en 1798-99, à bord du navire *the Betsey*, fut le

(1) Voyages round the world; with selected sketches of Voyage to the South-Seas, North and South-Pacific-Oceans, China, etc., performed under the command and agency of the author. Also, in-

premier de ce genre tenté par un navire américain, sorti du port de New-York. Dans cette longue navigation, il visita la côte de Patagonie et les îles Falkland, passa à travers l'Océan Pacifique aux îles Marquises et à celles de Washington et découvrit deux îles, dont l'une élevée au-dessus de la mer et d'une grande étendue, l'autre basse et moins considérable; la première fut appelée île de *New-York*, la seconde île *Nexsen*, en l'honneur du propriétaire du navire qui portait ce nom. Par latitude sud $8^{\circ} 13'$, et longitude ouest de Greenwich $141^{\circ} 31' (1)$, le milieu de l'île de New-York était en vue, à 8 lieues de distance; la fumée qu'on en voyait sortir dans différentes directions prouvait qu'elle était habitée.

Le 11 juin (1798) on découvrit les îles de *Fanning*, par $3^{\circ} 51' 30''$ de latitude sud, et $159^{\circ} 12' 30''$ de longitude ouest. Celles au nord et au midi avaient chacune 9 milles de long, la troisième n'avait que 6 milles. Elles occupaient un plan triangulaire et formaient une baie spacieuse avec de bons ancrages. L'abondance de bois, d'eau potable, de fruits des tropiques, de tortues et de poisson excellent qu'on y trouve, rendent ce groupe très favorable comme point de relâche. On n'y aperçut alors aucune trace d'habitation; cependant lorsque quelques années après, le capitaine Donald Mackay toucha aux îles Fanning, il trouva quelques amas de pierres disposés d'une manière régulière et convertis d'une espèce de mousse. En ayant fait déplacer plusieurs et fouiller au-dessous, on rencontra à deux pieds en con-

formation relating to important late discoveries; between the years 1792 and 1832, etc.; by *Edmund Fanning*. 1 vol. in-8°, pages 499. New-York, 1833.

(1) Toutes les longitudes suivantes sont également rapportées au méridien de Greenwich.

trebas du sol, un tombeau en pierre, renfermant des ossemens ainsi que des javelots et pointes de flèches en os ou en pierre et des coquillages.

Le lendemain 12, à 27 lieues nord-ouest par ouest de ces îles, on en aperçut une autre sous le $4^{\circ} 45'$ de latitude; et le $160^{\circ} 8'$ de longitude ouest, qui fut appelée *Washington*, en l'honneur du premier président des États-Unis, n'offrant aucun vestige de population.

Le 14 juin, M. Fanning découvrit par $6^{\circ} 15'$ de latitude et $162^{\circ} 18'$ de longitude, l'écueil situé près de l'île indiquée quelques années après par le même capitaine Mackay, commandant la goëlette *les Frères*, sous le nom de *Palmyre*. Cette île, d'environ 3 lieues d'étendue, est située sous $5^{\circ} 49'$ de latitude et $162^{\circ} 23'$ de longitude. Du côté de l'ouest, les roches de corail s'avancent jusqu'à 3 lieues de la côte; au nord-ouest il y a un ancrage à trois quarts de mille du récif, qui fournit 18 brasses. Il s'y trouve aussi deux lagunes, dont la plus occidentale offre 20 brasses d'eau sur un fond de sable et de corail.

Le 4 juillet, on toucha à l'île de Tinian, où séjournait depuis 13 mois l'équipage d'un bâtiment anglais, appartenant à la Compagnie des Indes, et qui avait chargé à Canton pour Sidney dans la nouvelle Galles; ce navire, en assez mauvais état, ayant voulu s'arrêter dans cette île, avait échoué sur ses récifs. L'équipage consistait en 24 individus, dont 21 hommes et 3 femmes, savoir : la veuve du capitaine, son enfant et sa domestique, 6 matelots anglais, 9 *Lascars* et 11 Malais. Le capitaine était mort de la fièvre. M. Fanning prit à son bord les femmes et les Anglais, laissant les Malais pour veiller à la sûreté de la cargaison, que Swain de Nautucket, pre-

mier lieutenant du bâtiment naufragé, vint rechercher cinq mois après.

En quittant l'île de Tinian, Fanning navigua dans la mer de Chine, jusqu'à Macao, où il jeta l'ancre le 13 août 1798. Le 30 octobre suivant, il remit à la voile et arriva à New-York le 26 avril 1799, après une longue traversée de 178 jours; retard qu'il attribue à ce que le brick qu'il montait n'était point doublé en cuivre. Le profit de l'armateur, dans cette course, fut de 52,300 dollars.

En 1800, le capitaine Fanning entreprit de nouveau le voyage autour du globe, à bord de l'*Aspasie*, navire construit en forme de corvette et frété à New-York, par une compagnie, pour faire des découvertes et chercher des phoques dans les mers du Sud. Dans cette traversée, il toucha à Fernambouc sur la côte du Brésil, et se dirigeant ensuite au sud, il ne trouva point l'île de *Saxemburg* à l'endroit où elle est sur les cartes et la chercha vainement pendant trois jours, preuve de sa non-existence. Il fit voile ensuite pour l'île de la Géorgie méridionale et jeta l'ancre dans la baie de Sparrow, où un bâtiment appelé le *Régulateur* et appartenant au propriétaire de l'*Aspasie* avait fait naufrage depuis quelques mois. En débarquant, le capitaine trouva les huttes désertes et il apprit peu après que l'équipage avait passé à bord d'un navire anglais, qui leur avait acheté la cargaison consistant en 14,000 peaux de phoques et en ce qu'on avait pu sauver de l'équipement et du grément du bâtiment naufragé.

De la baie de Sparrow, Fanning passa à celle des Iles et entra dans le havre de Woodward, où il rencontra un brick anglais, qui avait à son bord un des matelots du *Régulateur*. Là au moyen des débris de ce dernier

navire qu'il avait pu recueillir et du bois de construction dont il s'était pourvu, il construisit, en cinquante jours, un bateau de la contenance de 50 tonneaux, à l'aide duquel et aussi de l'activité de son équipage, il parvint à ramasser 57,000 peaux de phoques, c'est-à-dire plus de la moitié de la cargaison réunie de 17 bâtimens venus dans ces parages, pendant le même temps et pour le même objet. Cette chaloupe, excellente voilière, fut achetée pour 120 guinées, par un capitaine anglais, qui remarqua à ce sujet, que rien n'égalait *l'esprit d'entreprise et de persévérance du Yankee*. Faisant voile de la Géorgie méridionale, le 8 février 1801, l'*Aspasie* doubla le cap Horn, toucha à Valparaiso pour se refaire, traversa l'océan Pacifique, entra dans la rade de Macao, le 2 septembre suivant, et rentra à New-York, le 4 mars 1802, avec une riche cargaison.

Le brick *Union*, capitaine Pendleton, fut équipé à New-York, sous la direction de M. Fanning, pour faire un nouveau voyage de commerce et de découvertes dans les mers du Sud, passer dans la Nouvelle-Hollande, en doublant le cap de Bonne-Espérance et particulièrement examiner avec soin les îles Crozett.

Arrivé au point fixé sur les cartes pour la situation de ces îles, le capitaine Pendleton n'en trouvant aucune trace, se dirigea vers les côtes de la Nouvelle-Hollande et trouva un havre commode, avec du bois et de l'eau, dans l'entrée du roi Georges III. De là, il s'avauça jusqu'à l'île des phoques de Vancouver, où les veaux marins étaient devenus si rares, qu'il n'en put recueillir plus de trente. En longeant la côte à l'est, le navire fut pris par une tempête, qui le repoussa au large de quelque degrés dans une direction S. S. E., et en se dirigeant ensuite vers le N. E. il se trouva en vue de l'île de Border

(*Border's Island*) par $35^{\circ} 47'$ de lat S. et $136^{\circ} 41'$ de longitude E. de Paris. Cette île a deux havres : celui au N. E. sous $35^{\circ} 40'$ de latitude, bien boisé et bien approvisionné d'eau douce, de gibier, de poisson et d'huîtres. Là, il construisit avec les matériaux dont il s'était muni à bord, une petite goëlette du port de 40 tonneaux avec laquelle il se rendit dans la baie du roi Georges III, pour s'assurer si les phoques étaient arrivés. N'en ayant pas rencontré, le capitaine Pendleton résolut de faire voile pour port Jackson, dans la Nouvelle-Galles méridionale, afin d'aller à la recherche des îles qu'on dit avoir été découvertes par Tasman et d'autres anciens navigateurs, en attendant la saison favorable à la pêche.

Quittant l'île de Border, l'*Union* entra par l'embouchure occidentale du détroit de Bass, qu'elle traversa sans carte, ni indication et arriva à Sydney. Elle explora ensuite la côte méridionale de la terre de Van Diemen et découvrit dans ce trajet l'île des antipodes du Sud, où se trouvaient beaucoup de phoques. On y laissa un officier et 11 hommes, pour faire la pêche, et faute d'un ancrage sûr, l'*Union* revint à Sydney. Le capitaine conclut, dans cet endroit, un marché avec un négociant nommé *Lord*, d'après lequel il devait consigner à ce dernier, la cargaison de peaux qui se trouvait à bord et se rendre aux îles Fejee pour y prendre un chargement de bois de sandal destiné au marché de Canton.

En exécution de cet engagement l'*Union* mit à la voile de Sydney et se rendit à l'île de la Nouvelle-Amsterdam, ou de Tongataboo, afin de se procurer un de ces insulaires, parlant la langue Fejee et qui pût servir d'interprète. Le capitaine descendit à terre à cet effet, avec un agent de Lord et l'équipage de la chaloupe; mais ils furent entourés et massacrés (le 1^{er} oct. 1804) par les

naturels, qui s'avancèrent en grand nombre, dans leurs canots, pour attaquer le navire. Pendant le combat une femme de couleur qui se trouvait dans un canot, fut reçue à bord de l'*Union*. Cette femme nommée *Eliza Mozey* raconta qu'elle était arrivée dans cette île sur le bâtiment le *Duc de Portland*, capitaine *L. Meltruon*, dont l'équipage avait été mis à mort par les insulaires, excepté elle, un vieillard, et 4 jeunes garçons. Les naturels avaient été poussés à cet acte de barbarie par un blanc nommé *Doyle* et un Malais, laissés quelque temps au milieu d'eux. Mais tandis qu'on croyait le vieillard et les enfans épargnés occupés à décharger la cargaison, ceux-ci réussirent à se débarrasser de *Doyle*, firent sauter par dessus le pont les naturels qui se trouvaient sur le vaisseau, coupèrent les cables et gagnèrent la pleine mer, sans que depuis on en ait entendu parler. Le capitaine *Wright* qui prit le commandement de l'*Union*, revint à Sydney, pour remplacer l'équipage détruit et remit encore à la voile pour les îles *Fejee*, où il vint se briser contre un rocher. Tout ce qui était à bord fut noyé, ou massacré par les cannibales.

En apprenant ces tristes nouvelles, M. Lord loua un bâtiment et se rendit à l'île des Antipodes, où l'officier et les marins laissés par le capitaine *Pendleton* avaient ramassé 60,000 peaux de veaux marins. Il se les fit remettre, se rendit à Canton, où il échangea ces peaux contre des marchandises chinoises, qu'il revendit aux États-Unis, et dont il emporta le produit en Europe, sans faire aucune part de ses bénéfices aux propriétaires de l'*Union*. La partie de l'équipage qui était restée à l'île des Antipodes fut également perdue; car après la remise des peaux entre les mains de M. Lord, ces marins s'embarquèrent dans la petite goëlette pour Sydney, et depuis on n'en eut plus aucune nouvelle.

Voyage du navire la Catherine dans les mers du Sud et à la Chine, par le capitaine Henri Fanning, frère de l'auteur.

Ce capitaine fit voile de New-York l'année suivante, muni d'instructions pour trouver les îles Crozett. Parvenu à l'entrée du roi Georges III, il se rendit dans les parages supposés de ces îles, mais sans les découvrir, quoique l'apparition de phoques et de divers oiseaux, ainsi que d'autres indices annonçassent le voisinage de la terre. Ayant laissé quelques hommes sous la conduite d'un officier, pour faire la chasse du phoque dans l'île du Prince Edouard, le capitaine continua ses recherches, mais toujours aussi infructueusement; ce qui le décida à se rendre au cap de Bonne-Espérance, pour y passer quelques semaines de l'hiver. Après ce temps de repos, il reprit la route de l'île du Prince Edouard, afin de tenter une dernière fois d'accomplir l'objet de sa mission; et au bout de plusieurs semaines d'une exploration pénible, il parvint à reconnaître les îles Crozett, à plus de cent milles au sud de la latitude où elles sont indiquées sur les anciennes cartes. Le capitaine donna à la plus méridionale le nom de *New-York*; celle à l'ouest, île basse et étendue en longueur, fut appelée *Fanning*; et la plus orientale, élevée et montagneuse, reçut le nom de *Grand Crozett*. Ce groupe présente un havre traversé, à son entrée, par un banc qui peut être facilement franchi par les bâtimens ne tirant pas plus de dix pieds d'eau. Sur le bord d'une baie, on trouve des phoques par milliers; le capitaine Fanning en prit une cargaison, et après avoir descendu à terre pour faire sécher et préparer les peaux, il appareilla pour Canton.

L'auteur fit, en 1815, un autre voyage dans les mers du Sud. Parti de New-York, le 5 juin, sur le navire *le Volontaire*, il toucha à Port-Louis des îles Falkland, où il construisit une chaloupe du port de trente tonneaux, qu'il laissa sous la garde d'un officier et de huit hommes, chargés de prendre les phoques dans ces parages, pendant que le bâtiment irait faire un chargement de bois de sandal dans quelque île de l'océan Pacifique. Pendant l'espace de trois mois, la partie de l'équipage laissée aux îles Falkland, se procura, en outre des veaux marins, 292 cochons sauvages, 937 oies aussi sauvages, 73 barils d'œufs de pingouins ou d'albatros, et 5 barils de poisson *mulet*.

Après avoir manqué de faire naufrage non loin de l'endroit où s'est perdue la corvette française l'*Uranie*, le *Volontaire* entra dans l'océan Pacifique, en tournant le cap Horn; il toucha à l'île de Masafuero; de là, à Valparaiso pour se ravitailler, et fut obligé de rester quelque temps à Coquimbo, par l'ordre des autorités du pays. Dès qu'il lui fut permis de lever l'ancre, le capitaine Fanning continua sa route vers le nord, visita les îles Lobos, et ensuite celles des Gallapagos. Dans ces dernières, on lui fournit 10,000 peaux de veaux marins et une grande quantité de tortues. Le navire appareilla de ces îles, et, retournant vers le sud, toucha à l'île de Sainte-Marie, sur la côte du Chili, où il jeta l'ancre, et prit à bord plus de 14,000 peaux. Enfin, après être repassé par les îles Falkland, il rentra dans le port de New-York, le 13 avril 1817, après une absence de vingt-deux mois. La détention que subit le capitaine Fanning à Coquimbo lui fit sentir l'opportunité d'une force navale dans l'océan Pacifique, et ses vues, à ce sujet, furent adoptées par le gouvernement des Etats-Unis.

Voyage du brick Hersilie dans les mers du Sud, sous le commandement de James P. Sheffield, dans le même but que les précédens.

L'auteur de l'ouvrage que nous analysons possédait une copie exacte du journal du voyage la corvette espagnole *Atrevidas*; il connaissait la position des îles de l'Aurore, ainsi que le manuscrit du capitaine *Dirck Gherretz*, qui, commandant le navire hollandais *Bonnes Nouvelles*, découvrit, en 1599, la terre au sud du cap Horn; enfin M. Fanning se rappelait aussi que, lors de son expédition dans la Géorgie méridionale, les glaces que l'on avait brisées s'étaient écoulées vers l'est; d'où il était convaincu de l'existence de quelque terre située entre les 60° et 65° de latitude S. et 50° et 60° de longitude ouest.

Le capitaine et le subrécargue de l'*Hersilie* étaient chargés de faire des observations nautiques : ils devaient d'abord toucher aux îles Falkland pour refaire l'équipage, ensuite aller à la recherche des îles de l'Aurore, et essayer d'y faire une cargaison de peaux de veaux marins; si ce dernier dessein ne réussissait pas, ils devaient retrograder à l'ouest jusqu'à l'île de Staten (*Staten Island*); ensuite se diriger au sud, aussi près que possible de la latitude du cap Horn, jusqu'au 63°; de là gagner à l'est pour découvrir quelque terre; et enfin, s'ils échouaient, entrer dans l'océan Pacifique, ou retourner aux îles Falkland ou autres, aux environs du cap Horn.

En conformité de ces instructions, le brick l'*Hersilie* aborda aux îles Falkland, alla ensuite à la découverte de celles de l'Aurore, qu'on reconnut être au nombre de trois, élevées en forme de pain de sucre, mais n'of-

frant aucun point de débarquement, ni même accessible à des animaux amphibies. Des pigeons blancs et quelques autres oiseaux furent les seuls êtres animés qu'on y aperçut. Le brick navigua autour et au milieu de ces îles, sans rencontrer de récif, excepté un seul, à un petit mille de l'île la plus occidentale; celle du milieu est située sous le 52° 58' de latitude S. et le 47° 51' de longitude O.

Laissant ce groupe, l'*Hersilie* fit voile pour l'île de Staten, afin de faire du bois et de l'eau, et, après s'être approvisionnée, se dirigea au sud jusqu'au 60° de latit. S.; de là, cinglant à l'est, on découvrit une île de forme circulaire et très élevée, couverte de neige en février, le dernier mois d'été de cette région. Cette singularité lui fit donner le nom de *Mount Pisgah Island* (île du mont Pisgah). Plus loin, on se trouva en vue d'un autre groupe, qui fut appelé *Iles Fanning*; en naviguant entre les deux premières, le navire entra dans un havre, où il jeta l'ancre, et la crique, dont il formait l'embouchure, fut nommée *Crique Hersilie*. Placé sur une position élevée, on apercevait une grande étendue de terre à l'est, mais la saison était trop avancée pour en permettre l'exploration. Le brick prit à bord une cargaison de peaux de phoques de grande valeur, et gagna le port de Stonington, aux Etats-Unis.

Il paraît que ces îles ont été vues par le capitaine *Smith* du brick anglais *Guillaume*, quinze mois avant l'expédition de l'*Hersilie*, et appelées par lui les *Shetlands méridionales*; le capitaine américain proposa le nom de *Ghervitz New-Island*, en l'honneur du premier auteur de la découverte; mais la dénomination anglaise a prévalu sur les cartes.

Tout ce groupe consiste en une cinquantaine d'îles et

îlots, s'étendant du S.-O. au N.-E., entre les 61 et 63° 1/2 de latitude S. et les 54 et 63° de longitude O. La navigation y est difficile, la terre rare et n'offrant que de la mousse pour toute végétation. Le climat ressemble à celui de la Géorgie méridionale. L'île de *Déception*, la plus au sud, est évidemment d'origine volcanique. Au N.-E., dans l'intérieur de la baie, est le havre appelé *Port Yankee*, près lequel est une source d'eau chaude; et le sable, à quelques verges de distance, est si brûlant, qu'on ne pourrait y laisser quelque temps la main. Dans la cavité d'une montagne peu éloignée, on découvrit des monceaux de glace de plusieurs centaines de pieds de hauteur.

L'année qui suivit le retour de l'*Hersilie*, une escadre de cinq vaisseaux fut rassemblée à Stonington, sous les ordres du capitaine Pendleton, de l'état de Connecticut, pour un voyage aux Shetlands méridionales. La flotte arriva en vue de l'île de Déception, et jeta l'ancre dans le havre Yankee (1821). D'une position élevée de cette île, et par un temps serein, on aperçut directement, au sud, une montagne (présentant l'aspect d'un volcan en travail), et qui, ayant été examinée par le capitaine Palmer, montant le sloop *Hero*, de 40 tonneaux, fut reconnue être une région montagneuse très étendue, et encore plus couverte de neige et de glace que les Shetlands méridionales. En revenant au port Yankee, le *Héro* se trouva enveloppé dans un épais brouillard, entre ces dernières îles et la Terre-Ferme; et quand la brume se fut dissipée, il était au milieu d'une frégate et d'un sloop de guerre russe, faisant un voyage de découvertes autour du monde. Le capitaine Palmer informa le commodore de l'existence d'un grand continent au sud de

la latitude où ils se trouvaient. Ce dernier officier lui donna le nom de *Terre de Palmer*. (1)

Dans la saison nautique suivante (1821 — 22), le capitaine Pendleton étant retourné au havre Yankee, détacha M. Palmer sur le sloop *James Monroe*, de 80 tonneaux, afin d'examiner la nouvelle terre. En naviguant au sud, cet officier trouva l'accès des côtes défendu par les glaces; il prit alors à l'est, et approcha dans quelques endroits jusqu'à un mille, tandis que dans d'autres, il fut obligé de se tenir à plusieurs milles de distance. Pendant les mois de décembre et janvier, qui forment le plein été dans cet hémisphère, le capitaine Palmer parcourut 15 degrés de côtes, depuis le 64° jusqu'au 49° de long. O.—par 61° 41' de latitude S. Il découvrit un détroit, qu'il appela *Détroit de Washington*, et dans lequel il pénétra. Après une lieue de navigation, il arriva à une baie magnifique, qu'il nomma *Baie Mouroe*, et au bout de laquelle était un havre commode, qui reçut le nom de *Havre de Palmer*. Le capitaine y jeta l'ancre, et s'aventura à terre avec une partie de son équipage; mais, après avoir visité la côte, et même l'intérieur du pays à quelque distance, on n'aperçut aucune trace de végétation, si ce n'est de la mousse; toutes les montagnes étaient couvertes de neige, à l'exception de quelques pics noirâtres.

Voyage de la goëlette Pacifique dans les mers du Sud, sous le commandement du capitaine James Brown.

Parti de Portsmouth (New Hampshire) le 1^{er} octobre 1829, il relâcha, le 14 novembre, aux îles du cap Vert

(1) Dans le *Voyage du capitaine Morell* (page 69), il est dit par erreur que cette terre fut nommée *Nouveau Groenland méridional* par le capitaine Johnson.

pour prendre des provisions, et fit voile pour la Géorgie méridionale, où il arriva le 29 décembre suivant. *Le Pacifique* quitta cette île le 5 mars (1830) chargé de 256 fourrures de loutre de mer et de 1800 gallons d'huile. Se trouvant, le 8 décembre suivant, par latitude S. 56° 18', et longit. O. 28° 35', on découvrit une île non mentionnée sur aucune carte, de deux milles de circonférence, fort élevée au dessus du niveau de la mer, et qui, par un temps clair, peut être vue à trente milles de distance. Le capitaine Brown la nomma *Ile de Potter*. Quatre jours après (le 12 décembre) une autre île fut aperçue, du centre de laquelle il s'élevait continuellement une colonne de fumée à une hauteur de huit cents pieds environ. Elle était couverte de neige et de glace. Les parties inférieures présentaient une couche profonde de lave, dont plusieurs masses épaisses se détachaient et flottaient aux environs. Cette île, qui fut appelée *Ile des Princes*, offre deux points de débarquement abordables; elle a cinq milles de long du N. O. au S. E., et est située sous le 53° 55' de lat. S. et le 27° 53' de long. O.

Le 22 décembre, on se trouva encore en vue d'une nouvelle île, sous le 57° 49' de lat. S. et 27° 38' de long. O.; ayant six milles en longueur du N. O. au S. E., et présentant le même aspect que la précédente, mais n'offrant aucun ancrage. On peut l'apercevoir à cinquante milles au large par un ciel serein; elle reçut le nom de *Ile de H illey*. Enfin une quatrième île fut découverte le jour de Noël 1830, d'où elle fut appelée *Ile de Noël* (Christmas Island); elle est à égale distance des îles de la Chandeleur et de Montagne, mais plus à l'ouest que l'une et l'autre. Au reste, toutes ces îles n'offraient pas la moindre espèce de végétaux.

Les plus grandes montagnes de glace aperçues par le *Pacifique* furent sous le $58^{\circ} 18'$ de lat. S. Quelques-unes avaient trois à quatre milles de long, deux milles de large, et deux à trois cents pieds de haut, aplaties au sommet. L'équipage qui se trouvait dans la chaloupe avait souvent à se défendre contre les *tigres* de mer (probablement une espèce de walrus); on tua un de ces animaux, qui avait dix huit pieds de long.

Tableau de diverses îles récemment découvertes, et qui ne sont pas généralement indiquées sur les cartes.

Ile de Pike (Pike's island). Lat. S., $26^{\circ} 19'$; long. O. (de Greenwich), $105^{\circ} 16'$. Découverte en 1809.

Ile de Ducie (Ducie's island). Lat. S., $24^{\circ} 26'$; long. O., $124^{\circ} 37'$.

Groupe de Mitchill (Mitchill's group). Lat. S., $9^{\circ} 18'$; long. E., $179^{\circ} 45'$. Découvert par le capitaine Barrett, commandant le navire *l'Indépendance*, de Nantucket. Ce groupe est habité.

Ile Rochense (Rocky island). Lat. S., $10^{\circ} 45'$; long. E., $179^{\circ} 28'$. Découverte par le même.

Ile de Swain (Swain's island). Lat. S., $59^{\circ} 30'$; long. O., 100° (par approximation). Découverte par le capitaine Swain, de Nantucket, en 1800; fréquentée par une grande quantité de veaux marins.

Ile de Tuck (Tuck's island). Lat. N., 17° ; long. E., 155° . Très basse et peuplée.

Iles de Worth (Worth's islands). Lat. N., $8^{\circ} 45'$; long. E., $151^{\circ} 30'$. Au nombre de cinq.

Récifs de Tuck et banes de rochers, au nombre de neuf, par $6^{\circ} 20'$ de lat. S. et $159^{\circ} 30'$ de long. E.

Récifs de Rambler (Rambler's reefs). 1° par lat. N.,

21° 45' ; long. E., 175° 12'. — 2° par lat. N., 23° 29', et long. E., 178° 13'. — 3° par lat. N., 23° 30', et long. E., 138° 31'. Ces écueils ont été signalés par le capitaine William Worth, second du *Rambler*, de Nantucket, dans l'année 1829.

Ile de Jefferson (Jefferson's island). Lat. N., 18° 27' ; long. O., 115° 30'. Découverte par un bâtiment parti de Salem, le 8 avril 1826.

Ile de Gardner (Gardner's island). Lat. S., 4° 30' ; long. O., 174° 22'.

Ile de Coffin (Coffin's island). Lat. S., 31° 13' ; long. O., 178° 54'.

Grande île de Gange (Great-Gange's island). Lat. S., 10° 25' ; long. O., 160° 45'. Ile habitée.

Petite île de Gange (Little Ganges island) Lat. S., 10° ; long. O., 161°. Également peuplée et abondant en cocotiers.

Ces quatre dernières îles ont été découvertes par le capitaine J. Coffin, du navire *le Gange*, sortit de Nantucket. Les habitants se montrèrent bienveillans et empressés à fournir des noix de cocos, etc.

Ile Inconnue (Unknown island). Lat. S., 5° ; long. O., 155° 10' ; d'environ 10 milles en longueur sur 2 de largeur. Côte hérissée de rochers.

Ile Reaper (Reaper's island). Lat. S., 9° 55' ; long. O., 152° 40'. Ile basse, boisée et peuplée ; découverte par le capitaine Coffin, en 1828.

Groupe d'Îles (Group islands). Lat. S., 31° 25' ; long. O., entre 129° 27' et 130° 15'. Découverte par le capitaine J. Mitchel, en 1823.

Récif de Lancaster (Lancaster's reef). Lat. S., 27° 2' ; long. O., 146° 27'. S'étendant l'espace de 6 milles du

N.-E. au S.-O.; signalé par le capitaine Weeks, de New-Bedford, en 1830.

Ile Oeno (*Oeno island*). Lat. S., 23° 57'; long. O., 131° 5'. A environ 80 milles N.-O. par N. de celle de Pitcairn. Un brisan dangereux saillit de son extrémité méridionale. Découverte par le capitaine G.-B. Worth, du navire *l'Oeno*, de Nantucket.

Écueil inconnu (*Unknown reef*). Lat. N., 27° 46'; long. O., 174° 56'. Rochers à fleur d'eau et bancs de sable, où firent naufrage, le 26 avril 1822, le vaisseau *la Perle*, capitaine Clarke, et *l'Hermès*, capitaine Phillips. Les équipages se sauvèrent et restèrent deux mois sur ce récif, en attendant qu'on vînt les rechercher.

Smut-Face-Island. Lat. S., 6° 16'; long. E., 177° 19'.

Ile Parker. Lat. S., 1° 19'; long. O., 174° 30'.

Ile de Brown (*Brown's island*). Lat. S., 18° 11'; long. E., 175° 48'. Ces trois dernières découvertes appartiennent au capitaine Plasket, montant *l'Indépendance*, de Nantucket, qui les fit en 1828.

Ile de Chase (*Chase's island*). Lat. S., 2° 28'; long. E., 176°.

Ile de Lincoln (*Lincoln's island*). Lat. S., 1° 50'; long. E., 175°.

Ile de Brind (*Brind's island*). Lat. N., 0° 20'; long. E., 174°.

Ile Dundas (*Dundas island*). Lat. N., 0° 10'; long. E., 174° 12'.

Les quatre îles qui précèdent ont été découvertes par le capitaine Chase, du vaisseau *Japan*, de Nantucket, en 1827 et 1828.

Rocher de Nixon (*Nixon's rock*). Lat. S., 40°, long. O., 57° 36'. S'élevant à 6 pieds au-dessus de l'eau, et s'étendant

dant au N.-E. de la longueur d'un câble. Signalé par le capitaine Dixon, de *l'Ariel*.

Ile de la Nouvelle-Découverte (New-Discovery island). Lat. S., $15^{\circ} 31'$; long. E., $176^{\circ} 11'$. Habitée, et découverte par le capitaine Hunter, du navire *le Carmélite*.

Ile Valette (Valette island). Lat. S., $21^{\circ} 2'$; long. E., $133^{\circ} 13'$. Découverte par le capitaine Philips, le 10 juillet 1825.

Rocher de la Balaine (Whale rock). Lat. S., $51^{\circ} 51'$. long. O., $64^{\circ} 32'$. Juste à fleur d'eau, et couvert d'une grande quantité de sel marin.

Rocher de l'île de Gardner (Gardner's island rock). Lat. N., $25^{\circ} 3'$; long. O., $167^{\circ} 40'$. D'environ un mille de circonférence et 150 pieds de haut.

Récif d'Allen (Allen's reef). Lat. N., $25^{\circ} 28'$; long. O., $170^{\circ} 20'$.

Ces divers écueils furent découverts par le capitaine J. Allen, sur le navire *Maro*, de Nantucket, en 1821.

Groupe de Starbuck (Starbuck's group). Lat., sous l'équateur; long. E., $173^{\circ} 30'$.

Ile de Loper (Loper's island). Lat. S., $6^{\circ} 7'$; long. E., $177^{\circ} 40'$.

Brisan dangereux (Dangerous reef). Lat. S., $5^{\circ} 30'$; long. O., 175° .

Ile de Tracy (Tracy's island). Lat. S., $7^{\circ} 30'$; long. E., $178^{\circ} 45'$.

Nouveau-Nantucket (New-Nantucket). Lat. N., $0^{\circ} 11'$; long. O., $176^{\circ} 20'$.

Ile de Granger (Granger's island). Lat. N., $18^{\circ} 58'$; long. E., $146^{\circ} 14'$.

Ces six dernières îles ont été découvertes par des bâtimens baleiniers de Nantucket, de 1820 à 1826.

Ile et Groupe de Fisher. Lat. N., $26^{\circ} 30'$; long. E.,

141° 1'. Découvert par le navire anglais *le Transit*, capitaine J.-J. Coffin, le 12 septembre 1824. Le capitaine Coffin a donné des détails sur ces îles, qu'il dit être au nombre de six, outre un grand nombre de bancs et de récifs. Entre l'île Fisher, la plus grande de ce groupe (ayant 4 lieues de long du S. S. E. au N. N. O. et l'île de Kidd, qui en est la plus occidentale, il y a une baie vaste et limpide de 2 milles en largeur sur 5 milles en longueur. En y naviguant, on découvrit une autre petite anse commode et à l'abri de tous les vents, excepté de l'O. S. O., et où le navire jeta l'ancre sur 15 brasses d'eau. Elle reçut le nom de *Havre de Coffin*. Cette baie fournit de l'eau en abondance et de la meilleur qualité, ainsi que du poisson excellent. Les tortues et les pigeons y sont en quantité innombrable. Ces îles sont couvertes d'arbres magnifiques, sur lesquels on ne découvrit aucune marque ou entaille qui pût faire croire à la présence de l'homme sur ces rivages; enfin on n'y aperçut ni quadrupède, ni reptile, ni insecte d'aucune espèce. Ce groupe offre un point de relâche très favorable pour les baleiniers, ainsi que pour les navires allant de Canton à Port-Jackson ou sur la côte N. O.

Groupe de Covell, composé de 14 îles, et situé sous 4° 30' de lat. N. et 168° 40' de long. E. Découvert par le capitaine H. Covell, montant la barque *l'Alliance*, le 7 mai 1831. Ce groupe est peuplé.

W.

MÉMOIRES sur l'ancienne Géographie historique des pays
voisins de la Méditerranée.

Lus à la Société de Géographie, dans ses séances du 4,
du 18 octobre et du 8 novembre 1833.

PAR M. ROUX DE ROCHELLE.

Italie.

L'Italie, où se renferma long-temps la république romaine, est séparée du reste de l'Europe par les cimes des Alpes, qui embrassent les provinces du nord comme une large ceinture. Une autre chaîne de montagnes moins élevées parcourt cette Péninsule dans toute sa longueur: ce sont les Apennins. La longue plaine qui les sépare des Alpes et où viennent s'ouvrir les nombreuses vallées du nord de l'Italie, est baignée par les eaux de l'Éridan qui reçoit le Tésin, l'Adda, le Mincio, le Tanaro et la Trébie, illustrée par la victoire d'Annibal: l'Adige située au nord de l'Éridan, se jette comme lui dans l'Adriatique. Ce sont les plus grands fleuves de l'Italie; mais le Tibre en est le plus fameux; et l'on est tenté en étudiant la géographie d'un grand peuple, de fixer les rangs des lieux par leur célébrité.

Les vallées et les plaines qui s'étendent au pied des Apennins, soit vers la Méditerranée, soit vers l'Adriatique, n'ont pas assez d'étendue pour que cette partie de l'Italie puisse avoir de grands fleuves. L'Arno, le Garigliano, le Vulturne sont, après le Tibre, les principales rivières qui se rendent dans la Méditerranée: L'A-

driatique n'en reçoit aucune d'aussi considérable ; le Métaure, le Tiferne , l'Aufide ne doivent leur célébrité qu'à l'histoire ; et le Rubicon ne serait rien , si Jules César ne l'avait pas franchi pour changer le sort de Rome et de la terre.

Considérons sous d'autres rapports les différentes parties de cette contrée , et voyons ce qu'elle fut à diverses époques , afin d'y suivre avec plus de fruit la marche des peuples et le cours des événemens.

On peut partager l'Italie ancienne en trois grandes divisions : au midi est la Grande-Grèce , ainsi nommée des colonies grecques qui vinrent s'y fixer ; au centre sont les régions dont se composa d'abord la république Romaine ; nous trouvons au nord les nations Aborigènes et les établissemens des Gaulois Cisalpins.

Quelques géographes ne comprennent sous le nom de Grande-Grèce que la Lucanie et le Brutium , mais on peut y joindre la Campanie et l'Apulie.

Les principaux peuples du Brutium étaient les Lócriens et les Crotoniates ; ceux de la Lucanie étaient les Sybarites : Grotone leur fit la guerre ; et Sybaris était déjà détruite , long-temps avant la conquête du Brutium par les Romains. Ceux-ci fondèrent plusieurs colonies dans cette contrée ; la plus remarquable était celle de Régium , située sur le détroit de Messine , et destinée à maintenir les communications de l'Italie avec la Sicile.

Naples, Capoue, Salerne , étaient les premières villes de la Campanie. Cette région , l'une des plus fertiles de l'Italie , fut aussi l'une des plus peuplées : on l'habite jusqu'au pied du Vésuve , et sur la cendre même des villes qu'il a détruites : Virgile y a placé ses enfers et ses champs Elysiens.

L'Apulie était occupée par les Dauniens , les Peucé-

tiens, les Calabrais, les Messapiens, les Salentins et les peuples de Tarente. Ces derniers furent les plus puissans, les plus riches, les plus remarquables par leur résistance aux Romains. C'était au port de Brundisium, situé vers l'entrée de l'Adriatique, qu'on s'embarquait ordinairement pour la Grèce : Jules César en partit pour aller vaincre à Pharsale ; Virgile y débarqua à son retour d'Athènes, pour aller mourir à Naples.

Les champs de Diomède, situés près de l'Aufide, rappellent que l'on faisait remonter cette colonie jusqu'aux temps de la prise de Troie : la bataille de Cannes se livra dans les mêmes plaines, et l'on trouve, en s'élevant vers les montagnes, le territoire de Venusium, où se termina la guerre contre Spartacus.

L'Italie centrale comprend ces peuples nombreux, contre lesquels Rome eut à lutter pendant plusieurs siècles. Si l'on se borne à les classer par régions, on trouve le Latium, le pays des Samnites, l'Étrurie, l'Ombrie et le Picenum : chacun de ces territoires renfermait plusieurs peuples que l'histoire des premiers siècles de Rome a rendus célèbres.

Dans le Latium, les Rutules s'étaient opposés les premiers à l'établissement d'Albe, d'où les fondateurs de Rome devaient sortir ; et les Latins, les Herniques, les Volsques, lui firent long-temps la guerre.

Les Sabins, les Æques, les Marses, voisins des Samnites, avaient avec eux une commune origine, et ils occupaient ensemble la chaîne des Apennins ; nations fortes et belliqueuses, qui, après avoir résisté à Rome avec énergie, devinrent les premiers appuis de sa grandeur. Les Vestins, les Pélignes, les Marucins, les Fren-taniens, établis entre les Apennins et l'Adriatique, descendaient également des Samnites.

L'Étrurie formait, vers les premiers temps de la république romaine, une confédération de douze cités ; dont chacune avait des magistrats ou des rois. Les cités les plus remarquables étaient celles de Florence, d'Are-tium, de Clusium, de Vulsinii, de Tarquinii, de Falisque et de Veies. La désunion de cette ligue rendit l'Étrurie plus facile à vaincre ; mais les moyens de siège étaient alors si faibles, que, pour s'emparer de Veies, il fallut dix années.

L'Ombrie, le Pœnum, ne renfermaient aucune cité remarquable ; les colonies de Spolète et d'Ancône y furent établies depuis.

Les plus importantes nations du nord de l'Italie étaient les Liguriens, les Insubriens, les Venètes et les Gaulois. Les Liguriens, placés entre les Alpes Cottiennes, le Pô et la Méditerranée, se partageaient en plusieurs tribus. Les plus nombreuses occupaient, sous le nom générique de Vagienni, la Ligurie occidentale : elles étaient séparées par le cours de la Macra des Liguriens Apuani qui s'étendaient entre l'Arno et la chaîne des Apennins. Gênes, Albenga, Portus-Veneris étaient les principaux lieux de la Ligurie.

Les Ségusiens, les Tauriniens, les Insubriens avaient pour limites l'Éridan, le lac Majeur et les Alpes : Turin, Milan, Pavie, destinés à acquérir un jour plus de splendeur étaient au nombre de leurs cités.

Entre le lac Majeur, le Pô, les Alpes et l'Adriatique s'étendait la Vénétie. Les Euganéens, les Cénomanes, les Carniens, les Istriens faisaient partie de cette nation. Altinum, Aquilée, Padoue, existaient : Venise ne s'élevait pas encore du milieu des eaux.

Différens peuples, dont les noms rappellent leur origine gauloise, étaient répandus entre le Pô, les Apen-

nins et les frontières de l'Ombrie et du Picenum : c'étaient les Lingones, les Boïens, les Sénonais, venus des régions de Langres, de Bourges et de Sens. Leurs tribus formaient les postes avancés de la Gaule Cisalpine, qui fut long-temps pour les Romains une ennemie d'autant plus redoutable, qu'elle pouvait aisément recevoir des secours de la Gaule Celtique.

Tous ces peuples d'Italie perdirent successivement leur indépendance; et, à mesure qu'ils furent érigés en provinces romaines, leur existence changea : ils reçurent la langue et les lois du conquérant, et leurs anciens noms s'effacèrent.

Cherchons à recueillir encore ces antiques souvenirs, et en parcourant les annales de cette contrée, dont tous les anciens maîtres ne disparurent que pour faire place à leur vainqueur, rappelons d'abord la lutte qui s'engage entre Rome naissante et les pays qui l'environnent. L'Italie était alors morcelée en un grand nombre d'états; mais chacun d'eux était une puissance redoutable pour une ville qui s'élevait à peine. Rome a recours à la violence pour se peupler, aux armes pour conserver les femmes qu'elle a ravies, et sa première alliance est conclue avec les Sabins qu'elle avait outragés.

Des nations belliqueuses, mais souvent divisées, lui font la guerre pendant trois cents ans : elle attaque ou résiste sans relâche, montre une mâle constance dans les revers, et attend toujours la victoire pour conclure la paix. Sa politique habituelle est de ne pas avoir plusieurs ennemis à-la-fois : elle combat tour-à-tour les *Æques*, les *Herniques*, les *Véiens*, les *Volsques*, les *Samnites*; chaque guerre lui vaut des conquêtes, et tout le centre de l'Italie est soumis à ses armes. Sa pru-

dence lui conseillait de ne point traiter en sujets les peuples vaincus : ils deviennent membres de la cité : les droits des nouveaux Romains sont les mêmes ; et ces nombreuses acquisitions de citoyens donnent à l'Etat un accroissement de forces, à l'aide duquel il tentera de nouvelles entreprises.

Au nord des possessions romaines étaient les Etrusques, et au-delà de l'Etrurie, les Gaulois, dont les armes avaient conquis les belles régions qui forment le bassin de l'Eridan : ces deux ennemis étaient les plus redoutables. Porsenna vint porter la guerre jusqu'aux rives du Tibre, et Brennus s'empara de Rome long-temps après : mais les désastres mêmes de ce peuple lui inspiraient d'héroïques vertus. Le courage de Coclès, la constance de Scévola contre la douleur, décident le roi d'Etrurie à conclure la paix : Manlius et Camille, déjà vainqueur de Veies, deviennent les défenseurs de Rome contre les Gaulois : les Romains, humiliés aux fourches Caudines par les Samnites, sont relevés par Quintus Fabius : bientôt ils attaquent les peuples de Campanie, d'Apulie, de Tarente : Curius Dentatus arrache au roi d'Epire le fruit de deux victoires, et le force à regagner ses états : toute l'Italie inférieure est soumise, et la première guerre punique est engagée.

Ici, le théâtre des hostilités va s'étendre, et Rome porte ses forces hors de l'Italie. Duillius se signale par une première victoire navale : Régulus, vaincu près de Carthage, devient plus grand dans les fers : Lutatius dicte enfin la paix à ses ennemis, et les Romains s'établissent en Sicile. Bientôt ils sont maîtres de la Sardaigne et de la Haute-Italie ; mais la seconde guerre punique doit changer le sort des armes, et la gloire de Rome pâlit devant Annibal.

La postérité a retenu les noms du Tésin, de la Trébie, de Trasimène, où Annibal fut vainqueur, et celui de Cannes, d'où le consul Terentius Varron ne s'échappa qu'avec quelques débris de l'armée romaine; mais elle garde aussi la mémoire de Fabius, qui sauva la patrie en temporisant, et de Marcellus, qui, après la journée de Cannes, arrêta devant Nola les vainqueurs, les affaiblit en Italie, en Sicile, et leur enleva Syracuse : elle a surtout consacré la gloire du premier Scipion l'Africain. Ce héros força les Carthaginois à rappeler Annibal à leur secours, et termina la seconde guerre punique par la victoire de Zama.

Dès ce moment, les forces de Rome deviennent formidables à toutes les nations étrangères. Philippe de Macédoine est vaincu par Flaminius : un autre Scipion abaisse et détruit la puissance d'Antiochus, roi de Syrie : l'Étolie, l'Épire, la Macédoine, dont le dernier roi est enchaîné au char triomphal de Paul Émile, deviennent des provinces romaines : Carthage va tomber sous les coups d'un troisième Scipion ; et, le jour même de sa ruine, Mummius détruit Corinthe, dernier boulevard du Péloponèse.

La guerre parcourait tous les rivages de la Méditerranée, et Rome était partout victorieuse. Elle ramenait sous sa domination la Lusitanie, où Viriate s'était soutenu pendant cinq ans contre les légions, et où il périt assassiné ; Scipion Émilien s'emparait de Numance, dépeuplée par la guerre, par la famine, et surtout par le désespoir des habitans, dont la plupart s'étaient donné la mort ; les Romains pénétraient dans la Gaule, comme alliés des Marseillais contre les Salyens, ou des Éduens, contre les Arvernes et les Allobroges ; ils s'établissaient en Provence, remontaient les rives du

Rhône, et pénétraient dans la Gaule Narbonnaise; Marius attaquait en Afrique Jugurtha, avant de venir combattre vers les Alpes les Teutons et les Cimbres; et la guerre où commença la fortune de Sylla éclatait contre Mithridate.

Que n'est-il possible d'étendre un voile sur les sanglantes annales de ce siècle! Les chefs des armées romaines ne cherchent plus leurs ennemis vers les frontières de la république : la guerre civile est allumée; les proscriptions commencent, et les plus illustres têtes tombent sous la hache des licteurs ou des assassins. Bientôt la révolte s'étend : Sertorius prend les armes en Espagne : la mer est infestée par des pirates : Spartacus, à la tête des gladiateurs et des esclaves, attaque la puissance romaine; et Pompée, qui consomme partout la ruine des ennemis, déjà vaincus par d'autres généraux, Pompée, qui termine la guerre de Mithridate, et que la faveur populaire a porté aux plus grands honneurs, voit un compétiteur plus habile hériter de son crédit et de sa gloire.

Arrêtons-nous à cette époque. La république romaine est expirante et va s'anéantir dans les plaines de Pharsale. César est nommé dictateur; la mort l'arrête quand il allait régner; mais Octave, Antoine et Lépide succèdent à son autorité : le triumvirat, d'où Octave est sorti vainqueur, fait place à l'empire d'Auguste; et l'ère chrétienne qui commence sous le règne de ce prince, nous offre un nouveau point de départ, d'où nous pourrons nous avancer, à travers les siècles de la grandeur et de la décadence de l'empire, jusqu'à l'époque de son démembrement.

Iles du bassin occidental de la Méditerranée.

La forme triangulaire de la Sicile, dont les côtés se terminent aux trois promontoires de Pelorum, de Pachynum et de Lilybée, lui fit donner autrefois le nom de Trinacria. Cette île fut peuplée par une colonie de Sicules, qui arrivaient d'Italie : les Grecs y fondèrent Syracuse, Messine et d'autres villes ; les Carthaginois y fondèrent Lilybée.

De fréquentes guerres éclatèrent entre les Syracusains et les Carthaginois, qui partageaient entre eux la Sicile. Elles commencèrent sous Gélon, prince de Syracuse, qui honora ses victoires en contraignant Carthage à renoncer aux sacrifices humains : elles attirèrent quelquefois dans cette île des armées athéniennes qui venaient y soutenir la cause des colonies alliées. Denys-le-Tyran, eut avec Carthage des guerres malheureuses ; mais Timoléon affaiblit par ses victoires cette puissance rivale : il fit jouir sa patrie d'un long repos ; et quand la guerre vint à se ranimer, Agathocles en porta le théâtre en Afrique, et dicta aux Carthaginois les conditions de la paix.

L'ambition qui avait conduit en Italie Pyrrhus, roi d'Épire, lui fit tenter une invasion en Sicile : il y fut tour à tour vainqueur et vaincu, et il ne laissa aucune trace de son passage.

Mais la révolte d'une armée d'aventuriers qui s'étaient emparés de Messine, et que l'histoire a désignés sous le nom de Mamertins, attira bientôt en Sicile un peuple plus redoutable. Hiéron, roi de Syracuse, s'était uni aux Carthaginois contre les Mamertins ; mais ceux-ci avaient les Romains pour alliés ; et Appius Claudius, venant à leur

secours, battit successivement les troupes de Syracuse et de Carthage, qui les assiégeaient dans Messine. Il allait attaquer Syracuse, lorsque Hiéron, pour sauver cette ville, rompit subitement avec les Carthaginois : tous les efforts de la guerre purent alors être dirigés contre eux.

Les Romains s'emparèrent d'Agrigente, première place d'armes des Carthaginois. Ils prirent Hippana, Mittistrate, Camarina, Enna; Asdrubal fut vaincu près de Panorme par L. Cecilius Metellus; et C. Lutatius battit près de Lilybée une flotte carthaginoise, commandée par Hannon.

La guerre durait depuis vingt-deux ans : elle avait été mêlée de succès et de revers ; mais cette victoire décisive la termina. Les Carthaginois dont les ressources étaient épuisées demandèrent la paix ; ils abandonnèrent aux Romains toutes leurs possessions de Sicile, et l'Archipel situé entre cette île et l'Italie.

Les dangers dont Syracuse était alors menacée par le voisinage des Romains furent détournés par Hiéron, qui eut la sagesse de maintenir la paix ; mais son successeur s'étant déclaré pour Annibal pendant la seconde guerre punique, Marcellus débarqua en Sicile avec une armée romaine, et s'illustra par le siège et la prise de Syracuse, où périt Archimède. La conquête de cette place entraîna celle du royaume entier, et la Sicile devint une province romaine.

Les principales îles, situées dans le vaste bassin qu'environnent la Sicile, l'Italie, la Gaule, l'Espagne et l'Afrique sont la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares.

La Sardaigne s'était d'abord partagée entre trois peuplades, les Corsi, les Balari, les Valentini. Ces noms indiquaient une communauté d'origine avec les habitants

de la Corse, et avec ceux des îles Baléares, et de la côte de Valence; la navigation et la guerre avaient mêlé quelquefois les différens peuples du continent et des îles; et leurs relations mutuelles n'avaient commencé que par des hostilités. Olbia; Luquido, Caralis étaient les principales villes de la Sardaigne : la trace des deux premières n'existe plus; Cagliari s'est élevée sur les ruines de la troisième.

Les Carthaginois, peu de temps après la perte de la Sicile, durent également renoncer à la Sardaigne. Ils avaient terminé la première guerre punique; mais la guerre des mercenaires avait éclaté contre eux; elle s'était propagée d'Afrique en Sardaigne, où toutes les troupes à la solde de Carthage, s'étaient révoltées; et lorsque Amilear, père d'Annibal, eut heureusement achevé en Afrique cette guerre qui avait été si désastreuse, le soulèvement des troupes ne fut point apaisé en Sardaigne : les révoltés y obtinrent l'appui des Romains, qui ne leur donnèrent des secours que pour les asservir; et Carthage, trop affaiblie pour recommencer la guerre, aima mieux renoncer à cette possession.

Les Romains, devenus maîtres de la Sardaigne, s'occupèrent peu de sa prospérité. La culture y était négligée; des marais nombreux en rendaient le séjour insalubre; on fit de cette île un lieu d'exil pour les condamnés, que leur titre de citoyens romains avait sauvés de la peine de mort.

La Corse, située au nord de la Sardaigne, dont elle n'est séparée que par un détroit de quelques lieues, a successivement reçu des colonies de diverses nations. Aleria fut fondée par les Phocéens : elle fut successivement occupée, comme les autres parties de cette île, par les Étrusques, les Carthaginois, les Romains; et

Sylla y fit passer une nouvelle colonie : Mariana fut bâtie par son rival, sur les débris de Nicea , qui remontait au temps des Etrusques : Ptolémée a fait mention d'Alista, d'Urcinium, de Cannelata. Une route militaire traversait l'île, du nord au midi, depuis Mariana jusqu'à Portus Syracusanus où s'est ensuite élevé Bonifacio; et cette voie romaine, dont une station militaire occupait le centre, sous le nom de Præsidium, était destinée à entretenir les communications de toutes les parties de la Corse avec la Sardaigne.

Les Carthaginois, qui avaient occupé la Corse, pendant deux siècles et demi, en furent chassés par Lucius Cornelius Scipion; mais l'esprit d'indépendance des habitans prolongea leur résistance; l'île ne fut complètement soumise que sous les consulats de Marius et de Sylla.

Après avoir perdu la Sicile, la Sardaigne et la Corse, Carthage chercha vers l'occident le dédommagement de ses sacrifices. Elle étendit ses acquisitions en Espagne, où elle avait déjà plusieurs colonies, et elle forma dans les îles Baléares d'autres établissemens; mais les Romains devaient bientôt en hériter, et le traité de paix qui termina la seconde guerre punique les fit succéder en Espagne et dans les îles voisines à toutes les possessions des Carthaginois.

Majorque et Minorque étaient les seules îles Baléares qui fussent habitées. Le nom de Portus Magonis y rappelle celui de son fondateur : les villes de Palma et Pollentia y furent bâties par les Romains.

D'autres îles, dispersées le long des côtes de la Méditerranée suivirent également le sort des pays voisins. Les Stéchades avaient dépendu de la Gaule, avant de passer comme elle sous la domination des Romains : Gor-

gone, Capraria, Igilium, Ilva, connue par ses mines de fer, avaient appartenu à l'Etrurie : Pontia, Pithecusa, Caprée étaient voisines de la Campanie ; et la dernière île vit terminer le triste règne de Tibère : les îles Eoliennes, Lipara, Vulcania, Strongile, et quelques autres cratères qui lançaient leurs feux du milieu des eaux, étaient dispersés au nord de la Sicile : au midi de cette île, le rocher de Melita s'élevait sur la mer. Il était alors inhabité, stérile et sans illustration.

Les îles Pithyuses, celles de Dragonera, de Colubraria, vers les côtes d'Espagne, étaient également désertes ; et nous pouvons juger, par leurs dénominations mêmes, qu'elles étaient infestées par des reptiles.

Nous avons vu passer quelques autres noms, tels que ceux de Gorgone, Caprée, Capraria, qui furent originellement imposés à des îles encore sauvages ; et nous pouvons remarquer ici que la terre, dans son état primitif, n'est point un paisible domaine pour l'homme. Il a besoin d'en disputer l'empire à cette foule d'êtres animés qu'enfante autour de lui une nature inépuisable. Ici il entre en guerre avec les animaux féroces, et il doit purger la terre de ses reptiles malfaisans : ailleurs des espèces plus timides et plus faibles prennent la fuite devant lui ; il les atteint, les dompte, les apprivoise. La terre était une république immense ; l'homme en a fait une monarchie.

Mais, quand ses innombrables ennemis se retirent à son approche, il lui en reste un plus redoutable : c'est lui-même. La nature est soumise ; mais la guerre entre les peuples dure encore.

Espagne.

L'Espagne, dont les Romains commencèrent la conquête pendant la seconde guerre punique, est liée au reste de l'Europe par la chaîne des Pyrénées : les eaux de la Méditerranée et de l'Océan en embrassent toutes les autres frontières : elle est séparée de l'Afrique par le détroit de Cadix, où la fable a supposé qu'Hercule ouvrit une communication entre les deux mers, en coupant par une profonde vallée les barrières de Calpé et d'Abyla.

De hautes montagnes, dont la chaîne s'étend du nord vers le midi, en serpentant entre les sources des principaux fleuves, partagent l'Espagne en deux grands bassins, qui s'inclinent vers l'orient et vers l'occident. L'Ebre et ses affluens, le Xucar, la Ségura arrosent le bassin oriental, celui d'occident est traversé par le Minho, le Dnero, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir.

Les trois grandes divisions de l'Espagne ancienne étaient la Tarraconaise, qui en occupait au nord et à l'orient la plus grande partie, la Lusitanie à l'occident et la Bétique au midi. Un grand nombre de peuples se partageaient entre eux ces territoires ; et cette circonstance facilita les succès des Romains. Les principales réunions portaient le nom de *Conventus* : on en connaissait huit dans la Tarraconaise, trois en Lusitanie, trois dans la Bétique ; et chacune de ces confédérations renfermait différentes tribus, dont les dénominations et les places géographiques sont indiquées dans un tableau que nous donnerons ensuite.

On reconnaît dans cette nomenclature plusieurs villes qui subsistent encore, celles de Girone, de Barcelone,

de Tortose, de Carthagène dans les provinces de la Méditerranée; celles de Cadix, de Lisbonne sur l'Océan; de Sarragosse sur les rives de l'Ebre, dont le nom avait fait donner celui d'Ibérie à l'Espagne entière; de Tolède sur le Tage; de Cordoue où naquirent Sénèque et Lucain. D'autres noms se sont dénaturés: Vergilia a fait place à Murcie, Hispalis à Séville, Carteja à Gibraltar; d'autres enfin, comme Numance, n'appartiennent plus qu'à des ruines.

Il est utile, lorsqu'on étudie la géographie ancienne, de comparer, quand les mêmes lieux subsistent encore, les différens noms qu'ils ont successivement portés: ce rapprochement seul éclaircit les faits, et permet de lier entre elles les diverses époques de l'histoire. Nous voyons ainsi que le Bétis a pris le nom de Guadalquivir; que les monts Carpetani sont aujourd'hui la Guadarama, et que la chaîne de l'Orospeda est devenue la Sierra-Nevada. On reconnaît davantage le mont Marianus des anciens dans la désignation actuelle de Sierra-Morena, et les fleuves Anas, Durus, Sucronis, dans les noms de Guadiana, de Duero, de Xucar qu'ils ont reçus depuis.

Les peuples qui donnèrent primitivement leurs noms à toutes ces contrées n'en occupèrent ensuite qu'une faible partie. Les Ibères étaient établis au nord-est, et les Hispalenses dans les plaines de l'Andalousie: ailleurs les noms d'un grand nombre de lieux rappellent une origine étrangère: on peut ainsi distinguer les colonies qu'avait fondées Carthage; et l'on retrouve dans la Celtibérie et la Galice les traces d'anciens établissemens celtiques ou gaulois.

Quand les Romains pénétrèrent dans cette contrée, Carthage en possédait les provinces orientales. Annibal y avait puisé ses principales forces pour pénétrer en

Italie, et Rome reconnut la nécessité d'y envoyer une partie de ses légions et d'y affaiblir les Carthaginois.

Sagonte, qui s'était déclarée pour Rome, venait de tomber sous les coups d'Annibal : les ruines en étaient encore fumantes, et il ne restait de cette ville qu'un nom immortel. Le vainqueur poursuivait sa marche; et telle était la rapidité de ses succès qu'au moment où Rome envoyait une armée pour l'attaquer en Espagne, Annibal avait déjà franchi les Pyrénées et la Gaule narbonnaise. Les troupes romaines, commandées par Cneus Scipion, débarquèrent en Espagne, et s'emparèrent des provinces situées entre l'Ebre et les Pyrénées. L'arrivée de Publius, son frère, qui le rejoignit avec vingt vaisseaux, permit aux Romains d'étendre leurs conquêtes vers le midi : ils passèrent l'Ebre pour la première fois; et leurs troupes réunies défirent celles de Carthage; mais les deux frères ayant ensuite divisé leurs forces furent vaincus et tués en combattant. Un chevalier romain, le jeune Publius Marcius, sauva les débris de l'armée, qui l'adopta pour son général, et il obtint sur Asdrubal quelques avantages qui, cependant, affaiblirent peu les Carthaginois. Ceux-ci pouvaient aisément réparer leurs pertes dans un pays si fécond et si peuplé. La guerre devenait, chaque année, plus difficile pour les Romains : les troupes que Claudius Néron conduisit dans la Taraconaise, avaient peine à tenir la campagne; et les provinces espagnoles qui s'étaient déclarées pour Rome, abandonnaient son alliance.

La gloire de réunir aux possessions romaines cette belle contrée, était réservée à Publius Cornelius Scipion, fils de celui qu'Annibal avait vaincu près du Tésin et de la Trébie, et qui avait ensuite péri en Espagne, à la tête des armées romaines. Publius, animé du désir

de venger son père, et plein de cet enthousiasme communicatif, qui entraîne toutes les volontés, n'avait que vingt-quatre ans, lorsqu'il offrit aux Romains de conduire cette guerre et d'en réparer les désastres. On lui donne dix mille hommes de troupes : il les réunit à celles que la valeur de Marcius avait sauvées : sa première opération est le siège de Carthagène, que l'ennemi regardait comme son arsenal le plus important, et où se trouvaient réunis les otages des peuples que Carthage cherchait à retenir dans son alliance. Scipion s'empare de cette place; les otages sont délivrés et renvoyés à leurs familles; et la générosité, la continence du jeune héros lui gagnent les cœurs des Espagnols. Il poursuit le cours de ses conquêtes; et la fortune lui est favorable partout.

Deux Asdrubal, l'un fils de Giscon, l'autre frère d'Annibal, commandaient les principales armées carthaginoises : le premier fut défait par Scipion, l'autre qui se rendait en Italie, à la tête de cinquante mille hommes, pour y secourir son frère, fut taillé en pièces près du Métaure. Son départ avait tellement affaibli en Espagne les Carthaginois qu'ils y perdirent successivement leurs possessions, et cherchèrent à Cadix un dernier refuge. Ils comptaient encore sur l'alliance de Massinissa et de Syphax, rois de Numidie; mais cette ressource leur ayant manqué, Cadix ouvrit ses portes aux vainqueurs, et sa soumission entraîna celle de l'Espagne entière.

Scipion revint alors en Italie, et il y fut bientôt chargé de conduire en Afrique, les armées romaines : la gloire de terminer la seconde guerre punique lui était réservée.

Afrique septentrionale.

Les contrées septentrionales de l'Afrique, bornées au nord par la Méditerranée, au midi par la chaîne du mont Atlas et par les déserts du Saara, sont les seules qui aient eu des relations avec l'Europe ancienne, et qui aient subi la domination des Romains. Leurs principales divisions, sans y comprendre l'Égypte, étaient le territoire de Carthage au centre de ce littoral immense, la Numidie et la Mauritanie à l'occident, la Lybie et la Cyrénaïque à l'orient.

Carthage, qui fut conquise la première, n'avait été, dans l'origine, qu'une colonie phénicienne, jetée sur les rivages d'Afrique, et long-temps réduite à un faible territoire : sa situation la rendit commerçante, et le commerce devint la source de sa richesse et de sa puissance.

Vers le milieu du neuvième siècle avant l'ère chrétienne, la monarchie y fit place à la république : Carthage sortit de ses anciennes limites, et conquit tout le centre des rivages d'Afrique ; elle y joignit, dans la suite, la Numidie, la Mauritanie, et ses possessions s'étendirent d'occident en orient jusqu'aux limites de la Cyrénaïque. On voyait sur cette ligne de démarcation les autels des Philènes, placés comme des bornes sacrées entre les deux territoires.

La domination de Carthage s'étendit aussi sur une grande partie de l'Espagne, de la Sicile, de la Sardaigne ; mais les deux premières guerres puniques lui avaient fait perdre ces contrées ; et la Numidie, la Mauritanie, avaient recouvré leur indépendance, et s'étaient érigées en monarchies. Les flottes de Carthage dominèrent seules sur la Méditerranée, avant que les Romains eussent per-

fectionné, à son exemple, la construction de leurs vaisseaux, et que Duillius eût remporté sur cet ennemi une victoire navale.

La première guerre punique épuisa tellement Carthage, qu'au moment de licencier les troupes que cette république avait prises à sa solde, elle n'était plus en état de les payer. Les mercenaires se révoltèrent; quelques villes d'Afrique leur donnèrent des secours : ils tinrent pendant trois ans la campagne, et osèrent même assiéger la capitale. Amilcar releva enfin l'autorité de Carthage, et les villes qui s'étaient déclarées contre elle rentrèrent dans sa dépendance.

Les relations des Romains avec Massinissa, roi de Numidie, et avec Syphax, roi d'une partie de la Mauritanie, commencèrent pendant la seconde guerre punique. L'un et l'autre monarque devinrent alliés des Romains, et Massinissa leur fut toujours fidèle; mais Syphax changea promptement de parti, et lorsque Scipion porta la guerre en Afrique, ce monarque leva contre lui une armée de cinquante mille Numides. Ayant été vaincu et fait prisonnier, il fut dépossédé de ses états, et Massinissa en reçut la plus grande partie.

Les Romains conservèrent leur amitié à ce dernier prince, qu'ils favorisèrent dans toutes ses contestations avec Carthage. Leur intention était d'affaiblir de plus en plus cette puissance rivale, et Massinissa, soutenu par leur appui, éleva les prétentions les plus ambitieuses : son inimitié contre Carthage était invétérée : à l'âge de quatre-vingt-huit ans, il lui déclara la guerre ; Rome fit elle-même d'immenses préparatifs pour écraser ses ennemis ; et la troisième guerre punique finit par la destruction de leur capitale et de leur empire.

L'amitié que les Romains avaient eue pour Massinissa,

fut conservée à son fils Micipsa , et il jouit de trente-cinq années de paix ; mais, après le règne de ce prince, les discordes de sa famille firent éclater une guerre qui devait entraîner la conquête de la Numidie. Micipsa , qui avait pour fils Adherbal et Hiempsal, crut leur donner un protecteur, en adoptant Jugurtha, fils naturel de son frère, et en partageant son héritage entre les trois princes. Jugurtha, moins touché de ce bienfait que dévoré d'ambition, fit assassiner Adherbal ; il déclara ensuite la guerre à Hiempsal, qui implora l'assistance des Romains, et l'ayant fait prisonnier, il le fit périr dans les supplices.

Ce fut alors que les Romains attaquèrent Jugurtha. Les premiers généraux qu'ils envoyèrent contre lui furent séduits par ses largesses, et ce prince, mandé à Rome, parvint par les mêmes moyens de corruption à se justifier. Cependant la guerre se ralluma bientôt contre lui : vaincu par Metellus, il chercha enfin un asile près de Bocchus, son beau-père, roi de Mauritanie ; mais Bocchus fut à son tour défait par Marius ; et les sollicitations de Sylla, qui servait dans l'armée romaine, déterminèrent ce prince à livrer son gendre. Jugurtha fut conduit à Rome ; on le fit périr de faim dans un cachot : la Numidie fut conquise, et réduite en province romaine.

Le même sort devint commun à la Mauritanie, lorsque, après la bataille de Pharsale, l'Afrique eut recueilli les derniers soutiens du parti de Pompée. La défaite de Scipion à Thapsus, et la mort volontaire de Caton d'Utique, achevèrent la ruine de la cause qu'ils avaient défendue : Juba, roi de Mauritanie, était leur auxiliaire ; il fut vaincu à son tour, et ce prince craignit de tomber vivant entre les mains de César : il se tua, pour ne pas

être réservé au triomphe du vainqueur : les Romains occupèrent ses états ; et Salluste fut nommé gouverneur de Mauritanie.

A cette époque la Cyrénaïque était déjà réunie aux possessions romaines. Elle avait anciennement fait partie des conquêtes d'Alexandre : soumise ensuite aux rois d'Egypte, elle était parvenue à recouvrer son indépendance ; et ce pays formait un royaume séparé , lorsque les Romains s'en emparèrent.

Toutes les régions entre l'Egypte et l'Océan se trouvèrent alors partagées en trois gouvernemens , la Lybie, l'Afrique et la Mauritanie. La Lybie comprenait la région des Oasis, la Marmarique, la Cyrénaïque où les villes de la Pentapole s'élevaient encore. Les provinces du gouvernement d'Afrique étaient la contrée du même nom, où se trouvaient Carthage, Utique, Clypea, le promontoire de Mereure, et la Numidie où la bataille de Zama s'était livrée. Ce gouvernement central renfermait aussi la Byzacène, dont Adrumetum était le port principal, l'Arzugitaine et la Tripolitaine, plus barbare que les autres provinces : c'était dans cette dernière région qu'habitaient les Lotophages, les Troglodites, les Nasamones, nations à demi sauvages, vivant des fruits de la terre, y creusant leurs habitations, ou errant dans les pâturages avec leurs troupeaux. Le territoire de la Mauritanie se partageait en trois provinces : la Sitifensis, plus rapprochée de Carthage, la Césariensis, bornée par les contrées sauvages de la Gétulie, et la Tingitana, voisine des colonnes d'Hercule, baignée par la Méditerranée, par l'Océan, et touchant le mont Atlas.

Les vastes déserts situés au midi des possessions romaines étendaient une longue barrière entre elles et le centre de l'Afrique. Des régions stériles et dévorées par

le soleil ne tentaient plus l'ambition des conquérans ; il eût fallu traverser une immense plaine de sables mouvans , pour retrouver les bassins des fleuves et les traces de la végétation ; et aucune armée romaine n'avait encore tenté cette entreprise , à l'époque à laquelle se rapportent les observations de cette partie de nos Mémoires.

NOTE sur la communication mutuelle de la Gambie et de
la Cazamanse ,

Lue dans la séance du 6 septembre 1833.

Le demi-volume de Mémoires publié en juillet dernier par la Société royale géographique de Londres, contient des observations relatives à la jonction présumée de la Gambie et de la Cazamanse par l'intermédiaire de quelques marigots navigables.

Les établissemens que nous formions en Cazamanse avaient attiré la jalouse attention du gouvernement anglais, et le commandant Boteler, qui fut envoyé sur la côte d'Afrique avec la corvette de S. M. B. *l'Hécla*, reçut la mission spéciale de vérifier si la Cazamanse ne serait point un bras de la Gambie.

M. Boteler fit un relèvement de la Cazamanse jusqu'à Zinghinchor; et dans la Gambie, il reconnut une partie du marigot de Bintani, bifurqué en deux branches principales portant les noms de Badgeconda et de Gyngynocotto; mais il ne poussa pas plus loin son exploration effective. Les renseignemens qu'il recueillit de la bouche des traitans indigènes, lui parurent constater suffisamment qu'il n'existait entre les deux fleuves aucune communication navigable, à moins que pour de légers canots, qui, dans les grandes eaux, pouvaient peut-être accomplir la traversée de l'un à l'autre en profitant des moindres ruisselets. Dans tous les cas, la question lui paraissait avoir perdu beaucoup de son intérêt, par la circonstance que la Cazamanse, fût-elle un bras de la Gambie, les établissemens que les Portugais y possédaient de temps immémorial coupaient court à tous les

projets que l'administration britannique avait pu former à l'égard de cette rivière.

M. Boteler énumère, comme seuls argumens en faveur de la jonction présumée, les cinq cartes suivantes : 1^o celle de la côte occidentale d'Afrique, qui accompagne l'histoire d'Afrique d'Ogilby, imprimée en 1670 : la Cazamanse n'y est point figurée, mais une communication y est marquée entre la Gambie et la rivière de Cachéo, ce qui présente, comme on voit, un argument à *fortiori*, mais que l'hydrographe anglais a raison de trouver trop vague pour être pris en considération ; 2^o la carte de Belin, publiée en 1753 et corrigée en 1765, où l'on remarque une communication continue par l'intermédiaire du marigot de Bintam ; 3^o celle de Buache, de 1756, offrant la même communication ; 4^o celle de Jefferys, de 1768, laquelle, outre la jonction par la crique de Bintam, fait connaître, par annotation, qu'une autre communication est indiquée, sur quelques cartes, vis-à-vis de l'île aux Éléphants ; 5^o enfin la carte de Woodville, de l'*African Pilot*, éditée en 1797, et marquant comme également certaines l'une et l'autre communications.

Voilà tout ce que l'érudition cartographique de M. Boteler avait pu recueillir de documens pour l'affirmative.

Pour la négative, il exposait les témoignages des indigènes. M. Joiner, homme de couleur, l'un des principaux traitans de Bathurst, natif du pays voisin du marigot de Domasensa, dont l'entrée est vis-à-vis de l'île aux Éléphants, avait remonté en goëlette jusqu'à Domasensa, seulement à 7 milles de l'embouchure, puis en canot, à 15 milles plus loin, jusque par le travers d'Eropina. Au-delà, il avait trouvé le lit à sec ; mais il dit que dans la saison pluvieuse on pouvait remonter un grand nom-

bre de milles (*many miles*) au-dessus, jusqu'en un lieu appelé Cabbou, dont la position n'est point indiquée. Le même traitant, fort desirieux de trouver un passage intérieur pour se rendre par eau à Zinghinchor, ainsi que la carte de Woodville lui en donnait l'espoir, et persuadé que le marigot de Domasensa ne pouvait remplir son but, tenta, en 1810, de remonter celui de Bintam, malgré les assurances des indigènes qui lui prédisaient le non-succès. Il équipa un grand canot monté de quatorze hommes, et les envoya reconnaître le marigot de Badgeconda, l'une des branches de celui de Bintam; mais après exploration, le canot revint sans avoir trouvé la communication cherchée, et dont l'existence était niée par tous les naturels qu'on rencontra en chemin : d'où l'on conclut que la carte de Woodville était erronée.

Au-delà de Jereja, le marigot de Badgeconda remonte jusqu'à une ville de ce nom, située vis-à-vis et à quatre heures de marche seulement de Tenderbar. A cette hauteur, elle est navigable; les canots peuvent même aller plus loin, jusqu'à Sangahidou, et au-delà encore jusqu'à Pahcow; mais le courant est alors si peu considérable, et si tortueux; que les indigènes préfèrent voyager par terre.

Cette tendance du marigot de Badgeconda vers Tenderbar ne s'accorde point, suivant M. Boteler, avec les anciennes cartes, et devient dès-lors pour lui un irréfutable argument contre leur exactitude.

L'opinion de M. Boteler n'a point été partagée par le lieutenant-gouverneur Rendall, qui a voulu tenter le passage de la Gambie dans la Cazamanse par le marigot de Bintam, et s'est en conséquence, au mois de juin 1831, avancé en personne sur cette voie. Après avoir dépassé Bintam, il prit par le marigot de Jataban, qui lui parut

être la branche la plus considérable , et deux jours après il arriva à Gifarang , à une distance d'environ 40 milles ; il remonta 20 milles plus loin , jusqu'à la hauteur de Badgeconda , et même 5 milles de plus encore , entre des rives qui se resserraient graduellement , mais sans que le chenal cessât d'être profond , en sorte que M. Rendall , forcé de retourner à Bathurst par l'approche des tour- nades et des pluies , déclarait qu'il était plus que jamais persuadé de l'existence de la communication dont il s'agit.

A mon tour , je dirai quelques mots sur la question qui fait l'objet des documens que je viens d'analyser.

Je commencerai par faire remarquer qu'aucune des cartes citées par le capitaine Boteler ne peut être considérée comme construite , en cette partie , sur des élémens originaux. Woodville a copié Belin ; Jefferys a simplement donné une édition anglaise de la carte de d'Anville de 1751 , laquelle avait pareillement servi à Belin et à Buache. M. Boteler , au contraire , ne cite ni Delisle ni d'Anville , tandis que c'étaient là les véritables autorités à consulter.

On sait combien Guillaume Delisle mettait de soin à recueillir des lumières nouvelles pour la rédaction de ses cartes géographiques. Celle du Sénégal , qu'il avait *dressée sur un grand nombre de cartes manuscrites et d'itinéraires* , et qui fut publiée par sa veuve en avril 1726 , montre la Gambie et la Cazamanse communiquant ensemble au moyen de deux marigots sortis d'un même lac et coulant à l'ouest : celui de ces marigots qui va à la Gambie n'est autre que la *rivière de Guérègue* , c'est-à-dire la *Badgeconda-Creek* de M. Boteler , qui n'eût point affirmé , comme il l'a fait , que la tendance de son cours vers Tenderbar a été méconnue sur les anciennes cartes , s'il eût vu celle de Delisle. Le nom de Saint-Grigou est

inscrit au voisinage du lac. Sur le marigot qui rejoint la Cazamanse, on trouve d'abord Bubugne, puis Bintam : ce dernier point est, comme on voit, singulièrement transposé. Rien n'indique la continuation des communications par eau jusqu'à Cachéo.

Au mois de janvier suivant parut une carte (fort peu connue aujourd'hui, parce qu'elle fut supprimée plus tard par l'auteur) offrant *la partie occidentale de l'Afrique, comprise entre Arguin et Serrelionne*, et dédiée à la compagnie des Indes de France, par d'Anville. Les communications entre la Gambie et la Cazamanse y sont fort nombreuses ; elles ont lieu, d'abord près de l'île des Eléphants, puis, par un marigot voisin de Tenderbar, plus bas par celui de Bintam, ensuite par un autre canal, qui s'ouvre d'une part vis-à-vis de *Jamesfort* et d'autre part tout près de Zinghinchor, enfin par un autre encore qui s'embranché à la Gambie vers son embouchure, et va rejoindre la rivière aux Huîtres. Les deux bras du marigot de Bintam, qui se séparent au-delà de Géréges, sont nommés, l'un simplement *Sangédégou*, l'autre *Sangédégou de Riba* (c'est-à-dire Sangédégou d'en haut), et cette dernière appellation trahit un document portugais. Les deux marigots de Sangédégou, aussi bien que celui de Tenderbar, et même celui qui vient de l'île aux Eléphants, conduisent tous à un même lac. Sur la rive méridionale du Sangédégou de Riba, est placé *Pascua* ; ce bras communique à la Cazamanse par trois rameaux, auprès de l'un desquels est inscrit le nom de *James*. Trois autres marigots traversent de la Cazamanse à la rivière de Cachéo.

Cette carte de 1727 fut remplacée en 1751 par la grande carte en deux feuilles qu'a reproduite Jefferys à une échelle un peu moindre, et qui a, du reste, été

suivie presque invariablement dans toutes les cartes de la Sénégambie qui ont paru depuis, tant en France qu'à l'étranger.

La rédaction de la nouvelle carte de d'Anville (et peut-être aussi de celle de 1727) eut lieu sous l'influence des renseignemens que le père Labat publia en 1728, d'après les mémoires de Brue, pour lesquels le célèbre géographe dressa lui-même plusieurs cartes spéciales.

Brue, gouverneur du Sénégal, avait fait un voyage d'Albréda à Cachéo, par l'intérieur des terres : j'en vais donner ici le résumé jusqu'à la Cazamanse seulement, en conservant les propres termes du père Labat.

« M. Brue s'embarqua dans une chaloupe qui devait le porter à Géréges, qui est situé à sept lieues au-dessus de Bintam. La rivière de Bintam se nomme quelquefois de Saint-Grigou ; il y a des gens qui l'appellent encore la rivière de Géréges. M. Brue partit de Géréges le sixième jour après y être arrivé ; il avait seize personnes avec lui, tant blancs que nègres, tous bien armés, cinq chevaux chargés de bagages, avec deux chevaux de relais, outre ceux qui portaient les blancs de sa compagnie, car pour ses nègres ils étaient tous à pied : ils firent dix lieues ou environ ce premier jour, et arrivèrent sur le soir à Pasqua, gros village de Bagnons, situé sur le bord d'une petite rivière, que l'on nomme Saint-Grigou, aussi bien que celle qui passe à Géréges ; et la raison qu'on en donna à M. Brue, fut que sortant toutes deux d'un même lac, qui est à quinze ou vingt lieues plus haut vers l'est, elles devaient avoir le même nom. M. Brue passa un jour entier à Pasqua, et y coucha deux nuits ; il fut prendre l'air sur le bord de la rivière : elle n'est pas large, mais en échange elle est très profonde. On trouva

des chevaux pour M. Brue et ses blancs, et deux canots avec des nègres pour conduire les bagages et les marchands ; mais tout cela ne fut prêt que le troisième jour , encore ne put-on se mettre en marche que sur les trois heures de l'après-midi ; de manière qu'on n'alla coucher qu'à une bonne lieue de Pasqua, chez un Espagnol, dont la maison vaste et commode était aussi sur le bord de la rivière. M. Brue partit de cet agréable endroit, et marcha pendant deux jours dans un pays qui est presque tout habité par des Floupes ; il ne fit que treize à quatorze lieues pendant ce temps-là , parce qu'il ne voulait pas quitter les canots qui portaient son bagage et que le retour de la marée empêchait d'aller plus vite. Il passa à gué deux petites rivières qui se jettent dans celle de Saint-Grigou , et coucha deux nuits dans des cases de nègres Bagnons. Il arriva le troisième jour à James : M. Brue quitta là les chevaux et les canots qu'il avait pris à Pascua , et ne pensa qu'à achever son voyage par eau. On lui prépara des canots sur un petit marigot , ruisseau, ou rivière, qui passait à deux cents pas de l'endroit où il avait logé. Il s'y embarqua, et après avoir fait une lieue, il entra dans la rivière de Casamança, environ à deux lieues au-dessus d'un fort que les Portugais ont à la droite de cette rivière, c'est-à-dire en la remontant et du côté du sud. La rivière de Casamança ou Casemance est un bras de celle de Gambie. A cent cinquante lieues ou environ, en la remontant, on trouve un endroit qui fait un coude, et qui donne le nom à un royaume considérable : les Portugais l'ont appelé le royaume de *Cabo* ou de *Cap*. »

Il résulte évidemment de ce récit , que depuis Pascua , la route par eau est continue jusqu'à la Cazamanse ; et d'autre part , que la rivière sur laquelle est Pascua, com-

munique avec celle de Gèrèges, puisqu'elles sortent toutes deux d'un même lac; mais il y a mieux : le Saint-Grigou de Labat, ou le Sangédégou de d'Anville, est évidemment la même chose que le *Sangahdou* de Botelier; et le *Pahcow* de celui-ci est le *Pascua* de ses prédécesseurs : or lui-même a consigné dans son rapport que le marigot de Bintam est navigable jusqu'à Pahcow. La communication est donc établie de toutes pièces.

Autre rapprochement : d'après M. Joiner, le marigot de Domasensa peut être remonté dans les hautes eaux jusqu'à Cabhou; et d'après Labat, le royaume de Cabo est sur la Cazamanse même; c'est un argument en faveur de la justesse de son autre assertion, *que la Cazamanse est un bras de la Gambie*; et une justification de l'opinion d'après laquelle d'Anville, sur sa carte de 1727, et Woodville soixante-dix ans après, ont marqué la réunion des deux fleuves vis-à-vis de l'île aux Eléphants.

* A.....

DES COLONIES AGRICOLES, *par M. HUERNE DE POMMEUSE, ancien député, membre de la Société d'agriculture, etc.*
1 gros vol. in-8°; 1832.

Lu à la Société de Géographie, le 8 novembre 1833.

La Société a désiré qu'il lui fût rendu compte de cet ouvrage, qui appartient à un des membres de sa commission centrale. Si cette qualité nous interdit des éloges, elle ne nous défend pas de faire connaître les importants documens qu'il renferme.

L'ouvrage est divisé en deux parties; la première se compose d'un mémoire lu à la Société d'agriculture, et contient les résultats du voyage que l'auteur a fait en Hollande et en Belgique, en 1829.

La seconde se compose de recherches statistiques sur les instituts analogues, principalement dans les établissemens Britanniques et aux Etats-Unis.

L'auteur, ayant pendant dix ans, siégé dans la chambre des députés de France, a rempli son ouvrage de considérations de toute espèce, sous les rapports tant de l'économie politique, que de l'amélioration du système répressif ou pénal.

Tout le monde sait que le principal obstacle à la réforme de nos lois pénales, consiste dans les difficultés qu'on rencontre à opérer la réhabilitation morale des condamnés, et à les faire rentrer dans la société, dont ils ont violé les lois, surtout s'il y a récidive.

L'état de choses actuel présente d'immenses inconvéniens; deux systèmes sont en présence pour y remé-

dier : celui de la réclusion isolée, ou pénitentiaire, et celui des colonies agricoles ; chacun d'eux a ses partisans. L'ouvrage de M. Huerne, est peut-être le plus important de ceux qui ont été écrits à l'appui du second de ces systèmes, et sans doute, il n'a pas peu contribué à déterminer le gouvernement à former une commission chargée de lui présenter des résultats réalisables à l'aide de mesures législatives.

Il n'entre pas dans les travaux de la Société, de s'occuper de l'ouvrage qui lui est soumis sous ce rapport, nous devons nous borner à l'analyse des documens qu'il nous apporte sur les établissemens que l'auteur a visités dans les pays étrangers.

Ces pays sont la Hollande et la Belgique, auparavant réunies sous le titre de royaume des Pays-Bas.

Hollande. — La première colonie fondée en 1818, est celle des *Champs de Frédéric* (Fredericks-Oord) ; elle est située dans les landes immenses et désertes de la province de Drenthe, la plus pauvre du royaume, dont la population n'est évaluée qu'à 50,000 habitans pour une superficie de 223,852 hectares. Elle se composait, en 1829, de six colonies, sur une étendue d'environ trois lieues, divisées en 416 petites fermes, et nourrissant. 2,300 têtes.

On compte encore dans ce royaume

La colonie entière d'Ommerschans . . . 1,250

Les trois établissemens sis à Veenhuisen. 4,115

Et l'institut de Wateren. 150

Total . . . 7,815

Elles forment ce qu'on appelle les colonies du nord. Leur situation financière est florissante, et permet d'amortir le capital emprunté pour seize ans.

Les colonies du Sud ou de la Belgique, datent de 1825. La principale a été fondée dans la Campine, à Wortel, non loin de l'ancien château d'Hogstraët, où il existait un dépôt de mendicité provincial, au milieu de vastes landes. Elle est dirigée par M. Van den Bosch, depuis sa fondation. Elle a été visitée en détail par M. de Pommeuse; à cette époque (1829), elle comptait 125 habitations, ou petites fermes, ayant chacune trois hectares et demi de terre en exploitation; elle se divise en colonie libre, qui n'est pas très prospère, et en colonie forcée, dont la prospérité s'accroît rapidement.

Les colonies du midi entretiennent seulement 1,550 individus, qui ont défriché environ 500 hectares.

Notre collègue a visité également un établissement d'aliénés à Gheel, bourg d'environ 6,500 habitans à cinq lieues de Turnhout. Ces aliénés sont placés chez les cultivateurs qui les emploient à des travaux champêtres, et contribuent ainsi à leur prompt guérison.

M. de Pommeuse a joint à son ouvrage d'immenses développemens et des calculs comparatifs, avec l'état de la France, soit quant aux terres incultes que l'on pourrait coloniser de la même manière, soit quant à la destruction successive de la mendicité, et à l'amendement des condamnés. Comme ces recherches ont moins de rapport avec les sciences géographiques, nous nous bornons à indiquer le contenu du reste de l'ouvrage.

Il donne un état de la population des prisons et maisons de détention de la Hollande et de la Belgique, en 1827, un tableau des institutions charitables de ce pays, une description du bagne d'Anvers, de la maison de force de Gand, des renseignemens sur les mesures prises à Hambourg et à Munich, pour l'extinction de la mendicité; un grand travail sur le paupérisme en An-

gleterre, et sur ses colonies pénales de l'ancienne Amérique du nord et des îles de la mer du Sud , à la nouvelle Galles et à la terre de Vandiémen. Nous avons distingué un examen critique des établissemens pénitentiels de Gloucester et de Milbank. Il présente l'analyse du nouveau système de colonisation par émigration volontaire dans le Canada et la Nouvelle-Ecosse , celle des pénitentiels des Etats-Unis d'Amérique du nord , notamment de celui d'Auburn , et de Sinsing , de la maison de Genève , et de Lausanne , et de Brauwilliers en Allemagne.

Enfin , il a extrait des meilleurs documens , un tableau des colonies militaires et agricoles de la Suède , de la Prusse , de la Russie , de l'Espagne , de l'Autriche , et des états d'Allemagne .

Cet ouvrage , rempli de faits est enrichi de tableaux statistiques ; il est digne d'occuper les méditations des hommes d'état , et par son universalité , il est de nature à porter un grand jour sur les essais de colonisation tentés dans les diverses parties du monde civilisé.

En faisant hommage de son travail à la Société de géographie , l'auteur a senti que toutes les sciences se touchent et s'éclairent mutuellement , et que celle qui fait ici l'objet de nos études , ne pouvait que profiter de tant de recherches , ajoutées aux renseignemens qu'il a recueillis sur les lieux , dans des pays peu connus de nous , quoique voisins de nos frontières.

ISAMBERT.

RAPPORT SUR UN OUVRAGE intitulé : *De la Vendée militaire.*

M. Isambert fait un rapport verbal sur un ouvrage qui a été adressé à la Commission centrale, et qui a pour titre : *De la Vendée militaire*, comprenant les départemens de la Vendée, des Deux-Sèvres, et une partie de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure.

L'ouvrage est divisé en deux livres, l'un statistique et historique, et l'autre intitulé : État politique.

Dans le premier livre, il a signalé particulièrement le chapitre v, divisé en 5 paragraphes, relatif aux divers marais du département de la Vendée. Il a paru au rapporteur qu'après la statistique de M. Cavoleau, qui toutefois n'embrasse que le tiers de la contrée décrite par l'auteur, ce dernier a composé l'ouvrage le plus complet sur cette partie du territoire français, et même que ce chapitre renferme beaucoup de documens qu'on chercherait vainement dans cette statistique; il est d'ailleurs accompagné de plusieurs planches : l'une est consacrée aux marais du nord-ouest, qui sont coupés par un nombre immense de canaux, notamment à la commune de Saint-Jean-de-Mont : ce qui explique la difficulté qu'on éprouve à pacifier cette partie du département encore troublée par des bandes armées.

L'autre, au marais desséché du midi, ou marais de Luçon, avec une seconde planche des profils des canaux. Cette publication est d'autant plus importante, que le gouvernement vient de publier une ordonnance pour le dessèchement des marais mouillés de la Sèvre Nior-taise.

Dans le livre II, l'auteur a donné des renseignemens assez précieux sur l'état moral de la population de la Vendée. C'est une étude qui a été trop négligée, et qui, tant qu'elle ne sera pas plus avancée, laissera subsister beaucoup de projets plus ou moins divergens pour la pacification de cette contrée.

Dans le Bocage, c'est l'isolement des habitans et la difficulté ou l'absence de communications avec les centres de civilisation, par la multiplicité des baies, des ravins, et le défaut de chemins praticables.

Dans le marais du nord, qui a été la patrie de Charrette, on est plus embarrassé d'expliquer les motifs qui rendent une population en communication avec la mer et avec la plaine, en hostilité avec les institutions.

Quant aux marais de la Sèvre Niortaise, ils sont habités par une population sauvage et malheureuse qui vit presque sans lois.

Du reste, l'ouvrage, qui paraît devoir être complété par un troisième livre, est principalement destiné aux études militaires, auxquelles l'auteur anonyme, officier supérieur, se livre avec beaucoup de succès.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT des *Annales de Berghaus* (mai 1833, p. 224).

ILES RALIK.

Le capitaine Chromtschenko, commandant le transport russe *l'America*, ayant été chargé d'une expédition, partit de Kronstadt le 27 août 1831 avec un chargement pour Petropaulowskoi et la Nouvelle-Archangel. Pendant ce voyage, M. Chromtschenko chercha à déterminer la position des îles situées dans le Grand-Océan, entre 5 et 12 degrés de latitude N., et qui, depuis le premier voyage du capitaine Kotzebue sur le Rurik, sont connues sous le nom de Chaîne de Ralik. Il exécuta le plan détaillé de deux groupes de cette chaîne, nommés Namu et Ouadelen, qui n'avaient encore été décrits par personne. Voici le résultat de ces recherches :

1° Les groupes Odia et Namu, ainsi nommés par les navigateurs anglais Lambert et Ross, sont beaucoup plus éloignés l'un de l'autre qu'on ne le trouve marqué sur les cartes, d'après la notice qui a été donnée par ces navigateurs, et ils s'étendent environ 20 milles plus au nord.

2° Le groupe Namu s'étend dans une direction N. 30° O. et S. 30° E. Sa longueur dans cette direction est de 29 milles 1/2 géogr., et sa plus grande largeur, qui est dans la partie S. est de 11 milles 1/2. Ce groupe contient 5 grandes îles et 20 petites qui sont toutes unies entre elles par un récif de corail. Dans ce groupe, Chromtschenko détermina par des observations astronomiques la position géographique des îles suivantes :

a. La pointe orientale de la plus grande île du S. est par 7° 45' de lat. N. et 168° 23' 46' de long. orientale de Greenwich (166° 3' 22' de Paris).

b. La latitude du milieu de l'île du centre est de 7° 59' N., et sa longitude 168° 13' 36'' E. de Greenwich (165° 53' 12'' de Paris).

c. La latitude de la grande île, qui est la plus nord de tout le groupe, est 8° 9' 45'', et sa longitude 167° 59' de Greenwich (165° 38' 36'' de Paris).

3° Le groupe Ouadelen s'étend dans une direction N., 61° O., et S. 61° E. Il a dans cette direction 63 milles 3/4 de longueur, et a dans sa plus grande largeur 10 milles 1/2. Il consiste en 44 îles grandes ou petites, qui sont toutes jointes ensemble par un récif de corail. C'est un des groupes les plus dangereux pour la navigation.

M. Chromtschenko a déterminé la position géographique des îles suivantes :

a. Ile la plus sud du groupe. Lat., 8° 45' 15'' N.; long., 167° 45' 32'' E. de Gr. (165° 25' 8'' de Paris).

b. Ile centrale. Lat., 9° 6' 46'' N.; long., 167° 16' 4' E. de Gr. (164° 55' 40'' de P.).

c. Ile du N.-O. Lat., 9° 19' 7''; long., 166° 55' 56'' E. de Gr. (164° 35' 32'' de P.).

M. Chromtschenko ayant surtout à cœur le succès de l'expédition qui lui avait été confiée, ne put pas achever la recherche des deux autres groupes de la chaîne de Ralik, principalement parce que l'arrière-saison arrivait.

Parmi les trois chronomètres qui lui avaient été délivrés pour cette expédition, il y en avait un qui avait été construit par Hauth, horloger à Saint-Pétersbourg, dont il fait le plus grand éloge ; car, dans tout le voyage de Kronstadt au Kamtschatka, qui dura onze mois et onze jours, la marche de ce chronomètre ne varia que de + 0' 29 à + 0' 71.

(*Extrait de la Gazette de Saint-Pétersbourg.*)

ANNALES DE BERGHAUS (juillet 1833, page 416).

Réapparition de l'île Ferdinanda (ou Julia) dans la Méditerranée.

Le volcan qui s'était élevé dans la mer il y a deux ans, qui avait produit la petite île Ferdinanda, et avait ensuite disparu, ne laissant au-dessus du niveau de la mer aucune trace, s'est montré de nouveau dernièrement au même point. Dans la soirée du 22 mai dernier, on aperçut dans la direction du banc de corail un nuage de fumée très épais, qui s'élevait du même point d'où était sorti le volcan, et dans la nuit du 23, on vit de plus des étincelles au milieu de cette fumée.

(*La Cérère, gazette de Palerme.*)

Nouvelles du voyage de Lander.

M. Laird, associé à Lander dans son expédition au Niger, et qui vient d'arriver en Angleterre sur *la Colombine*, apporte des nouvelles de Lander, qui est actuellement à Alta. Elles vont jusqu'au 21 juillet dernier. Son voyage sur la rivière, depuis l'embouchure du Nun (dans un canot) l'a occupé trente-deux jours. Il a rencontré M. Laird et le lieutenant Allen, qui le croyait mort ou de retour en Angleterre, au moment où ces derniers descendaient le fleuve pour regagner la côte sur le bâtiment à vapeur. C'était le 21 juillet. Lander convint sur-le-champ que M. Laird retournerait à la côte sur *la Quorrah*, et prendrait avec lui une partie du chargement de *la Colombine*, tandis que lui (Lander), avec le bâtiment à vapeur en fer, pousserait jusqu'à Rabba et à Boussa. Il semblait avoir pris la ferme résolution de se distinguer par une découverte et par l'établissement de relations de commerce avec les naturels, ce à quoi il espérait beaucoup réussir. M. Laird, pendant son séjour en Afrique, a beaucoup souffert de la fièvre. Il est resté pendant plusieurs mois dans une misérable hutte où il n'avait plus que la peau sur les os.

(*Moniteur* du 24 janvier. — *Débats* du 23.)

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PRÉSENTATION DE LA SOCIÉTÉ AU ROI,

A l'occasion du nouvel an.

La Société de Géographie ayant été admise à présenter au roi ses hommages à l'occasion du nouvel an, une nombreuse députation s'est rendue, le 1^{er} janvier 1834, au palais des Tuileries, ayant à sa tête M. le duc Decazes, président de la Société, et elle a été introduite, à une heure et demie, à l'audience de S. M. Le Roi avait à ses côtés le Prince Royal et les autres princes ses fils, puis la Reine, les jeunes princesses, et madame Adélaïde. Une cour brillante environnait leurs majestés et leur auguste famille.

M. le duc Decazes a adressé au Roi le discours suivant :

« Sire,

« La Société de Géographie s'était placée sous votre
« protection avant que la France vous eût confié ses
« destinées.

« Fière du patronage du duc d'Orléans, elle n'a pas
« réclamé en vain les bontés du Roi. Que Votre Majesté
« daigne en agréer notre profonde reconnaissance.

« Qu'Elle nous permette aussi de reporter jusqu'à
« Elle nos respectueux remerciemens pour les encourage-
« mens que votre noble Fils a bien voulu accorder à nos
« travaux. Héritier de votre bienveillance pour nous,
« comme de votre sollicitude pour la prospérité et le
« bonheur de la France, sa munificence provoque et

« éclairer le zèle de nos voyageurs, en dirigeant leurs
 « efforts vers une voie nouvelle d'utilité pratique que
 « leur généreuse émulation s'empressera de suivre.

« C'est nous acquitter envers lui, selon son cœur, que
 « de ne pas séparer notre gratitude pour ses bienfaits
 « de notre dévouement à votre personne et à votre
 « auguste famille, et de les confondre dans nos homma-
 « ges avec notre respectueuse confiance dans cette haute
 « sagesse que la Providence elle-même semble s'appli-
 « quer chaque jour de plus en plus à signaler à la re-
 connaissance publique. »

Le Roi a daigné témoigner, dans sa réponse, tout l'intérêt qu'il continue d'accorder à la Société de Géographie, dont il se plaît à conserver le patronage; il voit avec plaisir que son fils partage ses sentimens envers elle et qu'il lui ait confié le soin de décerner les encouragemens qu'il destine aux voyageurs dont les efforts auront procuré à la France les plus utiles résultats ; c'est en s'attachant à diriger les recherches de la science vers un but profitable à l'humanité et aux intérêts de la patrie, qu'on lui donne sa plus importante et sa plus noble destination. Le Roi a rappelé l'attrait que l'étude de la Géographie a eu constamment pour lui : il aimera toujours à protéger une science qu'il a cultivée dès sa jeunesse et qu'il a professée pendant l'exil ; il éprouve une sympathie réelle pour les travaux de la Société, elle peut compter sur sa constante bienveillance.

M. le duc Decazes s'adressant ensuite à la Reine, à dit:

« Madame,

« Je prie Votre Majesté d'accueillir avec bonté les res-
 « pects et le dévouement de la Société de Géographie,
 « fière de se présenter à vous sous le double patronage
 « de son roi et de votre auguste fils.

« Voyageurs sur cette terre, nous n'en connaissons
 « pas de si lointaines où les peuples ne vous bénissent et
 « ne vous portent envie. Il n'est pas de haines si injustes
 « et si envenimées, pas de passions si ennemies qui ne
 « se taisent à votre nom, ou plutôt qui ne répètent avec
 « nous que si vous êtes la plus heureuse des épouses et
 « des mères, vous êtes aussi la plus heureuse des reines,
 « car jamais reine ne fut l'objet de plus de vénération et
 « de plus d'amour. »

La Reine a bien voulu répondre à cet hommage par les plus gracieuses paroles de bienveillance et d'intérêt.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 10 janvier 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le professeur Moll, membre de la Société, écrit d'Utrecht à la Commission centrale que les rédacteurs de l'Almanach de la marine hollandaise recevraient avec plaisir en échange de ce recueil un exemplaire du Bulletin de la Société. M. Moll appelle aussi l'attention sur un nouveau journal de marine publié en Hollande, et il signale les articles qui intéressent plus spécialement la géographie; il espère pouvoir procurer à la Société, si elle le desire, un exemplaire de ce recueil. La Commission accepte avec empressement l'offre de M. le professeur Moll, ainsi que les deux échanges qu'il propose.

Après la lecture de la correspondance, M. Jomard annonce qu'une députation de la Société, présidée par M. le duc Decazes, a eu l'honneur de présenter au roi ses félicitations, à l'occasion de la nouvelle année. Sa Majesté a accueilli avec bienveillance la députation, et lui a témoigné tout l'intérêt qu'elle porte aux travaux de la Société et aux progrès de la géographie.

M. Jomard dépose sur le bureau le discours prononcé par M. le duc Decazes et remet en même temps celui qu'il avait préparé lui-même sur l'avis que M. Decazes ne pourrait présenter la députation.

Le même membre communique à la Société, de la part de M. Henri Ternaux, la relation du voyage à l'île d'Amat (Taïti) et aux îles adjacentes, fait en 1774, par le capitaine du paquebot *le Jupiter* de conserve avec la frégate *l'Aguila* (l'Aigle), commandée par le capitaine de la marine royale espagnole Don Domingo de Bonechea. L'examen de ce manuscrit est renvoyé à la section de publication, et M. d'Urville veut bien se charger d'en présenter l'analyse à la prochaine séance.

M. Warden offre aussi, de la part de M. Henri Ternaux, une lettre écrite par le curé de Santiago de Tepehuacan à son évêque, sur les mœurs et les coutumes des Indiens soumis à ses soins; cette lettre a été traduite sur le manuscrit original par M. Ternaux. Remerciements et renvoi de la lettre au comité du Bulletin.

Le même membre communique successivement à l'assemblée trois notes: l'une sur un nouvel établissement pour les noirs libres des États-Unis, au cap des Palmes sur la côte d'Afrique; une autre sur le traité de commerce entre les États-Unis et Siam, et la dernière sur les canaux de Chesapeake, de Delaware et d'Ohio.

M. Daussy donne lecture de deux notes relatives à la position des îles Ralik dans le Grand-Océan et à la réapparition momentanée de l'île Ferdinanda (ou Julia) dans la Méditerranée. Renvoi au comité du Bulletin.

Un membre communique de la part de M. Désaugiers membre de la Société, une note sur la population de la Crète en 1832, et un itinéraire de la Canée à Candie en passant par Rethimo et de Candie à la Canée, en reve-

nant par Gortyne, les monastères d'Assomatos et d'Arcadie. Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit quelques fragmens d'une esquisse générale de l'Afrique , sous les divers rapports de géographie naturelle , ethnologique et historique.

La Section de comptabilité présente le budget des recettes et des dépenses de la Société pendant l'exercice 1833-1834 : il est déposé sur le bureau pour être discuté à la prochaine séance.

La Commission centrale procède à la nomination de deux commissions spéciales pour juger les concours. La première, chargée de rechercher qu'elle a été la découverte la plus importante en géographie, faite dans le cours de l'année 1831, est composée de MM. d'Avezac, d'Urville, Eyriès, Jomard et Roux de Rochelle. La seconde, chargée d'examiner un mémoire destiné au concours pour le prix relatif au nivellement des rivières de France, se compose de MM. Corabœuf, Daussey et d'Urville.

Cette nomination donne lieu à une discussion dont le but est de savoir si les membres du bureau ont voix délibérative ou seulement consultative dans toutes les commissions. La question, présentée sous ce point de vue général, sera renvoyée à l'examen d'une commission spéciale. Quant à la commission de cinq membres chargée de décerner le prix annuel, il est décidé, sur la proposition de M. d'Urville, que les membres du bureau qui s'y adjoindraient à ce seul titre, n'y auront que voix consultative.

Séance du 24 janvier.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet, pair de France, et M. Hersant, consul de France à Rotterdam, qui viennent d'être admis au nombre des membres de la Société, lui adressent des remerciemens et promettent de la seconder dans ses utiles travaux.

M. Francis Lavallée écrit de la Trinidad de Cuba, pour renouveler ses offres de service à la Société et lui annoncer l'envoi d'un mémoire sur l'histoire, la géographie et la statistique de l'île de Cuba.

M. Adam de Bauve, dans une lettre datée de Belem de Gram Para, le 29 août 1833, adresse de nouveaux détails sur son voyage et celui de M. Leprieur dans la Guiane, et sur les obstacles qu'ils ont rencontrés dans l'exécution de leur entreprise. Par suite du naufrage de ses embarcations sur l'Amazône, M. Adam de Bauve aura à regretter la perte de ses observations et de ses collections de botanique et d'entomologie. Quatre de ses compagnons de voyage ont péri dans le fleuve. Ce voyageur se propose de remonter l'Amazône jusqu'au Watuma, et si, par cette rivière, il ne peut gagner l'Essequebo, il se rendra sur le Rio Branco, où il croit avoir plus de chances de succès. A son arrivée à Démérari, M. Adam de Bauve adressera à la Société une relation et des esquisses sur les diverses peuplades des Guianes, ainsi que des vocabulaires des races indiennes, et il fera connaître la suite de son itinéraire. Il annonce que depuis le 4 avril, qu'il est séparé de M. Leprieur, il n'a reçu aucune nouvelle de lui.

M. Alvarez Guerra écrit à la Société qu'il arrive d'Espagne avec une invention utile à l'agriculture, et qu'il se

propose de concourir au prix offert par S. A. R. Mgr le duc d'Orléans.

Il sera répondu que cette invention ne rentre pas dans les attributions de la Société.

M. le colonel Corabœuf lit une note sur les travaux de la nouvelle carte de Suisse qui se poursuivent avec activité sous la direction de M. le général Dufour.

M. Daussy communique également une note sur les travaux hydrographiques que le capitaine Vidal vient d'exécuter sur les côtes occidentales des îles Britanniques; il donne ensuite, d'après M. Laird, quelques renseignements sur le voyage de Richard Lander en Afrique.

M. le président annonce que l'on a lieu d'espérer l'impression prochaine à l'imprimerie royale, de la grammaire et du vocabulaire berbers de Venture, que la Commission centrale avait déjà manifesté le desir de voir publier.

M. Jomard dépose ensuite sur le Bureau, 1^o Une série de numéros du *Moniteur Egyptien*, dont plusieurs renferment des nouvelles géographiques; 2^o de la part de M. de La Pilaye, plusieurs dessins représentant des antiquités celtiques de Reginéa en Bretagne; 3^o une lettre de M. le baron de Hammer, qui en transmettant un ouvrage de M. le comte Serristori, intitulé *Essai statistique de l'Italie*, témoigne le desir qu'aurait ce savant d'être nommé correspondant.

M. d'Avezac lit une notice sur les Berbers.

Le même membre soumet à la Commission centrale la proposition d'ouvrir une nouvelle série de numéros pour les volumes du Bulletin dont la publication est arrivée au tome xx. Cette proposition est renvoyée à l'examen préalable du Comité du Bulletin.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 10 janvier 1834.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 13^e livr., in-8°, renfermant la suite du voyage de Lapérouse et les voyages de Maurelle, Orlock et Dixon, Bligh, Meares, Wilson, Edwards, etc.

Par la Société asiatique : *Cahier de décembre de son Journal*.

Par la Société de géologie : Feuilles 1 à 5 du tome iv de son *Bulletin*.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de novembre et décembre.

Par M. le directeur : *Bibliothèque de Genève*, cahier d'octobre 1833.

Par MM. les auteurs et éditeurs : *Neuf livraisons de la France pittoresque*.

Par MM. les directeurs : Cahiers de décembre du *Recueil industriel*, du *Mémorial encyclopédique* et du journal *l'Institut*.

Séance du 24 janvier.

Par le bureau des Longitudes : *Connaissance des temps pour 1836. — Annuaire pour 1834*.

Par M. Daussy : *Table des Positions géographiques*, in-8°.

Par MM. Vander Maelen et Meisser : *Dictionnaire géographique de la province de Hainaut*, 1 vol. in-8°.

Par M. le comte de Serristori : *Saggio statistico dell'Italia*, 1 vol. in-8°. Vienne, 1834.

Par la Société royale de Londres : *Adress delivered at the anniversary meeting*, in-4°.

Par M. le capitaine d'Urville : 14^e et 15^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par la Société d'Émulation du département du Jura : *Séance publique de cette Société pour 1832*, in-8°.

Bibliographie géographique.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Journal of the royal Geographical Society of London. — Journal de la Société royale géographique de Londres, vol. III, 2^e partie, in-8°.

EUROPE.

Tour through Belgium to Paris. — Tournée dans la Belgique et jusqu'à Paris, par T. Barlow. In-18.

Travelling memoirs during a Tour through Belgium, Rhenish Prussia, Germany, Switzerland, and France. — Mémoires d'un voyageur pendant une tournée dans la Belgique, la Prusse Rhénane, l'Allemagne, la Suisse et la France, pendant l'été et l'automne de 1832, y compris une excursion sur le Rhin en le remontant. par T. Dyke Junior. 2 vol. in-8°.

La monarchie prussienne, considérée sous les rapports topographique, statistique, administratif et économique, par Léopold Krug. Berlin, 1833, in-4°.

Coup-d'œil général sur les divers arrondissemens dans lesquels l'empire de Russie est actuellement partagé, sous le rapport des communications par terre et par eau, avec des détails sur le commerce et les échanges qui ont lieu par les routes d'eau, un avant-propos historique sur cette branche de l'administration, et un appendice contenant une description détaillée du canal de Windan. Riga, 1833. 1 vol. in-8°.

Dictionnaire géographique et historique de l'empire de Russie, contenant le tableau politique et statistique de ce vaste pays; les dénominations, les divisions anciennes et nouvelles des contrées,

villes, bourgs; leur position géographique, leur histoire, leurs productions naturelles et industrielles, leur commerce, leur climat, la population, les mœurs, coutumes, religions des habitans de cet empire, par N.-S. Wsévoljsky; troisième édition, augmentée d'un supplément par Maurice Allart. Pétersbourg, 1833. 2 vol. in-8°.

LEVANT.

Excursions in the Holy-land, Egypt, Nubia, Syria. — Excursions dans la Terre-Sainte, l'Égypte, la Nubie, la Syrie, etc., par J. Madox; avec beaucoup de gravures. 2 vol. in-8°.

AFRIQUE.

Travels and researches in Caffaria, describing the character, customs and moral condition of the tribes inhabiting that portion of Southern Africa. — Voyage dans la Cafrerie et recherches concernant ce pays, où l'on décrit le caractère, les coutumes, la condition morale des peuplades qui habitent cette partie de l'Afrique méridionale, avec des observations historiques et topographiques sur les établissemens britanniques qui s'y trouvent, l'introduction du christianisme et les progrès de la civilisation; par S. Kay, In-12.

AMÉRIQUE.

Tour of the American lakes, and among the Indians of the North West territory, etc. — Voyage sur les lacs Américains et parmi les Indiens du territoire du N.-O., en 1830, avec des observations sur le caractère et la condition future de cette race. 2 vol. in-12.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

EXAMEN et rectification des positions déterminées astronomiquement en Afrique par Mungo-Park.

Ce mémoire a été rédigé à la fin de 1829, et les résultats quant aux longitudes, en ont été mentionnés explicitement dans un autre écrit (*Réponse aux objections élevées en Angleterre contre l'authenticité du voyage de Caillé à Ten-Boktoue*), publié en avril 1830. Un an après (13 janvier 1831), M. Oltmanns a lu à l'académie des Sciences de Berlin un travail sur le même sujet, imprimé en 1832 parmi les Mémoires de ladite académie, sous ce titre : *De la nullité de quelques corrections qui ont été proposées à l'égard des dernières observations de latitude faites en Afrique par Mungo-Park.*

Sans contredit, des observations astronomiques bien faites sont le meilleur de tous les documens que la géographie positive puisse recueillir et mettre en œuvre. Mais par malheur les observations de cette nature ne sont trop souvent connues que par les résultats qui en sont publiés ; et le géographe, incertain s'il doit admettre ou rejeter les déterminations ainsi obtenues, se fait

à bon droit cette double question : les observations sont-elles bonnes ? ont-elles été calculées exactement ? car la réunion de ces deux conditions est indispensable pour mériter une entière confiance.

Or il arrive fréquemment que les observations sont douteuses ; et il n'est guère plus rare que le calcul en soit erroné par négligence , ou entaché de corrections arbitraires. Lors donc que les positions géonomiques qui en résultent ne concordent point avec celles que procurent les documens itinéraires , il y aurait grande imprudence à sacrifier aveuglément ceux-ci à la trompeuse précision des premières.

Ces considérations sont en grande partie applicables aux latitudes et longitudes consignées dans les voyages de Mungo-Park en Afrique. Muni d'instrumens propres à faire des observations , ce voyageur célèbre a essayé de déterminer astronomiquement la position de divers lieux placés sur les routes qu'il a parcourues.

Quant à son premier itinéraire , il n'offre que les huit latitudes que voici :

Pisania	13° 35'
Kolor.....	13.49
Kourkourany.....	13.53
Joag.....	14.25
Jombo.....	14.34
Kanji.....	14.10
Fissora.....	14. 5
Jarra.....	15. 5

Comme les observations d'où ces latitudes ont été conclues , n'ont jamais été publiées , il est impossible de vérifier si elles sont calculées avec justesse ; mais il y a lieu de le présumer , si l'on réfléchit que les élémens du calcul ont dû passer sous les yeux du savant Rennel , qui nous en a fait connaître les résultats.

Dans son beau travail hydrographique sur la Gambie, le lieutenant Richard Owen a fixé la position absolue de Pisanía par $13^{\circ} 33' N.$; la détermination de Mungo-Park en diffère de 2' seulement.

Quant aux autres latitudes, nous ne possédons point d'élémens de vérification.

Quoi qu'il en soit, on admettra volontiers que les observations astronomiques du voyageur, faites à l'aide d'un sextant de très petite dimension, ne peuvent, il est vrai, être acceptées que comme des élémens imparfaits, mais qu'on en peut du moins conclure des positions approximatives, toujours précieuses dans le dénûment absolu où la géographie de ces contrées se trouvait à cet égard.

Je passe au second itinéraire, jalonné d'un grand nombre de positions observées, et qui offrirait par conséquent un document géographique bien précieux, si l'on pouvait avoir confiance aux observations consignées dans le journal de route du célèbre Ecossais. Malheureusement il n'en est point ainsi : le plus simple examen suffit pour faire reconnaître la nécessité d'apporter une grande défiance dans l'emploi des observations dont il s'agit; elles ont toutes besoin d'être soumises à une discussion sérieuse, à une sévère épuration, après laquelle il restera bien peu de chose de l'apparente richesse que présente au premier abord une masse de vingt-cinq latitudes et cinq longitudes déterminées astronomiquement.

Sur ce nombre, le journal de route de Park a conservé vingt-deux observations originales pour la latitude et quatre pour la longitude; elles sont, à deux latitudes et une longitude près, accompagnées du calcul employé par le voyageur pour obtenir les positions résultantes;

son journal contient en outre trois latitudes et une longitude observées, sans faire connaître les observations originales d'où elles sont déduites.

Je m'occuperai d'abord des latitudes. Voici le relevé complet des observations et des résultats consignés dans le journal du voyageur.

A Faraba, le 15 mai 1805, haut.mérid.	☾	Lat. 14° 38' 46" N.	
Nérico, 18 mai	☾	168° 35'	14. 4.51
Tambico, 21 mai.	☾	166.56	13.53
Soutitabba, 25 mai.	☾	164.45	13.33.33
Bee-Creek, 26 mai.	☾	164.21	13.32.45
Badou, 28 mai.	☾	163.17	13.32
Mambari, 31 mai.	☾	162.43	13.22.40
Julifunda, 2 juin.	☾	162.11	13.33
Baniserile, 6 juin.	☾	161. 8	13.35
Satadou, 9 juin.	} ☾	160. 6	"
Fankia, 14 juin.		116.36	"
Fajemmia, 18 juin.	☾	159.39	13.22.30
Secoba, 24 juin.	☾	159.49	13.35
Moiaharra, 9 juillet	☾	115.28	13.27.26
Sabonsira, 10 juillet	☾	(incert.)	13.11
Keminoun, 12 juillet	☾	"	13.50
Keminoun, 12 juillet	☾	163.24	14. 0
Ba Oulima, 20 juillet	☾	166. 4	14. 1
Bangassi, 26 juillet.	☾	168.26	14. 0
Koulihori, 5 août	☾	172 45	13.41
Koumikoumi, 14 août.	☾	177. 7	12.57
Marrabou, 2 septembre.	☾	169.54	12.48
Koulikorro, 13 septembre	☾	80.45	12.52
Yamina, 15 septembre.	☾	79.36	13.15
Sami, 17 septembre	☾	78.47	13.17

L'éditeur anglais a relevé, dans le calcul de la latitude de Koumikoumi, une erreur portant sur la déclinaison solaire employée : le voyageur, en effet, a fait usage de celle du 15 août, au lieu de celle du 14, jour précis de l'observation ; opérant la correction, l'éditeur a rétabli la latitude de ce lieu par $13^{\circ} 16' 29''$.

On ne remarquera point sans surprise que les deux observations de Satadou, destinées à fixer le point fort important du passage de la Falémé, et qui n'ont point été calculées par le voyageur, ne l'aient été non plus depuis par personne, et soient restées comme absolument ignorées, même par Bowdich, qui cependant a fait un travail spécial sur les calculs d'observation de Mungo-Park (1) ; mais ce n'est pas la seule preuve que je pourrais alléguer de l'inconcevable légèreté avec laquelle le critique anglais a exécuté ses corrections : j'ai reconnu en effet qu'après avoir noté, d'après l'éditeur du journal de Park, l'emploi fait, le 14 août, par le voyageur, de la déclinaison solaire du 15 ; après avoir, de son côté, découvert l'emploi, au 28 mai, de la déclinaison du 29, et se trouvant ainsi dûment averti de se tenir sur ses gardes, le prétendu correcteur ne s'est point aperçu néanmoins que Park avait encore employé, le 31 mai, la déclinaison du 30, et le 6 juin celle du 7. Et cependant le thème spécial du critique était précisément de corriger les déclinaisons. (2)

Il est, je crois, à propos que je donne ici, avec quelque développement, un résumé du système de correction imaginé par Bowdich, de son motif, et de ses résultats.

(1) M. Oltmanns est dans le même cas.

(2) Ces inadvertances de l'observateur ont pareillement échappé à M. Oltmanns.

On trouve, dès le commencement du journal de Park, deux articles consécutifs dont voici la version littérale :

« 30 avril : la goëlette de M. Ainsley est arrivée, et
« nous avons aussitôt commencé à décharger le bagage
« et le riz.

« 31 avril : donné les bâts à rembourrer de mousse,
« et fait peser les paquets. Trouvé, tout calcul fait, que
« nos ânes ne pourraient porter notre bagage. Acheté
« cinq ânes de plus avec l'aide de M. Ainsley. »

M. Walckenaer, dans ses *Recherches sur l'Afrique*, a fait là-dessus l'observation suivante : « Je remarque
« dans ce journal une inadvertance qui a échappé à l'au-
« teur et aux éditeurs : il y a un récit de ce que Mungo-
« Park a fait le 31 avril : le mois d'avril n'a que trente
« jours.

Cela est vrai; mais je pense qu'au lieu du 31 avril, l'auteur a dû écrire le 30 (mal lu 31 par le copiste ou l'imprimeur), et que les deux articles se rapportent à la même journée. La suite de la relation présente, sous les dates des 18 mai, 17 et 18 juin, et 13 août, d'autres exemples de la séparation en deux articles des notes appartenant à un seul et même jour. Telle est, selon moi, l'explication naturelle de l'inadvertance relevée par M. Walckenaer, et cette explication est d'autant mieux fondée que les phénomènes arrivant à jour fixe, tels que les éclipses des satellites de Jupiter, sont exactement rapportés à leur véritable date.

Mais Bowdich a jugé la chose beaucoup plus grave : il a cru y trouver un juste motif d'admettre qu'à partir du 1^{er} mai, les dates du journal de Park sont toutes erronées d'un jour en moins; et qu'il y a dès-lors nécessité, dans chaque calcul de latitude, de substituer à la déclinaison du quantième écrit, la déclinaison du jour

suivant. Il a développé ce système dans un mémoire, publié par la voie de la lithographie, assez rare, et dont je dois la communication à l'aimable obligeance de M. Walckenaer.

Voici le relevé complet des latitudes *corrigées* par le critique anglais, d'après le tableau récapitulatif qu'il en a lui-même dressé.

Faraba.	13° 43' 46"
Nérico.	14.18
Tambico.	13.65
Soutitabba.	13.44
Bee-Creek.	13.42
Badou.	13.31
Mambari.	13.30
Julifonda.	13.41
Baniserite.	13.41.30
Fankia.	13.25.30
Fajemmia.	13.36
Secoba.	13.26.26
Moiaharra.	13.8
Keminoun.	13.51
Ba Oulima.	13.51.30
Bangassi.	13.46.30
Kouliliori.	13.25.30
Koumikoumi.	12.58
Marrabou.	12.25.40
Koulikorro.	12.29
Yamina.	12.52
Sami.	12.54.20

Sabousira, que Park a placé par 13° 50' N., d'après une hauteur méridienne lunaire, n'a point été soumis à la correction systématique de Bowdich : cette correction eût été, dans l'espèce, tellement forte (elle eût dépassé 2°), que le critique a pensé sans doute que Park avait ici, comme à Badou et à Koumikoumi, employé

par méprise la déclinaison convenable à l'hypothèse du correcteur. Il faut noter, d'autre part, qu'une application plus attentive du système de rectification de notre Anglais, doit produire, sur quelques latitudes, des résultats différens de ceux qu'il a adoptés; ainsi il eût dû conclure

Mambari, par.....	13° 39' 56"
Baniserile.....	13.35. 0

A mon tour, je vais placer ici le relevé des latitudes qui résultent des observations de Park d'après mes propres calculs, c'est-à-dire en opérant avec moins de négligence, en rétablissant quand il y a lieu, à la place d'une déclinaison anticipée ou tardive, celle qui convient précisément au quantième marqué, et enfin sans omettre les observations non encore calculées. J'ai dû naturellement, au contraire, laisser de côté les résultats dont le voyageur ne nous a point transmis les élémens.

Nérico	14° 4' 44"
Tambico	13.53.28
Soutitabba.....	13.34. 8
Bee-Creek	13.32.45
Badou	13.21. 0
Mambari	13.31.22
Julifonda.....	13.32. 0
Baniserile.....	13.28.48
Satadou.....	{ 13.14.43
	{ 12.31.35
Fankia.....	13.21.45
Fajemmia.....	13.35.42
Sécoba.....	13.27.36
Keminoun.....	13.58.56
Ba-Oulima.....	14. 2.23
Bangassi	13.59.31
Koulihuri.....	13.41.44
Koumikoumi.....	13.16.39

Marrabou	12.47.25
Koulikorro	12.51.55
Yamina	13.15. 7
Sami... ..	13.17.33

Plusieurs de ces latitudes sont incontestablement mauvaises, comme il est facile de s'en convaincre par quelques vérifications.

Ainsi le passage du Nérico, par $14^{\circ} 4' 44''$ est d'environ tout un degré plus nord que Rennel ne l'avait établi d'après les gisemens relevés par Mungo-Park au retour de son premier voyage. Park se serait-il trompé alors au point de supposer vers le sud ce qui serait vers le nord? la chose est peu probable : et lorsqu'il a noté le point où il a traversé le Nérico, vers le S. E. de Médina, en passant par Koussay, il n'y a certes pas lieu d'imaginer qu'il faille y substituer le N. E.; on trouve en divers endroits, et notamment dans le voyage de Gray et Dochart, la preuve que Koussay est bien en effet dans le S. E. de Médina; or cette dernière ville, comprise dans l'itinéraire de Pisanía à Joag, tombant vers $13^{\circ} 43'$ de latitude, il serait absurde d'admettre le passage du Nérico par $14^{\circ} 4'$, et moins encore par $14^{\circ} 18'$ comme le veut Bowdich.

Badou, par $13^{\circ} 21'$, est de près de $45'$ au N. du point qui lui correspond dans le premier voyage construit par Rennel; or il résulte des renseignemens recueillis par Mungo-Park, dans son second voyage, tant à Badou même qu'à Bénisérayl, que la distance de Badou à Laby dans le Fouta-Ghialon, est de trois fortes journées ou de cinq moyennes, ce qui ne peut être évalué, au maximum, qu'à 90 milles géographiques; or Laby se trouvant, d'après des calculs que j'ai exposés ailleurs, par $11^{\circ} 26' N.$, il en résulterait, dans les conditions les plus

favorables, une distance de 115 milles géographiques, au minimum, entre ces deux points ; ce qui est absolument inadmissible.

Il en faut dire autant de Bénisérayl, qui, placé également à trois fortes journées de Laby, ne saurait se trouver par une latitude de $13^{\circ} 22'$, d'où résulterait une distance de 116 milles au minimum.

Mais une preuve, plus frappante que toutes les autres, du peu de confiance que l'on doit avoir aux observations qui nous occupent, c'est la choquante différence de deux latitudes qui devraient être identiques : je veux parler de celles de Satadou sur la Falémé, l'une de $13^{\circ} 14' 43''$, et l'autre de $12^{\circ} 31' 35''$. Cette dernière s'accorde très bien avec la construction, faite par Rennel, du premier voyage de Park, tandis qu'elle présente une anomalie remarquable dans la série générale des autres latitudes. La première, au contraire, est en parfaite harmonie avec celles-ci, et, comme elles, se maintient à une grande distance au nord de la ligne construite par Rennel.

Il n'est point douteux que la latitude donnée par la deuxième observation ne soit préférable à la première, qui appartient à un système de positions où j'ai indiqué tout-à-l'heure plusieurs points évidemment fautifs.

Or il est à remarquer que la seconde observation est une hauteur méridienne de Jupiter, tandis que toutes les précédentes sont des hauteurs solaires ; et que le double angle de hauteur mesuré en dernier lieu à Satadou n'excède point la portée ordinaire d'un sextant, tandis que tous les autres dépassent de beaucoup cette portée ; et cependant Mungo-Park a dû employer pour tous le même instrument (un petit sextant de poche).

Ne serait-ce point dans cette distinction très importante des angles au-dessous et des angles au-dessus de

120° que gît la démarcation générale à établir entre les observations admissibles et celles qui ne méritent point de confiance? Il y a tout lieu de le penser. Et d'abord, en effet, on doit naturellement regarder sinon comme bonnes, au moins comme peu susceptibles d'erreurs graves, des hauteurs prises directement, soit à l'horizon artificiel, soit à l'horizon visuel, avec un instrument spécialement destiné *ad hoc*. Les cinq observations de Satadou, Sécoba, Koulikorro, Yamina et Sami appartiennent seules à cette catégorie.

Dans l'autre classe d'observations, au contraire, l'erreur a dû être d'autant plus facile, que l'angle à mesurer n'a pu être obtenu qu'au moyen de quelque procédé insolite, et sans doute complexe, puisque la portée de l'instrument ne s'étend point au-delà de 120°.

Il ne sera point sans intérêt de rechercher comment s'y est pris notre observateur pour mesurer ces doubles hauteurs solaires de 159° à 177°.

Voici ce qu'il en dit lui-même dans son journal, sous la date du 17 mai : « J'ai essayé d'obtenir la hauteur « méridienne du soleil, au moyen de l'observation « par derrière (*back observation*) avec mon sextant de « poche de Troughton; et après avoir soigneusement « examiné la marche de l'astre tant en montant qu'en « descendant, ainsi que les intervalles entre chaque ob- « servation, je suis demeuré convaincu qu'on peut arri- « ver à une grande précision, et qu'il ne faut pour cela « qu'une main ferme et une attention soutenue. Cela a « été pour moi d'un grand secours; car, après avoir « guetté péniblement la passage des étoiles fixes, il m'ar- « rivait souvent d'être surpris par le sommeil au mo- « ment où elles étaient au méridien. »

Ce n'est point tout d'un coup qu'il m'a été possible de

comprendre ce passage , et j'ai vu un habile astronome que je consultais à ce sujet , rester court comme moi ; car comment concilier l'idée d'une observation *par derrière*, avec celle de l'emploi d'un horizon artificiel , emploi constaté par la double grandeur de l'angle ? un tel concours est en effet rigoureusement impossible. Mais une méditation attentive m'a fait trouver la solution de cette énigme , qui ne signifie autre chose sinon que l'observateur a fait usage du petit miroir de supplément habituellement consacré à prendre hauteur *par derrière*, et que c'est à travers la partie non étamée de ce petit miroir qu'il a visé *par devant* l'image du soleil réfléchi dans l'horizon artificiel , pour la mettre en contact avec l'image semblable réfléchi par le grand miroir sur la partie étamée du petit.

Pour la complète intelligence de la solution que je viens d'indiquer , et des conséquences qu'il y a lieu d'en déduire , quelques explications succinctes sont ici nécessaires.

Tout le monde sait qu'en visant l'horizon à travers la partie non étamée du second miroir d'un *octant* , et ramenant sur la partie étamée , au moyen d'une double réflexion , l'image de l'astre à observer , on obtient directement la hauteur de cet astre au-dessus de l'horizon , jusqu'à un maximum de 90° . Que si , faisant usage du troisième miroir ordinairement adapté à l'instrument , on vise le côté opposé de l'horizon , toutes circonstances demeurant d'ailleurs les mêmes , on mesure alors en réalité le supplément à 180° de l'angle de hauteur donné par l'observation directe , bien que l'usage soit de compter , non ce supplément lui-même , mais l'angle de hauteur qu'il y a lieu d'en conclure , et que marque en effet la numération unique du limbe. Il est bien entendu que

si, au lieu de viser l'horizon, on vise l'image de l'astre réfléchie dans un horizon artificiel, l'angle de hauteur effective ne sera que la moitié de l'angle indiqué par l'instrument.

Tout le monde sait également que la position normale du second miroir est d'être exactement parallèle au plan du miroir principal lorsque l'alidade est fixée sur le point du zéro du limbe, et que la position normale du troisième miroir ou petit miroir de supplément est d'être exactement perpendiculaire sur le plan du miroir principal, l'alidade étant pareillement sur zéro.

Les *sextans* sont, le plus ordinairement, dépourvus du troisième miroir. Dans ceux où le miroir supplémentaire existe, sa position est généralement la même que dans l'*octant*, en sorte que l'observation directe donnant les angles de hauteur depuis zéro jusqu'à 120° , l'observation par derrière donne, en faisant rétrograder l'alidade, les angles supplémentaires depuis 60° jusqu'à 180° .

Mais il est des sextans d'une construction particulière, où le petit miroir de supplément affecte une position telle, que, formant angle droit avec le grand miroir, lorsque l'alidade est sur 60° du limbe, il donne l'angle de 120° en même temps que le second miroir, et l'angle de 240° sur le point zéro de l'observation directe. Une seconde numération, placée sur le limbe à rebours de la première, sert à compter les angles ainsi mesurés. J'ai trouvé dans un mémoire inédit du général Badia (le fameux Aly Bey) la description d'un sextant de poche anglais d'une semblable construction (1). Il y a tout lieu

(1) « Je fais mes observations avec un sextant de poche de vingt lignes de rayon depuis le centre de l'alidade jusqu'au point de col-

de penser que l'instrument de Mungo-Park était pareil à celui de Badia.

Or, on conçoit tout d'abord combien, dans une telle disposition des miroirs, il doit être épineux de vérifier et rétablir l'exacte situation normale du petit miroir de supplément, combien par conséquent l'erreur est aisée à commettre et difficile à relever. Et cette remarque acquiert une nouvelle force si l'on considère que l'instrument était de dimensions tellement exiguës, que la longueur de l'alidade offrait probablement un rayon moindre de deux pouces.

Et cependant Mungo Park réclame pour les observations ainsi obtenues, la même confiance que pour les observations directes : « Dans le cas, dit-il à la fin de son journal, dans le cas où l'on serait porté à douter de l'exactitude des latitudes obtenues au moyen de l'observation par derrière faite avec le sextant de poche de Troughton, je crois convenable de déclarer qu'à Sansanding j'ai alternativement employé l'observation directe à l'horizon de la rivière, et l'observation par derrière soit dans l'eau, soit à l'horizon artificiel ; et que je n'ai jamais trouvé plus de 4' de différence, mais généralement beaucoup moins. »

Peut-être, en effet, les dernières observations ainsi

limitation du nonius ou vernier avec l'échelle, et un horizon en verre coloré de vingt-quatre lignes de diamètre. J'achetai ces instrumens à Londres en l'année 1803. — L'échelle du sextant arrive à 120 degrés, et de là, par une seconde numération rétrograde, la même échelle continue à marquer jusqu'à 220 degrés. Il est entendu que pour observer ces angles supérieurs de l'échelle rétrograde, il faut tourner l'instrument et se servir du troisième miroir, réunissant les deux images ou objets, regardant entre deux et non directement aucun. »

faites, et pour lesquelles, au surplus, nous n'avons aucun élément de vérification, offrent-elles le degré de précision que leur attribue le voyageur : une connaissance plus intime de son instrument, plus d'habileté à le manier, plus de justesse dans le coup-d'œil, et peut-être aussi le hasard, auront contribué à lui faire obtenir des observations meilleures.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les latitudes obtenues par des observations solaires à l'est de Sécoha et à l'ouest de Koulikorro, se lient sans effort à ces deux points; mais toutes celles qui précèdent l'observation de Sécoha offrent une série de latitudes à rejeter en masse de la géographie africaine.

Ce rejet doit-il être tellement absolu que les observations éliminées ne puissent être en aucune manière utilisées au moyen d'un système de corrections soit constantes, soit proportionnelles? C'est une question qui ne peut manquer d'être soulevée, mais dont la solution demeure subordonnée en définitive à une comparaison de détail entre les résultats que produiraient les corrections et ceux qu'offrent les documens itinéraires; toutefois, indépendamment de ce récollement, pierre de touche de tout système de correction que l'on serait tenté d'adopter, il n'est pas sans intérêt de se convaincre que nulle hypothèse plausible ne pourrait servir de base à un tel système.

Et d'abord : établir, pour une série d'observations, une loi commune de rectifications, c'est admettre l'existence d'une cause uniforme d'erreur; c'est absoudre l'observateur, et tout rejeter sur un vice fondamental ou accidentel de l'instrument.

Or ici l'on ne peut supposer aucun vice fondamental de l'instrument, tel qu'une fausse graduation du limbe,

l'excentricité du mouvement de l'alidade, ou le défaut de parallélisme des deux surfaces du petit miroir de supplément. Les vérifications faites à Sansanding ne laissent à cet égard aucun doute; et l'on peut surabondamment remarquer que comme il n'y a erreur reconnue ou présumée que dans la catégorie toute spéciale des observations que j'appellerai *inverses* (*back observations*), et même dans une portion seulement de cette catégorie, il ne saurait y avoir lieu d'admettre l'existence d'une défectuosité radicale, qui aurait vicié soit la série entière soit au moins toutes les observations inverses sans exception. Il faut donc renoncer à un système de corrections proportionnelles.

L'hypothèse d'un dérangement accidentel de l'instrument obéirait plus aisément aux conditions que je viens de rappeler tout-à-l'heure si les observations défectueuses se présentaient les dernières; borné au petit miroir de supplément, il n'aurait affecté d'erreur que des observations inverses, et celles-là seulement qui auraient suivi l'époque à laquelle il serait survenu. Mais peut-on supposer, au contraire, que défectueux au commencement du voyage, l'instrument ait spontanément recouvré ensuite la justesse qu'une cause quelconque aurait altérée? L'hypothèse n'est point admissible, et l'on ne saurait raisonnablement établir sur pareille base un système de corrections constantes concentrées sur les observations inverses antérieures à celles de Sécoba.

Les vérifications itinéraires viennent confirmer ces conclusions.

Je place ailleurs le développement de ces vérifications. Mon unique objet, dans le présent mémoire, est d'examiner intrinsèquement les observations astronomiques et les calculs de Mungo-Park; et je borne aux quelques

pages qui précèdent, mes investigations sur les latitudes. Il en résulte que les seules qui puissent faire autorité parmi celles que Park a observées à son second voyage, sont les cinq suivantes :

Satadou.	12° 31' 35" N.
Secoba	13.27.36
Koulikorro.	12.51.55
Yamina.	13.15. 7
Sami.	13.17.33

J'arrive aux longitudes. Elles sont, comme je l'ai déjà dit, au nombre de cinq pour la route entière; elles résultent toutes d'immersions ou émergences des trois premiers satellites de Jupiter.

Il est essentiel, pour la discussion à laquelle je me propose de soumettre ces longitudes, que je transcrive en entier ici les passages du journal de Park où il rend compte de ses observations et de ses calculs.

1° *A Manjalli Tabba Cotta, le 16 mai 1805.*

« Dans la nuit je pris mon télescope afin d'observer
« une immersion du premier satellite de Jupiter :

« Immersion, à la montre	14 ^h 10 ^m 35 ^s
« Temps en plus depuis Londres. (<i>rate</i> + <i>from London</i>)	0.. 5..48
« Retard, d'après une éclipse à Kayi	0.. 0.. 5
« Temps moyen, à la montre	14..16..28
« Temps, d'après le <i>Nautical</i> <i>almanak</i>	14..16..51
« Équation —	0.. 3..58
« Temps moyen à Greenwich	14..12..53
	14..12..53
« Avance de la montre	0.. 3..35

« Longitude d'après trois séries d'observations faites
 « le matin suivant afin de trouver le temps vrai du lieu,
 « 13° 9 45" O.

« Il est difficile de se rendre compte d'une telle diffé-
 « rence dans la marche de la montre pendant le cours
 « d'un mois; mais l'excessive chaleur et le mouvement
 « du cheval y ont peut-être contribué; car je regarde
 « mon observation d'immersion comme exacte. »

2° *Près du Marigot des Abeilles (Bee-creek), le 26 mai.*

« Pendant la nuit, je pris le télescope pour régler ma
 « montre sur le temps de Greenwich, au moyen d'une
 « observation d'émergence du second satellite de Jupiter.
 « M. Anderson tint la montre, et je restai au télescope
 « une demi-heure dans l'attente, afin de ne pas man-
 « quer l'observation :

« Émergence du satellite, à la montre 11^h 49^m 16^s

« Émergence, d'après le *Nauti-*

cal almanak 11..49..51

« Équation — 0.. 3..21

« Temps moyen à Greenwich. 11..46..30

11..46..30

« Avance de la montre 0.. 2..46

« Hauteurs du soleil, à l'horizon artificiel et à la mon-
 « tre, prises le même soir pour déterminer le temps
 « vrai :

« 5 ^h 57 ^m 15 ^s	30° 24'	6 ^h 4 ^m 15 ^s	27° 11'	6 ^h 6 ^m 54 ^s	25° 56'
« 5..58.. 0	30.14	6..5.. 0	27.51	6..7..34	25.38
« 5..58..42	29.43	6..5..35	26.36	6..8..13	25.20

« Longitude 43^m 56^s en temps, ou 10° 59' ouest. »

3° *A Fajemma, le 17 juin.*

« Observé une éclipse du premier satellite de Jupi-
 « ter :

« Temps, à la montre, 13^h 6^m 15^s.

« Le 18 juin, hauteur à l'horizon artificiel, pour le temps vrai :

« 6 ^h 25 ^m 35 ^s	19° 36'	6 ^h 27 ^m 41 ^s	18° 43'	6 ^h 29 ^m 39 ^s	17° 49'
« 6..26..13	19.28	6.28..19	18.24	6.30..23	17.30
« 6..26..51	19. 5	6.28..50	18.12	6.30..48	17.19

« Longitude non encore calculée. »

4° A Konkromo, le 26 juin.

« Présument que nous aurions une occasion favorable
« d'observer une éclipse du premier satellite de Jupiter,
« je pris les hauteurs suivantes pour le temps vrai :

« 5 ^h 25 ^m 55 ^s	45° 36'	5 ^h 30 ^m 2 ^s	43° 47'	5 ^h 36 ^m 22 ^s	40° 55'
• 5..26..53	45.13	5.30..42	43.28	5.37.. 3	40.35
« 5..27..37	44.55	5.31..25	43.10	5.37..44	40.17

« Observé l'émergence du premier satellite de Jupiter :

« A la montre 9^h 26^m 20^s

« Temps, d'après le *Nautical*

almanak 9..24..53

« Équation + 0.. 2..15

« Temps moyen à Greenwich. 9..27..8

9..27.. 8

Retard de la montre 0.. 0..48

« Longitude 32^m 24^s ou 8° 6' O. »

« Le 27 juin, la nuit étant claire, observé l'émergence
« du second satellite de Jupiter (sur la rive est du Ba-Fing):

« Émergence à la montre 11^h 25^m 55^s

« Temps, d'après le *Nautical*

almanak 11..24..40

« Équation + 0.. 1..53

« Temps moyen à Greenwich. 11..26..33

11..26..33

Retard de la montre 0.. 0..38

5° *Au passage du Ba-Woulima, le 19 juillet.*

« Observé les émersions suivantes des satellites de Jupiter :

• Émersion du troisième satellite, à la montre. $9^h\ 25^m\ 18^s$

« Retard de la montre... $1^m\ 55^s$

« Emersion du premier satellite, à la montre. $9..36..10$

« Retard de la montre... $2..34$

« Le 20 juillet, hauteurs pour le temps vrai :

« $7^h 6^m 45^s$	$21^{\circ} 21'$		$7^h 9^m 42^s$	$22^{\circ} 42'$	$7^h 13^m 10^s$	$24^{\circ} 18'$		$7^h 16^m 27^s$	$25^{\circ} 49'$
« $7.7.25$	21.40		$7.10.26$	23.2	$7.13.44$	24.33		$7.17.0$	26.3
« $7.8.0$	21.55		$7.11.3$	23.18	$7.14.14$	24.46		$7.17.30$	26.16

« Longitude $5^{\circ}\ 0'\ 13''$ O.»

Avant de reprendre un à un ces divers points pour les soumettre à un examen spécial, il convient de rechercher, dans l'ensemble des données, quelque lumière sur la marche de la montre du voyageur.

Il résulte des quantités écrites dans l'observation de Manjalli Tabba Cotta que $5^m\ 48^s$ exprimeraient la somme des retards diurnes depuis Londres, c'est-à-dire depuis les derniers jours de janvier jusqu'au 16 mai, ce qui peut être évalué de 110 à 115 jours, et suppose dès-lors un retard diurne d'environ 3^s d'après la marche observée à Londres.

A Kayi, le retard total avait augmenté de 5^s ; et à Manjalli Tabba Cotta, l'heure de la montre, corrigée de la somme des retards diurnes depuis Londres, et de l'accroissement de retard reconnu à Kayi, offrait encore, sur l'heure de Greenwich donnée par le *Nautical almanak*, un retard de 23^s en sus pour les 20 jours écoulés depuis Kayi; en sorte que le retard diurne se trouvait porté, pour ce dernier intervalle, à un peu plus de 4.

Une telle marche eût sans doute été satisfaisante, si elle se fût régulièrement continuée; mais la suite fut loin de répondre à ces premiers résultats.

La comparaison du temps des tables pour l'instant de chaque éclipse, avec l'heure que marquait la montre au moment de l'observation du même phénomène, fournit une série de différences d'où se peuvent déduire les résultats successifs de la marche de la montre pendant le temps écoulé d'une observation à l'autre. En voici le tableau résumé.

DATES des observations.	DIFFÉRENCES de la montre sur le temps des tables.	DURÉE des intervalles.	MARCHE TOTALE de la montre pour chaque intervalle.	MARCHE DIURNE.
16 mai 1805.	+ 6 ^m 16 ^s	9 ^{hrs} 22 ^h	Av: 5 ^m 41 ^s	Av: 34 ^s , 43
26 <i>id. id.</i>	+ 0. 35		Av: 5. 38	Av: 15, 33
17 juin <i>id.</i>	— 5. 3	22. . 1	Ret: 3. 36	Ret: 24, 44
26 <i>id. id.</i>	— 1. . 27	8. . 20	Ret: 0. 12	Ret: 11, 08
27 <i>id. id.</i>	— 1. . 15	1. . 2		
19 juil. <i>id.</i>	+ 1. . 55	21. . 22	Ret: 3. 10	Ret: 8, 67
	+ 1. . 34		Ret: 3. 49	Ret: 10, 44

On voit que depuis Manjalli Tabba Cotta, la marche de la montre devint très forte et très irrégulière; et qu'en rapportant au moment de l'observation de chaque éclipse, le retard ou l'avance déduite des angles horaires du matin ou du soir, il est indispensable de tenir compte de la marche pendant l'intervalle, qui est quelquefois assez considérable, puisqu'il dépasse 17 heures dans l'observation du 17 juin, et 29 heures dans celle du 27.

Je vais porter successivement mes investigations sur chacune des longitudes observées.

Marjalli-Tabba-Cotta.

On voit que l'observation de longitude faite en ce lieu n'est consignée qu'en partie dans le journal de Mungo-Park, et qu'après avoir noté l'heure de l'immersion à la montre, le voyageur n'a point écrit les hauteurs prises pour déterminer l'heure du lieu, se contentant d'énoncer son résultat. Ici donc nul moyen de contrôler directement ce résultat, ni de déterminer la rectification précise dont le calcul de l'observateur peut être susceptible; mais les données incomplètes qui se trouvent consignées en cet endroit de sa relation suffisent du moins pour démontrer que ce calcul est entaché de plus d'une erreur.

Il est en effet à observer, en premier lieu, que les 14^h 16^m 51^s transcrites du *Nautical almanak*, sont le *temps moyen* de Greenwich, et non le *temps vrai*, comme se l'est, par mégarde, imaginé le voyageur, qui y a dès-lors appliqué à tort la correction soustractive de l'*équation du temps*. Si cette erreur était la seule que Park eût commise dans son calcul, il suffirait, pour la rectifier, de faire subir au résultat une correction additive égale à l'équation du temps qui a été soustraite, c'est-à-dire de 3^m 58^s de temps ou 59' 30" de degré; ce qui reporterait la longitude de Marjalli-Tabba-Cotta, de 13° 9' 45" à 14° 9' 15" O. de Greenwich, ou 16° 29' 15" O. de Paris. Mais il est évident qu'un tel résultat est inadmissible, puisque le point auquel il s'applique, et que les documens itinéraires doivent faire conclure à 40 milles environ dans le S. E. de Médynah de Oully, chevaucherait dans l'O. de cette ville, placée elle-même avec assez de précision à 16° 19' O. de Paris, ainsi que je l'ai exposé ailleurs.

L'erreur relative à l'équation du temps n'est donc point ici la seule; il en existe aussi nécessairement dans la détermination de l'avance de la montre sur le temps du lieu.

Quelle que soit cette quantité, dont le voyageur n'a point consigné le chiffre dans son journal, elle a été obtenue en comparant l'heure que marquait effectivement la montre à l'instant d'une observation de hauteur solaire, avec l'heure conclue de cette même hauteur au moyen d'un calcul d'angle horaire dans lequel interviennent comme élémens la déclinaison solaire et la latitude du lieu. Je suppose volontiers que le calcul a été fait avec justesse, que la hauteur observée (directement) était bonne, et que la déclinaison convenable a été employée; mais quant à la latitude estimée, elle a été naturellement déduite de la latitude observée à Faraba, d'où il suit qu'elle s'est trouvée nécessairement entachée de la même erreur que celle-ci, c'est-à-dire d'un degré environ en excès vers le nord.

Il s'agit maintenant d'apprécier l'influence que cette erreur de latitude a dû exercer sur l'angle horaire; et ce problème est d'autant plus difficile à résoudre d'une manière satisfaisante, que l'angle horaire est absolument inconnu; mais du moins ne sommes-nous pas sans aucun moyen de l'estimer approximativement; car d'un côté le lever du soleil, et d'un autre côté le départ de Manjalli-Tabba-Cotta, posent les limites extrêmes entre lesquelles il doit se trouver : or le soleil ne s'est levé en ce lieu, le 17 mai, qu'après cinq heures et demie; et d'autre part le voyageur, arrivé avant midi à Bray, après une marche fatigante de 12 milles, avait dû partir de Manjalli-Tabba-Cotta avant sept heures du matin. C'est donc, selon toute apparence, vers six heures qu'il prit

hauteur. Dans ces conditions un abaissement de latitude d'un degré doit augmenter d'environ 20' l'angle horaire, et par suite diminuer de pareille quantité l'avance de la montre, ainsi que la longitude.

Cette nouvelle correction placerait Manjalli-Tabba-Cotta vers $16^{\circ} 9'$ O. de Paris, à environ 22 milles dans le S. $1/4$ S. E. de Médynah, c'est-à-dire fort loin encore de la position que lui assignent les conditions itinéraires.

Il en faut conclure que, outre les deux erreurs que j'ai pu signaler, il en existe encore quelque autre dans les calculs de l'observateur, et que l'absence des données dont il a fait emploi oblige de renoncer à la rectification du résultat par lui indiqué.

Passage du Marigot des Abeilles (Bee-creek).

Ici du moins le journal du voyageur a heureusement conservé toutes les données essentielles pour la fixation de la longitude. On voit reproduite en cet endroit l'erreur que j'ai déjà relevée quant à la nature du temps des tables du *Nautical Almanak*. Du reste Park ne donne point son calcul d'angle horaire, ni même l'heure du lieu qu'il en a déduite; mais il est aisé d'y suppléer au moyen des mêmes élémens qu'il a employés. La hauteur moyenne résultante des trois séries d'observations étant de $13^{\circ} 46' 17''$ à $6^h 3^m 30^s$ de la montre, le 26 mai au soir, et la latitude observée étant de $13^{\circ} 32' 45''$ N., Mungo-Park a dû en conclure un demi-angle horaire de $40^{\circ} 1'$, ce qui lui a donné, pour l'heure vraie du lieu, $5^h 20^m 8^s$.

Essayons maintenant, à l'aide de cette détermination et des autres données recueillies par le voyageur, de re-

construire la série d'opérations auxquelles il se sera livré pour arriver à la longitude de $43^m 56^s$ de temps à l'O. de Greenwich, que porte son journal. Voici incontestablement quelle a dû être sa manière d'opérer :

Heure vraie du lieu de l'observation	5 ^h 20 ^m 8 ^s
Équation du temps.....	— 3..20
Heure moyenne du lieu.....	5..16..48
Heure de la montre.....	6.. 3..30
Avance de la montre sur le temps du lieu...	46..42
Avance sur le temps de Greenwich.....	2..46
Longitude à l'ouest de Greenwich	43..56

Sans relever en détail les différentes rectifications dont le calcul de notre voyageur est passible dans ses diverses parties, je vais simplement résumer ici mon propre calcul.

Les moyennes des trois séries de hauteurs prises le 26 mai au soir, par une latitude que j'estime à $12^{\circ} 48'$ N., me donnent, pour l'avance de la montre sur le temps moyen du lieu,

$$47^m 55^s \text{ ——— } 47^m 48^s \text{ ——— } 47^m 43^s.$$

Ces trois quantités sont un peu divergentes; je choisis la seconde, qui est à-peu-près moyenne entre les deux autres; il y a lieu de lui appliquer, pour 5^h 45^m d'intervalle jusqu'au moment de l'éclipse, une correction additive d'environ 4^s, à raison d'une avance diurne de $15^s \frac{1}{3}$.

Avance de la montre sur le temps moyen du lieu.	0 ^h 47 ^m 52 ^s
Heure de l'émergence d'après la montre	11..49..16
Heure du lieu à l'instant de l'émergence.....	11.. 1..24
Heure de Paris d'après la <i>Connaissance des temps</i> (temps moyen).....	11..59..11
Différence des méridiens, en temps	57..47
Longitude à l'ouest de Paris.....	14° 26' 45''

Mungo-Park a trouvé la longitude de ce point par $10^{\circ} 59'$ O. de Greenwich, soit $13^{\circ} 19'$ O. de Paris; la rectification dont ce résultat est passible s'élève donc, en définitive, à plus d'un degré vers l'O.

Dans le calcul qui précède, j'ai employé l'heure de l'immersion à Paris, telle qu'elle est donnée par les tables de la *Connaissance des temps*; elle offre un assez haut degré de précision pour qu'il soit raisonnable de s'en contenter. Desireux toutefois de parvenir, s'il était possible, à une exactitude plus rigoureuse, je n'ai point négligé la recherche des observations du même phénomène qui auraient été faites dans les grands observatoires connus; mais j'ai consulté sans fruit à cet égard les additions de la *Connaissance des temps*, et le recueil de Maskelyne; les *Éphémérides* de Coïmbre m'ont seules offert une observation isolée, faite à Lisbonne par M. Ciéra, directeur de l'observatoire royal de la marine, et présentée comme douteuse : elle donne l'émersion à $11^{\text{h}} 17^{\text{m}} 24^{\text{s}}$, temps vrai de Lisbonne, soit $11^{\text{h}} 59^{\text{m}} 53^{\text{s}}$, temps moyen de Paris, ce qui porterait la longitude du Marigot des Abeilles à $14^{\circ} 37' 15''$ O. Incertain sur le degré de précision de l'observation sur laquelle s'appuie ce résultat, je n'ose le préférer à celui que procure l'heure des tables. (1)

(1) Une autre observation correspondante, faite à Prague par l'astronome David, et rapportée dans le Recueil d'observations astronomiques de Triesneker, mais qui ne m'a été connue que par le mémoire de M. Olmannus, donne l'émersion à $12^{\text{h}} 51^{\text{m}} 29^{\text{s}}$ temps vrai de Prague, soit $11^{\text{h}} 59^{\text{m}} 48^{\text{s}}$ temps moyen de Paris, ce qui reporterait la longitude de Bee-Creek à $14^{\circ} 35' 35''$ O.

Fajemma.

La longitude de ce lieu n'a point été calculée par l'observateur, ni par personne autre, que je sache, bien que tous les élémens nécessaires soient consignés dans le journal. Voici le résumé de mon opération.

Les moyennes des trois séries de hauteurs prises le 18 juin au soir, par une latitude que j'estime à $12^{\circ} 48'$ N., me donnent, pour l'avance de la montre sur le temps moyen de Fajemma,

$$47^m 0^s \text{ — } 46^m 57^s \text{ — } 46^m 42^s.$$

Laissant de côté la troisième, qui s'éloigne beaucoup des deux autres, je conclus de celles-ci une moyenne de $46^m 58^s$, qu'il y a lieu d'augmenter de 18^s pour $17^h 22^m$ d'intervalle depuis l'instant de l'éclipse, à raison d'un retard diurne de $24^s 1/2$.

Avance de la montre sur le temps moyen du lieu.	$0^h 47^m 16^s$
Heure de l'émersion suivant la montre	$13.. 6.. 15$
Heure de Fajemma à l'instant de l'émersion . . .	$12.. 18.. 59$
Heure de Paris d'après la <i>Connaissance des temps</i> .	$13.. 10.. 32$
Différence des méridiens, en temps.	$51.. 33$
Longitude à l'ouest de Paris.	$12^{\circ} 53' 15''$

Dans le but de substituer à l'heure calculée des tables, l'heure donnée par des observations correspondantes, j'ai relevé celles que j'ai trouvé consignées dans les recueils les plus accrédités, et choisissant celles qui m'ont paru présenter le plus de garanties, je me suis borné aux trois suivantes, savoir :

1^o Une *excellente* observation faite à l'observatoire de Viviers, par M. Flaugergues, correspondant de l'Institut, et donnant l'heure de l'émersion à $13^h 19^m 42^s$,

temps moyen de Viviers, soit $13^h 10^m 19^s$ temps moyen de Paris;

2° Une *bonne* observation faite à Lisbonne par M. Ciéra, et donnant l'heure de l'émerision à $12^h 23^m 46^s$ temps vrai de Lisbonne, ce qui revient à $13^h 10^m 16^s$ temps moyen de Paris;

3° Une observation faite à Coïmbre par le religieux Fray Luiz do Coração de Maria, l'un des astronomes attachés à l'observatoire de cette université célèbre, et donnant l'heure de l'émerision à $12^h 27^m 17^s$ temps moyen de Coïmbre, correspondant à $13^h 10^m 16^s$ temps moyen de Paris.

De ces trois observations concordantes, j'ai conclu une heure moyenne de $13^h 10^m 18^s$. La longitude de Fajemmia, rectifiée à l'aide de cette nouvelle base, est de $12^\circ 49' 45''$ O.

Konkromø.

Dans ce lieu, Mungo-Park a observé deux émerisions, l'une du premier, l'autre du second satellite de Jupiter, et pour chacune il a renouvelé l'erreur que j'ai déjà itérativement signalée dans ses premiers calculs, sur la nature du temps donné par les tables du *Nautical Almanak*. Quant aux opérations par lesquelles il a pu arriver à une longitude de $8^\circ 6'$ O. de Greenwich ($10^\circ 26'$ O. de Paris), j'avoue que mon intelligence ne peut parvenir à s'en rendre compte. Au surplus, voici mes propres résultats :

Émerision du premier satellite, le 26 juin, à la	
montre.....	$9^h 26^m 20^s$
Suivant la <i>Connaissance des temps</i>	$9..34..13$
Retard de la montre sur le temps moyen de Paris.	$7..53$

Cette observation ayant été faite 3 h. 55 m. après celle des hauteurs pour l'angle horaire, se trouve entachée du retard proportionnel afférent à cet intervalle dans le retard diurne de $24^s 17_2$; il y a donc lieu d'ajouter 4^s à l'heure de la montre, ce qui réduit le retard de celle-ci sur le temps de Paris, à $7^m 49^s$.

Émersion du deuxième satellite, le 27 juin, à la

montre. $11^h 25^m 55^s$

Suivant la *Connaissance des temps*, $11^h 34^m 0^s$

Retard de la montre sur le temps moyen de Paris. $8^m 5^s$

Cette deuxième observation ayant eu lieu $29^h 46^m$ après celle des hauteurs pour l'angle horaire, doit être corrigée du retard proportionnel afférent à cet intervalle, à raison d'un retard diurne de 11^s ; il faut donc ajouter 14^s à l'heure de la montre, ce qui réduit le retard de celle-ci sur le temps de Paris, à $7^m 51^s$.

Les moyennes des trois séries de hauteurs prises le 26 juin au soir, par une latitude de $13^\circ 27' 26''$ N. (observée à Sécoba sur le même parallèle), donnent pour l'avance de la montre sur le temps moyen de Konkromo,

$42^m 4^s$ — $41^m 58^s$ — $42^m 0^s$.

Avance moyenne $0^h 42^m 1^s$

Retard moyen sur le temps de Paris $7^m 50^s$

Différence totale des méridiens $49^m 51^s$

Longitude à l'ouest de Paris. $12^\circ 27' 45''$

Je n'ai trouvé d'observations correspondantes que celles notées ci-après, savoir :

Pour l'émission du premier satellite, le 26 juin, une *bonne* observation, faite à Paris par M. Bouvard, membre du bureau des longitudes, et donnant $9^h 33^m 34^s$, et

une observation de M. Ciéra, de Lisbonne, donnant $8^h 45^m 18^s$ temps vrai de Lisbonne, ce qui revient à $9^h 33^m 31^s$ temps moyen de Paris; d'où j'ai conclu l'heure moyenne de $9^h 33^m 33^s$;

Pour l'émergence du deuxième satellite, le 27 juin, une *excellente* observation de M. Flaugergues, de Viviers, donnant $11^h 42^m 54^s$ temps moyen de Viviers, soit $11^h 33^m 31^s$ temps moyen de Paris.

En faisant usage de ces données au lieu de celles que m'ont fournies les tables de la *Connaissance des temps*, la longitude rectifiée de Konkromo se trouvera par $12^{\circ} 19' 15''$.

La correction applicable à la longitude calculée par Mungo-Park s'élève donc ici à près de 2 degrés vers l'ouest.

Passage du Ba-Woulima.

En cet endroit encore, deux émergences ont été observées, et cette fois du moins le voyageur n'a point commis sa méprise ordinaire sur le temps du *Nautical almanak*. Mais, du reste, ici comme à Konkromo, j'ai fait des efforts superflus pour deviner comment, avec les données qu'il énonce, Mungo-Park est arrivé à une longitude de $5^{\circ} 0' 13''$ O. de Greenwich ($7^{\circ} 20' 13''$ O. de Paris).

Ainsi que je l'ai fait pour les observations précédentes, je place ici le résumé de mon propre calcul :

Émergence du troisième satellite de

Jupiter, à la montre	$9^h 25^m 18^s$	}	$11^m 15^s$
Suivant la <i>Connaissance des temps</i> . .	$9^h 36^m 33^s$		

Émergence du premier satellite, à la

montre.	$9^h 36^m 10^s$	}	$11^m 54^s$
Suivant la <i>Connaissance des temps</i> . .	$9^h 48^m 4^s$		

Retard moyen de la montre sur le temps de Paris.	$11^m 34^s$
--	-------------

Ces deux observations ont été faites $9^h 47^m$ et $9^h 36^m$ avant celle des hauteurs pour l'angle horaire; la marche de la montre offrant un retard diurne moyen de $9^s 172$, c'est à-peu-près 4^s qu'il faut retrancher de l'heure de la montre, ou ajouter à son retard moyen sur le temps de Paris, ce qui porte ce retard à $11^m 38^s$.

Les moyennes des quatre séries de hauteurs prises le 20 juillet au matin, par une latitude observée de $14^\circ 2' 23''$ N., donnent pour l'avance de la montre sur le temps moyen du lieu,

$$35^m 2^s,3. \text{ --- } 35^m 13^s. \text{ --- } 35^m 1^s,7 \text{ --- } 34^m 59^s.$$

On voit que la seconde de ces quantités est à rejeter; les trois autres produisent une moyenne de $35^m 1^s$.

Avance de la montre sur le temps du lieu	$0^h 35^m 1^s$
Retard moyen sur le temps de Paris	11.38
Différence totale des méridiens	$46^m 39^s$
Longitude à l'ouest de Paris	$11^\circ 39' 45''$

Les observations correspondantes à celle du troisième satellite, que m'ont offertes les *Ephémérides* de Coïmbre, et les *Additions* de la *Connaissance des temps*, présentent entre elles des divergences qui vont jusqu'au-delà d'une minute; les unes donnent l'heure de l'émer-sion moindre que celle des tables, les autres la donnent plus forte; aucune, au surplus, n'est recommandée à la confiance par quelque annotation de l'observateur: je n'hésite donc pas à maintenir l'heure des tables comme offrant plus de chances d'exactitude.

Quant à l'émer-sion du premier satellite, les observations correspondantes que j'ai recueillies aux mêmes sources, concordent mutuellement à quelques secondes près, et donnent sans exception l'heure moindre que celle des tables: une correction en ce sens sera donc

ici pleinement justifiée. Je choisis, comme offrant la moyenne à-peu-près exacte de toutes ces observations, l'heure de $9^h 47^m 26^s$ obtenue à l'observatoire de Paris par M. Arago.

En reprenant mon calcul pour y faire emploi de cette nouvelle donnée, j'arrive à une longitude rectifiée de $11^{\circ} 35' 15''$ O., pour le passage du Ba-Woulima.

Ici la correction vers l'ouest à faire subir à la détermination de Mungo-Park, est énorme : on voit qu'elle atteint *quatre degrés et un quart !...*

En résumé les corrections que j'ai fait subir aux longitudes observées par Mungo-Park, produisent les résultats suivans :

Marigot des Abeilles.....	$14^{\circ} 26' 45''$ O. de Paris.
Fajemma	$12.49.45$
Konkromo.....	$12.19.15$
Ba-Oulima	$11.35.15$

Ces chiffres, loin d'être démentis par les documens itinéraires, s'accordent au contraire sans embarras avec leur construction raisonnée telle que je l'ai exposée dans un autre travail.

Je m'arrête. J'ai accompli la tâche que je m'étais proposée dans ce mémoire particulier : j'y ai réformé tous les calculs vicieux qui abondent dans la portion astronomique du dernier voyage de Mungo-Park en Afrique; j'ai opéré l'indispensable triage des observations admissibles et de celles qui doivent être réprouvées.

J'ai ainsi restitué à la science un document précieux, qui demeurerait perdu pour elle sous la croûte d'erreurs dont l'ignorance et la routine le maintenaient enveloppé.

*A.....

VOYAGE dans l'intérieur de la Guyane, par MM. ADAM
DE BAUVE et P. FERRÉ.

Suite. (1)

Les carbets ou cases ne manquent pas d'élégance : ils sont élevés de 15 à 20 pieds, et quelquefois plus, au-dessus du sol. La couverture est bombée, et presque toujours en feuilles de ouaille (espèce de palmiste) ; elle est remarquable par sa légèreté. D'autres carbets peu élevés entourent la case principale. Il y en a ordinairement un qui sert à recevoir les étrangers ; d'autres à grager le manioc, à loger les chiens, etc. Une quantité de ravets et de petites mouches désolent la plupart des établissemens : elles entrent dans les yeux, et redoublent d'importunité à l'heure des repas. Les Oyampis, quoique fréquemment dans l'eau, n'en sont pas moins en proie à la vermine. Rien n'est plus dégoûtant que de les voir assis par rang de taille, s'épluchant mutuellement. Les poules sont très nombreuses ; nous n'avons pu savoir d'où elles proviennent. Toujours est-il que, dans leurs habitudes, elles diffèrent essentiellement des espèces domestiques, n'ayant qu'une saison pour pondre. Il est rare de ne point trouver chez chaque Indien beaucoup d'animaux privés, tels que hocòs, agamis, marailles, coullouirs, perroquets de diverses espèces, haras, etc. On y voit aussi des patiras et des maij pouris, mais plus rarement.

Outre les soins du ménage, l'entretien des abatis, les femmes font aussi les hamacs, les calimbés de coton de

(1) Voir les numéros 126 et 127 de la première série.

leurs maris : elles filent le coton avec une espèce de quenouille. Elles sont aussi chargées d'aller chercher le gibier que leur mari a tué , souvent à de grandes distances. Leur condition est un esclavage dont rien n'adoucit la rigueur.

Les Oyampis cultivent aussi une variété de maïs dont les grains sont jamelés et de couleur violette.

Au fond, le caractère de ces Indiens n'est point méchant. Dans l'ivresse, ils deviennent furieux et sont capables de se porter aux plus grands excès ; mais , ce moment passé, ils sont très doux. Ils ne sont nullement enclins au vol. Ils n'ont point de portes. Leurs cases sont toujours ouvertes. Nous avons souvent laissé à la disposition de ceux chez lesquels nous passions des objets à leur convenance, jamais rien ne nous a été dérobé, même après avoir refusé l'objet qu'on nous demandait. Le seul individu dont l'importunité serait à charge, s'il avait quelque puissance , est ce Wananicka, dont j'ai parlé. Fier d'avoir été nommé capitaine par le baron Milius, il sut pendant quelque temps se rendre redoutable à ses voisins. Ayant reçu en présent des armes et de la poudre, il s'était porté à des excès qui éloignèrent les Indiens de lui. La crainte qu'il leur avait inspirée fut telle, qu'ils préférèrent le fuir, n'osant le punir, le croyant appuyé par les blancs. Ce misérable assassina, entre autres, un Portugais blanc , réfugié dans l'intérieur, où il était marié et avait des enfans, d'après des ordres qu'il avait, disait-il, reçus. Peu de temps avant notre arrivée, il avait chez lui deux nègres qu'il avait arrêtés ; il s'en faisait servir. Craignant qu'on n'en fût informé à Oyapock, il leur procura le moyen de se retirer dans les terres. On n'a pu me dire positivement ce qu'ils étaient devenus ; peut-être font-ils partie d'une

bande dont nous avons eu connaissance, et dont je parlerai plus tard.

De la langue Oyampis.

Cette langue est pauvre, comme toutes celles des peuples qui ont peu d'objets à exprimer. Les voyelles y sont très fréquentes. Les substantifs et les adjectifs y sont indéclinables, sans différence de singulier ou de pluriel. Les verbes sont invariables dans tous les temps. La prononciation est rude et gutturale.

Les noms de nombre ne s'élèvent pas au-dessus de cinq, qui sont :

Pessou	Un.
Moncongué	Deux.
Mapour	Trois.
Moypenté	Quatre.
Jatenté	Cinq.

Pour exprimer des nombres plus forts qui cependant ne passent jamais dix, ils montrent leurs doigts.

Voici un vocabulaire de quelques-uns des principaux mots de cette langue qui pourra en donner une idée :

Téco	Homme.	Acantarà	Plumages, tours
Waïmi, éraré-			de tête.
couarà,	Femme.	Massacarà	Poules.
Massi, érayeuré	Enfant.	Païra	Arc.
Couaraï	Soleil.	F. Ouraparà	Flèches.
Jari	Lune.	Petemma	Tabac.
Caritata	Étoile.	Cassourous,	
Occà, capouia,	Case, carbet,	mourà,	Collier de verre.
Caabé	Bois.	Wiwi	Hache.
Méiou	Cassave.	Maria	Couteau.
Mandiocà	Manioc.	Pirà	Poisson.
Amaniou	Coton.	Hararà	Hara.
Enimopoï	Coton filé.	Couré	Perroquet.

Periti	Perruche.	Erendourà	Menton.
Ivarà	Canot.	Erendoù	Barbe.
Iawar	Chien.	Eratoupè	Joues.
En	Eau.	P. Epirère	Peau.
Epoumai-ièvai	Païement.	Eracopé	Ventre.
Icatou	Bon.	Epossî-à	Poitrine.
Nicatou	Méchant.	Toué	Sang.
Franchi	Un blanc.	Eraïwèré	Veines.
Oussimo	Liane.	Taccourouroù	Os.
Iaïppé	Haziers.	Janeppó	Main.
Eïbourà	Grand bois.	Eppò ampé	Pouce.
Thor	Oui.	Eppó	Doigts.
Nani	Non.	Eioupaouà	Bras.
Moï	Serpent.	Siribinnà	Coudes.
Eoù	Biche.	Eoubacouan	Jambes.
Copëi	Bonjour.	Diribinnà	Genoux.
Ocket	Bonsoir.	Eppó capé	Pieds.
Hang	Ceci, cela.	Assoussous	Seins.
Coromou	Plustard, tantôt.	Tappé	Dos.
Tilla	Hamac	Erèmo-éparassi	Parties naturel- les de l'homme et de la femme.
Camisa	Toute espèce de vêtement.		
Gaspar	Sabre.	Erèmiï	Manger.
Toupan	Tonnerre.	Fiwoye	Avoir soif.
Aiègan	Hyver, grandes pluies.	Occaó	Boire.
Eàcan	Tête.	Càvi à à	Aller.
OÈreà	OÈil.	Iè javerào	Chasser.
Eràpopiraouà	Paupières.	Opotaré	Vouloir.
Eiapouacan	Tempes.	I caravé	Etre malade.
Yanissi	Nez.	Erendoù à	Cracher.
Eccouroù	Bouche.	Naëti	Pêcher.
Erembè	Lèvres.	Iaé iapi naëti	Aller à la pêche.
Eraïmbiré	Gencives.	Aye toupi é	Comment appe- lez-vous cela ?
Erraïm	Dents.	Mama é hang	Quel est cet hom- me ?
Nambi	Oreilles.	téco	
Eccouú	Langue.	I apotaré ayémé	
Eracoutè	Mâchoire.	hang	Donne ce fruit.
Euouroucàouan	Gorge.		

Je pense qu'il serait inutile de donner ici des exem-

ples qui ne serviraient qu'à prouver l'immutabilité des temps des verbes , des adjectifs et des substantifs.

Les noms propres sont toujours des noms d'arbres ou d'animaux.

Suite de l'Itinéraire.

Décembre. Le 30, M. Ferré se trouva assez bien rétabli pour que nous pussions reprendre notre exploration. José Antonio ne se ressentait plus de sa maladie. Notre intention était de reconnaître d'abord les sources de l'Oyapock. Nous fûmes obligés d'abandonner nos canots un peu au-dessus de la Crique-Acao.

Nous prîmes notre direction ouest-quart-nord , et cotoyâmes ainsi la rivière, que nous longions à-peu-près, pendant six journées. Le chemin est affreux, entrecoupé de marécages profonds et de hautes montagnes , que nous gravissions avec peine. Nos Indiens porteurs, quoique peu chargés , fatiguaient beaucoup.

Janvier 1831. Le 7, nous tombâmes sur un établissement assez considérable , vers midi. Nous nous y reposâmes le reste de la journée.

8. Nous remarquâmes plusieurs traces d'établissements abandonnés depuis quelques années. On ne distingue, en traversant ces immenses forêts , que quelques espèces de bois qui y sont rassemblés par familles ; ce sont le bois bagot , qui est très commun et un des plus beaux bois de couleur de la colonie, les wapas, des cèdres, quelques mahots, le reste bois mous ; ce qui n'est pas surprenant, car le sol ne se compose que de gros graviers, et même en des endroits sans aucune apparence d'humus (les marécages exceptés), surtout au sommet des montagnes, là le bois est très clair , et même

rare. A la base des montagnes , avant d'entrer dans les marécages, on rencontre çà et là quelques pieds de salsepareille(1), mais de mauvaise venue, car elle ne se trouve en abondance que dans les terres noires et grasses; celles que nous parcourions étaient graveleuses ou argileuses et très fortes. Nous fîmes halte à 4 heures.

9. Nous partîmes à six heures du matin. Même sol, même route, de très hautes montagnes escarpées à l'est, pente douce à l'ouest; le sol s'élève prodigieusement, l'escarpement d'un côté à l'est, et la pente douce de l'autre à l'ouest le prouvent suffisamment. Nous entendions souvent le bruit des barres et cascades de la rivière, qui n'était qu'à une petite distance. Nous la vîmes même plusieurs fois roulant dans un lit resserré avec la rapidité et le fracas d'un torrent.

Nous fîmes halte à trois heures et demie au bas d'une montagne, au pied de laquelle coule une crique, appelée par les Indiens Tuatou, ce qui signifie courte. Elle ne parcourt, en effet, qu'un très petit espace, et se jette dans l'Oyapock. Nous y prîmes quelques carpes et quelques aymaras.

10. Nous traversâmes des marécages profonds, et notre route, qui n'avait pas dépassé l'ouest-quart-nord, changea sur les onze heures et tomba jusqu'au nord-ouest, et même nord-quart-ouest. Dans quelques en-

(1) La salsepareille présente une ronce triangulaire qui serpente au loin ou quelquefois grimpe sur les arbres. Ses racines ou chevelues s'étendent latéralement à une distance de sept à huit pieds. Ce sont elles qu'on arrache, et qui sont livrées au commerce. Un pied peut donner quatre à cinq livres. Cette plante a en outre un pivot qui s'enfonce à une grande profondeur, et qui sert à la reproduction des racines latérales.

droits de ces marécages, le chemin était plus élevé et ressemblait assez à une digue. Vers deux heures, nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière, et nous vîmes non loin de là un saut assez considérable dont nous entendions le bruit depuis environ une heure. Nous la cotoyâmes sans la perdre de vue pendant une heure et demie, et remarquâmes là encore l'élévation du sol à la grande quantité de barres et de roches que nous reconnûmes durant cet espace de temps. Nous rentrâmes dans le bois, marchant nord-ouest et même ouest-quart-nord. Après deux heures de marche, nous rencontrâmes une rivière sur les bords de laquelle les Indiens entretiennent des carbets, car ils y viennent souvent enivrer le poisson. Cette rivière s'appelle Tacuandé. Elle est assez considérable, et a son embouchure beaucoup plus large que ne l'est l'Oyapock à cet endroit; elle parcourt, dit-on un assez grand espace. Là nous passâmes la nuit.

11. Nous explorâmes la rivière Tacuandé jusqu'à onze heures. Elle est très encaissée. Après un déjeuner où du poisson sec nous tint lieu de pain, car nous ne pouvions jamais avoir avec nous une forte provision de cassave, nous reprîmes notre route ouest-quart-nord, et sur les deux heures nous traversâmes à gué le Tacuandé, qui fait des détours considérables. Nous gravâmes deux des plus hautes montagnes que nous eussions encore rencontrées. Du sommet de la plus élevée, nous aperçûmes au sud le Tacuandé, qui serpentait au loin et paraissait former de temps en temps de grands bassins entourés de montagnes que nous estimâmes à environ quatre lieues de nous, et qui s'étendaient en demi-circulaire, depuis le sud-est jusqu'à l'ouest de notre position. Nous crûmes d'abord que le Tacuandé

prenait sa source au sud , dans ces montagnes ; mais il en était autrement, ce dont nous nous sommes assurés, car cette rivière revient un peu avant ces montagnes , jusqu'au nord-ouest , à une journée environ du lieu où nous étions , retourne à l'est et prend sa source sur le revers même de ces montagnes. Nous aurons occasion d'en reparler. Le soir même , nous traversâmes encore deux fois le Tacuandé , et nous nous arrêtàmes à cinq heures , dans un endroit où il y avait beaucoup de ca-
caos.

12. Après une matinée pénible , nous découvrîmes vers onze heures un établissement. Nous avions besoin de nous reposer et nos Indiens aussi. Nos hôtes n'avaient jamais vu de blancs chez eux ; ils ne pouvaient revenir de leur étonnement et s'enquerraient avec inquiétude du sujet de notre voyage. Eux-mêmes communiquaient rarement avec les Indiens de l'Oyapock et étaient fort mal pourvus d'outils. Aussi parvîmes-nous à les apprivoiser promptement , en leur donnant quelques couteaux et quelques sabres , en échange desquels ils nous apportèrent de la cassave et du poisson boucané dont ils avaient une assez grande quantité. Leurs cases étaient aussi garnies d'immenses jarres remplies de cachiri.

13. Nous laissâmes une partie de nos gens sur l'établissement où nous devions revenir prendre des vivres , et nous partîmes à sept heures du matin avec deux des Indiens du village , pour continuer notre exploration de l'Oyapock. Nous marchâmes exactement nord. Au bout de trois heures de marche , nous arrivâmes sur les bords de la rivière , qui en cet endroit n'est qu'un ruisseau. Nous la longeâmes par le bois. Les bords en sont impraticables. De temps en temps , elle forme des bas-

sins assez considérables , mais peu profonds. Les barres et cascades sont plus éloignées, mais aussi plus élevées. Nous traversâmes l'Oyapock deux fois sur les roches. Enfin , à quatre heures, nous nous arrêtàmes et assîmes nos piquets sur un immense plateau formé d'une seule roche. Le matin, nous fîmes surpris de voir beaucoup de poissons que nos Indiens avaient fléchés pendant la nuit.

14. Nous remontâmes encore jusqu'à huit heures le long de la rivière ; là nous reconnûmes qu'il était inutile d'aller plus loin ; en effet, l'Oyapock se partage en une multitude de branches ou criques. Il faudrait le temps des grandes eaux pour reconnaître son cours principal. La fin de juin ou le commencement de juillet serait l'époque favorable pour cette expédition, on pourrait même alors se servir de petites embarcations. Nous revînmes sur nos pas , et le 15 au soir, nous ralliâmes l'établissement où nous avons laissé nos gens.

16. Nous séjournâmes pour prendre nos vivres et des guides qui nous étaient nécessaires pour les chemins que nous devons parcourir, qui étaient, nous disait-on, difficiles et même dangereux. Une plus longue exploration des bords de l'Oyapock en cette saison devenant inutile , je voulais gagner l'Ynipocko , dont j'avais entendu parler lors de mon excursion à Agamiware.

17. Nous nous mîmes en route à huit heures, passâmes le Tacuandé à onze. En traversant des montagnes, José Antonio me fit remarquer le bois Coumarou. C'est un arbre fort grand, son écorce, grisâtre et raboteuse, a le goût de l'amande amère. Les Brésiliens en retirent une essence fort estimée. A trois heures, nous tombâmes sur une habitation où il y avait environ cinquante individus. Là nous apprîmes qu'à peu de distance se

trouvait une établissement de mulâtres et de nègres marons. Les Indiens n'en parlaient qu'avec terreur. Ils vivaient de rapines, souvent même ils enlevaient des femmes. Nous ne pûmes savoir d'où ils provenaient, ni être fixés sur leur nombre; mais d'après les données que nous avons recueillies, nous présumons qu'ils peuvent être douze à quinze.

18. Nous prîmes à six heures le chemin des montagnes, marchant toujours nord-ouest. Jusqu'à onze heures, nous ne fîmes que monter et descendre. Dans les marécages, nous avions souvent de l'eau jusqu'à l'estomac et presque toujours aux genoux. Nous nous arrêtâmes à midi au pied d'une montagne pour prendre quelque nourriture et nous reposer; nos gens étaient excédés. Les Indiens sont bons marcheurs et font de longues traites, mais pour peu qu'ils soient chargés, ils se fatiguent promptement, ce qui vient du défaut d'habitude. Nous nous remîmes en marche à deux heures, traversâmes encore une montagne, et à peu de distance nous passâmes le Tacuandé pour la dernière fois. Nous couchâmes sur ses bords sud-ouest-quart-ouest.

19. Nous prîmes notre direction au sud-est et peu après à l'est. Nos guides nous firent remarquer une cascade qui sortait des flancs de la montagne, et formait un bassin dont les eaux s'écoulaient dans un lit étroit bordé de roches élevées. Ils nous assurèrent que c'était le Tacuandé; en effet, nous ne le vîmes plus. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à dix heures, et reprîmes notre route sud-est à travers des montagnes très escarpées. Là, nous trouvâmes des cavernes formées d'énormes blocs de roches superposés les uns sur les autres. Nous vîmes fréquemment des coqs de roches qui volti-geaient dans les environs; mais leur vol est si rapide

qu'il passe toute idée qu'on pourrait s'en faire. Jamais ils ne se posent , et nous ne pûmes en tirer. Dans le temps de l'accouplement , ils sont moins farouches ; ils cherchent leurs femelles et s'arrêtent auprès d'elles. Les Indiens nous assurèrent qu'à cette époque , ils se rassemblent à l'entrée des cavernes , et là , après avoir nettoyé un certain espace , ils combattent quelquefois plusieurs heures en présence des femelles , qui sont spectatrices passives de ces combats. L'après-midi fut signalée par un très gros patira que l'on nous tua près d'un bassin situé sur le sommet d'une de ces montagnes. Là , nous nous établîmes pour passer la nuit.

Nos Indiens prirent dans ce bassin quelques poissons dont ils ignoraient le nom. Ils ressemblent à ces poissons rouges que l'on prend en France dans les sources d'eaux vives ; ils sont nuancés des couleurs les plus brillantes. Ce sont des espèces de carpes très petites , mais d'un goût exquis. La nuit que nous passâmes sur les bords de ce bassin , nous entendîmes presque continuellement de fortes détonnations , qui ne cessèrent point même dans le jour , jusqu'à ce que nous ayons entièrement traversé ces montagnes , et encore à une distance assez considérable.

20. Notre route fut continuellement sud-est toujours à travers les montagnes , nous nous arrêtions assez souvent pour examiner le sol. La terre s'améliorait à mesure que nous nous éloignions d'Oyapock , et à la base , nous rencontrions de la salsepareille. Elle devenait plus commune à mesure que nous nous enfoncions dans le sud-est. José Antonio nous fit remarquer un arbre qu'il appelle sapucaia. Il est d'une grande élévation ; il porte un coco sphérique qui renferme une vingtaine ou plus d'amandes qui sont fort délicates. Nous trouvâmes aussi

beaucoup de lianes d'eau ou lianes du voyageur. Effectivement, en prenant environ deux brasses de cette liane et l'amarrant bien par les deux bouts, on a de l'eau en assez grande quantité, et qui demeure longtemps fraîche.

21. Nos guides nous prévinrent que vers midi nous passerions la plus haute de ces montagnes, du sommet de laquelle nous pourrions voir celles que nous avions traversées le 4. Nous y arrivâmes en effet à une heure, mais ce fut en vain que nous cherchâmes à reconnaître le point d'où nous avions aperçu la chaîne sur laquelle nous étions; seulement nous distinguâmes deux chaînes qui ne sont, la première que celle sur laquelle nous nous étions trouvés, l'autre est plus loin et bordé l'Oyapock.

Nous nous arrêtâmes à trois heures sur les bords de la crique ou plutôt bassin Agamiware. Agamiware signifie bassin ou lac des Agamis. Il y en a effectivement beaucoup; car dès le soir, nous en tuâmes une douzaine. Nous avons depuis la base des montagnes trouvé beaucoup de pieds de caoutchouc, et ils devenaient plus nombreux à mesure que nous marchions sud-est.

22. Nous commençâmes à visiter le côté sud-ouest du bassin. Plusieurs criques s'en échappent. Nos guides nous dirent que plusieurs d'entre elles allaient non loin de là se jeter dans les rivières, une entre autres qu'ils appelaient Hienwar (grande eau) que nous pourrions voir le lendemain. Le terrain sur lequel nous étions était couvert de fougère fort haute et de cacaos. Cet endroit est un des plus giboyeux que nous ayons encore vu, car nous étant arrêtés pour déjeuner, nos Indiens nous apportèrent une si grande quantité de gibier et de poisson,

que nous fûmes obligés de demeurer là pour le faire boucaner dans le courant de la journée. Nos provisions furent encore augmentées d'un cabiaille et d'un patira. Aussi nos gens, qui depuis quelque temps étaient à-peu-près rationnés, se jetèrent-ils sur ces victuailles avec toute la gloutonnerie qui caractérise l'Indien qui se trouve dans l'abondance, sans aucun souci ni prévoyance pour l'avenir. Là, José Antonio me fit voir un arbre qu'il nomma couchéri. Ses feuilles ont la même odeur que celles du giroflier.

(La suite au numéro prochain.)

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Sur la situation et la distance des villes d'Almaligh, Fischbalig, Karakoroum, Kantcheou et Peking, d'après l'histoire persane de Wassaf.

Il y a dans l'histoire de Wassaf, lequel raconte en partie comme témoin oculaire les événemens des règnes des successeurs de Djengiskhan, plusieurs renseignemens géographiques. L'un des plus intéressans est tout au commencement le passage traduit ci-après, qui donne les distances entre les capitales de la Chine (*Peking*), du Tangout (*Kantcheou*), du Mogolistan (*Karakoroum*) et d'Almaligh. Si ces données sont justes, et l'on ne saurait presque en douter, puisqu'elles ont été prises par *Wassaf*, dans l'histoire de Djossini, ministre de Holakoukhan, les deux villes de *Kantcheou* et *Fischbaligh*, et par conséquent aussi celle d'*Almaligh* doivent occuper un site tout-à-fait différent de celui qui leur est assigné dans la petite carte publiée par M. Klaporth dans ses mémoires, et dans sa réfutation allemande de M. Schmidt. (1)

(1) *Bebuchtung und Wuderlegung der Torschunpa des Berrn Schmidt.*
Paris, 1824.

Voici le passage en question :

« D'Almaligh à Fischbaligh il y a deux semaines de
« chemin : de Fichbaligh à *Khanbaligh* (Peking). Le
« chemin conduit dans la direction du sud par le désert
« que les Mongols appellent le désert des *Oighours*. C'est
« la distance de quarante journées. De cet endroit (de
« Fichbaligh) (1) jusqu'à *Kantcheou*, qui est du pays de
« *Tangout*, est la frontière du *Khatai* (de la Chine sep-
« tentrionale) du côté de l'orient, et (de Fichbalig)
« jusqu'à Karakoroum. Il y a dans la direction du nord
« également quarante journées de chemin, et derechef
« de *Kara koroum* jusqu'à *Khanbaligh*, et de là jusqu'à
« *Kantcheou* la même distance (de quarante journées).

D'après la carte de M. K., la distance de *Fichbaligh* à *Peking* est presque la double de celle de *Fichbaligh* à *Karakoroum*, tandis que ces deux distances devraient être égales : *Karakoroum*, *Kantcheou* et *Peking* sont effectivement placés, dans la carte de M. K., dans un triangle dont deux côtés (les distances de *Peking* à *Karakoroum* et à *Kantcheou*) sont égaux; mais il s'en faut beaucoup que le troisième (la distance de *Kantcheou* à *Karakoroum*) soit aussi la même mesure. La distance donnée par la carte de M. K. des deux villes de *Fichbaligh* et *Almaligh* répond à-peu-près à l'éloignement de quinze jours de marche de caravane; mais elles doivent être portées toutes les deux plus vers l'est, pour répondre aux directions et aux distances de l'historien persan, qui s'appuie de l'autorité du savant historien

(1) *Ez Andjà* de là ne saurait se rapporter qu'à Fichbaligh, car si l'on voulait la rapporter à *Khanbaligh*, qui est à l'est du *Tangout*, la frontière dont il est tantôt question devrait être l'occidentale et non pas l'orientale.

Djowainus ; car d'après lui, les quatre capitales du *Mogolistán*, du *Khatai*, du *Tangout* et du pays des *Oighours*, sont situées de sorte, que la distance de la dernière (Fichbaligh) aux trois autres est partout de quarante journées.

Si, dans mon dernier travail, je n'ai pas eu l'avantage de consulter un manuscrit aussi correct de Rechîd-eddîn que l'est celui de Paris, j'ai cette fois-ci devant moi trois manuscrits de *Wassaf* dont deux très corrects, et l'un de ces deux, qui a été écrit pour le conquérant de Constantinople en 866 (1461), est en même temps un chef-d'œuvre de calligraphie et d'élégance ; de sorte que, cette fois-ci, les manuscrits que j'ai eus à ma disposition ne sauraient être invalidés par celui de *Wassaf*, qui se trouve à la bibliothèque royale de Paris, où les orientalistes pourront comparer le texte avec ma traduction. Privé du double avantage d'un manuscrit aussi correct de Rechideddin et de l'érudition chinoise de M. K., je n'ai voulu que faire preuve à la Société de mon zèle en lui signalant la riche mine de renseignemens géographiques et statistiques qui se trouve dans Rechîd-eddîn, et qui pourra être exploitée dorénavant, avec plus de moyens et plus de profit, par des orientalistes français.

J. DE HAMMER.

TRAVAUX du capitaine Vidal sur les côtes occidentales
des Iles Britanniques.

Dans l'été de 1831, le capitaine Vidal reçut le commandement temporaire du Pike, et fut chargé de déterminer la profondeur d'eau que l'on trouve au large des côtes occidentales d'Irlande et d'Ecosse. Le paral-

lèle des rochers Skelligs avait été la limite septentrionale du travail du capitaine White dans le Shamrock ; au-delà de cette limite, la sonde ne pouvait plus servir au navigateur pour estimer sa distance à la terre, lorsqu'il n'avait pu obtenir d'observations astronomiques pour fixer sa position : et peut-être dans aucune partie du monde, ce genre de connaissance n'était plus nécessaire que sur la côte dangereuse de l'ouest de l'Irlande. Heureusement pour les navigateurs, l'importance de connaître les approches de cette côte fut sentie par l'hydrographe de l'amirauté, M. le capitaine Beaufort, et on ne pouvait pas mieux faire que de charger le capitaine Vidal de ce travail.

Après avoir préparé son bâtiment pour ce service et obtenu les instrumens nécessaires, le capitaine Vidal se rendit immédiatement au Lough-Swilly, en déterminant le banc de sondes qui entoure la côte ouest dans toute cette partie de sa route. L'église de Buncrana, formant une des stations de la grande triangulation sur laquelle s'appuie la levée des îles britanniques, fut adoptée par le capitaine Vidal pour point de départ des mesures chronométriques qu'il aurait à faire. Nous nous réservons de donner plus tard les résultats de ses observations.

Après avoir obtenu des observations à Buncrana, le capitaine Vidal mit en mer le 20 juin, pour reprendre l'examen du banc de sondes. Le mauvais temps mit beaucoup d'obstacles à ce travail, et le Pike arriva à la petite île de Saint-Kilda, après avoir obtenu plusieurs lignes de sondes très importantes. Ayant quitté l'île le 29 juin, le capitaine Vidal passa à Suliska et à Rona, et se dirigea sur Balta, où il arriva le 12 juillet. C'était afin d'obtenir la différence des méridiens entre ce point et les

îles Ferœ, que le Pike mouilla à Balta-Sound, d'où il partit le 15 juillet. Le capitaine Vidal remarque que le commerce des îles Ferœ étant un monopole du roi de Danemark, il n'est permis à aucun bâtiment étranger d'y faire le commerce. Un petit brick est expédié par le gouvernement, et fait trois voyages de Copenhague à ces îles dans la saison favorable; ce petit bâtiment suffit pour le commerce très borné de ces îles. Les voyageurs qui veulent les visiter n'ont d'autre moyen que de profiter des voyages de ce brick, ou de fréter un bâtiment exprès pour eux.

Le mouillage à Thorshavn est très exposé, et le Pike fut forcé de mettre à la mer pour éviter un coup de vent le 20 juillet. De ce point il fit une ligne de sondes vers le rocher Monk, au large de la pointe sud de l'île Suderoe.

La position de ce rocher fut trouvée différer de celle qui lui est assignée sur la carte du capitaine Born. Le temps étant mauvais, on ne put pas descendre sur le rocher, mais le Pike passa entre le rocher et l'île où il ne trouva que 13 fathoms (14 brasses $1\frac{1}{2}$) d'eau. Ce passage n'est pas recommandé par le capitaine Vidal et doit être évité autant que possible. Lorsque le Pike traversa ce passage, le vent était frais de l'ouest portant contre la marée qui courait à raison de plus de six milles à l'heure. La grosse mer que produisait cette opposition du vent et du courant rendait très difficile de gouverner le bâtiment, et il était nécessaire de porter beaucoup de voiles pour ne pas être repoussé.

En allant de Suderoe à Balta, la plus grande profondeur d'eau que l'on trouva sur le banc de sondes fut de 683 fathoms (768 brasses françaises ou 1,249^m04). Le 26, le capitaine Vidal arriva à Balta; après avoir fait des ob-

servations dans ce point, le Pike mit à la voile le 30 juillet pour Sulisca et Rona, et mouilla le 14 août sur la côte est de Rona.

On trouva que ces îles étaient mal placées sur les cartes, et on en détermina la position avec exactitude. On trouva aussi au nord de Rona un plateau de roches sur lequel il n'y a que 30 fathoms ou 33 brasses $1\frac{1}{2}$ d'eau (54^m,8), et qui n'est pas marqué sur les cartes.

De ces îles, le Pike retourna au Lough-Swilly, et mouilla devant Buncrana le 26 août.

NOUVEAU TRAITÉ de limites entre les États-Unis de l'Amérique du Nord et le Mexique.

Les limites entre les États-Unis de l'Amérique septentrionale et le Mexique ont été fixées par un traité solennel, signé à Washington le 22 février 1819, à l'époque où le Mexique faisait partie intégrante de la monarchie espagnole; mais depuis les changemens politiques survenus dans ce dernier pays, il a été jugé indispensable de confirmer la validité dudit traité, qui reste en vigueur dans tout son contenu entre les États-Unis de l'Amérique du Nord et les États-Unis mexicains.

Dans cette vue, les plénipotentiaires respectifs des deux gouvernemens ont arrêté les dispositions suivantes :

Art. 1^{er}. La délimitation des frontières des deux pays restant la même que celle fixée par le traité de Washington, du 22 février 1819, les deux parties contractantes décident de mettre sans délai à exécution les 3^e et 4^e articles dudit traité, ainsi conçus :

2. La ligne de démarcation entre les deux pays, à l'ouest du Mississipi, commence dans le golfe du Mexi-

que, à l'embouchure de la rivière Sabine, et remonte vers le nord, le long du bord occidental de cette rivière, jusqu'au 32° degré de latitude ; de là, prend une direction tout-à-fait septentrionale jusqu'au degré de latitude qui se rencontre avec le Rio-Roxo de Natchitoches, ou Rivière-Rouge, suit le Rio-Roxo jusqu'au 100° degré de longitude O. de Londres, ou 23° de Washington ; puis, traversant ladite Rivière-Rouge et se dirigeant au nord, la ligne aboutira à la rivière Arkansas, dont elle longera le bord méridional jusqu'à sa source, sous le 42° degré de latitude nord, et enfin suivra ce même parallèle de latitude jusqu'à la mer du Sud ; le tout conformément au plan tracé sur la carte des États-Unis, de Mélish, publiée à Philadelphie le 1^{er} janvier 1818. Cependant s'il était reconnu que la source de la rivière Arkansas se trouve soit au nord, soit au sud dudit 42° parallèle de latitude, la limite suivra, à partir de ladite source, une direction septentrionale ou méridionale (selon que le cas se présenterait) jusqu'à la rencontre du 42° degré de latitude, qu'elle prolongera de même jusqu'à la mer du Sud. Toutes les îles situées dans la Sabine, la Rivière-Rouge et celle d'Arkansas, appartiennent aux États-Unis, mais la navigation sur lesdites rivières est commune aux deux nations.

Les deux parties contractantes renoncent à tous droits, prétentions et réclamations sur les territoires renfermés dans lesdites limites, c'est-à-dire, les États-Unis, sur ceux situés à l'ouest et au sud de la ligne de démarcation ci-dessus fixée, et S. M. catholique, sur ceux à l'est et au nord aussi de la même ligne.

3. Afin de fixer avec plus de précision, et de déterminer d'une manière définitive les frontières des deux pays, chacune des parties contractantes nommera un

commissaire et un ingénieur qui procéderont à toutes les opérations nécessaires pour arriver à ce résultat, entre autres à celle de fixer la latitude positive de la source de la rivière Arkansas, ainsi que la ligne depuis le 42° parallèle jusqu'à la mer du Sud.

4. Les ratifications des présentes seront échangées à Washington dans le délai de quatre mois, et plus tôt, s'il est possible.

Fait à Mexico, le 12 janvier 1828.

Signé : Pour les États-Unis, J.-R. POINSETT.

Pour le Mexique, S. CAMACHO.

J.-Y. ESTEVAN.

Ratifié à Washington, le 5 avril 1832.

W.

Société américaine des missions.

L'anniversaire de la fondation de cette Société a été célébré avec solennité à Philadelphie, dans le courant de septembre dernier. Nous donnons ci-après un court extrait du rapport, dont la lecture, faite par trois secrétaires, a occupé plusieurs heures, dans deux séances différentes.

La Société américaine entretient en ce moment vingt-deux missions, savoir : en Grece, à Constantinople, en Syrie, chez les Juifs; à Bombay, Ceylan, Siam, à la Chine; dans l'Archipel Indien, les îles Sandwich; la Patagonie; parmi les Cherokees, à l'ouest du Mississipi, chez les Chactaws, Creeks, Osages, Stockbridges, Mackinaws, Ojybeways, Maumées et les Indiens de l'état de New-York. Ces missions comptent 60 établissemens, 83 missionnaires dans les ordres, 6 médecins non gra-

dués; 6 imprimeurs, 26 missionnaires assistans, 126 femmes; plus 4 prédicateurs natifs et 46 assistans aussi natifs. Ce qui fait 247 personnes travaillant à la propagation de la vraie foi, envoyées par la Société et 50 prédicateurs et assistans natifs, en tout 296 individus.

De ce nombre, 48 sont partis l'année dernière, savoir: 19 missionnaires dans les ordres, 2 médecins, 2 imprimeurs et 25 autres assistans. Les églises formées et desservies par ces missions sont au nombre de 37, et comptent 1704 cathécumènes convertis. Les écoles qui en dépendent sont fréquentées par environ 50,000 élèves. Les presses de la Société ont imprimé, l'année dernière, près de 7,500,000 pages traitant de matières religieuses. On calcule que depuis l'établissement de ces presses, il en est sorti 68,000,000 de pages, ayant toutes rapport aux travaux des missions.

La Société est sur le point d'envoyer de nouveaux agens dans l'Afrique orientale et occidentale, dans les îles de Crète et de Chypre, à Broussa, dans l'Asie-Mineure et en Perse. Plusieurs autres sont en observation sur le continent oriental et parmi les Indiens de l'Amérique du nord.

Le champ exploré sous la direction de la Société s'agrandit de jour en jour. Ses messagers ont pénétré chez les tribus indiennes qui bordent la frontière S. O. des États-Unis, jusqu'au pied des montagnes Rocheuses; d'autres ont été envoyés aux grands lacs et vers le Haut-Mississipi. Un d'eux a parcouru la plus grande partie de la côte N.O. tandis qu'un autre visitait le Mexique et la plupart des nouveaux États de l'Amérique du Sud. Des missionnaires ont abordé aux îles Washington, plusieurs se sont établis sur la frontière méridionale de la Chine, et à Siam dans la partie septentrionale

de Ceylan et dans l'Inde occidentale. La Société est également représentée dans la Syrie et dans la capitale de l'empire ottoman, à Athènes, cet ancien flambeau de la Grèce, et dans l'île de Malte; elle a porté la parole divine à travers les provinces de l'Asie-Mineure, dans les plaines du Caucase et sur les confins de la Perse; une mission s'avance dans l'Afrique occidentale, et les côtes orientales de cette partie du monde vont être aussi explorées, dès qu'on aura trouvé les interprètes nécessaires; dans quelques mois, une station sera établie dans l'ancienne Crète, et une autre dans l'importante île de Chypre. Enfin, on attend des nouvelles de missionnaires qui doivent porter la lumière de l'Évangile au pied du mont Olympe et jusque par-delà les plaines de la Mésopotamie et les montagnes du Kurdistan.

Les recettes de la Société pendant l'année qui vient de s'écouler ont excédé celles de l'année antécédente de 15,270^{doll.} 65, et se sont élevées à 145,844 77, ce qui, ajouté à la balance en caisse au commencement de l'année, a donné un fonds de 152,522 41 à la disposition du comité. Sur cette somme, il a été dépensé celle de 149,906 27.

Reliquat à la clôture de l'année financière (au 1^{er} août dernier), 2,616 74.

En outre, la Société a encore reçu diverses sommes pour aider à la propagation des saintes Écritures, savoir :

De la Société Biblique américaine :

Pour aider la mission de Bombay à traduire l'Évangile en langue mahraté 5,000^{doll.}

Pour la même traduction en langue

A reporter 5,000

<i>Report.</i>	5,000 doll.
hawaïienne, à la mission des îles Sandwich	500
Pour la même traduction en langue cherokee	300
De la Société Biblique de Philadel- phie :	
Pour aider à traduire les Écritures en langue hawaïenne	1,500
De la Société américaine des Tra- ductions :	
Pour le même objet, aux missions de Bombay, Ceylan, de la Chine, des îles Sandwich et dans la Méditerranée.	6,000
Enfin, de diverses autres sources, pour impressions et traductions . . .	6,520
Le tout montant à	17,920
A quoi joignant le montant de la dépense ci-dessus	149,906 27
Les dépenses de la Société des Mis- sions se sont élevées, pour l'année 1832-33 à la somme de	167,826 27

POPULATION DU CANADA.— *Relevé du mouvement des naissances, mariages et décès pendant les quatre dernières années, tel que l'ont établi les rapports des protonotaires de chaque district à la législature.*

DISTRICTS.	ANNÉES.	NAISSANCES.	MARIAGES.	DÉCÈS.
Quebec.	1829	7,211	1,150	3,500
	1830	7,600	1,432	4,843
	1831	8,133	1,629	5,028
	1832	8,591	1,674	6,946
		31,535	5,885	20,112
Montréal.	1829	12,208	2,012	5,361
	1830	13,043	2,553	5,767
	1831	14,217	2,592	6,514
	1832	13,195	2,506	13,718
		52,663	9,663	31,360
Les Trois-Rivières.	1829	2,409	419	803
	1830	2,492	510	1,292
	1831	2,738	519	1,195
	1832	1,754	548	1,319
		10,303	1,996	4,609
Gaspé.	1829	0	0	0
	1830	13	42	4
	1831	37	62	25
	1832	52	67	28
		102	194	163
Saint-Francis.	1829	201	43	45
	1830	306	42	47
	1831	330	58	48
	1832	189	51	23
		926	194	163

L'accroissement de population pendant les quatre

dernières années, obtenu par l'excédant des naissances sur les décès, est donc de 39,316, savoir :

District de Quebec.	11,421	} 39,316 (1)
Montreal.	21,302	
Les Trois-Rivières	5,784	
Saint-Francis.	763	

En comparant le mouvement de la population pendant l'année dernière, on verra que dans le district de Quebec, les naissances ont excédé les décès de 1,645, et que dans celui de Montreal les décès ont surpassé les naissances de 623; mais il faut observer que le grand nombre des morts a frappé sur les émigrans nouveaux, et a été causé par les ravages du choléra.

En prenant en considération la grande mortalité qui a régné en 1831, ainsi que l'accroissement de population qui n'est pas connu dans diverses parties du territoire, telles que le comté de Gaspé et d'autres établissemens protestans, on peut porter, en toute assurance, l'augmentation de la population du Canada pendant les quatre dernières années, à 40,000 individus, ce qui donne 10,000 par année moyenne, non compris les accroissemens résultant du fait des émigrations.

(1) On remarquera dans ce résultat, comme dans le tableau qui précède, des erreurs de chiffres qu'on ne peut rectifier parce qu'elles sont également dans le texte, mais qui ne doivent point influer sur le chiffre total.

POPULATION de la Crète en 1832.

NOMS DES CANTONS.	CONSEILS dont ils dépendent.	POPULATION.	OBSERVATIONS.
Setia.....	Candie.	5,000	
Yera-Petra ou Gira- Petra	<i>Id.</i>	3,000	
Mirabelle.	<i>Id.</i>	8,000	D'où dépend Spina- longa.
Lassiti	<i>Id.</i>	2,500	
Malevisi	<i>Id.</i>	19,000	Le chef-lieu de ce can- ton est Candie.
Temenos	<i>Id.</i>	2,000	
Arcadie ou Riso-Cas- tro	<i>Id.</i>	2,500	
Chersonese ou Pedia.	<i>Id.</i>	6,000	
Bonifacio ou Mono- facio.	<i>Id.</i>	2,000	Ces trois cantons sont formés par l'ancienne province de Messara, où était située Goriyne.
Kenourio.	<i>Id.</i>	3,500	
Piriottissa	<i>Id.</i>	2,000	
Milopotamos	Rhethimo.	6,000	
Amari.	<i>Id.</i>	3,000	
Rethimo.	<i>Id.</i>	5,000	
Aivassili ou Lambis..	La Canée.	3,000	
Apocorona ou Ampri- cora ...	<i>Id.</i>	5,000	
La Canée.....	<i>Id.</i>	10,000	Qui comprend l'Acro- tyrie, où est l'ancienne grotte de saint Jean.
Saelino.....	<i>Id.</i>	3,000	D'où dépend Cara- buse.
Kissamos	<i>Id.</i>	3,500	
Sphakia	<i>Id.</i>	4,000	
		98,000	

NOTE sur les travaux de la nouvelle Carte de Suisse.

Les travaux de la Carte de Suisse, commencés depuis long-temps, et qui étaient mollement conduits par le général *Finsler*, ont pris, sous la direction du général *Dufour*, une grande activité.

En 1834, la triangulation sera, sinon terminée, du moins fort avancée, et le travail topographique sera presque arrivé au même point. Les minutes se font au $\frac{1}{250000}$. La Carte sera gravée à l'échelle du $\frac{1}{1000000}$, et comprendra 25 feuilles de la même dimension que celles de la nouvelle Carte de France, savoir, 5 décimètres sur 8 décimètres.

Genève, 27 décembre 1833.

Voyage de MM. ADAM DE BAUVE et LEPRIEUR dans l'intérieur de la Guyane.

Belem de Gram Para, 29 août 1833.

Monsieur,

Dans la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, en vous adressant la relation de mon excursion à l'Amazone, je vous ai donné une idée de ma position, et je vous ai fait part du plan que Leprieur et moi nous nous étions tracé. N'ayant pu exécuter notre projet comme nous l'avions conçu, nous nous déterminâmes à descendre le Jary, comptant de trouver chez les Tamocomos les guides nécessaires pour me rendre aux sources du Rio de Gurupatouba, à l'embouchure du-

quel est situé Montéalègre, et de la pénétrer, comme nous nous l'étions proposé. Le 4 avril, je quittai notre établissement de Ronapira, Leprieur devait me suivre au bout de trois à quatre jours. J'eus, avant d'arriver chez le chef des Tamocomos, dont, ainsi que vous l'avez vu par ma relation, le village est situé à l'embouchure de Carapanatouba, à lutter contre les périls du fleuve et contre ceux que me suscitèrent des individus du dehors, venus pour tirer de la salsepareille, qui engageaient les Indiens à me faire un mauvais parti. Arrivé chez Joaquim Manoël, je trouvai un assez grand nombre de colporteurs qui, ayant animé les Tamocomos, voulaient s'opposer à mon débarquement. Ce ne fut qu'à force de patience et de fermeté, que je parvins à faire entendre raison à ces individus, qui se figuraient toujours que des Français ne pouvaient se présenter en ces parages que pour se frayer un chemin pour s'emparer de la province. Le commandant de Gouroupa, que j'avais connu, avait été changé, me disait-on, et le nouveau avait donné les ordres les plus sévères à l'égard des Français qui pourraient se présenter de nouveau. J'obtins pourtant qu'un petit canot lui fût expédié avec une lettre dans laquelle je l'informais de ma présence, en le priant de vouloir bien donner des ordres pour qu'on ne mît aucun obstacle à mon expédition. Le capitaine Joaquim Manoël, un peu revenu des mauvaises impressions qu'on lui avait fait prendre contre moi, me donna au bout de quelques jours des guides pour me conduire sur une rivière peu éloignée des monts Sororoca, qui, disait-il, se jetait dans Gouroupatouba. Des lacs, des marécages pleins d'eau découragèrent mes gens, qui me déclarèrent que, dans cette saison, il était impossible de gagner le point sur lequel je voulais me rendre. Un naturaliste,

M. Brachet, qui m'avait accompagné, ne put résister aux fatigues que nous eûmes à essuyer, et tombant malade, mourut à notre retour chez le capitaine Joaquim Manoël. M. Brachet était excellent préparateur, avait des connaissances en entomologie, et me fut souvent utile par sa persévérance et son courage; je le regrette vivement. Une dernière tentative pour gagner Gouroupatouba fut encore infructueuse. Enfin, je reçus le 25 juin une réponse de Gouroupa du lieutenant-colonel Mungo, qui avait remplacé M. Gaye. Il donnait ordre au capitaine Joaquim Manoël de me donner des guides pour me rendre où bon me semblerait, ayant reçu du président de la province des instructions à cet égard. En effet, l'année dernière, j'avais écrit au vice-consul français du Para qu'obligé de retourner sur mes pas, je reviendrais dans un bref délai à-peu-près dans les mêmes parages. Le vice-consul fit des démarches auprès du président, qui expédia aussitôt des ordres à Gouroupa pour qu'on ne suscitât aucun obstacle, si moi ou quelques Français se présentaient sur un affluent de l'Amazone. Malheureusement, un misérable juge de paix de Villa-Nova, qui paraissait m'en vouloir particulièrement, eut assez d'influence sur Joaquim Manoël, dont il était le parrain, pour l'empêcher de me donner des guides capables. Voyant que je ne pouvais gagner Gouroupatouba avec les gens que j'avais avec moi, j'engageai quelques Indiens de bonne volonté, mais peu expérimentés, pour me conduire à Gouroupa. Mon intention était de remonter l'Amazone jusqu'au Rio Watuma, dont les sources sont voisines de la Serra do Acavaya, et traversant cette chaîne, chercher un affluent de l'Essequebo. Mais mes gens, peu accoutumés aux dangers de la rivière, précipitèrent mes embarcations dans

une cascade. Je perdis quatre personnes qui se noyèrent et tout ce que j'avais. Moi-même, saisi par une jambe qu'avait attrapée un de mes nègres, je ne dus mon salut qu'à un canot qui se trouvait au bas du rapide. Des objets précieux de botanique et d'entomologie, mes observations, tout enfin fut englouti. Quant à Leprieur, depuis le 4 avril, je n'ai eu aucune nouvelle de lui, et tout me porte à croire que ce sera une nouvelle victime de ces parages. Son intrépidité, son amour de la science le feront regretter des hommes instruits sur les traces desquels il marchait, et dont beaucoup étaient ses amis.

Je suis enfin arrivé le 22 juillet à Gouroupa. J'y fus accueilli avec l'hospitalité la plus généreuse. Prenant de là passage dans une goëlette, je débarquai au Para le 15 août, après dix-sept jours de traversée. Je ne saurais trop me louer des bontés du président, M. Machado d'Oliveira, que je ne connaissais cependant que d'une manière indirecte, ayant été très lié avec un de ses amis, président de la province de Maragnon en 1823. M. Machado mit à ma disposition toutes les cartes et documens des archives, et me fit l'offre des instrumens qui pourraient me convenir; mais je ne trouvai que quelques sextants et cercles en mauvais état, dont la pesanteur en rend le transport dans le bois impossible. Je vais maintenant remonter l'Amazone jusqu'au Watuma, et si par cette rivière je ne puis gagner l'Essequebo, je me rendrai sur le Rio Branco, par lequel je crois que je réussirai. De Démérari, où j'espère que j'arriverai dans six mois, j'aurai l'honneur, monsieur, de vous envoyer une relation et des esquisses zoologiques sur les diverses peuplades des Guyanes, ainsi que des vocabulaires. Parlant plusieurs langues des nations indiennes,

je me trouve avoir plus de facilité que n'en ont eues d'autres voyageurs, pour saisir les traits et les coutumes qui les différencient. De Démérarv, mon intention est de remonter l'Orénoque, si je suis approuvé par le gouvernement français, de rentrer par le canal de Cassiquiari dans l'Amazone, d'où prenant le Rio-Ucayala, Apopo-Paro ou le Rio Béni, que je remonterai jusqu'à ses sources, je trouverai une grande quantité de nations indiennes tout-à-fait inconnues, et je visiterai le lac Titicaca, sur les bords duquel on trouve des antiquités américaines. De Démérarv, j'aurai l'honneur de vous soumettre, en vous rendant compte de mon voyage, un plan circonstancié de mon projet.

J'ai l'honneur d'être, etc.

E. ADAM DE BAUVE.

Extrait d'une lettre de M. J. Graberg de Hemsó à M. JOMARD, membre de l'Institut.

Florence, le 2 avril 1833.

L'atlas de Zuccagni Orlandini est terminé depuis le mois de novembre ; il contient en tout vingt tableaux ou cartes, dont la dernière représente l'archipel toscan. Mon rapport sur cet excellent ouvrage fut lu à l'Académie des Géorgophiles le 3 de mars, et donna lieu à quelques pourparlers dans le sein de l'académie, et à des éclaircissemens et notes supplémentaires, qui seront lus dans la séance du mois courant. Je ne sais si on les imprimera, car l'excellente exécution de l'ouvrage, surtout dans sa partie descriptive et pour la nomenclature géographique, a excité quelque jalousie. Le fait est

pourtant que Zuccagni a reconnu et rectifié plus de trois cent soixante-dix erreurs de noms topographiques dans les cartes de ses deux prédécesseurs , dont quarante-et-une dans la seule île d'Elbe. La carte du père Inghirami excelle par la précision mathématique, et celle de Segato par la beauté de l'exécution caléographique; mais pour l'exactitude de la nomenclature, de l'orthographe des noms de localité, celle de Zuccagni laisse l'une et l'autre bien loin en arrière. C'est qu'il a personnellement visité et examiné presque tous les lieux mentionnés dans son ouvrage; et, où il n'a pas été en personne, comme dans le duché de Lucques et dans la Garfagana, il a obtenu des autorités mêmes et des notables du pays les renseignemens et les corrections qui lui étaient nécessaires. Ses tableaux géo-ethnographiques et statistiques sont, d'ailleurs, ce que l'on peut voir de mieux fait dans ce genre, et surtout ce qu'il y a de plus exact et de plus instructif à l'égard de la géographie et de la statistique de la Toscane.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 février 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Félix Lefel écrit à la Société pour lui soumettre quelques observations relativement à la publication de son Histoire philosophique et politique de l'Afrique occidentale, dans le cas où la décision de la Commission spéciale lui serait favorable.

M. Rafinesque écrit de Philadelphie, à la date du 15 novembre 1833, pour envoyer à la Société une notice sur les monts Cotocton de la Virginie et du Maryland, accompagnée d'une petite carte. Il annonce qu'il enverra incessamment à la Société l'analyse des principaux voyages, et de quelques autres travaux publiés aux États-Unis. Il se propose de joindre à cet envoi un précis de ses voyages en Europe et en Amérique, et une histoire des peuples de toutes les Amériques. La Commission centrale remercie M. Rafinesque de ses communications, et renvoie sa notice sur les monts Cotocton au comité du Bulletin.

M. Guerra écrit de nouveau, de Bordeaux, pour annoncer qu'il se propose de concourir au prix fondé par S. A. R. le duc d'Orléans, pour être distribué par la Société de Géographie : il a déjà été écrit à M. Guerra que l'invention agricole dont il a entretenu la Société ne pouvait rentrer dans le programme des matières dont elle s'occupe.

M. le baron d'Hombres Firmas, membre de la Société, adresse un mémoire sur un gyromètre ou roue d'arpentage, et sur son application à un instrument de géodésie dont un long usage lui a prouvé la commodité et l'exactitude.

M. le rédacteur de la Revue des voyages demande l'échange de ce nouveau recueil contre le Bulletin de la Société. La Commission centrale accepte cet échange.

Il est rendu compte que le comité du Bulletin s'est réuni pour s'occuper de la proposition faite par M. d'Arvezac d'ouvrir une nouvelle série de numéros pour le Bulletin, et que la majorité du comité a été d'avis que cette nouvelle série fût ouverte à partir du 1^{er} janvier. Cet avis a été adopté par la Commission centrale.

M. le commandant d'Urville fait un rapport sur la relation espagnole du voyage de Bonechea à l'île d'Amat (Tahiti), et il propose que cette relation soit publiée dans les mémoires de la Société. Cette proposition est prise en considération par la Commission centrale, et renvoyée à la section de publication. Le rapport de M. d'Urville sera inséré au Bulletin.

M. Warden communique l'extrait du journal d'un voyage sur la côte de la Chine, depuis la province de Canton jusqu'à la Tartarie Mantchoue, en 1832 et 1833, par le Rév. Ch. Gutzlaff. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Coulier dépose sur le bureau une note par laquelle il fait connaître l'existence de deux feux qui ne sont pas portés dans la notice des phares des côtes de France, publiée par l'administration des ponts-et-chaussées ; il demande que cette note soit insérée au Bulletin de la Société.

Séance du 21 février.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jouannin dépose sur le bureau, pour être lu à la prochaine séance, un mémoire sur le choix des diamètres des globes terrestres artificiels, et sur la division des cartes géographiques et des mêmes globes qu'il conviendrait d'adopter dans l'intérêt du système légal des poids et mesures, de l'instruction publique et des sciences.

M. Benoît, ingénieur mécanicien à Troyes, écrit à la Société pour lui offrir un globe géographique portatif *en papier parchemin*, ayant onze pieds de circonférence. Ce globe, qui se remplit d'air en deux minutes environ, est monté sur un support renfermant un soufflet. L'auteur soumet ce globe à l'approbation de la Société, et témoigne le desir qu'il soit fait un rapport sur son invention. — La Commission centrale remercie M. Benoît de son hommage, et elle renvoie l'examen du globe à une commission spéciale, composée de MM. Corabœuf, Daussy, Eyriès et Réaume.

M. le colonel Jackson, membre de la Société, à Saint-Petersbourg, adresse un exemplaire de l'Aide-Mémoire du voyageur, qu'il vient de publier, et il accompagne cet envoi de quelques détails sur la rédaction de son travail. M. le colonel Corabœuf est prié d'en rendre compte.

M. Alexandre Burnes écrit de Londres pour faire hommage à la Société d'un nouveau mémoire qu'il a publié sur le cours de l'Indus, et qui complète son premier travail sur la description de ce fleuve.

M. Townsend, membre de la Société, lui écrit pour lui faire hommage de deux grandes cartes américaines,

l'une des États-Unis, et l'autre de l'Etat de New-York; et il entre dans quelques détails sur ces deux publications. M. Townsend annonce qu'il vient de se former, au dépôt de la marine, à New-York, une société sous le nom de *United states naval Lyceum*, dont les travaux ont pour but de hâter la marche des connaissances géographiques. Il témoigne le désir de voir des relations s'ouvrir entre les deux sociétés, et il se féliciterait de pouvoir servir d'intermédiaire dans leurs rapports scientifiques. La Commission centrale remercie M. Townsend de ses intéressantes communications, et elle accepte avec empressement la proposition qui lui est faite d'entretenir des relations avec la nouvelle société de New-York. La Société fera volontiers l'échange de son recueil périodique avec les publications de cet établissement.

M. Arthus Bertrand écrit à la Société pour lui faire hommage du voyage en Suède de M. Alexandre Daumont, qu'il vient de publier. M. Dubuc veut bien se charger de rendre compte de cet ouvrage.

M. Grand-Pierre, directeur de la Société des Missions évangéliques de Paris, adresse les deux premières livraisons de son recueil pour 1834, et appelle l'attention de la Société de Géographie sur le voyage de MM. Arbousset et Casalis dans le pays encore inexploré des Basoutos. D'après son désir, le Comité du Bulletin est invité à présenter une analyse de cette relation, ainsi que des cartes qui l'accompagnent.

M. Adrien Cochelet rappelle à la Société qu'il a eu l'honneur de l'informer, par une lettre datée de Mexico, le 30 juin 1830, qu'une caravane, composée de 62 individus, était partie le 7 novembre 1829 d'Albiquisi, dans l'État du Nouveau-Mexique, et s'était dirigée vers

la haute Californie , à travers des pays qui n'avaient probablement été parcourus que par les anciens missionnaires espagnols. Cette caravane était heureusement arrivée le 31 janvier suivant à la mission de Saint-Gabriel , dans la Haute-Californie , après avoir rencontré quelques tribus sauvages qui ne commirent à son égard aucunes hostilités. M. Cochelet adresse le numéro du journal officiel mexicain qui fait connaître avec exactitude et jour par jour la route suivie par cette caravane , et il exprime le desir que cet itinéraire soit inséré au Bulletin. — Adopté.

M. Warden annonce que la société de colonisation américaine s'est déterminée à former un nouvel établissement qui sera appelé New-York , au cap Mount , ou sur tout autre point de la côte d'Afrique qui sera jugé convenable. La colonie du cap Palmas va prendre le nom de Maryland. Il est à remarquer qu'une chaîne d'établissements ainsi placés le long de la côte est le seul moyen efficace pour arriver à l'entière abolition de la traite.

La Commission centrale , à laquelle M. le professeur Rafinesque s'est adressé pour obtenir la remise de son mémoire sur les races nègres asiatiques , dans les cas où il ne serait pas inséré dans le recueil de la Société , décide , sur l'avis de la section de publication , que ce travail ne sera pas publié , et que l'auteur , d'après les conditions du concours , sera autorisé à faire tirer une copie de son manuscrit.

M. le président informe l'assemblée que M. Leprieur , de retour depuis quelques jours d'un voyage dans l'intérieur de la Guyane , est présent à la séance. Sur l'invitation de M. le président , il annonce qu'il se fera un plaisir de communiquer , à la prochaine assemblée , une notice sur ses voyages.

La séance générale est fixée au 4 avril prochain.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 février 1834.

Par M. le directeur du Dépôt de la guerre : *Plan d'Alger et des environs*, dressé au Dépôt de la guerre sous la direction de M. le général Pelet. 1832. 1 feuille.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 14^e livr., in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : 16^e, 17^e et 18^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par M. Jaubert : *Mémoire sur l'ancien cours de l'Oxus*. Broch. in-8°.

Par M. Ramon de la Sagra : *Tablas necrologicas del colera morbus en la ciudad de la Habana y sus arrabales, etc.* 1 vol. in 4°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de janvier 1834.

Par MM. les rédacteurs : *Revue des voyages*, 2^e livr.

Par M. de Moléon : *Recueil de la Société Polytechnique*, 2^e série, n° 1, janvier.

Par M. Virlet : *Notes géologiques sur les îles du nord de la Grèce*, in-8°.

Par M.*** : *Sur l'emplacement de l'obélisque du Louqsor*.

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de novembre et décembre.

Par M. le directeur : Plusieurs numéros du journal *l'Institut*.

Séance du 21 février.

Par M. Townsend : *Carte des États-Unis*, par Amos Lay. New-York, 1831. — *Carte de l'état de New-York*, avec une partie des états de Pensylvanie et de New-Jersey. 2^e édit., 1829.

Par M. Benoît : *Globe terrestre*, dressé par A. Desmadryl, géographe, et publié par M. Benoît (3^m, 575

de circonférence, 1^m,137,5 de diamètre). Imprimé sur papier parchemin. Troyes, 1833.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 15^e livr.

Par M. le capitaine d'Urville : Deux livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par M. Arthus Bertrand : *Voyage en Suède*, contenant des notions étendues sur le commerce, l'industrie, l'agriculture, les mines, les sciences, les arts et la littérature de ce royaume, etc., par Alexandre Daumont. 2 vol. in-8° avec un atlas in-4°.

Par M. le colonel Jackson : *Aide-mémoire du voyageur*, 1 vol. in-12 avec atlas.

Par M. Al. Burnes : *A memoir of a map of the eastern branch of the Indus, giving an account of the alterations produced in it by the earthquake of 1819 and the bursting of the dums in 1826, etc.* 1 vol. in-4° lithographié, avec une carte.

Par la Société royale Asiatique de Londres : *Proceedings of the Society*, décembre. In-8°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de janvier et février 1834.

Par la Société des Missions évangéliques : *Carte du sud-est de l'Afrique*, pour l'intelligence des travaux des missionnaires français, 1834. — *Carte du pays des Bassoutos, au sud de l'Afrique*, dressée par le missionnaire Casalis, 1834. — *Cahiers de janvier et février du Journal des Missions*.

Par la Société asiatique : *Cahier de janvier de son Journal*.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de février.

Par M. le directeur : Plusieurs nos du journal *l'Institut*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RAPPORT *sur un manuscrit espagnol présenté à la Société de Géographie* par M. H. TERNAUX.

Il est à-peu-près reconnu aujourd'hui que la première découverte de Taïti est due à Quiros. Après avoir rencontré plusieurs îles de l'archipel *Pomotou*, dont l'identité n'est pas encore bien constatée, le 9 février 1608, il aperçut de loin la haute île de *Maitia*, qu'il nomma *Dezena*. Le 10, on eut connaissance d'une grande et haute terre bien peuplée, qu'on nomma *Sagittaria*. Dans cette journée et dans les deux suivantes, on eut des communications avec ses habitans. Tous les renseignemens que nous a laissés Quiros sur leurs traits moraux et physiques, et sur la nature de l'île, ne permettent pas de douter que ce ne fût celle de Taïti. Une autre raison, plus péremptoire encore pour trancher la difficulté, c'est que, dans toute l'étendue de l'Océan Pacifique, il n'existe pas

sur le parallèle de 17° 40' de lat. S. , assigné par Quiros à la partie N. de la *Sagittaria*, une seule terre qui puisse répondre en aucune manière aux détails consignés dans la relation de Quiros.

Toutefois, comme toutes celles qui avaient lieu à cette époque, cette importante découverte resta peu connue. Il fallut que l'Anglais Wallis fit, pour ainsi dire, une seconde fois la découverte de Taïti. Il y séjourna du 19 juin au 27 juillet 1767, et lui imposa le nom de île de *Georges III*, qui ne fut pas même adopté par les Anglais.

Notre compatriote Bougainville suivit de près Wallis dans cette île, qu'il voulut nommer *Nouvelle-Cythère*, désignation qui n'eut pas plus de succès que celle de ses prélècesseurs. Sa relâche fut courte, puisqu'elle ne dura que du 6 au 15 avril 1768. Cependant le spirituel navigateur nous laissa sur cette île des détails remplis de charme et de fraîcheur.

Enfin, dans ses trois voyages, le célèbre Cook, depuis 1769 jusqu'à la fin de 1777, visita fréquemment Taïti et y fit souvent de longues stations. C'était son île favorite, c'était là qu'il venait se reposer de ses longues explorations, qu'il venait renouveler son eau, son bois et ses vivres. Sa libéralité, jointe à son inflexible sévérité, l'avait rendu aussi cher que redoutable aux naturels, et ils l'honoraient à l'égal d'un de leurs dieux. Ses descriptions, et surtout celles du savant Forster, firent connaître à l'Europe entière cette délicieuse île mieux qu'aucune province de France ou d'Angleterre. Cook eut le bon sens de lui conserver le nom indigène, mais il fut étrangement défiguré en celui de *Otaheïte*, par l'effet de l'orthographe anglaise.

Il n'entre pas dans notre plan de parler des nombreux navigateurs qui visitèrent Taïti depuis Cook jusqu'à nos

jours. Ce que nous avons dit même des voyages de Wallis, Bougainville et Cook, n'avait d'autre objet que de rappeler que, suivant l'opinion commune, les Anglais et les Français seuls avaient eu part aux travaux qui nous firent connaître, il y a soixante ans environ, *Taiti* et les îles voisines. Cependant les Espagnols aussi prirent part à cette impulsion. Deux expéditions, parties de *Callao*, eurent lieu de 1772 à 1775; elles se dirigèrent vers Taïti; dans la seconde même, une mission fut établie, et deux prêtres furent laissés sur cette île; mais le triste esprit de mystère et de réticence qui présidait aux opérations du cabinet de Madrid, jeta un voile épais sur ces expéditions, et la géographie resta privée des renseignements qu'elle eût pu en retirer.

Seulement Cook, dans un second voyage en 1773, fait mention en peu de mots de la première expédition espagnole, disant que le vaisseau, qui était de la grandeur de *la Résolution*, avait passé trois semaines dans le havre de *Wai-Ouroua*, et qu'il avait emmené quatre naturels du pays. Lors de son troisième voyage en 1777, il parle aussi d'une manière très succincte de la seconde expédition des Espagnols, de l'établissement des deux prêtres, et de leur départ sur deux navires de leur nation après un séjour de dix mois.

Il paraît néanmoins qu'une relation du voyage fait par les Espagnols en 1774 est parvenue à la connaissance de M. de Krusenstern, puisqu'il en fait mention dans le premier volume de ses Mémoires hydrographiques sur l'Océan Pacifique, à l'endroit où il parle des découvertes du capitaine Boenechea; cependant il désigne la frégate sous le nom de *Santa-Maria-Magdalena*, tandis qu'elle s'appelait *l'Aguila*.

Tel était l'état de nos connaissances sur les expéditions

des Espagnols à Taïti de 1772 à 1775, lorsqu'un manuscrit espagnol présenté à la Société de Géographie par M. H. Ternaux, est venu jeter une vive lumière sur ces faits. Ce manuscrit, composé de 162 pages d'une écriture très correcte et très propre, est le journal même du capitaine du navire qui servait de conserve à la frégate, lors du second voyage. Par un singulier hasard, le nom de ce capitaine, qui paraît avoir été un marin éclairé, judicieux, et surtout très exact dans ses observations, n'est mentionné nulle part. Il nous donne dans le cours de son récit, les noms des principaux officiers de la frégate, des pilotes des deux bâtimens, et même d'autres personnes, et le sien n'existe en aucun endroit. Cependant, comme il lui arrive de parler de son fils sous le nom de *Josef Gregorio*, il est naturel de penser qu'il se nommait aussi *Gregorio*. A tout hasard, pour la commodité de notre récit, nous emploierons cette désignation, persuadé que l'erreur, s'il y en a, ne sera pas importante. Maintenant nous allons donner une courte analyse du journal en question, nous bornant aux faits qui sont d'un intérêt direct pour la géographie.

En 1772, le capitaine de frégate don Domingo de Bonechea avait découvert l'île de Taïti, et l'avait nommée Amat, en honneur du vice-roi gouverneur, et capitaine-général des royaumes du Pérou et du Chili. Le vice-roi don Manuel Amat, en 1774, mit la frégate *l'Aguila* sous les ordres du capitaine Bonechea, pour conduire à Taïti les deux missionnaires Fra Geronimo Clota et Fra Narcisso Gonzales, qui devaient y travailler à la conversion des infidèles. Ces ecclésiastiques étaient accompagnés d'un interprète et de deux naturels amenés dans le voyage précédent, et qui avaient reçu le baptême à Lima. Le paquebot *le Jupiter* fut frété pour servir de conserve à

la frégate et transporter la maison de bois préparée pour les missionnaires, et divers animaux domestiques qu'on voulait introduire dans l'île. L'auteur de cette relation fut, dit-il, désigné pour capitaine et premier pilote du paquebot.

L'expédition mit à la voile du port de Callao, le 20 septembre 1774, et Gregorio prit son point de départ de la pointe de l'île San-Lorenzo, qu'il place, d'après une carte française de 1756, par $298^{\circ} 25'$ de longitude, comptés du méridien de Ténérif. Cette remarque est importante, car c'est de là que dérivent toutes les longitudes du voyage.

Dès le 5 octobre, dans une nuit obscure où le vent soufflait avec violence et soulevait une grosse mer, *le Jupiter* perdit de vue le fanal de la frégate. Le 6, au jour, il ne put la rallier; leur séparation fut consommée, et ils ne se réunirent que devant Taïti.

Le 30 octobre, à cinq heures et demie du matin, on aperçut une île basse, au sud de laquelle on avait passé dans la nuit, et à moins de 4 ou 5 milles dans le sud. Gregorio crut d'abord que c'était l'île San-Simon el San-Judes, découverte dans le voyage précédent; mais il reconnut à Amat que c'en était une autre, et la frégate, qui en avait eu aussi connaissance, l'avait nommée San-Narcisso. Cette île resta ensuite inconnue jusqu'en 1822, où elle fut revue par le capitaine Clarke; en 1823, elle fut aussi reconnue par M. Duperrey, qui la nomma d'abord *île Daugier*, la croyant nouvelle. Gregorio la plaça par $17^{\circ} 20'$ lat. S. et $238^{\circ} 58'$.

Le 1^{er} novembre, au point du jour, on découvrit une île basse dans le sud. On la prit d'abord pour l'île San-Quintin; mais à midi on observa la latitude à 5 milles environ de la pointe septentrionale, qui se trouva

placée par $17^{\circ} 44'$ lat. S. et $236^{\circ} 49'$ long. Cela démontra que cette île était différente de San-Quintin, et on lui donna le nom de *las Animas*, parce qu'elle avait été aperçue la veille du jour des morts.

Cette île a plus de 7 lieues de long du N. E. au S. O. Ses rives offrent des plages d'un sable très blanc, et l'on ne put douter qu'elle ne fût habitée, attendu qu'on remarqua plusieurs cases. Le milieu de sa côte septentrionale était éloigné de l'île San-Narcisso de 42 lieues à l'O. 11° S. corrigé (varia. $3^{\circ} 30'$ N. E.).

Tous ces renseignemens démontrent jusqu'à l'évidence que cette île de *las Animas* est identique avec l'île *Moller*, reconnue en 1820 par le capitaine Bellingshausen et l'île *Freycinet*, revue en 1823 par le capitaine Duperrey. Sur notre carte, nous lui avons assigné le nom de *Manou*, que Beechey donne comme celui des naturels; mais Gregorio indique dans son tableau celui de *Noaroa*. Le navigateur qui aura des communications sûres avec ses habitans, décidera lequel de ces deux noms, *Manou* ou *Noaroa*, doit rester.

Une troisième île basse fut aperçue le jour suivant à six heures du matin; on courut dessus pour savoir si c'était celle de *Todos-Santos*, mais on sut plus tard que c'était l'île San-Simon et Judes, que le capitaine Bonechea avait découverte dans le voyage précédent. On s'approcha jusqu'à un demi-mille de sa bande occidentale, et l'on vit une troupe nombreuse de naturels qui paraissaient se préparer à repousser par la force des armes toute espèce de tentative de débarquement. Le ciel, couvert, ne permit point d'observer la latitude de cette île, dont le milieu fut placé, d'après l'estime, à $17^{\circ} 15'$ lat. et $236^{\circ} 2'$ de long., à 17 lieues à l'O. N. O., $5^{\circ} 30'$ N. corrigé, de l'île de *las Animas*. Cette île de

San-Simon et Judes est certainement la même que celle de *la Résolution*, reconnue par Cook en 1773. Si Bonechea la vit en 1772, la découverte lui en appartient sans contredit.

Dès le 3 au point du jour, une autre île basse, couverte d'arbres et entourée de plages d'un sable blanc, se montra à 5 milles dans le nord; elle reçut le nom de *los Martires*, et sa pointe sud fut placée par 17° 21' lat. et 235° 2' long., à 18 lieues et demie à l'O., 7° S. corrigé du milieu de San-Simon et Judes. Nul doute que cette île ne soit la même que l'île *Doubtful*, découverte l'année précédente par Cook.

Le même jour, à trois heures du soir, on aperçut encore une île basse, que l'on rangea à une lieue de distance à quatre heures du soir. Elle avait de 2 et demie à 3 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur un mille dans sa plus grande largeur, ce qui en rend l'approche fort dangereuse. Cette île, qui fut reconnue pour être celle de San-Quintin, découverte par le capitaine Bonechea dans le voyage précédent, fut placée par Gregorio par 17° 30' lat. et 234° 45' long., à la distance de 17 lieues et demie de la pointe S. de Los Martires, à l'O. 174 S.O., 2° 21' O. corrigé. La latitude de cette île, sa distance à l'île Todos-Santos ou Anaa, et à la précédente, nous portent à croire qu'elle n'avait plus été revue jusqu'à Beechey en 1826, qui l'a nommée *Croker*. En conséquence, MM. Krusenstern, Duperrey, et nous-même sur notre carte de l'Océanie, avons tous placé l'île San-Quintin trop à l'est.

Le 4 novembre, à trois heures et demie du soir, on aperçut l'île basse de Todos-Santos, reconnue par le capitaine Bonechea dans le voyage précédent. Il était déjà nuit lorsqu'on la doubla au sud, de sorte qu'on ne put

la bien reconnaître ni constater son étendue. On soupçonna qu'elle était peuplée, d'après une case que l'on aperçut. La position de sa pointe sud fut établie par Gregorio par $17^{\circ} 31'$ lat. S. et $232^{\circ} 8'$ long., à 32 lieues et demie de San-Quintin, dans l'O., $4^{\circ} 30'$ S. corrigé. Cette île de Todos-Santos est évidemment l'île Chain ou Anaa, découverte par Cook en 1769 et revue par lui en 1772.

On aperçut dans la soirée du 5, à l'ouest, une apparence de terre dans les nuages, qui ne tarda pas à se cacher. La nuit fut passée à la cape. Le jour suivant au matin, on revit la terre de la veille à l'O. S. O., et à huit heures, une autre qui semblait plus proche au N. N. O. 5° O. du compas. On gouverna sur celle-ci, pour s'assurer si ce n'était point l'île de *Amat*; mais à midi, la latitude observée étant $17^{\circ} 23'$, et l'île en vue restant encore à quelques lieues plus au nord, il fut reconnu que ce ne pouvait être Amat ou Taïti. Gregorio ajoute qu'à Taïti l'on apprit, par l'un des pilotes les plus habiles du pays, que cette île était *Matea*; il établit sa position environ par $16^{\circ} 50'$ lat. S. et $230^{\circ} 6'$ long., à la distance de 41 lieues de Todos-Santos, et à l'O. N. O. 3° O., et la nomme dans son tableau San-Diego.

Ici nous devons faire une remarque: d'après les observations de Turnbull en 1803, et surtout de Bellinghausen en 1820, l'île Matea est située par $15^{\circ} 52'$ lat. S.; ainsi ce n'est point elle dont il est question ci-dessus. Existe-t-il une île encore inconnue sur nos cartes qui doive se rapporter à la position que vient d'assigner Gregorio, c'est-à-dire à 21 lieues environ au N. N. E. de Maïtia? Les routes de Cook et de Wilson, tracées sur la carte que M. Duperrey a dressée des îles Pomotou portent à penser le contraire. Cependant, comme l'une et

l'autre de ces routes passent encore à 18 ou 20 milles de cette position, et que Gregorio est d'une grande exactitude sur tous les autres points qu'il a signalés, il est possible qu'une nouvelle île soit à retrouver dans ces parages. La question mérite d'être résolue par le premier capitaine qui sera appelé à les visiter.

Quoi qu'il en soit, Gregorio, quittant sa prétendue île de Matea, se dirigea désormais sur la haute terre qu'il voyait au S. O. Contrarié par les vents faibles et variables, le 7 à midi il n'en était encore qu'à 2 ou 3 lieues au N. E.; mais la latitude observée lui fit reconnaître que c'était San-Christoval, ou *Maitia* des naturels. Il la place par 17° 44' lat. S. et 229° 34' long., à 49 lieues 173 à l'O., 5° S. corrigé de Todos-Santos, et à 21 lieues au S. S. O., 7° 15' O. de son île San-Diego.

Le 8 novembre, au coucher du soleil, on aperçut les sommets de l'île Amat ou Taïti, et le 9 au matin on se trouva sur sa côte; mais il se passa plusieurs jours sans qu'on pût atteindre le mouillage. Le 15, le *Jupiter* se réunit à la frégate. Durant dix jours, ils furent encore ballottés par les grains, les rafales et les courans, et le 27, les deux navires affourchèrent dans le port de Fatou-Tira, sur la presqu'île du S. E., qu'ils nommèrent port de la Santissima-Cruz. Ce port de Fatou-Tira répond, sur la carte des voyages de Cook, à *Owhatou-Tera*, qu'on doit écrire régulièrement *Watou-Tera*. Gregorio place ce point par 17° 45' lat. S. et 228° 56' long.

Notre navigateur consacre plus de soixante pages de sa relation à donner des détails sur les productions de Taïti, sur le caractère, les mœurs, les coutumes et les occupations de ses habitans. Tous ces détails sont pleins d'exactitude et de bonne foi; mais comme, après tout, ils n'apprennent rien aujourd'hui qui n'ait été raconté

bien des fois , nous les supprimerons dans cette analyse. Dans les noms des naturels cités par Gregorio , on retrouve bientôt ceux qui figurent aussi dans les récits de Cook , en tenant compte des différences notables qui existent entre la prononciation anglaise et celle des Espagnols pour traduire les noms polynésiens en caractères européens.

Cook , dans son récit , parle d'une manière assez dédaigneuse des tentatives des Espagnols pour s'établir à Taïti. Ceux-ci avaient connaissance des voyages des Anglais , et on sera sans doute curieux de savoir comment , à leur tour , ils s'exprimaient sur le compte de leurs rivaux :

« La douceur et la complaisance que nous témoignâmes à ces peuples , comparées à la rigueur et à la brutalité avec lesquelles ils furent traités par les Anglais qui se trouvaient ici l'année dernière , leur donnèrent lieu de croire que ceux-ci sont plus courageux que les Espagnols. Pour ce motif , et parce que les Anglais furent plus généreux envers les Taïtiens , malgré leur cruauté , ils leur inspirèrent à-la-fois plus de respect et d'attachement. Pour preuve , je raconterai le trait suivant. Un de mes matelots , nommé Joseph Navarro , alla à terre pour laver le linge des officiers. Différens Indiens l'ayant entouré , sous prétexte de voir comment il lavait , lui enlevèrent quelques chemises. Le matelot mit en sûreté le reste de son linge , et poursuivit l'Indien qu'il supposait être le voleur ; mais celui-ci , au milieu de sa course , ramassa une pierre avec une promptitude inconcevable , et , revenant sur Navarro , la lui lança avec tant de force et d'adresse , qu'elle lui fracassa le crâne. Il serait infailliblement mort de cette blessure , si l'excellent chirurgien

gien-major de la frégate ne lui eût fait l'opération nécessaire.

« Les Indiens craignirent que nous ne voulussions les tuer pour nous venger, attendu que, pour des motifs bien moins graves, les Anglais en tuèrent plusieurs et en blessèrent un plus grand nombre : aussi les deux éris prirent la fuite, et, à leur exemple, leurs sujets, emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient. Aussitôt le commandant expédia l'interprète pour les rassurer, et leur affirmer de sa part qu'on ne les poursuivrait en aucune manière. Cette promesse les détermina à revenir occuper leurs habitations. Notre conduite leur fit comprendre que les Anglais étaient plus portés à la colère et à la vengeance que les Espagnols, et ils contaient à nos gens que s'il arrivait quelque navire de cette nation, ces hommes nous tueraient tous.

« L'un des Indiens que je conduisis à Raïatea, nommé Oro-Metoua m'informa qu'après que le commandant Bonechea eut passé à Taïti dans son premier voyage, il y était arrivé un grand navire qui devait être un vaisseau de ligne, d'après les gestes qu'il fit, et une frégate un peu plus grande que *l'Aguila*, dont le commandant, disait-il, se nommait *Otoute*, et était *Bretane* de nation. Comme ces Indiens ne peuvent prononcer exactement les mots des langues européennes, je ne fus point fixé sur le nom du commandant ; mais je ne pus douter qu'il ne fût Anglais, tant à cause du nom de *Bretane* qu'Oro-Metoua donnait à sa nation, que parce qu'il imitait avec une grande perfection une chanson et une contre-danse anglaise, non-seulement avec l'air, le ton et la mesure, mais encore avec leur manière de la fredonner avec les dents serrées. En outre, je vis entre les mains des naturels différens objets que les Européens leur

avaient donnés, et ils m'assurèrent que le roi Orou possédait un pavillon et deux enseignes anglaises qui lui avaient été données par le commandant et les officiers de ces deux navires.

« Oro-Metoua me dit qu'ils étaient restés mouillés dans le port de Fatou-Tira deux mois ou lunes, et que la frégate partit avant le vaisseau. Celni-ci ayant ensuite mis à la voile, alla seul à Raïatea. Après l'avoir reconnu et avoir mouillé dans un de ses ports, il partit, emmenant avec lui trois Indiens de cette île. Après une navigation d'une lune, ils trouvèrent une grande terre où il faisait très froid, et, ayant navigué sur sa côte une autre lune, ils n'en purent trouver l'extrémité. Les habitans en sont paisibles et généreux; ils ont de meilleurs vêtemens et d'autres objets que ceux de Taïti. Enfin le vaisseau revint pour laisser dans leur patrie deux des trois Indiens qu'il en avait tirés, emmenant avec lui le troisième.

« Quant au nom de cette terre, il y a incertitude, puisque les uns la nommaient *Gouytajo*, et l'Indien Oro-Metoua, avec d'autres, *Tonétapou*.

« Parmi les différentes choses que ces Indiens apportèrent à Raïatea, et qui passèrent ensuite à Taïti, il m'arriva par hasard de voir une espèce de coutelas à deux tranchans dentelés en scie d'une pierre fine, noire et pesante, orné d'une sorte de ciselure exécutée faite avec quelque goût. Comme cette arme n'est usitée par les naturels d'aucune des îles que nous avons vues dans ce voyage, son apparition donne quelque poids à la relation que font les naturels de la découverte opérée par les Anglais.

« Je suis porté à croire que cette terre serait une partie de la Nouvelle-Zélande, parce que les naturels dirent qu'il y faisait froid; or, la partie la plus septentrionale

de la Nouvelle-Zélande se trouve par les 34° environ dans cet hémisphère méridional. En outre, comme je le vis dans les journaux des officiers du navire français *le Saint-Jean-Baptiste*, sous le commandement de M. de Surville, qui vint de l'Inde orientale à Callao en traversant la mer du Sud, il est constant qu'à partir de son extrémité septentrionale les Français découvrirent une grande partie de la côte de la Nouvelle-Zélande, qui courait au S. E. et à l'E. S. E. à-peu-près, partie qui n'avait pas encore été découverte jusqu'alors. Ainsi il n'y a pas de doute que la distance de Raïatea jusqu'à la Nouvelle-Zélande n'a pu être le chemin fait par le navire anglais durant le premier mois, et que la Nouvelle-Zélande ne puisse être un continent qui, après avoir couru à l'est, se dirige ensuite vers le pôle Sud, en formant un canal avec le cap Horn.

« Revenant à la frégate, je demande maintenant au lecteur où elle alla seule, avant que le commandant quittât Taïti pour Raïatea, et cette île pour la découverte de cette dernière terre? Quels motifs l'obligèrent à cette séparation? Il est certain que s'il devait revenir en Europe par le cap de Bonne-Espérance ou par celui de Horn, il n'aurait pas permis cette séparation sans encourir de graves reproches.

« Comment put-il embarquer assez de vivres, et d'assez bonne qualité, pour qu'ils n'eussent point été exposés à souffrir la corruption dans un voyage aussi long que celui d'Angleterre à Taïti, dans le séjour de deux mois qu'il fit dans cette île, dans le temps qu'il consuma à aller reconnaître Raïatea, enfin dans celui qu'il employa à retourner à cette île après la reconnaissance de la grande côte qu'il découvrit? S'il expédia la frégate pour l'Angleterre parce qu'elle n'avait point assez de vivres

pour son équipage, pourquoi ne renonça-t-il pas aux découvertes qu'il fit ensuite, ou pourquoi ne la pourvut-il pas des vivres qu'il consumait dans le temps même qu'il devait consacrer à ces travaux ? Le retour du commandant de Raiatea en Angleterre exigeait un voyage très long : comment parcourut-il un si grand espace dans la mer du sud, sans considérer que les vivres pouvaient lui manquer, ou par suite de corruption, ou par insuffisance ? Où allait-il en reprendre ? On pourra me dire que c'est au Brésil ou aux îles Malouines ; mais cela ne le sauverait pas du reproche d'impéritie, parce qu'il ne devait point congédier la frégate, quand il projetait tant de découvertes dans la mer du sud ; au risque de faire naufrage sur quelque écueil inconnu, sans avoir de navire pour sauver les malheureux naufragés. Néanmoins, je ne puis croire qu'il y eût de la faute du commandant, attendu que, pour de semblables expéditions, nous savons que les Anglais et les autres nations civilisées envoient des hommes habiles. Qui engagea les Anglais à expédier deux navires nommés le *Dolphin*, vaisseau de ligne, et la frégate *Tames* (erreur pour *Tamar*), sous les ordres du commandant Wiron (Byron), pour explorer cette mer du sud, expédition qui appareilla du port de Plymouth, l'an 1764 ? Il n'y a pas de doute que celui ci n'ait été à Taïti, puisque l'Indien Oro-Metoua, que j'ai déjà cité, ayant entendu nommer Wiron, dit qu'il le connaissait et qu'il y avait longtemps qu'il avait passé à Taïti. Lui ayant demandé quelques indices, pour savoir à quoi m'en tenir sur sa véracité, il me répondit qu'il y avait un vaisseau de ligne et une frégate dont le capitaine se nommait *Movat* ; alors il ne me resta pas de doute, puisque cela même est constaté par la relation de ce voyage. Quels motifs eut alors

Wiron pour cacher les latitudes et les longitudes des îles qu'il découvrit? Le temps le dira et publiera ce qui en était. »

Il est assez curieux de voir Gregorio se livrer aux conjectures les plus bizarres sur la mission et les vues du capitaine Cook, et cela sur les renseignemens vagues et naturellement inexacts qu'il avait pu recevoir des naturels de Taïti. La vérité est que Cook, après une courte station à Taïti, en 1773, quitta cette île avec ses deux navires le 1^{er} septembre de cette année, visita successivement Wahine, Raiatea, Hervey, les îles Tonga, et arriva sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, où il se sépara de sa conserve dans un coup de vent survenu le 3 novembre. Cook se rendit ensuite à l'île de Pâques, aux îles Nouka-Hiva, et reparut enfin, après huit mois d'absence, aux îles Taïti et Raiatea, où il séjourna cette fois près d'un mois et demi. Il n'emmena qu'un seul naturel de Raiatea, *Didi*, que Cook nomme *OEdidee*, et qu'il déposa, à son retour, dans son île. Quant à *Tone-Tapou*, c'est évidemment *Tonga-Tabou*, et *Guaytajo* Waï-Tahou, l'une des îles Nouka-Hiva. Ces deux noms sont prononcés à la taïtienne et écrits à l'espagnole. Quant au prétendu séjour de Byron à Taïti, il est évident que notre Espagnol confond ensemble les expéditions de Byron et de Wallis, qui commandait le *Dolphin*, et qui seul visita Taïti.

Enfin, nous ajouterons que le vœu du brave Gregorio s'est accompli; le temps parla, les travaux immortels de Cook furent connus de l'univers entier, et ceux des Espagnols, grâce au caractère ombrageux et égoïste de leur gouvernement, tout estimables qu'ils étaient, furent complètement ignorés.

Durant leur séjour à Taïti, les Espagnols s'occupèrent

à ravitailler leurs navires , et surtout à monter la maison de bois apportée de Lima pour les missionnaires et à l'entourer de palissades. Cet ouvrage dans lequel ils furent aidés par les naturels fut terminé à la fin de 1774. Le 1^{er} janvier 1775, la croix apportée de Lima fut débarquée en grande pompe, et plantée devant la maison des missionnaires; une messe solennelle et des salves de mousqueterie et d'artillerie célébrèrent cette imposante cérémonie. Le tout, dit Gregorio, en témoignage de la possession que l'on prenait de l'île au nom de notre souverain don Carlos III. Il ignorait, le brave homme, que huit ans auparavant l'Anglais Wallis avait fait concéder l'île entière à son roi par la fameuse reine Obéréa.

Ce qui était beaucoup plus honorable de leur part, les Espagnols déposèrent sur le sol de l'île des bestiaux de diverses sortes, tels que vaches, ânes, cochons, brebis et chèvres pour en propager l'espèce. Les dernières seules prospérèrent; mais les naturels en firent peu de cas; et tous ceux qui ont goûté de la chair savoureuse de leurs cochons en concevront facilement le motif.

Cela fait, on remit à la voile le 7 janvier pour aller à la recherche de l'île Raïatea dont les naturels de Taïti avaient annoncé l'existence aux Espagnols. On reconnut en partant l'île de Morea ou Santo Domingo, plus connue sous le nom d'Eïmeo; le 9 on découvrit l'île Wahine, qui fut nommée île *Hermosa*, et placée par 16° 45' lat. et 226° 59' long. On se trouva le 10 près de l'île Raïatea, que l'on nomma la *Princesa*, et dont la pointe sud fut placée par 16° 59' lat. S., et 226° 36' long., à 45 lieues au N. 34° 30' O., corrigé du port de Fatou-Tira.

Le commandant Bonechea envoya reconnaître les

mouillages de Raïatea ; mais , ne les ayant pas trouvés à son gré , il se décida à retourner à Taïti pour voir comment se trouvaient les pères ; ce qui contraria beaucoup Gregorio , qui aurait désiré explorer avec plus de soin toutes ces îles.

Comme on se trouvait près de Raïatea on vit une île haute et petite que Gregorio plaça par $16^{\circ} 30'$ lat. et $226^{\circ} 15'$ long. Elle fut nommée San-Pedro par les Espagnols ; c'est l'île de Boabora.

En revenant de Raïatea à Taïti , Gregorio vit de loin deux îles petites mais hautes. La première Toubouai-Manou , qu'il nomma l'île *Pelada* par $17^{\circ} 31'$ lat. S. et $227^{\circ} 14'$ long. , et la seconde nommée *Manou* par les naturels par $17^{\circ} 53'$ lat. S. et $226^{\circ} 59'$ long. La première existe bien certainement , mais la seconde ne figure point sur les cartes , et il est difficile d'admettre qu'une île haute soit restée inconnue aussi près de Taïti. Il est donc à présumer que cette fois Gregorio prit un nuage pour une île , ou qu'il y eut double emploi pour Toubouai-Manou.

En outre , à bord de la frégate , on vit de loin deux autres îles , l'une nommée Tauroua par les indigènes , et *Tres Hermanos* par les Espagnols , et que Gregorio place par 17° lat. S. et $228^{\circ} 18'$ long. ; l'autre appelée *Moroua* par les naturels et Santo-Antonio par les Espagnols , située par $16^{\circ} 30'$ lat. S. et $226^{\circ} 3'$ long. Ces deux îles sont évidemment *Tetouroa* et *Maupiti* ou *Mauroua* découvertes l'une et l'autre par Cook en 1769.

Le 20 janvier on fut de retour au mouillage de Fatou-Tira sur Taïti. Aucun accident fâcheux n'était arrivé aux missionnaires ; les naturels leur avaient montré les dispositions les plus bienveillantes , et s'étaient active-

ment employés à terminer les palissades et les travaux de leur établissement.

Le commandant Bonechea, malade depuis quelque temps, succomba à ses souffrances le 26 janvier, et fut enterré le jour suivant au pied de la croix avec les honneurs dus à son rang.

Don Tomas Gayangos prit le commandement de l'expédition, et remit à la voile dès le 28 janvier pour Lima. On prit la bordée du sud pour aller gagner la bande des vents généraux du S. O. Le 5 à dix heures et demie du matin on aperçut une île de moyenne hauteur, et le 6 un canot de la frégate envoyé à la côte, communiqua avec les habitans. Ceux-ci appartenaient à la même race que les Taïtiens, et comprenaient quelques mots isolés du langage de ces derniers; mais ils ne pouvaient soutenir avec eux une conversation suivie. Cette île nommée par les naturels Oraibabae, dit Gregorio, reçut des Espagnols le nom de Santa Rosa, et sa position, d'après lui, est 23° 48' lat. S. et 23° long. Il est évident que cette île est celle qui porte le nom de Ravavaï ou Vavî-tou sur les cartes modernes, et qui fut vue, à ce que nous croyons, en 1791 par Broughton. Mais il est constant que la première découverte en est due à l'expédition espagnole.

Après avoir éprouvé diverses contrariétés, et entre autres un épais brouillard, où les deux navires se séparèrent, Gregorio rencontra enfin les vents variables par 44°; le 27 mars il eut connaissance de l'île Mas-à-Fuero, et le 13 avril il mouilla dans le port de Callao, près de la frégate, qui était arrivée cinq jours auparavant.

Dans le tableau de positions géographiques placées à la suite de son récit, outre les îles dont nous avons parlé, Gregorio mentionne encore trois îles basses,

aperçues par *l'Aguila* avant d'arriver à Taïti. Ces îles sont : 1° Eroua ou San-Juan, par $17^{\circ} 39' S.$ et $235^{\circ} 21'$; 2° Taboa ou San-Julian, par $17^{\circ} 9' S.$ et $233^{\circ} 17'$ long.; 3° Houarava ou San-Blas, par $16^{\circ} 53' S.$ et $232^{\circ} 51'$ long. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les dernières cartes pour se convaincre que ces trois îles se rapportent, savoir : San-Juan à l'île Melville de Beechey en 1826, mais que Bougainville a certainement vue le premier en 1768; San-Julian à l'île Adventure, découverte par Cook en 1773; enfin, San-Blas à l'île Tchitshagoff, signalée par Bellinghausen en 1820, mais dont la découverte doit rester à Bonchea.

Le manuscrit est terminé par un tableau des déclinaisons de l'aiguille aimantée, observées durant tout le cours du voyage, assure Gregorio, avec toute l'attention possible, au moyen d'une excellente boussole marine anglaise.

Ainsi que vous avez pu en juger, messieurs, d'après l'analyse que je viens de vous en soumettre, le manuscrit offert à la société de géographie par M. H. Ternaux est d'un véritable intérêt. Il fixe tous nos doutes sur l'expédition espagnole qui tenta le premier établissement sur l'île de Taïti, et il nous donne le moyen de restituer à ceux qui l'ont vraiment opérée la découverte de plusieurs îles de l'Archipel de Pomotou et notamment Raivavai.

Enfin, il nous donne tout lieu de croire qu'une nouvelle île, celle de San-Diego existe peu loin de Taïti, sans avoir été signalée sur les cartes. D'après toutes ces considérations, je serais disposé à penser que le manuscrit de Gregorio serait un de ceux dont la traduction intégrale pourrait figurer convenablement dans les mémoires de la Société, si les fonds dont on peut disposer le permettaient un jour.

Nota. Il est remarquable qu'à l'époque des deux expéditions en 1772 et 1774, les Espagnols n'aient point senti ni même soupçonné que Taïti et Maitia pouvaient se rapporter aux îles Sagittaria et Dezena, découvertes au commencement du xvii^e siècle par leur compatriote Quiros.

28 janvier 1834.

J. D'URVILLE.

VOYAGE dans l'intérieur de la Guyane, par MM. ADAM
DE BAUVE et P. FERRÉ.

Suite.

Janvier 23. Nous reprîmes notre exploration, et vers neuf heures nous rencontrâmes une grosse crique que nos guides nous assurèrent être une rivière considérable qui se jetait dans l'Amazone, et qui était Hieuware, dont ils nous avaient parlé la veille. Nous descendîmes cette rivière environ une heure et nous trouvâmes une chute considérable. Ces environs sont abondans en cacaos, et sur quelques mornêts on voit des copahus et des caoutchoucs. La salsepareille aussi est très commune. Nous revînmes coucher sur les bords d'Agamiware, où nous mîmes des hameçons.

24. Le matin nous trouvâmes nos hameçons garnis d'aymaras et de rouies, excellent poisson nuancé de rouge et de noir, qui pèse ordinairement quinze à dix-huit livres. Ayant marché toute la matinée, nous rencontrâmes à midi une autre rivière sud appelée Mapari, qui se jette aussi dans l'Amazone. Elle est très large et reçoit plusieurs criques assez fortes. Un de nos Indiens tua un animal qu'ils nommaient euyawar poper, chien ou tigre d'eau. Il ressemble assez à un chien, son poil est court, d'un noir lustré et d'une finesse extraordinaire. Il a aux pattes des membranes comme le cabiaille, demeure très long-temps sous l'eau. Il attaque les caïmans et même les tigres, quand ils traversent les rivières. Ils se nourrissent de poissons; aussi les lieux où ils se trouvent en sont-ils dépeuplés. Les Indiens nous assurèrent qu'il était très rare.

Nous continuâmes de descendre le Mapari, et à six heures nous arrivâmes à un établissement que nos guides connaissaient. Les Indiens chez lesquels nous nous trouvions n'étaient plus Oyampis, mais Coussaris. Nous ne vîmes cette soirée aucun des habitans de l'Aldée qui ne descendirent point pour nous recevoir. Nous tendîmes nos hamacs dans un carbet bas, situé au centre de l'établissement, et après avoir soupé, nous nous endormîmes tranquillement, sans redouter aucune trahison de la part d'individus chez lesquels nous nous trouvions ainsi à l'improviste.

25. Quand nous nous réveillâmes, nos hamacs étaient entourés d'une quarantaine d'Indiens. C'étaient tous de beaux hommes plus noirs que les Oyampis. Leurs cheveux étaient courts, sans roucou et presque crépus. Ils étaient assis près de nos guides, auxquels ils avaient apporté des couds de cachiri, d'ignames, et s'entretenaient avec chaleur avec eux en nous examinant et nous désignant souvent. Nos guides ne leur répondaient que par monosyllabes et ne paraissaient pas très rassurés; eux, au contraire, ne témoignaient aucune crainte. Ils s'approchèrent de nous avec des démonstrations d'amitié, et furent bientôt familiers jusqu'à toucher les moustaches et la barbe de Ferré; mais ce qui semblait les surprendre beaucoup, c'était le poil dont sa poitrine est garnie, car il n'est pas rare de voir chez les Oyampis des hommes qui aient de la barbe, mais je n'en ai jamais vu de velus sur d'autres parties du corps. Sur les divers établissemens où nous avons passé, les Indiens avaient témoigné de la surprise, mais principalement de la crainte, eux n'en éprouvaient pas: ils étaient entièrement mus par l'étonnement et la curiosité que cause un objet inconnu. Jamais ils n'avaient vu de blancs; tout

chez nous était nouveau pour eux : après les premiers élans de curiosité, ils demeurèrent long-temps en silence en examinant tous nos mouvemens. Quelques femmes vinrent nous apporter du cachiri d'ignames, mais sans lever les yeux sur nous, et elles disparurent aussitôt. Ils furent enchantés de me voir boire cette liqueur sans aucune défiance, je dis moi, car Ferré n'avait jamais pu se résoudre à goûter de cachiri, tant sa préparation le dégoûtait ; leurs yeux fixés sur nous semblaient scruter nos pensées. Nous achevâmes de nous mettre tout-à-fait bien avec eux en leur distribuant quelques verroteries. Une partie d'entre eux se levèrent et furent à la chasse, voulant, disaient-ils que, puisque les blancs étaient venus les voir, ils ne pussent conserver qu'un souvenir agréable de leur réception.

Du reste ils paraissaient croire que nous venions d'un pays où les vivres manquaient, et la manière de s'expliquer de nos guides ne les dissuadèrent pas. Les chasseurs ne tardèrent pas à revenir avec une biche et un gacque que des femmes portaient. De même que les hommes, elles ne nous parurent pas faire usage de rocou. Leurs cheveux étaient d'un beau noir et très longs, leurs corps étaient peints de jénipa, mais avec beaucoup plus de soins et de régularité que ne le sont les Oyampis. Ces femmes étaient jolies et bien faites, mais leurs traits avaient quelque chose de dur et de mâle. Il paraît qu'elles sont peu sédentaires, et qu'elles ont l'habitude d'accompagner leurs maris dans leurs excursions qui sont longues.

Ces Indiens, en effet, paraissent moins mous que les Oyampis, moins craintifs et moins dissimulés ; leur langage est à-peu-près le même, mais plus franc ; les Oyampis ont la prononciation un peu nazillarde. Ils sont

mieux armés; outre l'arc et le taumaho, ils ont un javelot et une sorte de sarbacane avec laquelle ils lancent de petites flèches à une grande distance. Ils ont de plus une espèce de cuirasse ou plastron tissu en pataoua, et assez épais pour garantir la poitrine d'une flèche. Nous avons vu dans leurs cases beaucoup de fruits et de graines de bois qu'ils mangent, et dont les Oyampis font peu ou point d'usage, car nous leur avons vu refuser ceux qui leur étaient offerts. Je citerai entre autres le bacoury, de la grosseur d'une orange, d'une couleur rosée, d'un goût aigre et assez agréable. Le crioary, pour la grosseur et la forme, absolument semblable à la cerise, mais sans aucune saveur. La jussara, pareille à une grappe de raisin, vient sur un arbrisseau peu élevé et a un goût délicat. Enfin le maracouja, du volume d'un melon, vient sur un arbrisseau peu élevé et est loin d'en avoir la saveur.

Les abatis sont vastes, plantés de manioc, d'ignames et de patates. Le manioc violet est la seule variété qu'ils cultivent. Le gingembre, dont ils ne font aucun usage à moins que ce ne soit pour quelque remède, s'y trouve en abondance. Les Coussaris paraissent avoir plus de connaissances et de soins des maladies que les Oyampis. Nous vîmes une femme atteinte de fièvre depuis plusieurs mois; ils ne paraissaient point la redouter et ne l'avaient point reléguée seule dans un carbet, comme l'eussent fait les Oyampis; au contraire, ils s'empresaient auprès d'elle et sur la demande que nous leur fîmes, ils nous assurèrent qu'ils étaient certains de la guérir. Chez les Oyampis, dans l'état où était l'individu, il eût été abandonné depuis long-temps.

25. Le 25, nous quittâmes ces Indiens hospitaliers, et après une forte journée, nous vîmes coucher sur

les bords de l'Agamiware. Nous ne fîmes aucune remarque intéressante, nous vîmes seulement beaucoup de salsepareille et d'arbres à gomme.

26. Nous nous mîmes en marche à la pointe du jour ; nous voulions reconnaître l'Inipocko. Nous arrivâmes à trois heures sur ses rives. Cette rivière est large. Les Indiens nous assurèrent qu'elle acquérait une dimension considérable à peu de distance de l'endroit où nous nous trouvions ; son cours, d'après les renseignemens que j'ai recueillis, est moins prolongé, mais aussi moins embarrassé que l'Oyapock. Elle va se jeter dans l'Amazonie, et à son embouchure se trouve un poste brésilien nommé Almeyrime. José Antonio y avait été peu d'années auparavant. Ayant appris qu'il y avait une habitation peu éloignée, nous longeâmes la rive qui est peu obstruée, et qui forme même des anses de sable blanc très fin. A six heures, nous aperçûmes une barre formée d'une seule nappe d'eau, qui se précipite d'une hauteur de près de soixante pieds sur une largeur d'environ quatre-vingts toises. A huit heures et demie nous arrivâmes à l'habitation que nos guides nous avaient désignée. C'étaient des Coussaris.

27. Ces Coussaris nous parurent mélangés avec les Oyampis qui habitent l'Arouari, qui est à peu de distance d'Inipocko, car ils sont moins noirs que ceux qui habitent les bords du Mapari. Comme ils avaient des embarcations, nous résolûmes de descendre un peu cette rivière. Le terrain est élevé, la terre, grasse et noire, est mêlée d'un sable blanc très fin ; la salsepareille, les copahus se rencontrent en quantité. Nous reconnûmes beaucoup de bons bois, des cèdres de toute espèce, des ouapas, balatas, acajous ; en général, peu d'espèces inférieures. Nous étant arrêtés à

trois heures, nos guides nous assurèrent que, de l'endroit où nous étions, il n'y avait qu'un trajet peu considérable pour gagner l'Arouari par terre. Nous nous décidâmes aussitôt à faire cette route, ne pensant pas qu'il nous fût d'aucune utilité de descendre plus bas l'Inipocko, qui devait nous conduire à un poste brésilien, n'étant point munis de passeports à cet effet, manquant des objets de première nécessité, même de vêtemens convenables, n'ayant que ceux qui nous étaient absolument nécessaires pour un voyage dans les bois, sans argent, nous n'eussions pu qu'être très mal reçus des Brésiliens, ne pouvant nous réclamer de personne, le Para où réside le consul français, étant encore très éloigné de cet établissement.

Nous revînmes donc à l'habitation pour y prendre nos bagages et ceux de nos gens qui y étaient restés. Nous n'y arrivâmes que le 28 à trois heures, quoique nous fussions descendus assez lentement, le courant était cependant très rude à refouler.

29 Nous descendîmes en canot jusqu'à l'endroit où nous nous étions arrêtés le 27, et nous y couchâmes.

30. Nous nous séparâmes des Coussaris après leur avoir fait quelques présens, et nous prîmes notre route par terre. Le terrain que nous parcourûmes était couvert de cacaos, ce n'était qu'une langue de terre qui avait peu de largeur. A sept heures, nous arrivâmes à une habitation oyampie peu éloignée de l'Arouari. Là, en remettant le pied chez les Oyampis, nous retrouvâmes ce caractère de timidité qui les distingue. Nous en fîmes cependant bien reçus, mais ce n'était plus cette franchise et cette cordialité que nous avions trouvées chez les Coussaris. Notre intention était de descendre l'Arouari jusqu'à une certaine distance pour reprendre

le chemin que j'avais fait en octobre et novembre.

31. Nous nous embarquâmes à huit heures. L'Arouari en cet endroit a vingt-cinq à trente toises de large, et est embarrassé de roches. Nous descendîmes plusieurs fois pour visiter les environs. Nous vîmes beaucoup de salsepareille ; le terrain était entrecoupé de mornets et dans les endroits les plus bas dominaient les baches et les pinôts. Cette rivière court parallèlement à l'Oyapock pendant un assez long espace, et tourne tout-à-coup dans l'est-sud-est, où l'on aperçoit des montagnes élevées dans lesquelles on nous dit qu'elle prend sa source. Pour s'en assurer, il faudrait le temps des grandes eaux.

1^{er} février. Nous continuâmes à descendre la rivière. Souvent elle est barrée par des troncs d'arbres rassemblés en monceau. Les deux bords sont très peuplés, ce qui ne paraît pas avoir diminué le poisson dont les bassins sont remplis. Nous n'en avons pas vu autant à beaucoup près dans l'Oyapock, qui est moins habité. José Antonio m'avait assuré que les Oyapikis mangeaient des crapeaux. Nous eûmes occasion de nous en convaincre, car malgré l'abondance dans laquelle nous étions, ayant pris plusieurs de ces animaux d'une grosseur remarquable, nos Indiens les firent rôtir et se délectèrent de ce mets dégoûtant. Nous fîmes halte à six heures sur une habitation où nous devions abandonner nos embarcations.

2. Nous vîmes, après une journée de marche très fatigante, concher sur une habitation. La pluie, qui depuis plusieurs jours tombait fréquemment, rendait les chemins encore plus impraticables.

3. La journée du 3 fut encore plus pénible. La pluie avait fait gonfler les criques, et nous étions obligés de

quitter les marécages où nous avions continuellement de l'eau jusqu'à la ceinture, pour prendre à travers des montagnes difficiles à gravir. La nuit même ne fut point un temps de repos pour nous. Mal abrités par un mauvais ajoupa, nous fûmes obligés de nous tenir presque continuellement debout pour pouvoir nous garantir un peu de la pluie qui tombait par torrens.

4. Le 4, après une journée semblable à la précédente, nous arrivâmes, excédés, à cinq heures, sur l'établissement où j'étais demeuré malade en novembre, abandonné de mes Indiens. Les individus qui s'y trouvaient avaient encore diminué. Il en restait à peine quarante, plus de femmes que d'hommes. Mais quoique pâles et encore abattus, ils paraissaient cependant moins souffrants. L'épidémie avait cessé ses ravages : depuis près d'un mois personne n'était mort, et ceux qui restaient reprenaient courage et semblaient être rassurés sur leur avenir. Aussi nous reçurent-ils mieux qu'à mon premier voyage. Ils nous engagèrent à revenir et à leur apporter principalement des haches dont ils avaient le plus grand besoin, nous promettant de la salsepareille qui, comme je l'ai dit, est très commune en cet endroit. Ces Indiens nous regardaient avec admiration. Ils m'avaient vu très mal, avaient entendu dire que Ferré était mort, et ils ne pensaient pas que José Antonio pût en réchapper. Ils attribuèrent sa guérison à mes soins, opinion dans laquelle il les confirma. Nos maladies seules qu'ils redoutaient les avaient portés à s'interdire toute communication avec nous, craignant que nous n'aggravassions encore leurs maux.

5. Nous rencontrâmes plusieurs établissemens, dans quelques-uns desquels les Indiens étaient parfaitement rétablis. Ils nous pressèrent de revenir promptement,

s'offrant de nous donner de la salsepareille et du copahu.

6. Nous comptions trouver la crique Acao, mais les marécages qui étaient inondés nous contraignirent à faire notre route sud-est pour reprendre les montagnes. Nous reconnûmes sur la pente est la crique Acao qui y prend sa source. Nous avions jusque-là pensé qu'elle s'échappait du bassin Agamiware. Nos Indiens fléchèrent un animal qui nous était inconnu, c'était une espèce de chien dont la gueule est très allongée, sa robe était blanche et de couleur fauve. Nos Indiens l'appelaient guarachim. Pris jeune, il s'apprivoise facilement. On s'en empare dans les terriers qu'il se creuse et où il porte le gibier qu'il prend à la chasse. Nos guides nous prévinrent que la journée du lendemain serait pénible. La nuit que nous passâmes n'était guère propre à réparer nos forces.

7. Nous marchâmes continuellement dans les marécages pour gagner une habitation située sur la crique Acao, où José Antonio savait qu'il y avait des canots dont nous pourrions nous servir, vu la crue des eaux, ce qui devait abrégier notre route de près des deux tiers. Quand, malgré des guêtres très serrées, nos souliers n'étaient point pleins de vase, ils l'étaient de sable. Enfin nous arrivâmes très tard sur l'établissement que José Antonio voulait rallier. Nous reconnûmes avec joie que les Indiens avaient des canots, et que les eaux étaient assez hautes pour nous permettre de descendre la crique. L'état de nos pieds ne nous eût pas permis de continuer la route par terre, nous eussions été obligés de demeurer plusieurs jours avant de nous remettre en marche.

8. Nous nous embarquâmes le 8 de bonne heure, et

favorisés par la rapidité du courant, nous arrivâmes en quatre jours à notre établissement. Nous fûmes accompagnés d'une pluie presque continuelle.

Je n'ai point cherché, dans cette relation, à relever tous les désagréments et même les dangers auxquels nous avons été exposés. Une perte qui fut très sensible pour nous, fut celle d'un des domestiques de Ferré, garçon éprouvé par cinq années de service. Je perdis aussi mon chasseur, qui m'était très attaché et de la plus grande utilité. On peut se faire une idée de ce qu'on a à souffrir dans ces vastes solitudes, où souvent on peut être abandonné par les sauvages qui l'habitent. Je regrette beaucoup que la santé de Ferré ne m'ait pas permis de demeurer le temps que j'aurais désiré sur les bords de l'Agamiware. J'aurais aussi voulu faire un séjour plus prolongé dans les montagnes ; il m'eût sans doute mis à même de reconnaître la cause des détonations souterraines que nous avons entendues. Sont-ce les derniers efforts d'un volcan éteint ? sont-ce des indices de mines ? Je serais plutôt pour cette dernière présomption. Habitant quelque temps chez les Coussaris, une étude plus approfondie de leurs mœurs, de leurs usages aurait peut-être présenté un contraste piquant avec celles des Oyampis, au lieu que, dans un passage rapide, je n'ai pu saisir que quelques-uns des traits généraux les plus apparens. Ferré, quoique assez bien rétabli, ne pouvait se permettre de passer l'hiver en cet endroit. Il était pressé de revenir à Cayenne pour se traiter. José Antonio même éprouvait des douleurs. Nul doute que mes recherches ne m'eussent conduit à la découverte du quinquina, et que je n'eusse obtenu les résultats les plus avantageux, pendant que les contrariétés que

nous avons éprouvées ont rendu notre expédition très onéreuse pour nous.

J'offrirai en forme de nomenclature la liste des diverses productions de l'intérieur. En indiquant les bois, je me bornerai à les présenter dans l'ordre où on les range ordinairement dans la colonie, d'après les divers usages auxquels on les emploie.

Je ne ferai aussi que donner le nom des animaux, beaucoup ayant déjà été décrits. Cependant une description détaillée de quelques oiseaux et de plusieurs poissons présenterait des détails encore neufs; mais ce serait sortir des bornes que je me suis prescrites dans une courte narration. Ce travail serait l'objet d'un ouvrage considérable et très intéressant.

Bois de couleur (ébénisterie).

Satixé (deux espèces). Rubané, rouge et jaune.	Boco. Noir.
Moutouchi. Violet et noir.	Panacocé Noir et jaune; <i>id.</i> moucheté.
Bâgôt. Un des plus estimés et des plus rares. Se trouve près de la crique Acao, par familles.	Courbari. Rouge.
Féréolle. Rouge feu.	Bagasse. Jaune, semblable au bois de Brésil.
Laittre. Rouge foncé rayé de noir, grain très fin.	Gayac. Propres aux roulettes et poulies.

Construction navale, pouliage, charpente.

Bois de première qualité.

Ébène vert. Gris très commun.	Saint-Martin. Rouge et blanc.
Onacapou.	<i>Id.</i> Jaune.
Rôse mâle.	Taoub.
Parcouri. Deux espèces.	Bois de fer.
Couratari.	<i>Deuxième qualité</i>
Canari.	Coupi. Rouge et blanc.
Balata. Deux espèces.	Cœur de kors.
Bois--Cannelle.	Angélique.
	Courille.

Manil.	Grignon.
Ouapas. Trois espèces.	CÈDRES.
Pagelet.	Cèdre noir, première qualité.
Mahó. Trois espèces.	Sassafras montagne.
Bois grage.	Bois canelle.
Bois amer.	Rôse mâle.
Encens.	<i>Deuxième qualité.</i>
Panahó.	Acajou.
Simarouba.	Grignon. Rouge et blanc.
Bois agouti.	Jaune.
Bois macaque. Rouge et noir.	Gris.
Bois rouge.	Cèdres. Rouge.
Carapa. Rouge et blanc. Sa graine donne de fort bonne huile à brûler, et qui est en même temps un dessiccatif très prompt.	Blanc.
	Bagasse.
	Rôse femelle.

Une quantité d'autres bois qui n'ont pas de noms, sont ou paraissent bons à la construction, et une plus grande quantité encore ne peuvent être d'aucune utilité. On remarquera dans cette liste qu'il manque beaucoup d'espèces connues dans la colonie ; c'est que nous ne les avons pas vues, ou que nous n'en avons trouvé que quelques individus disséminés. Ceux que nous présentons, au contraire, se montrent par familles, et couvrent de grandes étendues de terrain.

Je ne parle pas ici non plus de plusieurs arbres dont il est fait mention dans le cours du voyage, et dont les fruits ou les grânes sont employés par les Indiens.

Palmistes.

Paripous. Dont le fruit est fort bon à manger.	Maricoupis.
Bâches.	Bourlouri.
Pataouas. Sa graine fournit une excellente huile.	Maripas.
Coumous.	Mouroumourou.
Faux sagou.	Aouarás.
	Moucayas.
	Couuanas.
	Ouille.

Lianes.

La connaissance et l'étude des lianes seraient très importantes. Elles ont presque toutes leurs usages et leur utilité en hygiène, teinture, vannerie, etc. Les Indiens en connaissent beaucoup qui servent à enivrer le poisson. Elles leur servent aussi de liens et de cordes.

Quadrupèdes.

Maïpouri ou Tapir.	Couachi.
Cabiaille.	Porc-épic.
Ona.	Fourmiliers. Plusieurs espèces.
Tigre rouge de Cayenne, appelé par les Indiens Sussuarana.	Écureuil.
Pacque.	Chat tigre.
Biche.	Chat sauvage.
Cariacou.	Unau.
Agoutis.	Tatou ou Armadille.
Acouchi.	Patira.
	Ayra.
	Sarigue.

Une infinité de macaques de diverses espèces. Les plus communs sont les couatas, singes rouges, tinas.

Beaucoup de tortues de terre. La meilleure à manger est le taouarou, qui ne vit guère que dans l'eau.

Oiseaux.

L'aigle blanc.	Corbeaux et vautours.
Hocos.	Paons.
Agamis.	Pélicans.
Marailles.	Canards.
Coullouvis.	Sarcelles.
Haràs.	Flamands noirs.
Perroquets. La variété en est con- sidérable.	Cotingas.
Perruches.	Pacacas.
Toucans.	Ouettes. Deux espèces, la com- mune et la huppée.
Perdrix.	Cordons bleus.
Aigrettes.	Coqs de roche.

Tyran.
Camichî.
Charpentiers.
Grimperauds.

Cardinaux.
Caciques.
Ramiers.
Colibris.

Nous avons reconnu dix-huit espèces de colibris.

Une étude et une recherche spéciale feraient découvrir une multitude d'espèces qui n'ont pas été décrites.

Poissons.

Aymarâs.
Pacous.
Coumarous.
Colimatas.
Pucoussigue.
Pacouï.

Piraconcou.
Carpes.
Atipas.
Macambés.
Mandubi.
Pitingas.

Raies.
Soles.
Caweirous.
Pirailles.

Dans les pinotières on trouve des anguilles d'un très-bon goût.

Anguille électrique, torpiles, dans les eaux mortes.

Une multitude de caïmans; beaucoup de loutres.

Reptiles.

Souccouroujoû. Couleuvre de plus de quarante pieds de long sur trois de circonférence; couverte d'écailles roussâtres.
Jaracara. Cural.
(Ces deux espèces sont venimeuses).

Hârasserine. Les Oyampis ne connaissent aucun remède à la morsure de ce serpent. Elle produit des convulsions qui enlèvent l'individu piqué en peu d'instans.

Je ne citerai point d'autres reptiles; le nombre en est infini.

Celui qui s'occuperait de la recherche des insectes serait amplement récompensé de ses peines par des découvertes nombreuses.

Je ne parlerai que des abeilles. Il y en a deux espèces: l'une appelée Haumaâ noire, et d'un aspect rebutant; l'autre Quéroquo, plus dégagée, de couleur fauve, et dont le miel, tiré avec soin, est très bon.

EXTRAIT du journal d'un voyage sur la côte de la Chine, depuis la province de Canton jusqu'à Leaou-Tung, dans la Tartarie-Mantchou, en 1832-33, par le rev. Charles Gutzlaff. (1)

..... Le 14 janvier 1832, nous jetâmes l'ancre sous une île où, moins gênés que nous ne l'avions été précédemment par la présence des mandarins, nous pûmes communiquer davantage avec les habitans. Cette île, d'un aspect très pittoresque, contient un temple spacieux ; les prêtres et le peuple manifestaient un grand désir d'avoir des livres chrétiens. Nous remarquâmes un édit affiché et qui défend la possession d'aucune arme, sous peine de décapitation. D'un temple, qu'à sa flèche dorée on reconnaissait pour un temple impérial, on découvrait tout le pays au sud-ouest, dont la vue était riante et variée.

Le 17 janvier, nous fîmes route pour Kin-Tang, île que nous avons visitée déjà à bord du *Lord Amherst*. A cette date, la saison était très rigoureuse et le froid devint si intense, que plusieurs hommes de l'équipage y succombèrent. Pendant l'hiver, la condition des pauvres dans ces pays est des plus déplorables ; leur unique moyen de chauffage est d'avoir suspendu à leurs mains un pot à feu où sont quelques charbons allumés. Pour se préserver du froid, ils portent cinq à six épaisses jaquettes ouatées avec du coton ; mais la chaleur produite par cet excès de vêtemens et la malpropreté engendrent des maladies cutanées, qui deviennent invétérées. L'ophtalmie y est plus commune qu'en aucune

(1) Tiré du *Répertoire chinois* pour juin 1833, publié à Canton, et inséré dans la *Gazette nationale de Philadelphie* du 7 janvier 1834.

autre partie du monde ; cette circonstance est attribuée à la conformation particulière de l'œil , qui est généralement très petit et souvent enflammé par le renversement des paupières. Nous parcourûmes , dans la partie méridionale de cette île , beaucoup de montagnes et de vallées , et partout on nous fit un accueil amical.

De là nous cinglâmes vers Ketow-Point, partie avancée du continent , dont les plaines apparaissaient couvertes de plantations de thé ; les montagnes abondaient en pâturages ; mais les Chinois n'élèvent pas plus de bétail qu'il n'en faut pour les besoins de l'agriculture.

Après être restés sept jours sur cette côte , nous allâmes visiter diverses autres parties du groupe de Chusan. Le temps était alors lourd et orageux. Le 4 février, on toucha à l'île de Poo-To , latitude 30° 3' , longitude 121°. Un temple construit sur un rocher saillant, contre lequel les vagues de la mer venaient se briser, nous donna quelque idée du génie des habitans. Plusieurs prêtres de Budha se promenaient sur la rive, attirés par l'aspect, nouveau pour eux , de notre vaisseau ; d'autres, vêtus d'habillemens sales et communs, se hâtaient de venir à notre rencontre, en chantant des hymnes ; tous acceptaient avec empressement les livres qui leur étaient offerts , en criant : « Gloire à *Budha* ! » Nous montâmes à un temple considérable, environné d'arbres et de bambous. Un élégant portique et une porte magnifique donnaient entrée dans une vaste cour entourée de bâtimens , servant à la demeure des prêtres. En pénétrant dans cette enceinte, les colossales images de Budha et de ses disciples, les représentations de Kwanyin, déesse de miséricorde, et autres idoles difformes ; enfin les murailles spacieuses et bien ornées offrent un spectacle curieux et imposant. Les prêtres lisaient nos livres

avec avidité : le traité qui leur plaisait le plus était un dialogue entre *Chang* et *Yuen*, le premier, chrétien , l'autre païen.

De ce lieu nous suivîmes une route pavée, d'où nous apercevions beaucoup d'autres édifices sacrés , mais plus petits , et qui nous conduisit à d'énormes rochers de granit, sur lesquels étaient des inscriptions en gros caractères; l'une d'elles signifiait que « la Chine possède des sages ». Les excavations de ces roches étaient remplies de petites idoles dorées et surchargées d'inscriptions. En continuant notre marche , nous nous trouvâmes tout-à-coup en vue d'un temple impérial, avec ses tuiles jaunes, le plus grand qui se fût encore offert à nos yeux. Un pont jeté sur un étang artificiel conduisait à une vaste cour pavée en dalles carrées , et dont les murailles présentaient de nombreux attributs de l'art chinois. Les images, de proportions colossales, étaient faites en terre et assez bien dorées. Dans le temple, on avait placé des cloches et de grands tambours, qui servaient à accompagner le chant des prêtres; le son d'une petite clochette servait à régulariser la mesure, et à de certains intervalles , les grosses cloches et les tambours résonnaient ensemble , dans la vue de rendre le dieu Boudha attentif aux prières qui lui étaient adressées; les mêmes mots, dans ce récitatif, revenaient souvent jusqu'à cent fois. Le temple qu'on vient de décrire fut bâti sous le règne de la dynastie de *Leang*, environ 550 ans avant l'ère chrétienne; il fut érigé en l'honneur de la déesse de miséricorde, qu'on prétend être descendue en ce lieu. Quoique l'île de Poo-To n'ait pas plus de 12 milles carrés de surface, on y compte deux grands édifices consacrés au culte, et soixante petits desservis par 2,000 prêtres. Il n'est permis à aucune femme d'y habi-

ter, ni même à des laïques, excepté les gens de service. Pour soutenir ce nombreux clergé, on a affecté les terres situées vis-à-vis l'île, et qui sont affermées; mais le produit en étant encore insuffisant, on y supplée par des quêtes au loin et qui s'étendent même jusqu'à Siam. L'île étant un lieu de pèlerinage, est fréquentée par beaucoup de personnages riches, principalement par des capitaines dont les expéditions ont été heureuses; leurs dons contribuent également à l'entretien des prêtres. Poo-To semble au premier aspect une terre de féerie; on est frappé d'admiration par ces grandes inscriptions gravées dans le granit, ces temples majestueux et élégans, le pittoresque des sites, et surtout par un mausolée gigantesque, qui renferme les ossemens et les cendres de plusieurs milliers de prêtres.

Nous visitâmes ensuite d'autres îles du groupe Chusan, qui étaient fertiles et bien peuplées; la propagation de la foi y rencontre moins d'obstacles que dans la plupart des îles de l'Océan Pacifique, et les habitans comprennent assez facilement. Ces îles ont été visitées par hasard par des navires anglais, pendant le dernier siècle; mais elles n'ont point été explorées avec soin par aucun navigateur européen. Nous avons tâché de les reconnaître aussi bien que les circonstances l'ont permis; nous avons aperçu, dans le grand Chusan des monts sourcilleux et des vallées fertiles, dont quelques-unes sont formées d'un sol d'alluvion. Tout le groupe peut renfermer un million d'habitans.

Après avoir fait quelque séjour sur la côte de Seang-Shan, qui appartient au continent, nous nous rendîmes à Shih-Poo, par latitude 29° 2', et on y jeta l'ancre le 1^{er} avril. Ce lieu, situé au centre d'un bassin, offre le havre le plus sûr qu'il y ait au monde. Jusqu'alors la

saison avait été froide et surchargée d'épais brouillards ; on avait été des semaines entières sans voir le soleil , même en mars ; mais à cette époque, le printemps apparut dans toute sa beauté ; les champs se couvraient de verdure et les parfums du pêcher embaumaient l'air.

Nous arrivâmes en vue de la côte de Fuhkeen , dans un moment de grande disette. La plupart des habitans n'avaient pour toute nourriture que des patates douces séchées. La révolte qui avait lieu à Formose avait empêché le départ des jonques qui exportent ordinairement des provisions et des céréales de cette île ; on se nourrissait d'épis de blé encore verts , grillés ou bouillis comme du riz. Les hommes de Fuhkeen ont encore , comme autrefois , le monopole du commerce de toute cette côte.

Dans le cours de nos excursions , nous reconnûmes Kin-Mun , grande île au nord du havre d'Amoy , où d'immenses rochers , entassés les uns sur les autres , semblent avoir été ainsi disposés par la main des hommes. Quoique stérile , elle renferme 50,000 habitans , qui sont de hardis navigateurs et marchands.

Après un voyage de six mois et neuf jours , nous touchâmes à Lintin , près Macao , le 29 avril.

W.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

NOTICE sur les monts Cotocton de la Virginie et du
Maryland, par C. S. RAFINESQUE.

Tout ce que l'on a écrit sur les monts Alleghany, et les cartes qui en ont été publiées, sont vagues et sans détails exacts, même dans les lieux et passages les plus connus et fréquentés, tels que celui-ci ; car il y a longtemps que Jefferson a rendu fameux le passage du fleuve Potomak dans ces montagnes. Maintenant il y a des routes très fréquentées, un canal longeant le fleuve, et une route de fer dans le voisinage ; cependant toutes les cartes sont fautives à l'égard de ce passage et des monts voisins.

Le nom même de ce défilé de montagnes est presque ignoré, hormis dans le voisinage, et ne se trouve pas porté sur les cartes : ce nom est *Cotocton*, beau nom aborigène très sonore, et que je vais introduire en géographie. Sa largeur est de 14 milles.

Le fleuve Potomak sépare les monts Alleghany du nord des monts Apalaches du sud. Ce passage ou défilé se nomme Cotocton, ainsi que les collines qui le forment, et les deux rivières qui y affluent du nord et du

sud. Il en est de même plus au nord, où le passage du fleuve Hudson se nomme Mattawan comme les collines attenantes, ce passage divisant les monts Alleghany des monts Taconick.

L'esquisse ci-jointe, quoique très imparfaite, donnera une idée de la structure de ces monts et de leur défilé. Elle comprend environ 48 milles anglais du nord au sud, depuis les bornes de la Pensylvanie jusqu'au 39° degré de latitude nord. J'ai passé cinq fois ces montagnes en plusieurs lieux, en 1819, 1825, 1832 et 1833, et ce n'est que cette année que j'en ai pu saisir toute la configuration physique, toutes les cartes me trompant en ne mettant qu'une rangée étroite de montagnes où il y en a trois ou quatre, et les appelant simplement *Blue-Ridge* ou Crête-Bleue.

Il y a d'abord la montagne isolée de Monocasy, formant un avant-poste en Maryland, sous le nom de *Sugarloaf* ou Pain-de-Sucre, quoiqu'elle ne soit pas conique; mais sa forme est trilobe ou à trois éminences arrondies. Elle a 15 milles de tour et 600 pieds de haut. Sa structure géologique est primitive; c'est en quelque sorte un cristal de quartz blanc. Elle est déboisée, le bois en ayant été coupé pour les forges; mais les arbres poussent de nouveau. Elle a plus de 50 sources d'eau. A l'ouest sont les montagnes, qui, vers les bornes de la Pensylvanie, où elles forment un plateau de 8 à 10 milles de large, se divisent en trois branches de longueurs très inégales, et qui sont toutes trois coupées par le Potomak. La branche ouest est la seule qui soit continue, quoique coupée par une foule de cois et s'appuyant sur un pic nommé mont Misery, justement sous la borne du Maryland et Pensylvanie, qui a plus de 1,200 pieds au-dessus de la vallée qu'il surmonte.

La deuxième branche du milieu est la plus courte, n'ayant que 20 milles de long, dont la moitié dans chaque état. La vallée en Maryland se nomme *Pleasant-Valley*, et en Virginie, *Hollers-Valley* (Vallées agréables et creuses). Sa largeur est de 2 milles au plus. Elles sont bien arrosées.

Entre cette branche et la troisième ou orientale, gît la grande vallée de Cotocton, ou plutôt les deux vallées du nord et du sud, portant toutes deux ce nom, ainsi que leurs rivières; chacune a environ 20 milles de long et 4 à 5 de large. A l'est, gisent les monts Cotocton du nord et du sud, qui deviennent graduellement des collines dans la Virginie, par l'élévation du terrain qui les porte, et se nomment *Hiccory-Hills* et *Bull-hills* (colline des Noyers et des Taureaux), s'étendant à plus de 100 milles.

Les monts Cotocton s'élèvent d'environ 1,000 pieds au-dessus du fleuve et 1,200 au-dessus de la mer. Ils sont primitifs; les roches sont de granit et quartz blanc et coloré en masses, avec d'autres minéraux. Elles sont boisées, quoique stériles généralement; les vallées entre les branches sont fertiles et cultivées, avec des schistes primitifs. A l'ouest, vient la grande vallée calcaire, qui les sépare des Alleghany propres, ayant 600 milles de long et 15 de large.

ÉTABLISSEMENT *d'une nouvelle colonie pour les noirs libres, au cap Palmus.*

La Société de colonisation de l'État de Maryland (auxiliaire de la Société de colonisation américaine des

noirs libres), formée en janvier 1831, fit partir en octobre de la même année, le navire l'*Orion* pour Monrovia, avec trente-et-un émigrans sous la direction du docteur James Hall. Dans le mois de décembre suivant, la législature du Maryland accorda une somme de 200,000 dollars, pour le transport et la colonisation d'émigrans en Afrique, et le cap Palmas fut choisi pour y former un nouvel établissement.

Le docteur Hall décrit ainsi les avantages de cette position.

« La côte d'Afrique, lorsqu'on a suivi une direction sud-est, en partant du Rio-Grande et passant par Sierra-Leone, le cap Mount, Monrovia, Grand-Bassa et la rivière Cestos, tourne ici (au cap Palmas) à l'est-nord-est vers le cap *Trois-Pointes*, l'embouchure du Niger et Fernando Po, dans la baie de Biafra (*the Bight of Biafra*). Le voyage de retour du cap Palmas aux États-Unis ou en Europe est toujours facile, les vents alisés du nord-ouest régnant constamment; tandis que plus à l'est, vers l'embouchure du Niger, on se trouve hors de l'influence de ces vents, au milieu de calmes et de courans qui rendent la navigation longue et pénible. La position du calme Palmas doit en faire un jour un point important, comme entrepôt commercial, et comme lieu de relâche pour les navires américains ou européens destinés pour le Niger.

« La température de ce cap est à-peu-près la même que celle de Monrovia, quoique cependant elle soit reconnue plus saine. Un Anglais, le capitaine Spencer, qui a conduit pendant quatorze ans un établissement à l'embouchure de la rivière Cestos, entre Bassa et le cap Palmas, a souvent employé sur la côte des maîtres de

navires et leurs équipages pendant des semaines et même des mois entiers, sans qu'ils en aient ressenti aucun mal, tandis que, dans les établissemens actuels, un étranger ne peut passer une nuit à terre sans être incommodé. Cet effet est attribué aux marécages de mangliers (*Rhizophora*) formés par les énormes quantités de dépôts d'alluvion, apportés par les rivières Gambie, Domingo, Rio-Grande, Nunez, Pongas, Kabba, Sierra-Leone, Karamanka et Piscou. Au contraire, depuis la rivière Saint-Paul, autour du cap Palmas, jusqu'à l'Assinée, près le cap Trois-Pointes, on ne rencontre point de grands fleuves qui forment de semblables couches alluvionnaires.

« Un autre avantage du cap Palmas est de fournir du riz, dont les bâtimens ont toujours besoin, pour faire leur voyage de retour.

« La ville, située à la pointe méridionale, où le promontoire se lie au continent, regarde la rade au sud; de ce point, le cap se dirige au nord-ouest, et se terminant par des rochers inaccessibles et presque perpendiculaires, forme entre cette extrémité et la terre une baie sûre et commode. Le point culminant de ce promontoire est à 100 pieds au-dessus du niveau de la mer, et une batterie de quelques pièces qui y serait placée suffirait pour commander la ville, la baie, la rade, et le pays qui se trouverait à portée de canon. »

Le docteur Hall, nommé agent de la Société, devait mettre à la voile, cet automne, pour la nouvelle colonie, sur un bâtiment capable de contenir soixante-dix à cent émigrans, dont vingt-cinq du Maryland, et le surplus pris parmi ceux des habitans de Libéria qui voudraient quitter leur résidence. Ce navire, outre les marchandises nécessaires pour payer le territoire, portera des armes,

munitions et provisions pour six mois, les charpentes du magasin général et de la maison d'agence, les outils, instrumens aratoires, etc. Il restera en vue du cap Palmas, jusqu'à ce qu'une batterie ait été élevée et garnie de canon et que l'établissement soit en activité. Les expéditions se succéderont ensuite, et on établira toutes les fortifications nécessaires à la défense de la colonie.

*ÉTAT de l'enseignement dans la colonie de Liberia
(Afrique) au 30 juin 1832.*

Il y a une école publique de garçons et une de filles dans chacun des districts de la colonie, savoir :

2 à Monrovia, comptant.	36 garçons ,	57 filles.
2 à Caldwell	34	42
2 à Millsburg.	21	11
	91	110

Ce qui donne pour les élèves des deux sexes. 201

Auxquels ajoutant le nombre des adultes qui suivent une classe du soir ouverte à Caldwell 25

Le nombre des individus qui reçoivent les bienfaits de l'instruction s'élève à 226

On leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire et la géographie.

Les instituteurs reçoivent chacun un salaire annuel de 400 dollars, et les maîtresses, 200 dollars.

Traité entre les États Unis et Siam.

Vers la fin de février dernier, le sloop de guerre *Peacock* aborda à Siam, ayant à bord M. Edmund Roberts, envoyé du président des États-Unis à la cour de Cochinchine et de Siam, pour contracter un traité commercial que M. Roberts a réussi à faire signer. D'après les renseignemens qu'il a fournis sur l'état agricole de ce royaume, il paraît qu'en octobre 1831, une grande inondation a eu lieu, et a couvert généralement la surface du pays, pendant trois mois, à une profondeur de trois ou quatre pieds. Les plantations ont été détruites, ainsi que les arbres fruitiers; un grand nombre d'individus ont perdu la vie, et la plupart des bestiaux ont péri. Il n'y avait plus de marée sensible dans la rivière Meïnam, et le flux courait à raison de 5 à 6 milles par heure. Le pays commençait à se remplacer, autant que possible, en riz, sucre et café.

Les journaux de Boston annoncent le retour de Nathaniel Jarrys Wythe, chef de la compagnie d'aventuriers qui ont fait récemment le voyage jusqu'à l'Océan Pacifique par terre. Il a ramené avec lui deux jeunes Indiens de la tribu des *Têtes-Plates*.

Canal de Chesapeake et de Delaware. — Durant la semaine qui a fini le 15 novembre 1833, 165 bâtimens ont traversé ce canal, dont 69 venant de la Delaware et 26 de la Chesapeake : total des bâtimens pendant la saison, 5,340.

Canal de Chesapeake et de l'Ohio. Ce grand ouvrage est complètement achevé depuis le district de Columbia jusqu'aux premières chutes à *Harper's-Ferry*. Il a déjà transporté une grande quantité de marchandises.

Lettre de M. TOWNSEND à M. le président de la Société de Géographie.

Paris, le 8 janvier 1834.

Monsieur,

J'ai l'honneur d'offrir à la Société de Géographie deux cartes américaines, l'une représentant les États-Unis, l'autre l'état de New-York. La première, œuvre d'un géographe estimé, appartient plutôt à la politique qu'à la géographie : elle n'embrasse, outre les vingt-quatre états, que cette partie de l'immense territoire de la confédération qui envoie des députés au congrès national. Cependant, pour la position et la grandeur relatives des états, pour le cours des fleuves et des rivières les plus considérables, et pour les traces des lignes de communications entre les diverses parties du pays, soit par des canaux, soit par de grands chemins, cette carte est aussi parfaite qu'il était possible de la faire avec les renseignements qu'on possédait en 1831. Il est pourtant à regretter qu'on ait mis si peu de soin à représenter quelques chaînes importantes de montagnes, dont les positions et les hauteurs ont été assez exactement déterminées, et qu'en colorant la carte on en ait tant sacrifié la clarté et la netteté à l'éclat et à l'étendue des couleurs.

La carte de l'état de New-York pourrait être déjà considérée comme ancienne; mais, par cela même, elle possède quelques avantages sur celles qui ont été publiées plus tard; contenant à peine l'indication de quelques villes et chefs-lieux de comtés, il n'en est que plus facile d'y distinguer les divisions législatives et judiciaires (*counties*) et administratives (*towns*), et surtout d'y remarquer les traces des grandes acquisitions de territoire faites ou par des particuliers ou par des compagnies. Celui qui voudrait étudier l'ordre politique et admini-

stratif de cet état, le plus important de l'Union Américaine par sa position, sa population, ses richesses, et les avantages naturels du pays, ou qui désirerait se former une idée nette du système qui a prévalu dans le partage de son territoire en propriétés particulières, pourra puiser dans cette carte d'utiles renseignements.

C'est avec un véritable plaisir, monsieur, que je vous annonce la formation d'une société dont les travaux serviront bientôt, je l'espère, à hâter la marche des connaissances géographiques. Je parle du lycée qui vient d'être organisé au dépôt de la marine à New-York, sous le nom de *United-States naval Lyceum*. Les résultats les plus importants de cette nouvelle association seront de réunir les efforts des officiers de la marine marchande et de celle de l'état; de leur donner des instructions pour les recherches scientifiques que leurs fréquens voyages pourront les mettre à même de faire; de leur fournir un dépôt pour les objets intéressans ou curieux qu'ils auront rapportés, et enfin de leur offrir les moyens de publier les observations et découvertes qu'ils auront faites.

Je me plais à croire, monsieur, que la Société de Géographie se félicitera de la formation de ce nouvel auxiliaire dans une ville dont les vaisseaux, soit du gouvernement, soit du commerce, pénètrent dans toutes les mers; et s'il paraissait utile à la Société d'établir avec cette association de ces rapports qui naissent de l'identité du but et de la communauté des travaux, je m'estimerais heureux d'en devenir l'intermédiaire.

Pilote de la côte des Deux-Amériques, donnant les indications des principaux havres, anses et promontoires existant sur cette côte, les directions des vents, les latitude et longitude, et une table des marées, par Edmund

M. Blunt; 12^e édit. (657 p. gr. in-8°). New-York, 1833.

Le mérite de cet ouvrage, auquel l'auteur a consacré quarante années de sa vie, est constaté par le fait de la vente de onze éditions successives qui ont épuisé 37,000 exemplaires.

L'auteur a puisé aux sources les plus authentiques, en s'appuyant des explorations faites par ordre du gouvernement américain, de renseignemens certains fournis par les pilotes-côtièrs, caboteurs, et des travaux et communications des navigateurs les plus distingués de tous les pays, et enfin de ses propres observations. Dans un travail aussi étendu, puisqu'il s'agit de donner des indications sur une côte de plus de 6,000 milles en longueur, l'auteur ne se flatte pas d'être à l'abri de toute erreur; mais il a la conscience d'avoir apporté à cette grande tâche un zèle infatigable et scrupuleux que l'appât du gain n'a point stimulé, puisque, malgré le grand nombre des éditions, les profits de cet ouvrage ont été entièrement absorbés par les dépenses qu'il a exigés.

M. Blunt fait remarquer que depuis la première édition du *Pilote*, le taux ordinaire de l'assurance a diminué de moitié pour les bâtimens côtiers, et des quatre cinquièmes pour les navires allant à la Nouvelle-Orléans, et qu'il est hors de doute que les progrès de la science hydrographique n'aient contribué à cette réduction.

Il termine sa préface en déclarant que les infirmités causées par l'âge et les fatigues ne lui permettent plus de continuer à présider à cette publication, qui sera confiée à son fils, M. G.-W. Blunt. W.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 mars 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société royale de Londres adresse le deuxième volume de ses *Transactions* pour l'année 1833.

M. Leprieur écrit à la Société pour lui adresser une notice succincte de son voyage dans la Guyane centrale. La lecture de ce document est réservée pour la prochaine assemblée générale.

M. Jouannin écrit à la Société pour lui offrir, au nom de l'auteur, un exemplaire de l'ouvrage que M. de Falbe vient de publier sous le titre de *Recherches sur l'emplacement de Carthage*. M. d'Avezac est invité à en rendre compte.

M. Bianchi dépose sur le bureau plusieurs numéros du *Journal de Smyrne* et des *Moniteurs Ottoman et Égyptien*, et il signale divers fragmens géographiques qu'il lui paraîtrait utile d'extraire pour le Bulletin.

La section de publication, qui avait été chargée d'examiner le manuscrit de M. Lefel sur l'histoire philosophique de l'Afrique occidentale, présente son rapport sur cet ouvrage. D'après ses conclusions, la Commission

centrale décide qu'il n'y a pas lieu de publier ce travail dans le recueil des Mémoires de la Société.

La même section avait aussi à examiner la proposition de M. d'Urville relative à la publication du voyage de Bonechea à l'île d'Amat (Taïti). Cette relation en espagnol lui paraît intéressante pour l'histoire de la géographie, et elle conclut à ce qu'elle soit publiée dans le Recueil de la Société, ainsi que la traduction française.

La commission spéciale chargée d'examiner le concours relatif au nivellement des rivières de France, présente son rapport par l'organe de M. le colonel Corabœuf, et propose qu'il soit décerné une des médailles d'or de 100 francs à M. Jodot, auteur d'un mémoire sur le nivellement d'une partie du cours de la rivière de la Vesle.
— Adopté.

M. Jouannin lit, pour son frère, un mémoire qu'il a communiqué dans la dernière séance, sur le choix de la mesure qu'il conviendrait d'adopter, d'une part, pour le diamètre des globes terrestres artificiels, et d'autre part, pour les méridiens des cartes géographiques et des mêmes globes. D'après le désir de l'auteur, M. le président désigne une commission composée de MM. Corabœuf, Costaz et d'Urville pour faire un rapport sur ce mémoire.

M. le commandant d'Urville lit un récit d'une excursion qu'il a faite à l'île de Célèbes dans le cours de son voyage autour du monde.

Séance du 21 mars.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Galindo et Lavallée adressent de Trugillo et de Trinidad de Cuba, un duplicata des lettres qu'ils ont écrites à la Société les 9 février et 1^{er} octobre 1833, et qui

se trouvent déjà mentionnées dans les procès-verbaux des séances du 21 septembre et du 22 novembre 1833.

M. l'amiral de Krusenstern écrit à la Société pour lui offrir le tome II des mémoires hydrographiques qui accompagnent son Atlas de la mer du Sud. Un exemplaire de ce volume, adressé précédemment à la Société, ne lui était point parvenu.

M. Gross-Hoffinger écrit à la Société pour lui offrir plusieurs ouvrages qu'il a publiés, et il exprime le desir de voir des relations s'ouvrir entre la Société dont il est membre et l'institut géographique qu'il dirige à Leipzig.

MM. le baron de Ladoucette et Fontanier écrivent à la Société pour lui faire hommage, le premier, de son *Histoire des Hautes-Alpes*, et le second, de son *Voyage en Orient*.

M. Jomard entretient l'assemblée du voyage de M. d'Orbigny, exécuté dans l'Amérique méridionale pendant les huit dernières années; il annonce que ce voyageur a rapporté en France de riches collections ethnographiques, de nombreux vocabulaires et des cartes itinéraires de toutes ses excursions dans la Patagonie, dans le haut Pérou, dans les Cordillères, et dans les provinces des Moxos, des Chiquitos, etc. Il regarde ce voyage comme un des plus importants qu'on ait faits depuis long-temps dans l'intérieur des terres.

La commission spéciale chargée de juger le concours relatif au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie correspondant à l'année 1831, déclare qu'elle est d'avis qu'il soit décerné à M. le capitaine Ross la grande médaille d'or de 500 francs, pour son dernier voyage dont le principal objet était la question du passage nord-ouest entre les deux Océans. Une mention

très honorable est décernée à M. le capitaine Biscoe, pour ses découvertes dans l'Océan antarctique. Enfin, la commission a décidé que les voyages de nos compatriotes, MM. Victor Jacquemont dans l'Indostan et d'Orbigny en Amérique, seraient cités avec distinction.

La même commission communique le programme du prix offert par S. A. R. le duc d'Orléans. La rédaction en est adoptée.

Après délibération, la Commission centrale remet au concours deux sujets de prix échus au 31 décembre 1833, et pour lesquels il n'est point arrivé de mémoires. Le premier de ces prix, relatif à *l'histoire mathématique et critique des mesures de degrés*, est prorogé pour être décerné à la séance générale de mars 1835, et le second, relatif aux *antiquités américaines*, est prorogé pour être décerné en mars 1836.

M. Roux de Rochelle lit une notice sur les principales navigations entreprises le long des côtes occidentales de l'Amérique du Nord.

M. Jomard donne des explications sur une grande carte manuscrite de l'Amérique, de 1604, citée dans cette notice, et qui est depuis peu exposée à la section géographique de la Bibliothèque royale.

M. d'Avezac donne lecture de la suite de ses *Études géographiques et ethnographiques sur Alger*.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

M. GEORGE ROBINSON, voyageur.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 mars 1834.

Par la Société royale de Londres : *Transactions de cette Société*, 2^e part. 1833. 1 vol. in-4^o.

Par M. le capitaine Falbe : *Recherches sur l'emplacement de Carthage, suivies de renseignemens sur plusieurs inscriptions puniques inédites, de notices historiques, géographiques, etc.*, avec le plan topographique du terrain et des ruines de la ville dans leur état actuel, etc. 1 vol. in-8^o et atlas in-folio.

Par la Société de géologie : Feuilles 6 à 9 du tome iv de son *Bulletin*.

Par M. le directeur : *Revue des voyages*, 3^e livraison.

Par M. de Moléon : *Recueil de la Société Polytechnique*, 2^e série, n^o 2, cahier de février.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de février.

Par MM. les directeurs : 24 numéros du *Journal de Smyrne*, 5 numéros du *Moniteur ottoman*, et 1 numéro du *Moniteur égyptien*.

Séance du 21 mars.

Par M. l'amiral de Krusenstern : *Recueil de mémoires hydrographiques*, 2^e vol., in-4^o. Saint-Petersbourg, 1827.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 16^e livr., in-8^o.—Voyage de Vancouver.

Par M. Fontanier : *Voyages en Orient, entrepris par ordre du gouvernement français* (second voyage en Anatolie). 1 vol. in-8.

Par M. le baron de Ladoucette : *Histoire, topographie, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes*, avec un atlas, 2^e édition. 1 vol. in-8^o.

Par M. le baron de Chaudoir : *Description de quelques médailles grecques du musée de M. le baron de Chaudoir*, par Dominique Sestini. Florence, 1831. 1 vol. in-4^o.

Par M. le docteur Gross-Hoffinger : *Handbuch für Reisende durch das Erzherzogthum Oesterreich, Steiermart, Salzburg, Krain, Karnten, Tirol, Illyrien, Dalmatien und das Lombardisch-Venetianische Kœnigreich, etc.*, 1 vol. in-8^o. — *Oesterrich wie es ist Gemalde von Normann*. 2 vol. in-8^o. — *Der Kahlenberg und Seine Umgebung, oder die nordlichen gebirgs-umgebungen wiens, etc.*, 1 vol. in-12. *Austria, -Zeitschrift für Oesterreich und Deutschland*. 1^{er} cahier, in-8^o.

Par M. le capitaine d'Urville : 4 livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par la Société d'agriculture, des sciences et des arts de Valenciennes : *Mémoires de cette Société*, 1^{er} vol., in-8^o, avec planches.

Par M. Morin : *Instruction sur la manière de faire des observations météorologiques*, in-8°. Paris, 1834.

Par la Société libre d'agriculture d'Évreux : *Recueil de cette Société*, n° 17, janvier 1834.

Par la Société polonaise des Études : *Premier compte rendu de cette Société*, in-8°.

Par M. le directeur : Plusieurs nos du journal *l'Institut*.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGE DANS LA GUYANE CENTRALE,

Par M. LEPRIEUR. (1)

Le desir de voir moi-même ce que tant de Français avaient vu, d'étudier la végétation et les autres branches de l'histoire naturelle, si riches sous les tropiques, m'avait de bonne heure et malgré ma famille, fait tourner mes études vers les parties qui, sous tous les rapports, pouvaient rendre mes voyages profitables à la science, si j'étais jamais assez heureux pour être mis à même de suivre les traces de mes nombreux devanciers; j'étais préparé, mais je n'osais plus concevoir d'espoir

(1) M. Leprieur a remis à la Société, à l'appui de cette relation, quatre feuilles renfermant les élémens d'une carte du cours de l'Oyapock et d'une partie de celui du Jari, ainsi qu'une série d'observations astronomiques faites pendant le cours de son voyage.

fondé, quand j'eus le bonheur inespéré d'être attaché au service de santé de la marine et envoyé au Sénégal dans les premiers mois de 1824. MM. le baron Hugon, baron Roger, Gerbidon, Jubelin, gouverneurs de cette colonie, voulurent bien mettre à ma disposition tous les moyens nécessaires pour me mettre à même de recueillir tous les matériaux possibles pour faire connaître ce pays, sur lequel jusqu'alors on n'avait eu que fort peu de renseignemens; dont on ignorait l'entomologie, la végétation, la constitution géologique, et surtout la topographie. Je rassemblai dans les nombreuses courses que je fis pendant mon long séjour tous les croquis nécessaires, toutes les notes et observations que me permettaient mes moyens pour pouvoir faire connaître ce pays, et fus enfin rappelé au port de Brest en 1829.

Mes courses m'avaient habitué aux fatigues, et ma santé n'avait que fort peu souffert des nombreuses atteintes du climat dangereux aux influences duquel je venais d'être soumis.

Je profitai toutefois à Paris d'un congé qu'on venait de m'accorder, quand M. Jubelin, qui, du Sénégal, avait été envoyé pour gouverner la Guyane française, voulut bien se souvenir de moi, et me mettre à même de rendre quelques services à la géographie. Un prix venait d'être proposé pour la reconnaissance de la Guyane-Centrale; on désirait déchirer enfin le voile qui couvrait encore ces contrées, et les faire connaître à l'Europe savante.

M. Jubelin m'appela près de lui pour me charger de cette exploration, que j'acceptai avec le plus vif empressement, et pour laquelle je fis tous les préparatifs nécessaires.

Je partis de Nantes dans les premiers jours de juillet

1830, parfaitement rétabli, et ne songeant plus aux fatigues que j'avais déjà éprouvées sur la côte d'Afrique; je connaissais la végétation et les plantes des parties que j'avais parcourues; mais un nouveau champ s'ouvrait devant moi. Vierges encore des pas européens, j'allais voir, j'allais parcourir ces belles forêts vieilles comme le monde, et dans lesquelles n'avait jamais résonné la cognée du bûcheron. L'entomologie, la botanique et les autres parties de l'histoire naturelle allaient successivement devenir le but de mes recherches; de plus j'avais à m'occuper d'une science vaste, à laquelle les travaux des savans modernes a fait faire des pas de géans. Faible élève encore de cette belle science, à laquelle je n'ai pu fournir que peu de matériaux, j'étais chargé de faire connaître la géographie de ce pays nouveau, d'en reconnaître les rivières et les montagnes qui leur servent de berceau, ainsi que d'en tracer la topographie; c'est avec ces douces illusions que je débarquai à Cayenne dans les premiers jours de septembre. Toutes n'ont pas été réalisées complètement, et malgré mes efforts, je n'ai pu atteindre le but du voyage; mais je m'estimerai encore assez heureux si les observations que j'ai faites et que je sou mets à votre jugement peuvent mériter votre approbation et vos encouragemens.

Après quelques jours consacrés au repos, je demandai à aller visiter le pays, afin d'en étudier la nature et de connaître les difficultés que j'aurais à vaincre par la suite.

Je partis donc dans les premiers jours de novembre pour l'Oyapok, que je remontai jusqu'à sa jonction avec le Camopi; ce fut dans ce voyage que, pour la première fois, j'eus occasion de voir les Indiens peu nombreux qui en habitent les bords, faibles dé-

bris des nations plus populeuses qui les habitaient autrefois.

Je pus dans ce voyage me faire une idée nette des obstacles , sans cesse renaissans, qui en rendent l'exécution si difficile; et les rapides nombreux qu'il faut continuellement remonter n'en sont pas le moindre : jusqu'à l'embouchure du Camopi, qui n'est que 45 ou 50 lienes de l'embouchure d'Oyapok, on en compte près de trente, dont quelques-uns de plus d'une lieue; le seul moyen à employer est de hisser les embarcations dans les petites passes latérales, dont les courans moins rapides sont plus faciles à vaincre.

Je fis connaissance dans ce premier voyage avec les *Pyrions*, que leur vieux chef *Alexis* s'empressa de faire partir pour la pêche et la chasse, afin de pouvoir m'offrir quelques pièces de gibier ou de poisson frais; ce qui effectivement ne tarda pas à arriver. Je visitai aussi les ruines des établissemens des jésuites à Saint-Paul et à Sainte-Foi, à l'embouchure de Camopi; le poteau encore debout des habitations, les débris d'un four, sont au milieu d'une forêt de citronniers et de cacaoyers, les seuls vestiges des grandes missions que ces hommes (remarquables par l'étendue de leurs vues) avaient formées pour y attirer les Indiens.

De retour à Cayenne de ce premier voyage, pendant lequel j'avais trouvé une énorme quantité de matériaux nouveaux pour l'histoire naturelle, je fis les préparatifs d'une nouvelle excursion; et cette fois, je fus visiter *Ouessa* et ses deux affluens *Couripi* et *Rokawa*, dont les cours lents, à travers les plaines basses qui les entourent, contrastent d'une manière bien étrange avec l'Oyapok, dont le cours est si rapide : c'est sur les îlots qui existent épars au milieu des vastes plaines noyées de Ro-

kawa, que quelques *Palicours*, débris de la nation de ce nom, ont établi leur demeure; parmi eux aussi j'ai trouvé deux *Toutanes*, les seuls individus d'une peuplade autrefois nombreuse : la terre est fertile et leur fournit en abondance les diverses sortes de racines alimentaires et les fruits qui font la base de leur nourriture; mais leurs demeures sont, au commencement de la belle saison, si infestées de maringouins, que tous les soirs, pour pouvoir dormir, ils sont forcés de se réfugier dans leurs canots, qui dès-lors se trouvent transformés en chambres à coucher; encore faut-il, pour pouvoir reposer, qu'ils aillent à une assez grande distance des terres sèches pour éviter les atteintes des ennemis de leur sommeil.

Ce fut au retour de ce second voyage que me furent remis les derniers instrumens qui avaient été demandés pour l'expédition; je fis dès-lors tous les préparatifs, et rien de ce qui fut jugé nécessaire ne fut oublié dans cette occasion; malheureusement, me fiant au dire de personnes que je croyais instruites, je partis de fausses données, je me chargeai de divers objets totalement inutiles, et qui m'embarrassèrent plus qu'ils ne me servirent.

Dès les premiers jours de juin 1832 j'avais quitté Cayenne pour me rendre sur l'Oyapok; sur un ordre dont j'étais porteur, des embarcations me furent remises pour l'expédition dont j'apportais toutes les marchandises; il ne me resta plus qu'à former les équipages dont j'avais besoin, et quelque peine que j'aie prise, il me fut impossible de les compléter sur le bas Oyapok; ce ne fut que sur la *Crique Romontabo* que le vieux Alexis me les compléta au moyen d'un certain nombre de ses Pyrions; aussi après une journée que je

leur accordai pour faire leurs préparatifs, on se remit en route; et, malgré le temps que, pour nourrir un aussi grand nombre d'individus, on était forcé de consacrer à la chasse et à la pêche, nous atteignîmes bientôt l'embouchure du *Camopi* et peu après les premiers établissemens *Oyampis*, sur lesquels je m'arrêtai quelques jours pour donner à mes gens le temps de se reposer, et aussi pour réparer les canots qui déjà étaient endommagés : de ce point jusqu'à l'endroit où l'*Oyapok* cesse d'être navigable, je ne fis plus que de petites journées, autant à cause des difficultés du chemin (le lit du fleuve étant presque à sec), que pour examiner à mon aise les mœurs de ces peuples si nouveaux pour moi; et je n'arrivai chez José Antonio que dans les premiers jours de septembre. Parfaitement reçu par ce chef, il mit à ma disposition tout ce dont je pouvais avoir besoin; je me préparais déjà à le quitter pour visiter les forêts vierges quand des objets que j'attendais de Cayenne, et des contrariétés me forcèrent de revenir subitement sur le bas *Oyapok*; je profitai alors de ce contre-temps pour relever plus facilement toute la partie du cours de cette rivière qui est au-dessus du *Camopi* et dont je ne connaissais pas de tracé : quoique le docteur Leblond l'ait autrefois parcourue, y ait séjourné plusieurs mois, et l'ait relevée, toute cette partie, que les difficultés du trajet a fait estimer à 70 lieues environ, n'en comporte au plus que 50; ce qui avec les 50 de la partie inférieure à cet affluent, n'en porte tout le cours navigable qu'à cent lieues.

Peu de jours me suffirent pour ce voyage, qui me mit à même de mieux étudier les nombreux rapides que je descendais; mon canot, que José Antonio (qui m'accompagnait), faisait gouverner, glissait rapide au milieu des flots bouillonnans de ces montagnes russes d'un

nouveau genre; combien j'admiraïs l'adresse de ces hommes à gouverner un canot au milieu des brisans ! l'œil exercé de l'Indien apercevait la roche sous les flots mobiles, et un coup de pagaie la lui faisait éviter; mais c'est surtout lorsqu'il arrive sur le bord du rapide que brille toute son adresse : dressé sur le banc ou le bord du canot, il trace et suit à travers l'écume et les rochers le chemin de celui qu'il dirige, explique à ses compagnons les manœuvres à faire pour éviter les dangers qu'il leur désigne de la main; il n'y a point la moindre crainte à avoir, quoique pourtant le plus petit choc soit capable de faire briser, sinon couler les embarcations.

Je ne séjournai sur le bas *Oyapok* que le temps strictement nécessaire pour terminer les affaires qui m'y avaient appelé, prendre les objets qui étaient arrivés de Cayenne pour l'expédition, et repartir aussi vite avec des vivres en assez grande quantité pour n'être pas forcé de chasser ou pêcher; en remontant, ma marche fut si prompte que je n'eus besoin que de 13 jours de marche au lieu de 30 que l'on met ordinairement pour remonter cette rivière jusqu'où elle cesse d'être navigable; là j'éprouvai de nouvelles difficultés : le chef *José Antonio*, à la suite des fatigues du voyage, étant tombé malade, et hors d'état de m'aider, il fallut m'armer de patience; je ne pus plus que fort lentement faire les préparatifs du portage, par lequel je me proposais de reconnaître les sources de l'*Oyapok*; je perdis, non sans en être très contrarié, plusieurs jours à attendre et à décider des Indiens à me servir de guide; enfin, le 8 novembre, accompagné de 14 individus, je partis pour me rendre aux sources de l'*Oyapok*; avec moi se trouvait un excellent Indien, dont l'établissement en était voisin, et chez le-

quel je me rendis ; tout le pays est extrêmement boisé, et quoique suivant un chemin très fréquenté par les Indiens, nous éprouvions beaucoup de difficultés, tant à cause de l'activité de la végétation, qui reproduit presque instantanément les parties retranchés, ou l'entrelacement des plantes grimpantes, qu'à cause des nombreux circuits du chemin et de la fugacité des traces, remarquables seulement pour l'habitant de ces vastes forêts.

Le plus petit sentier de nos forêts d'Europe est mieux marqué que ces grandes routes indiennes, dont souvent la direction n'est indiquée que par quelques branches froissées ou au plus cassées de distance en distance.

Nous suivions sous des voûtes de verdure impénétrables aux rayons du soleil, une route extrêmement variée, mais dont malheureusement il était impossible de voir le développement ; à travers l'épaisseur des bois, nous passions alternativement d'une forêt marécageuse de palmiers, entrelacés de balisiers, d'orchidées, de pteris et de dicsonias, sur une colline couverte de meliacées ou de lecitis, sous l'ombrage desquels des poivres, des géonoma, des psychotria, des fougères et autres plantes vivaient abritées des rayons perpendiculaires du soleil de ces contrées ; la boussole et quelques rayons du soleil échappés à travers le feuillage, indiquaient seuls la direction de la route que nous suivions, et qui était N. E., S. O. ; souvent, malgré la sécheresse, nous trouvions un joli ruisseau d'eau limpide, faible tributaire de l'Oyapok, coulant sur un lit de sable blanc, au pied d'une colline, sur le côté opposé de laquelle on ne trouvait que les lits desséchés d'une autre plus faible encore ; enfin, après quatre jours de marche sous cette végétation gigantesque, nous arrivâmes à l'établissement dési-

gné sous le nom *Coqs de Roches*, à deux lieues au Nord des sources de l'*Oyapok*, après avoir, pendant ce portage, traversé quatre fois cette rivière ou ses branches.

Près de cet établissement les montagnes sont en grand nombre, et la direction des lignes qu'elles forment est presque Est ou Ouest, peu élevées en général (du moins celles que j'ai mesurées), quoique donnant naissance à l'*Oyapok*, à l'*Arawari*, à *Mapari* ou *Jari*, et autres rivières, tributaires de l'Amazone ou de l'Océan; elles ne doivent être considérées que comme la partie la plus basse des contreforts les plus Est de la ligne de partage des eaux des Guyanes française et brésilienne; les rochers que l'on aperçoit sur leurs flancs, sont ou feldspathiques ou syénitiques, mêlés de quelques granits, mais en petite quantité; toutes, quelles que soient leurs dimensions, portent des marques irréfragables de l'action du feu, soit qu'elles l'aient éprouvé, au moment de leur formation, soit postérieurement : des fentes dans quelques endroits ont été remplies par une substance racheuse (basaltique ou de feldspath pur), qui ne ressemble nullement à la masse; dans d'autres cas (sur l'*Oyapok* et le *Jari*), des fragmens ou nodules syénitiques ou granitiques à cassure concentrique ont été empâtés par un ciment de même nature, ou de nature différente; quant aux roches calcaires, quelles qu'aient été les recherches que j'aie faites, il m'a été impossible d'en trouver, sans doute par la raison toute simple que le pays que j'ai parcouru avait déjà pris son relief, tout faible qu'il est, avant l'époque du dépôt des calcaires.

Après quelques jours consacrés au repos et à l'examen de ce pays que je parcourais pour la première

fois, je fis mes dispositions pour aller sur un établissement que j'avais appris exister au confluent de *Couve* et de *Rouapira*, affluens supérieurs du *Jari*, afin de reconnaître par moi même si ce point était favorablement situé pour en faire un point central, d'où il fût facile de faire des reconnaissances dans les pays environnans; la route, après avoir traversé N. et S., le point culminant des montagnes reprend la direction N. E., S. O, qu'elle avait déjà suivie pour venir aux sources de l'*Oyapok*; le terrain est entièrement semblable: même succession de monticules, de marais couverts de palmiers ou de ruisseaux; mais cette fois, longeant beaucoup plus le cours de *Rouapira*, nous fûmes forcés de traverser cette petite rivière six ou sept fois avant d'atteindre l'établissement situé près de sa jonction avec *Couve*, établissement sur lequel j'arrivai le cinquième jour, premier décembre, de bonne heure.

Là, comme sur les établissemens que j'avais visités précédemment, je fus parfaitement reçu; la plus franche hospitalité me fut offerte, ainsi qu'aux hommes que j'avais avec moi; du *macouray*, de la *crayave*, quelques morceaux de poisson et de la *cassave* nous furent aussitôt apportés, et le chef de la famille nous engagea par signes à nous asseoir et à suivre l'exemple qu'il nous donna de manger; le repas fini, sur son ordre, ses filles apportèrent des grands couis pleins de *cachiri*, que nous faisions circuler à la ronde après y avoir bu; car, chez les Indiens, il est de bon ton de ne jamais refuser de boire dans la coupe de son voisin, et ce serait même lui faire insulte que de lui refuser cette preuve de fraternité.

J'eus en peu de temps reconnu les lieux; les habitans de cet établissement, possesseurs de grandes cultures de

manioc, ayant consenti à me vendre une partie des vivres sur pied, et m'ayant aussi cédé une case pour y demeurer, je me décidai à séjourner sur ce point, en attendant que le chef *José Antonio*, entièrement rétabli de la maladie qu'il avait contractée dans le voyage qu'il avait fait avec moi, pût me donner les renseignements et les guides dont j'avais besoin pour parcourir sûrement les forêts vierges qui m'entouraient. Ce point convenablement situé près du confluent de *Couve* et de *Rouapira*, me donnait la facilité de reconnaître sans peine les cours de ces affluens du *haut Jari*, je fis en conséquence (en attendant que je pusse faire construire une embarcation nouvelle), réparer la moins mauvaise de celles dont je pouvais disposer; dès le 10 décembre je me mettais en route avec huit jours de vivres, deux nègres et un Indien, pour m'assurer par moi-même des ressources en poisson et gibier sur lesquelles je pouvais compter dans ce pays que j'allais habiter pendant quelque temps; au moment du départ j'étais encore indécis sur la direction que je suivrais dans cette excursion; mais arrivé à l'embouchure de *Couve*, toute incertitude disparut; la largeur de cet affluent, la beauté de la végétation qui en couvrait les bords, m'eurent bientôt déterminé; j'avais provision de bons hameçons; aussi, après l'avoir remonté pendant quelques heures, je fis mettre pied à terre, et préparer tout pour passer la nuit; aussi heureux chasseurs que pêcheurs, nous nous remettions en route le lendemain avec bonne provision de poisson et de gibier; l'apparence de la rivière était des plus favorables; son lit était large et ses eaux étendues en belle nape, y coulaient tranquillement et sans obstacles; depuis trois jours je la remontais que rien encore ne me faisait craindre d'être arrêté dans ma

marche, elle était toujours large et profonde; je croyais avoir de la peine (avec le peu de vivres que j'avais emporté) à la remonter jusqu'à ses dernières eaux, et déjà je songeais à revenir, avec des vivres en plus grande quantité pour n'être plus arrêté dans ma course, quand je vis tout-à-coup s'évanouir mes illusions : la belle rivière de *Conve* n'était plus qu'un fort ruisseau embarrassé par des arbres tombés qui en barraient le passage. Elle avait subitement disparu, à un détour que je n'avais pas aperçu, en se divisant en trois branches. Le septième jour au soir je rentrais à l'établissement avec des provisions pour un temps assez long et la certitude de ne jamais manquer de gibier ou de poisson, dont la rivière fourmillait.

Le *Jari*, qui se jette dans l'Amazone, en face de la ville de *Gouroupa*, est la route la plus fréquentée par les *Oyampis* des deux versans sud et nord de cette partie de la Guyane-Centrale, qui ont des relations avec ceux des leurs qui se sont joints à la tribu des *Tamocomes*, qui est établie sur les rivières de *Mouconrou* et *Carapanatoube* : ceux des sources et des divers affluens de l'*Oyapok* sortis, comme leurs consanguins, depuis fort peu de temps des montagnes dans lesquelles ces rivières prennent leurs sources, sont unis à ceux du *Jari* par des liens de parenté que l'éloignement actuel n'a pas encore relâchés; au commencement de la saison des pluies, lorsque tous les travaux de culture sont terminés, ils vont voir leurs parens ou leurs amis d'outre munts. Par suite de ces relations et de ces habitudes de voyage, il est très facile de trouver des guides pour se rendre de l'*Oyapok* sur le *Jari*, et même c'est par suite de cette facilité de communication que je m'étais déterminé à reconnaître le chemin qui conduit de l'*Oyapok* sur l'*A-*

mazon par cette rivière, espérant que plus tard il me deviendrait beaucoup plus facile d'obtenir de bons renseignemens pour me diriger sûrement sur le *Maroni*, que les penplades du centre désignent sous le nom d'*Arawa*.

Le 20 janvier, au moment où je revenais d'une première course sur le *Jari*, je vis arriver deux Indiens expédiés par *José Antonio* avec des lettres qui avaient été envoyées chez lui, ainsi que divers objets que M. le gouverneur me faisait parvenir : *José Antonio* était parfaitement rétabli; aussi à cette nouvelle me décidai-je aussitôt à prendre le chemin qui me séparait de son établissement, afin de pouvoir m'entendre avec lui, et d'en tirer des guides et renseignemens; en peu de jours la distance qui me séparait de lui fut franchie; et je fus à même de m'assurer que tout ce que je venais de recevoir de Cayenne était fort convenable; je regardai dès-lors comme assurée la réussite de mon voyage; et quoique par suite des rapports faits à cet Indien, il ne voulût pas me donner des guides pour me rendre sur le *Maroni*, il me procura autant d'individus qu'il m'en fallait pour faire transporter à l'établissement que je venais de quitter toutes les marchandises d'échange que je venais de recevoir; il consentit lui-même à me servir de guide et d'interprète pour visiter et reconnaître tout le bassin du *Jari*.

Dès que je fus de retour sur l'établissement, il se chargea de faire faire un canot suffisant pour nous contenir, ainsi que toutes les marchandises : trois nègres travaillaient avec lui; et, un mois après notre arrivée, le canot avait été mis à l'eau. Pendant ce temps les Indiens nos voisins m'avaient préparé une partie de couac, telle que de long-temps je n'avais besoin de m'en occuper.

Dans les premiers jours d'avril, tous les préparatifs terminés, nous nous remîmes en route pour redescendre le *Jari* avec l'intention de reprendre pour le remonter *Topipako*, un de ses affluens ouest, espérant que par là j'atteindrais par un portage beaucoup plus court le *Maroni* ou un de ses affluens, et que de cette manière il me serait possible, en remplissant les desirs de la Société de géographie, d'y ajouter la reconnaissance du *Jari* et d'un de ses principaux tributaires; mais je fus bien cruellement déçu de cette espérance que je croyais fondée : j'avais fait partir devant moi toutes, ou du moins presque toutes, les marchandises de l'expédition, une personne qui m'avait été adjointe avec ordre de m'attendre sur l'établissement du nommé *José Ourou*, situé à 35 ou 40 lieues de nous sur le *Jari*, devant moi même m'y rendre trois jours après; mais lorsque j'arrivai sur cet établissement, au lieu de trouver les personnes que j'avais expédiées quelques jours avant moi, je trouvai une lettre par laquelle on m'annonçait qu'avant la fin du mois, on m'expédierait un canot et des guides pour me conduire sur *Carapanatoube*, où on allait m'attendre.

Je n'avais pas besoin de lire la lettre, car dès que j'avais vu qu'on ne m'avait pas attendu, j'avais été convaincu que j'étais abandonné et que mon trop de confiance m'avait perdu, que dès-lors il était impossible de remplir le but de l'expédition. J'attendis toutefois sur cet établissement la lettre et les guides qu'on me promettait, malgré mon intime conviction que cette promesse ne se réaliserait pas.

Je fis tout préparer pour retourner sur l'établissement du confluent de *Couve* et *Rouapira*, je fis préparer des vivres, j'achetai trois nouveaux chiens de

chasse, autant dans l'espérance qu'ils me faciliteraient les moyens de me procurer du gibier, dont le pays abonde, que comme excellens gardiens pour la nuit; décidé que j'étais à faire une tentative pour atteindre avec les trois nègres qui me restaient le *Maroni* ou quelqu'un de ses affluens, je prenais toutes les précautions possibles pour assurer la réussite de ma tentative.

Le 1^{er} mai de grand matin je quittai l'établissement de *Jose Ourou*, non sans avoir observé des hauteurs circum-méridiennes du soleil. Le 6 au soir je revenais forcément sur un établissement dont je connaissais fort bien les environs, et que je ne croyais plus revoir; après nous être reposés un jour, je fis faire tous les préparatifs du portage, aiguïser sabres et haches, nettoyer les fusils, prendre et emballer les objets dont je croyais avoir besoin. Le 8 au soir tout était fini, rien ne manquait à nos préparatifs; nos hamacs seuls n'étaient pas empaquetés: de nouvelles observations circum-méridiennes furent aussi faites dans la journée du 8.

Enfin, le 7 au matin, chargé presque autant que les nègres qui m'étaient restés fidèles, muni de tout ce qui pouvait assurer la réussite de mon entreprise, tant en instrumens et armes qu'en outils; mais chargé de fort peu de vivres, je me mis en marche accompagné en outre par les trois chiens de chasse qui me restaient (un d'eux avait été pris par un jaguar en remontant le Jari); je fis continuellement route au N. O de la boussole, appuyant autant que possible la route au Nord; j'étais forcé, pour ne pas dévier de la direction que je voulais suivre, de marcher le premier, et, dans beaucoup d'endroits embarrassés par des broussailles ou des plantes valubiles, de m'ouvrir un chemin à coups de sabre; souvent même elle devenait si difficile que

nous n'avancions qu'avec peine et en faisant les plus grands efforts. Quoique la marche fût combinée de manière à nous fatiguer le moins possible, ce n'était pas sans un bien vif plaisir que nous voyions arriver l'heure du repos.

Le 12 au matin, déjà au milieu de la quatrième marche, après avoir traversé un bas-fond dans lequel j'avais remarqué beaucoup de pas de *pecaris*, d'*agoutis* et de *chevreuils*, j'entends tout à coup mes trois chiens donner de la voix : la joie et l'espérance me font tressaillir ; déjà je vois en perspective la nourriture de la journée et du lendemain largement assurée ; car je savais être possesseur de bons chiens, et je comptais sur un *pecari* au moins ; je fais aussitôt mettre les paquets à terre, j'y laisse deux nègres tandis qu'accompagné du chasseur *Domingo*, et armés l'un et l'autre d'excellens fusils doubles, je me précipite à travers les fourrées pour arriver le plus tôt possible près de mes chiens qui donnaient au ferme. J'arrive et *Domingo* à mes côtés, mais quel n'est pas notre désappointement. Mes chiens avaient attaqué un jaguar à qui la maladie avait ôté la force de fuir. Sa maigreur était extrême et sa taille énorme ; il s'était défendu, et le plus hardi, le meilleur de mes chiens, à qui d'un coup de dents il venait de briser la tête, se débattait entre ses griffes ; furieux de l'attaque dont il venait d'être l'objet, ses yeux roulaient de rage dans leurs orbites et il était prêt de s'élancer sur les deux chiens qui le harcelaient encore lorsque je l'aperçus. Je glisse aussi vite des balles dans les fusils, je change les amorces afin d'être plus sûr de mon coup, j'ordonne à *Domingo* de faire attention et de ne tirer sur la bête que dans le cas où je l'aurais manquée ; mon coup de fusil fut des plus justes, je mis deux balles à-la-fois dans

la tête du jaguar qui tomba raide mort sur le corps de mon chien. De ce jour jusqu'à mon retour sur l'Oyapok, il ne m'arriva plus rien qui mérite d'être cité. Je ne rencontrai plus un seul animal dangereux, la vie errante que nous menions était devenue monotone de tranquillité, rien ne troublait la paix des solitudes que nous traversions; à peine si nous en effrayions les habitants, ignorans du danger qu'il y avait à nous approcher de trop près.

Le 14, il y avait à peine 25 minutes que nous avions repris notre route, que nous atteignions une belle rivière coulant à pleins bords dans un lit large et profond. Sa direction générale est N. E., S. O.; et la trouvant pendant long-temps trop large pour la traverser, je suis forcé de la remonter. Enfin, parvenu à un endroit où sa largeur apparente à beaucoup diminué, je fais abattre un grand arbre au moyen duquel je parviens à la traverser; mais au lieu d'arriver sur la terre ferme, je n'arrive que dans un labyrinthe de criques latérales que je suis forcé de traverser, dans l'eau jusqu'à la poitrine pendant plus d'une demi-heure, après laquelle nous finissons enfin par atteindre une jolie colline sèche sur laquelle nous prenons un peu de repos; pressé d'atteindre le but vers lequel tendaient tous mes vœux, je ne m'arrêtai pas sur le bord de cette belle rivière (Jenipoko), que nous venions de traverser, malgré la certitude d'une pêche abondante. Tout le reste de la journée, tout le lendemain et une partie de la journée du 16, nous traversâmes un grand nombre de marais et de cours d'eau. Les montagnes s'élevaient de plus en plus et les pentes en étaient beaucoup plus raides; tous les ruisseaux coulaient parallèles au *Jenipoko* au S. O., et déjà je me berçais de l'espoir de réussir. La

marche, quoique peu rapide, était pourtant régulière et ne nous éloignait pas de la ligne N. O. de la boussole. A midi, le 16, nous montons pendant près d'une heure une montagne rapide, au bas de laquelle un immense marais dont les abords sont impraticables, me fait craindre d'être obligé de faire un long contour. Toutefois, à force de peine, dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture, et à tout moment accrochés par des aiguillons, des tiges de plantes volubiles, ou piqués par des épines des deux palmiers conana et mourou-mourou qui y croissent, nous parvenons enfin, avec des peines infinies, à nous frayer un chemin assez direct. Le terrain, moins embarrassé, nous laissait un passage plus libre; mais une nouvelle rivière, plus grande que la précédente, grossie de plus par les pluies des derniers jours (Topipoko), sur les bords de laquelle nous arrivions, nous arrête de nouveau; en même temps, une pluie diluviale nous mettant dans l'impossibilité d'abattre un arbre pour traverser la rivière, nous nous trouvons pendant près de trois heures exposés, sans abri, à une pluie battante qui fort heureusement n'était pas froide; ce ne fut que fort tard qu'il nous fût possible de franchir ce nouvel obstacle, de l'autre côté duquel je trouve les restes d'anciens établissemens indiens : des *cotonniers*, des *roucouyers*, des *cacaoyers* et quelques autres arbres fruitiers m'indiquaient positivement la place qu'avait occupée la case des habitans. Je passe toutefois rapidement sur cet emplacement autrefois habité, et ne m'arrête que sur le bord d'un joli cours d'eau qui arrosait le pied d'une belle colline située à peu de distance. Pendant notre trajet, un de mes chiens avait découvert une très grosse tortue de terre qui vint fort à propos pour nous aider à faire notre repas.

Jusqu'au 24 , la route ni le terrain ne changent , les montagnes seulement sont plus abruptes, les cours d'eau suivent toujours à-peu-près la même direction. Ce jour-là, vers midi, nous gravissons une montagne comme nous n'en avons pas encore rencontré; sa hauteur est beaucoup plus considérable que tout ce que nous avons vu jusque-là; malheureusement mon dernier baromètre avait été cassé, et il m'est impossible de la mesurer. Je fais monter un nègre sur un des arbres les plus élevés du sommet afin de savoir si on ne peut pas apercevoir dans le lointain quelques cours d'eau; mais en vain. Je monte moi-même, et de toutes parts je ne vois à perte de vue que les ondulations des collines couvertes d'arbres, dont les fleurs nuancées de diverses couleurs paraissent çà et là au milieu de ces énormes masses de verdure.

Le 25 après avoir marché presque toute la journée dans un pays toujours très coupé, nous atteignons le soir un joli cours d'eau, peu profond, qui coule au nord, et à peu de distance reprend la direction S. S. O. Je le considère comme un tributaire de l'*Amazone*, et me repose sur ses bords. Ici, ainsi que cela nous était déjà arrivé, nous n'avons ni gibier ni poissons. Nous abattons des palmiers *coumou*s dont les fruits échaudés et pétris dans l'eau nous fournissent une émulsion nourrissante qui, accompagnée de quelques choux palmistes, forment notre frugal repas.

La marche se ralentissait beaucoup, mes hommes commençaient à se fatiguer, déjà nous étions tous blessés, la nourriture n'était plus assez substantielle, et les forces diminuaient peu-à-peu. Déjà j'avais aussi été forcé de jeter haches, linge, munitions et fusils, pour diminuer les charges et rendre la marche plus rapide,

et je voyais avec peine que bientôt il faudrait recommencer et jeter les objets divers dont je pouvais à la rigueur me passer; c'était en vain que je m'étais jeté dans les bois. La bonne volonté et le courage des trois nègres qui m'avaient accompagné ne répondait pas à leurs forces, l'un d'eux tomba gravement malade le 28, et le second le 1^{er} juin; le seul chasseur *Domingo* résista, et comme moi, ne fut pas malade. Il n'y avait plus que lui et moi qui puissions faire quelque course et aller chercher de quoi manger; encore n'était-ce le plus souvent que des choux palmiers, qu'assaisonnait un agami; car dans le centre des forêts on ne trouve ni *hacos* ni aucune des espèces de *penelopes* qu'on trouve sur le bord des rivières. Je ne pus plus, dans cette pénible position, songer à atteindre le *Maroni* ou quelqu'un de ses tributaires, il ne me restait qu'un seul homme qui pouvait m'être utile et c'était trop peu : en me raidissant davantage il était possible que nous périssions tous et moi le dernier. Cette fâcheuse perspective me détermina à revenir sur mes pas. Pourtant, ne voulant pas avec des hommes malades, faire un trop long trajet, je me dirigeai plus à l'est, sûr que j'étais que je ne pouvais pas manquer de retomber dans le chemin indien qui conduit de l'*Oyapok* sur le *Jari*. Dès que mes deux malades furent en état de se remettre en route, nous repartîmes à petites journées, ne nous arrêtant sur le bord des rivières que pour y faire des provisions de poisson qui, séché, était dans la route une très grande ressource, divers fruits d'*anonacées* arborescentes furent aussi plus d'une fois pour nous une utile trouvaille.

Le 19 et le 20, revenant toujours sur nos pas, nous traversons beaucoup de montagnes et un très grand nombre de cours d'eau qui vont se jeter dans *Rouapira*,

au-dessus de l'établissement sur lequel nous avons séjourné long-temps. Enfin le 21 vers midi, nous tombons dans les anciennes cultures que traverse le chemin du *Jari*, et peu après nous arrivons sur ce chemin que nous n'avions pas vu depuis six mois. Il n'y avait plus rien à craindre, nous étions de nouveau près d'établissements habités, nous étions sûrs de trouver des vivres et une franche hospitalité.

Le 22 je continuai à marcher avec tout mon monde, mais le 23 au matin je les quittai dans le bon chemin. Prenant le devant, j'eus bientôt franchi les cinq lieues que j'avais à faire, et fus on ne peut pas mieux reçu par les bons habitans de l'établissement, qui s'empressèrent de m'apporter tout ce dont je pouvais avoir besoin. Comme j'avais encore suffisamment de quoi reconnaître l'hospitalité qui m'était offerte, je séjournai sur ce point jusqu'à ce que mes deux malades fussent bien rétablis, et ne me remis en marche pour regagner l'établissement de *Jose Antonio*, qu'à la fin de juillet.

Les canots que j'y avais laissés étaient entièrement pourris, il fallut en faire un neuf. Enfin, le 27 août je quittai José, dont je n'avais eu qu'à me louer, je redescendis rapidement l'*Oyapok*, sur le bas duquel je fus assez heureux pour trouver une goëlette qui partait de suite pour Cayenne; le 7 septembre 1833 au soir je perdais de vue cette rivière, et le lendemain 8 je débarquais après une absence de 15 mois et 8 jours.

Tout le pays que, pendant ce temps, j'ai visité, est assez accidenté, mais fort peu élevé; les suites des collines que l'on y rencontre, ne dépassent pas, dans la partie que j'ai parcourue, 600 mètres d'élévation. Toutes les roches qui les constituent dans le centre de la Guyane sont toutes à nu et appartiennent aux diffé-

rentes espèces de roches feldspathiques; les fentes que l'on y remarque en grand nombre sont toutes contemporaines de la première coulée ou du premier soulèvement qui a donné le relief au pays, et ont été remplies postérieurement par des coulées de basalte noir, ou de feldspath rose ou autres, mais toujours de nature différente de la masse dans laquelle elles se trouvent; dans quelques endroits ces filons, plus modernes et seulement de quelques pouces, forment un véritable roseau par leur croisement; dans d'autres, au contraire, ils ont jusqu'à deux mètres de largeur, et forment des lignes continues d'une assez grande longueur, mais sans direction fixe; je n'ai pas aperçu, malgré toutes les recherches que j'ai faites à cet égard, la moindre trace de dépôt calcaire, soit ancien, soit moderne; on ne rencontre que sur la côte des terrains de dépôts et d'alluvions, et encore sont-ils modernes : les plus anciens sont des roches ferrugineuses, connues dans la colonie sous le nom de *raches à ravets*, qui reposent sur les gneiss ou les cyenites, etc.

Ne pouvant, malgré le plus vif désir et tous mes efforts, atteindre, dans ce premier voyage, les sources du *Maroni*, je me suis attaché à faire bien connaître la partie que je parcourais, et à faire des observations et des relèvements au moyen desquels il fût possible de déterminer les latitudes, les longitudes, et de faire un bon tracé graphique des cours du *Haut-Oyapok*, du *Haut-Jari*, ainsi que du pays intermédiaire entre les portions navigables de leurs cours; convaincu que quelques points bien déterminés sont plus convenables qu'un grand nombre qui seraient inexacts, j'ai profité sur quatre points différens des courts embellis que me laissait la saison des pluies pour faire des observations de

hauteurs du soleil. Toutes ont été prises après midi, car, malgré le cercle dont j'étais muni, les hauteurs du soleil étaient toujours à cette heure de la journée trop grandes pour me permettre de les mesurer.

Les nations indiennes avec lesquelles j'ai eu des relations pendant mon voyage, sont peu nombreuses en individus, et presque toutes, les débris de nations autrefois considérables; leur caractère est généralement doux; leur taille moyenne ne dépasse pas quatre pieds huit à dix pouces; et si parfois j'ai vu quelques individus d'une taille d'Européens, ils sont fort rares.

Des *Pyrions*, des *Marawanes* et quelques *Aronagues*, tous, au nombre de quelques centaines, habitent toute la partie de l'*Oyapok* inférieure à sa jonction avec le *Camopi*; parmi eux existent quelques familles *Noragues*, *Roucouyemes*, *Galibis* et *Garipons*, tandis que les bassins de la rivière de *Onessa* et de ses deux affluens *Couripi* et *Rokawa* sont habités par les restes des nations *Palicours* et *Toutanes*; tous ces Indiens qui avoisinent les établissemens européens, ont fait ce que font toujours les peuplades qui viennent effleurer la civilisation: ils ont pris nos vices, sans s'être appropriés une seule de nos qualités, et ils ont perdu une partie des leurs: ils ont pris l'habitude de s'enivrer et de mentir; pour du tafia on leur fait faire ce que l'on veut; sans cette liqueur il n'y a plus de parti à en tirer; ils sont très paresseux, et n'ont souvent pas assez de manioc pour vivre; souvent, par suite de leur paresse, ils sont forcés de manger celui qui n'est pas encore en maturité.

La partie de l'*Oyapok* supérieure au *Camopi* est entièrement habitée par des *Oyampis*, dont l'apparition sur ce cours d'eau ne date que de 1816 ou 1817. Antérieurement à cette époque ils en habitaient les sources,

ainsi que celles du *Jari*. Les *Coussaris* et les *Tamocomes*, qui ne sont autres que des tribus de cette nation, dont le langage, à quelques locutions près, est le même, habitent aujourd'hui, les premiers, les bassins supérieurs de l'*Arawari* et de *Mapari*; les seconds, le cours de *Carapanatoube* et de *Moucourou*, affluens du *Jari*; et ce n'est qu'en suivant ce dernier cours d'eau qu'une petite portion des *Oyampis* s'est réunie aux *Tamocomes*: leur taille est aussi petite que celle des tribus indiennes du bas *Oyapok*, leurs membres sont en général bien faits; ils sont très robustes; mais leurs femmes, presque constituées comme des Laponnes sans formes et sans tournure, sont de véritables préservatifs contre le péché: du reste, actifs et laborieux, on les voit rarement à ne rien faire; ils possèdent toujours beaucoup plus de racines alimentaires qu'il ne leur en faut pour leur consommation; leurs femmes emploient à filer du coton ou à tisser des hamacs fort bien ouvragés, tous les momens qui ne sont point consacrés aux soins du ménage, et les hommes, assis à côté d'elles, fabriquent des bancs, des arcs et des flèches.

Les Émerillons longs et fluets, plus arriérés sous le rapport de l'industrie sociale que les autres Indiens, habitent les rivages du *Camopi* et de ses affluens; à peine s'ils cultivent les racines alimentaires, dont les *Oyampis* ont de si grandes quantités, ils n'en ont pas suffisamment pour vivre; la chasse est leur seule occupation; les *agamis*, les *singes*, les *jaguars*, les *tapirs* et les *pecaris*, etc., et en général tous les oiseaux et tous les mammifères servent à leur nourriture, tandis qu'ils touchent à peine au poisson dont toutes leurs rivières abondent; ils n'ont pour se coucher que des hamacs grossiers en lanières de peau d'arbre, au lieu des hamacs

chauds des *Oyampis*; les traits de leur figure, malgré leur apparence de maigreur, sont assez jolis, et leurs femmes proportionnellement plus petites qu'eux, sont mieux faites que les autres Indiennes du bassin de l'Oyapok.

VOCABULAIRE.

Noms Oyampis.

Tête	Eacang.	Garçon (petit, grand)	Yóüira, counon-mikirey.
Front	Erouwapé.		
Nez	Iuci.		
Joues	Eroba, erava.	Frère	Erôï.
Bouche	Ecourou, eïcou.	Sœur	Niania.
Oreilles	Nami, inami.	Fille	Nimeni.
Yeux	Erëa.	Oncle	Pâi.
Mentou	Erediba.	Tante	Pipi.
Langue	Cincou.	Cousin	Täïro.
Dents	Erâi.	Cousine	Cacagne.
Cheveux	Apîra.	Arc	Païra.
Barbe	Eacouara, eacouawa.	Flèche	Ourapara.
		Casse-tête	Cawarapa.
Sourcils	Eropoukaraba.	Jarre.	Macoua.
Col	Couroukawa.	Chapeau	Camererou, chaporé.
Épaule	Eribapoui.		
Bras	Eribâ.	Pilon	Eïmoura.
Main	Epapoui.	Canari	Touroua mis-sig.
Doigts	Epoua.		
Phalanges	Epouakang.	Assiette	Parapi.
Ongles	Epampé.	Fusil	Mokawa.
Poitrine	Epocia.	Poudre	Couroupara.
Seins	Assoussous.	Plomb de chasse	Pirato miri.
Dos	Eapé.	Balles	Pirato wassou.
Ventre	Eroué.	Miroir	Worawa, war-wa.
Nombril	Epouroua.		
Cuisses (dessus, dessous)	Evakoua, erapo.	Couteau	Kicet.
Genoux	Enépouissame, énéépouang.	Sabre.	Sábre.
		Hache	You, wiwi.
Jambes	Eretoumakang.	Aiguille	Cacoussa.
Mollets	Eretouma.	Hamac	Tya, tiâ.
Cheville (mal-léole)	Epérëna.	Calimhé	Camisa.
Pied	Epoucoupé.	Juppe	Temoukourou.
Doigts du pied	Epouïa.	Chemise	Tilou.
Talon	Epouita.	Culotte	Sirôa, chirolles.
Homme	Yo, teco.	Oni	Thô.
Femme	Nimène.	Rassades	Mohira.
Enfant	Yawira.	Hameçons	Pina.
		Bois	Ewirapoko.
		Feu	Tata.

Charbon	Tatarapoing.	Couleuvre (à pas-	Tapici.
Eau	lh.	ser le manioc)	Yapé-ein.
Couac	Houhi.	Platine	Amanne.
Cassave	Méyou	Pluie	Wetou.
Ignames	Cara.	Vent	Icaton.
Patate	Ietig.	Bon	Nicatouye.
Papayé	Mahou.	Mauvais	Coyé, covi.
Bananes	Bacowe.	Demain	Coué.
Canne à sucre	Acikarou.	Hier	Ipepo.
Manioc	Manihoc.	Plume	Ipepokang.
Pistaches	Mondowi.	Aile	Icie, incie.
Piment	Ikeing.	Bec	Yawarapo.
Miel	Eïra.	Patte de chien	Nawaye.
Corde d'arc.	Ourapama.	Rasoir	Wira.
Pitre	Courawa.	Nid	
Abatis	Ecco.	Os, id. de pois-	Canguara, pira
Case	Oka.	son	canguara.
Chemin	Pé.		Courimouri.
Arbre	Iwira.	Bambou	Cawaitata, para-
Canot	Igara.	Tafia	téni.
Bois à brûler.	Eïboura,		Mocico.
Fou	Yawette.	Travail	Naycoye.
Sot	Necacoye, no-	Bien	Carayeou, cara-
	cacoye.	Fièvre	you.
Pagaie	Epoucoita.	Bâton	Epouiton.
Sable.	Issing.	Pipe	Peipo.
Épine	Gniou.	Tabac	Petemma, nia-
Crique	Taca, yarapé,		courey, petem-
	tacarerew.		mora.
Soleil	Cayaré.	Courir	Eniane.
Lune	Yâé.	Content	Eronrou.
Étoiles	Yâé-tata.	Colère	Aymouroume.
Vieux	Tamou, tairi,	Tantôt, plus tard	Courmou.
	tamouchi.	Nègre	Mecrou, necrou.
Camarade.	Sémou, iya, ate-	Noir	Epïou.
	wawa.	Vert	Saheuk.
Citrouille	Acikavá.	Rouge	Pirang.
Gros	Tourou	Blanc	Sing.
Cong	Ipokamoi.	Sale	Okïa.
Maigre	Ocining.	Dormir	Okette.
Étroit	Ekôï.	Beaucoup	Yathew.
Haut	Ipoko.	Tuer	Eyouka.
Bas	Iapoua.	Mourir	Omanou.
Marais	Ipawa.	Paresseux	Niawari, ynia-
Montagne	Iwitira.		wane.
Roche	Tacourou.	Poltron	Okiyé.
Rivière	Euyée, ihyée.	Hardi	Nokiyéye.
Petit	Missig.	Habile	Omonnian.
Mortier	Einaca, einoua.	Ivrogne	Wawépore.
Banc	Apoca.	Querelleur	Nérécassi.
Pagara (petit id)	Carourou (ya-	Aimer	Eraréou.
	mateuk).		

Hair	Naorewi.	Faini	Amouaem.
Malade	Ikaraw.	Donner	Heme heng.
Chasseur	Oyouka, ipo-rang.	Prendre	Ekik, eiki.
Pêcheur	Okouwa.	Couper	Acoussi.
Sel	Saoto, corey.	Laver	Ecoutoug.
Huile	Yandé, yiaudi.	Casser	Eôuka.
Las	Eraoupape.	Défier	Namé, niamé.
Livres	Irémé.	Parier	Emonneau.
Favoris	Eratoubapé-piraba.	Pleuvoir	Amanout, okite.
Moustaches	Nemeraba.	Montrer	Onpia mou-em.
Poil	Haba, hava.	Regarder	Emaça.
Queue	Waya.	Écorcher	Epirok.
Imbécille	Nokouwaye.	Pendre	Moyassiko.
Saligot	Eponino.	Accrocher	Evonkouate.
Matin	Oyéiwé.	Mûrir	Ipirang.
Midi	Avicateu.	Apporter	Eroute.
Cotonnier	Awamonianiwira.	Devoir	Naponme.
Coton	Amonian.	Cuire	Oyippe, oyoup-pe.
Rocoyer	Roucourawa.	Payer	Eponicoui.
Rocou	Roucou.	Nager	Eyayou.
Soif	Eîwate.	Haler	Emoting.
Manger	Eyemiyon.	Tirer	Eitlik, eitik.
Fumer	Emououk.	Ramasser	Eoupite.
Piquer	Fôssok.	Grouder	Yawon.
Flécher	Ejewa, ejiwon.	Allumer	Amoini.
Raper	Eâpika, ekilik.	Moucher	Eoutim.
Bouillir	Emonmoye.	Pouvoir	Einoung.
Rôtir	Ennite.	Filer	Epowane.
Plumer	Eâwat.	Coudre	Emoupoupouk.
		Fendre	Yeoka, eoka.
		Bache (palmier)	Mirici, miriti.

Noms d'animaux.

Haccos	Mountou, mouitou.	Aïmara	Tarouerou, talouerou.
Marage	Maraye	Jaguar	Yawara, caïcouchi.
Conjouvi	Coujouvi, couyouvi.	Tapir	Tapiïra.
Agami	Akami, iakami.	Pecari	Taititou
Tinamou gros	Inamon.	Caricacou (petit chevreuil)	Cariacou.
Tinamou petit	Soïi.	Biche	Eoü, eassou, eoïassou.
Cotinga ponceau	Erâouka.	Paca	Paca.
Cordon bleu	Wanamiwara. onuamé.	Agouti	Acouchi, acouci.
Paca paca	Pacapacarou.	Aconchi	Acouchi-waye.
Ouette	Arawira.	Cabiais	Capivoïra.
Coq de roche	Péoung.	Coq (poule)	Massakara.
Colibri	Pérépéréwara.	Tortue	Yaoussi, yawi.
Ramier	Picaôu.	Chien	Yawar.
Poisson	Pira.		

Rat	Anouyaou.	Chique	Tounne.
Souris	Anouya.	Caurale	Kéréï.
Papillon	Panama.	Tique	Yathéouglie.
Casside (petit co- léoptère)	Niabi.	Crapaud	Youwaye.
Bourdon	Manana.	Grenouille	Couta.
Coehon	Tayaousing.	Serpent liane	Mocining.
Serpent (véni- meux)	Yararaga.	Puce	Touny.
Singe rouge	Akikeu, akikew.	Mouches	Merou.
Coïata	Coïata.	Maringouins	Nacioung, Na- ciou.
Sapajou	Cahi.	Pompiles	Moutouk.
Cayman	Yakavé.	Abeilles	Eirarouwa.
Lézard (monitor)	Ikirwarou.	Guêpes	Caba, cava.
iguane	Wayamaka.	Elaters lumi- neux	Monang.
Harpie	Wiraou.	Fourmis	Taracua.
Vautour brun	Ourouwou-piwa.	Taons	Maganga.
Perdrix	Oulou.	Mutiles	Taoya.
Boa	Mohiou.	Hirondelle	Ourasinga.
Chat tigre	Maracaya-pou- cou.	Perruche	Perici.
Plongeon	Tarara.	Perroquet	Courey.
Unau, Ahi	Ahicaye, ahi.	Ara	Arara.
Canard	Arapono.	Pou	Kiwa.
Sarcelle	Cawiriri.	Autre petit tina- mon	Moucoucawa.
Bœuf	Tapiroussou.	Chauve-souris	Amira.
Tatou	Capachi.	Engoulevent	Wakirawa.
OËuf	Oupia.	Loutre	Yawakakgha.

*Noms de quelques étoiles ou groupes d'étoiles chez les
Palicours.*

Le soleil	Tamoyé.	L'épi	Ouroukama.
La lune	Caïri.	La poulinière	Coussoupou.
Les trois rois	Mahori.	Aldebaram	Awaori.
La croix du Sud	Teyébon.	Antares	Acourré.
a et b du cen- taure	Tekempen,	Les petites étoiles	Orapyoubouye.
La grande ourse	Tepessiri.		

Noms et phrases Palicours.

Case	Païtipin.	Couac	Couac.
Homme	Waïri.	Cassave	Onlaté.
Femme	Tanan	Bœuf	Paca.
Enfant	Cabcandia.	Maques	Aneyou.
Garçon	Makibmani.	Beaucoup	Banékének.
Canot	Monho.	Coq	Takarak.
Poisson	Aima.	Coui	Tomaur.
Pagaie	Poulaite.	Eau	Oni.

Je crois	Kata.	J'ai du chagrin	Bonouka dini.
Qu'est-ce que	Mamé.	Je veux aller	Qué pikelé.
Bonjour	Aïténé.	Je suis content	
Bon	Kébeiné.	de ma femme	Bambetkion.
Je veux aller à			ronkakia.
ma case	Pinhouet pin.	Je veux te don-	
Beaucoup de		ner des rassa-	
poisson	Baneken aima	des	Enepa karbi-
	ki.		tate.
J'ai beaucoup		Il est gâté	Babousé.
de tafia	Baneké polata-	Je ne veux pas	
	win nomoné.	manger	Ana eské.
Tiens ton coui	Aponi tomanr.	Je ne suis pas	
Donne-moi de		content de ma	
l'eau	Enonta oni.	femme	Kanbetek non-
J'ai soif	Arabouin.		kaka onaga.
Mettez là-haut	Ikené nota.	As-tu du chagrin?	Maba pika dini.

NOTICE SUR LES LESGUIS,

Par M. FONTANIER.

Je venais de suivre les bords de la mer Caspienne depuis Derbent jusqu'à Bakou, et je devais retourner à Tiflis. Deux routes pouvaient me conduire à cette ville; l'une est tracée dans la vallée baignée par la Koura, et l'autre, laissant ce fleuve sur la gauche, traverse le pays des Lesguis et ensuite la province de Caket. La première ne présente que de légers accidens de terrain : elle conduit sur une plaine inculte, dont les montagnes sont assez éloignées; la seconde, au contraire, oblige les voyageurs à parcourir des contrées aussi belles qu'aucun pays de l'Europe. Je connaissais déjà le chemin qui suit la Koura, ainsi je n'hésitai pas à prendre celui qui conduit chez les Lesguis.

D'autres voyageurs ont déjà décrit le pays qui sépare Bakou de Schumaki, ancienne capitale du Chirvan; je n'aurai donc pas à m'en occuper. Schumaki est

bâtie sur le penchant d'une colline, au sommet de laquelle se trouve la maison du commandant, ancienne demeure du Khan de Chirvan, qui, peu d'années avant, s'était enfui en Perse. Sur une belle terrasse, d'où l'on domine tout le pays, on plaçait encore sa tente, qui, divisée en plusieurs compartimens, couverte de tapis et de coussins, me servit de domicile. La ville est peu considérable et n'est guère habitée que par des mahométans; elle a un bazar et ne diffère nullement des cités persannes. On n'y compte que deux cents maisons. J'en partis pour Nouka, capitale de la province de Cheki; malheureusement il n'y a pas de postes de Cosaques organisés sur cette route, de telle façon qu'il faut recourir aux Ketkodas, ou maires des villages, qui mettent des chevaux en réquisition, et font ainsi passer les voyageurs de commune en commune. Ce transport est opéré sur l'ordre du commandant, et présente un avantage qui n'est pas toujours à dédaigner, celui d'être gratuit. Il est impossible de faire rien accepter à ces montagnards, soit pour le loyer des chevaux, soit pour la nourriture et les rafraîchissemens qu'ils s'empressent d'offrir. Du reste, la nature les pourvoit abondamment de toutes sortes de productions; partout on voit des forêts de mûriers, des fruits de toutes espèces, parmi lesquels les melons se font remarquer par leur grosseur; si l'on traverse des bois, on est étonné de la vigueur de la végétation. Bien que les rizières soient nombreuses, que la manière de cultiver le mûrier que l'on plante en petits bosquets souvent arrosés, doivent faire supposer des maladies endémiques, les habitans paraissent jouir d'une santé vigoureuse, et ne semblent pas tourmentés par les fièvres qui désolent une grande partie des provinces du Caucase. Leurs habitations sont en bois ou en

osier, mais élevées et spacieuses ; ordinairement on les entoure d'un verger ; elles se composent le plus souvent de la maison des hommes, du harem ou appartement des femmes, et enfin d'une autre maison destinée à l'éducation des vers à soie. Pour se rendre de Schumaki à Nouka, on n'a à traverser qu'un rameau peu élevé du Caucase, puis on se trouve au pied de la chaîne principale que l'on suit en remontant une large vallée : lorsqu'on avance vers Nouka, la vallée se resserre et se trouve engagée dans les montagnes ; aussi le nombre des villages, la richesse du pays diminuent progressivement. Il n'y a pas dans ce trajet de cours d'eau digne d'être cité, mais des torrens, qui, à de certaines époques, se précipitent des sommets neigeux du Caucase, fertilisant et ravageant alternativement les campagnes. La civilisation peu avancée de ces pays, l'état continuel de guerre dans lequel vivent les habitans, ne permettent pas la construction de ponts, de telle manière qu'il faut traverser à gué les cours d'eau ; quelquefois les communications sont interrompues. Souvent aussi les chevaux posant un pied mal assuré sur d'énormes rochers, sont avec leurs cavaliers entraînés par les torrens. Quant aux paysans Lesguis, ils ne marchent qu'armés d'une longue branche d'arbre ; tantôt ils l'emploient pour sonder le terrain ; tantôt ils s'appuient dessus pour s'élever d'un roc sur un autre : ainsi ils traversent les cours d'eau quelle que soit leur rapidité, et dans toutes les saisons.

Nouka n'appartenait pas à l'empire persan, mais son chef ou khan reconnaissait le schah pour son suzerain ; Il était d'ailleurs à-peu-près indépendant et héréditaire. Les Russes s'étaient emparés de cette ville sans raison fort légitime ; mais les descendants des anciens princes

vivaient dans les environs et étaient assez considérés. Cette ville est grande, remarquable par ses jardins et par ses nombreuses fontaines; un torrent la traverse et sert à des tanneries. Le palais des khans est incontestablement le plus beau monument, et peut-être le seul que les Russes possèdent de l'ancienne architecture persanne : c'est une forteresse tout-à-fait asiatique, dans laquelle résident le colonel-gouverneur et les principaux officiers; comme d'usage, elle est placée dans la partie la plus élevée de la ville et sur un plateau. On y entre par une grande porte, et l'on se trouve dans la cour; en face on voit le divan, c'est-à-dire le lieu où le khan recevait et rendait la justice; à droite et à gauche sont une foule de constructions destinées aux écuries et aux domestiques; sur le derrière se trouvent les anciens appartemens du harem, où l'on me logea. Les chambres que j'occupais étaient fort agréables; devant les fenêtres se trouvaient des jardins couverts de rosiers en fleurs et de réservoirs d'eau; les murs étaient ornés de peintures, incrustés de dorures et couverts de fragmens de glaces. La grande salle du Divan renfermait des tableaux persans, et tout autour se trouvaient représentés les hauts faits des armées persannes dans les guerres des Nadir-Schiah contre les Turcs et les Russes. Suivant l'usage, la perspective et le dessin n'y étaient guère respectés; mais le coloris et la fidélité des costumes les rendaient fort remarquables. Il n'est pas une peuplade de l'Asie mahométane, depuis l'Indus jusqu'aux montagnes du Causase, depuis Constantinople jusqu'à la mer Rouge, qui ne s'y trouvât représentée.

L'administration du pays appartenait au chef militaire qui était aidé par un maître de police mahométan; comme

le gouverneur ne savait pas un mot de la langue tartare, et que le maître de police n'était pas plus habile que lui en russe, on ne s'étonnait pas que la bonne harmonie régnât entre eux. J'avais été précédé dans cette ville par une recommandation du général Willemminoff, gouverneur militaire du Caucase; aussi n'eus-je qu'à me louer de l'accueil que je reçus. Comme je desirais parcourir les environs, le colonel chargea le maître de police de m'en fournir les moyens; ce dernier comprit mal et crut qu'il s'agissait d'une lutte entre un Tartare du pays et un Mingrelien, que la population chrétienne avait fait venir à grands frais pour soutenir un pari. Il se hâta de faire les préparatifs convenables, et, au lieu de monter à cheval, nous nous rendîmes sur la terrasse du château où s'étaient rassemblés les spectateurs. On fit d'abord combattre deux coqs, puis deux bœufs : mais les acteurs principaux ne purent s'entendre sur les formes du combat; le Tartare était revêtu de son costume, c'est-à-dire couvert d'un caleçon de peau serré à la ceinture, nu et les membres huilés pour que son antagoniste ne pût le saisir. Il tenait une massue dans chaque main et les faisait tourner sur sa tête pour donner de la flexibilité à ses muscles. Le Mingrelien prétendait, au contraire, combattre vêtu comme d'habitude; il voulait, disait-il, pouvoir librement saisir son adversaire; et, peu satisfait du jeu habituel qui consiste à le placer sur le dos, il aspirait à le frapper et même à lui rompre les os, s'il était possible. Un exercice auquel il se livrait le maintenait sans doute dans ces dispositions hostiles. Il avait apporté une outre de vin et un grand verre; pour quelque monnaie il remplissait son verre, ouvrait une bouche énorme, et y jetait la liqueur, qu'il engloutissait d'un coup sans en répandre une goutte. Pendant

qu'on négociait et au grand scandale des Mahométans, il vida son outre, qui ne contenait pas moins de dix bouteilles, puis il se retira triomphant de ce qu'on n'osait le combattre, et ne paraissant nullement incommodé. Sa place fut prise par d'autres lutteurs, qui, sous la présidence d'un mollah, se livrèrent à leurs exercices. Le mollah prenait les antagonistes par la main, leur faisait promettre de lutter d'après les règles, de ne point se frapper, de n'avoir aucun ressentiment de la défaite; il invoquait le nom de Dieu et du prophète pour chacune de ces promesses, puis il les laissait libres de commencer. Il est impossible de voir ces jeux de la lutte sans reconnaître l'exactitude des descriptions que nous en ont laissées les auteurs grecs et latins.

Quand cette cérémonie fut terminée, le gouverneur fit enfin comprendre au chef de police qu'il devait me faire parcourir les environs; pour se rendre plus intelligible sans doute, il le menaça de quelques coups de bâton; mais ce n'en valait guère la peine, car je ne vis que quelques jardins et les collines circonvoisines. Il n'y avait qu'une chose remarquable dans le pays, le sérail dont j'ai parlé.

La province de Nouka ne paie rien en argent au gouvernement russe; on se contente de prélever en nature une contribution sur la soie; cette soie transportée à Tiflis, ainsi que celles du Chirvan, est ensuite mise aux enchères et vendue pour l'état. La justice est rendue par le commandant aussi bien que le peut un juge qui ne comprend pas ce qu'on lui dit. Je dois rapporter cependant que l'obligation de rendre des arrêts était fort pénible au chef que je rencontrai, et que, plus scrupuleux que d'usage, il sollicitait un changement de résidence.

On ne peut appeler Schoumaki et Nouka des villes

de Lesguis, bien que les pays environnans soient habités par des Mahométans qui parlent le tartare, et dont plusieurs professent le rite des Sunnis. Ce sont plutôt des cités persannes, tandis que les véritables Lesguis sont dans les montagnes et plus au nord; j'allais passer sur leur territoire et chez un de leurs chefs nommé Elinsky-Sultan. Comme le trajet n'est pas facile et que l'on court risque d'être attaqué par des montagnards, on me donna une forte escorte pour la route; le fils du maître de police fut même chargé de m'accompagner. Nous ne traversâmes pas, après être sortis de Nouka, un pays aussi riche que celui que j'avais d'abord parcouru, cependant le voisinage des montagnes et la rapidité des torrens le rendaient fort pittoresque; après deux jours de marche nous atteignîmes les états du prince que j'allais visiter. Comme il était prévenu de mon arrivée, mes compagnons retournèrent sur leurs pas tandis qu'il quitta son château et s'approcha jusqu'au village le plus voisin. Il me prenait probablement pour un illustre personnage, et fut singulièrement désappointé lorsqu'il m'aperçut seul et sans suite, armé d'un marteau, et portant tout mon bagage renfermé dans une méchante valise. A peine pouvait-il en croire ses yeux, et il attendit quelque temps pour reconnaître si mes gens n'arriveraient pas. Enfin, comme j'approchais pour le saluer, il se précipita dans mes bras avec tant d'effusion que nous faillîmes tomber. Sa Majesté n'avait pas cru pouvoir faire à un chrétien un accueil plus flatteur que de se griser complètement. Lorsqu'elle eut repris l'équilibre, on la conduisit dans une baraque de bois, où elle se livra au sommeil pendant qu'on me traita par ses ordres. Ensuite nous nous mîmes en route, et, suivant les bords d'un torrent que nous traversâmes plusieurs fois, nous gagnâmes sa demeure ordinaire. La

capitale de ce potentat n'était qu'un misérable hameau situé dans un ravin, d'où l'on pouvait également fuir sur la montagne quand les Russes approchaient, ou faire des excursions dans la plaine. On avait de distance en distance élevé des murailles pour couper la vallée et se défendre d'une surprise. Le palais impérial ne différait guère des maisons des particuliers; il se distinguait par une échelle en bois que l'on retirait exactement chaque nuit. J'ignore la splendeur du harem; quant à la salle de cérémonie, elle était précédée d'une anti-chambre entièrement nue, et on n'y remarquait qu'un trône en bois blanc couvert d'un mauvais tapis; un feutre régnait tout autour et servait de siège aux grands officiers et aux dignitaires de l'État. Quand les fumées du vin furent dissipées, je reconnus que le sultan vivait en fort bonne intelligence avec ses sujets. Les plus distingués se rendaient chez lui aux heures des repas et vivaient des restes de son dîner. Comme étranger j'étais alors placé près de lui sur son trône; on apportait une grande quantité de mets turcs, et quand nous avions choisi ce qui nous convenait, il envoyait les différens plats aux assistans avec autant de gravité qu'eût fait le Grand-Mogol. Ceux-là ne recevaient pas une si grande faveur avec moins de reconnaissance et de respect que les habitués des grandes cours asiatiques. Elinsky-Sultan avait soixante ans environ; sa famille était nombreuse, et près de lui vivaient trois de ses fils; un autre était à Tiflis employé, ou plutôt gardé comme otage par le gouvernement local. Quant à l'aîné, qui portait dans l'armée russe le titre de capitaine, comme son père celui de colonel, il avait trouvé moyen de rester dans son pays. On ne peut blâmer ces précautions, si l'on considère que les Lesguis ont toujours passé pour de hardis brigands, et que leur re-

ligion les porte à faire des excursions contre les chrétiens. Bien que le sultan prétendît être très dévoué à la Russie, je doute qu'il n'eût cherché dans une occasion favorable à se soustraire à sa domination. Du moins, il me parut que l'éducation de sa famille n'était pas dirigée dans des vues de tendresse pour les Européens. Deux de ses jeunes enfans qui ne le quittaient pas me témoignaient une aversion qui réjouissait singulièrement leur père, et il me disait : « ah ! si vous étiez Russe, ce serait bien pis encore ! » Toutes les peines que je pris pour plaire à ces petits sauvages furent inutiles. Un jour je surpris l'un d'eux, à peine âgé de sept ans, qui ne pouvant s'échapper, me regarda fixement, puis, dédaignant mes démonstrations amicales, s'élança sur moi comme un jeune chat et me saisit à la gorge, décidé sans doute à vendre chèrement sa vie.

Je fus retenu pendant deux jours chez mon hôte, qui, probablement fâché du peu d'appareil avec lequel je m'étais présenté, me fit accompagner par son fils et par de nombreux cavaliers jusque sur les bords de l'Alazane, limite des possessions russes. Cette partie du trajet est la plus dangereuse, parce qu'au nord des états du sultan se trouvent deux petites républiques de Lesguis. Ces deux républiques nomment chaque année leurs chefs et sont exposées aux troubles et aux divisions qui distinguent ce genre de gouvernement ; après avoir vécu en paix avec leurs voisins, le moindre prétexte les porte à des hostilités, et, dans ce cas, les citoyens se répandent sur les routes sans qu'on puisse prévoir l'époque de leur irruption. Cependant nous passâmes heureusement, et après avoir traversé la rivière, je me trouvai en quelques heures à Caragatch, où était campé un régiment de dragons. Ainsi j'étais rentré en chrétienté.

Telle est, messieurs, l'excursion dont je desirais vous entretenir; elle ne pourrait offrir de l'intérêt que parce qu'il s'agit d'un pays que personne encore n'a décrit, et que l'on ne saurait traverser qu'aidé d'une puissante protection. Cette protection je l'ai obtenue du général Iermoloff, et l'on ne s'étonnera pas si devant vous, messieurs, j'en témoigne ma reconnaissance. C'est pour les voyageurs un devoir que d'exprimer leur gratitude, soit qu'ils nomment les personnes qui, dans les pays étrangers, leur ont permis de visiter des provinces mal soumises, et dont une politique peut-être prudente défend l'accès; soit que, comme ici, ils s'adressent à un président, qui, ministre d'un grand royaume, a donné aux sciences une noble impulsion, et les a choisis sur le banc des écoles pour les placer dans la brillante et périlleuse carrière des voyages.

MÉMOIRE

Sur l'ancienne géographie historique de la Grèce,

Par M. ROUX DE ROCHELLE,

Lu à la Société de Géographie dans sa séance générale
du 4 avril 1834.

Si nous parcourons les descriptions géographiques d'un pays à diverses époques, nous éprouvons, en passant d'un siècle à l'autre, le même intérêt de curiosité qu'un voyageur qui visite successivement plusieurs contrées. Frappés d'objets nouveaux et inattendus, nous reconnaissons à peine les lieux qui nous avaient occupés: les mêmes noms s'y retrouvent par intervalle; mais le spectacle de la nature et des hommes a changé.

Ces mutations s'expliquent souvent par la conquête , souvent par la seule influence des progrès de la société ; et la Grèce ancienne offre particulièrement ce dernier phénomène. L'état civil des nations s'y perfectionne : elles ont leur enfance, leur maturité : les hommes arrachés à la vie sauvage ou aux occupations des simples pasteurs, se groupent autour de différens chefs : les cabanes succèdent aux tentes, les cités aux hameaux, les lois écrites aux usages et aux traditions ; les tribus deviennent un peuple, et leurs territoires réunis forment des empires.

Le temps où la Grèce commence à se peupler de colonies égyptiennes et phéniciennes annonce à l'Europe l'aurore de la civilisation ; mais elle ne brille encore que sur quelques points. Le royaume d'Argos se fonde ; ceux d'Arcadie, de Sicyone, de Corinthe, d'Athènes, de Lacédémone rassemblent les peuples de la Grèce en différens corps de nations. Tantôt la guerre divise leurs intérêts et déchire ces contrées, tantôt elles réunissent leurs forces pour attaquer Troie, et détruire le plus puissant empire de l'Asie. On voit , plus d'un siècle après, s'élever sur les ruines de ces premières monarchies les nombreuses républiques de la Grèce : toutes brillent par leur courage, et plusieurs par leurs conquêtes : elles pénètrent dans des régions inconnues ; elles en changent les mœurs barbares, et y fondent des colonies, qui deviennent à leur tour d'autres centres de conquête et de civilisation. C'est ainsi que s'établissent Olynthe, Amphipolis sur les côtes de Macédoine, Pérynthe sur les rives de la Propontide, Byzance sur celles du Bosphore. La guerre, par ses désastres ou par ses victoires, conduit d'autres colonies sur les rivages de la Sicile, et sur ceux de l'Italie méridionale : des Pho-

céens, chassés de leur patrie, vont fonder Marseille dans les Gaules; comme des bannis de Phénicie avaient établi Carthage sur les côtes d'Afrique : les plus illustres origines des cités du midi se lient à l'histoire de l'Orient et surtout à celle de la Grèce.

Arrêtons-nous au temps où a fleuri cette grande nation, pour jeter les yeux sur son territoire. Il n'est pas remarquable par son étendue; mais chaque nom géographique y est devenu célèbre, depuis les monts Hémus, antique barrière de la Macédoine, jusqu'à l'extrémité du Taygète, qui couvrait le territoire de Lacédémone.

Nous diviserons en trois grandes parties cette mémorable contrée. Au nord du golfe d'Ambracie et de la chaîne du mont OËta, nous plaçons l'Épire et la Thessalie, sans faire encore mention de la Macédoine : au midi de cette ligne de limites, s'étendent d'Occident en Orient l'Acarnanie, l'Étolie, la Phocide, la Béotie et l'Attique. Ces contrées ne touchent que par l'isthme de Corinthe au Péloponèse; et nous comprenons dans cette péninsule l'Achaïe, les territoires de Sicyone et de Corinthe, l'Élide, l'Arcadie, l'Argolide, la Messénie et la Laconie.

A l'époque où florissait le midi de la Grèce, ses régions septentrionales n'obtinrent pas la même célébrité. Elles prirent souvent part à la défense commune; elles eurent leurs guerriers; mais la gloire resta aux pays qui cherchèrent à-la-fois celle des lettres et celle des armes, qui surent ériger les monumens de leurs victoires, et où les hommes donnèrent pendant la paix un nouvel éclat à la patrie qu'ils avaient sauvée.

La renommée de la Thessalie était antérieure aux traditions historiques et remontait aux temps fabuleux. Les poètes ont peint les beautés champêtres des rives

du Pénée et de la vallée de Tempé : ils ont chanté l'Olympe où s'assembaient les divinités du ciel, le Pinde consacré aux muses et au dieu de la lyre, le mont OËta, fameux par le bûcher d'Hercule, et les vallées où il avait vaincu les centaures ; mais si l'on quitte le temps des demi-dieux pour arriver à l'histoire des hommes, la Thessalie est oubliée, et les nations y sont encore dans l'enfance, quand les peuples du midi de la Grèce se sont agrandis. Les noms de villes qui s'y sont le mieux conservés sont ceux de Larisse, de Phères, de Magnésie, et d'une cité de Thèbes, moins célèbre que celle de Béotie.

L'Épire, l'Étolie, l'Acarnanie eurent, comme la Thessalie, quelque illustration dans les temps héroïques, et la mythologie ancienne y a rendu plusieurs noms fameux. L'Achéron, le Cocyte coulaient en Épire : le chêne de Dodone y rendait ses oracles : l'Achéloüs, dompté par Hercule, avait inondé l'Acarnanie : Méléagre délivra l'Étolie des ravages d'un sanglier furieux. La plupart des traditions qui s'appliquent à ces contrées se mêlent au plus ancien système religieux des Grecs, ou représentent les hommes comme échappant à l'état sauvage, luttant contre tous les fléaux qui tiennent à cette situation, et protégés par quelques héros, par quelques bienfaiteurs, supérieurs à leurs siècles, et mis ensuite par la reconnaissance au nombre des dieux.

Les prodiges de la fable jettent sur la Phocide un plus grand éclat : le Parnasse s'élève au milieu de cette contrée ; la Pythie de Delphes y rend ses oracles ; toute cette terre est sacrée, et l'entrée de la Phocide est gardée vers le nord par les Thermopyles. Élatée, Crissa, Amphyse, Naupacte, Delphes surtout, occupent dans les annales historiques ou religieuses de cette contrée un rang remarquable.

Mais dans quelle partie de la Grèce ne retrouverons-nous pas la présence et l'action de ces divinités ! L'Hélicon, le bois des muses, la fontaine d'Aséra, les eaux du Permesse, dont la poétique renommée se mêle à celle de Pindare, sont situés en Béotie; ils y attestent le séjour des dieux; et Thèbes, Leuctres, Platée, Thespies y attestent les exploits des héros, Thèbes, fameuse par ses deux sièges et par les malheurs de la famille de Laïus, Leuctres par les guerres de Lacédémone, Platée et Thespies par la défaite des Perses qui avaient envahi la Grèce. Nous ne parlerons pas encore de Chéronée, où son indépendance expira :

Entrons enfin dans l'Attique, dans ce pays où se réunirent tous les genres de gloire; il est peu étendu, peu fertile; mais il renferme Athènes, et cette ville a donné au monde des modèles de tout ce qui peut le plus honorer la nature humaine. Placée entre Marathon et Salamine, elle est victorieuse sur les deux élémens; les dieux lui doivent des temples dignes d'eux; ses poètes chantent sa gloire, ses orateurs défendent ses droits : elle est la lumière de la Grèce; et l'image d'Athènes, entourée d'une auréole éclatante, resplendit jusqu'à nous à travers les siècles.

Le Péloponèse nous offre un autre spectacle. L'Achaïe, qui donnera un jour son nom à une ligue famense, et qui se placera à la tête de la Grèce pour défendre sa liberté mourante, n'a pas encore de célébrité : elle occupe au nord le versant des montagnes qui s'abaissent jusqu'au golfe de Corinthe. Corinthe, tenant les clefs de l'isthme et dominant sur deux mers à-la-fois, commence à recevoir d'Athènes le goût des arts et les monumens dont Rome doit un jour s'enrichir. L'Élide, fameuse par ses jeux olympiques, attire à ses fêtes toute

la Grèce : on y décerne des couronnes au génie comme au courage : tous les dieux y ont leurs temples , tous les grands hommes leurs statues , tous les arts leur illustration.

L'Arcadie , contrée plus champêtre , jouit encore de l'obscurité : les peuples s'y bornent à la vie pastorale , et le bonheur de leur situation est long-temps chanté par les poètes. Les forêts du mont Ménale , les rives du Ladon et de l'Alphée sont consacrés aux chœurs des nymphes ; mais ce pays doit briller à son tour sur la scène de la Grèce. Deux hommes , Épaminodas et Pélolidas abaissent la fortune de Sparte ; et la victoire de Mantinée , qui suit de près celle de Leuctres , répand sur l'Arcadie d'autant plus de gloire que Lacédémone avait passé pour invincible.

L'Argolide n'est plus , comme au temps de la guerre de Troie , à la tête des affaires de la Grèce. Argos et Mycènes , Trézène , Hermione , lieux autrefois fameux , ont gardé leur ancienne renommée , et le culte d'Esculape continue d'attirer les peuples à Épidaure ; mais la fortune et la grandeur ont passé à d'autres états.

La Messénie , deux fois vaincue par Sparte , a perdu sa puissance : Pylos , Messène , Sténiclaros , Méthone se relèvent avec peine des désastres qui ont suivi la conquête.

L'ancienne rivale d'Athènes , Lacédémone dispose long-temps des forces du Péloponèse ; mais quelquefois ses austères vertus sont insociables , et l'on admire , sans vouloir l'imiter , son système politique et sa grandeur. Le courage des Spartiates est le seul rempart de leur cité : ils ont toutes les vertus guerrières ; mais ne cherchez sur les bords de l'Eurotas ni les arts ni le commerce. Les Lacédémoniens aiment la pauvreté ; ils fuient

la contagion des richesses étrangères, et la guerre seule leur donne des relations avec les autres peuples. Leur domination fut dure dans la victoire, leur fermeté inébranlable dans les défaites : ils gardèrent pendant huit cents ans les lois qu'ils avaient reçues de Lycurgue ; et, dans la décadence de la Grèce, ils s'obstinèrent à sa défense, tant qu'ils virent briller pour leur pays quelque lueur d'espoir.

La célébrité des îles de la Grèce remonte, comme celle du Continent, jusqu'aux siècles héroïques : les îles les plus remarquables ont été consacrées par la naissance et le séjour de quelque divinité, avant de tomber en partage aux enfans des hommes.

Le groupe le plus célèbre des îles de l'Archipel est celui des Cyclades, ainsi nommé de sa forme circulaire. On y remarque Délos, où Apollon et Diane reçurent le jour ; Naxos, où Ariane fut abandonnée par Bacchus ; Paros, dont le marbre statuaire fut animé par Plidias et devint le plus bel ornement des temples ; Théra, qui s'éleva comme Délos, du fond de la mer.

Au nord des Cyclades, vous rencontrez l'île d'Eubée, où Chalcis n'est séparée du continent que par l'étroit canal de l'Euripe ; et si vous remontez vers l'Hellespont, vous voyez l'île de Lemnos, autrefois fameuse par le séjour et les forges de Vulcain. Cette tradition vous rappelle que Lemnos fut ravagée par les feux d'un volcan ; l'aspect de l'île en annonce encore l'ancienne existence ; et la fable s'explique ici, comme en d'autres occasions, par un phénomène de la nature.

La Samothrace, renommée par le culte de Cybèle, est au nord de Lemnos. A l'Orient et vers la côte d'Asie, se trouve l'île de Ténédos, où se retira la flotte des Grecs

avant de revenir surprendre et détruire Illion. On voit près du même littoral, et en descendant vers le midi, Lesbos, patrie de Sapho ; Chio, dont les habitans disputent à six autres villes le berceau d'Homère ; Samos, où naquit Pythagore ; Cos, également illustrée par la naissance d'Hippocrate, et Rhodes, dont la puissance et les lois maritimes ont été célèbres.

En suivant vers l'Orient les côtes d'Asie, on atteint l'île de Chypre, où s'élèvent les villes de Paphos et d'Amathonte.

La Crète, au midi de l'archipel, vit élever l'enfance de Jupiter, qui fut confié aux nymphes du mont Ida. Cette île est fameuse par son labyrinthe ; elle s'est enrichie des biens du commerce ; et les lois qu'elle reçut de Minos assurèrent long-temps le bonheur de ses habitans.

A l'extrémité de la Laconie, et près du cap Malée, les rochers et le temple de l'île de Cythère s'élèvent au-dessus des flots, et nous parcourons, en suivant les côtes occidentales de la Grèce, les îles de Zacynthe et de Céphalénie, celle d'Ithaque, qu'illustra la gloire d'Ulysse, Leucade, où se terminèrent les malheurs de Sapho, et Corcyre, dont les pirates furent long-temps le fléau des mers, avant qu'un commerce régulier vînt les enrichir.

La condition des îles de la Grèce a été moins variable que celle du continent. Le besoin de parcourir la mer réglait la profession de la plupart de leurs habitans : ils se livrèrent successivement à la course, au commerce ; leurs flottes contribuèrent aux victoires navales d'Athènes ou de Lacédémone, et leur position les mit plus long-temps à l'abri des invasions étrangères.

Mais à l'époque de la guerre des Perses, cette sécurité fut perdue : les nombreuses flottes de Darius et de

Xerces menacèrent tous les points de l'archipel, et les Perses occupèrent momentanément quelques îles qu'une défaite leur fit bientôt abandonner. Athènes, forcée de devenir puissance maritime pour assurer son salut et celui de la Grèce, fit ensuite servir ses forces navales à son propre aggrandissement : elle conquît la plupart des îles de la mer Égée, y trouva pour sa marine de nouvelles ressources, et se mit ainsi en état de soutenir contre Lacédémone et ses alliés la longue guerre du Péloponèse, jusqu'à la fatale journée d'Ægos-Potamos, qui lui fit perdre l'empire de la Grèce.

Ce rapide précis de la situation d'une contrée si célèbre ne dispense pas sans doute d'entrer dans un examen plus approfondi; mais quelle nation, quelles époques de l'antiquité furent jamais plus dignes d'occuper nos pensées! On éprouve quelque charme à étudier la géographie des lieux fameux. Les noms consacrés par une victoire, par la naissance d'un grand homme, par les monumens des arts, ou par l'immortel éclat des lettres, se gravent aisément dans la mémoire. La Grèce est la terre classique : elle nous offre le modèle de tout ce qu'il y a de beau, de grand, d'héroïque à imiter; mais si sa gloire est impérissable, sa puissance fut passagère : elle ne dura que quelques siècles; et la contrée qui avait attaché sur elle les regards du monde ne devint plus qu'une province d'un immense empire.

Tout a changé dans la situation de la Grèce, pendant le cours de deux mille ans, et depuis les temps de son ancienne splendeur jusqu'à l'époque marquée pour sa renaissance. Mais les destinées qui lui sont promises aujourd'hui nous reportent involontairement à l'étude de ses anciennes annales. Les noms de lieu les plus célèbres reprennent leur rang sur la carte de la Grèce; sa

géographie redevient celle du temps de ses héros; les actions mêmes de ses guerriers modernes sont souvent dignes des exploits de ses ancêtres.

Telle est l'heureuse influence qu'exercent de grandes renommées. La puissance des souvenirs élève l'âme, enflamme l'émulation, force un peuple à s'estimer, à se relever s'il fut abattu, et à montrer au monde qu'on peut être régénéré par les nobles exemples de ses pères.

NOTE

Sur l'itinéraire de M. DESSALINE D'ORBIGNY dans l'Amérique méridionale.

M. d'Orbigny s'est rendu en 1826 à Buénos-Ayres. De là, il a visité la province de Corrientes; au sud, il s'est porté du côté des *Pampas*. Il a visité la *Patagonie* et observé cette nation, ses mœurs et ses usages; il a reconnu que sa taille moyenne ne dépassait pas 5 pieds 4 pouces.

Revenu à Buénos-Ayres, il est parti pour la mer du Sud. Il s'est arrêté à Valparaiso, Potosi, Aréquipa et Lima, et il a atteint le 11^e degré sud, en visitant toujours la chaîne des Cordillères. Il a fait une longue résidence sur le long plateau central, et séjourné au lac de Titicaca. C'est là qu'il a observé quantité de monumens Péruviens, dessiné les temples, les ruines, avec les sculptures colossales et les bas-reliefs. Au milieu de ses dessins nombreux, on remarque la montagne élevée sur le sommet de laquelle était un ancien *lavage d'or*, au temps des Incas, et les travaux faits dans la montagne, des excavations pratiquées sur les rochers. M. d'Orbigny s'est rendu au pays peu connu de los Moxos, qu'il a parcouru dans tous les sens. C'est de là qu'il a fait

quatre ou cinq ascensions aux Cordillères. Son séjour sur le grand plateau supérieur l'a mis dans le cas de recueillir une foule de documens nouveaux. Il a dessiné les monumens à Lapaz, visité Cochabamba, Santa-Cruz de la Sierra, la province de Moxos et celle des *Chiquitos*, dont la taille est si différente de celle des Patagons, puisque leur stature moyenne est de 4 pieds 9 pouces; Mato-Grosso et la rivière du Paraguay, enfin la rivière de Madera, l'un des principaux affluens de l'Amazone.

Les objets matériels qu'il a rapportés sont nombreux : ce sont des armes, des étoffes, des outils, des instrumens, des costumes, etc.; une foule de documens, écrits historiques et statistiques, recueillis chez les curés, dont quelques-uns d'un temps postérieur de peu à la conquête. On remarque, entre autres, des documens de 1543; le testament d'un des conquérans, daté de 1541 ou 1569, renfermant des détails tout à-fait curieux.

M. d'Orbigny a aussi rapporté de très anciens livres espagnols, imprimés en Amérique, et d'une assez grande rareté; beaucoup de statistiques originales; enfin des antiques, des vases, des poteries et des momies péruviennes. En un mot, il a parcouru les parties du Haut Pérou ou de la république de Bolivia qui étaient inconnues. Plusieurs des monumens décrits dans Garcilasso se reconnaissent dans ses dessins; mais il en existe aussi beaucoup dont on ne connaissait pas l'existence.

M. d'Orbigny a vu beaucoup de pierres de taille de 8 à 9 mètres de longueur.

Son journal, écrit avec le plus grand soin, et d'une étendue considérable, est rempli d'observations géographiques, de descriptions de mœurs et usages, et de nombreux vocabulaires, disposés dans un ordre commode pour en faire la comparaison. Mais ce qui ajoute

un très grand prix à cet important voyage, c'est une collection de cent cinquante à deux cents feuilles de topographie, sur lesquelles sont figurés ses routes et itinéraires, toutes avec une échelle, et orientées, propres à la composition d'une belle carte à grands points. Les montagnes y sont étudiées, ainsi que tous les cours d'eau, avec beaucoup de détails. Il faut ajouter que ce voyageur a rapporté une immense collection d'histoire naturelle. Ce voyage, qui embrasse l'espace compris entre le 11^e degré de latitude sud et le 43^e, a duré huit ans, et mérite à M. d'Orbigny la reconnaissance du monde savant.

JOMARD.

*A Monsieur le secrétaire de la Société royale
de Géographie de Paris.*

Société royale géographique de Londres.

Regent's street n^o 21, le 12 avril 1834.

Monsieur,

J'ai l'honneur, au nom de notre Société, de vous accuser la réception, il y a quelques mois, d'une série, en trois volumes in-4^o, des Mémoires publiés par la Société royale de Géographie de Paris, et d'offrir à cette savante Compagnie nos plus vifs remerciemens pour cette marque d'obligeance et d'attention envers une plus jeune association.

Cette réponse eût été faite plus tôt si les livres ne fussent arrivés sans être accompagnés d'aucune lettre, ce qui nous laissait ignorer à qui nous étions redevables de ce précieux envoi.

Je dois à mon tour prier la Société royale de Géo-

graphie de Paris d'accepter en échange une collection de notre journal ; non que nous le considérions comme égal en mérite, mais parce que nous desirons saisir tous les moyens en notre pouvoir de vous exprimer notre gratitude pour votre obligeance et votre courtoisie. Je suis également chargé par le Conseil de notre Société d'offrir à votre Compagnie un exemplaire d'une carte d'Arménie que nous avons dernièrement publiée, et qui a été, comme le porte son titre, en partie construite sur des reconnaissances nouvelles, et en partie rédigée d'après les plus récentes autorités, par son auteur le colonel W. Monteith, du corps des ingénieurs de la compagnie des Indes Orientales, et qui a long-temps résidé en Perse.

Notre Conseil sera heureux de voir se continuer un système de mutuel échange de publications si favorablement commencé entre les deux Sociétés ; et je serai personnellement fort heureux aussi d'être l'intermédiaire des relations ultérieures.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très obéissant serviteur.

A. MACONOCHE ,

Capitaine de vaisseau de la marine royale
britannique, et secrétaire de la Société
royale géographique de Londres.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

RAPPORTS.

Prix destiné à la découverte la plus importante, en 1831.

La commission chargée de prendre connaissance des principaux voyages qui peuvent concourir au *prix annuel* destiné à la découverte la plus importante, a d'abord porté son attention sur les deux expéditions maritimes les plus saillantes parmi celles qui se rapportent à l'année 1831. Elle s'est occupée ensuite des explorations principales faites pendant ce même temps dans l'intérieur des continens. Après un examen attentif des documens parvenus en France jusqu'à ce jour, elle a dû placer au premier rang les dernières découvertes du capitaine J. Ross au nord de l'Amérique. Grâce à l'expérience consommée de cet officier intrépide, et à la constance inébranlable qui l'a fait triompher d'une situation périlleuse, *sans exemple dans les annales de la navigation* (pour emprunter les termes de l'illustre secrétaire de l'amirauté anglaise), nous connaissons aujourd'hui une nouvelle partie du littoral américain à l'ouest du détroit du Prince-Régent, jusqu'à un point situé sous le 70° parallèle, et qui n'est distant que de 50 lieues du cap Turnagain : cette portion du continent a reçu le nom de Boothia, de celui de Félix Booth, le promoteur géné-

reux de l'expédition à qui l'on doit l'armement du navire *la Victoire*. Nous avons aussi connaissance d'une grande presqu'île, de l'isthme élevé qui la rattache à la terre-ferme, de plusieurs bons ports, et de nombre d'îles, de lacs et de rivières. Enfin, nous avons la certitude que le continent américain s'étend de ce côté jusqu'au 74^e degré latitude nord, au nord-ouest de l'entrée du *Prince-Régent*.

Nous devons encore à ce mémorable voyage une riche collection d'observations sur les phénomènes magnétiques, sur la composition du sol, et sur les productions végétales des contrées polaires.

La commission centrale, en considération du service que cette expédition a rendu aux sciences géographiques, et regrettant toutefois de n'avoir pas eu à sa disposition les matériaux qui en auraient pu faire apprécier toute l'importance, a décidé qu'une MÉDAILLE D'OR serait décernée en séance publique au capitaine John Ross, de la marine royale d'Angleterre. Ses braves compagnons de voyage, et notamment le *Commander* Ross son neveu, ont pris part à ses fatigues, à ses périls, à ses héroïques souffrances. Ils méritent de s'associer à sa gloire et de partager notre reconnaissance.

L'expédition qui nous a paru mériter ensuite d'être citée le plus honorablement, est le voyage fait dans l'océan antarctique par le capitaine Biscoe, aussi de la marine d'Angleterre. Après les découvertes du capitaine Cook en 1772, de l'Anglais G. Smith et du capitaine russe Belinghausen en 1819, du capitaine Weddell en 1822 et du capitaine Forbes en 1829, il n'y avait plus lieu de croire à l'existence d'un continent austral; cependant, à la première annonce du résultat du voyage

du capitaine Biscoe en 1830 et 1831, il fut encore question des *grandes terres australes*, effacées depuis long-temps de la carte du globe. Toutefois, en réduisant à leur valeur les nouvelles observations, il est juste de reconnaître que le capitaine Biscoe a beaucoup ajouté à nos connaissances sur la mer polaire australe en faisant connaître l'existence des terres de Graham et d'Enderby, et en déterminant avec exactitude leur position géographique; découvertes qui ont déjà été appréciées par la société géographique de Londres, ainsi que par un de nos plus savans navigateurs français. Aussi, quoique M. Biscoe ne se soit pas approché du pôle autant que le capitaine Weddell et qu'il n'ait pas dépassé de beaucoup le point extrême de la navigation du capitaine russe, comme il a déterminé des terres qui leur avaient échappé, la commission a décerné à M. le capitaine John Biscoe *une mention très honorable*.

Une des explorations continentales qui ont fixé ensuite l'attention de la commission, est celle de Victor Jacquemont en Asie. Nous aurions vivement désiré de posséder les résultats scientifiques du voyage de notre infortuné compatriote, en 1830 et 1831, dans le Haut-Indostan, le Thibet, le Pendjab et le royaume de Kachemire. Mais il n'a paru encore que sa correspondance, et nous ignorons s'il existe des observations et matériaux géographiques suffisans pour fixer la position des points jusqu'ici imparfaitement connus. Il n'est pas douteux qu'avec le crédit dont il jouissait dans le Pendjab, et les rares qualités qui le distinguaient, il eût réussi à franchir plusieurs parties inconnues du Haut-Himalaya, et nous devons déplorer la perte d'un voyageur si habile, enlevé à la science à la fleur de l'âge. En consé-

quence, la commission a décidé que le voyage de Victor Jacquemont serait cité avec distinction.

Plus heureux, M. Dessalines d'Orbigny revient après huit ans d'absence, chargé d'une abondante moisson de découvertes et de documens nouveaux, recueillis dans des pays qui fixent depuis long-temps les regards des géographes. Personne n'avait encore apporté des observations aussi précises sur la Patagonie et la race remarquable qui l'habite; M. d'Orbigny l'a exploré avec fruit. Plus tard, il en a fait autant des provinces de Chiquitos et de Moxos. De ce dernier pays, il a gravi et franchi plusieurs fois la pente orientale des cordillères; il a visité, décrit et figuré le grand plateau central; exploré le fameux lac de Titicaca; dessiné les temples élevés dans les îles, et d'autres monumens d'une antique civilisation péruvienne, à peine connus des historiens, et qui n'avaient pas encore été figurés; réuni 60 vocabulaires; recueilli des manuscrits espagnols du temps de la conquête, de nombreux objets d'art et d'économie domestique des natifs, formant une véritable collection ethnographique des anciens indigènes, éclairée par les usages subsistans des habitans actuels du Haut-Pérou; noté la hauteur des lieux, et enfin rapporté une longue série de reconnaissances, de détails topographiques et d'itinéraires suivis, qui, appuyés sur les points de la côte connus avec exactitude, feront les matériaux d'une carte embrassant 27 provinces et presque entièrement neuve, surtout pour les pays des Moxos et des Chiquitos. Un résultat géographique assez saillant sera la détermination de près de 80 rivières, la rectification totale du cours de plusieurs d'entre elles et le redressement de plusieurs erreurs graves qui déparent nos cartes les plus récentes, La surface des pays que M. d'Orbigny a parcourus et

explorés avec une constance infatigable, est plus que double de celle de la France et leur étendue en longueur, de plus de 32 degrés de latitude: dans ce vaste espace, il est peu de points d'où il n'ait rapporté quelque fait nouveau soit en géographie, soit en histoire naturelle. Mais comme c'est en 1832 qu'il a fait ses principales découvertes, la commission réserve tous ses droits pour l'année prochaine. En attendant, la commission a décidé que le voyage de M. d'Orbigny serait cité avec distinction.

A l'égard du dernier voyage fait dans l'intérieur de la Guyane par M. Leprieur, accompagné de M. Adam de Bauve, avec le but de remonter l'Oyapock, et de se porter aux sources du Maroni, comme c'est après 1831 que M. Leprieur a atteint les sources de l'Oyapock, et en a déterminé la position, la commission réserve aussi ses droits, et elle le félicite ici de son zèle, de ses louables efforts, et de ses premiers succès. On lira tout-à-l'heure un extrait de sa relation.

31 mars 1834.

D'AVEZAC.

ROUX.

J. D'URVILLE.

JOMARD, *rapporteur*.

J.-B. EYRIÈS.

RAPPORT

*Sur un Mémoire relatif au nivellement d'une partie
du cours de la rivière de la Vesle.*

Messieurs,

Vous avez nommé une commission, composée de MM. Dumont d'Urville, Daussy et moi, pour vous rendre compte d'un Mémoire adressé à la Société pour le concours ouvert sur le nivellement hydrographique

de la France ; cette commission m'a chargé de vous faire le rapport suivant. Le Mémoire soumis à notre examen offre le nivellement géométrique de la partie du cours de la rivière de la Vesle comprise entre Reims et son embouchure dans l'Aisne ; il porte pour épigraphe : « La
 • Rivière de la Vesle, pour être utile à la prospérité de
 • l'industrie manufacturière et commerciale de la ville
 • de Reims, a besoin d'être canalisée. »

L'auteur de ce Mémoire expose que le projet d'établir la navigation dans la rivière de la Vesle, depuis Reims jusqu'à l'Aisne, fut conçu sous Henri III ; que, repris sous le règne de Henri IV, il reçut un commencement d'exécution dont il existe encore de nos jours des traces près de la petite ville de Braisne.

A diverses époques du siècle dernier cette idée fut reproduite par des particuliers, mais toujours infructueusement.

En 1803, la jonction navigable de Reims à l'Aisne fixa de nouveau l'attention du gouvernement ; mais sa bienveillance pour une entreprise aussi utile à une de nos principales villes manufacturières ne fut que passagère.

L'auteur indique ensuite tous les avantages qui résulteraient de l'établissement de ce canal, tant sous le rapport de l'industrie manufacturière en grande activité sur tout le cours de la Vesle, et principalement dans la ville de Reims et ses environs, que par le changement favorable que son ouverture produirait dans une vallée marécageuse en quelques points, dont il assainirait les terrains, augmenterait leur valeur et en transporterait les riches produits.

Cet exposé succinct montre suffisamment dans quel but ce nivellement a été entrepris : son exécution nous

paraît avoir rempli complètement, sous le rapport de l'exactitude, l'objet que l'auteur avait en vue. L'instrument dont il a fait usage est un niveau à bulle d'air de Lenoir, dont la bonne construction a permis d'obtenir des rayons de 200 à 300 mètres de longueur, ce qui donne 150 mètres pour le coup de niveau *avant*, et pareille distance pour le coup de niveau *arrière*. Il paraît néanmoins que, dans certains cas, ces rayons ont pu être prolongés sans inconvénient avec le même instrument, puisque dans ce nivellement nous trouvons des piquets qui sont espacés de 350 à 400 mètres, et que les deux derniers le sont même de 1,200 mètres; l'auteur ne dit pas que, dans ces cas particuliers, il ait fait usage d'un autre instrument.

Le cours de la Vesle offre un développement de 50,000 mètres depuis Reims jusqu'à l'Aisne.

Le nombre des piquets du nivellement est de 162 : leurs distances réciproques ont été chaînées avec soin et presque régulièrement fixées à 300 mètres. Sur ces 162 repères de cotes de nivellement, on en compte 17 qui peuvent servir, soit à la vérification de cette opération si cela devenait nécessaire, soit à faire entrer ce nivellement isolé dans le système général du nivellement de la France. Ces repères sont établis l'un à l'embouchure de la Vesle, un autre au pont de Fismes, et les quinze autres aux moulins qui sont placés sur le cours de cette rivière.

L'ensemble de l'opération est présenté dans trois tableaux :

Le premier offre la pente de chaque biez des moulins de la rivière de la Vesle, depuis Reims jusqu'à son embouchure dans l'Aisne près de Condé; la pente totale des biez est de 17 mètres, 646.

Le deuxième donne le développement de cette même portion de la vallée de la Vesle (développement que nous avons dit être de 50,000 mètres), avec la longueur des biez des moulins et la hauteur des chutes d'eau : la hauteur totale de ces chutes est de 18 mètres,081.

Le troisième tableau renferme l'indication des ordonnées de chaque piquet du nivellement en long de la rivière de la Vesle, sur le même développement de 50,000 mètres.

Il résulte de ce nivellement que le niveau des eaux de la Vesle, pris aux ponts de Reims, est élevé, au-dessus de l'embouchure de cette rivière, de 35 mèt.,727.

Ce chiffre représente la réunion des chutes des moulins avec la pente totale des biez dont les valeurs sont mentionnées ci-dessus. On trouve également que la pente moyenne par mètre des eaux de la Vesle, depuis Reims jusqu'à l'Aisne, est de 0 mèt., 00071.

Enfin, le Mémoire est accompagné du profil graphique du terrain et de la rivière; lequel profil est dressé à l'échelle du 500,000^{me} pour les longueurs, et à celle du 5,000^{me} pour les hauteurs.

Ce travail réunit toutes les conditions demandées dans le concours : l'étendue du nivellement dépasse la limite du minimum que l'on a cru devoir fixer dans le programme; les moyens d'exécution sont indiqués suffisamment, et les résultats offrent le caractère de l'exactitude qu'impose ce genre de détermination.

D'après ces considérations, votre commission, messieurs, a l'honneur de vous proposer de décerner à l'auteur du Mémoire une médaille d'or de la valeur de cent francs.

Le 7 mars 1834.

P. DAUSSY, D'URVILLE.

CORABOEUF, rapporteur;

PROGRAMME DES PRIX.

I. PRIX ANNUEL

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

Médaille d'or de la valeur de 1,000 francs.

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de *mille francs* au *voyageur* qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1832, la *découverte* jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance; il recevra, en outre, le titre de Correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

II. PRIX FONDÉ

PAR S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Médaille d'or de la valeur de 2,000 francs.

S. A. R. le duc d'Orléans offre un prix de *deux mille francs* au navigateur ou au voyageur dont les travaux

géographiques auront procuré, dans le cours de 1834 et 1835, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. S. A. ayant bien voulu charger la Société de géographie de décerner ce prix, la Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

III. PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

Voyage aux lieux connus sous le nom de MARAWI.

Médaille d'or de la valeur de 2,500 fr. (1)

La Société offre une somme de deux mille francs, et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32° degré de longitude orientale, et vers le 10° parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle, et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe quelque communication entre le *Loffih* et les eaux courantes ou stagnantes désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi*.

On desire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne

(1) Voy. page 268.

une relation de son voyage, et les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot, la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays; enfin il essaiera de former des vocabulaires des différentes nations.



IV. PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne de partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après les meilleures méthodes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1835.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1834.

V. HISTOIRE MATHÉMATIQUE ET CRITIQUE DES MESURES
DE DEGRÉS.

Médaille d'or de la valeur de 600 francs.

Tracer l'histoire mathématique et critique de toutes les opérations qui ont été exécutées depuis la renaissance des lettres en Europe pour mesurer des degrés des méridiens terrestres et des degrés de parallèles à l'équateur.

Présenter les résultats de ces opérations de manière à faire connaître les limites des erreurs ou des incertitudes dont ils pourraient être affectés.

Déduire les conséquences qui dérivent de ces résultats, relativement à la détermination de la figure du globe terrestre, et à la valeur précise des mesures itinéraires géographiques les plus usitées pour la construction des cartes.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1835.

Les mémoires devront être déposés au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1834.



VI. ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description, plus complète et plus exacte que celles qu'on possède, des ruines de l'ancienne cité de Palenqué, situées au N.-O. du village de Santo-

Domingo Palenqué, près la rivière du Micol, dans l'Etat de Chiapa de l'ancien royaume de Guatimala et désignées sous le nom de *Casas de Piedrus* dans le rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures. (2)

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatimala et du Yucatan font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Uiatlan, près de Santa-Cruz del Quichè, province de Solola (3), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'Etat d'Honduras (4), celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nacacab (5); enfin, les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos. (6)

(1) *Voy. Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio. London, 1822, in-4°.*

(2) Il est à desirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination de galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(4) On compare les restes d'Uiatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand, et l'on prétend que le palais du roi a 728 pas géométriques sur 376.

(5) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(6) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix , tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage fait d'après del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande surtout : 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques : ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes ; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer ; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Boudda.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1836.

Les mémoires, cartes et dessins devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

PRIX ANNUELS.

VII, VIII. DESCRIPTION PHYSIQUE D'UNE PARTIE QUELCONQUE DU TERRITOIRE FRANÇAIS.

Médaille d'or de la valeur de 800 francs et une autre de la valeur de 400 francs.

La Société met au concours le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte-basse entre les Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques ou barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites de diverses végétations.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1834.

IX-XVIII. NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

Dix médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à celui qui aura procuré le nivellement géométrique d'une

partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens déjà déposés dans les archives des ponts-et-chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année à cette destination, et seront décernées dans la première assemblée générale. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de vingt-cinq au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 francs.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1834.

XIX, XX. NIVELLEMENS BAROMÉTRIQUES.

Deux médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première assemblée générale annuelle de 1835.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1834.

Les fonds de ces deux médailles sont faits par M. PERROT, membre de la Société.

Total, VINGT PRIX de la valeur de DIX-SEPT MILLE NEUF CENTS FRANCS, indépendamment des SOUSCRIPTIONS qui sont ouvertes au bureau de la Société (rue de l'Université, n° 23) et chez le trésorier (rue de Seine, n° 6), pour les *découvertes en Afrique* (voy. page 4).

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société desire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrents la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre, ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société, mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui sont membres de la Commission centrale.

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé franc de port, et sous le couvert de M. le président, à Paris, rue de l'Université, n° 23.

Paris, le 4 avril 1834.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Assemblée générale du 4 avril 1834.

La Société de Géographie a tenu sa première assemblée générale pour l'année 1834, le vendredi 4 avril, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. M. Jomard, l'un des vice-présidens, ouvre la séance en l'absence de M. le duc Decazes.

M. de Larenaudière, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance générale; la rédaction en est adoptée.

M. le secrétaire communique la liste des divers ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société. (Voir p. 273.)

M. Jomard communique aussi les cartes manuscrites du voyage de M. Leprieur, dans l'intérieur de la Guyane; une nouvelle carte du Groenland, renfermant les découvertes du capitaine Graah, avec partie de l'Islande et de la côte orientale d'Amérique, et le dessin d'un bateau Groenlandais conduit par des femmes; il présente l'introduction du voyage du capitaine Graah, et ses instructions traduites par M. de La Roquette, consul à Elseneur et membre de la Société.

L'assemblée vote des remerciemens aux auteurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages dans la bibliothèque de la Société.

M. le président proclame les noms des candidats présentés pour être admis dans la Société. (Voir p. 273.)

M. le colonel Corabœuf, au nom d'une commission

spéciale, composée de MM. Corabœuf, Daussey et d'Urville, fait un rapport sur le concours relatif à l'hydrographie des rivières de la France. L'assemblée adopte les conclusions de ce rapport, et décerne une médaille d'or de la valeur de cent francs à M. Marc Jodot, architecte - ingénieur, pour son Mémoire sur le nivellement de la vallée de la Vesle.

M. Jomard, au nom d'une commission spéciale désignée pour s'occuper du concours relatif au prix annuel, et composée de MM. d'Avezac, d'Urville, Eyriès, Jomard et Roux de Rochelle, présente un rapport sur la découverte la plus importante faite dans l'année 1831. La commission appelle d'abord l'attention de l'assemblée sur l'expédition maritime du capitaine John Ross dans les mers polaires, et sur celle du capitaine John Biscoe dans l'Océan antarctique. Le rapporteur passe ensuite en revue les expéditions principales faites à la même époque dans l'intérieur des continens, notamment les voyages de MM. Victor Jacquemont dans le Haut-Indostan, Dessalines d'Orbigny dans l'Amérique méridionale, et Leprieur dans l'intérieur de la Guyane. Après un examen attentif des documens parvenus en France jusqu'à ce jour, la commission place au premier rang les dernières découvertes du capitaine Ross au nord de l'Amérique; et, en considération des services que cette expédition a rendus aux sciences géographiques, regrettant toutefois de n'avoir pas à sa disposition tous les matériaux qui en auraient pu faire apprécier encore mieux l'importance, la commission décerne une grande médaille d'or au capitaine John Ross, de la marine royale d'Angleterre; elle accorde une mention très honorable au capitaine John Biscoe, aussi de la marine royale d'Angleterre, pour son voyage de découvertes

dans l'Océan antarctique. Enfin, elle décide que le voyage de Victor Jacquemont et celui de M. Dessalines d'Orbigny seront cités avec distinction. Les droits de ce dernier sont réservés pour le concours de 1832.

M. le président donne lecture du programme du prix fondé par S. A. R. le duc d'Orléans, pour être décerné par la Société au voyageur ou au navigateur dont les travaux géographiques auront procuré la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité.

M. le président annonce que la Société remet au concours les deux sujets de prix relatifs aux *antiquités américaines* et à l'*histoire mathématique et critique des mesures de degrés*; le premier pour l'année 1836, le second pour l'année 1835 : il rappelle ensuite le prix annuel pour la découverte la plus importante; les prix pour les découvertes en Afrique et dans l'intérieur de la Guyane; et enfin les diverses médailles offertes pour la géographie de la France, et pour le nivellement de ses fleuves et rivières.

M. de Larenaudière lit, pour M. Leprieur, une notice sur son voyage dans l'intérieur de la Guyane, et principalement aux sources de l'Oyapock et du Jary.

M. Fontanier lit une notice sur une excursion qu'il a faite chez les Lesghis, dans le cours de son dernier voyage en Orient : il donne, sur l'aspect du pays et sur les mœurs et usages des habitans, des détails qui fixent l'attention de l'assemblée.

L'assemblée écoute aussi avec intérêt la lecture d'un Mémoire de M. Roux de Rochelle, sur l'ancienne géographie historique de la Grèce.

La Société, aux termes de son règlement, procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'an-

née 1834-1835, et à la nomination de deux membres de la Commission centrale.

M. le président proclame ainsi le résultat du scrutin :

Président, M. le comte de Montalivet, pair de France.

Vice-présidents, { M. le baron Walkenaer, membre
de l'Institut.
M. de Larenaudière.

Scrutateurs . . . { M. le baron de Ladoucette.
M. Isambert, membre de la cham-
bre des Députés.

Secrétaire, M. Denaix, colonel au corps royal d'état-major.

M. Michaux, voyageur-naturaliste, et M. Delcros, chef d'escadron au corps royal d'état-major, sont nommés membres de la commission centrale.

La séance est levée à dix heures et demie.

Séance du 18 avril 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Walckenaer et Michaux, nommés le premier vice-président, et le second, membre de la Commission centrale, dans la dernière assemblée générale, adressent leurs remerciemens à la Société.

La Société royale Géographique de Londres, remercie celle de Paris de l'envoi qu'elle lui a fait de la collection de ses Mémoires et elle lui adresse ses propres publications moins comme un échange que comme un témoignage du desir de voir continuer des relations si heureusement commencées. La Société de Londres joint aux trois premiers volumes de son journal une carte d'une

partie de la Géorgie, de l'Arménie et de plusieurs provinces de la Perse, par le colonel W. Monteith.

M. le docteur Guyétand, secrétaire perpétuel de la Société d'émulation du Jura, adresse le compte rendu des travaux de cette Société et témoigne le desir de recevoir en échange, le Bulletin de la Société de Géographie, Accordé.

M. le président communique de la part de l'auteur un extrait de la relation manuscrite du voyage de M. de La Pylaie, en 1830, 1831, 1832 et 1833, dans les départemens de l'ouest de la France. Cet extrait, qui concerne spécialement les villes de Rochefort (du Morbihan) et de Vannes, est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Warden communique de nouveaux renseignemens sur la colonie de Liberia; une note sur la prison d'État d'Auburn, ainsi qu'une analyse du Pilote de la côte des deux Amériques par Edmund Blunt.—Renvoi au comité du bulletin.

M. Roux de Rochelle lit un mémoire sur la reconnaissance des côtes orientales d'Amérique.

A l'occasion du prix annuel, un membre propose de caractériser désormais les distinctions accordées par la Société en décernant des médailles de trois ordres, toutes du même module, et différant seulement par le métal (or, argent ou bronze). Deux autres degrés de distinction existeraient encore dans la mention honorable et la citation. Cette proposition est renvoyée à une commission composée de MM. le baron Costaz, d'Avezac et d'Urville.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 4 avril 1834.

S. E. BOGHOS-BEY, ministre du commerce et des affaires étrangères en Égypte.

M. ETEM-BEY, gouverneur de l'École Polytechnique égyptienne au Caire.

M. ARTYN EFFENDY, sous-directeur de l'École Polytechnique égyptienne au Caire.

M. AUDOT, libraire.

M. le baron PICHON.

Séance du 18 avril.

M. le docteur ALFRED REUMONT, d'Aix-la-Chapelle.

M. le docteur WOERL, de Fribourg.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 4 avril.

Par M. le ministre de la marine : *Voyage de la corvette la Coquille*. — Botanique, 14, 15 et 16^e livraisons. — *Voyage de la corvette l'Astrolabe* : Observations de physique, broch. in-4^o. — Zoologie, 27, 28 et 29^e livr., et le 4^e vol. de texte. — Botanique, 9^e livraison.

Par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg : *Mémoires de cette académie*, tome XI de la 5^e sé-

rie, et les livraisons 2 à 6 des Sciences mathématiques, physiques et naturelles; les 2^e et 3^e livraisons des Sciences politiques, Histoire et Philologie; les 2^e à 5^e livraisons des Mémoires des savans étrangers, et le recueil des actes de la séance publique de l'Académie, tenue le 29 décembre 1829.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 17^e livr., in-8° (Voyages de Krusenstern et de Kotzebue).

Par M. Arthus Bertrand : *Voyages en Arabie*, contenant la description des parties du Hedjaz, regardées comme sacrées par les Musulmans; celle des villes de la Mecque et de Médine, etc., traduits de l'anglais de J.-L. Burchardt, par M. J.-B. Eyriès. Tome 1, in-8°. — *Excursion en Grèce*, pendant l'occupation de l'armée française en Morée dans les années 1832 et 1833, par M. J.-L. Lacour. 1 vol. in-8°.

Par M. Bottin : *Statistique annuelle de l'industrie* (Almanach du commerce) pour 1834. 1 vol. in 8°.

Séance du 18 avril 1834.

Par la Société royale Géographique de Londres : *Les 3 premiers volumes de son journal*, et une carte d'une partie de la Géorgie, de l'Arménie et de plusieurs provinces de la Perse, par le colonel W. Monteith. 4 feuilles.

Par M. Ainsworth : *An account of the caves of Ballybunian, county of Kerry; with some mineralogical details*. Dublin, 1834. 1 vol. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de mars.

Par la Société asiatique : *Cahier de mars de son Journal*.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de mars et avril.

Par M. de Moléon : *Recueil de la Société Polytechnique*, cahier de mars.

Par M. le capitaine d'Urville : 25^e et 26^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par la Société d'agriculture d'Angoulême : *Annales de cette Société*, cahiers de janvier et février.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros du journal *l'Institut* et le premier numéro de *l'Écho du monde savant*.

MORT

DE RICHARD LANDER.

Lander remontait le Niger sur une chaloupe, se rendant à 300 milles de distance dans une petite île qu'il avait achetée du roi de Benin, et où il avait établi un comptoir. Il était déjà à 100 milles, lorsqu'une décharge presque à bout portant tirée de derrière un taillis, tua trois hommes sur la chaloupe, et en blessa quatre autres. M. Lander fut un de ceux qui reçurent les plus graves blessures. Au même moment la chaloupe touchait terre; il descendit pour s'échapper, mais cinq ou six canots de guerre se mettant aussitôt à sa poursuite, nourrirent pendant cinq ou six heures un feu très vif contre les siens, et ne s'arrêtèrent que lorsque la nuit les leur eût fait perdre de vue. M. Lander, qui avait été blessé de nouveau, a déclaré avant de mourir qu'il avait reconnu les canots pour être de Bonny, de Brats et de Benin; ainsi l'on peut croire que des négriers ou d'autres

Européens se sont rendus coupables de cet odieux assassinat. Le parlement d'Angleterre a demandé une sévère enquête à ce sujet. Tout annonce que des négriers, craignant de perdre les avantages que leur infâme commerce leur faisait trouver sur cette côte, ont tué Lander, homme simple et généreux, et qui portait la civilisation jusqu'aux sources du Niger.

AVIS.

La carte du cours de l'Oyapock et d'une partie de celui du Jary, jointe à la relation de M. Leprieur, paraîtra avec le prochain numéro.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RELATION

D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale,

Par Hhâggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

M. William B. Hodgson, qui était attaché au consulat général des États-Unis à Alger pendant la mission de M. William Shaler, et qui succéda en 1828 à ce dernier, dans ses fonctions, profita de sa position pour recueillir des lumières sur les dialectes berbers de cette portion de l'Afrique, et sur l'étendue des contrées où domine ce langage. Le Hâggy Ebn-el-Dyn El-Eghouâthy fut l'un des informateurs auxquels il eut recours.

Ebn-el-Dyn, dont le nom est arabe et signifie *le fils de la Foi*, est natif ou originaire de la ville d'El-Eghouâth, d'où lui est venu le surnom d'El-Eghouâthy; et il a accompli le *hhagg* ou saint pèlerinage, qui lui a valu le titre respecté de *Hhâggy* ou pèlerin.

A la prière du consul américain, le hhâggy écrivit une relation de ses voyages et lui en fit présent : elle formait un cahier de quatorze

pages in-4°, d'une écriture qui n'était ni belle ni correcte, exécutée dans le caractère *maghreby*, c'est-à-dire occidental ou africain.

M. Hodgson l'a traduite en anglais, et sa version a été imprimée à Londres par les soins du *Comité des Traductions orientales*, en un fascicule de 32 pages in-8°, qui comprend aussi une liste des noms de lieux et de tribus mentionnés dans la relation, et leur transcription en caractères arabes d'après l'orthographe d'Ebn-el-Dyn.

Des extraits étendus en ont été donnés dans le cahier de juillet 1832 de la *North-American Review* de Philadelphie, et fidèlement traduits dans le cahier de novembre suivant des *Nouvelles Annales des voyages*.

A mon tour j'ai fait une version française d'après celle de M. Hodgson, en rétablissant dans le texte les noms propres conformément à l'orthographe arabe de l'auteur original, *bien qu'elle ne soit point toujours d'une exactitude satisfaisante*. J'y ai joint quelques annotations et remarques géographiques.

La date mise à la fin de l'écrit est de la seconde lune de *Rebya'* de l'année 1242, c'est-à-dire du mois de décembre 1826; mais d'un autre côté, une expédition militaire effectuée deux ans auparavant, et mentionnée à l'article *A'yn-Mádhý*, est rapportée à l'année 1243, qui a commencé en juillet 1827, ce qui supposerait la relation écrite à la fin de 1829 : il y a donc erreur de chiffre à l'un ou l'autre de ces millésimes, peut-être à tous deux.

* A.....

RELATION DU VOYAGE.

Au nom d'Allah le compatissant, le miséricordieux !

Les bénédictions et le salut d'Allah sur notre seigneur Mohhammed, sa famille et ses compagnons !

Cet écrit contient une description de diverses contrées et villes, par le Hhâgg Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

El-Eghouâth.

El-Eghouâth est une grande ville, et elle est entourée d'une muraille avec des fortifications. Elle a quatre por-

tes, et quatre mosquées. Le langage des habitans est arabe, et ils portent des vêtemens de laine. Les femmes d'un rang élevé ne quittent jamais leurs maisons; mais les autres paraissent dans les rues. Il n'y a point de bains dans cette ville. Le pays produit des fruits en abondance, tels que dattes, figues, raisins, coings, grenades et poires.

La ville d'El-Eghouâth est divisée en deux portions par la rivière Emzy qui coule au travers. Cette rivière est bien connue dans toute cette région. Les habitans eux-mêmes sont divisés en deux partis, appelés el-Khelaf et Aouléd-el-Serghyn, lesquels sont souvent en guerre l'un avec l'autre. La cause d'hostilité entre eux est généralement le refus de l'un d'eux de se soumettre au Scheykh.

A l'est d'El-Eghouâth sont les ruines d'une ville, dont les princes, à une époque éloignée, étaient chrétiens. Il y a aujourd'hui beaucoup d'inscriptions que l'on peut voir parmi ces ruines.

La ville d'El-Eghouâth est bâtie principalement d'argile ou de terre; il y a cependant quelques maisons construites de mortier et de pierres. Les mosquées n'ont point de minarets; et il n'y a, dans la ville, ni place de marché déterminée, ni bain.

La monnaie courante est celle d'El-Gezâyr et de Fès. Le commerce y est florissant et la culture y est soignée. Les scorpions et la peste n'approchent point de la ville, parce qu'elle a été fondée sous un favorable horoscope. Cette région est fort montueuse, et dans le nord il y a une grande montagne rocheuse.

Tegemout.

A la distance d'une journée de route au nord d'El-

Eghouâth est situé le village de Tegemout. Les habitans de ce village sont divisés en deux partis et n'ont point de chef ou gouverneur. Ils se battent entre eux comme font les gens d'El-Eghouâth. Les maisons sont bâties en pierre et en terre. Au nord de Tegemout est une très haute montagne appelée Gebel-el-A'mour. Il y a aussi une montagne de sel auprès du Gebel-el-A'mour.

A'yn Mâdhy.

Cette ville est située à l'ouest de Tegemout. Elle est entourée de murailles semblables à celles de Thâblos, et a deux portes immensément fortes. Le lhakem ou gouverneur, dont le nom est Ould-Tagyn, a environ cent esclaves, et un trésor rempli. Il y a deux ans (1243 de l'Hégire) son frère assenibla des troupes dans le dessein de marcher contre Ouahrân et de s'emparer de ses trésors. Tous les Arabes de la contrée environnante accoururent sous son étendard; et ils partirent avec des tambours et des fifres; et ils étaient munis de chevaux et de tentes. Omm-A'sskarâ tomba entre leurs mains, et ils s'avancèrent sur Ouahrân. Le bey de Ouahrân, pour défaire cette armée, distribua de l'argent parmi les Arabes de l'expédition, ce qui les détourna de soutenir Ould-Tagyn, lequel fut ensuite tué dans une attaque de ses troupes par le bey.

Son frère est maintenant lhakem de A'yn Mâdhy. Il a un bain au milieu de la ville; et entre autres précieux objets, il possède des selles et des harnais brodés en or. Il a de plus une grande quantité de livres.

Les femmes de A'yn-Madhy paraissent dans les marchés.

La distance de cette ville à l'égard d'El-Eghouâth est d'une journée de route.

Gebel-el-A'mour.

C'est une très haute montagne, qui contient une centaine de sources d'eau. Il en sort une grande rivière, que l'on appelle El-Khayr et qui est universellement connue. La terre est cultivée sur cette montagne, et elle fournit toute espèce de bois de charpente. Sa longueur et sa largeur peuvent être estimées chacune à deux journées de marche. Les natifs élèvent des chameaux; et quelques-uns soignent du bétail et des troupeaux. Ils sont bons cavaliers; leur langage est l'arabe; et ils ne sont point gouvernés par un solthân.

Le nombre des hommes armés dans le Gebel-el-A'mour est d'environ six mille. A'yn-Mâdhy en a environ trois cents; et El-Eghouâth, mille.

*Itinéraire d'El-Eghouâth à Metslyli dans le Ouâdy
Mozâb.*

D'El-Eghouâth à Râs el Scha'b, un jour. Il n'y a point d'eau en cet endroit, et le pays produit le térébinthe (el bothm).

De Râs el Scha'b à Sâfil el Fayâdli il y a une journée de route. On n'y trouve point d'eau. De là à El-Khadem, où croît le térébinthe, une journée. De là à El Leflhât, qui sont deux grandes montagnes rocheuses. De El-Leflhât on gagne Metslyli.

Metslyli.

Ce n'est point une ville fermée, et il n'y a d'eau que celle fournie par les moulins. Le sol de la contrée n'est point une plaine de sable, mais il est montueux et couvert de cailloux aigus qui coupent comme un couteau.

Il y croît des dattes, et il y tombe quelquefois de la pluie. Les langages des habitans sont l'arabe et le berber. Ils montent des chameaux et sont armés d'un fusil et d'une épée. A l'est de Metslyli sont les hauteurs du Ouâdy Mozâb.

Ouâdy Mozâb.

Dans ce ouâdy il y a six villes et villages; la plus grande est Ghardêyah. Cette ville contient deux mille quatre cents maisons, y compris les mosquées. L'eau est entièrement fournie par des puits. Elle est entourée d'une muraille, et elle a une grande place de marché, deux tours et deux portes. Elle n'est point sous le gouvernement d'un solthân. Les habitans parlent la langue berbère.

En matière de foi, les Mozâbys diffèrent des Arabes. Ils se refusent à révéler les compagnons de l'Envoyé d'Allah (sur lequel soient la bénédiction et le salut). Ils sont opposés aux Sunnites, mais ils s'accordent pour la doctrine avec les Ouahabys, les Persans, et les habitans de O'mân et de Maskat. Tous ces gens sont Moatazytes ou dissidens. Les Mozâbys sont fort tempérans; ils ne fument du tabac ni ne boivent du vin. Le ouâdy produit des dattes.

Les indigènes de tout ce ssahlirâ sont familiers avec l'art de fabriquer la poudre à tirer. Le procédé est celui-ci : la terre ou le mortier des villes ruinées est recueilli; cette terre, qui est naturellement salée, est mise dans un grand vase, et l'on verse de l'eau dessus, de la même façon qu'on traite les cendres dans la fabrication du savon. L'eau ainsi obtenue est mise à bouillir jusqu'à ce qu'elle acquière de la consistance. On en mêle alors une livre avec quatre livres de soufre et quatre livres

de charbon de bois de laurier-rose. Ces ingrédients sont mélangés ensemble pendant l'espace de trois heures, et alors la poudre est faite.

Il y a dans le Ssahhrà une mine considérable de plomb, d'où les Arabes en tirent des quantités pour vendre. Cette mine n'est dans le domaine d'aucune tribu en particulier. Elle est située à l'est des Aoulâd Nâyl, et est appelé Gebel-el-Ressâs.

Itinéraire de Metslyli à El-Qalya'h.

De Metslyli vous allez à el-Tsemâd en une journée. Il s'y trouve beaucoup de puits, et le pays produit du *hhalfâ* (spartum ?); vous arrivez de là à el-Schâref, qui a un puits profond de vingt *edzra'* (coudées). Les deux autres stations entre el-Schâref et el-Qalya'h sont el-Sa'àdeny et Ouâdy el-Schaheb. A la première il y a un puits, et le *hhalfâ* y croît. A la seconde il n'y a point d'eau.

El-Qalya'h.

Ce village est situé au milieu des sables, et il n'a point d'eau autre que celle qui est tirée des puits. Les habitans sont appelés Scha'ànber, et ils parlent la langue arabe; ils montent des chameaux, vu qu'ils n'ont point de chevaux; leurs armes sont des épées, des mousquets et des lances; leurs vêtemens sont de laine. Le village n'a point de murailles; les femmes sont comme les Bédonins: elles vont aux puits, puisent de l'eau, et l'apportent sur leur dos, dans des outres. Le pays produit des dattes et du *hhalfâ*.

Ouerqelah.

De el-Qalya'h à Ouerqelah il y a une distance de cinq jours de marche. Ouerqelah est une très grande ville, entourée d'une muraille avec de nombreuses portes.

Elle est gouvernée par un solthân, et est divisée entre trois tribus dont les noms sont Beny-Ouâqyn, Beny-Ibrâhym, et Beny-Sesyn. Le langage des habitans est le berber. Le pays abonde en dattiers.

Ouerqelâh a d'abondantes sources d'eau; elles sont obtenues de la manière suivante: un puits est creusé à une profondeur de cent soixante dix *edzra'*, ce qui atteint l'eau douce. Le puits se remplit immédiatement d'eau, et devient un ruisseau.

Les habitans sont appelés Erouâghah; leur couleur est noire, et leurs vêtemens sont de laine et de coton. Tout le pays est une *sebkha* de sel. Dans la juridiction de Ouerqelâh est un lieu appelé el-Schath; et d'un minaret dans la ville, l'œil peut découvrir les villages suivans, Rouysât, A'gègeb et Meqousah. Au sud de Ouerqelâh, le pays offre une étendue de sable non interrompue, se poursuivant jusqu'au Ber el-A'byd (pays des esclaves).

Itinéraire de El-Qalya'h à El-Touât.

De El-Qalya'h à Aoulân il y a un jour de route. Il y a des puits à cette station, et le pays produit des dattes. Le village est dans le Ssalihrà, et est bâti en terre. Le peuple parle la langue arabe.

De Aoulân à El-Ahhmar. Il y a là un puits d'eau, d'environ trente *edzra'* de profondeur.

De el Ahhmar à Byr el-Nahl, un jour.

De Byr el-Nahl à Byr el Lefa'âyah, un jour.

De Byr el-Lefa'âyah à Byr el-'Târqy, un jour.

De Byr el 'Târqy à Byr el-Zerq, un jour.

De Byr el Zerq à Byr Bedemân, un jour.

De Byr Bedemân à Temymoun, un jour.

Temymoun.

Temymoun est une grande ville; mais elle n'a point de murailles comme celles qu'on élève pour la défense, parce que les maisons sont toutes attenantes. Elle a une grande place de marché. Il y a des dattes ainsi que d'autres fruits, et une grande abondance d'eau. Il y a également une couche d'alun rouge. Le dialecte des indigènes est le berber. Leurs moutons, comme ceux des Soudân, sont couverts de poils, semblables à ceux des chèvres, et d'une couleur noire; et ils ont de longues queues. Les chevaux sont nombreux. Il y a au centre de la ville de l'eau qui y est amenée par des conduits. Il s'y tient un marché où l'on échange, en grandes quantités, des esclaves et de la poudre d'or; ce dernier objet est vendu au poids par *mîsqâl* et *ouqreh*. La couleur des habitans est diverse, blanche, rouge et noire; et ils s'habillent de vêtemens de laine et de coton, et d'un *sâj* noir. Les maisons de Temymoun sont bâties d'argile ou de terre; et il y a quatre mosquées. Les habitans possèdent de grands troupeaux, et les Touâreq font le commerce avec eux. Ce sont de vrais musulmans : ils prient, font des aumônes, et lisent le qorân.

Au sud de Temymoun est un village appelé Aoukerout, et un autre nommé Aoulef.

Aoulef.

C'est la principale ville de l'oasis d'El-Touât, et sa juridiction s'étend sur tout le pays. Le solthân a des soldats, et les tambours battent devant lui. Il a le pouvoir d'infliger des peines et d'emprisonner. Il possède des chevaux et des esclaves, mais il n'a point de trésor d'argent.

Aoulef a des murailles qui l'entourent , lesquelles sont construites en argile et en briques. Le pays abonde en eau et en dattes , et les habitans possèdent beaucoup d'esclaves.

Teyth.

Au sud de Aoulef est un village appelé Teyth , et à l'ouest un autre nommé Atonât-el-Hhennê. Cette contrée produit du lhennê et des dattes en abondance. Les murs des maisons sont d'argile. Il y a des mosquées à Atonât , et les habitans jeunent , prient , lisent le qorân , et font des aumônes. Ils sont sous le gouvernement du solthân d'Aoulef. Les indigènes parlent la langue berbère.

En-Ssâlahh.

Près de Atouât est En-Ssâlahh , au sud ; alors vient le pays des Soudân , plus au sud , lequel est fréquenté pour la traite des esclaves et de la poudre d'or.

Qorârah.

Cette oasis est à environ une journée de route de Temymonn. Elle comprend à-peu-près vingt villages , qui sont tous alimentés d'eau par des conduits. Les indigènes s'habillent d'un sây noir et de vêtemens de laine. Leur langage est le berber , et leur couleur est noirâtre. La monnaie courante est celle de Fês.

A l'ouest de Qorârah , et à la distance de vingt journées de route , est le pays appelé El-Schenqythah.

El-Schenqythah.

Les gens de ce pays élèvent des chameaux , et leur principale nourriture est le lait et la chair de ces animaux. Le blé et l'orge leur sont inconnus.

Le qorân est beaucoup lu par les habitans de Schen-

qytah ; les femmes aussi le lisent. On y peut voir tel homme lisant à sa mère et à sa femme ; et l'on y est passionné pour les rapports sociaux. Schenqytah n'a point de solthân. Les fruits qu'on y recueille sont les dattes, le lotus, et quelque peu de melons.

Tenbokto est voisin de Schenqytah, vers le sud et l'est ; à l'ouest on trouve le Bahhr-Mâlehh, ou la mer salée. Quand les indigènes de Schenqytah partent pour le pèlerinage de la Mekke, ou ils passent à travers les Soudân, ce qui est le plus court, ou par le Ouâdy-Dera'h dans le Maraksch.

Voyage du Beléd-el-Soudân à l'oasis d'El-Touât.

Les kâfelahs ou caravanes ne partent du pays des Soudân qu'au commencement de l'année. A cette époque, les marchands se réunissent en grand nombre, dans le but de voyager ensemble et de se garantir des Touâreq, qui ne dépendent d'aucun gouvernement.

Pour former la ligne de marche, les chameaux sont placés les uns à la suite des autres, en files de deux cents de profondeur. C'est ainsi qu'on traverse le désert.

Les articles de commerce exportés du pays des Soudân sont des esclaves et de la poudre d'or, en échange desquels Touât et Qorârah envoient des soieries, du fer, des verroteries et autres marchandises analogues.

Itinéraire de Ouerqelah à Aqdâmes.

De Ouerqelah à Sydi-Akhôuylid, il y a une journée. Ce dernier est un village au milieu du sable, offrant de l'eau et des dattes. Les maisons sont bâties d'argile. Les indigènes parlent la langue arabe. Ils se servent de chameaux pour monture, et de laine pour la confection de leurs vêtemens.

De Sydi-Akhoulid vous aïlez à Hhâsy el-Nâqeh , où se trouve un puits au milieu d'une sebkhal de sel qui est bien connue dans ces régions.

De là à A'yn , où est une source d'eau à la surface du sol. Tout ce pays est une étendue de sable , où l'on ne voit ni pierre, ni montagne autre que des collines de sable.

De là à El-A'âqer, qui est une colline de sable; et la station voisine de El-A'âqer est El-Thybât.

El-Thybât est un village au milieu du sable, et sans murailles. Il a beaucoup de puits d'eau , et la campagne produit des dattes et d'autres fruits.

De El-Thybât vous allez à El-Abter, qui est un ouâdy desséché; de là à un grand ouâdy connu sous le nom de Ouâdy-Souf. Dans ce ouâdy il y a de nombreux *daskeras* ou villages qui peuvent fournir vingt mille hommes, des chevaux et des *meherrys*. Ces gens vivent de dattes et de lait de chameau. Les femmes vont aux places de marché sans se voiler, et elles se montrent dans les jardins. Il se commet parmi elles beaucoup d'adultères.

Les habitans de ce district ne sont point soumis à un gouverneur, et ils sont continuellement occupés à lever des troupes et à voler aux Arabes leurs effets. Ils poussent leurs *ghazies* jusqu'au pays de Touâreq. Ils parlent la langue arabe. Ils sont entièrement indépendans , et ne se sont jamais soumis à un solthân. Leur commerce se fait surtout avec Aqdâmes , où ils vendent des esclaves ; et quelques-uns des indigènes font métier de faire le voyage du pays des Soudân avec des marchands d'Aqdâmes , à l'effet de chercher des esclaves.

De Ouâdy-Souf à Aa'mysch il y a une journée de marche. C'est un village sur les confins méridionaux du ouâdy. Les maisons sont bâties en terre et brique , attendu qu'on ne trouve point de pierres en cet endroit.

De Aâ'mysch à Aqdâmes, la distance est de huit jours de route. Le pays intermédiaire est un seul désert ininterrompu. Il n'est point fréquenté par les Arabes ; il ne contient point de villages , ne fournit point d'eau , et n'est point varié par des collines ou des pierres. Partout l'œil rencontre une étendue de sable. Le chacal, le tigre et le lion ne viennent point ici , à cause de l'extrême chaleur et de la soif ; l'autruche et le *begr el ouakhasch* sont les seuls animaux que l'on trouve dans ce désert.

La manière de chasser l'autruche est la suivante : le chasseur monte son cheval, pourvu des vivres nécessaires, et prend avec lui de l'eau. Il chevauche doucement jusqu'au milieu du jour, instant où les Autruches se rassemblent en troupes de cent ou plus. Aussitôt qu'elles aperçoivent un homme elles s'enfuient. On continue de les poursuivre pendant quatre heures, ou moins, jusqu'à ce que, accablée par la soif et la crainte, l'autruche commence à se lasser. Le chasseur étant pourvu d'eau, boit quand il a soif, et finalement, atteint l'oiseau épuisé, dont les entrailles sont déjà consumées par la chaleur. Le chasseur alors le frappe sur la tête, ce qui l'abat à terre. Descendant de son cheval, le chasseur coupe la gorge de l'autruche.

Le chasseur est accompagné par un homme qui porte ses provisions de vivres et d'eau. Cet homme suit les traces faites sur le sable, jusqu'à ce qu'il ait rejoint son compagnon. Ils placent alors l'autruche sur un chameau, et l'apportent chez eux. Telle est la description d'une chasse à l'autruche.

Aqdâmes.

Aqdâmes est une grande ville, bâtie d'argile ou de terre. Le pays abonde en dattes. Les habitants parlent

la langue berbère , et leur habillement est de laine et de coton. Leur teint est noir ; et les femmes ne se montrent point. Il y a dans cette ville une grande quantité d'ulémas et de thâlebs. On y tient un grand marché , mais il n'y a ni bains ni moulins à manège. Les femmes broient le blé dans les maisons. On ne voit point de bazars dans la ville , et il n'y a , au dehors , aucune culture.

Aqdâmes a un grand nombre d'esclaves dont le prix est d'environ 30 duros (p. esp 22). Une mère est évaluée au même prix. La ville est située au milieu du sable, et la distance entre elle et El-Touât est de vingt-quatre journées. Le pays intermédiaire est exclusivement occupé par des Touâreq : il n'y a point d'Arabes.

Touâreq.

C'est un peuple puissant. Ils ont le teint fort blanc ; et ils se servent de chameaux pour monture. Leur nourriture consiste entièrement en viande et en lait , car ils n'ont aucuns grains. Ils s'habillent d'un saï de coton noir , et leurs *serouâl* ou pantalons sont pareils à ceux des chrétiens. Les Touâreq prient debout , et se couvrent le visage d'un voile ou d'une pièce de coton. Jamais ils ne boivent ou ne mangent devant personne. Ils font des *ghazies* dans le Soudân , et en rapportent des esclaves et des denrées. Ceci est une notice complète et détaillée de Touarèq.

Mathmathah et ses environs.

Mathmathah est un village sur le sommet d'une montagne , où l'on descend par une ouverture. Cette excavation a été faite en creusant. Les maisons , là-dedans , sont comme des chambres et sont enduites ou crépies

avec de l'argile. Le langage des habitans est le qobthe; ce n'est ni du berber, ni du turk, ni de l'arabe, c'est du qobthe.

Qâbes est un village au bord de la mer, à environ deux journées de Mathmathah. Quand un natif de Qâbes desire se marier, il s'échappe avec sa prétendue pour aller à Mathmathah, et c'est là qu'il l'épouse. Ils séjournent en cet endroit un an et un mois; alors ils retournent chez eux.

Gerbeh est à deux journées de Mathmathah, qui est à l'ouest.

La tribu de Naouayl est aussi à deux journées de Mathmathah; et après la tribu de Naouayl est celle de Mahhâmyd, peuple puissant qui habite une grande chaîne de montagnes, et sur lequel le paschâ de Thablos n'a point d'autorité. Ils ont un gouvernement qui leur est propre, et possèdent un grand nombre de troupes et de chevaux. Entre eux et le paschâ de Thablos il y aura guerre continuelle, et il ne pourra jamais obtenir d'eux aucun tribut.

Le langage de la tribu de Naouayl est le qobthe. Les tribus qui occupent les montagnes voisines, de Gharyân, Ben-Oualyd, Mesellâtah et Ghâyah, parlent toutes le même dialecte. Les femmes de ces tribus sortent librement aux places de marché, et ne sont point voilées. La principale nourriture de ce peuple consiste en gibier et en dattes. Leur habillement se compose du *khayq* et du *siriah* ou chemise; fort peu ont des *bernos*. Ils portent des *scheschias* assez grands pour couvrir les yeux.

Depuis Mahhâmyd jusqu'à Efzan (Fezzan), la distance est d'un mois de route.

Nous allons relater maintenant les autres choses que nous avons vues et trouvées.

Teqort.

Teqort est une ville de richesses et d'abondance. Le pays produit des dattes, des figues, des raisins, des grenades, des pommes, des abricots, des pêches et d'autres fruits. Le marché de Teqort est fort grand. Cette ville est la capitale de ce district, et a juridiction sur vingt-quatre villages. Elle contient environ quatre cents maisons, et elle est ceinte de murailles avec des portes. Ces murailles sont entourées d'un fossé qui peut être comparé à un fleuve. Il communique avec des sources d'eau qui toutes s'y déchargent. Sur ce fossé il y a trois ponts. Les mosquées ont des minarets fort élevés.

Il y a à Teqort une race de gens appelés El-Megèharyeh, qui occupent un quartier séparé dans la ville. Ils étaient juifs autrefois ; mais pour échapper à la mort dont ils étaient menacés par les indigènes, ils firent profession de l'Eslam, et maintenant ils sont lecteurs assidus du qoràn, qu'ils apprennent par cœur. Ils sont encore distingués par le teint particulier aux juifs ; et leurs maisons, comme celles de cette nation, exhalent une odeur désagréable. Ils ne se marient point avec les Arabes, et il arrive rarement qu'un Arabe prenne femme chez les Megèharyeh.

Le gouverneur de Teqort choisit parmi ces gens-là des scribes et des teneurs de livres ; mais ils ne sont jamais admis à la dignité de qâdhy ou d'imâm. Ils ont des mosquées dans leur quartier, et ils prient aux heures légales, hors le jour de gemâ, qu'ils n'observent point comme un jour de repos. Ils possèdent de grandes richesses. Leurs femmes sortent voilées dans les marchés, et conversent entre elles en hébreu, quand elles desirent n'être pas comprises. Le gouverneur de Teqort possède

une grande quantité de chevaux et de selles avec leurs harnais brodés en or. On bat le tambour devant lui. Il a le pouvoir d'infliger la peine capitale, de brûler les maisons et de confisquer les biens des coupables.

Du haut des minarets de la ville, beaucoup de villages et de plantations de dattiers peuvent être aperçus dans le pays environnant. El-Nezlah, Tebesbest, Temys, El-Moqaryn, El-Moghayr, et d'autres villes, jusqu'au nombre de vingt-quatre, se voient toutes des minarets de Teqort. On ne rencontre point ici de pierres ; mais des sources d'eau y existent en abondance. Le nombre des troupes qu'on peut lever est de cinq mille hommes. Le teint des gens de Teqort est noir, et on les appelle Erouâghah.

Une liqueur appelée el-eqmy est en usage parmi ce peuple ; elle est extraite des branches du dattier, en les coupant et les pressant. Elles donnent un liquide d'une couleur rougeâtre et doux comme du sorbet. On le vend à la mesure dans les marchés.

Les saisons du labour dans ce pays sont octobre et mai. Aucun Arabe ne vient en ce lieu, à moins que malade de la fièvre. Il y a une mine de sel à Teqort, et en vérité tout le pays est une sebkah de sel.

Ce qui précède est une description de Teqort.

L'île de Gerbeh.

Gerbeh est une île au milieu de la mer, d'environ dix-huit milles de tour. Cette île étendue est productive de divers fruits : olives, raisins, pêches, grenades, figues et amandes ; mais il n'y vient pas de dattes. Il y tombe une grande quantité de pluie. L'île est divisée en parties séparées, et chaque maison a un jardin y attenant. Le marché est grand et bien approvisionné ; et beaucoup

de marchands ont des fondones ou magasins. Gerbeh dépend du paschâ de Tunis, qui nomme le gouverneur ou hliakem.

Les femmes de Gerbeh sortent voilées. Les maisons sont bâties d'argile, et quelques-unes en briques. La population est composée de plusieurs peuples différens. Le district de l'ouest, dont le port est vis-à-vis de Qâbes, est habité par un peuple appelé Agym, dont le langage est le berber. Ils lisent le qorân, et les doctrines de leur foi sont semblables à celles professées par les Ouehabites et les Beny-Mozâb. Quelques-uns d'entre eux rejettent A'ly ben Aby-Thâleb (à qui Dieu soit propice). Ces dogmes sont observés par ces gens, mais ils ne les professent pas publiquement, et les cachent plutôt. Ils ne prient point en commun avec la secte de Mâlek; ils ont des mosquées à eux.

Gerbeh a quatre ports : Agym à l'ouest; Gergys à l'est; Mersat-el-Souq au nord; et Mersat-el-Qantharah au sud. Les habitans fabriquent de la poterie, et ils fabriquent de la chaux ainsi que de grandes quantités d'huile qu'ils vendent aux Arabes.

Tribu arabe de Ouerqemah.

Cette tribu est adonnée au vol de grands chemins; et ils sont soumis au paschâ de Tunis.

Qâbes.

De cette ville à Thâblos, par terre, il y a six journées de route.

Derâ'yeh.

Nous décrirons ce pays, celui de Neged et les A'rab el-Ouehab. Dera'yeh est une grande ville avec des mu-

raïlles, et défendue par un nombre considérable de troupes composées d'A'rab el-Ouehab. Cette ville a des mosquées ; mais le peuple diffère , en ses articles de foi, des habitants de la Mekke, et ils n'ont point de respect pour le prophète ni pour ses compagnons. Ils professent ne reconnaître que Dieu seul ; ils ne prient point le prophète et ne lisent point le Delyl el-Khayrat. S'ils le trouvent en la possession de quelqu'un, ils battent l'individu et brûlent le livre. Le tesbehli ou chapelet n'est point toléré ; s'il est trouvé entre les mains de quelque personne, celle-ci est punie, traitée d'idolâtre, et exhortée à retourner à Dieu. Ces Arabes sont une puissante tribu. Aucun d'eux ne parle la langue berbère. Leur habillement est un qafthân de laine, attaché avec une ceinture de courroies de cuir, et ils nouent autour de leur tête des mouchoirs de soie teints avec du safran. Cette teinture est grandement estimée parmi eux, et vaut jusqu'à vingt-quatre de leurs piastres par livre. Leur monnaie consiste en piastres et sequins qu'ils appellent *meschchas*. Les armes en usage parmi eux sont la lance, et le *genbiah* qui se met à celle-ci. Le *genbiah* est une lame recourbée d'environ une dzerâa' et demie de long, et affilée à couper la tête. Les Arabes appellent cette arme *asir*.

Le prix d'un cheval au marché est de trente chameaux. Les Arabes appellent leurs chevaux *kahhalyeh*, comme un objet précieux. Ce sont de beaux animaux, qui sont aussi légers que le vent. Ils sont maintenant fort rares, et ne se trouvent que dans les haras des princes en Égypte, en Syrie et à Fès.

Le solthân actuel de Dera'yeh est Terky-ould-Ssa'oud. Son prédécesseur était Ssa'oud. La ville est bâtie en terre, chaux et pierres. Quand une expédition guerrière est

proposée , cinquante mille Arabes, ou davantage, se rassemblent. Dans cette contrée sont plusieurs peuples différens. Quelques-uns sont adorateurs du feu; d'autres adorent le soleil, et quelques-uns vénèrent les parties sexuelles de leurs femmes et de leurs bêtes. Que Dieu les délivre de cette erreur!

Ces Arabes ne chevauchent pas toujours avec des selles; s'il y a à combattre dans les montagnes, ils montent sans selles; mais ils s'en servent dans les plaines, où ils vont avec leurs sabres. Quelques femmes se battent à côté de leurs maris. Ils sont bien pourvus d'armes.

Le teint de ces gens est rougeâtre.

Ce qui précède est un récit de ce que nous avons vu, écrit en l'année 1242, en Rebya' el-Tsany.

EXTRAIT

DU JOURNAL DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES,

Première et deuxième livraisons de 1834.

De nouveaux renseignemens sur les peuplades de l'Afrique méridionale se trouvant compris dans les dernières lettres des missionnaires qui explorent ces contrées si peu connues; nous nous empressons, comme nous l'avons déjà fait, d'en extraire tout ce qui peut concourir aux progrès de la géographie.

Le missionnaire Casalis écrit de Philippolis le 31 juillet 1833 que Moshesh chef des Bassoutos ayant entendu parler des stations de Philippolis et de Kuruman, comprit de suite combien de pareils établissemens fondés

dans ses domaines pourraient être avantageux à ses sujets ; décidé à employer tous les moyens possibles pour attirer chez lui les missionnaires , il remit 200 bœufs à quelques-uns de ses serviteurs et leur commanda d'aller trouver *le grand-maître des blancs*, afin d'obtenir de lui en échange de ce troupeau, *des hommes capables d'instruire les noirs*. Ces hommes ayant été pillés par les Korannas revinrent auprès de Moshesh, qui, plus tard, ayant appris qu'un Griqua venu de Philippolis chassait sur ses terres, le fit venir et après l'avoir questionné sur les intentions et les travaux des missionnaires, le pria de l'aider dans l'accomplissement de ses desirs.

Le Griqua aussitôt son retour , rapporta ce fait à M. Kolbe, celui-ci engagea MM. Casalis, Arbousset et Gosselin à entreprendre cette excursion , ce qu'ils s'empressèrent d'exécuter.

En conséquence, le 5 juin 1833 ils quittèrent Philippolis avec une seule de leurs voitures ; incertains qu'ils étaient de se fixer près du roi des Bassoutos, ils laissèrent la plus grande partie de leurs bagages et leur seconde voiture aux soins de M. Kolbe ; ils avaient pour guide un Griqua habile nommé Adam, connaissant très bien le pays, et qui, accompagné de quelques chasseurs à cheval et de quelques Béchuanas montés sur des bœufs, partaient pour la chasse de l'antilope. La carte jointe à cet extrait montre la route suivie par les voyageurs, la ligne qui l'indique, passe par les Kraals de Ramacau et de Kugnanane et s'étend de Philippolis à Bossiou capitale des états de Moshesh, puis de Bossiou à Morija où ils fondèrent une station ; enfin, pour revenir à Philippolis chercher le reste de leurs bagages, l'un d'eux, M. Casalis suivit la route qui, passant par Popokuan, va rejoindre la ligne du nord au campement Gnou, et redes-

cent de là à Caledon pour remonter ensuite à Philippolis. Les détours faits par les voyageurs ont été nécessités par les difficultés du sol et par le manque d'eau. Voici leur itinéraire (1) :

Le 5 juin. Après avoir voyagé 3 heures moitié E., moitié E. S. E. ils campèrent près d'un kraal de Griquas ou Baastards, appelé *Dwart-river*.

Le 6. Obligés de chercher une partie de la journée les chevaux égarés pendant la nuit, ils ne marchèrent que pendant 3 heures 1/2, direction S. E. et E. S. E. pour arriver à *Rooie-Port-Fontein* petit kraal abandonné.

Le 7. Partis à 9 heures 1/2 et ayant marché E. S.-E. jusqu'à 11 heures, ils visitèrent une source abondante appelée *Komitjos-Fontein*. Ils y trouvèrent quelques noirs qui y étaient venus chercher du fourrage pour leurs bestiaux; l'un d'eux portait le nom français de *Visage*. Après 20 minutes de repos, ils marchèrent E. S. E. jusqu'à midi. Ils avaient alors à leur gauche dans la direction N. N.-E. une montagne haute et très longue, que leurs gens estimaient être à 14 lieues d'eux, non loin de la rivière *Riet*. A une heure ils passèrent *Kopjes-Kraal* qui est habité par quelques Bushmen, et au pied duquel coule une petite fontaine dans la direction N. à 1 h. 42 m. ils étaient entre trois monts, dont deux en forme de dôme et l'autre en forme de pain de sucre, remarquables par leur position respective: ils leur donnèrent le nom de *Trois monts*. A 2 h., ayant complètement changé de direction pour chercher de l'eau, ils suivirent

(1) Les missionnaires ayant appris la langue hollandaise, qui est parlée par les fermiers de la colonie du Cap et par les tribus voisines de Griquas, de Korannas, etc., peuvent, au moyen de ladite langue, se faire comprendre des indigènes, soit par eux-mêmes, soit par des interprètes.

la ligne S. E. E jusqu'à 2 h. 35 m., et trouvèrent que le pays commençait à monter.

Le 8. De 9 h. à 9 h. 25 m., direction S. S. E. — De 9 h. 35 m. à 11 h. 35 m., E. — De 11 h. 35 m. à 12 h. 45 m., E. N. E. — De 12 h. 45 m. à 2 h. 45 m., E. — De 2 h. 50 m. à 3 h. 25 m., E. — De 3 h. 25 m. à 3 h. 46 m., N. Cette déviation de 21 minutes a encore été nécessitée par le manque d'eau.

A 10 h. 7 m., ils avaient à une demi-liene de distance N. une chaîne de collines qu'Adam, leur guide, nomme *Winter's Port Berg*, ou Port d'Hiver. En même temps on apercevait au S. E. dans un éloignement de 6 h. une montagne qui se terminait en pain de sucre, appelée *Hang-Lip*. A 11 h. 35 m., ils passèrent une source de la rivière *Riet* coulant N. Une demi-heure plus tard on distinguait dans le lointain du côté N. E. une nouvelle chaîne de montagnes dont l'une fut nommée par les chasseurs *Olijn-Fontein Berg*, et qui n'est sans doute que le prolongement du *Hang-Lip*. A 1 h. et demie, cette même chaîne semblait s'étendre N. et N. N. O.; à 1 h. 7 m., ils passèrent une seconde source de la rivière *Riet* coulant N. E.; et à 3 h. 27 m., ils atteignirent quelques collines assez élevées, qu'ils appelèrent *les Redoutes*, à cause de leur forme. Le pays abonde en antilopes et en lièvres.

Le 9. Jour de dimanche, selon leur coutume, les missionnaires ne voyagèrent point.

Le 10. De 8 h. à 11 h. 12 m., E. — De 11 h. 15 m. à 12 h. 30 m., E. N. E. — De 1 h. à 4 h. 15 m., E. N. E.

A 11 h. 25 m., une nouvelle source de la *Riet* coulant N. A 2 h. 25 m. cinquième source de la même rivière même courant. A 3 h. 6 m., rencontre d'une fontaine de fort belle apparence, mais sans eau, qu'on appela *Drooz-*

Fontein ou fontaine sèche. A 3 h. 20 m. autre source de la *Riet*. Ces sources sont si peu de chose qu'elles ne méritent point qu'on leur donne un nom quant elles n'en ont pas. A 4 h. 15 m. une petite chaîne de collines de fort belle apparence sur la gauche, s'étendant N. E., elle a été appelée *Sokoa* en raison de sa ressemblance avec le fort de ce nom. Campement près d'une source de la *Riet*, la plus considérable qu'on ait rencontrée; elle a le même courant que les précédentes, son lit est profond et argileux, ses rives abondent en canards et en cailles. On lui a donné le nom de *Moie-Spruit* (belle source); quelques moules assez semblables à celles qu'on ramasse au bord de la mer y ont été recueillies. Le pays continue à monter.

Le 11. De 2 h. à 4 h. 4 m. E. Campement auprès d'une source de la *Riet* qu'on a nommée *Guou* (1) à cause de la multitude de ces animaux que l'on trouve dans les environs. Ce jour là on vit des montagnes dans toutes les directions N. S. E. O. A 5 h. du soir il y eut un orage avec éclat de la foudre.

Le 12. De 7 h. 40 m. à 10 h., N. E. — De 11 h. 35 m. à 3 h. 45 m., entre l'E. et l'E. N. E.

A midi, passage à *Shiet-port*, petite source de la *Riet* (dont on n'était, au dire d'Adam, qu'à 2 h. de marche N.) Tout près de là est un Kraal de Bushmen; quelques hommes et une dizaine de femmes portant leurs enfans liés derrière leur dos viennent voir les voyageurs. Leurs traits sont entièrement défaits par la souffrance. Les Bushmen vivent dans une grande misère et se nourrissent presque uniquement de sauterelles. Ils sont rabougris, laids de visage et ressemblent à des spectres: et comme si

(1) Mammifère de l'espèce des antilopes.

ce n'était pas assez de maux, ils se voient généralement méprisés par les autres indigènes du sud de l'Afrique. Dieu, disent les Béchuanas, ayant voulu créer l'homme, fit d'abord un singe, puis un *Bushman*, ensuite nous et enfin les blancs. Ils parlent la vieille langue hottentote ou namaquoise, langue dure, imparfaite, et dans laquelle, dit-on, chaque mot se prononce par un claquement. Les Bushmen de *Shiet-Port* demandèrent de la graisse pour se frotter le corps et du tabac dont ils sont fort avides. En échange ils donnèrent deux flèches empoisonnées, excellentes, dirent-ils, et qui ont été envoyés au musée missionnaire de Paris. (1)

A 1 h. 9 m., passage d'une dernière source de la *Riet* coulant N. C'était la dixième vue, elle porte le nom de *Woensdag* ou Mercredi. A 2 h. 12 m., on avait sur la gauche un beau lac d'eau douce, d'un quart de lieue de largeur sur une demi-lieue de longueur. Un nombre considérable d'oiseaux se leva lors de l'approche des voyageurs. Dans les environs, les gnous fourmillaient. Il faut être à cheval pour faire la chasse à ces animaux : comme toutes les espèces d'antilopes, ils regardent longtemps le chasseur, le laissent approcher, vont même à sa rencontre ; mais à une certaine distance, ils se mettent à battre leurs flancs de leur queue, tournent cinq à six fois en rond au nombre de 10 ou 12, puis prennent la fuite à la file en faisant lever sur leurs pas un nuage de poussière. Au bout d'un moment ils s'arrêtent, vous regardent de nouveau et n'attendent que votre approche pour recommencer leur manège.

Le 13. De 10 h. 20 m. à 1 h. 50 m., E. N. E. — De 2 h.

(1) Ce musée se compose d'objets d'histoire naturelle, d'armes de guerre, d'ustensiles, d'ornemens, etc.

20 m. à 3 h., E. Rencontre d'un gnou qui venait d'être terrassé par un lion : l'animal n'était qu'à demi dévoré, des aigles, des vautours et quelques corbeaux voltigeaient non loin, prêts à se jeter sur ces restes si les hommes de l'escorte ne s'en fussent emparés.

Le pays abonde en gnous, en coucous⁽¹⁾ et en gazelles, il est à remarquer que ces différentes espèces se suivent ordinairement : on rencontre aussi beaucoup de pincadet⁽²⁾. La végétation devient plus forte à mesure qu'on avance, on ne trouve cependant encore que des arbustes, on traverse un espace d'une lieue carrée qui avait été brûlé par les naturels pour prendre des sauterelles ; bientôt après, à 2 h. 15 m., arrivée au premier Kraal des Bas-soutos. Il consiste en une trentaine de huttes construites au pied d'un coteau en forme de terrasse. A l'approche des voyageurs, les habitants prennent la fuite, et vont occuper le sommet de leur petite montagne, sur la pointe de laquelle ils s'accroupissent à la manière des singes. Trois Béchuanas avaient cependant été envoyés en avant pour les rassurer ; toutefois deux jeunes gens d'entre eux armés de sagaies vinrent plus tard à la rencontre de l'expédition, après avoir été accueillis amicalement, ils furent renvoyés auprès des leurs, pour raffermir leur courage. Bientôt les sauvages s'approchèrent, reçurent quelques présents et en retour apportèrent du pain et de la bière faits avec du blé cafre. Ils se familiarisèrent si bien que le soir, hommes, femmes et enfans, tout le village enfin, descendit au lieu du campement et se mêla aux gens de l'escorte. Leur chef, Rampèse, portait suspendue à son cou une tabatière d'ivoire joliment tra-

(1) Sans doute le Coudous *Antilope strepsiceros*.

(2) Ce terme doit être une erreur de copiste, car il ne s'applique à aucun objet d'histoire naturelle.

vaillée, un de ses sujets en avait une pareille faite de peau de gnou; la rivière près de laquelle on campa, est une source supposée de la Modder.

Le 14. Marche : A 4 h. 30 m., direction E. N. E. Ce jour-là, on passa trois sources reconnues de la Modder, coulant N. E. et sortant de quelques coteaux élevés qui avaient été vus vers 6 h. à une demi-lieue dans la direction de S. et S. E. La première, traversée à 7 h. 45 m., a été appelée *Deudroide-Boem-Spruit*, à cause des nombreux cytises qui croissent sur ses bords; la seconde, rencontrée à 8 h. 5 m., et qui est rocailleuse, a été nommée *Steen-Spruit*; et la troisième, passée à 9 h. 10 m., reçut le nom de *Grase Spruit*, à cause de l'herbe qui y croît en abondance. A 10 h. on traversa la *Modder* même, dans un endroit rocailleux d'un grès dur et bordé d'immenses rochers disposés en amphithéâtre. Ses eaux, qui se précipitent d'abord de cascade en cascade, coulent ensuite lentement dans les fentes du terrain. Sa source primitive n'est qu'à 2 heures de là, du côté S. E. Son véritable courant est N. O.

A 2 h. 15 m., passage d'un bas-fond planté de blé cafre, et 20 minutes plus tard, arrivée au Kraal *Mouroutapoulino*, qui appartient au chef *Magori*. Cet homme voyait des blancs pour la première fois; un miroir et une montre l'amuserent beaucoup ainsi que son peuple. Pour leur donner une idée de ce petit objet blanc qui les étonnait tant par son tin-tin répété, M. Arbousset l'appela *litsatsi*, du nom du soleil, dans leur langue. On détela sur la rive d'une nouvelle source de la *Modder* (Bushmen Rivier), coulant N. O. et passant au pied de *Mouroutapoulino*.

Le 15. De 8 h. 37 m. à 3 h. 5 m., voyage entre le N. E. et le N. N. E.

Dans l'espace de moins d'une heure on passa trois sources de *la Modder*, l'une à 9 h. 45 m. , l'autre à 10 h. 10 m. , la dernière à 10 h. 30 m. Toutes trois coulent N. O. Quelques heures après le départ, on aperçut au N. N. O., au N. E. et à l'E. N. E., les montagnes de *Tabantsou* et de *Tamapatsoa*, deux kraals considérables de Bassoutos. Arrivés à 1 h. 10 m. en vue de ces monts, on put distinguer très clairement dans le lointain une chaîne de hautes montagnes s'étendant du S. au N., et que l'on suppose être la continuation du *Storm-Berg* (Montagne de la Tempête). Les naturels disent qu'elle se prolonge jusque dans les états de Musélékatsi. Parvenus au pied de *Tabantsou*, les voyageurs envoyèrent deux hommes pour les annoncer, et plantèrent leurs tentes pour y passer le sabbat du seigneur.

Le dimanche 16. Plusieurs sujets de Mossémi, chef de *Tabantsou*, vinrent visiter le camp. Leur chef, après s'être long-temps fait attendre, arriva enfin comme on finissait un service divin, fait au peuple en sichuan, par le moyen de l'interprète de l'expédition. Introduit dans la tente des missionnaires, il accepta un couteau et deux onces de tabac; mais ni les présents, ni les démonstrations amicales, ne purent lui inspirer de confiance : il ne comprit rien de ce qui lui fut dit du but de ce voyage, et consentit avec peine à accompagner les voyageurs pour leur faire voir sa ville. On n'eut pas plus tôt atteint la hutte du chef, que toute sa suite parut partager ses craintes. Kalala! kalala! « loin, loin, les messagers de Makatchain », crièrent les sauvages, dans l'intention d'effrayer les missionnaires, qu'ils prenaient probablement pour des *Korannas*. Il faut savoir que les *Korannas* portent partout la dévastation et l'épouvante dans ces contrées. Brigands insatiables, réunis en troupes de huit

à vingt cavaliers, pourvus d'armes à feu, ils dispersent des peuplades entières : ce sont eux qui ont enlevé à *Tabantsou* ses bestiaux. *Tamopatsoa* en est privé aussi. Les autres villages dont il a été question plus haut ont été également dépouillés ; et tout cela est l'œuvre de ces méchans hommes, qui refoulent ainsi loin de leurs terres les tribus paisibles. Ceci explique pourquoi toutes les peuplades sont perchées sur de hautes montagnes : elles espèrent s'y défendre plus facilement contre ces cruels ennemis. *Tabantsou* est élevé de 800 pieds au moins au-dessus de sa base. Les environs sont peu fertiles, et l'eau y manque. Sans ces inconvéniens graves, on pourrait fonder une station dans cet endroit, car les habitans de *Tabantsou* et ceux de *Tamapatsoa* réunis formeraient une population d'un millier d'âmes.

Le 17. Le départ ayant tout-à-fait rassuré Mossémi, dès qu'il aperçut les waggons dans la plaine, il vola vers les voyageurs, dans le but sans doute de leur voir tirer quelques pièces de gibier.

De 8 h. 30 m. à 12 h., E. — De 12 h. à 2 h. 40 m., N. E. et N.

Le pays parcouru est presque partout brûlé, et offre un aspect désagréable : on ne voit de tous côtés que de grandes collines noires, sans un ruisseau. A 2 heures cependant on rencontra une petite source, et tout près d'elle un kraal nommé *Lochoron*, habité par une centaine d'âmes. Le chef apporta des citrouilles excellentes qu'on lui acheta. Près du village on vit des milliers de corbeaux. Leur nom est resté à la fontaine. Toutes les espèces de ce genre d'oiseaux vivent en grand nombre dans ce pays, principalement les corbeaux, les corneilles, les pies, et les casse-noix, dont la voix sonore est surprenante.

Le 18. De 9 h. 35 m. à 12 h. 7 m., E. N. E. — De 1 h. 30 m. à 2 h. 35 m., E. N. E.

A 9 h. 30 m., on avait sur la droite une rivière dont les eaux paraissaient et disparaissaient alternativement, et formaient en serpentant une foule de petits lacs de toutes les formes. Elle fut appelée *la Zèbre*, à cause de la quantité prodigieuse de ces animaux qui fréquentent ses bords.

A 20 m. de là s'élève sur un vaste plateau, du côté du S. E., un kraal de Bassoutos, appelé *Umparané*. Son chef se nomme *Mossi*. On campa à demi-heure de ce kraal; aussi presque tous les hommes, au nombre d'une centaine, vinrent aux waggons. Le chef ayant reçu une poignée de sel, la porta aussitôt à sa bouche et remercia avec reconnaissance.

Le 19. Toute la nuit précédente on entendit le cri des chakals et des tigres, et en effet, on sut le matin qu'une brebis avait été dévorée.

Le terrain est tellement crevassé, qu'il fut impossible d'arriver en waggon à deux kraals de Zoulas ou Métébélès, situés N. E. Il fallut aller les visiter à pied. L'un d'eux, nommé *Kugnanane*, est situé au sommet de la montagne. Son chef est *Moussignanane*. L'autre, qui est situé plus bas et un peu sur la gauche, s'appelle *Mokuatlein*. Son chef est *Tapissa*. C'est un vieillard remarquable par son beau maintien, sa taille haute et sa tête chauve. Non loin de *Mokuatlein* est un autre kraal de Métébélès, nommé *Tabanakugnanane*. Ces trois endroits réunis peuvent renfermer environ 300 hommes qui furent chassés autrefois de leur pays par le cruel *Chaka* et vinrent s'établir dans ces contrées, où ils sont détestés; aussi feignent-ils de n'avoir aucun rapport avec le peuple des Zoulas; mais tout les trahit, leurs mœurs, leurs traits, leur langage, qui sont les mêmes que ceux de ces der-

niers. Ils cultivent le blé café, le maïs, les citrouilles, les melons, comme tous les Béchuanas vus par les missionnaires.

De même que les sujets de Musélékatsi, ils portent pour vêtement une simple peau sur les épaules, et, à l'exception des femmes, qui s'habillent un peu plus décemment, ils paraissent avoir bien mérité le nom de *Kal-Cafers* ou *Cafres nus* que leur donnent leurs voisins.

L'œil des Cafres nus est cruel et féroce; leur physiologie a quelque chose de romanesque, mais de très désagréable. Ils diffèrent, sous tous les rapports, des Bassoutos, qui sont doux et affables quant au caractère, et dont le vêtement consiste en deux grandes peaux dont l'une couvre leurs épaules et l'autre retombe sur le devant du corps.

Quant à la différence du langage des deux tribus, voici un tableau comparatif de quelques-uns des mots des deux langues, recueillis avec beaucoup d'attention :

<i>Zoulas ou Métébelès.</i>	<i>Béchuanas ou Bassoutos.</i>	<i>Français.</i>
Onokope	Hogobe	Pain.
Nkabel	Komo	Bœuf.
Olekauk	Letsatsi	Soleil.
Omokhondo	Assagai	Sagaie.
Kosi	Monina et Kossi	Chef.
Operulu et Setuta	Morimo	Dieu.

La plupart des mots de la première colonne ont été donnés par *Moussignanane*, et ils ne diffèrent aucunement de ceux rapportés de chez *Musélékatsi* par le frère Pellissier. Deux ou trois sont reconnus pour être entièrement cafres, tels que *Auung* et *Onokope*, ce qui sert à confirmer l'opinion que les Zoulas du nord sont sortis de ces contrées-ci; mais on ne peut découvrir ni dans quel temps ni dans quelles conjonctures.

A *Mokuatlein*, les voyageurs s'arrêtèrent pour con-

sidérer la belle chaîne de montagnes aperçue le 15 et qui en ce moment était tout-à-fait en face d'eux et se montrait couverte de neige. Elle court du S. au N., ce n'est assurément que la continuation du *Storm-Berg*. Les chasseurs de l'expédition l'appelaient sous ce nouveau point *Witte-Berg*, ou montagne blanche. Il était facile de voir à la simple vue qu'elle est plus haute que le *Sneuw-Berg*, qui pourtant est élevé de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. (1)

« Jusqu'ici, dit M. Arbousset, nous avons marché 60
 « heures et parcouru environ 2 degrés (50 lieues) en
 « ligne directe; d'après cela il est très possible que le
 « docteur Philip ait placé cette chaîne, qu'il ne fait que
 « supposer, un peu trop près de la mer, sur la carte qui
 « accompagne son ouvrage de *Recherches sur le sud de*
 « *l'Afrique*. Mais je n'ai eu ni le temps ni les instrumens
 « nécessaires pour résoudre cette question aussi intéres-
 « sante qu'utile, et qui déterminerait d'une manière cer-
 « taine la vraie position géographique de ces montagnes
 « encore ignorées. »

Le lieu où l'on campa semble propre à l'établissement d'une station. Le sol y est bon on y trouve de l'eau et du bois.

Le 20. De 7 h. 43 m. à 9 h. 35 m., S. O. — De 9 h. 35 m. à 10 h. 33 m., S. — De 10 h. 33 m. à 1 h. 30 m., S. E. — De 1 h. 30 m. à 3 h. 45 m., E. S. E.

Au moment de dételer on apprit qu'à une demi-heure de marche sur la gauche était un kraal considérable de

(1) Les monts Witte-berg sont la continuation des monts Storm-berg (monts des Tempêtes), qui sont eux-mêmes une suite du Sneuw-berg (montagne de Neige). Les natifs font continuer la chaîne jusqu'au-delà du Molopo dans la direction N. Il est probable qu'elle va se joindre à celle qui traverse les royaumes de Sofala et de Sabia.

Bassoutos appelé *Moutsanane*, il fut visité le lendemain par les frères Casalis et Gosselin, ils y trouvèrent 200 individus environ; le chef Gogola leur a fait quelques objections contre la religion, auxquelles les frères ont répondu et il a paru satisfait.

Mosheli ayant appris que des missionnaires venaient chez lui, envoya deux messagers au-devant d'eux pour leur enseigner le chemin et leur dire qu'il serait venu en personne à leur rencontre, s'il n'eût pas craint une attaque de la part des Korannas.

On marcha 3 h. E. S. E.; mais en faisant mille détours. Adam ayant appris aux missionnaires que des *Mantetis*, gouvernés par une régente nommée Mokuatsi, habitaient à une journée de cheval de là, ils crurent impolitique de les visiter avant d'avoir vu le chef des Bassoutos, qui après les avoir vaincus il y a 18 mois dans une bataille, les rendit ses tributaires.

Le 22. On marcha de 10 h. 30 m. à 2 h. 45 m. S. E. — De 3 h. à 3 h. 10 m., et de 3 h. 17 m. à 4 h. S.

A 2 h. 10 m., on rencontra une fontaine aux environs de laquelle le sol est d'une fertilité étonnante et qui fut nommée *Freugt-bear-Fontein*, ou source fertile. Un kraal de Bassoutos nommé *Massité* se trouve à une lieue de là, on tâcha d'y arriver afin de pouvoir évangéliser les habitans le lendemain dimanche, ce qui fut fait. Ils habitent au pied d'un mont, du flanc duquel s'échappent quatre fontaines dont deux sont fort abondantes, il fut nommé *Water berg* ou montagne des eaux; l'une de ces fontaines tombe en cascades, ce qui n'est pas commun en Afrique. Ce bel endroit, jadis habité par des Zoulas, pourrait devenir une station importante, attendu les avantages du sol; on y trouva quatre ou cinq

kraals déserts, et dans les champs, étaient épars çà et là quelques crânes humains.

Le 23. Dimanche.

Le 24. De 9 h. 20 m. à 9 h. 45 m., marché E. S. E. — De 9 h. 45 m. à 10 h. 17 m., E. N. E., — De 10 h. 30 m. à 4 h. 17 m., E.

Avant 10 heures du matin, on aperçut du haut d'un plateau *la rivière Calédon*, l'une des principales sources du fleuve *Orange*. M. Arbusset s'approcha de ses bords et en suivit le courant pendant une petite heure.

Le *Calédon* prend sa source dans les montagnes blanches et coule lentement du S. O. au N. E. dans un lit profond et sablonneux. La rivière est bordée de saules, qui y croissent naturellement, et sur la rive droite se trouvent de petits bosquets que fréquentent de nombreux oiseaux parmi lesquels on reconnut le flammant et l'hirondelle. Le passage des rivières d'Afrique est en général pénible et difficile. Pour traverser l'*Orange* il avait fallu se jeter à la nage et saisir à deux la litière des bœufs afin de leur aider à traverser le fleuve. Ici également il fallut prendre l'un un pic, l'autre une pioche et ouvrir un chemin à travers des remparts de sable; malgré ces précautions le waggou des missionnaires resta au milieu de l'eau jusqu'à ce qu'un attelage frais vînt l'en tirer. Le timon de la voiture d'Adam se rompit au fort du travail.

Le 25. La journée fut employée à réparer les dommages soufferts la veille; on fit aussi des maillets, des manches d'outils et l'on recueillit dans les champs, du quartz de toutes les espèces. Les pierres siliceuses sont très communes dans ces contrées, un hyalin, une améthyste, une fausse topaze et quelques fragmens de grès, dont se composent presque toutes les montagnes visitées

et quelques autres objets de géologie plus ou moins curieux furent réunis pour être envoyés au musée de Paris.

Le 26. On traversa deux sources de la Calédon : l'une coule E. , la seconde E. S. E. ; celle-ci est restée sans nom ; la première, plus considérable, fut appelée *Stenie*, du mot hollandais *Steen*, pierre, à cause des énormes rochers de grès sur lesquels elle roule ses eaux.

On campa à gauche d'un kraal considérable de Bassoutos nommé *Litstonein*, chef Chatchane. Les habitants en foule vinrent aux voitures féliciter les voyageurs de leur arrivée.

Le 27. On découvrit de loin la montagne de *Tluan* sur laquelle Moshesh habite avec son peuple. La rivière près de laquelle on campa après avoir marché E. S. E. toute la journée est une source considérable de la *Calédon* et comme celle-ci elle est bordée de saules, c'est pourquoi on l'appela la *Saule*. Son lit est profond et sablonneux, et son courant est N. E.

Le fils du roi des Bassoutos, envoyé le 24 en ambassade près des missionnaires, se retira le soir. Il craignait son père, qui lui avait recommandé au moment de partir, d'amener les voyageurs sains et saufs, et l'avait rendu responsable du mal qui leur arriverait ; voilà, disait-il avec effroi qu'une des voitures est cassée !

Le 28. Arrivée à *Bossiou* ville capitale du royaume.

Les Bassoutos reçurent les missionnaires comme des bienfaiteurs. Moshesh ne négligea rien pour leur prouver la joie qu'il éprouvait de leur arrivée. M. Casalis avait devancé les voitures afin de saluer Moshesh au nom de ses frères. Lorsqu'il fut parvenu à un quart de lieue de la montagne sur laquelle la ville est située, il aperçut

une foule immense qui cherchait à découvrir l'étranger dans la plaine. De fortes décharges de fusils se succédaient sans interruption au milieu des acclamations de la multitude. Arrivé au pied du coteau, il dut descendre de cheval, pour gravir les rochers qui le séparaient encore du roi Bassouto. Aussitôt qu'il fut près des premières huttes, un profond silence s'établit et quelques indigènes s'avancèrent pour le conduire près de Moshesh. Il le trouva assis sur une natte, au milieu de ses conseillers; le roi lui tendit la main d'un air affectueux et l'invita à prendre place à son côté; un serviteur lui apporta un pot de bière et quelques bâtons de canne à sucre. La conversation s'engagea, et le roi dit au missionnaire : « Si vous consentez à demeurer avec moi, vous m'apprendrez à connaître votre Dieu ; mon pays est à votre disposition ; bâtissez, cultivez comme vous le jugerez à propos ; je veux rassembler tous mes sujets et m'établir auprès de vous. Lorsque vous vous serez un peu reposé, nous partirons ensemble pour aller chercher un emplacement convenable. »

Cela dit, Moshesh se lève, place M. Casalis à sa droite et le conduit vers sa hutte; le peuple suit à vingt pas de distance, une femme récite à haute voix les louanges du fils de Mogachane. Arrivé près de la demeure royale, le chef fait appeler tout le sérail et présente l'étranger à chacune de ses femmes; elles étaient une trentaine outre la reine légitime qui jouit de grands privilèges et demeure à part dans une hutte particulière. Cette cérémonie termina la visite; les voitures étaient arrivées au pied de la montagne et le voyageur demanda au roi la permission de rejoindre ses amis.

Le 29. Lendemain de l'arrivée à *Bossiou*. M. Arbousset fut visiter la ville. Elle est bâtie sur une monta-

gne de grès, haute, escarpée, longue de 6,000 toises sur 5 à 600 cents de largeur environ, et faisant suite à la chaîne des montagnes blanches. 150 huttes au centre, puis de nombreux Kraals tout autour, voilà à-peu-près de quoi se compose cet endroit. A droite s'élève une pyramide naturelle de deux à trois heures de circonférence, ce qui donne à ce lieu un aspect fort remarquable. Le nombre des habitans de *Bossiou* est de 500 au moins, ce qui passe au sud de l'Afrique pour une population considérable. Dans les montagnes environnantes, on compte une trentaine de villages sans y comprendre ceux déjà mentionnés ci-dessus, et qui, ainsi que ces derniers, sont tous sous la puissance de Moshesh.

Moshesh est un homme de belle taille; il a une figure à la romaine, le visage ovale, le nez aquilin, un peu aplati, le menton long et le front proéminent. Son œil est vif, sa parole animée et sa voix rauque. Il est gracieux dans toutes ses manières, et son sourire a de la bienveillance. Il est maintenant dans la vigueur de l'âge, et paraît disposé à toute espèce de sacrifices pour l'amour de la civilisation, dont il est grand admirateur.

Les Bassoutos, en général, sont de beaux hommes; leurs mœurs sont douces et paisibles : ils ne sont pas, comme les Cafres, disposés à la violence, mais en échange ils sont un peu paresseux. Ils cultivent, comme on l'a déjà vu, le blé cafre, les courges, les melons, la canne à sucre, le blé de Turquie, presque tous le dacha (1), qu'ils prennent en poudre, et quelques-uns le tabac proprement dit.

Les femmes réduisent le blé cafre en farine par la pression entre deux grès, puis elles le pétrissent grossière-

(1) Espèce de narcotique assez actif.

ment à l'eau froide et le font ensuite bouillir dans une espèce de poterie de faïence indigène; ainsi apprêté, il est mangé sous forme de pain.

Le même grain fermenté, cuit dans l'eau et tamisé dans un sac de jone, produit une bière forte et très rafraîchissante.

Les huttes des Bassoutos ont la forme des ruches d'abeilles; ils les construisent avec des roseaux et les recouvrent de nattes. Comme elles se trouvent trop petites pour contenir les provisions de leurs habitants, les naturels se façonnent des paillassons où ils mettent leurs récoltes. Ce peuple, et tous les Béchuanas en général, ne connaissent pas l'art de tanner tel qu'il est pratiqué en Europe; mais ils ont, pour la préparation du cuir, des procédés à eux, fort simples, et qui leur réussissent très bien. Sept à huit individus s'agenouillent à terre autour d'une peau qu'ils ont préalablement laissé tremper dans l'eau froide, et chacun d'eux, la saisissant fortement avec les mains, la tire, la presse, la refoule en tous sens, en poussant des cris aigus pour s'animer à l'ouvrage. Ils parviennent ainsi peu-à-peu à l'amollir et à la rendre propre à être portée sur les épaules en guise de manteau, ou à être façonnée en forme de sac.

Les Bassoutos ignorent leur origine. Moshesh disait un jour à ce sujet : « J'ignore d'où nous sommes venus ; ce que je sais, c'est que Dieu nous a mis depuis fort long-temps dans ce pays » ; puis il ajoutait : « Nous sommes sortis des roseaux de la fontaine. »

Un sérieux examen de *Bossiou* et de ses environs ayant convaincu les voyageurs que cet endroit n'était nullement propre à la fondation d'une station missionnaire, ils redescendirent à leurs voitures suivis de Moshesh, avec lequel ils avaient eu plusieurs entretiens.

Le soir, après avoir fait leur cuisine sous ses yeux, ils lui firent signe de venir souper avec eux, ce qui le combla de joie. Adam aussi fut invité. La cruche servait de siège à l'un d'eux, et un petit tabouret à l'autre. Quant aux missionnaires, ils avaient chacun une chaise. M. Arbousset servit à manger au roi dans une cuvette, et à Adam dans le couvercle de la soupière, n'ayant en tout que trois assiettes. Mieux fournis des objets nécessaires à la vie, ils eussent pu passer pour des richards aux yeux de ces bonnes gens. Le prince prend sobrement son repas, se fait servir le sucre dans la main, et boit son thé non sucré afin de mieux savourer le doux après l'amer. Il appelle ensuite son fils et partage avec lui. Le repas se termina par une prière, et Moshesh en parut fort content. Deux heures après, pendant qu'assis autour du feu les missionnaires faisaient lire et chanter leurs gens, le roi, qui trouvait cela fort beau, voulut y prendre part : on lui fit répéter, tant bien que mal, en battant la mesure, un cantique de louanges au Seigneur, en hollandais ; puis les voyageurs se retirèrent dans leurs waggons. Les domestiques, et les Bassoutos qui ont le caractère très généreux, passèrent une partie de la nuit à faire cuire de la viande et à la manger tous ensemble. Les indigènes causent gaîment, et avant de s'endormir, ils chantent en chœur la chanson guerrière des Zoulas :

Quelques voix :

« Je veux faire la guerre,

« Je viendrai contre toi. »

D'autres répondent :

« Non, tu n'oseras pas !

« Approche, je t'attends. »

Refrain :

« Mais tu n'oseras pas ! »

Le lendemain dimanche, attendu la grande quantité de neige qui était tombée la nuit, et le mauvais temps qu'il faisait encore, les missionnaires, bien qu'ils eussent désiré que le peuple de Bossiou descendît dans la vallée, prirent le parti de monter à la ville, ce qui plut beaucoup à Moshesh; il fit appeler beaucoup de monde, *Batas! bassavi!* hommes et femmes. On leur annonça en termes clairs, et aussi simples que possible, la venue du fils de Dieu au monde. Les cinq ou six cents auditeurs de ce prêche parurent étonnés comme si un bruit merveilleux eût frappé leurs oreilles, mais sans qu'on pût croire qu'ils en comprenaient le sens. Néanmoins le roi, prenant la parole avec feu après le prédicateur, en dit beaucoup plus que lui, et avertit ses sujets qu'il était résolu à aller avec les missionnaires chercher un lieu convenable pour leur établissement, et qu'ensuite il s'y transporterait avec tous les siens. En même temps il fit de violens reproches à son *Faiseur de pluie* de ce qu'il n'avait pas amené Mogachane son père; non que la vieillesse soit fort honorée chez ces peuples, car ils ont une telle peur de la mort, qu'ils éloignent d'eux tout ce qui la rappelle, et chez eux un homme disparaît sans qu'on en sache rien : ses proches l'enterrent en cachette; il n'y a que ceux qui meurent sur le champ de bataille dont le corps reste sans sépulture. Mais Moshesh paraît sincère, et, dans cette circonstance, il eût sans doute désiré que son père nous entendît.

Ce *Rain-maker* (Faiseur de pluie) est le premier que les voyageurs aient rencontré sur leur route. On ne croit guère à l'efficacité de son art; mais comme *Bossiou* est un endroit considérable, il y remplit les fonctions de hérault public et de commissaire de police. C'est lui qui est chargé d'entretenir la propreté dans la ville. Il est

affublé de 7 à 8 colliers graissés, et sur la tête il porte un plumet fait avec des vessies, signe préservatif de tout mal. Au temps que la furie l'inspire, il ne cesse de crier *umpa! umpa!* en levant en l'air ses deux mains, qu'il ouvre et ferme alternativement.

Les Bassoutos portent tous de ces colliers de verroterie ou de cuir; les plus riches sont en cuivre avec des bracelets de même métal ou de vessies, autant qu'ils peuvent s'en procurer. Cet usage n'est pas commun aux femmes; mais en revanche, elles se tatouent la figure et les bras, et se frottent le corps avec de la craie rouge; celles qui ont le plus d'embonpoint sont regardées comme les plus belles.

Le mardi 2 juillet. Il tomba beaucoup de neige, ce qui empêcha le départ. M. Arbousset ayant monté à la ville, y trouva dix Cafres proprement dits, venus à *Bossiou* de dix journées de là, dans le but de faire des échanges. Ils se disaient sujets de Tikani (1), chef très puissant résidant dans une ville qu'ils appellent *Matlakein* ou *Mos-signasse*, c'est-à dire, selon leur propre interprétation, *Grande mer à 14 sommets de Tluau*, E. N. E. Ce Tikani est le frère de Chaka, et, par parenthèse, son meurtrier. Musélékatsi n'est qu'un sujet révolté, qui, après s'être fait un grand parti, s'est retiré vers le nord. On apprit encore des voyageurs cafres qu'à 3 journées de marche E. N. E., plus loin que *Matlakein*, on aperçoit la mer, qui, d'après ces renseignemens, serait encore à 17 journées de marche de *Bossiou*.

Le 3 juillet. Dès le bon matin, Moshesh, sollicité de partir, y consentit. De 2 h. à 2 h. 53 m., on marcha O.

(1) Probablement le même que Dingan. Voy. 8^e année, p. 209.

— De 3 h. à 5 h. 30 m., S.O. A 2 h., on avait traversé une source de la *Calédon*, coulant S. O.

Le 4. De 9 h. 30 m. à 1 h., S. O. — De 1 h. à 1 h. 20 m., S. et S. E., — de 2 h. 30 m. à 4 h. 30 m., S.-O.

A une heure on avait en vue, au S. E., un beau mont bordé d'une large colline, au milieu de laquelle serpente une eau assez abondante, mais qui plus loin se perd dans des creux qu'elle rencontre sur son passage. Tout le monde jugea que ce lieu était un fort bel emplacement, et l'on s'y serait peut être arrêté, si le roi n'en eût pas eu un autre en vue. Ce dernier endroit pourtant ne réunissait pas, à beaucoup près, les avantages du premier, et Moshesh lui-même en convint, une fois qu'il l'eut mieux examiné. Il fut donc question, après quatre heures de marche au N. O., de revenir au mont abandonné la veille à regret. Mais pour satisfaire le roi, il fallait y retourner de suite et ne le plus quitter. Comme la plus grande partie des bagages des missionnaires était à Philippolis, ils décidèrent que deux d'entre eux resteraient; mais avant de prendre cette détermination extrême, ils demandèrent au chef s'il serait disposé à leur donner une douzaine d'hommes pour rester avec eux. « Oui, répondit-il aussitôt, mon fils aîné et toutes les productions du pays sont à votre disposition. — Eh bien! répartit M. Arbousset, à cette condition, notre résolution est prise, le frère Gosselin et moi nous restons ». Aussitôt cet homme, comme inspiré du ciel, se lève, et, avec un sentiment profond, il s'écrie : « Maintenant je crois qu'il y a un Dieu, car une trop grande bénédiction tombe sur moi; je ne croyais pas que ce fût sérieusement que vous voulussiez rester. »

On se remit en route, et l'on revint à l'endroit choisi pour y fonder la station. La montagne se prolonge très

loin au S. E., et de son flanc s'échappent de quart d'heure en quart d'heure, cinq belles fontaines qui vont arroser un sol recouvert d'un pied de bonne terre au moins, au-dessous de laquelle se trouve de la terre glaise; en outre, le bois de chauffage et celui de construction s'y trouvent en abondance. Moshesh ayant quitté les voyageurs, leur envoya, comme il l'avait promis, son fils, quelques hommes et des provisions. Un de ses frères, chef d'un grand peuple comme lui, envoya dix hommes pour aider à construire une petite maison en roseaux, et quand le temps sera devenu plus opportun, ils sont résolus tous deux à venir se fixer près des missionnaires. Pour le moment, ils en sont empêchés par les Korannas, qui rôdent dans les environs. Dernièrement, ceux-ci allèrent attaquer les Mantaetis, mais ils perdirent tous leurs chevaux dans cette expédition.

Le 18 juillet. La petite maison que MM. Arbousset et Gosselin devaient habiter ayant été terminée, M. Casalis quitta *Morija* (nom donné à l'établissement) à 3 heures de l'après-midi, pour retourner à Philippolis et en ramener le second waggon et le reste des bagages. Après trois heures de marche S. O., il fit dételer près d'une source de la rivière *Calédon*. (1)

Le 19, marche. De 11 h. à 12 h. 15 m., S. O. — De 12 h. 15 m. à 2 h. 5 m., N. O. — De 2 h. 5 m. à 3 h., O. N. O. — De 3 h. à 4 h. 15 m., O. — De 4 h. 15 m. à 5 h., N. O.

A 2 h. 10 m., il découvrit une mine de charbon de terre qui sera une grande richesse pour l'établissement. Le conducteur des bœufs assure que les Bassoutos exploitent la houille et s'en servent pour préparer leurs

(1) L'inspection de la carte fera voir que les missionnaires se servent constamment du mot de source pour celui d'affluent.

fers de lance. Le soir, ayant envoyé chercher de l'eau, tous les gens s'écrièrent qu'il était impossible d'en boire, vu que la source avait sans doute été corrompue par la carcasse de quelque animal. M. Casalis supposa d'abord qu'ils avaient puisé à une source sulfureuse : la dégustation l'en convainquit bientôt. Un Bassouto, plus instruit que les autres, prit la parole pour prouver que cette eau parfaitement pure, loin de nuire à la santé, avait des propriétés médicinales très marquées. Observation tout-à-fait inattendue de la part d'un sauvage.

Le 20. On avait campé la veille près de *Popokuan*, petit village de Bassoutos. M. Casalis s'y rendit le matin avec son interprète, et fut comblé de caresses par le chef Matchouse. On marcha ensuite N. O. pendant 5 heures, et l'on campa sur le rivage de la Calédon.

A 1 h. 20 m. on avait passé près d'un lac d'eau douce assez considérable.

Le 21, marche. De 10 h. 10 m. à 10 h. 15 m., S.-O. — De 10 h. 15 m. à 11 h. 15 m., O. N. O. — De 11 h. 15 m. à 11 h. 20 m., O. — De 11 h. 20 m. à 12 h., N. — De 12 h. à 3 h. 15 m., O. La Calédon n'étant plus guéable vis-à-vis le lieu du campement, il fallut longer la côte jusqu'à 11 h. 15 m.

La Calédon mérite de compter parmi les principales rivières du sud de l'Afrique. D'après le rapport des Bassoutos, elle prend sa source dans les monts *Witte-berg* près du pays des Mantaetis; elle coule O. et O. S. O., et se jette dans le fleuve *Orange*, à 2 ou 3 heures de la station des Bushmen, c'est-à-dire à 16 ou 18 lieues S. E. de *Philippolis*. Elle a 60 pieds de largeur sur 4 de profondeur à l'endroit où elle fut traversée. Son lit est rocailleux, son cours rapide, et des dunes de sable la bordent de chaque côté. Des troupes d'autruches ayant attiré l'attention

de M. Casalis pendant le reste de la journée , il acquit de nouvelles preuves qu'elles couvent leurs œufs comme les autres oiseaux. Les Bassoutos garantissent ce fait , et ils ajoutent cette particularité intéressante , que la femelle couve pendant le jour, et le mâle pendant la nuit.

Le 22 , dimanche. Repos.

Le 23. Les bêtes féroces avaient inquiété l'expédition toute la nuit. Les bords du Calédon sont infestés par de terribles lions qui dévorèrent un des meilleurs bœufs de l'attelage.

Marche. De 9 à 4 h. , O. Vers 2 heures de l'après-midi , on arriva sur le bord d'un profond ravin qui barrait le passage. Ayant vainement cherché une issue , il fallut se décider à franchir ce fossé , ce qui ne put se faire qu'à grande peine. Au-delà , un danger plus imminent attendait le courageux voyageur : les sauvages ont l'habitude de mettre le feu à l'herbe , afin de bonifier le terrain et d'obtenir ainsi de meilleurs pâturages ; M. Casalis se vit entouré bientôt par un pareil incendie. Ne pouvant reculer à cause du ravin , il fallut traverser les flammes en les éteignant à coups de bâton , dans un endroit où elles étaient moins intenses.

Les 24 et 25 , marche. — 24 : De 11 à 12 h. , O. — De 12 h. à 1 h. , N. O. De 1 h. à 3 h. 30 m. , O. De 3 h. 30 m. à 4 h. , N. N. O. — 25 : De 11 h. 30 m. à 1 h. , O. S. O. — De 1 à 4 h. , O.

Pendant ces deux journées , on voyagea presque toujours au milieu de bandes nombreuses de zèbres et d'antilopes. Il est difficile , pour ne pas dire impossible , de se faire une idée du nombre prodigieux de bêtes féroces qui vivent dans les déserts de l'Afrique , tant qu'on n'en a pas jugé par ses propres yeux. Trois espèces

d'antilopes sont surtout remarquables, le spring-bock (1), le riet-bock (2) et le hart-beest. (3)

Le spring-bock emporte le prix de la beauté : l'élégance de ses formes, la rapidité de sa course, la grâce de ses moindres mouvemens, le rendent l'ornement du désert ; ses cornes, longues de 6 à 8 pouces, varient entre le marron foncé et le noir ; il a le dos fauve et les parties inférieures blanches ; une longue raie brune s'étend le long de ses flancs.

Le riet-bock tire son nom de ce qu'il vit communément dans les roseaux. Son poil est laineux et d'une couleur cendrée ; ses cornes se recourbent en avant en forme de croc.

Le hart-beest se distingue par une longue tête et des cornes fortement annelées, penchant en arrière.

Les chasseurs africains font un grand cas de ces trois espèces, mais ils préfèrent l'antilope blanche (*leucoryx*), dont le cuir se vend assez cher en raison de sa force. Cet animal est remarquable par ses dimensions, qui ne le cèdent guère à celles du bœuf. Ses cornes sont longues, parfaitement droites, coniques, et entourées vers la base d'anneaux en spirale. Son poil est ras et presque blanc. Sa queue ressemble à celle de la girafe.

Le 26, marche.—De 9 à 10 h., O.—De 12 à 7 h., S. O.

Les 27 et 28, marche S. O. Arrivée à la station des Bushmen ; de là, on atteint Philippolis en 17 heures.

M. Casalis espère repartir pour *Morija* lorsque ses bœufs seront assez reposés, c'est-à-dire dans deux ou trois semaines.

Ambroise TARDIEU.

(1) Antilope à bourse ou antilope euchore.

(2) Le riet-rhee-bock ou nagor des roseaux, ou antilope-eleotragus.

(3) Le caama ou cerf du cap, ou antilope caama.

APPENDICE.

Dans les numéros 4 et 5 de 1834 du *Journal des missions évangéliques*, on trouve quelques nouveaux renseignements sur les établissemens du sud de l'Afrique : la réponse suivante d'un Hottentot indique d'une manière vigoureuse et vraie, les heureux résultats des missions parmi ces peuples.

« Quand les missionnaires vinrent au milieu de nous, nous n'avions d'autres vêtemens que de sales peaux de mouton ; maintenant nous sommes habillés du produit des manufactures anglaises. Nous n'avions point de langue écrite ; maintenant nous pouvons lire la bible, ou au moins nous la faire lire. Nous étions sans religion ; et maintenant nous adorons Dieu dans nos familles. Nous ne possédions aucune idée de morale, tandis qu'aujourd'hui chacun de nous reste fidèle à sa propre femme. Nous étions adonnés au libertinage et à l'ivrognerie, tandis qu'aujourd'hui l'industrie et la sobriété règnent parmi nous. Nous n'avions rien en propre ; mais les Hottentots de Bétshelsdorp ont maintenant cinquante chariots et un nombre proportionné de bestiaux. Enfin nous étions exposés à être massacrés comme des bêtes féroces ; mais les missionnaires se sont interposés entre nous et les fusils de nos ennemis. »

Ces importans résultats ont entièrement changé la condition de ces peuples qui, d'opprimés qu'ils étaient, sont devenus comme tous les autres habitans anglais ou hollandais de la colonie, libres sous la protection des lois.

Les *Griquas*, indigènes de la station de *Philippolis*,

possèdent 35,000 moutons, 3,000 têtes de gros bétail et 500 chevaux, ce peuple sert de boulevard à la colonie du côté N. et N. E. et épargne ainsi au gouvernement colonial l'entretien de 500 hommes de troupes, qui, seraient nécessaires pour protéger cette partie de la frontière, longue de 300 milles.

Les *Griquas*, au commencement de la mission, étaient aussi ignorans et dénués de ressources que les *Korannas*, les *Buschmen* et les *Béchuanas* qui les entourent, et dont ils sont devenus les protecteurs, bien que cinq fois moins nombreux qu'eux.

La station de Calédon qui avait été abandonnée, a repris par les soins de M. Pélessier, une importance, qui pourra devenir utile au progrès des explorations ultérieures, il est parvenu à réunir en ce lieu 1,200 Béchuanas, qu'il s'occupe à civiliser et à instruire.

Une lettre de M. Casalis en date du 4 octobre 1833 rend compte des circonstances de son voyage de retour à *Morija*, nous en extrayons les faits suivans. A Philippiolis un grand nombre de Baastards (1) voulurent le suivre pour se fixer à *Morija*, afin d'éviter les entreprises dévastatrices des *Korannas* (2); mais il s'y opposa, ne voulant pas donner les mains à un projet qui eût pu entraîner la ruine de la station anglaise. Il partit vers

(1) Les baastards sont des enfans illégitimes des fermiers hollandais et des Hottentotes proprement dites; les griquas sont issus des fermiers et des namaquoises. M. Casalis se propose d'indiquer les différences de caractère de ces deux races mixtes, dans un court aperçu sur les peuplades du sud de l'Afrique qu'il doit envoyer au comité des Missions.

(2) La dénomination de *Koranna* désigne (aux environs de Philippiolis) moins une peuplade qu'une association de brigands. Il existe beaucoup de *Korannas* ainsi nommés à cause de leur origine, et qui vivent néanmoins d'une manière fort honnête.

le milieu d'août et s'arrêta quelques jours à Calédon près du frère Pélissier, ils y reçurent la visite d'une bande de Korannas qui venait de piller et massacrer les Cafres-Tamboukis. Ayant quitté *Calédon* le 27 août, M. Casalis prit une route plus directe que la première, il traversa la *Calédon* à une journée de la station de M. Pélissier et se dirigea toujours vers l'est. Cette route a cependant un grand inconvénient, c'est qu'elle traverse un pays uniquement habité par des bêtes féroces. Presque chaque soir des troupes de lions rôdaient autour de la voiture et deux hommes devaient alternativement faire des rondes pour protéger les bestiaux. Cependant le danger n'est pas aussi grand qu'on pourrait le supposer, en se tenant enfermé dans sa voiture, ou en entretenant un grand feu, on ne court aucun risque. M. Casalis arriva à *Morija* le 7 septembre, il s'était arrêté deux jours pour réparer sa voiture, il mit donc neuf jours effectifs à se rendre de *Calédon* à *Morija*. Il trouva cette station florissante, le roi Moshesh vint rendre visite aux missionnaires aussitôt qu'il eut appris le retour de M. Casalis; ils lui proposèrent alors d'acheter le terrain de *Morija*, c'est une précaution qu'ils ne négligent jamais; la possession du terrain qu'ils habitent leur donnant la liberté d'en écarter les individus d'un caractère dangereux, de s'opposer à l'importation des liqueurs fortes et de réaliser tous les plans qu'ils jugent favorables à l'avancement de leur œuvre. Moshesh après les avoir sondés adroitement à ce sujet, satisfait de leurs réponses, reçut en paiement un habillement européen complet. La rassade est heureusement à-peu-près inconnue dans ces contrées où les marchands anglais n'ont jamais pénétré; les missionnaires préférèrent pour objet d'échange, les ustensiles utiles, là où la rassade n'est

pas indispensable. Le roi , toujours desireux de venir se fixer à Morija puisque déjà il a pris les vêtemens européens et qu'il s'est défait de beaucoup de bestiaux pour acheter de quelques chasseurs , des ustensiles de ménage, des fusils , de la poudre, des chevaux, etc., paraît vouloir se venger des Korannas et leur donner une leçon dont ils se souviennent. Son cœur est, dit-il , plus gros qu'une maison et plein de projets grands et généreux, il va commencer par envoyer près des missionnaires tous ses enfans et une partie des habitans de Bossiou.

Les bêtes féroces inquiètent sans cesse les troupeaux de la station , et comme elles avaient dévoré un cheval, une chasse fut résolue; dix chasseurs dont MM. Casalis et Gosselin faisaient partie , se mirent en route et au bout d'une heure de recherches, la trace du lion fut retrouvée, elle conduisait directement au sommet d'une montagne dont il fallut gravir les rochers. Arrivée sur le plateau la troupe se divisa en deux bandes, M. Casalis, suivi de trois hommes, avait à peine parcouru un quart de lieue qu'un magnifique lion mâle se présenta devant lui. Il appartenait à cette variété que les fermiers hollandais désignent sous le nom de *zwart-leeuw* (lion noir) à cause de la couleur noirâtre de sa crinière, et qui se distingue de l'espèce commune par son extrême férocité. Cet animal , qui n'avait pas moins de sept pieds depuis le nez jusqu'à l'insertion de la queue, s'arrêta un instant pour regarder les chasseurs; mais ceux-ci ayant lancé leurs chevaux au galop, il courut se réfugier derrière un roc; parvenus à cinquante pas de lui et ayant mis pied à terre, ils firent feu; protégé par le rempart naturel qu'il avait choisi, aucune balle ne parut avoir atteint le lion; mais l'explosion l'irrita, il commença à brandir sa queue et à pousser un rugissement sourd,

on se disposait à tirer une seconde fois sur lui lorsqu'il quitta sa retraite sans que sa fuite eût rien de précipité, il marchait d'un air furieux en retournant souvent la tête. On continua à le poursuivre jusqu'à ce qu'il eût atteint un buisson où il attendit les chasseurs; il paraissait résolu à ne plus bouger de ce retranchement, et sa posture faisait présumer qu'il se disposait à sauter sur l'un d'eux; la position devenait très dangereuse, tous les chiens avaient suivi l'autre bande, des trois hommes qui accompagnaient M. Casalis l'un était sourd, il était prudent d'aller chercher le reste de la troupe et l'on partit au galop. En arrivant près de leurs compagnons ils les trouvèrent occupés avec une lionne qui faisait beaucoup de résistance : après avoir essayé plusieurs fois de s'élancer sur les chasseurs, elle s'était placée dans les fentes d'un rocher, les chiens excités pour la débusquer s'avancent jusque sous ses griffes, l'un d'eux ose lui mordre la queue, mais elle se précipite sur lui, le saisit dans sa gueule et le laisse pour mort, aussitôt une grêle de balles pleut sur elle, et elle tombe expirante. Sa peau fut adjugée à M. Casalis qui se propose de l'envoyer au musée de Paris. Son premier soin fut d'examiner un point d'histoire naturelle fort intéressant. Didyme d'Alexandrie, commentateur d'Homère, dit au sujet d'un passage du *xx^e* livre de l'Illiade, que la queue du lion est armée d'une espèce d'aiguillon caché dans le poil, qui sert à irriter la bête, lorsqu'elle en frappe ses flancs. Blumenbach assure avoir vu cet aiguillon de ses propres yeux, tout en observant que sa petitesse le rend impropre à l'usage qu'on lui prête. M. Casalis a vu distinctement dans la peau une excroissance épineuse, longue de deux lignes et demie, et supportée, comme l'a remarqué le savant naturaliste

par une espèce de follicule (1). Cette lionne avait six pieds de longueur sur trois de hauteur; elle était pleine. Dans l'après-midi on chercha le lion; mais on ne put le retrouver.

Il ne faut pas croire que de pareilles battues soient souvent nécessaires, la présence de l'homme en grand nombre, suffit pour faire fuir les lions; dans les contrées depuis long-temps explorées, les bêtes féroces sont devenues très timides, et l'on n'a pas plus à craindre sur la route du Cap à Lattakou, que dans les environs de Paris. Mad. Moffat a fait, en avril 1833, l'immense trajet de Kuruman à Graham's Town avec un enfant de cinq ans sans rencontrer un seul animal dangereux.

M. Arbousset, resté à Morija pendant que M. Casalis retournait à Philippolis chercher le reste des bagages, fait le plus grand éloge des mœurs et de la douceur des Bassoutos; jamais de querelles entre eux, ils ne savent que manger, chanter, rire et dormir et poussent l'hospitalité au plus haut point: un étranger arrive-t-il, connu ou non, il a le droit de mettre la main au pot avec les autres, sans demander permission; il n'y a que chez le roi où il faille attendre cette autorisation.

(1) Depuis long-temps cette observation est connue de toutes les personnes qui s'occupent d'histoire naturelle, et l'existence d'une espèce d'épine ou d'ergot dans le pinceau de la queue du lion ne fait plus doute. (*Note du rédacteur.*)

RAPPORT

SUR UN OUVRAGE DE M. LE MAJOR POUSSIN,

INTITULÉ :

*Travaux d'amélioration intérieure, entrepris ou exécutés
par le gouvernement des Etats-Unis,*

Lu à la Société de Géographie dans sa séance du 16 mai 1834

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Nous ne pouvons nous rendre compte des travaux entrepris par les États-Unis d'Amérique, pour perfectionner et multiplier leur navigation intérieure, qu'en examinant d'abord leur situation géographique, et les premières lignes de communication, dont ils ont suivi la trace et prolongé le développement.

Les États de l'Atlantique ont eu les premiers à s'occuper de ce système d'amélioration. Leur immense littoral, prolongé du nord-est au sud-ouest entre l'Océan et la chaîne des Alléghanys, est traversé dans toute sa longueur par un grand nombre de rivières navigables. Les unes coulent du nord au sud, comme le fleuve Hudson et le Connecticut : les autres coulent vers le sud-est, et le cours de toutes ces rivières est d'autant plus long qu'elles ne se rendent pas directement des Alléghanys

à la mer : elles suivent dans leurs courbures les vallées étendues et échelonnées entre les différens plans de ces montagnes : leur longueur augmente le volume de leurs eaux : quelques-unes des baies où elles se jettent ont une grande profondeur, et toutes ces dentelures du rivage, depuis la baie de Passamacquodi jusqu'au cap Hatteras facilitent les communications mutuelles des États maritimes; non-seulement parce qu'elles pénètrent au loin dans l'intérieur des terres, mais parce qu'il a été possible d'établir entre elles de nouvelles lignes de navigation.

Un autre système hydrographique règne dans les vastes contrées situées à l'occident des Alléghanys. Cette chaîne de montagnes sépare d'une manière absolue le versant des eaux; et tous les fleuves de ces régions occidentales sont les tributaires du Mississipi, ou s'écoulent directement dans le golfe du Mexique.

A mesure que ces nouvelles acquisitions de territoire sont entrées dans la confédération des États-Unis, les hommes frappés de la nécessité d'unir entre elles toutes les parties d'un si vaste corps, ont cherché les moyens d'en assurer les communications; et l'idée primitive, la plus grande, la plus féconde de toutes, a été d'établir une longue ligne de navigation entre les États de l'est et de l'ouest, entre l'Atlantique et le Golfe du Mexique.

Washington, le héros, le bienfaiteur de son pays, avait conçu cette grande pensée : il regardait de faciles communications avec l'ouest comme le seul moyen d'y favoriser la civilisation; et ce qui avait été projeté par ce grand homme, dans la vue d'améliorer dans des contrées encore sauvages le sort de la race humaine, a été exécuté après lui, pour favoriser à-la-fois les intérêts de la société, de l'industrie et du commerce

Le projet de Washington était d'unir la Chesapeake à l'Ohio et par là au Mississipi ; mais un autre plan celui d'unir le fleuve Hudson au lac Érié, est le premier qui ait reçu son exécution. Ce plan, dont la législature de l'État de New-York s'occupa en 1808, différait d'abord de celui que l'on a ensuite adopté. On voulait, à l'aide du fleuve Hudson, du Mohawk qui en est le principal tributaire, du lac Onéida et de la rivière Oswego, établir une communication entre New-York et le Lac Ontario, d'où l'on serait remonté au Lac Érié, en creusant un canal, sur la rive orientale du Niagara. Mais les ingénieurs chargés de l'exploration de ces contrées, reconnurent qu'il valait mieux ne pas emprunter la navigation de l'Ontario, et qu'il serait possible de tracer un canal direct entre l'Hudson et le lac Érié. La marée remonte dans l'Hudson jusqu'au-delà d'Albany, et la Mohawk se jette dans ce fleuve à quelques lieues plus au nord. Ce confluent fut le point de départ : on fit sur la rive du Mohawk le tracé d'un canal qui devait en remonter le cours jusqu'à Rome. De là jusqu'aux plaines où coule le Génésée, on emprunta les eaux des rivières et des différens lacs qui s'écoulaient vers le lac Ontario ; et les eaux du lac Érié et de ses affluens durent alimenter toute la partie occidentale de cette ligne de navigation.

Ces opérations préparatoires firent reconnaître la possibilité du canal ; mais la guerre de 1812 entre les États-Unis et l'Angleterre, vint en retarder l'exécution. On ne reprit ce projet qu'en 1816 ; et après avoir contracté, sous la garantie de l'État de New-York les premiers emprunts nécessaires pour commencer les travaux sur le terrain, ils furent mis en adjudication en 1817, et ils furent répartis entre un assez grand nombre de

contractans, pour être exécutés à-la-fois sur une très vaste étendue. La section du milieu entre la ville d'Utica et la rivière Sénéca fut achevée la première, dans l'espace de deux années, et avec un développement de 96 milles anglais : les sections de l'est et de l'ouest furent ensuite exécutées simultanément : l'une a 103 milles de longueur, l'autre en a 163 ; et cet immense ouvrage, dont la longueur totale est de 362 milles (environ 120 lieues de France) fut complètement terminé en 1825, huit ans après le commencement d'exécution. On a donné à ce canal deux embranchemens : celui de Sénéca qui a 20 milles de longueur, correspond avec le lac de ce nom ; celui d'Oswégo qui a 38 milles s'étend jusqu'au lac Ontario.

Un autre canal, destiné à lier le lac Champlain et la rivière d'Hudson s'était exécuté en même temps : on en avait commencé les fouilles en 1818, et le canal était terminé en 1823. Son développement est de 61 milles, et son embouchure dans l'Hudson aboutit au même point que celle du canal Érié. L'on a ainsi établi et mis en contact l'une avec l'autre deux grandes lignes de navigation, l'une dirigée au nord vers le Canada et le fleuve St. Laurent, l'autre arrivant à l'ouest jusqu'au lac Érié.

Cette dernière communication a immédiatement donné lieu à une autre entreprise, qui n'est que le développement et le complément du même système. Le gouvernement de l'Ohio s'est déterminé à ouvrir un canal entre le fleuve de ce nom et le lac Érié ; et ce canal, dont le développement est de 310 milles anglais, a été commencé en 1825 et terminé en 1832 : il débouche à Cleveland sur le lac Érié, passe à Newark, à Chillicote, et se dirige sur Portsmouth, où il s'unit à l'Ohio.

Vers l'époque où l'état de l'Ohio projetait l'établissement de ce canal, le gouvernement central des États-Unis formait un autre plan de communication entre les régions de l'est et de l'ouest. Si la ligne de navigation de l'Hudson et du canal Érié était particulièrement utile aux États du nord, il convenait d'établir pour les États du centre que baignent la Delaware et la Chesapeake, de semblables relations avec l'ouest. Un comité d'améliorations intérieures, dont le général Bernard faisait partie, s'occupa de ce beau projet; et le général fut chargé en 1824, de faire toutes les reconnaissances nécessaires entre Washington sur le Potomac et Pittsburg sur l'Ohio, afin de juger si l'exécution d'un canal entre ces deux villes serait praticable, quelle direction on aurait à lui donner, comment on pourrait franchir la chaîne des Alléghanys, quels ouvrages d'art on aurait à construire, et quelles seraient les dépenses de l'exécution.

Le major Poussin, qui rend compte de ces travaux dans l'important ouvrage que nous avons sous les yeux, était aide-de-camp du général; il le suivit dans toute cette reconnaissance; et deux Français eurent l'honneur de coopérer à des travaux qui influeront un jour de la manière la plus remarquable sur la prospérité des États-Unis. Il nous est doux de retrouver des noms français, cités avec éloge dans les annales de leur histoire, et de ne pas nous regarder comme étrangers, soit à leur glorieuse indépendance, soit à quelques-unes des causes les plus propres à affermir leur union et à développer leur puissance.

Il résulta des observations et des tracés faits par les ingénieurs, que le canal était possible, que son développement serait de 341 milles anglais, que pour franchir les Alléghanys dans leur chaîne la plus élevée on

aurait à ouvrir un souterrain de 5,000 mètres, que ce point formerait le bief de partage, que la pente du côté du Potomac serait de 546 mètres, qu'elle serait de 345 du côté de l'Ohio, et qu'il faudrait 240 écluses à l'est et 148 à l'ouest, pour racheter l'une et l'autre pente. La dépense totale fut évaluée à 121 millions de francs; mais elle ne parut pas trop élevée pour un si important projet, et l'entreprise des travaux fut faite par une compagnie dont les principaux actionnaires étaient le gouvernement général, intéressé à faciliter les communications de l'est avec l'ouest, les états de Virginie, de Maryland, de Pensylvanie, dont ce canal devait traverser le territoire, et les villes de Washington, de Georgetown et d'Alexandrie, situées sur le Potomac.

Pour graduer l'exécution des travaux, on a partagé cette ligne en trois divisions, et l'on a commencé par la division de l'est, qui aboutit à Georgetown. Toute cette partie du canal doit être alimentée par les eaux du Potomac, dont elle remonte la rive gauche : on s'est déjà élevé au-delà des montagnes Bleues, jusqu'à la manufacture d'armes de Harpers-Ferry; et cette ligne, qui a 64 milles de longueur, et dont les creusages n'ont été entrepris qu'en 1828, est en ce moment ouverte à la navigation. La section de l'est, dont elle fait partie, doit se prolonger jusqu'au confluent de la Savage et de la branche nord du Potomac : elle aura 186 milles en totalité, et toute la partie du Maryland qu'elle doit traverser, depuis Cumberland jusqu'au voisinage de Georgetown, jouira la première des avantages de cette communication.

La division du centre sera alimentée par les eaux du Savage à l'est des Alléghany, et par celles de Casselman à l'ouest; elle le sera dans la partie intermédiaire

par deux bassins artificiels où l'on réunira toutes les prises d'eau des hautes montagnes. Le volume et la consommation en ont été calculés.

Quant à la division occidentale qui doit se terminer à Pittsburg sur l'Ohio, elle sera abondamment pourvue par les eaux du Youghagany et du Monongohela, dont elle suivra la rive droite.

L'utilité d'établir des communications entre la Chesapeake et l'Ohio, par la ligne que ce canal doit suivre, a excité quelques rivalités, et l'on a formé l'entreprise d'un chemin de fer dont une compagnie du Maryland a commencé l'exécution. Cette route, qui part de Baltimore, et qui doit aboutir à Wheeling sur l'Ohio, aura 250 milles de longueur. Les travaux ont été conduits jusqu'à Point-of-Rocks sur le Potomac, et le quart de la distance totale est parcouru ; mais ici l'on entre en concurrence avec les entrepreneurs du canal : il faut également remonter la vallée du fleuve, et quelques-uns de ses défilés sont si étroits, qu'ils ne laissent pas la place nécessaire pour continuer parallèlement les deux opérations. Il serait à désirer que l'une et l'autre compagnie se concertassent pour n'employer que l'un des deux moyens de communication, soit dans la haute vallée du Potomac, où le canal continue d'être construit, soit dans les régions encore plus élevées où les eaux sont plus rares, où il faudra s'ouvrir un passage à travers la chaîne des Alléghany, et où l'exécution d'une route de fer pourrait être moins dispendieuse.

Cet emploi alternatif des canaux de navigation et des chemins de fer a été adopté avec succès par l'état de Pensylvanie, lorsqu'il a fait ouvrir une communication entre l'Ohio et la Delaware. Deux lignes de navigation ont été creusées à l'est et à l'ouest des montagnes : le

canal de l'est emprunte successivement les eaux de la Juniata, de la Susquehana, du Schnilkyl, dont il suit les bords jusqu'à Philadelphie : le canal de l'ouest est alimenté par les eaux du grand et du petit Conemangh et de la rivière Alléghanys, jusqu'à Pittsburg, où il se termine ; et pour lier entre elles les deux parties de ce canal de Pensylvanie, dont le développement total est de 414 milles (environ 140 lieues), on a établi entre Johnstown sur le Conemangh et Franckstown sur la Juniata, un chemin de fer de 37 milles de longueur. Tous les travaux de cette grande entreprise sont entièrement terminés.

Nous avons vu qu'en établissant entre l'est et l'ouest de si importantes communications, on a cherché à les faire aboutir à l'Ohio, qui offre à son tour un développement immense à la navigation, et qui permet de la prolonger jusqu'au Mississipi et de là jusqu'au golfe du Mexique. Il a fallu, pour assurer d'une manière complète ces avantages, s'occuper également du cours de l'Ohio et faciliter sur quelques points sa navigation. Les chutes que l'on rencontre près de Louisville abaissent subitement de quelques mètres le niveau du fleuve, et l'on ne peut les franchir que dans la saison des crues, où les eaux supérieures et inférieures sont momentanément remises de niveau. Un canal que l'on a creusé sur la rive méridionale de l'Ohio, dans une longueur de 2,376 mètres, assure dans tous les temps la navigation. Il a été terminé en 1831, et les proportions qu'on lui a données permettent le passage des plus grands bateaux à vapeur qui font le commerce entre la Nouvelle-Orléans, Louisville, Cincinnati, Wheeling et Pittsburg.

La navigation de l'Ohio offre d'autres obstacles, dans les bancs de sable ou de gravier qui obstruent quelques

parties de son lit , et qui n'y laissent subsister que des passes intermédiaires où il est difficile de se maintenir ; mais le comité des améliorations intérieures a proposé de diminuer ces obstacles par des digues de barrage qui forceraient le courant à suivre une ligne déterminée, et à creuser le lit du chenal où il passerait.

Des travaux analogues ont été exécutés d'après les plans de cette commission, pour approfondir l'entrée du port de *Presqu'île* sur le lac Érié, et l'on est parvenu à obtenir un fond de quelques mètres de plus.

Des reconnaissances et des opérations d'une autre nature ont long-temps occupé le comité d'améliorations. L'intention du gouvernement fédéral étant d'établir une route militaire et commerciale entre Washington et la Nouvelle-Orléans , il fallait examiner les différentes directions qu'elle pourrait suivre et toutes les contrées intermédiaires qu'on aurait à traverser. La plupart de ces régions étaient couvertes de forêts, ou hérissées de rochers et de montagnes, ou embarrassées par des torrens, des fleuves, des marécages, ou occupées par des tribus indigènes ; le trajet de ces pays nouveaux et sauvages était aussi périlleux que difficile, et l'on avait à se condamner à toutes les fatigues, à toutes les privations. Cette reconnaissance fut faite par le général Bernard, dont le major Poussin partageait les travaux : ils parcoururent et relevèrent ensemble toutes les contrées qui séparent ces deux villes, refirent plusieurs fois ce long trajet dans différentes directions, comparèrent entre eux les tracés de quatre routes qui pouvaient être établies entre l'un et l'autre point, les examinèrent également sous les rapports militaires, politiques, économiques et commerciaux, et rendirent compte de leurs travaux au gouvernement fédéral. La route de l'est offrait l'avantage

de mettre en communication les unes avec les autres toutes les capitales des états du sud : son développement était de 1,136 milles. La route du milieu se rapprochait du pied des Alléghanys ; elle avait 1,106 milles de longueur : les deux routes de l'ouest allaient franchir les montagnes par les cols les plus accessibles ; elles gagnaient la vallée du Tenessée , traversaient successivement la Coosa , le Tumbeckbe et les autres affluens du golfe du Mexique : l'une de ces routes occidentales avait 1,140 milles, l'autre en avait 1,282. Les rapporteurs pensèrent qu'une seule route ne suffirait point à toutes les communications , et qu'il serait utile d'en établir deux, l'une à l'est , l'autre à l'ouest, soit pour multiplier les relations avec la Nouvelle-Orléans, soit pour favoriser les intérêts commerciaux et la défense de tous les états intermédiaires.

Le gouvernement fédéral s'occupa bientôt d'une nouvelle ligne de communication entre l'Atlantique et le golfe du Mexique. Devenu possesseur des Florides en 1821, il chargea le général Bernard de faire dans cette contrée toutes les reconnaissances nécessaires pour établir un canal de navigation à travers la partie supérieure de la presqu'île, d'en tracer la direction, et de déterminer les différentes prises d'eau dont on pourrait disposer pour son usage. Dans cette reconnaissance qui fut commencée en 1827, le général , accompagné de son digne collaborateur, parcourut , entre l'Atlantique et le golfe, tous les cours d'eau, toutes les hauteurs où l'on pouvait tracer la direction d'un canal. Il s'arrêta au projet de le faire déboucher dans l'Océan par la rivière Sainte-Marie , qui sépare la Géorgie et la Floride ; d'ouvrir une communication entre cette rivière et celle de Saint-Jean , dont on remonterait le cours jusqu'au Black-

Creek ; d'établir entre le Black-Creek et la rivière de Santa-Fé , un canal où l'on ferait arriver les eaux de plusieurs étangs intermédiaires , et particulièrement de celui de Sampson ; de remonter ensuite le cours de la Suwannée depuis le confluent de la Santa-Fé jusqu'à Charles-Ferry , et de diriger la continuation du canal vers l'Occident , jusqu'à la rivière Saint-Marc , qui se jette dans le golfe du Mexique.

Les ingénieurs , chargés de poursuivre leurs reconnaissances , pensèrent qu'on pourrait prolonger vers l'occident cette ligne de navigation intérieure , en ouvrant un canal entre la rivière d'Ocklockhony et le détroit de Saint-George , entre le lac Wimico et la baie de Saint-Joseph , entre la baie de Saint-André et celle de Santa-Rosa , qui communique par une passe du même nom avec la baie de Pensacola. On pourrait également ouvrir un canal entre le Lagoon et la baie Perdido , entre cette baie et celle de la Mobile. De ce dernier point on peut se rendre au lac Pontchartrain par les passes du littoral , en creusant davantage celle du Héron ; et la commission a tracé le plan d'un canal à établir entre le lac Pontchartrain et le Mississipi. Si tous ces travaux viennent à s'exécuter , on aura une ligne de navigation continue entre la Nouvelle-Orléans et l'Atlantique , sans être exposé aux accidens de la haute mer et aux chances d'une guerre maritime. Ce système de navigation intérieure et parallèle au littoral , qui n'est encore qu'un projet pour les plages du golfe du Mexique , a déjà été appliqué sur une partie des côtes de l'Océan , et l'on y a successivement exécuté plusieurs canaux destinés à assainir les marais voisins du rivage , à multiplier les communications , à faciliter la défense. Nous pouvons citer le canal de Savannah , qui doit se prolonger vers le midi

jusqu'au cours de l'Alatamaha; le canal du Dismal-Swamp, qui traverse de longs marécages, et qui met en communication la baie d'Albemarle et celle de Norfolk; le canal de la Chésapeake à la Delaware, qui a établi une navigation directe entre Baltimore et Philadelphie, sans qu'on eût à parcourir dans toute leur longueur les deux grandes baies qu'il réunit; le canal de la Delaware au Rariton, qui met en communication directe les ports de Philadelphie et de New-York; le canal projeté à travers l'isthme du cap Cod, entre les baies de Buzzard et de Barnstable, pour épargner aux bâtimens côtiers le danger de doubler ce cap; un autre canal également projeté entre la baie de Boston et celle de Narraganset; et enfin, plus au nord, le canal de Middlesex, qui ouvre une communication entre la rade de Boston et le cours du Merrimack. Ce canal, qui a 27 milles de longueur, est le plus ancien qui ait été creusé aux États-Unis : Boston, cette ville si distinguée par les progrès des sciences et de la civilisation, a pris souvent l'initiative de ce qu'on a fait d'utilè et d'important, et c'est dans cette région de l'Amérique du Nord qu'on peut placer l'origine et le berceau de sa grandeur.

En traçant, dans cette analyse, le système des principales communications, destinées à lier entre elles les différentes parties de la confédération américaine, nous nous sommes successivement arrêtés à celles qui devaient unir les états de l'est à l'ouest, et à celles qui avaient pour but d'établir dans toute l'étendue du littoral américain une ligne de navigation intérieure. D'autres canaux, d'autres routes de fer ont été entrepris dans des vues agricoles, industrielles, ou commerciales; tels que le canal Morris, destiné à l'exploitation particulière des belles mines de charbon anthracite de la Pensylvanie; il

a 90 milles de longueur, et il se termine à la Passaie qui se jette dans la baie de New-York : le canal du Léhig, et celui de la Delaware à l'Hudson ont eu pour but de favoriser les mêmes exploitations : l'un a 46 milles de longueur, l'autre en a 65 milles. Nous indiquons souvent la mesure de ces lignes de navigation, afin d'en mieux faire apprécier l'importance.

Parmi ces entreprises qui, sans être nécessaires au lien de la confédération entière, ont un grand intérêt commercial, pour plusieurs états, nous citerons le projet d'ouvrir un canal le long des rives du Tennessee où sont situés les rapides du Muscle-shoals : cette longueur est de 36 milles : les plans du canal ont été tracés, et ils seront sans doute exécutés par le gouvernement d'Alabama, qui a déjà fait entreprendre d'autres travaux dans le lit même du fleuve, pour en faciliter la navigation entre Florence et Waterloo. Toute cette partie du Tennessee traverse le territoire de l'Alabama; et ce dernier état est particulièrement intéressé à débarrasser le lit du fleuve de ses derniers obstacles.

Nous devons mentionner ici, comme entreprise encore plus importante, le canal de Miami qui doit ouvrir une nouvelle communication entre l'Ohio et le lac Érié. Ce canal, déjà ouvert entre Cincinnati et Dayton, aura 265 milles de longueur : on en a exécuté plus du quart en remontant la vallée du Miami; l'ouvrage se continue, et l'on doit le conduire jusqu'à la rivière Maumée qui aboutit à l'extrémité occidentale du lac Érié.

Un autre canal projeté entre Maumée et le Wabash l'un des affluens du Mississippi; et un troisième canal également projeté entre le lac Michigan et l'Illinois, autre affluent du Mississippi, sont destinés à établir entre les grands lacs du nord et le golfe du Mexique les

mêmes communications que celles que nous avons vu tracer entre les états de l'est et de l'ouest, entre leurs principales villes, entre les différentes parties de leur immense littoral.

Quelle que soit l'étendue du territoire fédéral, deux puissans moyens, dus au génie inventif de l'homme, sont venus faciliter les communications et rapprocher pour ainsi dire les distances. L'application des machines à vapeur à la navigation rend les voyages beaucoup plus rapides sur toutes les rivières, sur tous les canaux où ce procédé est praticable; et l'établissement des routes de fer, partout où elles peuvent être construites, accélère encore davantage les communications.

Aussi l'emploi de l'un et de l'autre moyens s'est promptement multiplié aux États-Unis. On n'a pas même craint d'en faire usage simultanément, entre les différens lieux qui par leur importance et leur commerce étaient intéressés à multiplier leurs relations mutuelles; et la commission des améliorations intérieures, dont les travaux ont pu être d'autant mieux analysés dans l'ouvrage de M. le major Poussin, qu'il y avait lui-même habituellement participé, a eu à s'occuper du tracé et de l'établissement de plusieurs grandes routes de fer. Nous ne suivrons point le détail de ces opérations nouvelles: ce serait entreprendre de parcourir les différentes lignes d'un réseau compliqué, qui s'étend de proche en proche sur de nouveaux territoires. Bornons-nous à signaler ici un frappant exemple de la rapidité des communications que l'on espère obtenir par l'emploi combiné des chemins de fer, et de la navigation à la vapeur. Lorsqu'on aura terminé les chemins de fer commencés entre Washington et Baltimore, entre Baltimore et Philadelphie, entre Philadelphie et New-York, on croit pouvoir parcourir

en 15 heures cette distance qui est de 210 milles anglais (environ 78 lieues.) On a le projet de construire également une route de fer entre Boston et l'entrée de la baie de Narragansett, et d'établir entre cette baie et New-York un service de bateaux à vapeur : la distance des deux villes est de 241 milles, environ 88 lieues : on espère la parcourir en 12 heures. Ainsi, en faisant succéder immédiatement l'un à l'autre tous les services de cette longue ligne de communication, l'on se rendrait en moins de 30 heures de Boston à Washington, qui, en suivant les routes actuelles, en est éloigné de 166 lieues.

Arrêtons-nous un instant à l'un des plus importants travaux dont le comité d'amélioration ait eu à s'occuper, à la construction d'un port artificiel, près du cap Henlopen qui s'avance à l'entrée de la Delaware. L'embouchure de la baie, semée de bas-fonds qui rendent difficile la navigation de son chenal, avait besoin d'un port, où l'on ne craignît pas les coups de vent, et le choc des glaces qui, en hiver, s'accumulent dans la Delaware; et la commission s'est déterminée à la construction de deux grandes digues destinées à protéger ce port contre les vents, les coups de mer et les glaces. L'une de ces digues, ou *break-water* (brise-lames) a un développement de 1,100 mètres; l'autre digue ou brise-glaces a 457 mètres. On a consulté les travaux de même nature qui ont été exécutés à Cherbourg et à Plymouth, afin de bien calculer les angles des talus de chaque digue, et de mieux se rendre compte des proportions et du poids des matériaux à employer pour les massifs et pour les revêtemens.

On a adopté 45 degrés pour l'inclinaison des talus intérieurs : celle des talus extérieurs, plus soumise à

l'action des vagues, varie à différens points de la hauteur; c'est entre les niveaux de la haute et de la basse mer que cette inclinaison est la plus grande, parce que cette partie du talus doit plus habituellement résister au volume et au mouvement des flots.

Nous n'étendrons pas davantage nos observations : elles ont pu faire apprécier l'importance des travaux publics exécutés aux États-Unis, et le mérite des hommes recommandables qui furent appelés à y prendre part. L'ouvrage où M. le major Poussin rend compte d'une grande partie de ces travaux fera mieux juger encore de leur utilité et de l'influence qu'ils ont déjà sur la prospérité d'une nation si promptement agrandie. Les hommes de l'art y étudieront avec fruit les procédés dont on a fait usage, soit pour favoriser sur un même point la navigation ascendante et descendante, par un double rang d'écluses accolées, comme on l'a fait à Lock-Port sur le canal Érié; soit pour économiser la dépense des eaux, en remplaçant les écluses par des plans inclinés et des sas mobiles comme on l'a fait sur quelques points du canal Morris; soit pour la construction de quelques ponts en bois, et pour celle des routes de fer, qui varie selon les matériaux et les terrains dont on peut disposer; soit enfin pour toutes les opérations de calcul et d'application qui ont besoin d'être éclairées par l'expérience. Nous nous sommes bornés à analyser ces grands travaux; c'était peut-être la meilleure manière de les louer.

Heureux sous ce rapport, les pays où les grandes spéculations sont souvent dirigées vers l'intérêt public, et où l'amour de la patrie devient l'âme des plus généreuses entreprises! Ces pays peuvent éprouver d'autres orages; mais la terre conserve le bien qu'elle a reçu, et

les germes de prospérité qui lui sont confiés : les canaux restent ouverts à une circulation d'hommes et de richesses qui se croisent dans tous les sens ; et depuis le premier bateau à vapeur que Fulton a lancé sur un fleuve des États-Unis, leur nombre s'est accru de plus de onze cents dans le cours de quelques années. Le même système de mouvement appliqué aux transports qui se font par les routes de fer, peut recevoir d'autant plus de développemens que les États-Unis abondent en combustibles. Les forêts diminuent ; elles ne couvrent plus les pays où la culture et la civilisation se sont avancées ; mais celles qui se sont ensevelies et carbonisées dans la terre suffiront pendant plusieurs siècles à la consommation des hommes.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 mai 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Commission centrale, sur la proposition d'un de ses membres, décide que son Bulletin sera adressé à la Société royale géographique de Londres, et elle renvoie au comité du Bulletin la lettre de M. le capitaine Maconochie, son secrétaire, relative aux relations qui viennent de s'établir entre les deux Sociétés.

La Société royale des Antiquaires du nord adresse les volumes iv et v du recueil qu'elle publie sous le titre de *Scripta historica Islandorum*.

M. le capitaine Graah fait hommage à la Société d'un exemplaire de son voyage à la côte orientale du Groënland, qui a obtenu en 1829 la médaille de 500 francs pour le prix annuel. M. Eyriès est prié de vouloir bien rendre compte de cet ouvrage écrit en langue danoise.

M. Caballero écrit de Madrid pour offrir à la Société un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Nomenclatura geografica de España*. L'auteur croit avoir ouvert une nouvelle route, en réduisant cette nomenclature à des règles et à des principes fixes, et d'une manière qui lui semble plus philosophique et plus instructive que celle qui a été usitée jusqu'à présent.

M. d'Avezac est prié d'examiner cet ouvrage et d'en faire un rapport verbal.

M. Roux de Rochelle offre à la Société, de la part de M. le major Poussin, un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sur les travaux d'amélioration intérieure projetés ou exécutés aux Etats-Unis. M. Roux est prié de rendre compte de cet ouvrage.

M. Jomard communique, de la part de M. le baron de Hammer, une notice extraite des annales de littérature de Vienne, et renfermant plusieurs éclaircissemens géographiques sur la mer Noire et les provinces russes voisines. M. de Hammer adresse aussi à la Société le texte persan d'un article curieux sur l'Inde, tiré de l'historien Wassaf; et il annonce l'envoi prochain d'une seconde notice sur l'ouvrage du même historien. — M. Bianchi est prié de rendre compte des différens fragmens envoyés par M. de Hammer.

MM. Al. Barbié du Bocage et Ansart déposent sur le bureau, le premier un exemplaire de son *Dictionnaire géographique de la Bible*, et le second une nouvelle livraison de sa traduction de l'atlas de Kruse. Des remerciemens sont adressés aux deux auteurs au nom de la Commission centrale.

M. Jomard annonce qu'il se propose de communiquer, dans une prochaine séance, l'itinéraire qu'a rédigé à sa prière M. de Bové, naturaliste qui a résidé quelque temps en Égypte, en Arabie et en Syrie, et qui vient de partir pour Alger. L'un de ces voyages a été exécuté dans le Yémen, l'autre de Suez à Gaza et de Gaza à Jérusalem, par un chemin peu fréquenté.

M. le président rend compte à l'assemblée de la visite que les membres du bureau de la Société et du bureau de la Commission centrale ont faite à M. le comte de

Montalivet, président de la Société, et de l'accueil qu'ils en ont reçu. M. le comte de Montalivet a promis de s'occuper avec un vif intérêt des divers objets sur lesquels on a cru devoir appeler son attention.

Séance du 16 mai.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Dessalines d'Orbigny écrit qu'il se trouve très honoré de l'opinion favorable que la Société a bien voulu concevoir de son voyage dans l'Amérique méridionale, et qu'il fera tous ses efforts pour répondre à l'idée qu'elle paraît avoir prise de ses travaux géographiques.

M. le président informe la Commission centrale de l'offre que lui a faite M. Clément-Mullet, membre de la Société, de rédiger *gratuitement* une table générale analytique pour les vingt volumes de la première série du Bulletin. Le comité du Bulletin est chargé de présenter un avis sur l'offre de M. Clément-Mullet.

M. Warden dépose sur le bureau, de la part de la Société libre d'Agriculture, sciences et arts de l'Eure, le cahier d'avril du recueil de cette société.

MM. Dubuc, Ronx de Rochelle et d'Avezac lisent successivement trois rapports, le premier sur *le voyage en Suède* de M. Daumont; le second sur un ouvrage de M. le major Poussin, intitulé : *Travaux d'améliorations intérieures entrepris ou exécutés aux États-Unis d'Amérique*, et enfin le troisième sur l'ouvrage intitulé : *Recherches sur l'emplacement de Carthage* par M. Falbe, consul général de Danemark à Tunis.

Ces trois rapports sont renvoyés au comité du Bulletin.





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUIN 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RELATION

D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale.

Par Hhâggý Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

(SUITE).

ANNOTATIONS ET REMARQUES GÉOGRAPHIQUES.

Ainsi que M. Hodgson en a fait la remarque, le nom d'*El-Eghouât* se rapporte au même lieu que Shaw appelle *Lowaate*: le voyageur anglais a joint l'article comme partie intégrante du nom, sous forme de *L* initiale, ce qui arrive assez fréquemment aux personnes qui ne connaissent point grammaticalement la langue arabe; de plus, il a supprimé l'articulation gutturale du *ghayn*, et sous ce rapport, il s'accorde avec la prononciation

des Arabes d'Alger de la bouche desquels j'ai entendu ce nom, et qui font sentir seulement l'articulation du *a'yn* : toute la différence, quant à l'orthographe originale, consiste en un seul point diacritique, dont l'absence motiverait, dans la transcription européenne, la substitution de *El-Aa'ouâth* à *El-Eghouâth*. C'est la leçon pour laquelle j'incline d'autant plus, que les officiers français qui ont entendu prononcer le même nom à Oran ont exprimé par *Lahouat* l'émission orale dont leur oreille avait été frappée.

Shaw n'a point su l'existence d'une grande ville d'El-Aa'ouâth ; il signale seulement une tribu de *Lowaate* (1), dont les *daskeraks*, situés à neuf lieues dans l'ouest de Demid, forment, avec ce dernier lieu et celui de A'yn Mâdhy, les villages les plus considérables de cette partie du Ssahhrâ. Les renseignements recueillis à Oran donnent aux *Béni Lahouat* (c'est-à-dire Bény-el-Aa'ouâth) une ville entourée de murs de pisé, située vers la source d'une petite rivière à deux journées dans l'est de A'yn-Mâdhy, et ayant au sud une grande chaîne de montagnes dans laquelle se trouve une ville nommée *Stihten*.

Dans une lettre adressée à M. Peter-Stephen Duponceau, et insérée aux *Transactions of the American philosophical society* de Philadelphie (2), M. Hodgson a donné, sans doute d'après les explications verbales d'Ebn-el-Dyn, un plan d'El Aa'ouâth, figuré par une ellipse coupée, suivant son plus petit diamètre, par un mur de séparation qui se prolonge, au-delà de l'enceinte elliptique renfermant la ville proprement dite, jusqu'à une seconde enceinte quadrangulaire entourant les jardins dépendans de la ville ; le mur de séparation offre,

(1) *Voyages en Barbarie*, édition française de La Haye, page 107.

(2) *Transactions, etc.*, tome IV, page 29.

en son milieu , une seule porte de communication , que l'on ferme lorsque les deux tribus sont en hostilité mutuelle ; chaque tribu a ses portes particulières pour communiquer soit avec les jardins , soit avec la campagne extérieure.

Cette division d'El-Aa'ouâth en deux parties paraît à M. Hodgson un phénomène d'autant plus digne d'attention , qu'il se reproduit dans les villes de Ghadâmes, Ouerqelah et Telemsèn ; le capitaine Lyon l'avait déjà signalé pour Ghadâmes, le docteur Shaw pour Telemsèn ; mais il croit être le premier qui l'ait indiqué pour Ouerqelah et El-Aa'ouâth. M. Hodgson a oublié de citer la plus célèbre de ces villes bipartites , Fès , dont les dissensions intestines entre les Qayrouyyn et les Andalous sont rappelées par Léon et Marmol et racontées par l'auteur du Qarthâs (1). L'Edrysy avait aussi mentionné la double individualité de Telemsèn (2) comme celle de Fès. Tegemont est encore dans le même cas.

La rivière Emzy, qui traverse El-Aa'ouâth, n'est point figurée sur le plan de M. Hodgson ; elle n'a été mentionnée, que je sache, par aucun voyageur ni géographe connu : c'est probablement un des affluens supérieurs du Ouâd-el-Gedy ou rivière du Chureau décrite par Shaw. (3)

Tegemont n'est point mentionné dans le texte de Shaw, mais il est inscrit sur l'une des cartes qui accompagnent son livre, sous l'orthographe *Tejemoute*, à 12 milles au nord-est d'El-Aa'ouâth. Un autre *Tègemout*

(1) Léon , dans *Ramusio*, troisième édition, folio 34 verso. — Marmol, édition française, tome II, page 157. — El-Quarthâs, première partie.

(2) Edrisi de Hartmann , pages 171 et 191.

(3) Tome I, page 167.

est indiqué par Abou-O'bayd el-Békry, de Cordoue, sur la route de Táhart à la mer. (1)

A'yn-Mâdhy est pareillement indiqué sur les cartes de Shaw, qui écrit ce nom *Ain-Maithie*; mais loin de le placer dans l'ouest de Tegemout ainsi que le fait Ebn-el-Dyn, il le met à 17 milles dans l'est un peu nord de ce daskerah; dans son texte, il énonce simplement que *A'yn-Mâdhy* et *Demid* sont tous deux au sud-ouest de *Fethh-el-Bothmâ* (2); mais la situation de ce point à l'ouest de Tegemout est confirmée par des renseignements recueillis à Oran, et d'après lesquels *A'yn-Mâdhy* est à deux journées dans l'ouest d'*El-Aa'onâth*.

Shaw désigne aussi sous le nom de *Maithie* l'une des tribus qui errent en ces parages.

Dans *Omm-A'sskarâ*, qu'il eût été mieux peut-être d'écrire *Mo'askar* ou *Ma'skarah*, il est aisé de reconnaître la ville appelée vulgairement Mascar ou Mascara, et dans *Ouahrán*, Oran.

Le *Gebel el-A'mour*, qu'Ebn-el-Dyn met au nord de Tegemout, n'est autre que le district montagneux des *Ammer* de Shaw, voisin d'*El-Aa'onâth* et de Tegemout, et distant de six lieues, au sud, du daskerah de Médérây. Il résulte des paroles mêmes d'Ebn-el-Dyn, que ce district a deux journées d'étendue en longueur comme en largeur, et que cette étendue paraît devoir être comptée, pour une partie, au nord-ouest de Médérây, puisqu'il y place les sources mêmes du Schélit, ainsi qu'il va être dit.

(1) Notice d'un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi, contenant la description de l'Afrique, par M. Quatremère, pages 87 et 99.

(2) Tome 1, page 107.

La rivière *El-Khayr*, que M. Hodgson écrit *Alkhjr*, et qui est universellement connue au dire d'Ebn el-Dyn, ne l'est aucunement en Europe sous cette dénomination. J'avais d'abord supposé que le *Khayr* n'était autre que le ruisseau de Médéray, ou *Midroe* de Shaw, l'un des affluens supérieurs du Schélif; mais ayant eu, depuis, connaissance d'un relevé des noms géographiques employés par Schaw, avec la transcription arabe, en regard, des dénominations qui sont usitées à Oran (document recueilli et envoyé par M. le capitaine d'état-major Levret, et qui m'a été obligeamment communiqué par M. le colonel Lapie), j'y ai trouvé, vis-à-vis de *Seba'oun A'youn* (nom des sources du Schélif d'après Shaw (1)), l'indication *Ouéd-el-Khayr*, avec cette note, que l'autre nom n'est pas connu à Oran.

Râs-el-Scha'b, *Sâfel-el-Fayâdh*, *El-Khadem*, *El-Lefahhât*, sont autant de stations dont les noms sont arabes, et qui n'ont été mentionnés, à ma connaissance, dans aucun autre document édit.

Metslyli, qui doit se prononcer *Metslily* (*Mitslelee*) au dire de M. Hodgson, est également un lieu qu'Ebn el-Dyn a mentionné le premier, et qui paraît placé sur le versant occidental des hauteurs qui forment la tête du Ouâdy-Mozâb.

Le *Ouâdy Mozâb*, ou vallée de Mozâb, est habité par les Bény-Mozâb ou Mōzâbys, qui se donnent eux-mêmes le nom de *A'yts-Eougalan* ou *A'yts-Ougelan* (2); ni la forme plurielle du mot berber Eougalan ou Ougelan, ni l'orthographe du mot arabe Mozâb, ne se prêtent à l'in-

(1) Tome 1, page 44.

(2) *Transactions*, etc., tome iv, p. 30-34.

interprétation d'après laquelle M. Hodgson traduit l'une et l'autre par *les enfans de l'austère* (en arabe *mossa'eb*). Shaw les appelle *Beni-Mezzab*, et place leur pays à 35 lieues au sud des tribus d'El-Aa'ouâth et d'El-A'mour. (1) M. Hodgson dit que leur oasis ou *eghzer* est à environ 300 milles au sud d'Alger, et séparé des *Wadreagans* et des *Wurgelans*, c'est-à-dire des oasis de Teqort et de Ouerqelali, par un désert de huit journées sans route tracée; il estime que le Ouâdy-Mozab doit être placé vers le 31^e degré de latitude, et il fait observer que ces peuples sont remarquablement blancs, tandis que ceux de Teqort et de Ouerqelali sont noirs. (2)

Shaler, dans ses lettres à M. Duponceau, datées de 1823, a consigné des informations (répétées ensuite dans les *Esquisses d'Alger*) qu'il avait reçues d'un thâleb de la nation de Mozâbys, lequel, en effet, était blanc : elles portent que ce peuple habite un district du désert, entouré de montagnes hautes, rugueuses et stériles, à vingt journées de caravane au sud d'Alger; qu'il est partagé en cinq villes ou cantons, savoir, *Gardica*, *Birigan*, *Wargalah*, *Engensa* et *Nadrama*, chacun desquels est gouverné par un conseil de douze notables nommés par voie d'élection (3). Malgré les fautes typographiques qui défigurent quelques-uns de ces noms, il est aisé de reconnaître dans *Gardica* ou *Gordica*, la *Gardeiah* de Shaw, la *Ghardéyah* d'Ebn-el-Dyn, capitale du Ouâdy-Mozâb d'après ces deux derniers écrivains; *Birigan* n'est autre que *Bérygan*, indiqué par Shaw comme le *daskerah* le plus considérable

(1) Shaw, tome 1, page 108.

(2) *Transactions, etc.*, tome IV, page 22.

(3) *Ibidem*, tome 1, page 451. — *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 114.

après Ghardêyah, et comme situé à neuf lieues à l'est du chef-lieu ; mais *Grara* n'est mentionné que par Shaw seul. *Wargalah* est la *Ouerqelah* d'Ebn-el-Dyn, dont je parlerai plus loin ; *Engensa* ou *Egoussa* est l'*Engousah* de Shaw (1) ; enfin *Nadrama* est une station que nous n'avions vue mentionnée nulle autre part que dans L'E-drysy, lequel la nomme dans l'itinéraire d'El-Balinesâ d'Égypte jusqu'à Segelmêsalh, itinéraire tracé sur les cartes de D'Anville.

La mine de plomb qui se trouve dans le désert voisin n'est connue que par l'indication d'Ebn-el-Dyn ; le nom de *Gebel el-Ressâss* qu'elle porte ne signifie point autre chose que *la montagne de plomb* ; il y en a une ainsi appelée tout près de Tunis.

La tribu des *Aoulâd-Nâyl* est mentionnée par Shaw, sous l'orthographe de *Noïle* (2), comme errant dans le voisinage des montagnes d'El-Aa'ouâth et d'El-A'mour, non loin de la tribu de *Matmata* ; nous verrons ces deux noms se reproduire dans les environs du golfe de Qâbes.

Les stations de *El-Tsemâd*, *El-Schâref*, *El-Sa'âdén*, *Ouâdy-el-Schaheb*, intermédiaires entre Metslyli et El-Qolya'h, portent des noms arabes ; elles ne sont mentionnées nulle autre part qu'ici.

El-Qolya'h, qui se trouve située à cinq journées de marche de Ouerqelah, pourrait bien être le même lieu que Fray Diego de Haëdo, dans sa *Topografia e historia general de Argel* (3), mentionne comme ayant servi de refuge au roi de Ouerqelah lorsque Salehh el-Râys,

(1) Tome 1, page 169.

(2) Tome 1, page 107.

(3) Cap. VII de la deuxième partie, folio 67.

bâschâ d'Alger, marcha contre sa capitale en 1552 : « *El rey de Huerguelá estava de allí siete jornadas, que son cincuenta leguas, en una tierra que se llama Alcalá, y muy vecina de la tierra de los negros* ». Il faut convenir cependant que, malgré la ressemblance des noms, la distance de cinq journées indiquée par Ebn-el-Dyn ne peut concorder avec celle de sept journées ou cinquante lieues comptée par Haedo.

On trouve aussi dans Abou-O'bayd el-Békry (1) un lieu appelé *El-Qala'h*, où l'on se rend en partant d'une ville située sur la limite du Ssahhrâ ; mais le défaut de lumières plus étendues ne permet pas d'en prononcer l'identité avec *El-Qolya'h* d'Ebn el-Dyn.

Ouerqelah est appelée *Guargala* par Léon, *Guerguêla* et *Guerguelen* par Marmol, *Huerguela* par Haedo, *Onârkêlân* par l'Edrysy (lu *Vareklan* par Hartmann aussi bien que par les traducteurs maronites), *Ouârqelan* par Abou-O'bayd, *Wurglah* par Shaw, *Wargalah* par Shaler, *Wurgelah* par Hodgson. Gramaye la nomme *Guargala* ou *Huerguela*, suivant qu'il copie Léon ou Haedo. (2)

Suivant Léon, *Ouerqelah* est une ville bien bâtie, bien fortifiée, où les dattes abondent, et dont les habitants sont noirs, chose que répète Marmol, bien qu'il ait moins servilement que de coutume reproduit ici le texte de Léon. Haedo ne parle que de l'abondance des

(1) *Notice, etc.*, page 102.

(2) Léon, dans Ramusio, folio 81 verso. — Marmol, tome III, pages 32, 51. — Haedo, folio 67. — Edrisi de Hartmann, page 138. — *Notice, etc.*, page 101. — Schaw, tome I, page 169. — Shaler, *Transactions, etc.*, tome I, page 451. — Hodgson, *ibidem*, tome IV, page 22. — Gramaye, part. 2, p. 55, 190.

dattes, et marque la distance à quatre journées de Teqort, ce qui, à son compte, suppose vingt-cinq journées depuis Alger. Shaler comprend Ouerqelah parmi les villes du Ouâdy-Mozâb, mais il est contredit en ceci par les autres autorités. M. Hodgson la met à trente lieues sud-ouest de Teqort : Shaw attribue précisément cette position à Engousah, et porte Ouerqelah à cinq lieues plus loin à l'ouest. Riley mentionne, d'après le récit de Sydy Ahlmed, une ville de *Gojelah* (1), où l'on passe en venant de Touât à Teqort à travers le Béled el-Géryd; n'est-ce point Ouerqelah qu'il a voulu indiquer?

Ce qu'Ebn-el-Dyn raconte des puits artésiens que l'on creuse à Ouerqelah s'accorde complètement avec ce que Shaw rapporte, à cet égard, de tous les villages du Wadreag en général. Photius nous a conservé un passage d'Olympiodore, qui parle de puits semblables (2), creusés quelquefois jusqu'à cinq cents coudées, dans une oasis innommée qu'il y aurait toute raison de prendre pour celle des Erouâghah.

Le mot *sebkhal*, appliqué par Ebn-el-Dyn au plat pays qui entoure Ouerqelah, se trouve employé fort souvent par Shaw dans sa description de la Barbarie; ce mot signifie un marécage salé. D'après cette disposition du terrain, on doit être peu surpris d'y voir croître aussi fréquemment le *hhalfâ*, qui est une plante marine, et, à ce qu'il paraît, de la famille des algues.

Schath et *Schâthy* sont des mots arabes qui signifient communément les rivages de la mer, mais qui se trouvent appliqués à divers endroits de l'intérieur de l'Afrique septentrionale, où il existe des terrains bas sou-

(1) Riley, *Loss of the brigh Commerce*, p. 387.

(2) *Photii bibliotheca* (Rouen, 1653) colonnes 191 et 192.

vent inondés. Shaw signale, dans le pays de Zâb, au nord de Ouêd-el-Gédy, des terres noyées qui reçoivent le nom de Schath; mais le schath situé dans la juridiction de Ouergelali n'avait été encore signalé par personne. Des renseignemens recueillis à Oran indiquent pareillement un schath à quatre journées au sud de Ma'skarah.

Les villages de *Rouysât*, *A'gégéb* et *Meqousah*, n'avaient été mentionnés par aucun écrivain avant Ebn-el-Dyn; à moins toutefois que l'on ne suppose Meqousah identique à *Engousah* de Shaw et de Shaler, ce qui ne serait point dénué de vraisemblance.

Les diverses stations de *Aoulân*, *El-Ahhmar*, *Byr-el-Nahl*, *Byr-el-Lefa'ayah*, *Byr-el-Târqy*, *Byr-el-Zerq*, *Byr-Bedemân*, *Temymoun*, *Aouqerout*, n'avaient non plus été indiqués, que je sache, dans aucun document antérieur.

Mais *Aoulef* est compris dans les informations recueillies par Lyon, qui écrit *Awlef*, et qui place ce lieu dans l'oasis de Touât, à dix-huit journées au nord de Taoudyny. (1)

Suivant Ebn-el-Dyn, Aoulef est la ville principale de Touât; Lyon désigne *A'yn-el-Ssalehh*, bien que Ritchie eût précédemment indiqué *Agably*; le scheykh Hhâggy Qâsem signale aussi *Agably*, qu'il dit avoir été fondée par Abou-Na'âmeh; Abou-Bekr de Seno-Palel nomme *El-Ouâlyn* (2); enfin si l'on remonte jusqu'à Ebn-Bathouthali, qui le premier a parlé du pays de Touât, on

(1) *Lyon's narrative*, page 148. — *Quarterly Review*, tome xxiii.

(2) Walckenaer, *Recherches sur l'Afrique*, pages 423, 481.

trouve la ville de *Boudâ* indiquée comme capitale (1) : cette ville est aussi inscrite sur la carte catalane de la bibliothèque du roi, sous la forme *Buda*. (Pour le dire en passant, le génie de la langue arabe se refuse à admettre aucun rapprochement onomastique tel que celui qu'a tenté M. Walckenaer (2) entre Boudâ et Abou-Na'âmeh.)

Léon, Cadamosto, Marmol, nomment simplement *Tuath*, *Tuat* ou *Toet* ; Lemprière écrit *Thouat*, Caillé *Taouât*, Jackson *Tuat* et *Tuwat*, Sydy-Alihmed dans Riley *Tiwati*, etc. (3). Lyon dit que cette oasis s'étend en longueur du nord au sud.

Teyth et *Atouât-el-Hhenné* étaient inconnus jusqu'ici, à moins que ce dernier lieu n'ait été désigné quelquefois sous le nom de *Touât*, écrit alors *Atouât* par les indigènes, comme dans l'itinéraire d'Abou-Bekr de Seno-Palel.

En-Ssâlahh est orthographié par Ebn-el-Dyn d'une manière complètement concordante avec celle de Laing qui écrit *Ensala*, et avec celle d'Ensiedel qui met *Enzala* (le *z* allemand est sifflant). Mais le scheykh Hhâggy Qâsem fait remarquer que le nom de ce lieu signifie *Fontaine des Saints* (4), à raison des santons musulmans qui y demeurent et de ceux qui y ont leurs tombeaux, et dès-lors son orthographe est *A'yn-el-Ssalahh*, laquelle

(1) Kosegarten, pages 45, 49.

(2) Walckenaer, *ubi supra*, page 287.

(3) Ramusio, folios 83 recto et 108 verso. — Marmol, tome III, page 50. — Lemprière, édition française, page 287. — Caillé, t. III, page 54. — etc.

(4) Walckenaer, page 422.

est aussi celle de Ritchie, et se trouve aujourd'hui généralement adoptée.

Laing a fixé la position de cette station, à ce que rapporte la *Quarterly Review* (1), à 27° 11' nord, et 2° 15' est de Greenwich, soit 0° 5' ouest de Paris, et d'après les renseignemens donnés à M. Jomard par le capitaine Sabine, à 27° 11' 30'' nord et 0° 29' ouest de Paris. Le même voyageur observe que cette ville est la plus orientale du pays de Touât, ce qui concorde avec ce qu'avait dit Ritchie, que A'yn-el-Ssalâh est sur la frontière de Touât du côté de Ghadâmes.

M. Hodgson, qui écrit *Ain-Salah* en blâmant l'orthographe de Laing, place cette ville dans une oasis spéciale, qu'il appelle *Tedykels* (*Tedeekels*) (2); et cette assertion paraît appuyée sur des témoignages indigènes, car il dit ailleurs qu'il a conversé avec des habitans de Dra, Tafilet, Figlig, Twat, Tégorara, Tedeekels, Wur-gelah, Ghadames, Djerbi et Gharian, tous cantons où se parle le berber. Mais comme Ebn-el-Dyn ne dit rien à cet égard, et que tous les autres voyageurs ou écrivains s'accordent à placer A'yn-el-Ssalâh ou En-Ssâlâh dans l'oasis de Touât, je pense qu'il faut supposer tout au moins que l'oasis de Tedykels est une des dépendances d'El-Touât.

Le *Ouady Qorârah* est aussi une nouveauté géographique. M. Hodgson, en l'appelant *Teghorara* a sans doute en vue le pays de *Tegorarîn* de Léon, Marmol et Gramaye, le *Tigury* de Diégo de Torres; mais il est

(1) Tome xxxviii, cahier 75, art. 4. — Caillé, tome III, p. 231 et 245.

(2) *Transactions*, tome IV, pages 28 et 34.

évident que la position respective de ces deux cantons se refuse à une pareille confusion. (1)

El-Schenqythah est étrangement rapproché, par M. Hodgson du *Shangala* des géographes, qu'il faut aller trouver en Abyssinie; c'est une de ces aberrations trop fréquentes parmi les écrivains qui parlent de géographie sans avoir étudié suffisamment les matières dont ils s'occupent (nous en pourrions citer d'autres de la même force). Le pays de Schenqythah est, comme le dit Ebn-el-Dyn, dans le nord-ouest de Ten-Boktane, vers l'Océan. Le Scheykh de Ouâdan, Sydy Ahmed ben Thouyr-el-Genneh, en passant à Thangelh en 1833, a désigné à M. de La Porte le pays de *Changuit* comme soumis à son autorité (2). Un maure du Sénégal qui avait beaucoup voyagé, Ahmed Fâl, avait fourni à M. Charles Berton, une note des distances des principales stations du désert entre Ten-Boktane et Arguin, où l'on voit figurer deux fois *Schingéti*, à dix journées d'Araouân et à sept journées de Tyschyt (3); cette note, insérée au Bulletin de la Société de géographie, y est par erreur comprise (sous le n° 2) parmi des *renseignemens fournis par le maure Mohhammed de Tyschyt*; ce titre n'appartient qu'à l'itinéraire de Portendick à Ten-Boktane porté sous le n° 1. M. Berton avait judicieusement reconnu et indiqué la correspondance de *Schingéti* avec le *Chingarin* des cartes d'Afrique, inscrit pour la première fois en 1798, sous la forme *Shingarin*, dans la

(1) Ramusio, folio 81. — Marmol, tome III, folio 29. — *Histoire des schéryfs*, page 45. — Gramaye, part. II, page 189.

(2) *Bulletin de la Société de Géographie*, première série, tome XIX, pages 343 et 354.

(3) *Ibidem*, tome X, page 35.

carte du voyage de Mungo-Park, dressée par Rennel d'après les documens que le voyageur avait mis à sa disposition ; mais le mot ayant été mal écrit ou mal lu, un *r* y remplaçait le *t* de la syllabe finale.

Quant au nom de *Tenbokto*, j'ai depuis long-temps fait remarquer que la véritable orthographe est *Ten-Boktoue*, c'est-à-dire *le puits de Boktoue* (1) : c'est celle qu'a employée Ebn-Bathouthah, le premier voyageur qui en ait parlé.

Entre Ouerqelah et Ghadâmes aucune station n'était connue : Ebn-el-Dyn en compte huit, toutes comprises dans la première moitié de la route, savoir : *Sydi Akkhoulid* dont l'orthographe véritable est d'après M. Hodgson *Akhoulid*, puis *Ilhasy-el-Nâqeh*, *A'yn*, *El-A'âquer*, *El-Thybât*, *El-Abter*, *Ouêdy-Souf*, et enfin *Aa'mysch*.

Aqdâmes est écrit par Ebn-el-Dyn d'une manière qui vient confirmer la transcription *Aghdâmas* employée par Caillé pour représenter la prononciation dont son oreille avait été frappée. (2)

On peut voir dans le Bulletin de la Société de géographie une lettre de M. Graaberg de Hemsoe, en date de Tripoli, où se trouve cette assertion, que le nom de cette ville tel qu'il se prononce par les indigènes, commence par un *a'yn* très guttural et non par un *ghayn*, lettres qui n'existent point dans les dialectes des populations berbères, le son du *g* teutonique se rendant chez elles par le *qâf* des Arabes. Le docte Suédois a déjà essuyé les

(1) *Nouveau journal asiatique*, tome iv, page 194.

(2) Caillé, tome II, page 377, etc.

(3) *Bulletin*, tome v, page 682.

critiques d'un orientaliste français à raison de ses notions équivoques sur les analogies grammaticales de la langue arabe (1); ici nous avons à relever pareillement une double erreur : 1° En ce qui concerne la prononciation du *ghayn* arabe, que M. Graaberg n'a sans doute entendu que de la bouche des Turks, puisqu'il le confond avec le *g* teutonique; pour un Arabe, le *ghayn* est une articulation gutturale assez analogue au grassement des provençaux; 2° en ce qui concerne l'emploi graphique de cette consonne par les Berbers, une autorité grave en cette matière, Venture, affirme que c'est la lettre qui domine dans la langue Berbère avec le *tsé* à trois points; et l'on pourrait ajouter que ce n'est point le *qâf* arabe mais bien le *kéf* ou le *qâf*, à trois points, qui est employé par les Berbers pour exprimer le son du *g* teutonique. Le *qâf* à un point conserve sa prononciation spéciale, qui est celle d'un *q* guttural, se rapprochant du *ghayn*, mais sans vibration de la glotte.

Revenons à *Qadâmes* ou *Ghadâmes* : Ebn-el-Dyn l'écrit par un *qâf*, Abou el-Fedhâ par un *ghayn*; et les orientalistes européens sont partagés entre les transcriptions qui admettent l'une ou l'autre de ces lettres. M. Marcescheau qui, dans une lettre insérée au Bulletin de la Société de géographie (2), a consigné les renseignements qu'il a recueillis sur cette ville pendant son séjour à Touzer, explique que le nom de Ghadâmes se prononce à-peu-près *R'demse* en donnant à l'R un son fort guttural, ce qui ne peut convenir qu'au *ghayn*; toutefois, l'avis de Langlès qui opte pour le *qâf*, m'a paru d'autant moins hasardé, que j'ai vu des transcriptions

(1) *Nouveau journal asiatique*, tome III, p. 150.

(2) *Bulletin*, tome VI, page 120.

européennes faites sous l'unique influence de la prononciation des Arabes du désert, désigner sous la forme *kadamsy* le natif de Qadâmes qui était au service de Laing. Mais les remarques spéciales faites par M. Graaberg de Hemsoe aussi bien que par M. Marcescheau sur la prononciation de ce mot, l'autorité d'Abou-el-Fédhâ, d'Abou-O'bayd, l'exemple de M. de La Porte, de M. Rousseau, et il faut le dire, de la majorité des voyageurs et des géographes, m'ont déterminé à considérer le *ghayn* comme plus exact.

Quant à l'*Elif* initial employé par Ebn-el-dyn et exprimé aussi par Caillé, c'est un vulgarisme analogue à la prononciation populaire de quelques mots, à Paris par exemple, où l'on entend fréquemment *enj' dis* pour je dis, *enc' que* pour ce que, *eul' jour* pour le jour, etc. Dans l'écriture, cet emploi d'*elyf* initial devient un solécisme réprouvé par l'analogie grammaticale; c'est ainsi que le nom *Emhammed* ou *Imhammed*, introduit dans l'histoire de la géographie africaine par Ledyard et Lucas, est une transcription monstrueuse de la forme normale *Mohammed*.

Laing paraît avoir fait des observations astronomiques à Ghadâmes : la *Quarterly Review* (1) qui en donne le résultat, porte 30° 7' Nord et 9° 16' Est de Greenwich, soit 6° 56' Est de Paris. Hhâggy Qâsem met cette ville à treize journées de Tripoli et à vingt-deux journées de A'yn-el-Ssalâhh. Les informations recueillies à Tunis par M. Magra, comptent vingt-trois à vingt-quatre journées de Tunis à Ghadâmes, en passant par Qâbes, et en inclinant vers la droite à partir de cette dernière ville. Les renseignemens reçus à Tonzér par M. Mar-

(1) Tome xxxviii, cahier 75, art. 4.

cescheau, marquent dix-sept journées de là jusqu'à Ghadâmes.

Léon l'appelle *Gademe*, Marmol *Gademiz*; l'un et l'autre n'en disent que quelques mots, et marquent sa distance de la mer, vers le midi, le premier à trois cents milles, le second à cent lieues.

Touâreq est le pluriel de *Tarqy* adjectif formé du mot *Terqa*, tribu, dont le pluriel est *Touerqa*. Horneman, le premier, a donné une notice sur ce peuple; Lyon, Denham et Clapperton, Laing, Caillé, ont respectivement fourni à cet égard quelques lumières; M. Hodgson a rédigé sur le même sujet une note, insérée dans les Transactions de la Société de Philadelphie, et dont je vais résumer ici les points principaux. (1)

« Les *Tuarycks* ont pour limite à l'est les Tibhou et le Fezzan, au sud les peuples nègres de Barnouh, Hhaousâ, Ghouber et Ten-Boktoue, à l'ouest les oases de Tedykels et de Touât, au nord celles de Mozâb, Engousah, et Ghadâmes. Parmi les populations nègres ils portent différens noms : celui de *Sergous* est connu partout; près du Fezzan, à Aghades et Hhaousâ ils sont appelés *Kellwi*; à Sakatou et à Ghouber, ils sont nommés *Etesan*; à Ten-Boktoue et le long du Kouârâ ils sont désignés sous l'appellation de *Oulemidan*; les natifs de Hhaousâ les traitent aussi de *Ouzanoroah*, c'est-à-dire kafres ou infidèles; enfin le nom de *Kilgaris* leur est encore donné entre Aghades et les Sondân. Ils sont blancs; de race berbère, musulmans mâlekytes. Ont-ils un nom commun, ou bien leurs diverses tribus ont-elles chacune un nom distinct? A la première question on peut répondre que le nom de *Beréber* est universelle-

(1) *Transactions, etc.*, tome IV, pages 31 à 35.

ment accepté par toutes; à la seconde question, que Hœst, Chénier, Badia et Jackson pour l'empire de Marok, Shaw pour les états d'Alger et de Tunis, ont fait connaître les noms de beaucoup de tribus. Parmi celles de *Hagara*, qui habitent l'intérieur du désert, sont les *Aith el-Hadj*, *Aith-el-Noah*, *Aith-Emgat*, et *Esukemaran*. Ce mot *Aith*, littéralement synonyme du mot arabe *Ehl*, s'emploie pour désigner les tribus, comme les mots Bény et Aoulêd chez les Arabes. Le langage des *Tuurycks* est entièrement conforme à celui des Qobâyl de l'Atlas. »

Mungo-Park a nommé les *Sourkas*, qui sont identiques aux *Sergous* de Hodgson, de même que les *Sorgous* de Caillé; il a mentionné aussi les *Mahinga*; Denham et Clapperton ont parlé des *Tagama* et des *Kilgris*; Hornemann des *Kollouvi*, des *Hhagarâ*, des *Matkara* et des *Tagamu*; Laing fut attaqué et pillé par les *Hhagarâ*; le nègre François, interrogé au Brésil par M. D'Andrada (1), lui nomma les *Ulumdan* ou *Ulumadah*, qui ne sont autres que les *Oulemidan* de M. Hodgson; enfin l'histoire de Takrour, de Mohammed Bello, ajoute à cette nomenclature les *Amakitan*, les *Tamkak*, les *Sendal*, les *Agdalar* et les *Adjeranin*.

Mathmâthah est le nom d'une des tribus Berbères qui font partie de celle de *Tâmesná* d'après l'Edrissy, de celle de *Barghaouâthah* d'après le Békry, de celle de *Dharysah* d'après Ebn-Khaldoun (2). Elle a donné son nom à divers cantons ou villages qu'elle a peuplés : Shaw l'applique à la presqu'île qui s'enfonce dans le coude du Sché-lif, et Abou-O'bayd el-Békry mentionne ce district sous

(1) *Journal des voyages*, tome xxxii, pages 213, 215.

(2) Hartmann, page 161. — *Notice, etc.*, page 155. — *Nouveau journal asiatique*, tome II, p. 125.

le même nom ; ce dernier auteur parle aussi d'une ville de *Mathmâthah-Amkesour* sur le Molouyah, à-peu-près à moitié chemin entre Fès et Segelmèsah. Mais je n'ai trouvé mentionné dans aucun des auteurs que j'ai consultés, le village de Mathmâthah indiqué par Ebn-el-Dyn à deux journées de Qâbes et à pareille distance de Gerbeli ; seulement ce nom est inscrit au milieu des montagnes au sud de Qâbes, dans la carte du golfe de Qâbes de Smyth. Toujours est-il que cette situation relative exige le gisement de Gerbeli à l'est ou au nord-est de Mathmâthah, et non à l'ouest comme l'indique la version de M. Hodgson : *Djerbi is two days' journey from Matemata, to the west*. Il est évident qu'il y a là une inadvertance de traduction, inadvertance absolument pareille à celle de Florianus dans sa version latine de Léon, à l'article *Borgi*, où il traduit *verso ponente* du texte italien par *orientem versùs*. De même on trouve dans Hartmann, parlant du port de *Qol* ; « In parte primâ climatis tertii ab Edrisio hùc usque descripti, ultima est urbs, « atque distat à Kosantina *meridiem versùs* duorum stationum intervallo. » Il est pourtant incontestable que c'est Constantine qui est au sud de Qol.

Qâbes est bien connue ; Shaw la nomme *Gabs*, Léon *Capes*, Marmol *Capez* et *Cabez*, M. Desfontaines *Gabess*. L'Edrissy en dit peu de chose, mais le Békry en raconte de curieuses particularités (1). Le capitaine Smyth en a déterminé la position par 33° 53' 55" nord, et 7° 44' 1" est. Après lui avoir consacré un premier article de quelques lignes, Ebn-el-Dyn y revient plus loin une seconde fois

(1) Shaw, tome 1, page 252. — Ramusio, folio 69 verso. — Marmol, édit. esp., tome 11, folio 288. — Hartmann, page 262. — *Notice, etc.*, pages 28 et suiv.

pour remarquer qu'elle est à six journées de marche de Tripoli.

Gerbeh est pareillement indiquée d'abord à deux journées de Mathmâthah; puis un second article plus étendu lui est consacré deux pages plus loin; nous réunirons ici tout ce que nous avons à en dire.

Cette île est appelée *Gerba* ou *Jerba* par Shaw, *il Gerbo* par Léon, *los Gelves* par Marmol, qui parle fort au long des expéditions espagnoles dirigées contre elle; les *Letters from Tripoly*, le voyage de Maggil à Tunis, le second voyage de Paul Lucas, contiennent quelques lignes sur cette île; l'Edrysy ne fait guère que la nommer, et le Békry n'en dit que peu de mots. L'Etat des royaumes de Barbarie, attribué au père de La Faye, en donne une esquisse plus détaillée, et M. de La Porte en a envoyé, dans ses réponses aux questions de la Société de géographie, une brève description, qui s'accorde très bien, ainsi que la précédente, avec celle qu'en a faite Ebn-el-Dyn. M. Guys, de son côté, a fourni sur cette île une note insérée au Bulletin de la Société, et dans laquelle il donne, sur les dattes de Gerbeh (qu'il appelle *Zerby*), des détails qui ne concordent point avec l'assertion d'Ebn-el-Dyn, que l'île ne produit point de dattes. (1)

Quant aux quatre ports de Gerbeh, celui de *Agyr* est marqué sur la carte du golfe de Qâbes du capitaine Smyth, à l'endroit où celle de M. Lapie porte *Tour*

(1) Shaw, tome 1, page 254. — Ramusio, folio 70. — Marmol édit. esp., tome 11, folio 289 verso. — Hartmann, page 289. — *Notice, etc.*, page 30. — *Etat, etc.*, pages 81 et suiv. — *Letters from Tripoly*, tome 1, page 22. — Maggil, pages 157, 168, 175. — Paul Lucas, second voyage, tome 11, page 135. — *Mémoires de la Société de Géographie*, tome 11, pages 72, 73. — *Bulletin*, tome v, pages 549, 560.

d'*Agira*; celui de *Gergys* est probablement le *Qassr Menâqes* mentionné par M. de La Porte, et qui, représentant la ville de *Meninx* de Ptolémée, aurait pu, comme d'autres villes de la province d'Afrique, recevoir le nom de *Gergys* en mémoire du séjour du patrice grec Grégoire, préfet d'Afrique. Le *Mersat-el-Qantharah*, ou plus exactement *Mersây-el-Qantharah*, c'est-à-dire le port du pont, ne peut être éloigné de l'endroit où M. de La Porte énonce qu'on peut passer à gué le détroit qui sépare, au sud, l'île de la terre ferme; les anciens plans y représentent en effet un pont, et c'est au voisinage sans doute qu'il faut placer avec D'Anville le *Ponte-Zita municipium* de l'itinéraire d'Antonin. Pour ce qui est du *Mersat-el-Souq* ou plus exactement *Mersây-el-Souq* c'est-à-dire le port du marché, que la version de M. Hodgson place *to the east*, il n'est évidemment ainsi indiqué que par inadvertance de traduction ou d'écriture, car le port qui est à l'est est déjà nommé immédiatement auparavant; c'est donc *to the north* qu'il fallait lire, et c'est ainsi que je l'ai corrigé; au nord en effet est le port de Gerbeh, avec la résidence du gouverneur de l'île et un *souq* ou marché, ainsi que le remarquent M. de La Porte et M. Guys : la carte de Smyth inscrit en cet endroit le mot *Zug*, qui n'est évidemment qu'une transcription, défigurée par l'orthographe anglaise, du mot arabe *Souq*.

Dans le voisinage de Mathmâtnah, de Qâbes et de Gerbeh, Ebn-el-dyn place les tribus de *Naouayl*, de *Mahhâmyd* et de *Ouerqemah*, et les montagnes de *Gharyân*, de *Ben-Oualyd*, de *Mesellâtah* et de *Ghâyah*. Tous ces noms sont déjà plus ou moins connus : les tribus de *Naouayl* et de *Ouerqemah* sont appelées

Nowalles et *Wargammas* dans les *Letters from Tripoly, Noile* et *Wargammu* par Bruce. M. de La Porte, dans ses réponses aux questions de la Société de géographie, parle de la tribu de *Mahlâmūd* sous le nom de *Mahamides*, et il en indique les demeures dans les plaines que circonscrivent les montagnes de *Yafran*; il donne aussi une notice des montagnes de *Ghâryân*, décrites sommairement par Léon et par Marmol. M. de La Porte mentionne en passant la montagne de *Ben-Oualyd* qu'il appelle *Benoulid*; et c'est probablement la même que Léon et Marmol ont désignée sous le nom de *Beni Guarid*. Ces deux auteurs décrivent brièvement aussi la province de *Mesellâtah*, appelée *Messlata* et *Mezulata* dans les *Letters from Tripoly* (1). Quant au nom de *Ghâyah*, il se trouve, à la vérité, mentionné par Abou-O'bayd el-Békry, mais comme appartenant à une rivière dans l'est de *Thobnah*; on peut conjecturer seulement que cette rivière a reçu son nom de quelque fraction de la tribu qui habite les montagnes dont il s'agit ici.

Efzan pour *Fezzân* est un nouvel exemple de l'emploi abusif d'élyf initial dans les mots dont la première syllabe est brève.

Après avoir indiqué la route qui, de *Ouerqelah*, conduit à l'est par *Ghadâmes* et le *Ghâryân*, *Ebn-el-Dyn* revient sur ses pas afin de donner une description de *Tegort*, que son traducteur écrit *Tuggurt*, et qui est transcrit *Tegghert* dans les extraits donnés en français par les *Nouvelles Annales des voyages* (2) d'après la *North-American Review* (3). Dans ses lettres à M. Dupon-

(1) *Letters from Tripoly*, tome 1, page 27. — *Mémoires de la Société de Géographie*, tome 11, pages 65 et suiv. — Ramusio, folio 71 verso. — Marmol, édit. esp., tome 11, folio 307.

(2) Tome iv de 1832, pages 139 à 142.

(3) Cahier de juillet 1832.

ceau (1), M. Hodgson dit que cette capitale du *Wadreag* est à cent milles au sud-est des *Biscaris*, qu'il place à leur tour à deux cents milles au sud-est d'Alger. Il ajoute que les habitans de ce canton appellent leur langue *Eregaiah*, qu'ils se nomment eux-mêmes *Aith Eregaiah*, et que le mot *Wadreag* est la dénomination arabe du *Wad* ou *Egzer* de *Ereag*. Ebn-el-Dyn énonce que les habitans de Teqort, lesquels sont noirs, sont appelés *Erouâghah*; leur oasis est donc alors correctement dénommée *Ouâdy-Erouâghah*. Il est à remarquer que les habitans de Ouerqelah sont noirs aussi et portent le même nom, d'où il y a lieu de conclure qu'ils sont de la même race, et forment peut-être avec eux les restes des Mélando-Gétuliens de la géographie ancienne.

Léon Africain consacre un article un peu étendu à la ville de *Techort* (2), qu'il dit bâtie sur une montagne au pied de laquelle passe une petite rivière; il la place à cinq cents milles de la Méditerranée, vers le sud, et à trois cents milles de Tégorarin. Marmol (3) répète, avec des additions, la notice de Léon. Le bénédictin Diego de Haedo (4) la nomme *Ticarte* ou *Ticurti*, et la met à vingt-et-une journées d'Alger, cinq journées au-delà de *Bescari*, estimant la distance totale à cent cinquante petites lieues. Gramaye, qui a puisé tantôt dans Haedo, tantôt dans Léon, parle de *Ticarte* comme le premier et de *Techor* comme le second (5). La carte catalane de la bibliothèque du roi contient aussi le nom de *Tacort* au sud de l'Atlas. Shaw dit que le *Wad-Reag*

(1) *Transactions, etc.*, tome iv, page 22.

(2) Ramusio, folio 75.

(3) Tome III, folio 11 verso.

(4) *Topografia de Argel*, folio 66 verso.

(5) Gramaye, 2^e partie, pages 55, 190.

est un amas de vingt-cinq villages rangés dans une direction nord-est et sud-ouest, dont la capitale *Tuggurt* est bâtie dans une plaine où ne coule aucune rivière, mais où l'on se procure de l'eau au moyen de puits artésiens (1). Il semblerait que le voyageur anglais, habituellement si exact, se serait mépris ici en donnant, pour le canton de Teqort, des renseignemens que ses informateurs entendaient appliquer au canton de Ouerqelah qui est un autre *Ouâdy Erouâghah*. Sydy Ahhmed, dans Riley, signale *Tuggurtah, close by a mountain near the river Tegsah*; c'est, dit-il, une grande ville entourée de hautes et épaisses murailles (2). Des renseignemens recueillis à Alger par les officiers français indiquent la ville de *Teggourt*, grande comme Alger, au milieu du désert, sur la rivière *Raham*, entourée de murs avec sept portes et une citadelle, à treize journées de Tunis.

M. Desfontaines, qui vit un des chefs d'Erouâghah à Touzer, en 1784, appelle ces gens des *Ouaregly* et dit que leur pays est à six journées de Touzer (3). *Ouaregly* semble une forme adjectivale turke dérivée du nom de *Wadreag*; ou peut-être est-ce un singulier du nom que les Maronites et Hartmann ont lu *Vareklan* dans l'Edrissy; *Ouerqelah* en serait la racine, en se prononçant *Ouahreqlah*, d'où *Ouaregly* et *Ouareqlân*, habitant et habitans de Ouareqlat.

Hartmann et autres (4) ont prononcé avec plus ou moins d'assurance que Téqort était la même ville que *Táhart* ou *Tayhart*, capitale des Rostamydes au neuvième siècle, mentionnée par les géographes orientaux; c'est une

(1) Shaw, tome 1, page 169.

(2) Riley, page 387.

(3) *Nouvelles Annales des voyages*, tome III de 1830, page 72.

(4) Hartmann, page 201. — *Notice, etc.*, pages 88, 99, 104.

grave erreur, que l'examen géographique le plus léger suffit pour rendre évidente : en effet, *Tâhart* ou *Tayhar* est à quatre journées de Telemsân, autant de Aslan, c'est-à-dire du golfe d'Areschqoul, à trois journées de Méliânah et à cinq de Ténès; enfin elle était bâtie dans le voisinage des montagnes de Ouânaschrysch. Il est vrai qu'il y avait deux villes de Tâhart, l'une appelée *A'lyâ* ou haute, l'autre *Safalâ*y ou basse, distantes entre elles d'une journée suivant les uns, de cinq milles seulement suivant d'autres; Ssadyq el-Esfâhâny, dans son *Taqouym el-Boldân*, leur donne des positions tellement excentriques qu'on n'en peut tirer aucun parti (1). De toutes les indications utiles combinées on peut conclure que l'emplacement de Tâhart était peu éloigné de celui de Ma'skarah. De là à Teqort il y a cent lieues.

Les daskerah de *El-Nezlah*, *Tebesbest*, *Temys*, *El-Moqaryn*, *El-Moghayr*, qu'Ebn-el-Dyn place aux environs de Teqort, paraissent complètement nouveaux; à moins que dans *El-Moghayr* on ne veuille reconnaître le *Majyre* de Shaw, ce qui n'est guère plausible, attendu que l'un des deux noms est écrit par un *ghayn*, et que l'autre paraît devoir l'être par un *gym*.

Je suppose que c'est de ce *Majyre* que tirent leur nom les *Megêharyeh* dont parle Ebn-el-Dyn; M. Hodgson a tort de les confondre avec les *Mohageryeh* ainsi appelés de ce qu'ils accompagnèrent Mahomet dans son *hégire* ou fuite de la Mekke.

Ebn-el-Dyn termine son écrit par une description de *Dérâye*h dans l'Arabie centrale. Je ne m'en occuperai point ici; ne voulant traiter que de l'Afrique, ce serait un hors-d'œuvre.

* A.....

(1) *Geographical works of Sadik Isfahani*, pages 82, 83.

NOTICE

SUR LE VOYAGE EN SUÈDE DE M. ALEX. DAUMONT,

Lue par M. Edouard DUBUC à la Société de Géographie,
dans sa séance du 16 mai 1834.

Sans entrer dans aucun détail sur le lieu commun de l'utilité des voyages et sur les nombreuses productions de ce genre qui viennent successivement grossir la somme de nos richesses, j'entrerais immédiatement en matière et communiquerai à la Société les diverses impressions que nous avons ressenties à la lecture de l'ouvrage de M. Daumont.

L'auteur, compatriote du Béarnais roi de Suède, honoré dès sa première jeunesse de la bienveillance de ce prince, ayant servi sous ses ordres, conçut le projet de se rendre à Stockholm pour lui faire agréer l'offre de ses services. S'il ne réussit pas dans sa démarche au gré de ses desirs nous devons toutefois le féliciter d'avoir entrepris un voyage qui nous a valu des renseignemens précieux sur une partie de notre Europe dont les connaissances géographiques étaient loin d'être complètes.

M. Daumont mit à la voile du Havre le 24 mai 1830 à bord du trois mâts *la Jeanne-d'Arc*, en destination pour Saint-Pétersbourg, devant débarquer à Elseneur.

Le 30 au matin il était en vue de la Norvège. Il apercevait pour la première fois cette terre dont l'aspect est

éminemment sévère ; de hautes montagnes qui semblent avoir leur base dans la mer bordent le rivage sans interruption. Leurs flancs sombres et escarpés sont revêtus de forêts de sapins entremêlées de quelques espaces cultivés, de fermes et de hameaux.

Après quelques difficultés, *la Jeanne-d'Arc* parvint à doubler le cap Skagen et pénétra dans le Skager-Rack. La côte danoise présenta à notre voyageur un contraste parfait avec celle de Norvège. Autant celle-ci est élevée et imposante, autant l'autre est basse et monotone ! c'est une plage aride, triste, sans verdure, sans végétation, bordée de dunes sablonneuses, sur lesquelles on aperçoit, à de grandes distances, quelques moulins à vent ou quelques maisons solitaires, mais aux approches du Sund, l'aspect de ces rivages change complètement, ils se couvrent d'une brillante verdure, de villages nombreux et bien bâtis, de hameaux entourés de frais bosquets et de beaux arbres.

Bientôt M. Daumont se trouve à Elseneur, au milieu d'une rade couverte alors de plus de deux mille navires, que les vents y retenaient depuis plusieurs jours.

D'Elseneur, M. Daumont se rend à Helsingborg et le parallèle qu'il établit entre les deux cités est tout à l'avantage de la première. Toutefois le port d'Helsingborg dont le rétablissement complet ne date que de 1833 offrira, à l'avenir, de précieux avantages au commerce et à la navigation de cette partie de la côte de Scanie.

Les environs d'Helsingborg se présentèrent à M. Daumont de la manière la plus agréable, il s'aperçut bientôt que la Scanie, cette Provence de la Suède, était digne de sa réputation. A la sortie de la ville sa vue s'étendait sur des collines doucement ondulées, entre lesquelles serpentait la route peu large, mais parfaitement unie;

deux petits chevaux noirs, vifs et pleins d'ardeur emportaient d'une course rapide son frère char-à-bancs, tandis que ses regards erraient de toutes parts pour saisir l'image gracieuse et fugitive des objets qui passaient rapidement sous ses yeux ; des terres bien cultivées, parées de vertes moissons, des hameaux isolés et heureusement groupés, des fermes animées, des villages rians et bien bâtis, des châteaux entourés de parcs, s'offraient de toutes parts à ses regards surpris et charmés.

L'auteur a su répandre sur ses descriptions un attrait puissant par ses peintures animées et gracieuses ; son style revêtu des plus brillantes couleurs trace à grands traits de vives images des contrées qu'il parcourt et nous ne pouvons résister au desir de donner une idée de son style, par quelques citations ; voici comment il retrace les sensations que lui firent éprouver les nuits du nord.

« A onze heures et demie (du soir) lorsque nous arrivâmes
 « au relai de Fagerlult, il faisait encore presque jour. Je
 « n'ignorais pas que dans les contrées boréales, le soleil
 « à cette époque de l'année, reste fort long-temps sur
 « l'horizon ; néanmoins je dois avouer presque à ma
 « honte, que maintenant cette suppression de la nuit,
 « sans me causer aucune surprise laissait errer dans
 « mon âme une impression vague et indéfinissable qui
 « répandait son influence sur tout ce qui m'entourait ; je
 « savais bien que je parcourais d'autres zones, que j'étais
 « sous d'autres cieux ; mais lorsque vers minuit, en tra-
 « versant un beau hameau éclairé encore par les reflets
 « des feux brillans du jour j'y voyais régner le calme
 « profond et le silence de la nuit, je ne pouvais me dé-
 « fendre malgré la voix de la raison, d'un sentiment
 « pénible et désordonné ; mon imagination me rappelait
 « involontairement les mille et une nuits avec ses villes

« désertes, solitaires, asiles de fées et de périls invisibles ;
 « et ces idées bizarres répandaient sur la belle et riante
 « nature que j'avais sous les yeux, un air étrange et
 « fantastique. »

Le tableau que M. Daumont nous offre des scènes de la nature aux approches de Joenkœping (Yonchouping) n'est pas moins remarquable. « Dans quelques heures
 « nous arrivâmes à la base de la chaîne de montagnes
 « dont la cime s'élevait devant nous et qui forme la cein-
 « ture du lac Vetter. Nous nous trouvâmes transportés
 « dans des gorges incultes, bordés de précipices ; les
 « champs, les prairies, les habitations, toute trace de cul-
 « ture avaient disparu, pour faire place aux aspects les
 « plus sauvages et les plus arides ; nos chevaux gravis-
 « saient au grand trot, avec leur ardeur ordinaire, la
 « route escarpée qui s'élevait par d'innombrables sinuo-
 « sités jusqu'à la crête des montagnes ; cette contrée
 « isolée, solitaire, semblait être séparée du reste de la
 « terre et de toute créature vivante ; dans ces montagnes
 « couvertes d'épaisses forêts, un silence solennel n'était
 « interrompu que par le murmure des vents qui balan-
 « çaient la cime des pins ; la voix plaintive de la forêt ré-
 « pandait dans l'âme une teinte mélancolique mais exal-
 « tée et je me croyais transporté aux concerts des Bar-
 « des de Fingal ; à chaque pas, mon imagination se pé-
 « nétrait de la poétique influence de ces scènes de la
 « nature. Plus j'avancais, plus la scène devenait
 « variée, je descendis le revers des montagnes que je
 « venais de gravir ; des ruisseaux tombaient en cascades
 « argentées, des torrens foudroyants roulaient avec fracas
 « leurs eaux impétueuses sur un lit de granit et allaient
 « se jeter dans le lac Vetter dont j'apercevais devant
 « moi les eaux paisibles et bleuâtres : bientôt je pus y

« distinguer les navires qui y voguaient à pleines voiles.
 « Alors tout changea d'aspect comme par enchantement:
 « aux sombres forêts, aux montagnes escarpées, succéda
 « tout-à-coup une petite plaine riante, fertile, couverte
 « de champs, de prairies, de vergers, de maisons et de
 « jardins jusqu'à l'entrée de la ville. »

Jænkæping est bâti à l'extrémité sud du lac Vetter. Ce lac, dit M. Daumont, a 30 lieues de long sur 7 à 8 de large ; la navigation y est très active, mais les bâtimens y sont souvent assaillis par des tempêtes violentes, causées par les hautes montagnes qui l'entourent de toutes parts ; les vents en se précipitant impétueusement de leur sommet sur la surface des eaux, occasionnent des grains plus subits et plus terribles qu'en pleine mer. Les navires sombrent en un moment, et ces évènements sont malheureusement trop fréquens.

De Jönköping notre voyageur se rend à Linköping, capitale de l'Ostrogothie, l'une des plus antiques villes de Suède, mais dont la population n'excède pas 4,000 habitans. Les seuls objets dignes d'attention qu'elle renferme sont une belle église cathédrale, et son gymnase ou collège, qui passe pour le plus considérable de tout le royaume, si on en excepte ceux de Stockholm.

A Norrkæping (Norcheuping) M. Daumont s'embarque pour Stockholm. La description qu'il trace de l'archipel pittoresque et innombrable qui couvre l'entrée du port de cette ville offre les détails les plus attachans. « On ne se douterait guère, dit-il, au milieu de ce dédale
 « d'îles, que l'on est dans le voisinage d'une grande et
 « belle capitale ; mais à mesure que l'on s'en approche,
 « on aperçoit par intervalles, des maisons, des établis-
 « semens publics dispersés sur les flancs et à la base des
 « montagnes ou sur la crête des rochers grisâtres de

« granit ; les bois et les rochers sont répandus partout
 « avec profusion ; les cultures sont rares , tout conserve
 « un aspect âpre et sévère ; l'art semble ici être impuissant
 « pour seconder la nature , et elle seule avec ses sauvages
 « beautés fait les honneurs et l'ornement de ces lieux. »

En arrivant dans cette capitale, ce qui frappe d'abord, est l'aspect imposant du château. C'est un édifice magnifique, et le seul véritablement remarquable de la ville, ou du moins il les efface tous par le grandiose de ses proportions.

La situation de Stockholm est admirable ; c'est, avec Edimbourg, Constantinople, Lisbonne et Gênes, une des villes les plus pittoresques de l'Europe : rien n'égale l'aspect singulier de cette ville, où l'on voit se déployer à-la-fois la pompe des arts et la grâce énergique et sauvage de la nature ; c'est un mélange de palais, d'édifices, de rochers, de verdure, d'eaux transparentes, d'arbres, de bosquets, de jardins, de forêts, de navires, de barques, dont l'ensemble offre le coup-d'œil le plus enchanteur.

Nous ne suivrons pas M. Daumont dans ses nombreuses excursions aux environs de la capitale ; nous ne parlerons pas non plus de son entrevue piquante et pleine de franchise avec Charles XIV Jean ; nous continuerons de le suivre dans son voyage vers les contrées plus septentrionales de la Scandinavie.

Parti de Stockholm par le bateau à vapeur, l'auteur se rend à Upsal, d'où il passe dans les contrées voisines de l'Upland et de la Dalécarlie, et visite les mines fameuses de Falun et de Danemora.

L'aspect d'Upsal, cette Athènes de la Suède, n'eut pour lui rien de bien imposant ; mais tout y annonce un séjour agréable : la contrée qui l'entoure est riche,

féconde, et abonde en sites magnifiques. Les souvenirs mythologiques répandent le plus vif intérêt sur toute cette contrée. M. Daumont en prend occasion d'entretenir ses lecteurs de la cosmogonie scandinave; il parle d'Odin, et trace le caractère de ces conquérans goths, qui, sortis de la Germanie, déplacèrent à leur tour d'autres peuples; il parle ensuite de l'université célèbre d'Upsal, et s'étend sur sa bibliothèque importante, qui renferme plus de soixante mille volumes et un grand nombre de manuscrits parmi lesquels il en est qui jouissent d'une grande renommée.

La Dalécarlie, cette province si pittoresque, et dont les habitans donnèrent des preuves si multipliées de fidélité à leurs souverains, dut fixer l'attention du voyageur. Toutefois, il ne s'est pas contenté de ses propres observations, il a fondu dans son ouvrage des extraits de celui de M. Forsell, publié en 1830 à Stockholm, sous le titre de : *Un an en Suède*; on y lit avec intérêt un épisode d'une *noce dalécarlienne*, et des détails fort intéressans sur les aventures du célèbre Gustave Wasa.

Après avoir fait une excursion à Mora, en Upland, bourg célèbre en Suède, puisque c'était dans la plaine voisine que se faisait l'élection des rois, et avoir visité la belle manufacture de porphyre d'Elfdal, soutenue par la munificence du roi, et qui assure l'existence de plusieurs centaines de familles d'ouvriers ou d'employés, M. Daumont revint à Stockholm. Ce second séjour dans la capitale fut mis utilement à profit : il s'occupa du soin de saisir et de retracer les mœurs et les usages des Suédois. S'occupant ensuite de la topographie de cette contrée, il fait connaître l'aspect général du pays, indique la configuration géodésique du sol; puis, se livrant à des considérations philosophiques sur la population, il expose l'o-

origine des diverses races qui ont peuplé la Suède : nous y lisons au chapitre xv, tome 1^{er}, que la population de cette contrée, sans y comprendre la Finlande, était, en 1751, de 1,785,000 habitans, et d'après le dernier recensement de 1830, elle est de 2,871,252, ce qui donne un accroissement de 1,086,000 âmes dans l'espace de 80 ans, et si ce mouvement se soutenait comme dans les dernières années, elle doublerait avant cinquante ans.

Tout ce qui regarde le climat, l'agriculture et l'horticulture, offre une foule de détails remplis d'intérêt et jusqu'alors inconnus; la partie des mines et des manufactures est traitée avec un talent remarquable. Toutes ces notions nouvelles sur un pays si peu connu méritent de fixer l'attention des personnes que ces spécialités pourraient intéresser, avec d'autant plus de raison que l'auteur était sur les lieux, et qu'il lui a été possible de puiser aux meilleures sources par ses relations avec les diverses autorités de Suède, qui se sont fait un plaisir, non-seulement de l'accueillir avec bienveillance, mais de lui faciliter tous les moyens d'accélérer et de compléter ses recherches.

Dans son second volume, M. Daumont poursuit le cours de ses investigations sur la statistique de la Suède : il traite successivement, dans des chapitres spéciaux, et avec beaucoup de lucidité, du commerce, de la navigation, des douanes, de l'armée de terre et de mer, des cultes, du clergé luthérien, de la noblesse, de l'instruction publique, de la littérature, des arts, de l'administration civile et politique de la Suède, des finances et des rapports de cet état avec les divers pays d'Europe. Il termine ses tableaux par des considérations sur les causes du changement de dynastie.

Tous ces sujets, comme on le sent bien, sont de la dernière importance, nécessitent des détails nombreux qui occupent les deux tiers au moins du second volume, et qui, pour être analysés, exigeraient un travail plus approfondi.

Nous dirons cependant un mot du commerce, de la navigation, de l'armée, de l'administration et des finances.

Le commerce intérieur de la Suède est très limité, et il ne peut guère en être autrement, dit l'auteur, dans un pays qui ne possède aucun moyen d'échange entre des provinces dont les productions offrent partout une constante uniformité. La masse des produits que le commerce suédois envoie à l'étranger, alimenté par le produit des mines et des forêts, seule ressource de cette contrée, donne naissance à une navigation très active, et sous ce rapport, il est digne d'intérêt : c'est la vie du pays.

En 1831, les exportations de la Suède se sont élevées à 27 millions de francs, et ses importations à 24 millions; d'où suit que la balance était en sa faveur de 3 millions de francs. La presque totalité des articles se composait de matières premières; les produits manufacturés n'entraient que pour environ un dixième dans la masse des exportations, dont le fer formait plus de la moitié de la valeur; le bois et le cuivre étaient ensuite les objets les plus importans.

L'auteur a emprunté au rapport présenté le 5 décembre 1832, au roi de Suède, par M. G. Poppius, président du collège de commerce, quelques détails très précieux, par cela même qu'ils sont authentiques, sur la nature des relations mercantiles de la Suède en 1831, avec les principales puissances. Ce document donne une idée complète de l'étendue du commerce de ce pays,

et il est d'un haut intérêt pour ceux qui se livrent à l'étude de l'économie politique.

La navigation et ses progrès en Suède ne pouvaient échapper aux méditations du voyageur ; aussi fait-il observer avec raison , en tête du chapitre qui y est relatif, qu'un peuple entouré de mers orageuses, un pays coupé de lacs immenses , presque tous navigables, doit fournir une pépinière d'excellens matelots ; et qu'en effet, les Suédois, calmes et durs à la peine, intrépides, subordonnés, possèdent toutes les qualités qui constituent le bon marin.

La Suède a sous sa main tout ce qui lui est nécessaire pour la construction des vaisseaux , à l'exception, toutefois, du bois de chêne et du chanvre, qu'elle ne produit pas en assez grande abondance ; mais le bas prix du fer, du cuivre, des planches, des mâtures et des autres matériaux , offre une compensation tout en faveur des constructions suédoises, qui, dit-on, peuvent être exécutées à trente pour cent meilleur marché que partout ailleurs : c'est pour ce motif que Mohammed-Ali y a fait construire une grande partie de la marine égyptienne.

La marine marchande de Suède, qui ne comptait, au quatorzième siècle, que 200 navires, s'élevait, en 1800, à 1,224, et en 1831, à plus de 2,400, outre les bâtimens de toute sorte de grandeur destinés au petit cabotage. Sur ce nombre, 1,500 navires ont été employés au commerce de la Baltique et du Danemark, 345 ont fréquenté la Méditerranée et l'Adriatique, 215 les ports de l'Océan et de la mer du Nord, 22 ont été expédiés pour l'Angleterre, 45 pour le Brésil et 19 pour les États-Unis.

La navigation à la vapeur a été introduite en Suède il y a douze ans : il y existe maintenant 14 bâtimens à vapeur, tous construits dans le pays. L'atelier mécanique

établi à Motala en Ostrogothie livre des machines à vapeur aussi parfaites qu'en Angleterre, et à infiniment meilleur marché.

Les chapitres xxiv et xxv du Voyage de M. Daumont sont consacrés à des détails sur l'armée de terre et de mer : c'est un historique complet dans les détails duquel il ne nous est pas possible d'entrer ; il y en a de très curieux sur l'armée dite *indelsta* : c'est ainsi que l'on nomme les troupes qui forment la masse principale de l'armée suédoise. Ce sont de véritables soldats laboureurs ; depuis le colonel jusqu'au simple soldat, chacun selon son grade, possède un domaine plus ou moins étendu, qui leur est assigné pour le cultiver, fournir à leur entretien et leur tenir lieu de solde. Il serait à souhaiter qu'une pareille mesure pût s'appliquer à nos troupes coloniales, principalement à Alger.

En 1831, l'armée suédoise s'élevait à 171,540 hommes, dont 163,070 d'infanterie parmi lesquels 130,000 de landwehr ou gardes nationales, 5,100 de cavalerie, 3,000 d'artillerie et 370 du génie. L'*indelsta* s'élevait à 33,600 hommes.

La flotte suédoise est maintenue sur le pied le plus respectable ; elle est entretenue avec le plus grand soin. Suivant M. Daumont, son matériel s'élevait, en octobre 1833, à 11 vaisseaux de ligne, 8 frégates, 4 corvettes et 6 bricks ; sa flottille comptait 239 navires de moindre force ; son personnel s'élevait à 24,119 officiers, sous-officiers et matelots.

Sous le rapport de l'administration civile, notre auteur nous transmet des détails importants sur la division territoriale de la Suède en vingt-cinq gouvernemens. Les gouverneurs représentent nos préfets, mais avec des attributions beaucoup plus étendues. Ces gouverne-

mens se subdivisent en cantons composés chacun de quatre à douze paroisses. Tout ce qui regarde les tribunaux, la statistique judiciaire et la législation civile et politique, est traité longuement dans une suite de chapitres fort intéressans à lire.

Quant aux finances, les détails présentés par l'auteur lui ont été fournis par le secrétaire d'état des finances, M. Skôgmann; il évalue la totalité des contributions de toute sorte, payées soit en espèces, soit en nature, de 34 à 36 millions de francs. Le budget de la Suède s'élève à 18 ou 19 millions en espèces, les dépenses en nature pouvant difficilement avoir une évaluation fixe.

L'ouvrage est terminé par des considérations politiques d'un ordre fort élevé sur la réunion de la Norvège à la Suède, et sur la cession de la Finlande. L'auteur déplore la perte de cette dernière province, tout en reconnaissant que sa possession était devenue une nécessité absolue pour la Russie; la sécurité de sa capitale dépendait de cette position, qui devenait menaçante aux premières hostilités; et la réunion de cette province aux vastes domaines de l'autocrate a tari la source de tout conflit.

L'auteur développe, dans deux chapitres qui seront lus avec un vif intérêt, les causes qui amenèrent l'élévation au trône du roi Charles XIV (Jean-Bernadotte), et dans le cours de l'ouvrage, il trace un tableau très remarquable de l'habile et sage administration de ce souverain.

Un atlas est joint au Voyage de M. Daumont : il contient une carte de Suède dressée par M. Andriveau pour servir à l'ouvrage; elle comprend non-seulement la Suède, mais encore la Norvège et le Danemark. Cette carte est accompagnée de neuf lithographies représen-

tant soit des vues de villes, soit des costumes nationaux. Nous y avons remarqué une vue de Stockholm et des costumes dalécarliens et smolandais.

En tête de l'ouvrage, et sous le titre modeste d'*introduction*, se trouve une chronologie historique des différens voyages entrepris dans le nord, et notamment en Suède, depuis le célèbre Pythéas de Marseille jusqu'à John Carr en 1804. Mais il est évident que dans ces derniers temps, la Suède a changé de face; que ces divers ouvrages ont laissé beaucoup à désirer, et que nous devons savoir gré à M. Daumont d'avoir cherché à combler la lacune.

Nous avons parlé du style élégant et facile de cet ouvrage; à ce mérite est joint celui de l'authenticité, de la véracité, et une variété de faits et d'aperçus qui décèlent dans son auteur des connaissances très étendues. Sous ce double rapport, le Voyage de M. Daumont est vraiment remarquable. Il eût été à souhaiter néanmoins qu'il eût pu nous donner des renseignemens précis sur la topographie de l'immense Nordland, sur lequel nous n'avons que des données vagues et peu satisfaisantes; nous eussions désiré encore qu'il nous eût transmis quelques détails plus circonstanciés sur la géographie physique et la statistique de la Norvège; quoique n'étant pas sur les lieux, il pouvait, ce nous semble, compléter plus que personne la description totale de la monarchie suédoise.

En somme, M. Daumont a rendu un service à la science géographique, a ajouté aux connaissances statistiques, et son ouvrage peut dignement figurer sur les rayons de nos bibliothèques, à côté des spécialités que nous avons vu paraître de nos jours, sur la Sardaigne, la Perse, le Monte-Negro et le Caucase.

RAPPORT VERBAL

Sur l'ouvrage de M. le capitaine de vaisseau C.T. FALBE, consul général de Danemark à Tunis, intitulé : *Recherches sur l'emplacement de Carthage, suivies de renseignements sur plusieurs inscriptions puniques inédites, de notices historiques, géographiques, etc., avec le plan topographique du terrain et des ruines de la ville dans leur état actuel, et cinq autres planches,*

Fait à la séance du 16 mai, par M. D'AVEZAC.

Messieurs,

Le premier plan effectif de Carthage qui ait été livré à la curiosité du monde savant, a été mis sous vos yeux, dès avant sa publication, par son auteur M. le capitaine de vaisseau Falbe, de la marine danoise, qui a consacré à cette œuvre les loisirs de sa résidence à Tunis comme consul général de son souverain auprès du Bey El-Hhasan. Un exemplaire du volume et de l'Atlas où cet officier a consigné les résultats de ses travaux, vous a récemment été remis en son nom par notre collègue M. Jouannin, dont l'auteur danois ne nous a point laissé ignorer la coopération active à la rédaction française de son texte. Vous m'avez chargé de vous rendre un compte verbal de ce bel ouvrage, et je viens m'acquitter de ce devoir.

Le travail de M. Falbe n'est point borné au simple relèvement des ruines qui constatent encore, sur l'emplacement de l'ancienne Carthage, l'étendue et quelques-unes des distributions de cette grande et fameuse cité; une deuxième section de son livre offre des remarques géographiques et topographiques intéressantes sur la

contrée qui se prolonge au sud jusqu'à El-Legem (l'ancienne *Thysdrus*); une troisième section est consacrée à des fragmens de paléographie et de numismatique carthaginoises et mauritaniennes.

1. *Carthage.*

M. Falbe a exécuté consciencieusement, et avec cette exactitude que donne la pratique usuelle des relèvemens nautiques, un plan détaillé du sol ou gisait la rivale de Rome. Les configurations physiques du terrain ont été soigneusement exprimées, et des indications presque minutieuses signalent tous les vestiges d'anciennes constructions que l'auteur a rencontrés ou aperçus : ce sont des jalons à l'aide desquels nous pouvons, par la pensée, *restituer* ces murs et ces édifices détruits par les insouciantes et journalières démolitions des Arabes aussi bien que par l'incendiaire orgueil de Scipion. On s'accorde à déplorer que si peu de lumières nous aient été conservées par les auteurs grecs et latins sur la topographie de cette reine du commerce d'occident; le beau travail de M. Falbe rend aux antiquaires un service d'autant plus précieux, que non-seulement il leur facilite l'intelligence complète des indications si concises et si clairsemées d'Appien, de Strabon, de Polybe, de Tite-Live, de Procope, d'Orose, etc., mais qu'il leur signale en outre des détails que l'érudition eût vainement demandés aux textes anciens : et, par exemple, l'amphithéâtre, dont il a vérifié l'existence et le gisement, avait-il une incontestable réalité tant qu'il ne nous était révélé que par une fugitive mention de la muse de Virgile? Mieux encore : le cirque avait-il quelque part une mention, même en des vers douteusement sincères?

Toutefois, il le faut dire, ces indications que la litté-

rature classique a omises, un auteur arabe du ^xⁱ^e siècle ne les a point négligées : Abou-O'bayd-el-Bekry, de Cordoue, énonce que dans l'enceinte de Carthage, où le voyageur curieux découvre chaque jour quelque nouvel objet digne d'attention, le monument le plus admirable de son temps était le *théâtre*, voisin de *Ma'lqah*, du *Hhoumas* (qui paraît être le cirque), et des *citernes des diables* : tout cela est en parfaite harmonie avec les relèvemens de M. Falbe et vient confirmer l'exactitude de ses observations ; mais il est à regretter que cet officier n'ait point connu l'auteur andalous, pour nous aider à résoudre une difficulté qui se présente dans l'application du nom de *Ma'lqah* (ou plus correctement *Mo'al-laqah*, la Suspendue), qui appartient aujourd'hui au hameau bâti sur les grandes citernes, tandis que Abou-O'bayd le donne à un palais d'une étendue et d'une élévation prodigieuses, dominant sur la mer, et qui semblerait d'après ces termes devoir être cherché sur le haut plateau de la citadelle Byrsa.

La découverte la plus notable que nous aient procurée les explorations locales du docte danois, c'est celle des vestiges bien déterminés du double port, avec son môle extérieur, avec ses murs, avec son *kothon* péninsulaire, ses deux entrées successives, et la coupure accidentelle effectuée pendant le siège : ces traces persistantes, en démontrant que le port était au sud de la ville, renverse complètement l'opinion, généralement adoptée depuis Léon Africain, que ce port était jadis sur l'emplacement d'*El-Mersây*, dénomination qui, à la vérité, était bien faite pour induire en erreur.

M. Falbe porte ensuite ses observations sur les ruines de Byrsa, sur celles des citernes, sur celles du grand aqueduc, dont l'origine ne pouvait être au-delà des

hauteurs d'Aryânah, ainsi que le démontrent à-la-fois la vérification comparative des reliefs du sol et les traces encore subsistantes des travaux, ce qui ne permet plus de croire avec Shaw que les eaux amenées à Carthage vinssent du Gebel-Zaghouân (aujourd'hui appelé Ssouân). Il s'occupe ensuite des vestiges de temples, de ceux de l'amphithéâtre, du cirque, de quelques rues, des murs d'enceinte, des tombeaux. Ces investigations le conduisent à la détermination conjecturale du circuit de la Carthage punique, et des limites plus restreintes de la Carthage romaine, autour de laquelle apparaissent encore presque complètes les divisions agraires du sol attribué aux trois mille colons envoyés par Auguste.

2. *Détails géographiques et topographiques.*

Lorsque M. Falbe voulut encadrer son relèvement géodésique dans les travaux hydrographiques de Smyth et de Gauttier, il fut arrêté à-la-fois par la discordance de ses résultats avec les leurs, et par les dissidences notables que présentaient entre elles non-seulement les cartes respectives de ces deux habiles marins, mais même trois cartes contemporaines de l'hydrographe anglais; cependant après avoir reconnu que la feuille de détail donnée par celui-ci pour *la côte de Tunis depuis la ville d'Africa jusqu'aux Frères* de Bizerte, se rapprochait beaucoup, dans ses bases, des positions observées par Gauttier, il a adopté cette dernière carte comme un canevas dans lequel il a inséré le tracé que lui avaient procuré ses propres triangulations depuis le voisinage du cap de Qamart jusqu'au-delà de Solyman sur le littoral, et à l'intérieur jusqu'au Gebel el-Ressâs et au Gebel Ssouân. Il y a employé en outre ses relèvements itinéraires depuis Tunis jusqu'à Sousah et de là jusqu'à El-Legem, en

suivant diverses routes au moyen desquelles il a corrigé des méprises et des transpositions assez notables de la carte anglaise; néanmoins il a conservé intacte la position de Hhammâmet, bien qu'il eût vérifié que cette position était ainsi beaucoup trop rapprochée de Tunis; car au lieu de 26 milles géographiques entre elle et Hhamman-el-Enf, le voyageur danois a compté 40 mille tunisiens ou 9 heures de chemin au pas accéléré d'un cheval ou à l'amble d'une mule, ce qui équivaut à plus de 30 milles géographiques d'après ses propres évaluations : or il est à remarquer que s'il eût adopté la position que Smyth a donnée à Hhammâmet dans sa *General chart of the situation of the Sicily*, il eût précisément trouvé cette distance; mais il n'a voulu modifier en rien un tracé de côtes qu'il avait adopté comme le moins défectueux dans son ensemble, et ce scrupule se manifeste ailleurs par les solutions de continuité qu'il a laissées subsister aux points où son propre relèvement n'eût pu se lier à ceux de Smyth qu'au moyen d'un léger raccord qu'il a abandonné à la discrétion des cartographes.

Faute de s'expliquer convenablement ce respect transitoire et conventionnel pour les parties défectueuses d'un travail adopté dans son ensemble, les géographes du Dépôt de la guerre, qui, dans leur carte lithographiée des Possessions françaises en Barbarie, ont fait entrer les résultats de M. Falbe, ont simplement copié sa carte en raccordant les lignes qu'il a laissées interrompues, mais en conservant à Hhammâmet la position pour laquelle il a averti qu'une correction est indispensable.

M. Falbe avait aussi, dans sa carte manuscrite ainsi que dans les premières épreuves lithographiées, placé Qayrouân dans la position absolue où il se trouve sur la

carte de Shaw, et cette position lui est pareillement conservée dans la carte lithographiée du Dépôt de la guerre : cette dernière circonstance me porte à reproduire ici les observations critiques que j'avais à cet égard adressées à M. Falbe, et qui l'ont porté à effacer de sa carte l'indication de ce point. Shaw n'ayant pas déterminé la situation de Qayrouân par des observations directes, mais au moyen de lignes itinéraires s'appuyant sur Tunis, Sousah et Ehraqlyah, ce sont ces conditions relatives de distance qu'il importe de conserver, et non une fixation géonomique qui n'a rien d'absolu ; il est vrai que Shaw ne négligeait point les observations astronomiques, et que selon toute probabilité il en a fait à Qayrouân ; mais il ne faut point perdre de vue que dans ce cas son instrument n'a pu être exempt en cette station des erreurs qui l'affectaient à Tunis, à Sousah, à Ehraqlyah ; c'est donc, à cet égard, sur les différences en latitude qu'il y a lieu d'asseoir ses calculs : or la combinaison des distances itinéraires et des différences en latitude fournies par les observations, doit procurer à Qayrouân une position sensiblement plus septentrionale. Il est vrai que d'autres considérations ont été invoquées pour l'abaissement de la latitude de Qayrouân, savoir, les conditions de distances relatives dans lesquelles les itinéraires romains placent le *Vicus Augusti*, qu'on suppose avoir occupé l'emplacement de Qayrouân ; mais malgré l'autorité de Shaw, de d'Anville et de tous leurs successeurs, je n'hésite point à nier cette identité prétendue ; les historiens arabes rapportent que Qayrouân, fondé au septième siècle par le célèbre O'qbah el-Fehry ou par son lieutenant Mo'aouyah ebn Khodaygj, fut bâti en un lieu jusqu'alors désert, et couvert d'épaisses forêts remplies de bêtes féroces et de

serpens. Nous voyons d'un autre côté Ibrahim ebu-el-Aghlab construire, en l'année 800, *Medynet el-Qassr-el-Qadym*, la ville du Vieux-Château, à trois milles au sud de Qayrouân ; or, une ville nouvelle ne pouvait tirer un tel nom que des constructions antiques qui déjà se rencontraient sur son emplacement : voilà tout au plus, peut-être, le *Vicus Augusti* des itinéraires romains ; mais il est évident qu'on ne peut le chercher à Qayrouân. Je desire que ces observations empêchent désormais la reproduction d'une erreur qu'une routine constante avait si malheureusement consacrée.

Un relevé des villes et villages compris dans les districts de Sousah et de Monaster, avec leur population ; des observations sur les concordances de la géographie ancienne et de la géographie actuelle en ce qui concerne Grasse, Decimum, Hadrumatum, Ruspina, Thysdrus, avec l'indication des vestiges subsistans à Sousah et à El-Legem, terminent cette section.

3. *Paléographie et numismatique.*

M. Falbe s'occupe, dans les articles suivans, du déchiffrement de plusieurs inscriptions puniques, de la description de diverses médailles africaines et de quelques autres objets d'antiquité. Malgré tout l'intérêt que présentent ces dernières recherches, je n'ai point à vous en faire ici l'analyse, puisqu'elles n'ont plus un caractère géographique, bien qu'on pût toutefois prétendre avec quelque justice que la géographie n'est pas toujours complètement désintéressée en de telles questions. Je me bornerai à présenter une seule observation sur une médaille attribuée à la ville de Hadrumetum : elle porte, à l'une des faces, une tête barbue avec des caractères peu apparens qui semblent pouvoir être lus

HAD; M. Falbe explique l'une et l'autre par la *Tête de Neptune* et le mot HADRVMETVM; sans discuter l'autonomie de la médaille, il semble qu'en la comparant à celle du musée Médicis, publiée par Eckhel, Pellerin, Caroni, Mionnet, et reproduite par M. Falbe lui-même, on doive supposer que la tête barbue est celle d'un empereur, et que la légende portait le nom HADRIANVS, comme la médaille du musée Médicis donne la tête d'Auguste avec la légende IMP. AVG. PP., etc.

Je terminerai par une remarque générale, mais d'une importance fort accessoire : le texte de M. Falbe a été imprimé à l'imprimerie royale, où les types orientaux abondent; quelques noms de lieux, tels que *Ma'lqah*, *Ssouân*, *Douâr el-Schâth*, etc., ont été indiqués en caractères arabes; pour le surplus, M. Falbe s'est contenté d'un système particulier de transcription dont il a donné la clef au commencement de son livre : nous regrettons qu'avec les facilités qu'il avait à sa disposition pour donner tous les noms en caractères orientaux, il se soit contenté de transcriptions qui manquent leur but chaque fois qu'elles laissent le moindre doute sur l'orthographe originale, comme cela arrive dans le système de M. Falbe, où *Sousa*, *Mersa*, *Sahra*, par exemple, s'écrivent uniformément par un *a* final, tandis que l'arabe termine le premier nom par un *he*, le second par un *je*, le troisième par un *élyf*; lui-même n'a point été toujours fidèle à ses propres règles, et quelques noms (tels que *Rasas*, *Soukara*) sont transcrits, dans son livre ou dans l'atlas, sans aucun égard à son tableau de correspondance alphabétique.

J'ai fini, Messieurs, et je m'aperçois que nulle louange ne m'est échappée pour l'auteur, ni pour l'ouvrage; ce

n'est point oublié, mais convenance : votre estime leur était déjà trop bien acquise pour qu'ils eussent besoin d'être loués devant vous.

*A.....

TEXAS.

Observations historical, geographical and description, etc.,
par madame Mary Austin Holley. — 160 pages in-12.
Baltimore, 1833.

— —

Ce petit ouvrage, plein d'intérêt, a été écrit pour éclaircir quelques questions relatives au Texas et soulevées par la société géographique de Londres, dans des vues de colonisation.

Le Texas fait provisoirement partie de l'état de Coahuila et du Texas, en attendant qu'il forme seul un état distinct (1). Il est situé entre le 28° et le 34° de lat. N. et borné, à l'est, par la Louisiane; au nord, par la rivière Rouge, qui le sépare du territoire d'Arkansas; à l'ouest, par la rivière Nueces, qui le sépare de Tamaulipas et de Coahuila; enfin, au midi, par le golfe du Mexique.

Aspect du pays; sol. Toute la côte, de la rivière Sabine à celle de Nueces, est généralement basse et unie, mais point marécageuse; elle est bordée par de vastes prairies, qui s'étendent jusqu'à 8 à 10 mille en largeur.

La portion du plat pays, comprise entre les rivières

(1) La colonie américaine connue sous le nom de colonie Austin, est contraire à toute tentative pour séparer le Texas de la confédération Mexicaine; mais elle voudrait que ce territoire formât un état particulier, en prenant la rivière Nueces comme ligne de démarcation avec Coahuila.

Sabine et San-Jacinto, s'avance dans l'intérieur, à 70 milles de la côte, dans une direction nord et nord-ouest. Tout cet espace est couvert de belles forêts de chênes, de frênes, de cèdres, cyprès, etc., et arrosé par la Sabine, la Naches et la Trinité.

La région située entre les rivières San-Jacinto et Guadalupe, comprenant les parties inférieures des affluens Brazos de Dios, San Bernardo, Colorado et La Baca, s'étend, vers le nord, à 80 milles de la côte ; elle est enclavée dans les possessions de la colonie Austin ; le sol en est fertile et bien arrosé.

Les terres sur le Brazos, le San-Bernard, le Caney, le Colorado, sont composées d'un sol d'alluvion d'une couleur rouge brun, à-peu-près comme le chocolat. Celles baignées par la Guadalupe, la Baca, la Navidad, etc. sont formées de couches alluvionnaires, d'une couleur noirâtre, et très productives, surtout en coton et en maïs. Le sol de la vallée de Brazos est un terreau noir, qui, dans plusieurs endroits pénètre jusqu'à 20 pieds de profondeur.

Au-dessus de la plaine inférieure du Brazos, du Colorado et de la Guadalupe, le pays offre une surface ondulée et s'étend, en suivant une direction N. O, à une distance qui varie de 120 à 200 milles, à partir de la région inférieure jusqu'à la chaîne des montagnes du Texas. L'aspect du pays est agréable, le terrain excellent. On y voit de vastes prairies entourées de bois de cèdre, de chêne, etc., et entrecoupées de ruisseaux et de sources d'eau vive.

Montagnes. La chaîne du Texas, prolongation de la *Sierra Madre*, ou « montagne mère » commence près le confluent du Rio Puerco avec le Rio Bravo et se dirigeant au N. E., entre sur le territoire du Texas, aux

sources de la Nueces; de là elle se prolonge dans la même direction jusqu'aux eaux supérieures de la San Saba, branche du Colorado, et inclinant à l'est, elle traverse le Colorado, à peu de distance de l'embouchure, et s'étend jusqu'aux terrains ondulés qui avoisinent le Brazos, sans passer à travers cette rivière. Des chaînons pénètrent au sud, au-dessus de la Medina et de Guadalupe, dans le voisinage de Bexar; d'autres descendent au-delà des rivières Llanos, Piedernales et des petits affluens du Colorado à l'ouest, remontant cette rivière à une très grande distance de San Saba et environnent les sources de San Andress et Bosque, tributaires du Brazos.

Cette chaîne, de troisième et quatrième grandeur, par rapport à son élévation, est couverte en beaucoup de parties, de chênes, de cèdres et d'autres grands arbres; on y a trouvé du fer, du cuivre et du charbon.

Rivières, baies, etc. — Toutes les rivières de cette côte sont, en général, obstruées par des bancs formés par la prédominance des vents du sud, qui agissent dans un sens contraire à celui du courant.

Los brazos de Dios (les bras de Dieu) prend sa source dans le pays des Comanches. Sa branche la plus occidentale arrose une contrée ou plaine salée, de 160 à 200 milles d'étendue; et quand les pluies sont abondantes, il s'y forme un étang passager, qui se décharge dans le Brazos et dont les eaux sont quelquefois imprégnées d'un sel suffisant, pour pouvoir servir à mariner le porc. Dans la saison des chaleurs, toute cette plaine est couverte de sel cristallisé.

La largeur moyenne du Brazos, depuis son embouchure jusqu'à Bolivar, est de 150 pieds; sa profondeur varie entre 3 à 5 brasses. Jamais, cet affluent ne fran-

chit ses bords, quoique son cours soit de plusieurs centaines de milles. Ses eaux ressemblent, pour la couleur, à celles du Missouri et du Mississipi.

La barre étroite, qui obstrue l'entrée de cette rivière, n'a pas plus de 20 verges ou 60 pieds de large et est recouverte ordinairement par six pieds d'eau; en deçà de cette barre, le havre est sûr. Les gros bâtimens peuvent remonter jusqu'à Brazoria.

L'entrée la plus rapprochée du Brazos, du côté de l'ouest, est le Passo Cavallo. Cette passe a 12 pieds d'eau au-dessus de la barre, et en deçà on y trouve un bon ancrage de 4 brasses; mais la profondeur moyenne, à l'embouchure de la rivière Colorado, n'excède pas 8 pieds.

Le *Colorado* est obstrué par des bois flottés, qui se trouvent à 10 milles au-dessus de la ville de Matagorda et qu'on peut facilement débarrasser, ce qui rendrait cette rivière navigable presque jusqu'aux montagnes.

Le lac *Sabine*, qui se trouve à l'extrémité orientale de la côte, a une entrée fournissant 6 pieds d'eau, d'un difficile accès, à cause des bancs de sable qui existent vis-à-vis.

Galveston, l'entrée la plus voisine à l'ouest, donne 12 pieds d'eau au-dessus de la barre. Le havre, situé entre les îles de Galveston et du Pélican, fournit un bon ancrage de 5 brasses, sur un fond de vase. De là pour aller à l'embouchure de la Trinité ou du San Jacinto, la navigation est embarrassée par *red fish bar*, ou barre du poisson rouge, recouverte de 5 pieds d'eau à marée haute, et de 3 seulement, pendant le règne des vents du nord.

Un bras occidental de la baie de Galveston s'allonge vers le S. O. à 2 milles 1/2 de la rivière d'el Brazos, avec

laquelle on pourrait facilement le faire communiquer, au moyen d'un canal.

Le bras opposé de la même baie, appelé « Baie de l'Est » s'avance le long de la côte et reçoit une crique profonde, qui est elle-même presque coupée par un petit affluent du lac Sabine ; en unissant ces deux criques, on pourrait ainsi communiquer de la baie au lac.

La Trinité et le San Jacinto se jettent dans la baie de Galveston. La première de ces deux rivières dans l'angle N. E.; l'autre, du côté opposé. Le San Jacinto offre une belle baie à son embouchure et est navigable pour tous les bâtimens qui peuvent franchir la barre, jusqu'à l'embouchure du Buffalo Bayou, qu'on peut remonter également jusqu'à sa bifurcation au-dessus de Harrisburg et à 40 milles de San Felipe de Austin. Ce cours d'eau, qui traverse une vaste prairie, avec des bords élevés et bien boisés, ressemble à un canal. La marée se fait sentir jusqu'à la bifurcation dont on vient de parler.

La baie de *Aransaso* reçoit aisément les navires ne tirant pas plus de 7 pieds d'eau; elle est sûre et plus profonde que celle de Matogorda et de Galveston. C'est le principal rendez-vous des bâtimens qui chargent pour Goliad, Bexar et pour les Colonies Irlandaises sur la Nueces.

La *Naches* permet une navigation commode jusqu'à sa jonction avec l'*Angelina*, à 25 milles S. E. de Nacogdoches.

La rivière *San-Antonio* prend sa source à trois lieues de Bexar; elle est formée d'une multitude de petits ruisseaux, qui se réunissent tous, à quelques verges du lieu de leur source, par une seule rivière, coulant rapidement sur une masse calcaire. Le San Antonio ne déborde que très rarement.

Productions. — Le sol est propre à la culture du coton, du sucre, de l'indigo, du tabac, des olives, de la vigne, du riz, du maïs, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du lin, du chanvre, des patates douces, etc.

Les prairies naturelles sont très favorables à l'éducation des chevaux, du bétail noir, des porcs, des brebis et des chèvres.

Le coton est d'une excellente qualité. La plantation de coton de M. Mai-Neal, située au dessous de Brazoria, à 10 milles du golfe, donne un revenu annuel de 10 mille dollars. Le travail n'exige que six personnes, et vingt nègres. L'indigo est également bon; le maïs rapporte environ 75 boisseaux par acre.

Les arbres renferment un miel des plus exquis; et la cire est vendue principalement, aux églises du Mexique, où elle est estimée un haut prix, même un dollar la livre, quand elle est blanchie.

On a découvert, près des sources du Brazos, une masse de fer malléable, du poids de plusieurs tonneaux, dont une pièce fut envoyée à New-York, il y a quelques années. On prétend que cette masse est un objet d'adoration chez les Indiens Tomanche.

Arbres. — La région du chêne vert s'étend depuis la baie de Matagorda jusqu'à l'extrémité ouest de la baie de Galveston, et sur les bords du Brazos, en s'avancant vers l'intérieur, environ 70 milles. On remarque, à Bolivar, un chêne qui porte 16 pieds de circonférence, à plus de 30 pieds du sol; à 10 milles de distance, on en voit un autre, qui mesure 19 pieds.

Le chêne vert finit à 15 milles à l'est du Brazos. De là à la rivière Sabine, on trouve de belles forêts de cèdres, de chênes espagnols, chênes noirs, rouges, mûriers, frênes, etc. Tout le pays environnant, entrecoupé de

rivières, criques et ruisseaux, est ouvert, uni, avec de riches et hautes prairies entremêlées de bouquets de bois.

L'arbre appelé en anglais *murkit-tree*, espèce de locuste, abonde auprès de la rivière Guadalupe. Il est très estimé des Mexicains, à cause de la durée de son bois et de ses cosses, qui servent à engraisser les pores et le bétail.

Le mûrier croît en tous lieux et on peut élever les vers à soie avec une grande facilité. Des raisins indigènes de diverses espèces viennent en profusion.

Climat. — Le climat est, en général, excessivement doux.

Dans tout le plat pays, il tombe très peu de pluie de mars en novembre; et la surface du sol exposée à l'action constante des rayons solaires est rafraîchie par une brise de mer, qui souffle presque constamment du sud-est, excepté à la pleine lune ou aux changemens de cet astre. Il y a aussi quelques interruptions durant les calmes du milieu de l'été, et lorsque les vents du nord apparaissent un moment, au printemps et en automne. En novembre, ces vents règnent tout-à-fait, avec les pluies, qui viennent rafraîchir la terre. Les montagnes de l'intérieur, alors couvertes de neige, refroidissent aussi l'atmosphère, tandis que les eaux du golfe, mises en mouvement par l'action du soleil, raréfient l'air qui arrive, et produisent un fort courant venant du nord. Ce courant d'air traverse les plaines, dans les mois de décembre et de janvier, aussi régulièrement que le vent du sud-est durant l'été, n'étant interrompu de même qu'aux diverses phases de la lune et quand elle est dans son plein.

L'influence de ces vents sur les marées est telle, que la hauteur en est réduite de 3 à 4 pieds.

Commerce. — D'après l'aperçu qu'on a donné des ports et rivières du Texas, ce pays paraît très favorable à la navigation intérieure. Sa situation sur le golfe du Mexique lui permet de communiquer facilement avec les ports mexicains du sud, avec les Etats-Unis au nord, et les Indes Occidentales à l'est. Un commerce d'intérieur très étendu peut être engagé à travers les ports du Texas, avec le nouveau Mexique, Chihahua et toutes les parties septentrionales de la république mexicaine. Ce commerce est fait maintenant au moyen de fortes caravannes, qui partent de Saint-Louis, dans le Missouri, pour se rendre à Santa-Fé, dans le nouveau Mexique, au milieu de solitudes infestées d'Indiens hostiles; tandis que de quelque port du Texas qu'on se dirige jusqu'au Passo del Norte et Chihahua, ou au nouveau Mexique, la distance est moindre que celle qui sépare Saint-Louis de ces divers points et rien ne serait plus facile que d'établir une bonne route pour les *Wagons* ou charrettes.

On a construit une scierie à vapeur à Harrisburg; un autre moulin, pour le même objet, est en construction sur le bord oriental du San-Jacinto, vis-à-vis l'embouchure du Buffalo Bayou.

Colonies, établissemens, villes, etc. — La colonie Austin contenait, en 1831, 6,000 habitans, principalement Américains, avec un certain nombre d'Irlandais, d'Anglais, d'Allemands et de Français.

La quantité de terre distribuée avec des titres légaux est d'environ 1/400 lieues mexicaines (1). Une lieue de

(1) Une lieue de ce pays est de 5,000 *varas* mexicaines carrées, ou 4,428 acres anglais. L'acre américain est à l'arpent de France comme 1,000 est à 1,262.

terrain revient, tout compris, à 4 centièmes de dollar par acre.

Dans la colonie de Witt, sur la rivière Guadalupe, plus de 200 lieues de terres ont été concédées à des émigrans des États-Unis, et à-peu-près autant aux indigènes.

Les colonies irlandaises sur la Nueces ont été formées par MM. Mac-Mullen et Mac-Glone; celles sur la côte entre les rivières La Baca et Nuèces, par MM. Powers et Hewitson.

Le pays sur le San Antonio et celui qui avoisine l'embouchure de la Guadalupe, appartient en général à des Mexicains, qui résident à Bexar et à Goliad.

La vaste contrée à l'est de la colonie Austin jusqu'à la rivière Sabine, est exploitée par des compagnies et des particuliers recommandables, qui en ont passé des contrats.

Une autre concession a été faite par le gouvernement, pour établir une colonie irlandaise entre la Guadalupe et la Nueces, comprenant toutes les terres enclavées entre ces deux rivières, à 10 lieues du golfe.

Au-dessus de cette plaine, la région ondulée s'étend vers le N. O. en s'élevant à mesure qu'elle s'approche de la chaîne des montagnes. Toute cette partie est couverte d'une espèce d'herbe appelée *muskit*, qui ressemble à l'herbe bleue des États-Unis et fournit d'excellens pâturages.

Bexar, ville située sur le San Antonio, par latitude 29° 50', à 140 milles de la côte, contient 2,500 habitans, tous natifs Mexicains, sauf quelques familles Américaines. Un poste militaire y avait été établi par le gouvernement espagnol en 1718; en 1731, des émigrans des Iles Canaries y fondèrent la ville actuelle, qui prospéra

jusqu'à la révolution de 1812, où elle eut à souffrir des attaques des Comanches et autres Indiens. Cette place est admirablement située pour des établissemens manufacturiers.

Le village de *Goliad*, autrefois la Bahia, situé sur la rive droite du San Antonio, à environ 110 milles S. E. de Bexar et 30 de la côte, contient 800 habitans, tous Mexicains.

San Felipe de Austin, ville fondée en 1824, par le colonel Austin et le baron de Bastrap, commissaire du gouvernement, est le chef-lieu de la colonie Austin. Elle est située sur la rive droite du Brazos, à 80 milles du golfe (par terre) et 180 milles en suivant les sinuosités de la rivière.

Matagorda, nouvelle ville sur la baie du même nom, à l'embouchure du Colorado, paraît devoir prospérer rapidement.

Gonzales est une ville située sur le côté gauche de la Guadalupe au point d'intersection entre cette rivière et la route directe conduisant à San Felipe de Austin.

San-Patrick, ville commencée sur la Nueces et peuplée exclusivement d'Irlandais.

Brazoria, située sur la rivière Brazos, est à 30 milles par eau et 15 milles par terre, de son embouchure.

Victoria, village sur la Guadalupe, à 20 milles de l'embouchure de la Baca, près laquelle il y a un poste militaire.

Nacogdoches, ancien poste militaire espagnol et village, situé dans la région orientale du Texas, par 31° 40 de latitude, est à environ 60 milles O. de la rivière Sabine. En 1819 ou 1820, ses habitans furent dispersés par des troupes espagnoles et se réfugièrent sur le territoire de la Louisiane; Nacogdoches fut repeuplé en

1822 et 1823 ; on y compte maintenant, compris les alentours, 500 Mexicains. Il y a aussi une garnison de la même nation.

Anahuac est un poste militaire, établi vis-à-vis l'embouchure de la Trinité, à 40 milles N. O. de la baie de Galveston par ordre du général Teran.

Ténoxticlan est encore un poste militaire, sur la rive droite du Brazos, à 12 milles au-dessus de la route supérieure conduisant de Bexar à Nacogdoches, à 15 milles au-dessous de l'embouchure du San André et 100 milles au-dessus de San Felipe de Austin. On doit y entretenir une garnison afin de protéger cette partie de la colonie, contre les déprédations des Indiens et faciliter les progrès au N. O. au-dessus de la rivière Brazos.

Le colonel Austin doit établir une ville sur le côté gauche du Colorado, au point où la route ci-dessus se trouve coupée par la rivière.

M. de Zavala, ministre plénipotentiaire des États Mexicains près la cour de France, a reçu de son gouvernement, en 1829, une concession de terres de 900 milles carrés, lesquelles s'étendent depuis le golfe du Mexique, à l'ouest de la Sabine jusqu'à la route qui conduit de Natchitoches à Nacogdoches. Ces terres ont été divisées par lots de chacun 177 acres $\frac{136}{1000}$; 300 familles émigrantes de New-York s'y sont établies, pour former une colonie, en se conformant aux règles établies par la loi de colonisation, rendue par l'état souverain de Coahuila et Texas, le 4 avril 1825.

Indiens. Les *Comanches* habitent le pays au N. et au N. O. de San Antonio de Bexar. Ce peuple nomade ne subsiste entièrement que des produits de la chasse. Les vastes plaines de cette contrée sont couvertes d'immenses troupeaux de buffles et de chevaux sauvages ; ces

Indiens en surprennent et apprivoisent un grand nombre pour leur servir de ressources, en cas de chasse infructueuse. Les Comanches sont braves à la guerre et civils pendant la paix ; ils vont toujours à cheval et portent pour armes, un arc, des flèches et un long épieu. Amis des Américains du nord, ils détestent les Mexicains ; et ceux-ci, lorsqu'ils veulent adresser à quelqu'un une grosse injure, le qualifient de *Comanche*. Ces Indiens ont un principal chef, qui a plusieurs subordonnés. Ils ont des conseils par quartier, et une fois l'année, on réunit le grand conseil de toute la tribu, où sont réglées les affaires importantes.

Les *Carancahuas*, qui peuplaient autrefois toute la côte, ont été chassés au-delà de la rivière Baca, limite occidentale du territoire. Cette tribu guerrière, après avoir inquiété pendant plusieurs années les colons américains et tué quelques-uns d'entre eux, fut attaquée par un corps de 60 carabiniers sous le colonel Austin, qui en détruisit la moitié. Le reste se réfugia dans l'église mexicaine des missions de la Bahar, où, sur l'intervention des prêtres, on leur accorda une trêve, à condition qu'ils ne repasseraient point la rivière Baca.

Les *Cushatees* sont établis en petit nombre, sur les bords de la Trinité. Leurs maisons sont propres, leurs terres bien cultivées. Ils font un bon commerce de chevaux et de bestiaux, se servent d'ustensiles culinaires et sont hospitaliers envers les étrangers.

Les autres petites tribus sont les *Wacos*, *Tawahanies*, *Tankaways* et *Lepans*.

ÉTAT DU TEXAS EN 1748.

Le *Theatro Americano* (publié à Madrid en 1748) a donné une description détaillée, de la province du Texas ou *Nevas Philippinas*, dans laquelle on trouve les renseignemens suivans :

La province du Texas, séparée de celle de Coaguila ou Coahuila, par le Rio-Medina, a plus de 220 lieues de longueur, sur 60 de largeur. Dans cette vaste étendue de pays, on ne compte que quatre établissemens (*poblaciones*), très éloignés les uns des autres, savoir :

1° Le *presidio* de San-Antonio Bejar (longit. $274^{\circ} 5'$ de l'île de Fer; lat. $30^{\circ} 7'$) distant de 80 lieues du Rio de Medina;

2° *Presidio* de Nuestra señora de los dolores (longit. $281^{\circ} 10'$, lat. $32^{\circ} 15'$) sans garnison, au centre de la province, à 154 lieues de San Antonio;

3° *Presidio* de Nuestra señora del Pilar de los Adaes (longit. $284^{\circ} 15'$, lat. $32^{\circ} 20'$) à 61 lieues du précédent;

4° *Presidio* de la Bahia del Espiritu Santo (longit. $277^{\circ} 15'$ lat. $29^{\circ} 10'$) à 44 lieues de San Antonio et 12 de la côte. Ce *presidio* fut détruit et rétabli en 1721.

La ville de San Antonio de Bejar, capitale du Texas, fut fondée en 1631 par le marquis de Casa Fuerte, viceroy de la nouvelle Espagne.

1690. Mission de San Francisco, établie par le gouverneur de Coahuila.

1691. S. M. ayant ordonné la réduction et la pacification de la province, D. Domingo Teran, gouverneur de Coahuila et Texas, arriva avec 50 soldats, 14 religieux et 7 laïques, pour fonder 3 missions au Texas,

4 dans le pays de los-Cadodachos et 1 sur le Rio de la Guadalupe ; mais il ne réussit aucunement, attendu les hostilités des Indiens, la perte du bétail et autres calamités.

1714. Ces missions sont rétablies par D. Luis de San-Denis, D. Medar Jalot et deux Français, sur l'ordre du duc de Linares, vice-roi de la nouvelle Espagne. D'autres missions furent aussi fondées dans le presidio de los Adaes.

Le marquis de Valero, nommé gouverneur de Coahuila et Texas, amena un renfort de 50 soldats et un certain nombre d'ouvriers constructeurs, avec les matériaux nécessaires, pour augmenter les établissemens; mais la guerre survenue entre l'Espagne et la France arrêta ses projets. Les Français retournèrent à Pensacola (19 mai 1719) et au mois de juin suivant, les missionnaires d'Adaes se retirèrent à S. Antonio.

Le marquis de S. Miguel de Águayo, qui succéda au précédent gouverneur, marcha à la tête de 500 cavaliers, contre les Français restés dans les presidios de Cadodachos et de Natchitoos, qui n'opposèrent aucune résistance. En conséquence, un ordre royal défendit au gouverneur d'attaquer les Français et celui-ci réussit à rétablir les trois missions d'Adaes et à créer le presidio de Nuestra señora del Pilar.

Indiens. Les Texas (qui ont donné leur nom au pays) Nechas, Malleyes, Asinais, Aés, Nacogdoches, Adosés, Cocos et autres. Ce fut les Texas, qui, en 1687, massacrèrent la plupart des compagnons de De la Salle.

NOTE

SUR UNE SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PROJETÉE A PARIS
EN 1785.

C'est en 1788 que s'est formée à Londres une société particulière pour les découvertes en Afrique. On pourrait la considérer, à certains égards, comme la première qui ait songé à l'encouragement des découvertes géographiques, si plusieurs tentatives analogues, et même pour un but plus général, n'avaient été faites en France avant cette époque. D'Anville, en ce qui regarde les découvertes en Afrique, avait déjà, vers le milieu du dix-huitième siècle, porté son attention sur ce sujet. Il doit exister dans les archives des affaires étrangères un plan de recherches auquel il avait coopéré (*Acad. des inscr.*, tome xxvi). Le document qui suit, extrait des archives d'un établissement public, date de l'année 1785; il prouve que l'on s'occupait à Paris, dès cette époque, d'une association du même genre; l'objet en est moins étendu que celui que la société actuelle de Paris s'est proposé, mais il n'est pas borné à une seule partie du globe, comme le but spécial de la société anglaise formée en 1788, il embrasse la géographie et les cartes de toutes les parties du globe. L'auteur du projet voulait surtout remédier à l'un des vices les plus fâcheux qui aient nui à la diffusion des connaissances exactes en géographie, savoir, le défaut de bonnes cartes et la multitude de mauvaises. L'on ne peut nier que ce but essentiel eût été atteint par le moyen proposé il y a un demi-siècle, et pour le plus grand avantage des savans. Le bien que la société aurait pu faire par cette voie est

incalculable : il est évident, d'ailleurs, que son plan se serait graduellement étendu avec le succès de l'institution.

Plusieurs projets analogues ont été conçus en France : à Paris, au commencement de la révolution, une association pour les découvertes en Afrique, à l'instar de la société anglaise, devait se former, sous la protection du gouvernement. Une autre société s'est établie en 1802 ; voici comme le secrétaire de la Société Africaine de Londres, s'exprimait à l'assemblée générale du 26 mai 1804 (1) : « Aussitôt après que le journal du voyage de
« Frédéric Hornemann eut été communiqué au consul
« général de France par ordre de la société, celui-ci le
« fit traduire en français ; M. Langlès, membre de l'In-
« stitut national, éditeur de l'ouvrage, après avoir ex-
« pliqué les vues de cette institution et appelé l'attention
« de son gouvernement et de tout Français ami de son
« pays et de la science, sur les considérations impor-
« tantes développées par la société anglaise, provoqua
« la formation d'une société semblable en relation avec
« la première, et bientôt après la publication du journal
« d'Hornemann en France, une société s'établit en effet
« à Paris, sous le titre de *Société de l'Afrique intérieure*
« *et de découvertes* ». Ses réglemens mériteraient pent-
être d'être réimprimés.

Il a fallu dix-neuf ans encore, et surtout la paix générale, pour permettre ici, à une société géographique de se former et de se consolider. La société actuelle, établie en 1821, a pu déjà donner une grande impulsion et porter ses fruits dans plusieurs parties du monde. On peut affirmer qu'un des résultats les plus positifs qu'elle aura produits, est la formation de sociétés semblables

(1) Voy. *Proceedings of the association for promoting the discoveries of the interior parts of Africa*, vol. 2, p. 326, 327. — 1810.

en Angleterre, en Prusse, dans l'Inde et aux États-Unis.

On se tromperait fort si l'on pensait que cette Note a pour but de rien ôter au mérite de la société *pour l'encouragement des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique* : qui ne sait que , par les immenses services qu'elle a rendus, elle a des droits à la reconnaissance du monde entier?

JOMARD.

Extrait du plan d'une société géographique projetée à Paris en 1785.

« On ne connaît point de science qui demande une plus grande étendue de connaissances et un travail plus pénible que la géographie. En effet, pour former un excellent géographe, il faut qu'un homme soit bon mathématicien, bon astronome, connaisse la navigation, ait étudié la physique, sache parfaitement l'histoire, ait prodigieusement lu, extrait et étudié les relations des voyageurs de terre et de mer, connaisse et entende beaucoup de langues ; il faudrait de plus que, quand il dresse une carte, il pût avoir sous les yeux et faire une étude particulière de tout ce qui a été écrit et publié sur le pays qu'il dessine et décrit, pour comparer et concilier les sentimens différens, et les juger avec une critique profonde et éclairée, pour démêler le vrai au milieu des erreurs. Les cartes géographiques devraient donc être plutôt l'ouvrage d'une société de gens savans que celui d'un seul artiste ; et si l'on pouvait former une société d'artistes et gens de lettres qui voulussent réunir leurs travaux, on parviendrait promptement à perfectionner la géographie, et à faire des cartes qui deviendraient plus exactes et meilleures, à mesure que le dépôt de la société s'accroîtrait, et que le travail et les recherches de ses membres s'accumuleraient. On ne doute point

même que le gouvernement, sentant l'utilité de cet établissement, ne lui accorde une protection marquée et des secours pour le favoriser. Dans cette idée, on va tracer le plan de cette société, les travaux dont ses membres devraient s'occuper, et le régime de son administration.

« De la formation de la société.

« Pour donner de la considération à cette compagnie et lui obtenir de la protection, il serait essentiel d'engager plusieurs personnes de marque et en place, de prendre la qualité d'associés honoraires, et ils formeraient la première classe.

« On composerait la deuxième des meilleurs géographes de Paris, de ceux qui se sont acquis le plus de réputation dans leur état par leurs talens et par leurs travaux. On y joindrait quelques gens de lettres ayant écrit sur la géographie ou en ayant fait une étude particulière.

« On formerait une troisième classe d'associés ordinaires, composée de personnes qui se seraient déjà distinguées par quelques travaux utiles, soit en cartes, soit en mémoires communiqués à la société, et qui montreraient du zèle pour ses succès et la perfection de ses ouvrages.

« Il conviendrait aussi que, pour mieux lier ses correspondances dans les pays étrangers, elle s'aggrégât des membres auxquels elle donnerait le titre d'associés étrangers.

« Les membres de la société s'assembleraient une ou deux fois la semaine, se rendraient compte de leurs travaux et s'éclaireraient réciproquement de leurs connaissances, et décideraient entre eux le travail que chacun entreprendrait.

« *Plan et ordre des travaux de la société.*

• Nul associé ne pourrait donner aucune carte à graver qu'il ne l'eût soumise auparavant à l'examen de la société dans ses assemblées, en l'accompagnant d'un mémoire dans lequel il rendrait compte des observations astronomiques, des relations, journaux, mémoires, cartes manuscrites et autres matériaux qui lui auraient servi pour la dresser et le guider dans son travail.

« Ces minutes de cartes et mémoires seraient déposées aux archives de la société, après que l'ouvrage aurait reçu son approbation, et, alors, on ferait, aux dépens de la société, graver la carte et imprimer un mémoire instructif pour son explication.

« Le nombre d'exemplaires qu'on tirerait de l'un et de l'autre serait réglé par la société, et la planche de la carte déposée ensuite à ses archives. Pendant le cours du débit de ces exemplaires, la société recevrait tous les mémoires d'observations qui pourraient lui être remis, tant sur les nouvelles découvertes propres à y faire des augmentations et améliorations, que sur les erreurs qu'on y aurait trouvées.

« Avant de tirer de nouveaux exemplaires de cette carte, l'auteur, ou un autre membre de la société, serait chargé de revoir tous ces mémoires et observations, et de faire en conséquence les corrections et augmentations qu'il croirait convenables, et qui ne seraient rétablies sur la planche et gravées qu'après en avoir fait le rapport aux assemblées de la société et avoir été approuvées de ses membres.

« Par cet ordre de travail, les cartes publiées par la société acquerraient un degré de perfection qu'aucun ouvrage géographique n'a eu jusqu'à présent. Les cartes

de la société et ses mémoires étant réellement faits pour former des atlas, il conviendrait qu'elle décidât la grandeur du papier qu'elle emploierait, et qu'elle suivît invariablement ce format.

« Il serait aussi convenable que, lorsqu'on se trouverait dans le cas, soit par la grandeur des échelles, soit par les détails, de publier des cartes en plusieurs feuilles, il y eût toujours des repères suffisans d'une feuille à l'autre, pour qu'étant reliées en atlas, on n'eût pas besoin de consulter chaque feuille séparément, ni de regretter de ne les avoir pas collées ensemble.

« Du régime de l'administration de la société.

« Il serait essentiel que la compagnie se choisît quatre officiers principaux pour conduire son administration, savoir, un président ou recteur, un secrétaire, un garde de ses archives, et un trésorier; mais il conviendrait que ce dernier officier, qui serait comptable, ne fût pas membre de la société.

« Il serait tenu un registre exact des recettes des fonds de toute nature, soit des secours ou dons d'encouragement provenant des bienfaits du roi et des ministres, soit des dons particuliers faits par des amateurs, soit des souscriptions que la société ouvrirait pour se procurer plus facilement l'impression et la gravure de ses travaux...

« Il est inutile de s'étendre davantage dans des détails de régime et d'administration.

« Ce qu'on vient d'exposer suffit pour donner une idée de la formation de cette société et faire sentir son utilité. S'il était question de régler des constitutions ou des statuts, on entrerait dans tous les détails convenables; mais on doit être persuadé, par la lecture de ce

Mémoire, que l'exécution du plan qu'il contient serait un des meilleurs moyens pour porter la géographie à toute la perfection que cette science peut atteindre.

« Paris, juillet 1785. »

NOTE

Sur le fragment ci-joint d'une carte de l'Amérique septentrionale.

La publication de la carte du dernier voyage du capitaine Ross, au nord de l'Amérique, étant différée jusqu'à celle de la *relation*, on a cru devoir mettre, en attendant, sous les yeux du Lecteur, un aperçu de ses découvertes, tiré d'une nouvelle carte que vient de publier M. Arrowsmith, donnant une idée assez exacte de la terre de *Boothia*, et conforme aux renseignemens qu'a communiqués, à son retour à Londres, le capitaine Ross.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 juin 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Arago adresse à la Société les remerciemens de l'Académie des Sciences pour l'envoi des premiers numéros de la nouvelle série de son Bulletin.

M. le baron Alex. de Humboldt adresse deux livraisons (7^e et 8^e) de l'Atlas de la relation historique de son voyage, ayant pour titre *Atlas géographique et physique des régions équinoxiales du nouveau continent, etc.*, comprenant 1^o un examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux xv^e et xvi^e siècles. 2^o Six cartes à l'appui. M. Jomard se charge d'en rendre compte et annonce qu'il a prié l'auteur, au nom de la Société, de compléter les premières livraisons.

M. le docteur Woerl écrit de Fribourg pour remercier la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres.

M. Berthet fait hommage à la Société d'une géographie historique, industrielle et commerciale de la France et de ses colonies, ainsi que d'un tableau historique et industriel de toutes les villes du royaume. M. César Moreau est prié d'en rendre compte.

M. Gråberg de Hemsö adresse de Florence plusieurs opuscles dont il est l'auteur ; entre autres un tableau du commerce de l'empire de Marok ; une notice sur Ebn-Khaldoun et des notes statistiques sur le littoral de la mer Noire.

M. J. Lamy, ancien employé du cadastre, au Caire, écrit à la Société pour l'informer qu'un de ses amis vient de se mettre en route pour visiter le littoral de la mer Rouge et une partie de l'Arabie, tandis que deux autres remonteront le Nil. Ces voyageurs s'empresseraient de répondre aux questions que la Société voudrait bien leur adresser dans l'intérêt des sciences géographiques. La Commission centrale décide que plusieurs exemplaires du cahier des questions rédigées par la Société, seront adressés à M. J. Lamy. Elle regrette de ne pouvoir y joindre, ainsi que M. Lamy en exprime le vœu, des cartes de ces contrées, dont elle n'a point d'exemplaires à sa disposition.

M. Jomard lit une note contenant quelques indications historiques sur le projet qui avait été conçu à Paris dès 1785, de créer une Société Géographique, et il annonce qu'il en communiquera le programme à la prochaine séance.

Le même membre rend compte de l'examen subi récemment par onze élèves de la mission Égyptienne devant la faculté de médecine de Paris et il appelle l'attention de la Société sur l'aptitude des jeunes Arabes pour les langues et les sciences naturelles. Tous ces élèves ont subi leurs examens avec un succès remarquable. En 16 mois ils ont appris le Français, les élémens de mathématiques, la chimie, la physique et plusieurs branches de l'histoire naturelle ; cette année ils vont se livrer à l'étude des sciences géographiques, et les succès

qu'ils viennent d'obtenir donnent à la Commission centrale une juste mesure des services que la Société pourra ultérieurement attendre des connaissances spéciales qu'ils vont acquérir.

M. Warden lit une notice sur un ouvrage intitulé : *Observations historiques, géographiques et descriptives sur le Texas*, par madame Mary Austin Holley. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Jomard commence la lecture d'une relation du voyage de M. de Bové, voyageur naturaliste attaché au gouvernement d'Egypte, dans le Hhedjaz et le Yémen ; une autre relation du même voyageur, d'une excursion dans l'Arabie-Pétrée et la Syrie méridionale, sera ultérieurement communiquée.

M. Roux de Rochelle entretient la Société de la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de M. Mathieu de Lesseps, décédé dernièrement à Lisbonne, où il était consul-général. Il était parti en 1785 avec Lapérouse, et il l'avait accompagné jusqu'au Kamtchatka, d'où ce navigateur l'expédia pour France avec ses dépêches. Une notice sur M. de Lesseps sera insérée au Bulletin.

Séance du 20 juin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet, intendant-général de la liste civile, annonce que, sur sa proposition, le roi vient d'allouer à la Société une somme de mille francs à titre d'encouragement pour l'année 1834. La Commission centrale vote des remerciemens à M. le comte de Montalivet.

L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg envoie la suite de ses mémoires et le recueil des actes de sa séance publique de 1833.

M. le docteur Guyétant fait hommage à la Société d'un tableau de l'état actuel de l'économie rurale dans le Jura ; et il offre au nom de la Société d'Émulation de ce département, la relation de la cérémonie qui a eu lieu à Thoirette dans la maison qui a vu naître le célèbre Bichat. M. le président adresse à M. le docteur Guyétant, présent à la séance, les remerciemens de la Société, et il prie M. Roux de Rochelle, de rendre compte de la partie du premier ouvrage qui a le plus de rapport avec les travaux de la Société.

M. Boucher de Perthes, président de la Société d'Émulation d'Abbeville, adresse au nom de cette Société, un exemplaire du recueil de ses mémoires pour l'année 1833.

M. Jouannin, membre de la Société d'Émulation de Rouen, fait hommage d'un tableau du système métrique légal et d'une notice sur les monnaies considérées comme faisant partie du système métrique. M. le président adresse à M. Jouannin les remerciemens de la Société.

M. Albert-Montémont offre la vingtième livraison (21^e volume) de la *Bibliothèque universelle des voyages*, contenant les voyages de Basill-Hall aux îles Lou-Tchou ; de Weddel vers le Pôle sud ; de King, autour de la Nouvelle Hollande ; de Fanning et de Biscoe, dans la mer du Sud.

M. le comte de Fortis, écrit à la Société pour appeler son attention sur trois grandes cartes de la France, de l'Europe et des deux hémisphères, qu'il a publiées de concert avec MM. Jogand, Engelmann et Grandperret. Ses collaborateurs et lui, dans l'intérêt des sciences géographiques, desirent étendre ce travail aux autres parties du monde, et pour atteindre leur but, ils demandent que la Société veuille bien les seconder dans cette entreprise.

M. l'abbé Pallegoix , missionnaire français en Chine , adresse à la Société deux lettres datées de Bangkok , capitale de Siam , et de Si Outhaja (Juthia) les 2 janvier 1832 et 1^{er} août 1833. Ces lettres , qui contiennent divers renseignemens sur les pays parcourus par ce missionnaire et sur ses travaux géographiques et ethnographiques , sont renvoyées au comité du Bulletin , ainsi qu'un itinéraire de Juthia à Xaï-Nât , qui les accompagne. Les documens qu'il demande pour l'aider dans ses recherches , lui seront adressés.

M. le chevalier Jaubert met sous les yeux de l'assemblée une épreuve du *fac-simile* de l'une des cartes qui doivent accompagner la traduction de l'Edrysy ; il annonce ensuite que l'impression du deuxième climat est sur le point d'être terminée , et que l'on commencera immédiatement celle du troisième climat.

M. Jomard communique le mémoire dont il a entretenu l'assemblée à la dernière séance , et dans lequel se trouve développé le plan d'une Société Géographique , conçu à Paris dès l'année 1785. Il ajoute ensuite quelques développemens sur les autres tentatives analogues faites dans le cours du XVIII^e siècle , et au commencement du XIX^e. La Commission centrale entend avec intérêt la lecture de ce mémoire et elle le renvoie au comité du Bulletin.

Le même membre continue la lecture de la relation du voyage de M. de Bové le long du Hhedjaz et le Yemen ; renvoyé au comité du Bulletin.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 20 juin 1834.

M. J. G. HOFFMANN, de La Haye.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 mai 1834.

Par la Société royale des antiquaires du Nord : *Scripta historica Islandorum de rebus gestis veterum Borealium latine reddita et apparatus critico instructa* (volumen quartum et quintum, in-8°. — *Nordisk Zidschrift for Oldkyndighed, udgivet as det Kongelige Nordiske Oldskrift selstab*, 2^e numéro. — *De mensura et delineatione Islandiæ interioris, cura societatis islandicæ his temporibus facienda scripsit, Bjornus Gunnlaugi filius*, broch. in-8°.

Par M. le capitaine Graah : *Undersøgelses-Reise til Ostkysten as Groenland, efter kongelig befaling udført i varene 1828-31 as W. A. Graah, capit.-lieut.* 1 vol. in-4°.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 18^e livr. (Voyages de D'Entrecasteaux et de Marchand), 1 vol. in-8°.

Par M. Alex. Barbié du Bocage : *Dictionnaire géographique de la Bible*, 1 vol. in-8°.

Par M. le major Poussin : *Travaux d'amélioration intérieure projetés ou exécutés par le gouvernement général des États-Unis d'Amérique, de 1824 à 1831*. Paris, 1834. 1 vol. in-4° avec un atlas de 10 pl. in-f°.

Par M. Ansart : *Atlas présentant en aperçu, dans une suite de cartes et de tableaux, l'histoire de tous les états européens, etc.*, par Ch. et Fr. Kruse, traduit de l'allemand par MM. Lebas et Ansart, 2^e livr.

Par M. Firmin Caballero : *Nomenclatura geographica de España*. 1 vol. in-18.

Par M. le capitaine d'Urville : 27^e et 28^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*, et la carte générale du voyage.

Par l'Académie de Dijon : *Mémoires de cette Académie pour 1833*. 1 vol. in-8^o

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier d'avril.

Par la Société d'agriculture de Rouen : *Extrait de ses travaux*, 51^e cahier (trimestre d'octobre 1833).

Par la Société d'Émulation d'Abbeville : *Exposition des produits de l'industrie de l'arrondissement d'Abbeville en 1830* (Lettre du président de la Société aux ouvriers), broch. in-8^o.

Par MM. les directeurs : Nos 49 et 50 de *l'Institut* et numéros 3, 4 et 5 de *l'Echo du monde savant*.

Séance du 16 mai.

Par M. Monin : *Planisphère et Océanie*, dressés par M. C.-V. Monin pour la *Bibliothèque universelle des voyages*.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 29^e et 30^e livraisons.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier d'avril.

Par MM. les auteurs et éditeurs : *Quinze livraisons de la France pittoresque*.

Par la Société d'agriculture de l'Eure : *Recueil de cette Société*, trimestre d'avril.

Par MM. les directeurs : Numéros 51 et 52 de *l'Institut* et numéros 6 et 7 de *l'Echo du monde savant*.

Séance du 6 juin.

Par M. le baron de Humboldt : *Atlas géographique et physique du Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, 7^e et 8^e livraisons. In-folio.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 19^e livr. (Voyages autour du monde. — Beechey.)

Par M. Berthet : *Géographie historique, industrielle et commerciale de la France et des colonies*, 1 vol. in-8°. — *Carte historique, industrielle et commerciale de toutes les villes de France*, 2 feuilles in-folio.

Par M. Grâberg de Hemsö : *Notes statistiques sur le littoral de la Mer-Noire*, relatives à la géographie, à la population, à la navigation et au commerce, par le comte L. Serristori (analyse tirée de *Al Progresso delle scienze delle lettere et delle arte*). — *Atlante geografico, fisico e storico del Granducato de Toscana, dell dottore Attilio Zuccagni Orlandini* (rapport à l'académie des Georgophiles, par M. G. de H.)

Par M. le capitaine d'Urville : 31^e à 34^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par la Société asiatique : *Nouveau Journal Asiatique*, nos 76 et 77, avril et mai.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de mai.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de mai.

Par M. le directeur : *Revue des voyages, nouveau magasin encyclopédique*, n^o 4, mars.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de mai.

Par M. Huerne de Pommeuse : *Observations sommaires sur les canaux navigables et les chemins de fer*, et sur les avantages que la France peut obtenir de sa canalisation. Broch. in-8.

Par la Société des Missions évangéliques : *Journal de cette Société*, cahier de mai.

Par l'Académie de l'industrie : *Journal des travaux de cette Académie*, nos 40 et 41, avril et mai. — *Recueil supplémentaire de mémoires*, xxv^e livraison.

Par la Société de statistique : *Journal des travaux de cette Société*, nos 10 et 11, avril et mai.

Par MM. les directeurs : *L'Institut*, nos 53, 54 et 55 ; *l'Écho du monde savant*, nos 8 et 9 ; *le Moniteur ottoman*, n^o 77 ; *le Journal de Smyrne*, 9 numéros ; *le Moniteur égyptien*, 7 numéros.

Séance du 20 juin.

Par l'académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg : *Mémoires de cette Académie*, vi^e série, 7 livraisons. — *Recueil des actes de sa séance publique du 29 décembre 1833*. Broch. in-8^o.

Par la Société royale d'Émulation d'Abbeville : *Mémoires de cette Société pour 1833*. 1 vol. in-8^o.

Par M. Albert Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 20^e livraison (Voyages autour du monde : B. Hall, Weddell, King, Bellinghausen, Fanning, Biscoe). 1 vol. in-8^o.

Par M. Guyétant : *Tableau de l'état actuel de l'économie rurale dans le Jura, etc.*, avec des considérations sur la géographie physique de ce département, 1 vol. in-8^o.

Par la Société d'Émulation du Jura : *Honneurs rendus par cette Société à la mémoire de Bichat*. Broch. in-8^o.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE 1^{er} VOLUME DE LA 2^e SÉRIE

N^{os} 1 à 6

(Janvier 1834 à Juin).

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	Pages
Voyages autour du monde, avec des extraits choisis de voyages dans les mers du Sud et les Océans Pacifique, Septentrional et Méridional, en Chine, etc., entrepris sous les ordres de l'auteur, ou sous sa direction, etc., par Edmund Fanning; lu à la Société de Géographie par M. WARDEN.	5
Mémoires sur l'ancienne Géographie historique des pays voisins de la Méditerranée, lus à la Société de Géographie par M. ROUX DE ROCHELLE.	24
Note sur la communication mutuelle de la Gambie et de la Cazamanse.	46
Des Colonies agricoles, par M. Huerne de Pommeuse (compte rendu par M. ISAMBERT)	54
Rapport de M. ISAMBERT, sur un ouvrage intitulé : <i>De la Vendée militaire</i>	58
Examen et rectification des positions déterminées astronomiquement en Afrique par Mungo-Park, par M. D'AVEZAC. .	73
Voyage dans l'intérieur de la Guyane, par MM. ADAM DE BAUVE et P. FERRÉ (suite)	105
Rapport sur un manuscrit espagnol présenté à la Société de Géographie par M. H. Ternaux, par M. J. D'URVILLE. . .	145

	Pages.
Voyage dans l'intérieur de la Guyane, par MM. ADAM DE BAUVE et P. FERRÉ (suite et fin)	165
Extrait du journal d'un voyage sur la côte de la Chine	179
Voyage dans la Guyane centrale, par M. LEPRIEUR.....	201
Notice sur les Lesguis, par M. FONTANIER	229
Mémoire sur l'ancienne géographie historique de la Grèce, par M. ROUX DE ROCHELLE.....	238
Note sur l'itinéraire de M. Dessaline d'Orbigny dans l'Améri- que méridionale.....	247
Lettre de M. le secrétaire de la Société Géographique de Londres.....	249
Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrio- nale, par Maggy Ebn-el-Dyn el-Eghouàthy (1 ^{re} et 2 ^e ar- ticles).....	277 et 449
Extrait du Journal des Missions évangéliques, 1 ^{re} et 2 ^e li- vraison de 1834, par M. AMBROISE TARDIEU.	296
Rapport sur un ouvrage de M. le major Poussin, intitulé : <i>Travaux d'amélioration intérieure, entrepris ou exécutés par le gouvernement des Etats-Unis</i> , par M. ROUX DE ROCHELLE....	329
Notice sur le <i>Voyage en Suède</i> de M. Alex. Daumont, par M. E. DUBUC.....	374
Rapport verbal sur l'ouvrage de M. le capitaine de vaisseau C.-T. Falbe, intitulé : <i>Recherches sur l'emplacement de Car- thage</i> , par M. D'AVEZAC.....	387
Analyse de l'ouvrage intitulé : <i>Texas. — Observations historical, geographical and descriptive, etc.</i> , par madame Mary Austin Holley, par M. WARDEN.. ..	395
État du Texas en 1748	407
Note sur une Société de Géographie projetée à Paris en 1785, par M. JOMARD.....	409

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Iles Ralik.....	60
Réapparition de l'île Ferdinaudea (ou Julia) dans la Méditer- ranée.	62

	Pages.
Nouvelles du voyage de Lander	63
Sur la situation et la distance des villes d'Almaligh, Fichb- ligh, Karakoroum, Kantcheou et Peking, d'après l'histoire persane de Wassaf, par M. J. DE HAMMER.	118
Travaux du capitaine Vidal sur les côtes occidentales des îles Britanniques	120
Nouveau traité de limites entre les États-Unis de l'Amérique du Nord et le Mexique.....	123
Société américaine des Missions	125
Population du Canada (années 1829, 1830, 1831 et 1832)....	129
Population de la Crête en 1832.....	131
Voyage de MM. Adam de Banve et Leprieur dans l'intérieur de la Guyane.	132
Extrait d'une lettre de M. Gråberg de Hemsö à M. Jomard ..	136
Notice sur les monts Cotocton de la Virginie et du Maryland, par C.-S. RAFINESQUE (avec une carte)	184
Établissement d'une nouvelle colonie pour les noirs libres, au cap Palmas	186
Etat de l'enseignement dans la colonie de Libéria (Afrique)..	189
Traité entre les États-Unis et Siam	190
Retour de Nathaniel Jarrys Wythe, chef de la compagnie d'a- venturiers qui ont fait récemment le voyage jusqu'à l'Océan Pacifique par terre.....	<i>Ibid.</i>
Canal de Chesapeake et de Delaware.....	<i>Ibid.</i>
Canal de Chesapeake et de l'Ohio	<i>Ibid.</i>
Lettre de M. TOWNSEND.....	191
Pilote de la côte des Deux-Amériques	192
Mort de Richard Lander	275
Note sur un fragment de carte de l'Amérique septentrionale .	415

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Présentation de la Société au Roi, à l'occasion du nouvel an..	64
Rapport sur le prix destiné à la découverte la plus importante pour l'année 1831.....	251
Rapport sur un mémoire relatif au nivellement d'une partie du cours de la rivière de la Vesle.....	255
Programme des prix	259

Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (janvier
1834 à juin) 66, 69, 138, 140, 194, 195, 268, 271, 346, 348,
416, 418.

Membres admis dans la Société 198, 273, 421

Ouvrages offerts à la Société..... 71, 143, 198, 273, 421

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie géographique..... 72

CARTES ET PLANS.

Esquisse des munts Cotocton , par M. Rafinesque.

Carte d'une partie de l'Afrique méridionale , pour l'intelligence
des travaux des missionnaires français.

Carte d'une partie de l'Amérique Septentrionale.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU 1^{er} VOLUME.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARANCIÈRE N. 5.



Extrait d'une Carte des Possessions anglaises dans l'Amérique Septentrionale,
publiée en Février 1832, par G. Arrowsmith.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME DEUXIÈME.

REVUE

DE LA LITTÉRATURE

FRANÇAISE

ET ÉTRANGÈRE

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARANCIÈRE, N. 5.

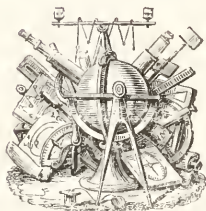
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tome Deuxième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1834.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

MÉMOIRES

SUR LA DÉCOUVERTE ET LA RECONNAISSANCE DES CÔTES
D'AMÉRIQUE,

Lus à la Société de Géographie dans ses séances du 21 mars
et du 18 avril 1834,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

La reconnaissance des côtes orientales d'Amérique entre le Labrador et le détroit de Magellan, et celle des côtes occidentales entre ce détroit et le nord de la Californie, ont été rapidement faites par les premiers navigateurs qui ont visité le Nouveau-Monde ; mais la découverte des côtes plus septentrionales a déjà coûté plus de trois siècles sans être encore terminée. Nous nous sommes proposé de suivre la progression de ces recherches, et nous rendrons compte des expéditions succes-

sives qui ont eu pour but et pour résultat de reconnaître et de fixer la forme du littoral américain. Le cadre du continent étant ainsi tracé, le tableau de sa géographie intérieure deviendra plus facile à saisir, et l'on aura sous les yeux un ensemble auquel tous les détails pourront se rattacher.

Le Paria est la première terre du continent d'Amérique, dont Christophe Colomb ait reconnu les rivages. Il avait découvert, dans sa première navigation, l'archipel de Bahama, l'île de Cuba, celle d'Haïti, et dans un second voyage, une partie des îles Caraïbes, Boriquen ou Puerto-Rico et la Jamaïque : les notions qu'il reçut des insulaires le portèrent à croire qu'il existait au midi de plus vastes contrées, et le but de sa troisième expédition fut de les découvrir. Colomb partit de San-Lucar de Barameda le 3 mai 1498 ; il gagna les îles Canaries et celles du Cap-Vert, cingla vers le sud-ouest, se maintint ensuite à la hauteur du 10^e parallèle jusque vers le terme de sa navigation, et donna à la première terre qu'il découvrit le 3 juillet le nom de la Trinité. Le golfe qui sépare cette île de la Terre-Ferme est borné au nord par une longue presqu'île que Colomb crut d'abord séparée du continent, et qu'il nomma île de Grazia. Il reconnut à l'occident du golfe les autres rivages du Paria, en admira la fécondité, eut de nombreuses relations avec les naturels du pays, observa leurs traits, leur couleur, quelques-uns de leurs usages, et reçut d'eux de premières informations sur les lieux où se trouvaient les perles, les métaux, les pierres précieuses, que les Indiens échangeaient alors avec lui contre quelques productions d'Europe.

Deux phénomènes attirèrent spécialement l'attention de Christophe Colomb à cette époque de sa navigation :

l'un était la présence des eaux douces dans quelques parages maritimes qu'il traversa; l'autre était la violence des courans et le choc des vagues, soit à l'entrée, soit à la sortie du golfe. Ces eaux douces devaient provenir de l'embouchure d'un fleuve, et Colomb conjectura que, pour avoir un si grand volume et une trace si prolongée dans la mer, ce fleuve devait prendre au loin sa source dans de hautes montagnes et recevoir les affluens d'une vaste contrée. Un génie si pénétrant reconnaissait par ce seul indice l'existence d'un continent étendu; et les courans qu'il remarquait aux deux issues du golfe de Paria lui paraissaient être l'effet inévitable de ce mouvement général des eaux de l'Océan, qui dans les régions des tropiques participent de la direction des vents alisés, et sont emportées d'orient en occident.

Colomb sortit du golfe par la bouche du Dragon; il suivit vers l'ouest la côte du Paria, reconnut les îles Marguerite et de Cubagua, où les Indiens faisaient la pêche des perles, et se rendit à Santo-Domingo, d'où il envoya à la cour d'Espagne le récit de son voyage et de ses découvertes. Il avait joint à sa relation une carte géographique, des échantillons d'or, et les premières perles que les Européens eussent trouvées dans le Nouveau-Monde.

Alonzo de Oyéda, qui avait suivi Colomb dans sa seconde navigation, était alors en Espagne : il eut connaissance des papiers et des plans envoyés par l'amiral, et l'archevêque de Séville Fonseca, surintendant des affaires des Indes, l'autorisa à faire un voyage dans les lieux que Colomb n'avait pas découverts avant l'année 1495. L'expédition d'Oyéda, composée de quatre vaisseaux, partit de Séville le 5 mai 1499 : il avait avec lui Améric Vespuce, établi depuis plusieurs années dans

cette résidence, et Juan de la Cosa, qui avait été pilote de Colomb dans ses premiers voyages.

Les navigateurs reconnurent le continent, à deux cents lieues à l'est de l'Orénoque, vers ces contrées de la Guyane situées entre l'Oyapok et l'Esséquibo, où les Français et les Hollandais ne formèrent que très longtemps après leurs premiers établissemens. L'expédition se dirigea ensuite vers le golfe de Paria, qu'elle traversa du midi au nord; elle reconnut l'île Marguerite, longea la côte de Terre-Ferme, découvrit les golfes de Vénézuëla, de Maracaïbo, et s'étendit vers l'ouest jusqu'au cap de la Véla. Améric Vespuce, revenu à Cadix avec Oyéda (1), adressa bientôt une relation de son voyage à Laurent de Médicis.

Quelques mois après son retour, on vit entrer dans le même port (2) la caravelle qui ramenait en Europe Colomb chargé de fers. Il avait été arrêté, ainsi que ses deux frères Barthélemy et Diégo Colomb, par Bobadilla, gouverneur d'Haïti, et l'Espagne voyait revenir comme un criminel celui qui lui avait donné le Nouveau-Monde, tandis que Améric Vespuce, arrivé plusieurs années après dans cette partie du globe, allait lui laisser son nom.

Nous n'examinons point en ce moment si Vespuce avait fait en 1497 un premier voyage dans le golfe de Paria et sur les côtes de la Terre-Ferme, et s'il y avait précédé Christophe Colomb, qui ne s'y rendit en effet qu'en 1498. Quelque opinion qu'on puisse se former sur cette question, très digne d'un examen séparé, nous nous bornerons à remarquer ici qu'il ne peut s'élever

(1) 18 juillet 1500.

(2) Décembre 1500.

aucun doute sur l'auteur de la découverte du Nouveau-Monde. Le mérite, le courage, l'immortelle renommée de l'entreprise, appartient au navigateur qui, en franchissant l'abîme immense de l'Atlantique, fraya la route à ses successeurs, et parcourut les principales îles, jetées comme autant d'avant-postes et de dépendances, à l'entrée et sur les côtes du continent américain. Colomb avait accompli dans un premier voyage tous les prodiges de la découverte, et les diverses expéditions qui furent tentées depuis ne firent que confirmer la gloire qu'il s'était acquise. On vit bientôt ses titres rappelés dans les armoiries qui lui furent accordées par Ferdinand et Isabelle, et dans cette légende qui les accompagnait :

A Castilla y a Leon

Nuevo-Mundo diò Colon.

Trois siècles après, il fut encore plus hautement réhabilité dans ses droits. La Colombie devint le nom de cette belle portion du continent où il avait abordé : les États-Unis de l'Amérique du Nord nommèrent Colombia le district où ils établissaient leur capitale ; et le nom de ce grand homme, appliqué à d'autres régions, à des fleuves, à de nombreuses villes du même continent, semble y avoir semé partout le souvenir et les titres de sa conquête.

Lorsque Oyéda et Vespuce portaient pour les Indes occidentales, Pedro Alonzo Niño et Christoval Guerra allaient s'embarquer à Palos, pour une semblable destination : ils arrivèrent quinze jours après Oyéda sur les côtes de la Terre-Ferme, visitèrent le golfe de Paria, se dirigèrent ensuite vers l'île Marguerite et vers les côtes de Cumana, d'où ils revinrent en Galice.

Rodrigo de Bastides partit de Séville en 1500, peu de temps après le retour d'Oyéda. Il étendit ses décou-

vertes sur la côte de Terre-Ferme, depuis le cap de la Vela, où Oyéda s'était arrêté, jusqu'au port de Nombre de Dios, à l'occident du golfe du Darien; il regagna ensuite l'île d'Haïti, et revint à Cadix en 1502. Les découvertes se trouvaient alors prolongées d'orient en occident, depuis le golfe et la côte de Paria jusqu'à l'isthme de Panama.

L'époque du voyage de Bastides fut signalée par d'autres découvertes sur les côtes orientales d'Amérique. Vincent-Yanez Pinson, un des trois frères qui avaient suivi Colomb dans son premier voyage, était parti de Palos au mois de décembre 1499, et il aborda, le 28 janvier 1500, près du cap Saint-Augustin, qui forme la pointe la plus orientale du Brésil. Il revint vers le nord-ouest, reconnut successivement l'embouchure du Maragnon, celle de l'Orénoque et quelques rivières intermédiaires, entra dans le golfe de Paria, traversa la bouche du Dragon, gagna l'île d'Haïti et l'archipel de Bahama, où il éprouva une violente tempête, et revint à Palos au mois de septembre suivant.

Un navigateur portugais, Pedro Alvarez Cabral, avait reconnu les côtes du Brésil quatre mois après Yanez Pinson. Cabral devait se rendre aux Indes : il avait d'abord navigué vers le sud pour couper la région des vents alisés, et avait été ensuite porté vers le cap Saint-Augustin.

La même direction fut suivie par Diego de Lepe, et elle le fut encore l'année suivante par Améric Vespuce, qu'Emmanuel, roi de Portugal, venait d'attacher à son service. On cherchait alors les moyens de gagner et de doubler plus aisément le cap de Bonne-Espérance; et l'on avait reconnu que, pour éviter les courans contraires, il fallait quitter les côtes d'Afrique et cingler

vers le sud-ouest. Dans cette navigation, commencée le 10 mai 1501, Améric rencontra les côtes du Brésil, et il les suivit jusque vers le Rio de la Plata.

Ce navigateur, revenu à Lisbonne en 1502, fut chargé, l'année suivante, d'une autre expédition dont le but était de chercher par l'occident un passage vers les Moluques; mais cette entreprise n'eut pas le résultat qu'on avait espéré : Améric perdit dans une tempête son principal vaisseau; il se rendit sur les côtes du Brésil, gagna la baie de Tous-les-Saints et les parages des Abrolhos, construisit un fort sur le rivage voisin, y laissa une garnison, et revint en Portugal treize mois après son départ. Ses grandes expéditions étaient terminées : Améric en écrivit les relations; elles se répandirent de toutes parts, et furent promptement traduites en portugais, en espagnol et en latin. Ces récits, qui furent successivement imprimés, soit avec son aveu, soit par d'autres éditeurs, augmentèrent la réputation d'Améric; et l'important emploi dont ce navigateur fut revêtu en Espagne, où on le chargea de tracer les plans des nouvelles découvertes à faire, et d'organiser le système des colonies dans le Nouveau-Monde, attacha tellement son nom aux destinées de cette contrée, sur laquelle on ne connaissait encore que ses relations, que son nom, devenu populaire, s'appliqua au continent entier.

Vers la fin de sa vie, Améric entreprit encore une longue navigation : la mort le surprit dans le trajet, et son corps fut inhumé dans l'île de Tercère; quelques débris du vaisseau *la Victoire*, qui avait servi à ses découvertes, furent suspendus à la voûte de la cathédrale de Lisbonne.

Quoique son nom soit moins illustre que celui de Christophe Colomb, néanmoins la postérité lui assi-

gnera toujours un rang très élevé : Florence le compte avec raison au nombre de ses hommes les plus célèbres ; le mérite et la renommée d'Améric Vespuce comblèrent de joie sa patrie : elle fut émerveillée de ses premières relations, et le sénat de Florence fit illuminer pendant trois nuits la maison du voyageur ; honneur qui ne s'accordait alors aux particuliers que pour les actions les plus mémorables. On doit sans doute continuer de se rappeler à Florence avec un juste orgueil cette pensée d'Averrani sur Améric et Galilée : « L'Étrurie a produit
« deux hommes auxquels je ne sais si l'univers entier
« pourrait en comparer d'autres : l'un a donné son nom
« à la quatrième partie du monde qu'il avait découverte,
« l'autre a déconvert une grande partie du ciel ». La postérité confirmerait ce jugement sur Améric Vespuce, si Christophe Colomb n'avait pas existé.

Colomb, qui avait précédé dans les parages du Nouveau-Monde tous les autres navigateurs, fut également le premier qui découvrit et visita les rives occidentales du golfe du Mexique. Vengé par l'admiration publique des injustes accusations de ses persécuteurs, il était rentré dans la carrière de ses découvertes. Il reconnut, dans son quatrième voyage (1), les côtes septentrionales de Honduras, depuis le cap de ce nom jusqu'au cap Gracias a Dios ; il suivit la côte des Mosquitoes et celle de Veragua, et il descendit, en longeant l'isthme de Panama, jusqu'à Porto-Belo et à la rivière de Belen. Là, son expédition éprouva de nombreux désastres : la guerre contre les Indiens, la révolte d'une partie des équipages, ne lui permirent pas de consolider l'établissement qu'il avait entrepris, et le délabrement de ses

(1) 1502.

navires le força d'aller chercher en toute hâte un abri sur les côtes de la Jamaïque.

Le vaste champ qui s'était ouvert aux navigateurs espagnols était devenu le théâtre d'une émulation et d'une activité infatigables. Oyéda entreprit, en 1502, un nouveau voyage avec quatre vaisseaux. Il toucha aux îles Canaries suivant la coutume, attérit sur les côtes d'Amérique vers l'entrée du golfe de Paria, reconnut l'île Marguerite, débarqua sur la côte de Cumana, et prolongea sa navigation au-delà du golfe de Maracaïbo jusqu'au port de Baya-Honda : quelques années après, il fit dans les mêmes parages une troisième expédition (1). Nous remarquerons ici que, dans son premier voyage le long des côtes de la Terre-Ferme, Oyéda avait rencontré, près des rivages de Coquibacoa, des aventuriers anglais qui faisaient comme lui un voyage de découvertes. Cet événement nous rappelle que, à la suite des premières navigations de Jean et de Sébastien Cabot en 1497, quelques entreprises maritimes furent formées en Angleterre, et se dirigèrent vers les régions du Nouveau-Monde. Henri VII en encouragea plusieurs par des actes et des lettres-patentes, et des armateurs aventuriers entrèrent aussi, à leurs propres risques, dans les hasards de ces expéditions.

Oyéda devait couronner ses découvertes par un plus solide établissement : on avait jeté à Carthagène les fondemens d'une colonie; il s'y rendit de Santo-Domingo (2), fit la guerre aux Indiens, perdit Juan de la Cosa dans un premier combat, parvint à former une autre colonie dans le golfe d'Uruba, et donna à cette ville nouvelle le nom de Saint-Sébastien.

(1) 1505.

(2) 1509.

N'ayant à considérer ici que sous le rapport des découvertes les capitaines espagnols qui parcoururent cette côte du Nouveau-Monde, nous nous bornons à rappeler que Diégo de Nicuesa, l'un de ces conquérans, s'embarqua en 1509 à Carthagène, pour gagner la côte de Veragua; il se rendit dans la rivière de Belen, où Colomb avait tant souffert dans son quatrième voyage, et il reconnut ensuite Puerto-Belo et Nombre de Dios, que Colomb avait également visités.

Fernandez de Enciso vint, l'année suivante, recouvrer la forteresse de Saint-Sébastien, dont les indigènes étaient parvenus à s'emparer. Un homme qu'attendait une grande célébrité faisait partie de cette expédition : c'était Vasco Nuñez de Balboa, qui devait bientôt conquérir le Darien et faire la découverte de la Mer du Sud. Accablé de dettes et cherchant de hasardeuses entreprises, il était parti clandestinement de Santo-Domingo et s'était fait transporter dans une caisse à bord de la flottille d'Enciso, afin d'échapper aux poursuites de ses créanciers. Un autre homme, François Pizarre, destiné à la conquête du Pérou, vint rejoindre Enciso à Saint-Sébastien. On forma dans le Darien un nouvel établissement auquel on donna le nom de Santa-Maria de la Antigua.

Pedro Arias Davila, communément nommé Pedrarias, remplaça Enciso dans le gouvernement du Darien (1). Les sanglantes guerres qu'il eut à soutenir contre les sauvages lui firent acheter bien chèrement les progrès des découvertes. On espérait trouver le temple d'or de Dobayba, que Nuñez de Balboa avait déjà cherché : ce

(1) 1514.

temple fabuleux s'évanouit, et l'avidité des conquérans fut trompée; mais cette contrée leur resta.

Les découvertes de l'Espagne se dirigeaient aussi vers d'autres points. Cette puissance voyait avec jalousie les Portugais s'établir comme elle dans le Nouveau-Monde. La bulle d'Alexandre VI (1) ne leur aurait donné aucun droit d'y prétendre, puisque la ligne de partage que cette bulle traçait d'un pôle à l'autre devait passer à cent lieues à l'occident des îles Açores et de celles du Cap-Vert, et qu'elle n'atteignait aucune partie de l'Amérique; mais le traité de Tordesillas (2), qui avait ensuite porté cette ligne de démarcation à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert, comprenait dans la limite portugaise les côtes du Brésil qui furent découvertes six ans après. Cet arrangement permit aux Portugais de s'établir paisiblement dans une région que l'Espagne avait cependant reconnue quatre mois avant eux, et même ils étendirent leurs possessions jusqu'au-delà des points qui correspondent effectivement à ce méridien. Mais les Espagnols dirigèrent ensuite leurs découvertes vers le Rio de la Plata. Diaz Solis pénétra en 1516 dans l'embouchure de ce fleuve; il en remonta le cours, y fonda plusieurs colonies, et fut tué dans la guerre qu'on eut à soutenir contre les sauvages. Sébastien Cabot reconnut, dix ans après (3), les rivages du même fleuve, et ils furent ensuite visités par Juan de Ayala (4), qui fit dans le Paraguay de nouvelles explorations. On avait déjà vu, en 1520, accomplir la découverte des contrées plus méridionales par l'illustre Magellan, qui traversa le dé-

(1) 1493.

(3) 1526.

(2) 1494.

(4) 1536.

troit situé entre le continent et la Terre de feu, et qui lui donna son nom.

Après avoir conduit jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique cette série d'observations, revenons aux reconnaissances faites quelques années auparavant sur les rives occidentales du golfe du Mexique, en commençant par la pointe la plus avancée de ce littoral.

Valdivia, régidor de la province du Darien, avait été jeté par une tempête sur les côtes du Yucatan (1), en revenant de cette province à Hispaniola. Son équipage se composait de vingt hommes : il en avait perdu sept dans le naufrage; cinq autres, et Valdivia lui-même, furent massacrés par les sauvages; le reste fut fait prisonnier, et presque tous succombèrent à l'excès de leurs fatigues et de leurs misères, sur les rivages d'un vaste empire que l'Espagne était à la veille de conquérir, et qui allait devenir une de ses plus riches possessions.

Les peuplades du Yucatan virent, quelques années après (2), paraître sur leurs côtes de grands vaisseaux : c'était l'escadre de Francisco Hernandez de Cordova, qui faisait un voyage de découvertes. L'année suivante, Juan de Grijalva visita les rivages du Yucatan et parcourut ceux du Mexique, où il reconnut les rivières de Tabasco, d'Ulloa, de Panuco; mais il ne forma aucun établissement : la révolte de ses équipages le contraignit à revenir dans l'île de Cuba.

Une expédition plus importante y était alors préparée. Cortez partit de la Havane le 10 février 1519. Il toucha l'île de Cozumel, longea la côte septentrionale du Yucatan, s'arrêta sur les rives du Tabasco, gagna

(1) 1512.

(2) 1517.

celles de l'Ulloa, et forma à Véra-Cruz son premier établissement. La conquête du Mexique, dont nous n'avons point à suivre ici les divers évènements, donna lieu à d'autres entreprises. Narvaëz débarqua près de Zempoal; Garay se dirigea vers l'embouchure du Panuco, déjà reconnu par Grijalva; il visita les contrées voisines de ses bords, et accomplit la reconnaissance des rivages orientaux du Mexique.

La découverte des pays situés au nord du golfe avait été commencée (1), quelques années avant l'expédition de Cortez, par Juan Ponce de Léon, qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. Ponce de Léon, déjà signalé par la conquête de Puerto-Rico dont il fut ensuite gouverneur, avait entendu parler d'une région plus septentrionale, où coulait une fontaine qui avait la propriété de rajeunir. Le vieux guerrier équipe trois vaisseaux pour en faire la découverte; il fait voile vers l'archipel de Bahama, arrive à San-Salvador, cherche inutilement l'île de Bimini où devait être la fontaine, se dirige ensuite vers le nord-ouest, et, dans la nuit du 2 avril, jette l'ancre près du continent, au-delà du 30^e degré de latitude. C'était le jour des Rameaux ou de Pâques fleuries, et l'on nomma Floride la contrée qu'il avait découverte. Ponce de Léon suivit la côte, en descendant vers le midi; il doubla le cap Cañaveral, prolongea ses reconnaissances à l'est et au sud de la presqu'île, et revint dans le port d'où il était parti. Ses projets de découvertes furent repris par Juan Pérez de Ortubia, qui parcourut également l'archipel de Bahama: il reconnut cette île fameuse de Bimini, mais sans y trouver la fontaine de Jouvence.

(1) 1512.

La plus séduisante, la plus fabuleuse des espérances, avait été en cette occasion le premier stimulant des découvertes ; on vit que le guerrier le plus prodigue de son sang obéissait lui-même à cet instinct secret qui nous attache à la vie, et nous fait redemander en vain nos plus beaux jours. Ponce de Léon était arrivé à la vieillesse en cherchant les moyens de s'en préserver ; il était accablé de jours et d'infirmités lorsqu'il tenta une nouvelle expédition pour soumettre les Florides (1) : blessé dans un premier engagement avec les sauvages, il vint mourir quelques jours après dans l'île de Cuba.

Ces découvertes furent reprises en 1527 par Narvaëz, dont l'expédition n'eut pas de succès, et ensuite par Fernand de Soto, qui fit en 1539 une invasion en Floride. Il débarque, à la tête de douze cents hommes, dans la baie de Spiritu-Santo, gagne vers le nord le pied des Apalaches, se dirige ensuite à l'ouest, traverse la Coosa, le Tombegbe, le Mississipi, se rend à la Rivière-Rouge, et de là au Brazo de Dios, et revient vers le confluent de l'Arkansas et du Mississipi, qui fut le terme de sa carrière. Son expédition avait duré quatre années, et ses compagnons, n'étant plus soutenus par sa constance héroïque, se hâtèrent de descendre le fleuve et de se retirer au Mexique.

Ne soyons pas surpris que les possessions voisines du golfe de ce nom et celles de l'Amérique méridionale aient été occupées par les Espagnols et les Portugais, de préférence à celles des côtes orientales qui s'étendent du sud-ouest au nord-est, depuis les limites de la Floride jusqu'aux régions situées entre le golfe Saint-Laurent et la baie d'Hudson. Nous avons pu voir, en observant la

(1) 1521.

direction suivie par ces premiers navigateurs, qu'ils gagnèrent les tropiques, pour y profiter de la direction des vents alisés. Cet avantage, dont ils purent jouir dans toute l'étendue de la zone située entre les deux tropiques, détermina les différens points où ils reconnurent l'archipel des Antilles et le continent. Les voyageurs qui s'engagèrent sur la trace de leurs devanciers, cherchèrent à prolonger d'une manière continue les découvertes qui venaient de se faire avant eux. Les différens groupes des îles qui bordaient l'entrée du golfe du Mexique, et la vaste étendue du continent lui-même, excédaient leurs moyens de colonisation, et tous les regards furent longtemps attirés vers les mêmes points. C'étaient les pays de l'or; on y détruisait des empires, et l'on avait à y transporter une partie de la population de ses anciens états.

Les climats que l'on avait reconnus avaient plus d'analogie avec celui de la patrie des conquérans. Il fallait à des peuples méridionaux une température élevée, telle qu'ils la retrouvaient dans leurs premiers établissemens du Nouveau-Monde. Cette chaleur y était moins forte que ne l'est celle d'Afrique située sous les mêmes latitudes; elle leur rappelait la température de l'Espagne et du Portugal, beaucoup plus que celle de la Mauritanie et du Saarah.

La plus grande partie des côtes de l'Amérique septentrionale fut ainsi abandonnée à d'autres Européens. Ce ne fut plus pour y chercher des trésors qu'on entreprit de les explorer: il fallut d'autres mobiles pour y conduire une longue suite de navigateurs, et les peuples du centre et du nord de l'Europe commencèrent à diriger vers les différens points de cette vaste côte leurs expéditions.

Jean et Sébastien Cabot avaient découvert, en 1497, l'île de Terre-Neuve et une partie du continent voisin ; mais aucun projet de colonisation ne fut tenté dans ces parages pendant plus de soixante ans, et la première entreprise de cette nature fut essayée sous le règne de Charles IX par l'amiral de Coligny, qui désirait assurer un asile aux calvinistes persécutés en France. Jean Ribaut s'embarqua, en 1562, sur deux vaisseaux que l'amiral avait obtenus de Charles IX. Il descendit avec un corps de troupes calvinistes sur la côte orientale de la Floride, près de la rivière San-Juan, remonta plus au nord, et érigea dans la Caroline méridionale le fort Charles, qui devint le premier établissement des Français dans ces parages.

Deux ans après, il partit des ports de France une nouvelle expédition de protestans, commandée par René de Laudonnière, qui débarqua dans la même contrée et construisit sur les bords de la rivière de Mai une autre forteresse. Laudonnière visita l'intérieur de la Floride, de la Géorgie, de la Caroline, et il reçut (1) dans son établissement un nouveau renfort que Ribaut était allé chercher en France. Mais une escadre espagnole, commandée par Pédro Melendez de Avila, venait détruire cette nouvelle colonie. On n'attaquait pas les huguenots comme Français, mais comme hérétiques : le fanatisme religieux ne voyait en eux que des ennemis irréconciliables, et l'on fit usage de la ruse, de la perfidie, de la force, pour les exterminer.

Un acte si barbare excita en France l'indignation, et Dominique de Gourgues, né à Mont-de-Marsan, forma le projet de venger toutes ces victimes, acte d'autant

(1) 1565.

plus remarquable dans ces momens de guerre civile religieuse, que de Gourgues était catholique. Cent cinquante gentilshommes aventuriers l'accompagnent ; il part de Bordeaux pour le golfe du Mexique (1) ; double la pointe occidentale de l'île de Cuba , remonte vers la Floride, s'approche d'un fort occupé par les Espagnols, et en concert avec les Indiens qui s'unissent à son entreprise. Le fort est emporté par escalade , ceux qui cherchent à se réfugier dans les bois tombent sous les coups des Indiens : aucun n'est épargné ; et de Gourgues, après avoir démoli les forts, revient en France avec les hommes qui l'avaient suivi dans cette expédition.

La colonie calviniste, projetée par l'amiral de Coligny, n'avait eu que quelques années d'existence ; mais au nord-est de ces territoires , l'Angleterre commença bientôt de plus durables établissemens. On ne s'était occupé, ni sous le règne de Henri VIII , ni sous celui de Marie, d'étendre les découvertes dans le Nouveau-Monde. Élisabeth , qui jeta les fondemens de la puissance navale de l'Angleterre, accorda sa protection à ces grandes entreprises, et les deux premiers hommes qui se signalèrent dans une si noble carrière furent Humphrey-Gilbert et Walter-Raleigh son beau-frère. Élisabeth leur avait accordé des lettres-patentes (2) pour établir une colonie au-delà des mers ; et Gilbert , qui conduisit lui-même les deux premières expéditions, périt dans la seconde (3), sans avoir pu accomplir son dessein. Mais Raleigh obtint de nouvelles lettres-patentes (4), et, après avoir fait reconnaître par quelques bâtimens légers plusieurs parties du littoral qui reçurent en l'honneur d'Élisabeth le

(1) 1567.

(3) 1580.

(2) 1578.

(4) 1584.

nom de Virginie, il envoya dans l'île de Roanoke, voisine du continent, plusieurs colonies qui, sans prospérer elles-mêmes, devinrent l'origine d'un grand nombre d'autres établissemens.

Il se forma, sous Jacques I^{er}, deux associations chargées d'établir en Amérique des colonies : l'une était la compagnie de Londres, l'autre celle des négocians de Plymouth, de Bristol et de quelques autres villes.

L'expédition de la compagnie de Londres, qui devait se rendre dans l'île de Roanoke(1), fut poussée vers le nord par des vents contraires, et arriva dans la baie de la Chésapeak : elle en remonta le fleuve le plus méridional, et fonda sur ses bords la ville de James-Town, la plus ancienne que les Anglais aient érigée dans le Nouveau-Monde.

Les premiers établissemens faits sur le continent furent ensuite affermis par l'arrivée de lord Delaware(2) : la population s'étendit de proche en proche autour de James-Town ; on protégea la culture, et particulièrement celle du tabac ; les Bermudes venaient d'être découvertes dans l'Atlantique ; de nouvelles villes se formèrent autour des baies de la Chésapeak et de la Delaware ; les attaques des Indiens furent repoussées, et la colonie n'eut plus à craindre pour son existence.

Telle était la situation de la Virginie, lorsque les établissemens de la compagnie du Nord ou de Plymouth commencèrent à se former. La contrée qui leur avait été cédée par les lettres-patentes de Jacques I^{er} était située dans un climat plus rigoureux ; il devenait difficile d'y attirer des colons, et les premiers Européens qui s'ex-

(1) 1606.

(2) 1609.

patrièrent pour l'habiter furent les puritains , persécutés par l'Église anglicane, réfugiés d'abord en Suisse , en Hollande , et autorisés ensuite par Jacques I^{er} à se fixer dans les terres concédées à la compagnie anglaise. Leur établissement se fit dans le Massachusett (1), et ils donnèrent le nom de New-Plymouth à leur première ville. D'autres dissidens les suivirent , et fondèrent la ville de Salem. On vit bientôt de nouvelles colonies ériger d'autres villes , autour de la baie de Massachusett (2) ; Boston , Charlestown , Dorchester , Roxborough , furent fondées. La continuité des persécutions religieuses attirait sans cesse de nouveaux habitans , et les affreux ravages que la petite-vérole fit chez les indigènes mirent à l'abri de leurs attaques les établissemens naissans des Européens : ceux-ci purent s'étendre dans l'intérieur. Il se forma dans le Massachusett plusieurs associations particulières , qui différaient par leurs dogmes religieux ; elles se séparèrent de la famille première (3) , cherchèrent dans les terres voisines des établissemens particuliers , et formèrent successivement ceux de Rhode-Island , du Connecticut , de New-Hampshire et du Maine.

Le nombre des émigrans qui se rendaient d'Angleterre en Amérique était devenu si considérable , que Charles I^{er} voulut y mettre des bornes , en soumettant ceux qui voulaient partir à un serment de conformité aux règles de l'église anglicane. Il est à remarquer que Olivier Cromwell , prêt à s'embarquer pour le Nouveau-Monde (4) , fut retenu en Angleterre par l'ordre du roi , que deux ans après il fit condamner à mort.

(1) 1620.

(3) 1636.

(2) 1630.

(4) 1638.

Cromwell, devenu conquérant de la Jamaïque pendant son protectorat, voulut y attirer les puritains de la Nouvelle-Angleterre ; mais ce projet n'eut aucune suite, et les religionnaires conservèrent leurs premiers établissemens.

Toute l'Amérique anglaise avait été partagée par Jacques I^{er} entre deux compagnies ; mais celles-ci n'étaient encore parvenues à former d'établissemens que dans la Virginie et dans les régions voisines de la baie de Massachusett. Charles I^{er} sépara de la Virginie le pays situé au nord du Potomack et de la Chésapeake (1) : il le donna en propriété à lord Baltimore, et son fils vint y fonder la première colonie du Maryland.

Après la restauration de Charles II, les pays situés au midi de la Virginie furent donnés au duc d'Albemarle, à lord Clarendon, à d'autres seigneurs (2). Leurs établissemens furent plus prospères que ceux qui avaient été essayés avant eux, et la concession qu'ils obtinrent comprit aussi la Géorgie et s'étendit jusqu'à la Floride. Locke fut appelé à donner une constitution à ces contrées (3) ; mais elle ne convenait point à leur situation, et elle n'eut que dix années d'existence.

De nouveaux possesseurs s'étaient introduits entre le Maryland et les états de la Nouvelle-Angleterre : les Hollandais établirent des colonies sur les bords de la rivière d'Hudson ; ils fondèrent, à l'entrée de ce fleuve, la ville de New-Amsterdam qui en devint la capitale, ils remontèrent le cours de l'Hudson jusqu'à Albany, et revinrent vers l'Océan occuper d'autres postes ; mais ils

(1) 1632.

(3) 1670.

(2) 1663.

en furent dépossédés en 1664 par les troupes du duc d'York, auquel le roi d'Angleterre son frère avait cédé ce territoire. Les Anglais, en faisant attaquer la colonie hollandaise, se fondaient sur le droit de découverte; et en effet, Hudson, un de leurs plus illustres navigateurs, avait reconnu et remonté en 1607 le fleuve auquel il donna son nom. Les Hollandais, après avoir reconquis leur colonie en 1673, la perdirent définitivement l'année suivante : New-Amsterdam prit le nom de New-York, et ce dernier nom devint celui de l'état qui est aujourd'hui le plus étendu, le plus peuplé, le plus riche de la confédération américaine.

L'état de New-Jersey fut un démembrement de celui de New-York; il fut fondé après la conquête que l'Angleterre en fit sur les Hollandais.

La colonie la plus remarquable par le nom de son fondateur et par les principes que l'on suivit dans son établissement, fut celle de Pensylvanie. Penn avait obtenu de Charles II la concession du territoire (1); mais il voulut encore en acheter la propriété des indigènes lorsqu'il y conduisit une colonie de quakers. D'autres sectes religieuses, et particulièrement des moraves, des anabaptistes, venus de Hollande, de Suède, d'Angleterre, fournirent à ce pays de nouveaux colons. La tolérance devenait un des principes du gouvernement de la colonie; la division des propriétés en facilita la culture; l'établissement d'une banque de crédit aidait à solder les acquisitions. La ville de Philadelphie était fondée; un siècle après, elle devint le centre d'une grande puissance, et l'indépendance des États-Unis y fut proclamée.

(1) 1681.

Au nord des possessions anglaises qui bordaient les côtes orientales d'Amérique, s'étendaient les établissements français, sur les rives du golfe et du fleuve Saint-Laurent. Ces pays avaient été successivement reconnus, dès l'époque du règne de François I^{er}, par le baron de Léry (1), par Verazzani (2), pilote florentin, et par le capitaine Jacques Cartier, de Saint-Malo (3), qui pénétra dans les terres de Canada, Hochelaga et Saguenay. La Roque de Roberval construisit plusieurs forts dans le Canada (4), et l'ingénieur français Alphonse (5) visita le Labrador, antérieurement découvert par Cortéreal.

Après eux, les expéditions dans cette partie du monde furent interrompues pendant un demi-siècle ; on les reprit sous le règne de Henri III, et elles furent successivement dirigées par Chaton (6), Jacques Noël et Ravillon (7). La guerre de la ligue les fit suspendre encore, et Henri IV ayant rétabli la paix, chargea La Roche-Breton (8) d'affermir et d'étendre les possessions françaises dans tous les lieux qui ne seraient pas occupés par d'autres états chrétiens. Une nouvelle escadre fut envoyée sous les ordres de Mons (9), dans les pays de Canada, de Norumbega et d'Acadie, dont se composait la Nouvelle-France. Champlain faisait partie de cette expédition, et il continua la découverte des régions voisines : on fonda la ville de Québec (10) et celle de Montréal, et l'on s'avança progressivement vers ces mers intérieures qui bordent le Haut-Canada.

Les Français apprirent que de vastes contrées s'éten-

(1) 1518.

(2) 1524.

(3) 1534.

(4) 1540.

(5) 1541.

(6) 1588.

(7) 1591.

(8) 1598.

(9) 1603.

(10) 1608.

daient au midi des grands lacs, et ceux qui partirent pour les reconnaître (1) découvrirent les régions qu'arrose le Haut-Mississipi, et descendirent ce fleuve jusqu'au confluent de l'Arkansas.

La Salle, qui succédait à Frontenac dans le gouvernement du Canada, voulut suivre lui-même les découvertes commencées : il borna son premier voyage (2) à l'embouchure de la rivière des Illinois, et le père Hennepin, qui l'accompagnait, publia cette relation. Dans une seconde reconnaissance (3), il descendit jusqu'à l'embouchure du Mississipi. La Salle vint former en France une troisième expédition qui partit du port de La Rochelle : il voulait fonder un nouvel établissement sur les rivages méridionaux de la Louisiane ; et lorsqu'il eut pénétré dans le golfe du Mexique, les vents ou les courans le portèrent jusque dans la baie de Saint-Bernard (4), où il érigea le fort Saint-Louis, et où il tomba victime d'une conspiration.

Iberville reconnut, quelques années après (5), les régions situées sur l'une et l'autre rive du Mississipi ; mais les établissemens épars dans cette contrée ne commencèrent à prendre quelque importance qu'à l'époque où Crozat obtint le commerce de la Louisiane (6), et y conduisit un certain nombre de familles pour y former des colonies agricoles. Ce n'était encore qu'une faible et passagère lueur de prospérité. Le privilège dont Crozat jouissait temporairement fut cédé, quelques années après (7), à la compagnie d'Occident, que Law avait

(1) 1673.

(5) 1699.

(2) 1679.

(6) 1712.

(3) 1682.

(7) 1717.

(4) 1685.

crée en France, et qui fut bientôt entraînée dans la commune ruine. La Nouvelle-Orléans n'existait pas encore, et le père Charlevoix, dont les relations remontent à cette époque, ne vit élever dans la campagne déserte, où cette ville fut ensuite bâtie, qu'une tente où l'on célébrait les saints mystères : ce lieu devait, un jour, devenir un des plus beaux établissemens du Nouveau-Monde.

Nous nous sommes arrêtés, dans ce Mémoire, aux époques des découvertes et à celles des premières colonies fondées sur les rivages orientaux de l'Amérique. Les expéditions faites sur ses côtes occidentales seront l'objet d'un second Mémoire.

NOTICE

SUR LES VOYAGES DE M. DE LESSEPS,

Lue à la Société de Géographie, dans sa séance du 4 juillet 1834,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Nous venons de perdre le dernier homme qui ait accompagné La Pérouse dans les deux premières années de son voyage. Jean-Baptiste Barthélemy de Lesseps, né à Cette, département de l'Hérault, le 27 janvier 1766, et décédé le 6 avril 1834 à Lisbonne où il était consul-général de France, avait été attaché à cette expédition : il parcourut avec La Pérouse l'Atlantique, les parages méridionaux et les côtes nord-ouest du Nouveau-Monde, une partie des archipels du grand Océan, les mers de la Chine, celles du Japon, de la Tartarie et du Kamtchatka, où il se trouvait en 1787. La Pérouse désirant

alors faire parvenir en France le recneil de toutes les observations qu'il avait faites, confia tous ces documens au jeune Lesseps qui eut à traverser par terre tout l'ancien continent pour revenir dans sa patrie.

Nous allons le suivre dans son voyage autour du monde, en nous bornant à rappeler d'une manière sommaire la direction et les circonstances principales de sa navigation; et nous nous arrêterons plus spécialement au voyage qu'il fit ensuite à travers les glaces et les déserts de la Sibérie, voyage dont la relation fut publiée en 1790, deux années après son retour en France.

L'expédition mise sous les ordres de La Pérouse se composait des frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe* : la seconde était commandée par de Langle; et Lesseps partit à bord de ce bâtiment, en qualité d'interprète. La langue russe lui était familière; il l'avait apprise à Saint-Pétersbourg où son père était consul-général; et sa présence pouvait être d'autant plus utile aux navigateurs, qu'ils avaient à relâcher successivement, soit en Amérique soit en Asie, au-milieu des possessions russes.

Les deux frégates, armées à Brest, mirent à la voile le 1^{er} août 1785, touchèrent à Madère, à Ténériffe, et se dirigèrent vers le sud-ouest : elles devaient doubler le cap Horn pour se rendre dans le grand Océan. On observa dans cette traversée la position des îles de Martin-Vaz et de la Trinité, et l'on relâcha à Sainte-Catherine du Brésil : le cap Diégo qui forme la pointe occidentale du détroit de Le Maire fut relevé le 25 janvier 1786 ; et, après avoir heureusement dépassé le cap Horn, les navires se rendirent au Chili dans la baie de la Conception, en reconnaissant dans leur route quelques parties

de la côte Magellanique. Les vaisseaux se dirigèrent ensuite vers l'île de Pâques où ils attériront le 9 avril, de là vers les îles Sandwich, et enfin sur les côtes nord-ouest d'Amérique, où l'on reconnut, à la date du 23 juin, le mont Saint-Elie.

En indiquant la direction des navigateurs, nous n'avons point à nous occuper ici des observations de diverse nature qui furent faites dans la traversée : ces remarques appartiennent spécialement au récit du voyage de La Pérouse ; mais nous ne pouvons passer sous silence les premiers malheurs d'une expédition qui devait se terminer d'une manière si désastreuse. La reconnaissance, les sondages d'une nouvelle baie, située près du cap *Beau-Temps*, occasionnèrent la perte si justement regrettée, de Descours, des jeunes de Laborde, signalés par un mérite prématuré et par leur union fraternelle, de plusieurs autres officiers et de quinze hommes d'équipage, qui, en traversant la passe de la baie, furent entraînés dans ses brisans, et engloutis par la violence des vagues. Ce lieu avait reçu le nom de Port des Français ; notre établissement n'y fut marqué que par un monument funéraire.

Le 30 juillet les deux frégates reprirent leur navigation. La Pérouse cherchait à ranger habituellement la côte dont il ne se tenait éloigné que de deux à trois lieues, et quelquefois moins ; de manière à pouvoir y prendre le relèvement de tous les points principaux ; mais sans déterminer d'une manière continue tous les détails de cette longue ligne de littoral, et sans pénétrer dans les passes des divers archipels qui en sont voisins. Il ne voulait relâcher qu'à Monterey, où les deux frégates qui avaient toujours navigué de conserve arrivèrent le 15 septembre, et il remit à la voile le 24 pour gagner

les parages de l'Asie. La Pérouse découvrit l'île Necker dans cette traversée; il reconnut l'extrémité septentrionale des îles Mariannes, et arriva le 3 janvier 1787 dans la rade de Macao. Son intention était d'y faire vendre les pelleteries dont on avait fait la traite sur la côte nord-ouest d'Amérique, afin d'en répartir le prix entre les équipages, et un marchand suédois se chargea de cette consignment.

On partit de Macao pour l'île de Luçon le 5 février, et le 28 on mouilla dans le port de Cavite. La Pérouse reconnut ensuite l'île Formose : il releva les îles Ponghou ou Pescadores, entra dans l'archipel de Likeu, navigua dans la mer Jaune qui s'étend entre la Chine et cet archipel, prit connaissance de l'île de Quelpaert, passa dans le détroit de Corée qui sépare le Japon du continent, et releva la côte de l'extrémité de cette presqu'île.

Après avoir déterminé quelques points de l'île de Nippon, les voyageurs revinrent vers l'occident sur les côtes de la Tartarie. Cette région n'avait pas été explorée par d'autres navigateurs européens : La Pérouse en observa avec soin les rivages, et il continua sa reconnaissance jusqu'au fond du long canal maritime qui sépare le continent de l'île de Séghalien, et que l'on connaît sous le nom de Manche de Tartarie. Il releva ensuite du nord au midi la rive occidentale de cette île, découvrit le détroit qui la sépare de l'île de Jesso, passage auquel on a donné le nom de détroit de La Pérouse, et poursuivit sa navigation vers le nord, entre l'île Séghalien et le long archipel des îles Kuriles, dont il reconnut une partie, depuis le 15 août jusqu'au 5 septembre. Alors on aperçut les côtes du Kamtchatka; et le 6 septembre 1787, les deux frégates furent mouillées

dans la baie d'Avatcha devant le port de Pétropaulowski.

Ce fut dans cette contrée que le jeune interprète de l'expédition put se faire remarquer par des services habituels. Il devint l'intermédiaire de toutes les communications de La Pérouse avec le lieutenant Kaboroff, commandant du port; et , grâce aux soins de Lesseps et à l'obligeant empressement de cet officier, les astronomes formèrent à terre un établissement commode pour leurs observations, les naturalistes furent secondés dans leurs recherches, et entreprirent une ascension jusqu'au cratère du volcan le plus voisin de la baie d'Avatcha : aucun voyageur ne les y avait précédés.

Le Kamtchatka dépendait à cette époque du gouvernement d'Okotsk; et le colonel Kasloff-Ougrenin qui en était chargé visitait alors cette province et voulait tout y observer, dans la vue d'améliorer le sort des habitans. Il vint à Pétropaulowski pendant le séjour de La Pérouse; et sa politesse affectueuse envers les Français, dont il entendait parfaitement la langue, leur fit retrouver, aux extrémités de l'Asie, tous les agrémens d'une société européenne.

Huit jours après l'arrivée des frégates, Lesseps découvrit le malheureux Ivashkin, dont les compagnons de Cook avaient déjà publié la disgrâce. Ivashkin, exilé depuis plus de cinquante ans, avait été élevé en France : son éducation, sa figure aimable le faisaient alors remarquer : il devint page de l'impératrice Elisabeth, et officier dans le régiment des gardes Préobajenski; mais sa faveur fut passagère, et quelques propos indiscrets, tenus à la fin d'un repas, devinrent la cause de sa perte : il fut dégradé, reçut le knout, eut les narines fendues et fut exilé au Kamtchatka. Pendant vingt ans, Ivashkin

fut traité avec une extrême rigueur, et réduit à vivre au milieu des Kamtchadales du produit de ses pénibles chasses. Enfin son sort fut allégé; plusieurs gouverneurs d'Okotsk intercédèrent pour lui; on obtint qu'il pût habiter une ville de Sibérie; mais il s'était plié aux mœurs des Kamtchadales, et il se proposait de mourir au milieu d'eux. Portant sur lui la trace ineffaçable d'un cruel châtiment, et se voyant marqué du sceau des criminels, il cherchait à se dérober aux regards des étrangers, et il conservait la fierté de son caractère: son visage était mutilé, mais l'homme n'était pas flétri.

Ivaschkin avait été témoin en 1741 des obsèques de La Croyère, savant français qui avait fait partie des expéditions de Behring et de Tchirikoff: il indiqua le lieu de son tombeau, et La Pérouse y fit graver sur cuivre l'épithaphe suivante: « Ci-git Louis de Lisle de La Croyère, « de l'académie royale des sciences de Paris, mort en « 1741, au retour d'une expédition faite par ordre du « czar pour reconnaître les côtes d'Amérique; astro- « nome et géographe, émule de deux frères célèbres « dans les sciences, il mérita les regrets de sa patrie. « En 1786, M. le comte de La Pérouse, commandant les « frégates du roi *la Boussole* et *l'Astrolabe*, consacra sa « mémoire, en donnant son nom à une île, près des « lieux où ce savant avait abordé. »

Le capitaine Clerke, chargé après la mort de Cook, du commandement de son expédition, était mort et avait été inhumé en 1779 dans la même contrée; La Pérouse fit également graver sur cuivre l'inscription mise sur son tombeau; et le gouverneur d'Okotsk promit d'élever à ces deux hommes célèbres un monument plus digne d'eux.

Nous arrivons au moment où Lesseps doit se séparer

de l'expédition dont il avait fait partie pendant vingt six mois. Ses services comme interprète n'étaient plus aussi nécessaires, puisque les frégates allaient quitter les possessions russes pour se rendre dans les régions équatoriales : La Pérouse l'expédia en France avec les journaux de son voyage, et il s'en est ainsi exprimé dans sa relation : « Je crus rendre service à ma patrie, en
 « procurant à M. de Lesseps l'occasion de connaître par
 « lui-même les différentes provinces de l'empire de Russie, où vraisemblablement il remplacera un jour son
 « père, notre consul-général à Pétersbourg, M. Kasloff
 « me dit obligeamment qu'il l'acceptait pour son aide-de-
 « camp jusqu'à Okotsk, d'où il lui faciliterait les moyens
 « de se rendre à Pétersbourg, et que dès ce moment il
 « faisait partie de sa famille. »

L'aménité et les qualités aimables de Lesseps lui avaient promptement concilié la bienveillance de M. Kasloff : il laissait à bord des deux frégates de nombreux amis, et La Pérouse donna des regrets à son départ.
 « Nous ne pûmes, disait-il, quitter sans attendrissement
 « M. de Lesseps, que ses qualités précieuses nous avaient
 « rendu cher, et que nous laissions sur une terre étrangère, au moment d'entreprendre un voyage aussi long
 « que pénible. » Si nous rapportons le texte même de ses paroles, c'est que le bon témoignage d'un homme illustre devient le premier et le plus précieux de tous les éloges.

Lesseps partit, le 7 octobre 1787, de Petropaulowski où l'on ne comptait alors que quarante habitations : il entreprenait dans une saison rigoureuse un voyage par terre de plus de quatre mille lieues, et les communications étaient alors très difficiles. Il fallut, après avoir traversé le Kamtchatka jusqu'à Bolcheretsk, attendre

la saison du traînage : la caravane qui devait remonter vers le nord , et parcourir par un très long circuit tous les rivages de la mer d'Okotsk , ne partit qu'à la fin de janvier 1788 : elle se composait de trente-cinq traîneaux, conduits par des chiens, de l'espèce des chiens de bergers : il en fallait cinq pour un attelage ordinaire ; on en employait dix pour chaque traîneau de bagage, et beaucoup plus pour ceux du gouverneur d'Okotsk et de son nouvel aide-de-camp. La fatigue et la faim en firent bientôt périr une grande partie : on manquait de relais pour réparer cette perte ; les survivans ne suffisaient plus qu'à un petit nombre de traîneaux ; et Lesseps ayant une mission à remplir, reconnut la nécessité de se séparer d'un long cortège qui n'avancait qu'avec peine. Il ne garda que les guides indispensables, changea plusieurs fois pour un attelage de rennes celui avec lequel il était parti, et dut employer plusieurs mois pour parcourir dans toute leur longueur le Kamtchatka et le gouvernement d'Okotsk, pour se rendre à Yakoutsk, remonter le cours de la Léna, et arriver à Irkoutsk, situé dans le voisinage du lac Baïkal.

Ce voyageur profita de son séjour dans les principaux lieux où il dut s'arrêter, pour recueillir des informations sur les différentes peuplades répandues dans ces contrées, sur les Kamtchadales, les Koriaks, les Tongouses ; et il a enrichi de ces documens la relation de son voyage. C'est ainsi qu'en parcourant les *Ostrogs* ou villages du Kamtchatka, il décrit la forme des *Yourtes* ou demeures souterraines qui étaient celles des anciens habitans, celles des *Isbas* ou cabanes dont les parois sont composées de troncs d'arbres, couchés les uns sur les autres et entrelacés par leurs extrémités, celles des *balagans* ou habitations d'été, élevées à quelque dis-

tance du sol sur des poteaux plantés dans la terre. Lesseps, en peignant la manière de vivre des Kamtchadales, rappelle que la racine de sarana leur tient lieu de pain, qu'ils composent avec de l'ail sauvage leurs boissons fermentées, que la pêche des saumons, des truites, du hareng, du loup-marin, la chasse des rennes, des argalis, des renards, des loutres, des castors, des martres zibelines, sont leurs principales occupations. Ils aiment, dans leurs danses, à imiter les mouvemens des animaux sauvages et ceux de l'ours surtout : ils représentent sa démarche, ses jeux, ses habitudes, les mouvemens des petits autour de leur mère, leur agitation, leur défense quand le chasseur les poursuit.

La description de l'état physique du pays, de sa température, des tempêtes, des ouragans auxquels il est exposé, des eaux thermales de Natschivin, du cours des rivières, des phénomènes de plusieurs volcans, occupe notre voyageur ; et souvent il mêle à ces analyses le récit de quelques événemens propres à y répandre plus d'intérêt et de variété. On peut citer au nombre de ces aventures les plus romanesques celles de Beniowski, ancien officier polonais qui avait servi en 1769 sous les drapeaux de la confédération de Bar : il fut fait prisonnier par les Russes, qui l'envoyèrent en Sibérie et au Kamtchatka. On le vit bientôt paraître à Bolcheresk à la tête d'une troupe d'exilés : il se procura des armes, surprit la garnison et s'empara d'un navire à bord duquel il s'embarqua. Les informations de Lesseps ne vont pas plus loin ; mais nous lisons dans les voyages de Cook que Beniowski laissa dans les îles Kuriles une partie des matelots russes de son équipage, et qu'il se rendit dans l'île de Luçon et ensuite à Canton : là il obtint passage sur un vaisseau

français qui retournait en Europe; il fut admis au service de France, et en 1774 il gouvernait l'établissement français de Madagascar.

Le voyage de Lesseps à travers les contrées que fréquentent les Koriaks et les Tongouses lui offre l'occasion de faire de nombreuses remarques sur ces tribus, dont les unes sont sédentaires, dont les autres sont encore nomades. Des troupeaux de rennes sont leur principale richesse; ces peuples y trouvent leur nourriture et leurs vêtemens; ils ont de communs usages qui tiennent à la similitude de leur situation dans l'ordre social; mais leurs langues sont différentes; et Lesseps nous a donné un vocabulaire comparatif d'une partie des mots de leurs idiomes.

A son arrivée à Okostk, il vit construire les deux navires que l'on destinait à l'expédition du capitaine Billings, et il rencontra, quelque temps après, à Yakoutsk cet officier qui avait accompagné Cook dans son troisième voyage et que la Russie avait ensuite attaché à son service.

Le port d'Okostk était alors destiné aux principales relations qui s'établissaient avec la côte nord-ouest d'Amérique, pour la traite des fourrures, commerce important qui prenait de jour en jour une nouvelle extension. L'origine et les accroissemens de ce négoce attirèrent l'attention de Lesseps, et il a répandu sur ce sujet d'intéressantes notions dans son ouvrage: il y rappelle les progrès successifs des Russes dans les différentes parties de la Sibérie, situées à l'orient de la Léna. Les conquérans n'y trouvaient pas de fertiles campagnes à cultiver; mais la découverte des mines de la Sibérie occidentale les excitait à étendre plus loin leurs recherches: ils étaient d'ailleurs attirés par l'abondance et la

finesse des pelleteries : on commença des échanges , on construisit des forts , on s'avança de proche en proche jusqu'à la mer d'Okotsk et jusqu'au cours de l'Anadir. L'acquisition du Kamtchatka vint augmenter ce commerce. Des îles inconnues furent occupées ; c'étaient au midi les îles Kuriles qui se prolongeaient vers celles du Japon , et à l'orient les îles Aleutiennes qui s'étendaient vers la presqu'île d'Alaska. Un ancien plan manuscrit des îles Kuriles se trouvait dans les archives d'Okotsk : il fut communiqué à Lesseps , comme un témoignage authentique des relations établies depuis long-temps entre cet archipel et la côte d'Asie.

Le commerce de la Russie avec la Chine , dont Lesseps s'est occupé également , remonte vers l'année 1670 : il ne pouvait se faire que par caravanes , et il fut régularisé en 1689 par un premier traité. Les caravanes russes pénétraient d'abord jusqu'à Pékin , elles se sont depuis arrêtées sur les frontières. Pour donner au commerce des deux états plus d'importance , Lesseps jugeait qu'il serait utile à la Russie de faire partir d'Okotsk ou du Kamtchatka des navires qui allassent directement faire leurs échanges à Canton ou à Macao.

Les observations que Lesseps recueillit à Irkoustk sur les communications des deux empires sont les derniers développemens auxquels il se soit arrêté dans sa relation. En partant de cette ville il ne chercha plus qu'à poursuivre son voyage avec rapidité : un service de poste était établi ; on en avait remis la charge à des exilés , qui étaient tenus de pourvoir chaque station du nombre de chevaux nécessaires ; et Lesseps remarqua plusieurs fois la sévérité avec laquelle on punissait les moindres infractions de ces bannis. Il en rencontra plusieurs détachemens , conduits par des escortes mili

taires jusqu'aux lieux de leur exil : on les distribuait sur différens points de la Sibérie, pour les y attacher au travail des mines ou à d'autres pénibles emplois.

Lesseps avait à parcourir six mille verstes (quinze cents lieues), pour se rendre d'Irkoutsk à Saint-Pétersbourg. Il fit ce voyage en quarante-deux jours, en se dirigeant par les steppes de Barabinskoï, par la ville de Tomsk dont un Français, nommé De Villeneuve, était alors commandant, par Tobolsk qui venait d'être la proie d'un incendie, par Yecatherinbourg dans le voisinage de laquelle sont des mines d'or, par Casan, Makarieff, Nijeney-Novogorod et Moscou. Toute cette partie de la route à travers la Sibérie occidentale et la Russie d'Europe avait déjà été décrite par plusieurs voyageurs, et Lesseps s'est borné à renvoyer le lecteur à leurs relations, surtout à celle de Pallas : il était impatient de revoir sa patrie, et il arriva de Saint-Pétersbourg à Versailles le 17 octobre 1788. Le même jour il fut présenté au roi par le comte de La Luzerne, qui était alors ministre et secrétaire d'état de la marine, et Louis XVI l'accueillit avec un intérêt d'autant plus vif que ce prince avait lui-même tracé les instructions de La Pérouse : il donna au jeune voyageur un témoignage de sa bienveillance, en le nommant consul de France à Cronstadt.

Peu de temps après son retour en Europe, on y apprit la fin déplorable de M. de Langle et de onze autres personnes de cette expédition qui furent massacrées comme lui, le 11 décembre 1787, par les sauvages de l'île de Maouna qui fait partie de l'archipel des Navigateurs. Cet officier distingué avait eu pour Lesseps l'affection d'un père : une semblable perte lui inspira de profonds regrets.

C'était le second désastre de l'expédition de La Pé-

rouse. Les nouvelles que l'on reçut de lui étaient adressées de Botany-Bay, sous la date du 26 janvier 1788 ; et depuis ce temps il s'étendit un long, un éternel silence sur ses navigations ultérieures : le temps et la mort ont tout dévoré : nous n'avons recueilli que quarante ans après , par le capitaine Dillon , et par M. Dumont-Durville, notre honorable collègue, les derniers vestiges de son naufrage dans l'île de Vanicoro.

Nous nous sommes arrêtés long-temps aux voyages qui signalèrent la jeunesse de M. de Lesseps, parce qu'ils intéressent plus spécialement la Société de géographie, et qu'ils sont devenus, suivant le témoignage de l'auteur lui-même, l'époque la plus mémorable de sa vie. Depuis son retour en Europe, il parcourut la carrière consulaire, et il y fut quelquefois troublé par les orages de la révolution ou par les vicissitudes de la guerre. Devenu gendre du vénérable Ruffin, l'un de nos plus savans orientalistes et de nos agens les plus recommandables, il le suivit à Constantinople, et il y partagea les dangers de nos compatriotes, pendant la durée de notre expédition d'Égypte. Ses fonctions de consul-général en Russie furent suspendues deux fois, par la rupture de 1807 et par celle de 1812 ; et il fut nommé en 1815 consul-général à Lisbonne, où il remplit également, dans des circonstances difficiles, les honorables fonctions de chargé d'affaires.

Les connaissances de M. de Lesseps le mirent toujours à la hauteur de ses emplois : les agrémens de son esprit et la bonté de son cœur le firent rechercher : son caractère fut noble, et sa conduite honora le nom français. Estimé de son gouvernement, aimé dans les pays où il résidait, il emporte les regrets des hommes de bien, et la considération publique s'attache à sa mémoire.

EXTRAIT

DE DEUX LETTRES ADRESSÉES A LA SOCIÉTÉ DE
GÉOGRAPHIE PAR M. PALLEGOIX ,
Missionnaire français à Siam.

Bangkok , capitale de Siam , le 2 janvier 1832.

Messieurs ,

J'ai reçu avec satisfaction et reconnaissance la lettre que la Société m'a fait l'honneur de m'adresser le 8 juin 1830.

Puisque vous daignez m'admettre au nombre de vos correspondans , je mettrai tout le zèle possible à vous être de quelque utilité.

Je vous prie de m'adresser quelques questions sur les objets dont vous desirez le plus avoir connaissance touchant les contrées que j'ai à parcourir , c'est-à-dire le royaume de Siam , et les cinq petits états Laociens tributaires de Siam.

A peine vient-il ici chaque année un navire de Synapor , et ce royaume reste plongé dans la plus crasse ignorance.

Je prie la Société de me procurer une carte de Siam , la meilleure qu'elle puisse trouver , afin que dans mes fréquens voyages je puisse découvrir si vos cartes indiquent juste la direction du fleuve , des rivières , et des montagnes ; car je vois des erreurs extrêmes dans celles que j'ai apportées moi-même.

Je prends la liberté de vous envoyer un itinéraire de sept journées de chemin en remontant le fleuve Mènam

à partir de Juthia (dont le vrai nom est Outhaja qui signifie lieu de délices , jardin délicieux).

Dépourvu comme je le suis d'instrumens, je n'ai pas pu mettre dans l'observation et le calcul des distances une justesse mathématique.

Si Outhaja (Juthia), le 1^{er} août 1833.

Messieurs,

Je vous écris en 1832 pour remercier la Société de ce qu'elle avait daigné m'admettre au nombre de ses correspondans ; cette année-ci, je vous écris de nouveau non pas encore pour vous envoyer mes notes, qui sont trop en désordre , mais pour vous donner avis de mes travaux et vous demander s'ils vous seront agréables.

1^o Je compose un dictionnaire siamois et une grammaire de cette langue. J'ai déjà recueilli vingt mille mots ; néanmoins ce ne sera que dans trois ou quatre ans que je serai à même de vous l'offrir ;

2^o Mon ministère m'appelant maintenant au Laos, je ferai le même travail sur la langue laocienne, qui, du reste, a presque tous les mots siamois avec quelque altération et une prononciation différente ;

3^o Je fais aussi un vocabulaire de la langue Bâli, langue sacrée des Siamois ;

4^o J'ai recueilli un bon nombre de livres élémentaires de ces trois langues, que j'aurai l'honneur de vous faire passer avec les dictionnaires et grammaires ;

5^o Je compose peu-à-peu une sorte de tableau physique, moral et politique des pays que je parcours ; mais comme c'est un ouvrage de plusieurs années, j'ignore quand il sera en état de vous être offert ; car ce ne sera

qu'après avoir mûri et corrigé mes notes, que je pourrai les livrer à votre curiosité ;

6° Le Laos est un pays inconnu en Europe ; or, je suis sur le point d'y pénétrer, et mon intention est d'aller au moins jusqu'à *Vieng Channe* (1) située sur le fleuve du Camboge, saccagée par les Siamois en 1828, et fort mal désignée dans nos cartes sous le nom de Langteliang. Vieng Channe veut dire ville royale de la Lune. Il ne faut pas croire que ce soit la capitale de tout le Laos. D'après les renseignemens tirés des Laociens amenés en captivité à Siam et établis à la partie est du royaume, le Laos est un composé de huit ou dix petits états qui relèvent tous, les uns de Siam les autres de Cochinchine. Vieng Channe est l'état le plus considérable de tous, mais les autres états ne dépendent pas de lui et lui-même dépend du roi de Siam. La nation laocienne se divise comme en trois tribus Phoung Kháo (ventre blanc) Phoung dam (ventre noir) Phoung Khió (ventre vert). La 1^{re} ne se tatoue pas, la 2^e se tatoue en noir, et la troisième en vert. Chaque tribu a son dialecte ; malgré cela les trois tribus peuvent s'entendre mutuellement. Le caractère des Laociens est très doux, très hospitalier. On a écrit jadis qu'il n'y avait pas de voleur parmi eux ; cela pouvait être alors : car le roi de Vieng Channe punissait de mort les vols les plus légers ; mais depuis, ses sujets, poussés peut-être par l'extrême misère, se sont mis à voler comme les autres peuplades qui l'avoisinent. Je pourrais vous donner d'assez longs détails sur eux, puisque j'y ai déjà fait trois voyages, mais je crains encore qu'il ne m'échappe quelques erreurs.

(1) Il faut prononcer le *ch* comme *tí*, mais très adouci : *channe*, prononcez *tiannc*.

Itinéraire de JUTHIA à XAÏNAT (janvier 1831), en remontant le grand fleuve appelé Mènam (Mère des eaux).

N'ayant pas d'autre instrument qu'une boussole, je me contentai de noter les contours du fleuve, et surtout leur direction, le plus exactement que je pus. Je commence l'itinéraire à la sortie même de Juthia, en remontant la principale branche du fleuve.

Direction
du fleuve.

- O. O. N. Une lieue environ. Alors on voit un petit bras du fleuve à droite, dont nous retrouverons l'ouverture un peu plus haut.
- O. Un quart de lieue. Les deux bords du fleuve garnis de bambous et parsemés de cabanes isolées.
- O. O. N. Un quart de lieue. Vue d'immenses campagnes.
- O. 1/2 N. Un quart de lieue.
- O. O. N. Un demi-quart de lieue. Village appelé Tuk-Farang, c'est-à-dire Édifice européen. Il paraît qu'il y avait là autrefois un village chrétien, composé en partie d'Européens.
- N. O. Un demi-quart de lieue. Village appelé Maháphrâm, c'est-à-dire Grand-Brachmane. Là sont les ruines d'un grand collège fondé par les évêques français établis à Juthia.
- O. O. N. Un quart de lieue. Là, à gauche, s'ouvre un gros bras du fleuve qui va s'y rejoindre à six lieues au-dessous de Juthia. Là aussi le fleuve forme une petite île d'environ cent toises de longueur.

- N. N. O. Une demi-lieue. Petit bras qui remonte à droite. On y voit un village chinois appelé Bàn-Hoúa-Taphân.
- N. N. O. 1/2 O. Trois quarts de lieue. A droite, villages siamois. Une douane. Campagnes de riz. Les bords du fleuve s'élèvent insensiblement. On commence à trouver çà et là des bancs de sable où les barques ont de la peine à passer à cause du peu d'eau.
- N. O. Un quart de lieue.
- N. N. O. Un quart de lieue. A droite, Bàn-Nón (village des vers).
- N. N. E. Un demi-quart de lieue. Cabanes isolées.
- N. E. Un demi-quart de lieue. Cabanes isolées à droite et à gauche. Le fleuve bordé de bambous.
- O. Une demi-lieue.
- N. N. O. Un quart de lieue. Petite île.
- N. O. Une demi-lieue. A droite, village ; à gauche, petit bras du fleuve courant au midi.
- N. Une demi-lieue.
- N. N. O. Une demi-lieue. A droite, petit bras qui court vers Juthia.
- N. Un demi-quart de lieue. Gros bras qui remonte à droite.
- N. O. Un quart de lieue. A gauche, petit bras qui remonte à la ville nommée Háng-Thông. Campagnes de riz.
- N. E. Un demi-quart de lieue.
- N. N. E. Un quart et demi de lieue. Cabanes à droite et à gauche.
- E. Un demi-quart de lieue.
- N. Une demi-lieue.

- N. N. E. Un quart de lieue. Petit bras à gauche courant au S.-O.
- N. N. O. Un quart de lieue.
- O. O. N. Une demi-lieue.
- N. Un quart et demi de lieue.
- N. N. O. Une demi-lieue. A droite, bras du fleuve qui remonte au nord. Cabanes isolées. Point de bambous. Village garni d'une espèce de roseau grêle et fort élevé.
- N. N. 1/2 O. Une demi-lieue.
- N. N. O. 1/2 N. Trois quarts de lieue. Nombreuses cabanes à droite et à gauche.
- N. N. O. Trois quarts de lieue. Ville appelée Háng-thông (queue d'or); elle n'a guère que 1,500 habitans, mais c'est le siège d'un gouverneur assez puissant. Depuis Juthia à cette ville, les rivages se sont élevés insensiblement d'environ 10 pieds de hauteur. Le terrain y est très sablonneux, et on n'y trouve d'argile qu'à la profondeur d'une vingtaine de pieds. A l'extrémité de la ville, à gauche, est un petit bras qui remonte, dit-on, jusqu'à Xaïnàt (dont j'aurai à parler).
- N. E. Un quart de lieue. Banc de sable. A gauche, pagode remarquable par une superbe plantation de manguiers bien alignés, chose infiniment rare à Siam. A l'extrémité du contour, à droite, Bang-Kèo (village du verre), composé de près de cent familles chinoises et dix familles siamoises. Ce village est sur une pointe de terre terminée par un immense banc de sable. A droite, passé le village, gros bras qui court au midi et

rentre dans le fleuve à Juthia. Plantations de cannes à sucre.

N. N. O. Une demi-lieue. A droite, Bân-Hóm (village odoriférant). Là et dans les villages voisins, on cultive beaucoup de cannes à sucre, dont on évapore le suc qu'on réduit en petits gâteaux ronds.

N. E. Un quart de lieue.

N. Une demi-lieue à gauche, village appelé Talât-Krout (marché des cailloux). A droite, village appelé Tòu-Phô (village des peupliers).

N. N. O. Trois quarts de lieue.

N. N. E. Une demi-lieue. A gauche, village des Cailloux. C'est là que les bancs de sable commencent à devenir des bancs de cailloux. Là aussi, les rivages élevés sont couverts de broussailles, et on ne jouit plus que très rarement de la belle vue des campagnes de riz. On remarque aussi çà et là, dans les plaines, d'antiques palmiers comme jetés au hasard et sans alignement.

N. Trois quarts de lieue. A droite, petit bras presque à sec. Village du Chat et du Crocodile qui se battent.

N. E. Un quart de lieue. Cabanes disséminées sur les rives.

N. Une demi-lieue. Village du Crocodile qui pousse des cris.

N. N. O. Une demi-lieue. Nombreux villages malais.

N. O. Une demi-lieue un quart. Ile de 200 toises de longueur environ.

N. Un quart de lieue.

- N. O. Un tiers de lieue.
- N. N. O. Une demi-lieue. A gauche, village siamois.
- N. E. Trois quarts de lieue. Bras presque à sec à droite.
- N. N. E. Une demi-lieue.
- N. O. Un quart de lieue. Les rivages commencent à être garnis d'arbustes et bambous sauvages.
- N. N. E. Un quart de lieue. Village du Sable ; à gauche, village du Bétel. Le fleuve très profond, étroit et très poissonneux. Beaucoup de crocodiles. Pays presque inculte.
- N. N. O. Un tiers de lieue.
- N. E. Trois quarts de lieue. Vue claire d'une chaîne de montagnes situées à l'E. et qui court N. E. Leur distance estimée approximativement à huit lieues. Montant sur le rivage, on aperçoit peu de champs de riz, mais une quantité de petits bois formés seulement d'arbustes épineux.
- N. O. Une demi-lieue. Village de l'Eau rapide.
- N. Trois quarts de lieue. Là on rencontre une ville laocienne, bâtie sur les ruines d'une ancienne ville siamoise appelée Muang-Phrôm (ville des Archanges). J'ai visité ces ruines, qui ne consistent qu'en quelques pagodes et une longue enceinte carrée d'un mur qui est détruit. Ces Laociens, amenés en captivité au nombre d'environ deux mille, ont un gouverneur qui leur fait fabriquer de la chaux pour le service du roi de Siam. Une chose qui décèle les mœurs douces et hospitalières de ces Laociens,

c'est qu'ils ont fait un radeau muni d'un toit et amarré au bord du fleuve pour servir d'asile aux voyageurs, exemple peut-être unique dans tout le royaume de Siam.

- N. Un tiers de lieue.
- N. O. Une demi-lieue. Cabanes isolées et beaucoup plus rares.
- N. N. E. Trois quarts de lieue. A gauche, village Tête du désert (commencement du désert).
- O. O. N. Trois quarts de lieue; on voit déjà les traces du tigre sur le rivage; vastes forêts à gauche.
- O. O. N. Un quart de lieue.
- N. O. Une demi-lieue, village pégouan.
- N. N. E. Une demi-lieue; à droite le fleuve forme une branche qui court au sud-est et vient se réunir à lui à l'extrémité sud de Juthia. Un peu au-dessus de cet embranchement est une petite ville appelée Embouchure du village des Jujubiers; là se trouve une grande fabrique d'arak, il y a un mandarin chinois pour gouverneur, et la population, presque toute chinoise, peut se monter à deux mille âmes.
- N. N. O. Trois quarts de lieue. Désert. Bambous sauvages.
- N. O. Un quart de lieue.
- N. Un tiers de lieue.
- O. O. N. Un quart de lieue.
- O. Un tiers de lieue.
- N. N. O. Une demi-lieue; village des Buffles.
- N. O. Trois quarts de lieue; cabanes isolées.
- N. Une demi-lieue; village de l'Asyle, à droite et à gauche.

- N. N. O. Trois quarts de lieue. Campagnes de Riz.
- N. N. O. Un tiers de lieue.
- O. Un quart de lieue.
- N. N. O. Une demi-lieue. Rivage élevé. Le terrain change d'aspect, il est mêlé de grains de mine de fer en quantité.
- N. N. O. Un tiers de lieue. Désert.
- N. O. Une demi-lieue. Le fleuve fort étroit et parsemé de bancs de cailloux. Là commence une ville appelée Muang-In (ville des princes des anges) laocienne et siamoise, d'une longueur interminable, mais composée de cabanes assez clairsemées. On évalue le nombre des Laociens à mille, et celui des Chinois et des Siamois à deux mille. Il y a là un mandarin siamois. Ils sont laboureurs et cultivent aussi le bétel et le cotonnier. Le fleuve y est extrêmement poissonneux : dans un certain endroit, il est si rapide que ma petite barque à trois grandes rames ne pouvait pas monter.
- N. Une demi-lieue. Immense banc de sable. Le vrai lit du fleuve très resserré, ayant tout au plus vingt pieds de largeur.
- N. N. O. Trois quarts de lieue. Suite de Muang-In, partie Siamoise; deux petites îles.
- N. Une demi-lieue. Suite de Muang-In; partie Laocienne.
- N. N. E. Un quart de lieue. Suite de Muang-In; partie Laocienne.
- N. N. O. Trois quarts de lieue. Désert.
- N. 172 O. Une demi-lieue. Absolument désert. Croco-

diles nombreux dans le fleuve. Singes et paons sur le rivage.

N. O. Trois quarts de lieue. Arbres chargés de gros pélicans qui nagent par troupes sur le fleuve sans presque s'enfuir à l'approche du voyageur. Désert.

N. N. E. Un quart de lieue. Quelques cabanes éparses.

O. Une demi-lieue. Désert. Bambous sauvages.

N. Trois quarts de lieue. Le fleuve rapide. Banc de sable. D'un coup de filet nous prenons un crocodile qui nous échappe. Le poisson est si abondant qu'il saute dans ma barque.

N. N. O. Une demi-lieue. Village du Cheval à droite. Grande plantation de bananiers.

N. Trois quarts de lieue. Désert. Aspect sauvage des rives.

N. N. O. Un tiers de lieue. Commencent les grands arbres des hautes forêts. Arbres résineux d'un port magnifique dont on tire une espèce de vernis inconnu en Europe.

O. O. N. Une demi-lieue. Village des cotonniers (arbres); j'ignore le nom de ce grand arbre qui, presque sans feuillage, porte une quantité de grosses gousses remplies d'un duvet fort semblable au coton, mais inférieur à celui du cotonnier arbuste. A gauche, village des Trois-Rois situé presque au pied de la première colline qu'on rencontre et qui termine la grande plaine de Siam que j'estime avoir cinquante lieues de longueur et quarante dans sa plus grande largeur. La colline des Trois-Rois est bien boisée et c'est dans les forêts des environs qu'on

fabrique avec la résine des gros arbres les torches dont on se sert ici en guise de chandelles.

N. O. $1\frac{1}{2}$ N. Trois quarts de lieue. Rivages déserts.

N. N. O. Un tiers de lieue.

N. Une demi-lieue. On commence à rencontrer de petites roches dans le lit du fleuve, et le terrain de la rive est presque tout composé de globules ferrugineux.

N. O. Une lieue; village des Cannes à sucre, à gauche. L'inondation annuelle et qu'on peut appeler générale n'arrive pas ordinairement jusqu'à ces terres élevées, non plus qu'aux autres villages en montant vers le nord; il arrive cependant certaines années que des pluies extraordinaires occasionnent des inondations passagères, quoique le rivage ait plus de quarante pieds au dessus du niveau ordinaire du fleuve.

O. O. N. Trois quarts de lieue; village à droite et à gauche.

N. O. Une demi-lieue. Rivages droits et escarpés, minés par la violence des eaux dans la saison des pluies.

S. O. Trois quarts de lieue. Vue d'une multitude de collines éloignées du fleuve d'environ quatre lieues.

O. Une demi-lieue; village à gauche, cabanes éparses, rivages rocailleux, banes de cailloux.

S. Un tiers de lieue; désert.

O. Une demi-lieue; désert.

N. O. $1\frac{1}{2}$ N. Trois quarts de lieue. Là commence une

ville appelée Xaï-Nât (rivages magnifiques ou majestueux); les habitans fabriquent des torches, cultivent le bétel et le riz. Il y a un mandarin ou gouverneur.

N. O. Une demi-lieue. Suite de la ville de Xaï-Nât des deux côtés du fleuve. J'évalue les habitans tout au plus à 1,500, Siamois, Chinois, Laociens. A l'extrémité de la ville, grande pagode royale antique, décorée de figures et statues fort curieuses. Un peu au dessus de la ville, à gauche, débouche dans le fleuve un canal sablonneux que je trouvai à sec. Sa direction est au N. O. et il va aboutir de nouveau au fleuve à l'endroit où se trouve une ville appelée Lakhônue Saván (comédie du ciel). Un peu au dessus de Xaï-Nât, est une ville chinoise appelée Thà Soung (c'est-à-dire rive haute) où sont établies des forges dirigées par les Chinois. On y travaille le fer qu'on fouille dans les environs et qu'on y transporte à dos de buffle et d'éléphant. J'aurais voulu pousser ma course à plus de douze journées au nord; mais mes conducteurs, auxquels une si longue promenade était bien loin de faire plaisir, prirent le parti de se dire malades; et à mon grand regret, il me fallut redescendre ce fleuve que j'aurais désiré suivre jusqu'à sa source s'il m'eût été possible.

ITINÉRAIRE

DE LA CANÉE A CANDIE PAR RÉTHIMO,

ET DE CANDIE A LA CANÉE,

En revenant par Gortyne, les monastères d'Assomatos,
d'Arcadi et Réthimo.

Cet itinéraire serait un des plus utiles à l'avancement de la géographie, si le voyageur avait pu indiquer, comme dans le précédent, à la suite des distances observées avec tant de soin, les différentes aires de vent de la boussole. C'est un regret que nous devons exprimer ici, afin que l'auteur et ceux qui nous adresseront comme lui des documens puissent nous les envoyer encore plus complets. Néanmoins, nous devons beaucoup remercier l'auteur du zèle qu'il a montré dans cette description détaillée de la route qu'il a faite. Il serait à désirer que notre recueil fût rempli de renseignemens de cette nature.

Nous avons cherché à reproduire ici le texte même afin de ne pas changer la valeur des expressions.

	h.	m.
De la <i>Canée</i> aux <i>Salines</i> , fond du golfe de la Sude, toujours en plaine. (1)	45	
On côtoie la mer, on arrive auprès d'une <i>tour</i> .	30	
On suit une <i>chaussée vénitienne</i> , on rencontre encore deux <i>tours</i> , on arrive à une <i>fontaine</i> .	45	
(A 5 minutes de là, on est près d'une quatrième <i>tour</i> ; on domine la rade. 15 minutes après on perd la rade ou golfe de la Sude de vue, et on est au haut de la montée en 5 minutes).		
De la <i>fontaine</i> à la fin de la montée.	25	
<i>A reporter.</i> . . .	2	25

(1) On laisse à droite les jolis villages de *Nerochori* et *Tzikolaria*, en face des salines.

D'autre part. 2 25

(D'ici on se rend à un *Paleo-castro* qui est à gauche en allant à Rethimo. On suppose que ce sont les ruines de Minoa.)

On descend, et l'on découvre un très beau pays : c'est la *province d'Apocorona*. On rencontre *deux chapelles du moyen âge*, en ruines.

Du commencement de la descente à la 2^e chapelle.

40

On est alors dans un vallon délicieux, où huit à dix *sources* prennent naissance sous les pas des voyageurs; quelques-unes sont assez fortes pour faire aller un *moulin* à leur naissance. On a, à droite, *Pémonia*, *Offrès* (1); en face, à environ un lieue, le joli village de *Néo-chorio*. A une lieue de *Pémonia*, sur la droite, il existe un *reste de château fort* nommé *Kilio-mourou* (mille mesures); à gauche, on a *Armenous*, *Katzoufriana*, et plus bas *Kalivès*. (2)

Pour traverser ce vallon et arriver à *Néo-chorio*.

40

A reporter. 3 45

(1) Ces villages, ainsi que ceux de *Melidoni* et *Nipos*, sont sur la carte Lapie évidemment trop vers le sud.

(2) La carte présente ici des erreurs et des oublis. Le nom de *Katzoufriana* est porté comme *Caffonpiana*; et après *Armenous*, elle indique un autre village sous le nom de *Calsoussina*, qui n'existe pas. C'est une confusion, et ce village, par sa ressemblance avec *Katzoufriana*, est sans doute le même. Vers la hauteur, des villages qu'on nomme *Givaras*, *Cavalathori*, *I'amos*, ne sont pas indiqués. Vers la mer, on a indiqué sous le nom d'*Egremnos* un village qui n'existe pas. *Egremnos* en grec signifie *Champ stérile, aride*.

	h.	m.
<i>D'autre part.</i>	3	45
On s'engage dans un horrible chemin pier- reux, et l'on monte (vue magnifique) pendant		25
On redescend, on rencontre un <i>kan</i> détruit, et l'on arrive à une <i>fontaine</i> (eau excellente).		45
Peu après on traverse un <i>ruisseau</i> . Le pays est d'un fort joli aspect, mais le chemin est mauvais. On suit le ruisseau tout bordé de lauriers-roses. On voit peu après de très jolis <i>metoki</i> (métairies, maisons de campagne) sur la hauteur à droite; on traverse de nouveau le <i>ruisseau</i> , ce qu'on fait plu- sieurs fois. A gauche, on voit les <i>restes</i> d'un très grand mais très ancien <i>monastère</i> . On arrive au <i>moulin</i> .		
Depuis la fontaine jusqu'au <i>moulin de Camara</i> , qui est sur la gauche.		45
Le pays qu'on découvre sur la droite est tou- jours ravissant; on continue à voir <i>Offrès</i> , <i>Meli- doni</i> , <i>Nipos</i> . On traverse encore plusieurs fois le ruisseau. A gauche, on voit les villages de <i>Calamiti</i> et <i>Sopoli</i> (1). On arrive au <i>château</i> (vé- nitien) d' <i>Armyro</i> , flanqué de quatre tours. Tout près est une <i>fontaine</i> ; mais elle manque d'eau pendant les mois de juillet, août, septembre et quelquefois octobre. A côté de cette fontaine dont l'eau est excellente, surgit une <i>source</i>		
<i>A reporter.</i>	5	40

(1) Ces deux villages ne sont pas même indiqués sur la carte. Parmi les villages oubliés sont *Provalma*, *Cabatha*, *Filipo*, *Mathé*, *Calanizia*, *Caridi*. Les autres, quoique nommés, ne sont pas toujours bien placés : c'est un défaut commun à toutes les cartes qui ne sont pas le résultat d'une triangulation.

h. m.

D'autre part. 5 40

abondante, et qui fait aller un *moulin* ; mais cette eau est saumâtre, et elle purge. On trouve, ici un poste d'Albanais et on peut s'y arrêter. (*Armyro* veut dire eau salée.)

Du *moulin de Camara* à *Armyro* (le château) 30

On se dirige vers la mer. De la *fontaine* à la plage. 15

On longe la plage sur un très beau sable, et on arrive à un *pont cassé*. I 15

Pendant le trajet, qui est de la largeur du golfe d'*Armyro*, on traverse *cinq ou six torrens* qui vont se jeter dans la mer, et qui en hiver sont très dangereux. On voit sur la colline à droite, à distance d'environ une lieue, plusieurs *villages* tels que *Arcouvena*, *Drammia*, *Filaki*, *Castello* ; un peu au-delà du pont cassé, est *Episcopi*. (1)

Du pont cassé (où l'on traverse la rivière à gué) à la tour de *Caraca*. 20

Il faut descendre de cheval, à cause du mauvais chemin, 5 minutes avant d'arriver à cette tour, et ne remonter que 5 minutes après.

On côtoie la mer par un mauvais chemin, on monte et on descend plusieurs fois ; après avoir laissé deux tours à gauche, on arrive, en descendant, sur le bord de la mer ; on trouve là une *chapelle grecque ruinée*, tout près de laquelle est un *puits* dont l'eau, quoique à 30 on 40

A reporter. 8 »

(1) *Filaki* est indiqué sur la carte comme *Plaki*. *Episcopi*, qui est pourtant un assez grand village, est omis ainsi que *Gaidaropoli*, *Mouri*, *Kalsamanero*, *Priné*. — *Yerani* est sur la carte *Revani*.

	li.	m.
<i>D'autre part.</i>	8	"
pieds au-dessous du niveau de la mer, est fort bonne.		
De la tour de Caraca au <i>puits</i> .		40
On monte rapidement ; on trouve ensuite un pont sur un <i>ruisseau</i> très encaissé ; peu après on découvre <i>Réthimo</i> .		30
De là à un <i>autre pont</i> .		25
Ce pont est encore plus encaissé que le précédent. Il a double rang d'arches comme le pont du Gard.		
De ce pont à <i>Rethimo</i> , où l'on arrive en suivant la plage.		50
De la <i>Canée</i> à <i>Réthimo</i> .	10	25

Nota. On ne peut guère aller coucher de la *Canée* à *Réthimo*, parce que les portes ne s'ouvrent à la *Canée* qu'au lever du soleil et se ferment à *Rethimo* dès qu'il se couche. Comme le chemin est fatigant, il faut compter 2 ou 3 heures de repos, ce qui ferait 13 heures ; à moins que les jours ne soient fort longs (on peut pourtant gagner 2 heures en allant bon train), il faut coucher en route ; alors on s'arrête dans les villages de *Néo-chorio* ou d'*Offrès* ; on peut encore demander asile au monastère de ***

De Rethimo à Candie.

On suit le bord de la mer sur le sable, ou l'on traverse le village de <i>Pérévolia</i> , qui lui-même longe le rivage. Jusqu'à la fin du village.	25
<i>A reporter.</i>	" 25

D'autre part. » 25

On traverse une belle *plaine* marécageuse, coupée de sept torrens qui se jettent dans la mer et rendent cette route dangereuse en hiver. On rencontre plusieurs *puits*. La plaine est riche, mais peu cultivée. A gauche est la mer ; à droite, une colline sur laquelle on voit plusieurs beaux villages. Cette colline appartient à la belle province de *Milopotamos*, très riche en oliviers. (1)

De la fin de *Pérevolia* jusqu'à la fin de la *plaine*. 1 35

On monte, et l'on traverse un joli pays agreste, où l'on trouve un ou deux moulins abandonnés ; on redescend dans un *ravin* où il y a un *torrent*. 40

On remonte, et quand on est sur la hauteur, on découvre la province de *Milopotamos*, dont la vue est admirable, et où les oliviers sont comme une forêt. Quand on commence à redescendre, il faut mettre pied à terre, car le terrain étant en terre glaise la descente est très mauvaise, et les chevaux glissent continuellement. On arrive à un *ruisseau* auprès duquel est un *puits*. 50

De ce puits au village de *Pérama*. 25

A 5 minutes de là, on traverse la rivière de *Pérama*, auprès d'un pont auquel il manque une arche. Tout près du pont, sur le bord de la rivière, on rencontre une *fontaine* d'excellente eau. On traverse plusieurs fois la même rivière,

A reporter. 3 55

(1) Plusieurs de ces villages manquent sur la carte.

	l.	m.
<i>D'autre part.</i>	3	55
et après avoir franchi une montagne on arrive au joli village de <i>Daphnidès</i> .		
De <i>Pérama</i> à <i>Daphnidès</i> .	1	20
(Avant d'être à <i>Daphnidès</i> , sur la gauche, on voit le village de <i>Mélidoni</i> , auprès duquel se trouve une grotte fort remarquable).		
On traverse encore plusieurs fois le ruisseau, et on arrive à une fontaine délicieuse ombragée par des platanes.		20
Pour monter de cette fontaine au village de <i>Carasso</i> . (1)		5
(Si l'on ne veut pas coucher à <i>Carasso</i> , on continue sa route en plaine, la montée et la des- cente de <i>Carasso</i> étant très fatigante.)		
Au sortir de <i>Carasso</i> , forte descente qu'il est prudent de faire à pied.		15
On traverse le torrent et on arrive à un joli ruisseau.		25
A 5 minutes de là on trouve un puits. Ce pas- sage se nomme <i>Clephsinia</i> , du nom d'un village qui est tout près, sur la droite, en allant vers <i>Candie</i> .		30
Un autre puits. A deux pas de là, un joli ruis- seau ombragé de beaux platanes. On pourrait faire là une halte pour un repas; mais ces ruis- seaux n'ont souvent point d'eau pendant les trois ou quatre mois d'été.		
De ce ruisseau à la fontaine de <i>Cania-Oglou</i> .		40
<i>A reporter.</i>	6	30

(1) *Carasso* est indiqué sur la carte comme *Lasos*

D'autre part. 6 30

Cette fontaine est de toute beauté; elle est ombragée de beaux arbres, et toujours fort abondante: c'est donc la meilleure halte de la route.

De la fontaine au commencement de la montée qui conduit à *Damasta*. 50

Durée de la montée, qu'il faut faire en grande partie à pied, car le pavé est de marbre; toute la montagne étant une carrière de marbre blanc très beau. 20

De *Damasta*, par une horrible route, on arrive presque au sommet du mont *Strombolo*, d'où l'on aperçoit *Candie* et la pleine mer. 2 25

On descend fort rapidement le *Strombolo*, et on s'arrête, pour faire souffler les chevaux, à un *kan* où se trouve une bonne fontaine. Ce lieu se nomme *Servili*. (1) 1

De *Servili* à *Candie*, toujours en plaine. 1 30

De *Réthimo* à *Candie*. 13 35

Comme on ne peut pas faire cette course en un jour, on peut coucher à *Daphnidès* ou à *Carasso*, même à *Clephsinia*. On pourrait bien aller jusqu'à *Damasta*, mais c'est un village misérable. Quelquefois on pousse jusqu'à *Servili*, et le lendemain matin de bonne heure on est à *Candie*.

Pour aller de *Réthimo* à *Candie*, on prend quelquefois la route de *Melidoni*, qui se trouve avant d'arriver à *Daphnidès*. Dans ce cas, on traverse le joli village de *Fhodèles* ou *Fodèles*. La route n'est pas plus longue, mais encore plus mauvaise que celle de *Damasta*.

(1) A côté de *Servili*, la carte indique un *Daphnidès* qui n'existe pas.

De Candie au Labyrinthe.

	h.	m
La route directe est :		
De Candie à Daphnidès.	3	30
De Daphnidès à <i>Aya Barbara</i> (on écrit indifféremment <i>Aya</i> ou <i>hayia</i> , sainte).	1	55
D'Aya Barbara à <i>Ayos Deca</i> (les dix saints).	2	
D'Ayos Deca (voir ci-après) au <i>Labyrinthe</i> , en traversant les ruines de <i>Gortyne</i> .	1	10
	8	35

La route suivante quoique plus longue, est plus intéressante.

De Candie au *métoki de Cania-Oglou* (1), où il y a une excellente fontaine. 40

Quelques minutes après on est sur les ruines de *Gnosse*, dont il ne reste que quelques murailles de construction romaine.

(On voit sur la hauteur à droite, un village nommé par les Grecs *Fortessa*. C'est ce village dont les Turcs ont été maîtres pendant presque tout le siège de Candie.)

Du métoki de Cania-Oglou à *Maeridico*. 15

On voit ici des grottes assez profondes, ayant servi à des sépultures, de *Gnosse* sans doute.

Embranchement du chemin qui conduit à *Chersonèse*. 10

On laisse un pont à gauche, on suit le ruisseau et on arrive à un moulin. 5

A reporter. 1 10

(1) Ce Cania-Oglou était un des plus riches agas de l'île, qui a fait plusieurs constructions d'utilité publique.

	m.
<i>D'autre part</i>	1 10
Peu après on traverse le ruisseau; on laisse à droite un moulin. Sur la hauteur à droite, on distingue les ruines. On voit de là l'aqueduc qui conduit les eaux à Candie. (1)	10
Campagne aride en montant pendant	55
On descend jusqu'à <i>Cato-Archanès</i> (bas Archanès).	15
Commencement d'un joli vallon un peu resserré. On arrive à Archanès, où l'on récolte d'excellent vin.	30
Jusqu'à la fin du terrain cultivé.	30
On descend jusqu'à une rivière (terrain sans culture)	1
(Au milieu de la descente on trouve un ruisseau.)	
De la rivière à <i>Kanli-Castel</i> . (2)	30
C'est une très ancienne forteresse qui entourait un rocher. Il y a des murs encore en bon état, et la position de cette forteresse, d'où l'on a une belle vue, est faite pour piquer la curiosité.	
Au-dessous du fort est un village à quelques minutes duquel il y a une excellente fontaine où l'on est très bien pour une halte.	
De Kanli-Castel on arrive en descendant à une rivière.	25
<i>A reporter. . . .</i>	5 25

(1) A 30 minutes de là se trouve un village nommé *Silamos*, qui n'est pas indiqué dans la carte.

(2) *Kanli-Castel*, qui signifie Château du sang, est indiqué sur la carte comme *Cani-Castel*.

	h.	m.
<i>D'autre part.</i>	5	25
De la rivière qu'on traverse, à Daphnidès. (1)		35
De Daphnidès à <i>Venerata</i> .		20
En descendant, on trouve à quelques minutes deux jolies fontaines de bonne eau.		
De <i>Venerata</i> à <i>Arieniki</i> (2), qu'on peut laisser un peu sur la droite.		20
La route passe auprès d'une église grecque détruite; on traverse un ruisseau.		5
On monte par une route ennuyeuse et aride pendant		50
On arrive à <i>Ayos-Thomas</i> (3) après avoir tra- versé un ruisseau.		20
Ce village est fort intéressant, non-seulement par la culture des cerises dont on exporte plusieurs bateaux pour l'Égypte, mais encore par sa po- sition. Le rocher sur lequel était situé le village a été partagé par un tremblement de terre, et des tombeaux taillés dans le roc se trouvent ren- versés çà et là. Ils sont fort grands, et, quoique vides maintenant, leur forme est faite pour ex- citer les recherches des archéologues.		
D' <i>Ayos-Thomas</i> à <i>Megali-Vrissi</i> .		20
On arrive à un point culminant où l'on aper- çoit la mer de <i>Lybie</i> . On distingue l'île de <i>Goze</i> .		25
On rencontre un puits.		20
<i>A reporter.</i>	9	"

(1) Il y a ici confusion sur la carte. Elle nomme ce village *Castel-Téménos*. Il y a aux environs de Daphnidès plusieurs villages qu'elle n'indique pas.

(2) Ce village n'est pas indiqué sur la carte.

(3) *Ayos-Thomas* est nommé sur la carte *Castel-Bonifacio*.

D'autre part. . . . 9 "

On passe auprès d'un cimetière turc dont on ne voit le village que 5 minutes après. D'ici on découvre les fertiles plaines de *Messara*. Ce village est *Cato-Mouliana*. (1) 5

Fontaine maintenant sans eau. 35

On laisse à gauche *Prévélina* (2), et l'on arrive à une jolie fontaine (bonne eau). 20

On arrive à un embranchement de route : à droite on va à Gortyne, à gauche à Ayos-Deca. La distance est la même. 15

Si l'on va à Ayos-Deca, on suit le lit d'un torrent, et si l'on va à Gortyne, on longe l'aqueduc qui conduisait les eaux à Gortyne. Le torrent est très encaissé et d'un effet très pittoresque.

D'Ayos-Deca à *Métropoli*. 15

D'Ayos-Deca à *Métropoli*, la terre est couverte de débris, et le dessin qu'en a donné Tournefort est encore exact : il doit y avoir eu peu de changemens dans ces ruines. En général, à quelques colonnes de granit près, on ne trouve aucun vestige de monumens helléniques ; toutes les constructions étaient romaines, c'est-à-dire en briques, pierre et ciment. Il existe vingt-cinq ou trente colonnes de granit qu'il serait facile d'embarquer, si on pouvait les utiliser pour quelque monument en Europe, à *Ambeloussa*. 15

A reporter. . . . 16 45

(1) *Cato-Mouliana* et *Panomouliana* n'existent pas sur la carte, à moins que ce ne soit *Muglia* ; mais alors il est mal placé.

(2) *Preveliana* n'est pas sur la carte.

	h.	m.
<i>D'autre part. . . .</i>	10	45
D'Ambeloussa, qui est un fort joli village, à l'entrée du Labyrinthe.		40

Ainsi, pour aller de Candie au Labyrinthe en visitant <i>Archanès</i> , <i>Kanli-Castel</i> et <i>Ayos-Deca</i> , on met	11	25
--	----	----

D'*Archanès* on peut aller à *Ayos-Thomas* sans passer par *Daphnidès* qu'on laisse alors à droite; mais l'essentiel est de voir *Kanli-Castel*.

On peut très bien coucher à *Archanès*, à *Daphnidès*, à *Ayos-Thomas*, à *Ayos-Deca* et à *Ambeloussa*. Tous ces villages offrent quelques ressources. Toutefois, ici comme dans toute la Crète, il faut porter avec soi son lit et une cantine contenant provisions ou du moins du pain, et quelques ustensiles de cuisine. D'ailleurs, on est parfaitement bien accueilli partout.

Si l'on veut aller par la route directe, on peut très bien coucher à *Ambeloussa*; le lendemain de grand matin, voir le *Labyrinthe* et retourner coucher à *Candie*.

Le Labyrinthe est à-peu-près comme l'a décrit Tournefort; il n'y a eu que peu d'éboulemens; on s'y promène maintenant sans ficelle, parce qu'on a pour guide des Grecs qui ont fait pendant la révolution leur retraite de cette caverne. (1)

(1) J'ai trouvé plusieurs fois le nombre 1700, qui est de la main de Tournefort; le nom d'*Ambriel*, son dessinateur; les noms de *Savary*, *Mathieu Dumas*, *e'c.*, et une foule d'autres indiqués par Tournefort ou écrits depuis sa visite.

Du Labyrinthe à Réthimo,

Par Assomatos et Arcadi.

h. m.

D'Ambeloussa on prend la direction de la mer.
On laisse à gauche les villages d'*Alicani*, *Bobia* (1)
jusqu'à une fontaine du village de *Copériana* (2). 40

Petit village de *Mirès* (3). 15

On rencontre le *Lethé*, mais on ne le traverse
pas. 30

(De l'autre côté, on voit en face de soi le vil-
lage de *Petro-Kephalé*.)

On s'éloigne un peu du *Lethé*, que l'on re-
trouve à. . . 30

On passe sous l'arche d'un aqueduc. 5

3 ou 4 minutes après, on voit sur sa droite le
joli village de *Vorou*; la campagne est des plus
riches et des plus belles.

On traverse une petite rivière qui se jette dans
le *Lethé*. 10

On en traverse une autre. 20

De l'autre côté du *Lethé* on voit *Aya-Triada*. (4)

La plaine est magnifique. De la rivière à *Thibaki*. 20

De *Thibaki*, qui est à peu de distance de la
mer, on se dirige vers la montagne; on trouve
un ruisseau. 20

A reporter. . . . 3 10

(1) *Bobia* n'est pas sur la carte.

(2) *Caporiana* est sur la carte *Castel-Nuovo*.

(3) *Mirès* n'est pas sur la carte.

(4) *Aya-Triada* ou *Hayia-Triada*, qui en grec veut dire Sainte-Trinité, est indiqué sur la carte comme *Hôdytria*. Il y a bien un peu de conformité; mais cela prouve que les noms ont été donnés par des personnes ignorant le grec.

	h.	m.
<i>D'autre part.</i>	3	10
Un autre.		25
On commence à monter ; on arrive à <i>Clima</i> (1).		10
On peut se rendre directement d'Ambeloussa à <i>Clima</i> , et l'on abrégérait d'une heure ; mais il vaut mieux passer par <i>Thibaki</i> , à cause du beau chemin.		
On arrive à la fin de la montée.		25
En commençant à descendre, on trouve à 2 minutes une fontaine, et à 10 minutes une autre plus abondante.		
Du commencement de la descente jusqu'à <i>Salla</i> (2).		15
Fontaine.		30
Un ruisseau à la fin de la descente (3).		10
On remonte pendant 10 minutes, et on est à <i>Vasiliako</i> (4).		10
De <i>Vasiliako</i> à <i>Apodoulo</i> , où l'on trouve une eau abondante.		20
Fontaine.		10
On contourne le mont <i>Ida</i> , qu'on a à droite.		
En face du torrent qui descend de cette montagne.		35
On continue à descendre, et on traverse ce torrent.		15
On monte pendant quelque temps, puis on descend. Du torrent à la fin de la descente.		35
<i>A reporter.</i>	7	10

(1) La carte indique la rivière ou ruisseau *Climatiana*, mais n'indique pas le village de *Clima*.

(2) N'est pas indiqué sur la carte.

(3) On voit le village de *Platana*, non indiqué sur la carte.

(4) Non indiqué, quoique assez grand village.

	b.	m.
<i>D'autre part.</i>	7	10
On traverse un ruisseau.		30
On arrive à <i>Visari</i> ou <i>Cryo-Vryssi</i> .		5
On rencontre un ruisseau; on le côtoie pendant		15
On le quitte, et l'on parcourt un des plus beaux vallons de l'île, très boisé et produisant des fruits de toute espèce.		
On arrive au monastère d' <i>Assomatos</i> .		50
Du monastère on prend, à droite, un chemin escarpé à travers un bois de châtaigniers, presque toujours montant et descendant. On trouve une <i>fontaine</i> dont on dit que les eaux sont bonnes pour la gravelle.		60
On descend jusqu'à un ravin, puis on remonte, et on trouve une superbe <i>fontaine</i> très ombragée et propre à une halte.		30
On continue à monter pendant		10
Là on quitte le chemin, et on prend à droite un sentier escarpé, et l'on monte pendant		5
De là (où se trouve la fin de la montée) au monastère d' <i>Arcadi</i> .		45
Ce monastère, dans une position moins agréable que celui d' <i>Assomatos</i> , mais pourtant fort pittoresque, est très riche. On y trouve un logement convenable et des ressources en provisions. Pour aller du village d' <i>Ambeloussa</i> à <i>Arcadi</i> , la route est trop fatigante; il vaudrait mieux s'arrêter à <i>Assomatos</i> . On est passablement à <i>Apo-doulo</i> , et on peut s'y arrêter en partant au milieu du jour du Labyrinthe.		

D'autre part. 11 20

On descend d'Arcadi en se dirigeant vers le
nord. On traverse un *pont* sur un ruisseau. 10

On rencontre une *fontaine* bien ombragée. 25

De la fontaine à *Amnatos*. 15

D'Amnatos à une rivière. 55

On arrive à *Pigii*. 20

On côtoie un ruisseau qu'on traverse au bout de 5

On rencontre un *puits*. 15

On se trouve assez près de la mer ; on traverse
deux ou trois des torrens dont j'ai déjà parlé
dans l'itinéraire de Réthimo à Candie , et on
arrive au commencement des jardins de Réthimo
ou village de *Pérévolia*, qui en grec signifie jardin. 25

Du commencement des jardins à *Réthimo*,
soit qu'on suive la rue du village ou la plage. 25

D'Ambeloussa à *Réthimo* par Assomatos et
Arcadi. 14 35

En partant de bonne heure d'Ambeloussa , on peut ,
en faisant une petite halte à *Thibaki*, aller déjeuner à
Apodoulo, 5 35

Et aller coucher au monastère d'*Assomatos*. 3 15 } 8 50

D'Assomatos on va déjeuner à *Arcadi*. 2 30 } 5 45

Et on se rend à *Réthimo* en 3 15

14 35

Comme on arrive de bonne heure à Réthimo , on
peut en partir encore le soir , et aller coucher , soit à

Archipopoulo ou à *Episcopi* ; le lendemain on se rend à la *Canée*.

Mais le vent de terre soufflant tous les soirs, on peut, à Réthimo, louer une barque qui en quelques heures, pourvu que la mer ne soit pas forte, vous conduit au fond du golfe de la *Sude*. De là à la *Canée*, il faut une heure et demie à pied.

Ou bien on débarque au château de la *Sude*, et, en se faisant, de là, porter au lazareth, qui est en face, on arrive en trois heures, à pied, à la *Canée* par le pays pittoresque de *l'Acrotyri*.

EXPÉDITION MERCANTILE

DANS L'INTÉRIEUR DU SUD DE L'AFRIQUE.

(Extrait du journal des *Missions évangéliques*.)

Un passage du journal de Graham Stown, reproduit par le journal asiatique, renferme les détails suivans sur un voyage entrepris dernièrement dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, par deux négocians de la ville du Cap, MM. Hume et Mallon. (1)

Ils quittèrent Lattakou au mois de juin 1832, et après avoir traversé la rivière Lampoupo, qui se jette dans la baie de Delagoa, à quelque distance plus loin que le dernier point atteint par M. Whittle, ils se dirigèrent à l'ouest, et longèrent pendant neuf jours le Nacongo, qui est une branche du Lampoupo. De là, après huit jours de

(1) A leur arrivée en Afrique, les derniers missionnaires français partis pour ce pays ont eu une entrevue avec M. Hume, et ont reçu de lui des renseignemens précieux sur le pays qu'il a parcouru.

marche au nord, ils atteignirent les Ba-Kass, tribu de Béchouanas, et à deux journées plus au nord, ils trouvèrent les Manguetos, autre tribu de Béchouanas, habitant un pays coupé par de nombreuses collines, possédant beaucoup de gros et de menu bétail, et cultivant du blé en abondance. Arrivés à ce point de leur voyage, ayant suspendu à midi un perpendicule, ils trouvèrent que l'ombre qu'il projetait au nord était presque imperceptible ; d'où l'on peut inférer qu'ils n'étaient pas loin du tropique.

Après avoir achevé dans ce pays leur cargaison d'ivoire, ils revinrent sur leurs pas, en prenant la direction sud, et arrivèrent, après seize journées de marche, à la rivière du Loup, visitée auparavant par M. Moffat. Cinq jours après, ils étaient dans le pays habité par le chef Sobiquac, et douze jours plus tard ils étaient de retour au Kourouman. Les mœurs des tribus qu'ils ont rencontrées sur leur route sont en général celles des Béchouanas. Le pays est plat, couvert de bois et de pâturages, mais mal arrosé. Le gibier y abonde, surtout les girafes, dont ces messieurs ont vu des centaines à-la-fois. Ils ont trouvé chez les Manguetos (ou Bamanquetos) quelques articles de manufacture portugaise, que les indigènes s'étaient sans doute procurés sur la côte de Mosambique ou à la baie de Delagoa. Anciennement il paraît qu'il se faisait un grand commerce d'ivoire entre la tribu des Maloquins (probablement les mêmes que les Ba-quins) et les colonies du nord de la mer.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 4 juillet 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet, intendant général de la liste civile, annonce qu'il vient d'autoriser une nouvelle souscription des Bibliothèques de la couronne au Bulletin de la Société ainsi qu'à son recueil de Voyages et de Mémoires. La Commission vote des remerciemens à M. le comte de Montalivet.

M. le docteur Reumont, de Florence, remercie la Société, dont il vient d'être reçu membre, et il lui annonce diverses communications, entre autres une notice sur les nouvelles publications géographiques qui ont paru en Toscane.

M. Galindo adresse de nouvelles recherches chorographiques sur la province de Guatemala, avec plusieurs journaux mexicains qui en ont rendu compte. Sur sa demande, la Commission centrale décide qu'il sera envoyé à ce correspondant plusieurs numéros du Bulletin dans lequel ont été insérés ses premières recherches sur les antiquités de Palenqué.

MM. Vander-Maelen et Meisser adressent à la Société le Dictionnaire de la province d'Anvers, qui est le quatrième appartenant à la Description géographique de la Belgique; ils présentent en même temps, pour faire

partie de la Société, M. le professeur Perkins, chargé depuis plusieurs années de la construction de la plus grande partie des cartes publiées à l'établissement géographique de Bruxelles.

M. le lieutenant Alex. Burnes écrit de Londres pour faire hommage à la Société d'un exemplaire de son Voyage à Bokhara, accompagné de la carte des contrées qu'il a parcourues, et sur laquelle se trouve tracé son itinéraire. M. Eyriès veut bien se charger de rendre compte de cet ouvrage.

M. Beke écrit également de Londres pour faire hommage à la Société d'un ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Origines biblicæ or researches in primeval history*. — Remercîmens.

M. Eyriès offre à la Société, de la part des auteurs, la première feuille de la Carte sélénographique publiée par MM. Beer et Madler. M. Corabœuf est prié de vouloir bien rendre compte de cette carte lorsqu'elle sera terminée.

M. Eyriès offre aussi, de la part de madame veuve Brué, deux cartes de l'Amérique méridionale, l'une en quatre feuilles, l'autre en une seule. Ces cartes, dont M. Brué surveillait la gravure au moment de son décès, viennent d'être terminées et livrées à la publicité.

M. Eyriès est prié de transmettre à madame veuve Brué les remercîmens de la Société pour la remise de ces deux cartes qui sont reçues avec un vif intérêt.

M. d'Avezac, en rendant justice avec ses collègues au mérite et à la beauté des cartes qui sont en ce moment sous les yeux de l'assemblée, ne peut se dispenser d'y relever hautement une particularité dont il vient d'être frappé quant à la détermination des limites communes des Guyanes française et portugaise : elle consiste dans

l'indication de ces limites à l'Oyapok, c'est-à-dire aussi loin que les prétentions les moins justifiées des Portugais se soient jamais avancées. La fixation définitive des limites dont il s'agit est, il est vrai, une question diplomatique encore pendante ; mais elle est fondée sur une question géographique qu'il importe de poser nettement. Les derniers traités ont remis les deux pays sous l'empire du traité d'Utrecht, qui attribuait au Portugal les terres du *Cap Nord* situées entre la rivière des Amazones et celle de *Japoc* ou de *Vincent Pinson*, et interdisait aux Français de dépasser cette même rivière de Vincent-Pinson. Or, nul géographe ne peut avoir l'idée de contester que la rivière de Vincent-Pinson la plus septentrionale, est celle que La Condamine a reconnue à quelques milles du Cap Nord, et auprès de laquelle il existe une autre petite rivière portant le nom de *Japoc*. De fait, nous avons conservé jusqu'en 1793 une mission et un poste militaire au Macari, à la hauteur du Cap Nord.

M. Eyriès appuie l'observation de M. d'Avezac de considérations puisées dans l'histoire des navigations de Vincent Pinson, dont il a fait une étude particulière, ce qui lui a donné l'occasion d'examiner avec une attention spéciale la question qui vient d'être rappelée.

M. Jomard communique à l'assemblée quelques détails qui lui sont parvenus sur les circonstances qui retardent la publication des cartes du voyage du capitaine Ross. Il dépose sur le bureau une carte que vient de publier M. Arrowsmith, et sur laquelle on a indiqué en petit, d'après des documens originaux, les nouvelles découvertes du capitaine au nord de l'Amérique.

Le même membre annonce que le voyage de M. Linnant dans l'intérieur de l'Afrique orientale a été différé

jusqu'ici par ses fonctions d'ingénieur des canaux de la Haute-Égypte, et qu'il va l'être encore par le travail important que vient de lui confier le vice-roi.

M. Linant est chargé du barrage qu'on doit exécuter à Bathn el-Beqreh (ventre de la vache), afin de soutenir le niveau du Nil à une plus grande élévation, et alimenter ainsi, au profit de l'agriculture, trois grands canaux dont la prise d'eau sera de ce côté, savoir, un canal qui traversera le Delta du sud au nord, un autre à l'orient de la branche de Damiette, et le troisième à l'occident de la branche de Rozette.

M. Roux de Rochelle rend compte de l'ouvrage de M. le docteur Guyétant sur l'agriculture et la géographie physique du Jura. — Renvoi de ce rapport au comité du Bulletin.

Le même membre lit une notice sur les voyages de M. J.-B. Barthélemy de Lesseps, compagnon de Lapérouse, mort récemment consul général de France à Lisbonne.

La Commission centrale entend avec intérêt la lecture de cette notice, et elle la renvoie au comité du Bulletin.

Séance du 18 juillet.

M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance.

Ce procès-verbal est adopté après quelque discussion, sauf révision d'un paragraphe auquel il paraît convenable de ne donner qu'un moindre développement.

M. le commandant Delcros, nommé membre de la Commission centrale à la dernière assemblée générale, adresse ses remerciemens à la Société, et promet de contribuer activement à ses travaux.

M. Baradère fait hommage à la Société, tant en son nom qu'en celui de ses collaborateurs, des cinq premières livraisons de la *Collection des antiquités mexicaines*. Il demande qu'un rapport soit fait à la Société sur cet ouvrage, et qu'elle veuille bien prendre une décision pour le prix relatif à la description des ruines de Palenqué. Il annonce en outre qu'il doit partir le premier septembre prochain avec une expédition composée de deux dessinateurs, d'un ingénieur-géographe, d'un naturaliste, etc. L'expédition ira débarquer dans le Yucatan, afin d'explorer une ancienne ville qui se trouve à environ douze lieues de Mérida; elle se rendra ensuite dans l'île d'El-Carmen, à Palenqué, à Chiapas, Mitla, Xochicalco, Tezcucó et Mexico. Il prie la Société de vouloir bien lui remettre une série de questions et des instructions détaillées.

La Commission centrale adresse de vifs remerciemens à M. Baradère pour l'envoi de son intéressante publication. M. Jomard, déjà chargé du rapport sur la première livraison, est prié de rendre compte des livraisons suivantes, et de proposer des questions supplémentaires au programme publié. Enfin il sera répondu à M. Baradère que la Commission regrette de ne pouvoir décerner le prix avant l'assemblée générale qui suivra le 31 décembre 1835, époque de l'expiration du concours.

M. Vaughan, bibliothécaire de la Société philosophique américaine de Philadelphie, envoie au nom de cette Société la troisième partie du volume IV de ses *Transactions*. — Remerciemens.

MM. Albert-Montémont et Arthus Bertrand offrent à la Société, le premier, la 21^e livraison de sa *Bibliothèque universelle des voyages*, dernier volume des *Voyages autour du monde*, comprenant les relations des naviga-

teurs français du dix-neuvième siècle, Baudin, Freycinet, Duperrey, Dumont-d'Urville, Tromelin, Bougainville fils et Laplace; le second, les *Voyages du capitaine Basil Hall*, de la marine anglaise, au Chili, au Pérou et au Mexique. — Remerciemens.

M. Jomard dépose sur le bureau le procès-verbal de la première assemblée générale de la Société géographique de Berlin, lequel lui a été adressé par M. Ritter pour être offert à la Société de Paris.

M. Roux de Rochelle annonce le départ prochain de M. Codrika, consul de France à Campêche. Il fait part de son desir d'entrer en correspondance avec la Société, et il demande qu'une série de questions lui soit adressée.

Le même membre communique le dénombrement de la population des provinces Chiliennes de Valdivia et de Chiloë, fait en 1831. — Renvoi au comité du Bulletin.

L'heure avancée ne permet pas d'entendre la lecture de différentes communications de MM. Jomard et Warden.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 juillet 1834.

Par M. Al. Burnes : *Travels into Bokharu being the account of a journey from India to Cabool, Tartary and Persia; also narrative of a voyage on the Indus from the sea to Lahore with presents from the king of Great-Britain, etc., in the years 1831, 32 and 33, by lieut. Alex. Burnes, with an entirely new map, etc.* 3 vol. in 8°. Londres, 1834.

Par madame veuve Brué : *Nouvelle carte de l'Amérique méridionale et des îles qui en dépendent, dédiée à*

l'Académie royale des Sciences par A. Brué. 4 feuilles.
La même carte en une feuille.

Par MM. Beer et Mädler : *Mappa selenographica totam lunæ hemisphæram visibilem, etc.* — Première feuille. Berlin, 1834.

Par M. Beke : *Origines biblicæ or Researches in primeval history.* Londres, 1834. Premier volume.

Par MM. Vander-Maelen et Meisser : *Dictionnaire géographique de la province d'Anvers.* Bruxelles, 1834. 1 vol. in-8°.

Par M. le comte de Bylandt : *Résumé préliminaire d'une théorie des volcans.* Paris, 1834, 2^e édit., in-8°.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 37^e et 38^e livraisons.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de juin.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juin.

Par la Société d'agriculture de Rouen : 52^e cahier de l'*extrait de ses Travaux.*

Par MM. les directeurs : Numéros 58 et 59 de l'*Institut*, et numéros 12 et 13 de l'*Echo du monde savant.*

Séance du 18 juillet.

Par M. Baradère : *Antiquités mexicaines.* — Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix, ordonnées en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenqué; accompagné des dessins de Castañeda et d'une carte du pays exploré, etc.; par MM. Alex. Lenoir, Warden, Farey, Baradère et de Saint-Priest. — 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e livraisons, in-folio. Paris, 1834.

Par la Société Philosophique de Philadelphie : le volume iv, 11^e partie de la nouvelle série de ses *Transactions*.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 21^e livr. , dernier volume des *Voyages autour du monde* (Voyages de Baudin , Freycinet , Duperrey , Dumont-d'Urville , Tromelin , Bougainville fils et Laplace).

Par M. Arthus-Bertrand : *Voyage au Chili , au Pérou et au Mexique , pendant les années 1820 , 21 et 22* , par le capitaine Basil Hall. 2 vol. in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : 39, 40 et 41^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par M. Morin : *Correspondance pour l'avancement de la météorologie* (6^e mémoire), 1 vol. in-8°.

Par M. Ritter : *Procès-verbal de la première assemblée générale de la Société géographique de Berlin* (année 1833-1834).

Par MM. les directeurs : *l'Institut*, numéros 60 et 61, et *l'Écho du monde savant*, numéros 14 et 16.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RELATION

D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale,

Par Ihâggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

(SUITE).

NOTICE SUR LE TRACÉ GÉOGRAPHIQUE

D'UNE PARTIE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

J'ai voulu tenter une esquisse graphique des pays qu'Ebn-el-Dyn a mentionnés dans sa relation; et le besoin d'assurer des bases à l'itinéraire complexe du voyageur arabe m'a conduit à une investigation générale des élémens qui constituent le canevas géodésique d'une région beaucoup plus étendue: je me hâte de déclarer que tout en produisant un nouveau tracé, purgé de beaucoup d'erreurs antérieures, j'apprécie mieux que personne l'insuffisance d'un travail établi sur des données aussi imparfaites, et que nul autant que moi ne souhaite voir des déterminations plus certaines prendre la place des résultats simplement approximatifs auxquels j'ai été forcé de me borner.

Le desir de tracer sur une petite carte les itinéraires donnés par Ebn-el-Dyn, m'a conduit à rechercher

quelle carte déjà construite je pourrais adopter pour me servir de base ; j'avais d'abord jeté les yeux sur celle de M. Lapie , en deux feuilles (1), qui jusqu'alors était ce que l'on possédait de mieux sur ces contrées ; mais bientôt il fut lithographié , au Dépôt de la guerre , une nouvelle carte en trois feuilles (2), offrant sous plusieurs rapports des améliorations à celle de M. Lapie , et je me disposais à opter pour elle , lorsqu'un examen plus attentif m'y fit renoncer. Nul , certes , n'aura l'idée de contester l'habileté des géographes du Dépôt de la guerre , et moi-même moins que personne , car nul n'apprécie , avec une conviction si profonde , les admirables chefs-d'œuvre sortis de cette école pratique de géographie positive ; mais leur habitude même de n'employer que les excellens matériaux recueillis par leurs propres opérations , les rend mal habiles à tirer parti de mauvais matériaux ; ici commence le domaine de la géographie critique , qui appelle à son aide , au lieu des méthodes exactes , les tâtonnemens d'approximation , au lieu d'une juste confiance dans les données , une sévère discussion préalable de leur valeur , et pour la combinaison mutuelle des documens émanés de diverses sources , une étude spéciale des synonymies.

J'ai donc senti qu'il me fallait faire table rase de tous les travaux antérieurs , et construire à neuf une carte de la région dont Ebn-el-Dyn a donné la notice.

Les seuls itinéraires qu'il fournisse d'une manière suivie , conduisent depuis El-Aghouâth jusqu'à A'yn-el-Ssalâhh du nord au sud , puis , par embranchement ,

(1) Carte comparée des régences d'Alger et de Tunis , 1828.

(2) Carte des possessions françaises en Afrique et d'une partie de la régence de Tunis , 1833 (1834).

depuis El-Qolya'h jusqu'à Ghadâmes, de l'ouest à l'est. A'yn-el-Ssalâhh, Ghadâmes et la côte déterminent donc à-peu-près le cadre naturel de la carte; mais comme d'une part Ghadâmes s'appuie sur Tripoli, et qu'il y a, d'autre part, intérêt à montrer la liaison de A'yn el-Ssalâhh avec les autres dépendances de l'empire de Marok, j'ai étendu mon cadre à l'est jusqu'à Tripoli, à l'ouest jusqu'à l'embouchure du Ouâdy Noun.

Ne voulant donner qu'une esquisse à petit point, puisque j'ai adopté l'échelle d'un millimètre pour lieue géographique de 20 au degré (c'est-à-dire un 5,555,555°), et n'ayant d'autre but que de faire ressortir les rapports d'ensemble du pays d'Alger, soit avec les états limitrophes, soit avec la portion du désert qui en est voisine, je n'ai point dû me livrer à une discussion approfondie du détail des côtes, et je me suis borné à reproduire les travaux faits les plus récents et les plus dignes de confiance. J'ai d'abord choisi, pour canevas général, la *Chart of the Western division of the Mediterranean sea*, de Smyth, après l'avoir collationnée avec celles de Tosiño et de Gauthier; et sur ce canevas j'ai simplement substitué, à certaines parties de côtes, des relevemens plus récents ou mieux étudiés : ainsi, par des motifs que j'ai exposés ailleurs (1), c'est à la *general Chart of the hydrographical situation of Sicily*, du même Smyth, que j'ai emprunté le golfe de Hhamâmêt; M. Falbe m'a fourni les environs de Carthage; les relevemens édités de MM. Bérard et Dortet de Tessan m'ont servi pour le golfe de Qol et celui de Bougie, ainsi que

(1) Rapport verbal sur l'ouvrage de M. Falbe relatif à Carthage, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, deuxième série, tome 1, page 391.

pour la portion comprise entre Tedlis et l'îlot de Bendengel; et j'ai en outre puisé dans leurs travaux inédits la position de Scherschel et celle de Bone, ainsi que quelques autres qui n'ont avec mon travail qu'un rapport moins direct. A partir de l'îlot aux Colombes (Gezyret-el-Ihamâm) jusqu'aux îles des Dja'faryn, j'ai eu le relèvement du lieutenant de vaisseau Garnier, confirmé par les opérations plus étendues de MM. Bérard et Dortet de Tessen. La carte de Marok du lieutenant Washington, basée elle-même sur les travaux de Toffiño, de Badia, de Boteler et les siens propres, m'a donné la côte en-deçà du détroit depuis la petite rivière des peupliers (*Alamos*), et au-delà jusqu'auprès de Santa-Cruz; enfin, j'ai pris la suite, jusqu'à la rivière de Noun, dans la carte de Borda.

J'ai eu ainsi les positions suivantes des points de la côte sur lesquels s'appuie ma construction :

Tripoli.....	32° 54' N.	10° 51' E.
Qâbes	33.54	7.44
Sfaqs	34.44	8.20
Mehdyah.....	35.32	8.47
Sousah	35.48	8.21
Ihhamâmêt	36.20	8.22
Tunis.	36.46	7.51
Bone.	36.54	5.26
Ruines de Rusicade.....	36.53	4.33
Qol	37. 1	4.11
Gygel	36.50	3.24
Bougie.	36.46	2.44
Tedlis	36.55	1.35
Alger	36.47	0.44 E.
Scherschel.....	36.37	0.12 O.
Cap Ivi.	36. 8	2. 5
Embouchure du Schélif....	36. 3	2.10
Mostaghânem.....	35.57	2.12

Oran.	35.42	3. 0
Embouchure de la Tafnày..	35.19	3.50
Taouant.	35. 8	4.13
Embouchure du Molouyah..	35. 7	4.36
Cap Noun.	28.39	13.35
Embouchure du Ouâdy-Noun.	28.17	13.51

Dans l'intérieur, les travaux géodésiques de la brigade topographique d'Alger m'ont fourni les déterminations suivantes :

Qolya'h....	36°38' N.	0°27' E.
Belydah.	36.28	0.30
Mehdyah.	36.14	0,26

M. Falbe m'a donné

El-Legem (ancienne Thys- drus).....	35.20	8.27
--	-------	------

Enfin, j'ai emprunté à Badia, dont l'exactitude a été vérifiée, sur Marok, par le lieutenant Washington, les positions ci-après :

Ouetchdah.	34°41' N.	4° 8' O.
Tezây.	34.10	6. 0
Fès.	34. 6	7.19
Marok.	31.38	9.56

Les documens itinéraires qu'il est possible de rattacher à ces bases, comme élémens d'une triangulation grossière, sont à distinguer en plusieurs catégories : 1° Les routes parcourues et relevées par des voyageurs européens; 2° les voies romaines, dont la mesure était officielle, et nous a été transmise (non sans incertitudes) par l'itinéraire d'Antonin et la table Peutingerienne; 3° les routes rapportées en heures de marche par les indigènes; 4° celles qui ne sont mesurées qu'en journées de chemin; 5° les indications plus ou moins précises de distances et de gisemens fournies par les écrivains arabes, etc.

De ces diverses catégories, la première est évidemment celle à laquelle il y a lieu d'accorder le plus de confiance; et Shaw y tient le premier rang par l'étendue des lignes qu'il a suivies, et qui forment trois groupes en apparence indépendans, l'un entre Tunis et Qâbes, le second entre Bone et Alger, le dernier entre Alger et les montagnes de Tatcherah. Il n'est pas sans intérêt de rapporter ici ce qu'il dit lui-même de sa manière de voyager et d'estimer sa route; voici ce que porte, à cet égard, sa préface (1) : « Nos chevaux et nos chameaux
 « avaient généralement un pas uniforme, les derniers
 « faisant par heure deux milles et demi, les autres trois
 « milles géographiques de 60 au degré. La distance que
 « nous avions parcourue était d'abord comptée en heures, puis réduite en milles.... Je m'arrêtais ordinairement à midi pour prendre la hauteur méridienne du
 « soleil, et obtenir ainsi la latitude, relevant tous les
 « gisemens et directions de notre route avec une boussole de poche, dont je reconnus que la variation était
 « alors (en 1727) à Alger de 14° et à Tunis de 16° vers
 « l'ouest. Chaque soir, dès que nous étions arrivés à
 « notre gîte, j'avais coutume d'examiner à quelle latitude nous nous trouvions, combien d'heures, et dans
 « quelle direction nous avions marché pendant la journée, en tenant exactement compte des sinuosités et
 « des détours accidentels que nous avions faits hors de
 « la route directe. Quand notre chemin traversait des
 « montagnes et des forêts, ou que les plaines étaient
 « coupées de rivières (sans que des haies, murailles ou
 « clôtures nous causassent du retard ou de l'embarras),
 « il arrivait souvent que, après avoir marché huit heu-

(1) *Travels*, etc. London, 1757, page xjv.

« res, c'est-à-dire 24 milles, je trouvais, par la méthode
 « ci-dessus exposée, et en ayant égard aux longitudes
 « et latitudes, qu'il ne fallait pas porter l'estime au-delà
 « de 18 à 20 milles. »

Après cette explication préliminaire, je vais successivement reprendre chacune des trois sections de l'itinéraire de Shaw, et l'assujétir au nouveau tracé des côtes déterminé par les derniers relèvemens.

Commençons par celle de Tunis à Qâbes en passant par Qayrouân, Sobeythalah, Qafssah et Touzer. Dans ce long circuit, la route de Shaw n'est liée à la côte par des communications transversales qu'au seul point de Qayrouân, indiqué par le voyageur à 8 lieues dans l'ouest de Sousah, et à-peu-près à la même distance au sud-ouest d'Éhraqlyah; sa carte lui assigne une latitude de 35° 36' N., Sousah étant par 35° 39'. J'ai relevé ailleurs (1) l'erreur d'après laquelle les cartographes conservent à Qayrouân cette latitude, sans tenir compte du déplacement que doivent amener les corrections opérées dans le tracé du littoral, et j'ai réfuté la concordance admise par Shaw et d'Anville entre cette cité et le *vicus Augusti* des itinéraires romains. La carte du voyageur anglais ne met que 57 milles entre Tunis et Qayrouân; mais comme de Tunis à Qâbes il ne compte que 163 milles au lieu de 174 qui existent en réalité d'après les relèvemens et les observations modernes, il faut avoir égard à l'insuffisance de son échelle, et opérer en conséquence une correction proportionnelle sur toutes ses mesures de distances : les 57 milles indiqués plus haut se traduiront ainsi

(1) Rapport verbal sur l'ouvrage de M. Falbe relatif à Carthage, *Bulletin de la Société de Géographie*, deuxième série, tome 1, page 392.

en 60 milles au maximum, ce qui ne permet pas une latitude moindre de $35^{\circ} 46'$ pour Qayrouân : et ce chiffre conserve, à l'égard de la latitude véritable de Sousah, la minime différence qui résultait aussi des observations de Shaw. Quant à la longitude, elle se déduit de la distance sur Sousah, qui est de 8 lieues ou 24 milles géographiques d'après Shaw, mais qui doit être réduite à 22 milles d'après les données de Léon et de Marmol, de 21 à 24 milles d'après Dapper, à 21 milles d'après Lacroix ; employant la moyenne de 22 milles, Qayrouân me vient par $7^{\circ} 55' E$.

Sobeythalah est, toute correction faite, à 58 milles de Qayrouân d'après Shaw, qui ne lui attribue qu'une différence en latitude de $12'$ sur celle de Qayrouân, et la met à 100 milles de Theny et 35 milles d'El-Legem ; mais il faut tenir compte d'un rapprochement vers ces deux points, sollicité par les itinéraires romains : il est, en effet, bien reconnu que Sobeythalah est identique à l'ancienne Suffetula, Theny à l'ancienne Thenæ, El-Legem à l'ancienne Tysdrus. Or l'itinéraire d'Antonin, dans la route de Thenæ à Theveste, n'admet que 105 mille pas jusqu'à Suffetula, c'est-à-dire 84 milles géographiques au maximum. Le même itinéraire offre constamment, dans les routes de Carthage à Suffetula par Adruinetum, de Tusdrus à Theveste, de Theveste à Tusdrus par un autre chemin, et de Suffetula à Clypea, une distance de 36 mille pas entre Suffetula et Masclianæ, et une distance de 18 mille pas de Masclianæ à Aquæ Regiæ ; en tout 54 milles romains ou un peu plus de 43 milles géographiques de Suffetula à Aquæ Regiæ ; puis nous trouvons dans la table Peutingérienne une route d'Aquæ Regiæ à Thysdrus ainsi marquée :

Aquæ regiae.

Terento *xvj.*

Æliae *x*

Thysdro »

Le dernier chiffre manque, mais l'itinéraire d'Antonin y supplée dans le fragment suivant de la seconde route de Theveste à Thysdrus :

Aquæ regiae.

Germanicana M. P. *xxiv*

Eliae *xvi*

Tusdro. *xviii*

Dans *Æliae* ou *Eliae* on ne peut méconnaître, à l'un de ses cas obliques, un seul et même point, dont le nom, identique à celui de la Jérusalem romaine, rappelle pareillement celui d'*Ælius-Verus*. On ne saurait donc admettre la double leçon de la carte comparée de M. Lapie, qui transcrit d'une part *Achac*, et de l'autre *Elice*, et en fait deux mutations distinctes. En suppléant donc dans la table Peutingérienne le chiffre *xviii* entre *Elia* et *Thysdrus*, on aura une distance totale de 44 mille pas entre *Aquæ Regiæ* et *Thysdrus*, c'est-à-dire un peu plus de 35 milles géographiques, en sorte qu'il faudra compter au maximum 78 1/2 milles géographiques entre *Suffetula* et *Thysdrus*; or, en partant de la position assignée à *El-Legem* par M. Falbe, le concours de cette dernière mesure avec les 58 milles depuis *Qayrouân*, amenera *Sobeythalah* par 35° 22' N. et 6° 50' E., à 82 milles de *Thény*.

Qafssah est placée à son tour, d'après la route de *Shaw*, à 57 1/2 milles de *Sobrythalah*, avec une différence en latitude de 54' vers le sud, et une distance de 75 milles sur *Qâbes*; mais un raccourcissement est pareillement nécessité sur cette distance par les itinéraires romains, qui nous donnent la route de *Capsa* à

Tacapas , en passant par les Aquas Tacapinas , lesquelles correspondent sans contestation à El-Ihamuah. Si l'on s'en rapportait à l'itinéraire d'Antonin , tel qu'il nous est parvenu , la distance semblerait même ne devoir être que de 63 milles romains ou 50 milles géographiques entre Qafssah et El-Ihammah ; mais il y a évidemment une faute de copiste dans la série des noms de lieux , ainsi qu'on s'en peut assurer en comparant la route de Telepte à Tacapas d'Antonin avec celle de la table Peutingerienne. La première est ainsi énoncée :

ITER a Telepte Tacapas ,	M. P.	CLIL. Sic :	
Gemellas	xxii		
Gremellas	xxv		
Capse	xxiiii		
Tásarte.	xxxv		
Aguas Tacapinas ...	xxviii		
Tacapas	xviii		

La seconde , soigneusement relevée sur le *fac simile* de Scheyb , se lit ainsi :

Thelepte colonia.	
Vico Gemellas.....	xx
Capsa colonia	xxiiij
Veresuos.	xxiij
Thasarte.	xix
Silesua	xij
Aguas.....	xix
Tacapa.....	xvj

Il est évident que dans la première le copiste a fautive-ment écrit deux fois le mot *Gemellas* et a omis celui d'une mutation entre Capsa et Tacapas ; Capsa est ainsi éloignée de Telepte de 24 mille pas en trop , et rapprochée d'autant de Tacapas : la distance de Capsa à Tacapas , qui semblerait n'être marquée qu'à 81 milles romains par l'itinéraire d'Antonin , en résulte donc en réalité

à 105 mille pas. La route de la table Peutingerienne est dès-lors la plus courte : elle exige, réduction faite, que Qafssah ne soit point à plus de 71 milles géographiques de Qâbes, dont 58 1/2 de Qafssah à El-Hhammah et 12 1/2 d'El-Hhammah à Qâbes. Or El-Hhammah est placé, sur la carte de Shaw, à 10 milles ouest de Qâbes; dans un endroit de son texte il donne 4 lieues pareillement à l'ouest, mais dans un autre endroit il dit que c'est au S. S. O. de Qâbes qu'il faut chercher les Aquas Tacapinas (1); Smyth, dans sa carte du golfe de Qâbes marque le gisement S. O., et je me conforme à cette indication en établissant El-Hhammah par 33° 42' N. et 7° 35' E. Partant de là avec les 58 1/2 milles qui doivent concourir à Qafssah avec les 57 1/2 milles venant de Sobeythalah, je tombe vers 34° 25' N. et 6° 44' E.

Entre Qafssah et Qâbes, la route de Shaw fait un coude vers Tegewse et Toser, où l'on reconnaît aisément Thiges et Thusuros de la table Peutingerienne, Teqyous et Touzer des géographes arabes (2); Teqyous, à 39 milles de Qafssah et 71 milles d'El-Hhammah, tombera vers 33° 57' N. et 6° 12' E.; et Touzer, qui est à 12 milles S. O. de Teqyous, viendra par 33° 49' N. et 6° 3' E.

Entre Sobeythalah et Qafssah, Shaw a visité Cassarine qui est évidemment El-Qassryn de l'Edrysy (3), et Feriana où le voyageur eroit retrouver l'ancienne Telepte des itinéraires romains; cette coïncidence me paraît exacte, bien qu'elle ait été repoussée par M. La-

(1) Shaw, 1743, tome 1, pages 253 et 276.

(2) *Edrisii Africa*, de Hartmann, pages 251, 257.

(3) *Ibidem*, page 230.

pie. Ma construction amène Feryanah à 34° 54' N. et 6° 17' E., à 35 ou 36 milles géographiques de Qafssah, ce qui répond à merveille aux 44 mille pas de la table Peutingerienne, et aux 45 mille pas que donnera l'itinéraire d'Antonin après correction du double emploi de la mutation *Gemellas*.

Quant à El-Qassryn, il me vient par 35° 13' N. et 6° 27' E. De ce point se dirige vers le N. N. O. un embranchement de route conduisant à *Gellah at Snaan* (probablement Qala't-El-Atsnyn), à une distance de 48 milles en ligne droite, et tombant vers 35° 55' N. et 5° 59' E.

Avant de quitter l'état de Tunis, je placerai ici quelques lignes sur la position d'El-Kêf, dont les inscriptions locales ont démontré l'identité avec la *Sicca Venerea* des anciens, colonie phénicienne sans doute d'après l'étymologie de *Sokout-Bencut* que Selden a si bien démontrée (1). Shaw n'y est point allé, et tous les renseignemens itinéraires qu'il rapporte à ce sujet lui venaient du père Francisco Ximenez, religieux espagnol qui avait fait plusieurs voyages dans l'intérieur : il indique El-Kêf à 24 lieues O. S. O. de Tunis, puis il donne, sur les distances et les gisemens mutuels des lieux intermédiaires, des détails qui se résument ainsi :

Tunis.

Mezezil-Bab (Megez-el-Bâb). 10 lieues S. O.

Testoure (Destour) 2 — O.

Lorbuss (Elorbos) 5 — O. S. O.

Kef (El-Kêf) 5 — O.

Mais on voit que ces distances partielles additionnées ne produisent que 22 lieues effectives ; il est évident, à

(1) *De Düs Syris*, synt. 2, chapitre 7 ; voir aussi le quatrième livre des Rois, chapitre XVII, verset xxx.

la seule inspection de la carte, que cet itinéraire est incomplet, et qu'il manque une mutation entre Megez-el-Bâb et Destour; d'un autre côté, la combinaison des gisemens partiels, au lieu de conduire O. S. O., c'est-à-dire O. $22^{\circ} 30'$ S., donne une direction totale O. 35° S. et même O. 38° S. si l'on rétablit la mutation de Selouqyah à 2 lieues S. S. O. de Mégez-el-Bab.

Le relèvement de la route suivie, en octobre 1815, par le comte Camille Borgia, de Tunis à El-Kêf, et dont un calque m'a été obligeamment communiqué par M. Lapie, fournit un document beaucoup plus sûr. Il donne à El-Kêf un gisement vrai O. 30° S.; mais quant aux distances, elles sont tellement exagérées, ou, en d'autres termes, l'échelle qui les mesure est tellement raccourcie, qu'elle marque 40 lieues entre Tunis et El-Kêf; en supposant que ce soient même des lieues de poste, il en résulterait plus de 28 lieues géographiques, ce qui est encore trop; mais si l'on prend pour échelle la distance de Tunis à Megez-el-Bâb, estimée 10 lieues par Shaw, la longueur totale de la route ne sera plus que de 76 milles, ce qui est fort voisin des 24 lieues indiquées plus haut; transportant l'itinéraire de Borgia sur ma carte d'après cette base, je place Megez-el-Bâb à $36^{\circ} 32'$ N. et $7^{\circ} 13'$ E., Destour à $36^{\circ} 27'$ N. et $7^{\circ} 4'$ E., El-Kêf à $36^{\circ} 7'$ N. et $6^{\circ} 25'$ E.

Je n'aborderai pas la discussion des itinéraires romains qui pourraient lier ces points à ceux que j'ai précédemment placés; cette discussion est hérissée de questions trop ardues pour être traitées d'une manière transitoire. Je me bornerai à indiquer plus loin une seule liaison commune.

J'arrive à la route de Shaw entre Bone et Alger en passant par Constantine, Séthyf et Qala'h, avec embran-

chement de ce dernier point sur Tedlis. Ses longitudes entre Alger et Bone offrent une différence de $4^{\circ} 33'$ tandis que les observations les plus nouvelles portent cette différence à $4^{\circ} 41' 1/2$, équivalant sur le moyen parallèle de $36^{\circ} 50' N.$, à 225 milles géographiques. En corrigeant d'après cette base l'échelle trop restreinte de la carte de Shaw, on trouvera que son itinéraire constate en réalité entre Bone et Constantine une distance de 73 milles.

Constantine est, de plus, rattachée à Gysel par une distance de 16 lieues N. O., dont 5 jusqu'à Mylah et 11 ensuite jusqu'à Gysel, route que Shaw n'a point suivie et qui n'est dès-lors qu'un simple renseignement. Cette ville est en outre appuyée sur les ruines de Rusicade, dont la table Peutingerienne indique la distance à 67 milles romains, ou près de 54 milles géographiques; il est vrai que d'Anville, corrigeant cet itinéraire, a retranché 15 milles sur la distance de Rusicade à Villa-Seze, ce qui donne seulement 52 milles romains à compter pour la distance totale, ou environ $41 1/2$ milles géographiques; mais Pline nous fournit une distance plus courte (1), puisqu'il la fixe à 48 mille pas, équivalant à $38 1/2$ milles géographiques au plus; comme il est impossible de faire concourir en un même point les trois distances sur Bone, Gysel et Sokaykadah, je fais porter la modification nécessaire dès-lors à l'une des trois distances, sur celle qui offre le moins de garantie, celle sur Gysel, que je raccourcis de 5 milles, faciles à retrouver dans une brisure à Mylah. Constantine viendra ainsi par $36^{\circ} 22' N.$ et $4^{\circ} 4' E.$ Il faudrait même rapprocher encore un peu cette position de Sokaykadah, si l'on s'en rap-

(1) Histoire naturelle, livre xv, chapitre II.

portait au dire de Léon, qui ne compte que 35 milles de l'une à l'autre. Les renseignemens fournis par les indigènes représentent cette route comme égale à celle d'Alger à Mehdyah, laquelle est de 37 milles. Ces indications sont trop voisines de celle de Pline pour n'être point considérées comme une confirmation.

Pour le dire en passant, la question de la position de Saldæ et de Choba des itinéraires romains, si diversement résolue par Shaw et par d'Anville, trouve, dans les relèvemens de MM. Bérard et Dortet de Tessaü, des élémens de solution qui coïncident parfaitement avec la leçon que j'ai adoptée pour la distance de Coba à Igilgili dans la route de Saldæ à Rusicade, d'Antonin ; voici comment je rétablis la route entière :

A Saldis Russicade, .	M. P. CCXVII (1), <i>sic</i> :
Muslubio.....	XXVII (2)
Coba.....	XXVIII
Igilgili.....	XXVIII (3)
Paccianis.....	XXIV (4)
Chullu.....	LX
Russicada.....	L.

Coba devant se trouver ainsi à 28 mille pas d'Igilgili, c'est-à-dire à 22 172 milles géographiques, au plus, de Gygel, ne saurait coïncider avec Bougie comme l'a admis d'Anville ; mais les hydrographes français ont relevé précisément à cette distance de marche effective le long du rivage, auprès du petit mouillage de Mansouryah,

(1) Variantes: CXVII, CCCXVIII. La somme des distances de la table Peutengérienne n'est que de 216 mille pas, ainsi : de Saldæ à Muslubio, xxvj — Choba, xxviii — Igilgili, xxviii — Paccianis, xx iiij — Cul-lu, lx. — Rusicade, L.

(2) Variante : XXVIII.

(3) Variantes: XXVII, XXXIX.

(4) Variante : XXXV.

des ruines qui sont dès-lors évidemment celles de Choba; puis, à pareille distance de ces premières ruines, et à 3 milles au sud de Bougie, d'autres ruines qui dès-lors représentent nécessairement Muslubium; et Saldæ, qui est encore à 26, 27 ou 28 mille pas dans l'ouest de Muslubium, ne peut coïncider avec Bougie comme l'avait établi Shaw. C'est aux explorateurs modernes à retrouver les ruines de Saldæ sur la côte à une vingtaine de milles dans l'ouest de Bougie.

Entre Constantine et Bone, Shaw est passé à Gellamah, ou plus exactement Qâlemah, qui résulte de sa route à 33 milles de Bone et 48 de Constantine, c'est-à-dire vers 36° 26' N. et 5° 4' E.

C'est par là que la grande ligne de route que je construis actuellement se lie aux précédentes par Teyfâsch, que Shaw place à 6 lieues de Qâlemah, et qui s'appuie en outre sur Bone; car Teyfâsch étant l'ancienne Tîpasa (quoique Shaw, par une singulière transposition, la fasse correspondre à Teveste), et les ruines de l'ancienne Hippone royale gisant non loin au sud de Bone, la table Pentingérienne fournit entre ces deux points une route de 43 milles romains, ou environ 34 1/2 milles géographiques au maximum. Il résulte de la combinaison de ces deux distances, que Teyfâsch doit être établi vers 36° 18' N. et 5° 25' E.

Or Teyfâsch est lié, d'une part à Gellah par El-Gattar, suivant les indications que Shaw a recueillies, et d'autre part à El-Kêf ou Sicca-Venerea au moyen de l'itinéraire d'Antonin, qui fournit les distances de Tîpasa à Naraggara, puis de Naraggara à Sicca, et qui rattache en outre Naraggara à Hippone par Tagaste. Shaw remarque expressément que El-Gattar est une ville ancienne, de même que Tagilt qu'il met à 3 lieues N.N.E.

d'El-Gattar. Or, si nous admettons avec d'Anville qu'El-Gattar soit l'ancienne Tagora et Tagilt l'ancienne Tagaste, ce qui me paraît tout-à-fait plausible, nous aurons les données et les résultats suivans.

Schaw dit qu'El-Gattar est à 8 lieues de Teyfâsch, sans mention de gisement; et il ajoute que ce point est à 5 lieues N. N. O. de Gellah; mais au lieu de 8 lieues ou 24 milles géographiques, l'itinéraire d'Antonin n'admet que 24 mille pas (1) entre Tipasa et Tagora, c'est-à-dire environ 19 milles géographiques, dont la combinaison avec les 5 lieues N. N. O. de Gellah placera El-Gattar vers 36° 9' N. et 5° 46' E.

La route d'Hippone royale à Carthage, de l'itinéraire d'Antonin, nous fournit les distances suivantes :

Hippone regio.	
Tagaste.....	M. P. LIII
Naraggara. . . .	xxv
Sicca-Veneria.	xxx (2)

Les 53 mille pas, soit 42 1/2 milles géographiques depuis les ruines d'Hippone, combinés avec les 3 lieues N. N. E. depuis El-Gattar, me procurent Tagaste à 36° 15' N. et 5° 53' E.

La route de Musti à Cirta nous offre d'autre part les distances ci-après :

Sicca.	
Naraggara. . . .	M. P. xxx
Thagura.....	xx
Tipasa.	xxiv

(1) Une variante porte xxxiv, mais elle est inadmissible d'après la somme totale des distances.

(2) L'itinéraire porte en cet endroit xxxii sans variante; mais c'est le chiffre xxx qui convient pour trouver exactement la somme totale; et la route de Musti à Cirta fournit d'autre part le nombre 30, sans variante, pour cette même distance.

Nous avons donc Naraggara à 30 mille pas de Sicca , 20 mille pas de Tagora et 25 mille pas de Tagaste, ou, en d'autres termes , à 24 milles géographiques d'El-Kêf, 16 milles d'El-Gattar, et 20 milles de Tagilt; le point de Qala't el-Atshyn correspond précisément à ces trois distances, et représente par conséquent l'ancienne Naraggara, liant ainsi les deux grandes lignes de route de Shaw tant entre elles qu'avec la route du comte Borgia.

Poursuivons avec Shaw la route qu'il a parcourue de Constantine à Alger. Séthyf n'y étant appuyé que sur Constantine et Callah (Qala'h), il faut placer d'abord ce dernier point, qui se trouve rattaché à-la-fois, par un réseau commun, à Alger et à Tedlis. Les distances, corrections faites, sont : d'Alger à Qala'h, 72 milles; de Tedlis à Qala'h, 46 milles; de Qala'h à Séthyf, 45 milles; et enfin de Séthyf à Constantine, 56 milles; ce qui me donne Qala'h par $36^{\circ} 16' N.$ et $2^{\circ} 5' E.$, Séthyf par $36^{\circ} 3' N.$ et $2^{\circ} 59' E.$

La route, entre Séthyf et Qala'h, passe par Sydy-Mobârek et Megênah, qui tomberont, le premier par $35^{\circ} 57' N.$ et $2^{\circ} 31' E.$, le second par $36^{\circ} 0' N.$ et $2^{\circ} 19' E.$

Le texte du voyageur contient en outre divers renseignemens sur la position de quelques points notables plus avancés dans l'intérieur, et qui s'appuient, par des distances et des gisemens, sur Sydy-Mobârek, Séthyf et Constantine : en relevant soigneusement les indications qui peuvent concourir à une triangulation grossière, on trouve, d'une part, El-Mésylah à 9 lieues S. S. O. de Sydy Mobârek, puis Emdonkhal (plus correctement Modakhan, *l'enfumé*) à 16 lieues S. O. d'El-Mésylah, ce qui produit, en ligne droite, une distance totale de 64 milles S. S. E. D'autre part, une série de distances et gisemens conduit de Constantine à Moda-

khan en allant d'abord à Tattubt, 8 lieues S. S. O.; puis à Omoley-Sinab, 4 lieues S. O.; ce point a, d'un côté, Zainah à 4 lieues O., et de l'autre, Medraschem à une lieue, dans l'est suivant le texte, dans le sud suivant la carte; de ce dernier endroit, on a 12 lieues jusqu'à Thobnah, qui est en même temps à 10 lieues de Zainah; enfin, de là à Modakhan, 7 lieues S. S. O.; la construction de ces indications partielles procure une distance totale de 92 milles dans une direction à-peu-près S.S.O. 172 O. Ces deux lignes, de 64 milles sur Sydi Mobârek, et de 92 milles sur Constantine, déterminent la position de Modakhan par 35° 1' N. et 3° 9' E. El-Mesylah se trouve en même temps portée vers 35° 30' N. et 2° 22' E., à 43 milles de Séthyf, ce qui s'accorde avec les deux journées que Abou O'bayd el-Békry (1) met entre ces deux villes en passant par Ghadyr, où sont les sources de la rivière Scheher qui passe à El-Mesylah.

Zainah, liée d'une part à la ligne de Constantine à Modakhan, se rattache d'un autre côté à Séthyf par une distance de 8 lieues dont la direction est N. N. O. d'après le texte de Shaw, O. N. O. d'après sa carte, ce qui cadre mieux avec les autres données; d'après ces conditions, je place Zainah vers 35° 51' N. et 3° 25' E., et Thobnah vers 35° 22' N. et 3° 16' E. à 44 milles d'El-Mésylah, ce qui correspond aux deux journées comptées par l'Edrysy pour cette distance, ainsi qu'aux trois journées énoncées par le Békry. (2)

Tattubt, qui viendra par 35° 58' N. et 3° 54' E., ne saurait être le Tadutti d'Antonin comme l'a cru Shaw, et M. Lapie après lui; car Zainah étant Diana ainsi que le démontrent les inscriptions locales, on ne peut cher-

(1) *Békry*, page 100.

(2) *Edrysy*, page 234; *Békry*, page 161.

cher Tadutti qu'à une distance de 16 mille pas ou environ 13 milles géographiques au maximum, tandis qu'il y en a 24 jusqu'à Tattubt.

A un peu moins de 9 lieues dans l'est d'El-Mesylah Shaw place les Geouâm el-Mugrah, qui rappellent la ville de Maqqarah que l'Edrisy (1) met à une journée de Thobnah, et que d'Anville identifie au *Macri* d'Antonin. Quant à El-Mesylah, c'est une ville moderne qui ne saurait représenter *Zabi* ainsi que l'a cru M. Lapie; mais il existe, à peu de distance, des ruines qui peuvent recevoir cette application.

Entre El-Mésylah et Maqqarah s'étend la plaine à laquelle Shaw donne le nom de Huthnah, et dans laquelle il place A'yn el-Kelb. Cette dernière dénomination me paraît offrir la véritable leçon du mot que M. Quatremère a lu A'yn el-Katan dans le Békry (2); quant à Huthnah, c'est évidemment le district d'Adnah (peut-être mieux Adznah) du Békry, ainsi appelé d'après une ville détruite par les Hhamoudytes, au dixième siècle. Dans le triangle formé par El-Mésylah, Ghadyr et Maqqarah, doit se trouver le château d'Abou-Tawil, que M. Quatremère (3) a raison de considérer comme identique au Qala't-Bény-Hhamnâd du Nouayry, mentionné également sous ce nom par l'Édrisy, qui l'indique à 12 milles d'El-Mésylah; le Békry désigne tour-à-tour les trois villes qui forment ce triangle, comme dernière étape pour arriver à Abou-Taouayl (4): j'attribue en conséquence à ce point une position conjecturale de 35° 34'

(1) Page 236.

(2) Page 160.

(3) Notes supplémentaires, page 228.

(4) *Békry*, pages 70, 74, 80. — *Edrisy*, pages 210, 212.

N. et 2° 37' E., qui ne peut être bien éloignée de la vérité.

Bien que la double ligne qui, sur les cartes de Shaw, indique son itinéraire, ne soit point tracée jusqu'au Borgj Hamzah, appelé aussi Sour el-Ghozlân, nous avons cependant la certitude qu'il y est allé; car, outre les inscriptions qu'il y a copiées, et qui prouvent que ce lieu est l'ancienne Auza des itinéraires romains, il est consigné dans le journal de route de Hebenstreit, qu'ils se trouvaient ensemble en ce lieu, appelé Pourtsch-Hampsä par le naturaliste allemand (1), à la date des 15 et 16 mai 1732; qu'ils s'y étaient rendus de Mehdyah en traversant les tribus de Aoulêd-Ibrahim, Bény-Sélym, Aoulêd-Taân et le canton de Castoula, et qu'ils revinrent de là à Alger par la plaine de Hamzah et la tribu de Bény-Haroun. Shaw connaissait donc bien par lui-même ce point, qu'il indique à 16 lieues au S. E. d'Alger, 24 lieues E. S. E. de Scherschel, 26 lieues O. de Sétlyf, et qu'il place, sur sa carte, par une latitude de 36° 7' N. Les trois conditions de distances ne peuvent simultanément concourir en un même lieu; Shaw n'a directement parcouru que celle sur Alger, et il a estimé les deux autres approximativement; or elles se trouvent trop courtes, même en tenant compte de la correction précédemment indiquée, laquelle procure, pour les trois distances, 50, 75 et 83 milles; la position moyenne de Hamzah se trouvera vers 36° 3' N. et 1° 15' E., à 64 milles de la position supposée de Zabi, ce qui convient à merveille pour les 80 mille pas que l'itinéraire d'Anto-

(1) *Sammlung kleiner Reisen*, de Bernouilly, tome II; la traduction en est insérée dans les *Annales des voyages*, tome 2 de 1830, mais les noms propres y sont défigurés par des fautes typographiques.

nin (expurgé) met entre Zabi et Auza, sur la route de Sitifi à Césarée, que je rétablis ainsi :

A Sitifi Cæsarea, M. P. cccī, <i>sic</i> :	
Perdices	xxv
Cellas	xviii (1)
Macri	xxv
Zabi	xxx (2)
Aras	xviii (3)
Tatilti	xviii
Auza	xlvi (4)
Rapidi	xvi
Tirīnadi	xxv
Caput Cillani . . .	xxv
Sufasar	xvi
Aquis	xvi
Cæsarea	xxv

D'Auza à Césarée il reste 123 mille pas, équivalant à 98 1/2 milles géographiques; c'est trop peu pour arriver jusqu'à Ténès, où d'Anville a placé Césarée, et qui est à 110 milles au moins de Borgj Hamzah; d'Anville n'a pu y atteindre qu'en méconnaissant l'identité de ce dernier point avec Auza, malgré l'autorité des inscriptions locales. Cependant on pourrait prétendre, avec quelque apparence de raison, que si la position de Ténès est à-peu-près assurée, celle de Borgj Hamzah est trop incertaine pour qu'on ne la pût affecter d'une correction qui la reportât quelque peu vers l'ouest, bien qu'il soit à considérer qu'il faudrait alors renoncer à la correspondance de Macri avec Maqqarah et à celle de Zabi avec les ruines peu distantes d'El-Mésylah;

(1) Variante : xxv.

(2) Variante : xxv.

(3) Variante : xxx.

(4) Variante : xlvii.

j'aime mieux laisser de côté ces considérations négatives pour donner une démonstration directe que l'ancienne Césarée est représentée, ainsi que l'avait pensé Shaw, par la moderne Scherschel.

Que l'on prenne l'itinéraire le long du rivage entre deux points incontestés, tels que l'embouchure du *Mulua*, bien connu pour être le Molouyah d'aujourd'hui, et *Igilgili* bien connue aussi pour être la moderne Gygel; vérification exactement faite de toutes les variantes, afin d'opérer sur un texte bien épuré, où la somme des distances partielles concorde avec le chiffre des distances totales, on aura, du fleuve *Mulua* à *Igilgili*, 717 mille pas ainsi partagés :

Mulua, fleuve.

Césarée..... M. P. 416

Igilgili..... 301

c'est-à-dire 333 et 241 milles géographiques; c'est la mesure exacte des distances relatives du Molouyah à Scherschel et de Scherschel à Gygel; il ne peut donc rester le moindre doute que Scherschel ne soit l'antique Césarée. Il serait dérisoire d'opposer à cette solution précise les tables de Ptolémée, vrai chaos d'itinéraires hétérogènes, chevauchant les uns sur les autres, quelquefois à rebours, et traduits ensuite en séries de positions absolues.

Presque tous les itinéraires d'Alger à Constantine, recueillis par les officiers français de la bouche des naturels (1), passent par Hamzah, Megênah, Sydy

(1) Je ne saurais me louer assez hautement de la bienveillance avec laquelle M. le lieutenant-général Pelet a fait mettre à ma disposition les docteurs envoyés au Dépôt de la guerre par nos officiers d'état-major, et du gracieux empressement de M. le colonel Lapie à effectuer cette communication.

Mobàrek et Séthyf; je n'en ferai ici aucun usage, parce qu'ils ne sauraient me procurer que des points de détail entre les diverses stations principales, que la route de Shaw n'a fourni le moyen de placer avec plus de certitude. Ces itinéraires sont portés sur la carte lithographiée du Dépôt de la guerre, mais avec des doubles emplois et des transpositions : ainsi, Borgj mita Hamza (Borgj *metha'* Hamzah, fort à Hamzah) n'est point un autre lieu que Borgj Hamzah ou Sour-el-Ghozlân, et il faut effacer la position distincte qui lui est assignée dans l'est de celui-ci; l'erreur provient de ce que l'itinéraire qui désigne ce fort en employant une locution triviale, mentionne auparavant Râs Hamzah, qui a été confondu avec le Borgj ou fort de même nom : or Râs Hamzah, c'est-à-dire le chef-lieu de Hamzah, est indiqué par Shaw, lequel nous dit que Sydy Hamzah, qui a donné son nom à ces plaines, a son tombeau près du roc Magrowa (Maghraouah); sur sa carte, la position est marquée au confluent du *Wed Ashyre* (Ouêd El-Scha'yr) et du Ouêd El-Melahh, mais le nom du lieu est oublié; M. Lapie n'avait omis ni l'un ni l'autre sur sa carte comparée; l'omission est à réparer sur la carte lithographiée du Dépôt.

Un itinéraire d'Alger à Beskarah, envoyé par M. le capitaine d'état-major Gougeon, me servira, faute de données plus précises, à placer cette dernière ville; il est en 12 journées ainsi distribuées :

D'Alger à Hamza	3
Fomad-Djenan, près des tentes des Ouled	
Sidi Aïça	1
Ain-Ghorab, à droite du Oued-Ekseh..	1
Bbeyra, plaine avec beaucoup d'eau...	1
<i>A reporter</i>	6

<i>Report</i>	6
Msila, sur une rivière.....	1
Ain el-Kelba.....	1
Mdoka.	1
Glat-Hammam.....	1
Outaya, sur une rivière.....	1
Biscara.....	1
Nombre total des journées.....	12

Dans Fomad Djenan, il est aisé de reconnaître le Phoum Jineene de Shaw, plus exactement Fom-el-Genân (l'entrée des jardins), à 5 ou 6 lieues de Borgj-Hamzah, non loin du tombeau de Sydy I'sây. Ain Ghorab, qui vient ensuite, est pareillement identique à Ain el-Graab de Shaw, plus exactement A'yn el-Ghorâb (la fontaine du corbeau), et le Oued Ekseb qui est sur la gauche, et qui doit être lu Ouêd el-Qassab (la rivière du roseau), n'est autre chose que la rivière qui passe à El-Mesylah, et que Shaw appelle également de ce nom. Bheyra est sans doute une plaine souvent inondée, ainsi que l'indique sa dénomination, qu'il faut écrire correctement Bolhayrah. Msila, Ain el-Kelba, Mdoka, sont aisés à rétablir en El-Mesylah, A'yn el-Kelb, Modakhan, qui sont déjà connus et placés; reste donc à employer Glat Hammam et Outaya pour arriver à Beskara: le premier de ces noms, qui sans doute doit se lire Qala't el-Hhamâm, ne se trouve point dans Shaw; mais le second avec l'article, El-Outayah, correspond naturellement à Lwotaiah du voyageur anglais, qui l'indique sur sa carte à 9 lieues vers l'E. S. E. de Modakhan, et 4 lieues vers le N. N. O. de Beskara; ces distances me paraissent trop courtes pour trois journées de route, et je les porte à 12 lieues et 6 lieues, ce qui me fait avoir Beskara par 34° 30' N. et 4° 0' E.

Une route de Constantine à Beskarah vient corroborer cette détermination; la voici :

Départ de Constantine.

Bir el-Bekerat, sur la route d'Alger....	1 jour.
Segghan, avec une rivière coulant au sud.	1
Mchira, avec une rivière	1
Moulsenab.....	1
Bétena.	1
Ksour el-Gannaya, plaine.....	1
Kantara.....	1
El-Hammam	1
El-Outaya	1
Biscara.....	1

Nombre total des journées..... 10

Byr el-Beqerêt (le puits des vaches) est une station indiquée par d'autres renseignemens à 5 heures, équivalant à 10 milles, dans l'ouest de Constantine; quelle que soit la situation de Segghan et de Melira, il est évident que l'étape suivante, Moulsenab, est identique à Omoley Sinab de Shaw, Amoula Senab de Peyssonnel, bien que la carte lithographiée du Dépôt de la guerre fasse trois stations distinctes de ce seul point, en confondant même l'une d'elles avec le Tattubt de Shaw, ce qui ne peut être nullement admis. Après Moulsenab vient Bétena, qui est bien le Baitnah du voyageur anglais, indiqué sur sa carte à 8 lieues S. 1/2 O. d'Omoley Sinab. Ksour, qu'il faut lire Qossour (les châteaux), est reconnaissable sous l'orthographe Cossoure, employée par Shaw, qui l'a inscrit un peu au sud de Baitnah. El-Qantharah (le pont) est sur la rivière de Beskarah; puis la route rejoint celle qui vient d'Alger, sinon à El-Hammam (les bains), qui semble être le même point que Qala't el-Hammam (le fort des bains), au moins à El-Outayah. De quelque manière que ces

diverses mutations soient placées, il me suffit de remarquer que Shaw dit expressément que Baitnali marque la moitié du chemin entre Constantine et Beskarah; or c'est ce qui se vérifie exactement dans ma construction, où Baitnali se trouvera à distance égale (58 milles) de ces deux villes.

Ma position de Beskarah est ainsi reculée de plus d'un degré à l'orient de celle qui est adoptée dans la carte du Dépôt de la guerre; mais loin qu'il y ait exagération dans cette protension de la route, il y a lieu de remarquer qu'elle laisse encore subsister, entre Beskarah et Nefthah, une distance d'au moins cent milles, à répartir en cinq journées seulement, qui sont ainsi indiquées par le Békry. (1)

Départ de Beskarah.

Tehoudah	1
Bâdys de Zab.....	1
Qaythoun-Bayâdlah	1
Nefthah.	2

Témymy, cité par Hartmann (2), ne donne même que quatre journées de Beskarah à Touzer, espace qui dans ma construction est de 108 milles, ce qui fait 9 grandes lieues à la journée, marche très peu commune. Le Békry y met cinq journées.

Bâdys (Badass de Shaw), qui me vient par 34° 9' N. et 4° 42' E., paraît correspondre à la mutation Badias de la table Peutingerienne, de même que Téhoudah ville ancienne (Toodah de Shaw) représenterait la mutation voisine, Thabudis.

La route comprise entre Badias et Thelepte, avec embranchement sur Theveste, est facile à placer dans

(1) *Bekry*, pages 96, 98.

(2) Page 238.

ma construction. En effet, la route de Thème à Theveste, d'Antonin, me donne 70 mille pas ou 56 milles géographiques de Suffétula à Theveste. Sur cette route se trouve Admédéra, qu'il ne faut point, avec d'Anville et M. Lapie, placer sur Hydrab, car celle-ci est l'ancienne Thunndronum, ainsi que le prouvent les inscriptions locales. D'un autre côté, Theveste ne doit être qu'à 90 mille pas ou 72 milles géographiques de Musti d'après la route suivante de la table Peutingerienne :

Theveste.	
Ad Mercurium.....	<i>xj.</i>
Ad Medera.....	<i>xiiij.</i>
Mutia.....	<i>xvj.</i>
Orba.....	<i>xvj.</i>
Larabus.....	<i>vij.</i>
Drusiliana.....	<i>xij.</i>
Thacia.....	<i>vij.</i>
Musti.....	<i>vij.</i>

Or l'emplacement de Musti, constaté par les inscriptions locales, se trouve, d'après Shaw, en vue de Tubersoke, et de Dugga, et d'après les itinéraires romains entre Sicca et Tignica, à 32 mille pas de la première suivant Antonin, et à 13 mille pas de la seconde suivant la table Peutingerienne, c'est-à-dire à 25 $\frac{1}{2}$ milles géographiques d'El-Kêf et à 10 $\frac{1}{2}$ milles de Tunga : les relèvemens du comte Camille Borgia marquent, à l'ouest de Teboursek et de Dugga, à 24 milles en ligne droite d'El-Kêf et à 9 milles de Thunga, une ville ruinée qui correspond à merveille à toutes ces indications, et qui, dans ma construction, vient par 36° 20' N. et 6° 51' E. M. Lapie a placé Musti sur Teboursek ; mais les inscriptions locales, en signalant Musti sur un autre point (Sydy Abd-el-Abbus de Shaw), rappellent en Teboursek l'ancien Thubursium. Il faut, des élémens qui précèdent, conclure Theveste,

ou la moderne Tébésah qui la représente, par $35^{\circ}35'$ N. et $5^{\circ}43'$ E. Ubalia castellum, situé à 59 mille pas de Theveste et à 20 mille pas de Thelepte, tombera vers $34^{\circ}49'$ N. et $5^{\circ}58'$ E. à 76 milles de Bâdys de Zâb, distance qui répond précisément aux 95 mille pas que la table Peutingerienne met entre ce point et celui de Badias.

S'il était permis d'alléguer comme autorité un document aussi peu sûr que les tables et les cartes de Ptolémée, je ferais remarquer que, entre *Thoubouna* qui est bien notre *Thobnali*, et *Oneskethêr* (*Vescethrea* des éditions latines) que l'on s'accorde à considérer comme correspondant à notre Beskarah, elles donnent une différence de 20' en longitude et de 1° en latitude, ce qui constitue une distance de 62 milles, exactement la même que celle qui existe dans ma construction. Une considération qui n'est pas à dédaigner pour donner un peu plus de poids à cette concordance, c'est qu'il est probable que c'est cette distance même qui a servi à la détermination des différences en longitude et latitude ci-dessus rappelées.

Je rapporterai encore ici un itinéraire d'Alger à Beskarah, non plus comme une nouvelle justification de ma construction, mais seulement pour reconnaître en passant quelques stations.

Départ d'Alger.	
Sour	3
Oued el-Lahm	1
Hermam.	1
Bouçada	1
Mhâghem, sur la rivière Maleh ...	1
Hoba	1
Saboun	1
Doucen.	1
Taolgha.....	1
Biscara	1

Nombre total des journées... 12

Sour-el-Ghozlân (le mur des Gazelles), ou simplement Sour, est le même lieu que le Borgj-Hamzah, élevé sur les ruines d'Auzia, et distinct du Râs Hamzah ou Souq-Hamzah (le chef-lieu ou le marché de Hamzah), placé, ainsi que je l'ai dit plus haut, au confluent du Ouêd-el-Scha'yr (la rivière de l'orge) et du Ouêd-el-Malehli (la rivière du sel), dont la réunion forme le Ouêd-el-Zeytoun (la rivière des olives).

Ouêd el-Ham est évidemment le Ouêd El-Ham de Shaw, plus correctement Ouêd el-Lahhm (la rivière de l'engloutissement), autre nom du Ouêd el-Génân (la rivière des jardins). Herman est mentionné par Shaw (1) comme un daskerah remarquable au nord de Boosaadah, écrit Bouçada dans l'itinéraire ci-dessus, et dont l'orthographe réelle est Abou-Sa'adah (le père du bonheur). Mhaghem est plus difficile à reconnaître dans le Mailerga de Shaw, mais la prononciation anglaise de ce dernier mot (*Méhâghè*) le rapproche beaucoup du premier, et la rivière Maleh, Mailah de Shaw, est un indice de plus.

Hoba et Sabounse placent aisément dans l'espace vide laissé par le voyageur anglais entre le Ouêd el-Malehli et Dousan (2), qui est bien notre Doucen et le Deusen de Léon. Taolgha, écrit Tulgah par Shaw et Théolaca par Léon, est aussi mentionnée par le Békry (3), qui l'orthographie Thaoulqah : il la place au nord de Benthious, dont le nom a été parfaitement lu par M. Quatremère, bien que ce savant n'y ait pas reconnu le Banteuse de Shaw (4), identique dans la prononciation anglaise ;

(1) Page 106.

(2) Shaw, tome 1, page 166.

(3) Békry, page 96.

(4) Shaw, *ubi supra*.

Benthyou est à une journée de Beskarah, aussi bien que Thaoulqah. Cette dernière étape s'effectue en passant soit par Lichana qui est à 1 heure de Thaoulqah et à 5 ou 6 heures de Beskarah, soit par Ourillel qui est à 4 heures de la première et 6 heures de la seconde. Dans Lichana et Ourillel on n'a aucune peine à reconnaître Leshanah et Ourelan de Shaw.

Je vais soumettre à un examen semblable un itinéraire de Mehdyah à Beskarah envoyé d'Alger par nos officiers d'état-major, et qui ne me paraît pas tracé avec toute l'exactitude désirable sur la carte lithographiée du Dépôt de la guerre. Le voici :

Départ de Médéa.

Passage de la rivière de Titéry.

Barbanaguia 6 heures.

Titéry, camp 7

Hajer, sur une rivière de même nom. 7

Sidi-Issa, près du Ouad el-Jenan . . 7

Sidi-Hazerac, près du Ouad el-Lahm. 7

(Les Arabes de ce pays sont, entre autres, les Aulad el-Madi).

Chélal, au-delà du Ouad el-Sidra,
et à 2 heures du Chott 7

(Route de Constantine, à gauche;
route du désert allant au Ouad el-
Gédid, à droite).

Allant au Ouad el-Gédid, Séada 1 jour.

Halte sur les bords de la Deffa . . . 7 heures.

Moelhamel 1

Sadauri 1

Dossal 1

El-Tonal, sur le Ouad el-Gédid . . . 4

(En remontant le Ouad el-Gédid vers l'ouest, on trouve les Aulad-Jellal et autres tribus.

A l'est, le long de la rivière, sur les deux rives, et à une distance successive de 1 à 2 heures, les bourgades sui-

vantes : Laua , Schara , Meckadema , Ben-Tias , Haurillas , Zaoud ben Ouard , Bigo , Menahela , Taoud el-Charfa , Lili , Mouach , Sidi-Ocuba , Thouda , Gartha , Seriana , Sidi-Kalil , El-Driz , Chatma , Felial.

Beskara , ville.

Bezchagron , Lechana , Zéatcha , Farfar , Taoug el-Bey , Focala , El-Améri).

La première station est à *Barbanaguia*, qui me paraît n'être qu'une faute de copiste pour *Barranaguia* et représenter dès-lors le *Burwakéah* de Shaw , plus correctement *Barouaqyah* (lien abondant en *barouaq*, qui est une plante épineuse); la distance indiquée cadre parfaitement avec cette coïncidence, et la rivière de *Titéry* correspondrait dès-lors au cours d'eau qui, sur la carte de M. Lapie et sur celle du Dépôt, afflue au coude le plus oriental du Schélif; l'indication de ce cours d'eau est fournie par un relèvement anglais que j'aurai occasion de citer plus loin.

Titéry, dont le nom s'écrit plus correctement *Tythéry*, est bien connue comme le camp du bey qui commandait jadis à toute la province, et comme situé au pied des montagnes appelées par les Arabes *Hhagjar Tythery* (les rochers de *Tythéry*). *Hajer* se retrouve dans ces mêmes *Hhagjar* ou rochers. *Sidi Yssa* et *Ouad El-Jenan* sont les mêmes que *Sydy l'sây* et le *Ouéd El-Genân*, déjà mentionnés plus haut. *Sidi Hazerac* près du *Ouad El-Lehm*, ne peut être autre que le *Sidi Hadjerass* de Shaw, près du *Ouéd el-Lahlm*, et je ne puis me rendre raison du double emploi commis à cet égard sur la carte lithographiée du Dépôt de la guerre. *Chellal* se trouve déterminé par sa distance à l'égard de *Sidi Hadjerass* combinée avec celle de 2 heures à l'égard du *Schath*; et la petite rivière *Ouéd el-Sidra*, qui en est

voisine, tire son nom des jujubiers-lotos, qui sans doute croissent à sa source ou sur ses rives. J'ai constaté à dessein, pour en tirer parti plus tard, que les Aoulêd-Mâdhy habitent au-delà de Sydy Hadjerass et près de Chellal; Shaw les indique aussi dans ces parages sous la forme Welled Maithie. Séada, qui suit, est évidemment le daskerah d'Abou-Sa'âdah, déjà indiqué plus haut. La rivière de Deffla nous rappelle naturellement le Ain Difla de Shaw, plus correctement A'yn el-Défalây (la source de l'Oléandre). Moel Hamel et Sadauri sont inconnus, et prendront aisément leur place dans le vide qui existe entre A'yn el-Défalây et Decousan, qu'on ne peut méconnaître dans le Dossal de notre itinéraire; la carte lithographiée du Dépôt de la guerre incline donc cette route beaucoup trop vers l'Ouest. Le Ouad el-Jédid est bien le Ouéd el-Gédy ou rivière du chevreau, qui est suffisamment connue. Shaw marque non loin de ses bords les Welled Jillel, qui sont évidemment les Aulad Jellal de l'itinéraire ci-dessus.

La série des bourgades indiquées ensuite sur les deux rives du Ouéd el-Gédy, en descendant vers l'est, se retrouve presque entièrement dans Shaw, où l'on peut relever successivement, dans l'ordre de notre itinéraire, Lewah, Syrah, Mukadmah, Banteuse, Ourelan (*Zaoud Ben Ouard* manque), Beegoe, El-menalah (*Taoud-el-Charfa* manque), Meleely, Omash, Seedy Occ'ba, Toodah, Garta, Seriana (*Sidi-Kalil* et *El-Driz* manquent), Shitnah (*Férial* manque), Biscara, Boosha-groone, Leshanah, Zaatshah, Farfar, Tulgah (*Focula* manque), et Lamree.

Je m'occuperai encore, sous le même point de vue, d'un autre itinéraire envoyé d'Alger, lequel est censé conduire de Mehdyah à Constantine, et dont l'emploi

trop confiant a défiguré en plusieurs parties , d'une manière notable , la carte lithographiée du Dépôt de la guerre.

Départ de Médiah.

Schkaou (ou Sebkaou).....	10 heures.
Beronakié	9
Oued el-Chéhir.	8
Oued Oullad el-Ziana.....	9
Oued Oullad el-Zenin	9
Chellala.	10
Sidi-Sahid	7
Sidi Hissa	12
Schellal, ville des Oullad-Mâdi.....	9
Messila	10
Sarther	7
Ben-Sidi-Sahid	10
Constantine	7

Relevons d'abord , sur cette route , tout ce qui nous est déjà connu , sans prendre garde aux indications des distances : Nous avons d'abord Berouakié , qui est bien le Burwakeah de Shaw , et qui s'écrit plus correctement Barouaqyah ou Berouaqyeh ; le Oued el-Chéhir est également le Wed Ashyre ou Shaier de Shaw , c'est-à-dire la rivière de l'Orge , Ouèd el-Sha'yr. Plus loin , en suivant de proche en proche , sur la carte du chapelain anglais , la direction de cette route , nous trouverons Shilellah , qui doit coïncider avec le Chellala de l'itinéraire ci-dessus. Sidi Hissa représente pareillement le Sidi Eesah de Shaw , que nous avons déjà mentionné plusieurs fois , et dont la véritable orthographe est Sydy l'sây. C'est ainsi que nous arrivons , par plusieurs étapes connues , à *Schellal, ville des Oullad Mâdi* , que nous avons tout-à-l'heure trouvée dans l'itinéraire de Mehdyah à Beskarah , où elle est marquée sous la forme *Chellal* , précisément dans le pays habité par les Aoulâd-Mâdhy , et comme

située en même temps à 2 heures de marche seulement du Schath. Immédiatement après vient Messila on plutôt El-Mesylah, trop connue pour qu'à son égard aucune équivoque soit possible, et dont la position s'accorde d'ailleurs à merveille avec les indications qui précèdent. Le reste jusqu'à Constantine est tout-à-fait ignoré.

La série de concordances successives entre Mehdyah et El-Mesylah se compose d'anneaux trop nombreux pour qu'on puisse admettre que les deux routes qui offrent entre elles tant de repères, puissent être totalement différentes; les mesures horaires des distances ne cadrent point, il est vrai, en beaucoup d'endroits; mais loin de trouver dans cette circonstance un motif qui justifiât l'emploi de l'itinéraire actuel de manière à créer arbitrairement des détails topographiques dénués de tout autre fondement, j'y aperçois une cause de rejet absolu de l'itinéraire ou au moins des indications de distances qu'il présentent. Que l'on juge de l'étrange bouleversement que la construction littérale d'un tel document a causé sur la carte du Dépôt de la guerre, par ce seul fait qu'El-Mésylah s'y trouve transporté à moitié chemin de Séthyf à Constantine, toutes les rivières, tous les noms de lieux étant ainsi en double emploi à d'énormes distances de leur véritable place; des lignes de route imaginaires semblent lier ces positions à des points connus appartenant à d'autres itinéraires. Je ne saurais trop m'élever contre cet abus de lignes de communications indiquées là où des documens précis n'en constatent point l'existence : c'est un véritable piège, un dédale presque inextricable préparé aux vérifications et aux recherches des géographes qui tentent de se rendre compte des élémens employés.

EXTRAIT

Du rapport des directeurs de la Société américaine de colonisation pour l'année 1833. (1)

Ce rapport commence par appeler l'attention sur les expéditions qui ont été dirigées sur la colonie de Libéria, pendant le cours de l'année 1833.

Le 21 avril, le brick *l'Ajax* (capitaine W.-H. Taylor), fit voile de la Nouvelle-Orléans pour Libéria, avec 150 émigrans dont 102 de l'état de Kentucky, 44 du Tennessee, et le reste de la Nouvelle-Orléans, de Saint-Louis et de l'Ohio, la plupart esclaves libérés. Le choléra, qui commençait justement à sévir à la Nouvelle-Orléans à cette époque, fit périr 29 de ces émigrans. L'expédition, forcée de s'arrêter dans une île des Indes-Occidentales, n'arriva à destination que le 11 juillet.

Le 10 mai, un petit convoi de colons, la plupart de l'état de New-York, s'embarqua à Philadelphie sur le brick *l'Américain*, capitaine Abels.

Le capitaine Knapp, commandant le bâtiment *le Jupiter*, mit à la voile le 5 novembre avec 50 émigrans, dont 44 esclaves libérés, presque tous de la Virginie. Il fut suivi, le 25 du même mois, par le brick *l'Argus*, capitaine Peters, lequel, en outre de quantité d'effets et de provisions pour la colonie, reçut à son bord, à Norfolk, 51 passagers dont 35 esclaves rachetés, du Maryland, du district de Columbia et de la Virginie.

La commission regrette d'avoir à apprendre que l'état

(1) Voir *The American Repository and colonial Journal*, vol. IX, n° 12. Washington, février 1834.

sanitaire de Libéria a été peu satisfaisant, surtout parmi les derniers arrivans. Sur 649 émigrans amenés par les bâtimens *Lafayette*, *Roanoke*, *Jupiter*, *American*, *Ajax* et *Hercule*, il en est mort 134. Les funestes effets de la maladie ont été ressentis généralement, et plus particulièrement dans les lieux les plus élevés et les plus éloignés vers le nord. Cependant la commission croit devoir attribuer cette grande mortalité plutôt à l'insalubrité extraordinaire de la saison, à l'absence des hommes de l'art, au manque de précaution et à l'usage de mauvais remèdes de la part des colons, qu'au caractère malsain et pernicieux du climat. Les directeurs sont confirmés dans cette opinion par le recensement qui vient d'être fait à Libéria, et qui, bien que peu favorable sous le rapport sanitaire, ne présente point de résultats capables de faire désespérer du succès. Le nombre total des émigrans, depuis le commencement de la colonisation, a été de 3,123, y compris les Africains rachetés (dont partie prise dans le pays même); la population actuelle de la colonie est fixée à 2,816, non compris une cinquantaine d'individus absens lors du recensement.

Dans l'opinion du docteur Mechlin, l'établissement qu'on vient de commencer à Grand-Bassa est plus salubre que celui de Monrovia, et toutes les expéditions futures devraient y être envoyées. Un territoire d'environ 150 à 200 milles carrés, situé près la rivière Saint-Jean, vient d'être ajouté à la colonie, et ne laisse rien à désirer sous le rapport de la fertilité, de la position et des bois de construction. Environ 150 colons s'y sont établis il y a une année, et déjà les maisons sont construites, les lots sont enclos, et la culture fait de grands progrès. La nouvelle ville a été appelée *Edina*, en l'honneur de la libéralité des habitans d'Édimbourg en Écosse.

Les approvisionnemens sont plus faciles à Grand-Bassa qu'à Monrovia ; la rivière Saint-Jean abonde en poisson, et le maïs et une grande variété de végétaux peuvent y être cultivés avec succès. Les naturels du voisinage manifestent les dispositions les plus amicales, et plusieurs chefs de Bassa ont exprimé leur desir de concéder des terres à la société.

La prospérité commerciale de la colonie va toujours en augmentant : plusieurs navires y ont été construits, et le *Liberia herald* a publié une liste de 60 à 70 arrivages dans le cours des huit derniers mois. Des mesures ont été prises afin d'explorer le pays dans l'intérieur et d'ouvrir des communications commerciales avec les puissantes tribus de l'intérieur. Il est à regretter cependant que les profits immédiats du commerce soient généralement préférés à ceux plus lents, mais plus sûrs, de l'agriculture, et que cette dernière branche de prospérité n'ait pas entièrement réalisé les espérances conçues précédemment. Cependant les fermes des Africains rachetés ont bien récompensé leurs travaux, et les colons d'Édina paraissent compter principalement sur leurs ressources agricoles pour augmenter leur prospérité.

L'éducation publique continue à s'améliorer. Presque toutes les familles veulent donner à leurs enfans les bienfaits de l'instruction, et les écoles, au nombre de six (dont trois sous le patronage d'une société de dames de Philadelphie), sont bien dirigées et très fréquentées. Cet objet important reçoit beaucoup d'encouragement de divers particuliers et associations ; plusieurs instituteurs ont offert leurs services, et la plupart des fonds nécessaires à leur établissement sont trouvés.

Tous les Africains indigènes situés dans le voisinage de la colonie sont disposés à recevoir les élémens des

arts et du christianisme ; plusieurs ont offert des concessions de terres, à la seule condition de donner à leurs enfans une éducation anglaise.

Quelques missionnaires de diverses communions sont arrivés à Monrovia , entre autres M. W. Anderson , qui s'est rendu chez les *Vyes*, tribu du cap Mount, non-seulement pour prêcher l'évangile aux adultes, mais encore pour enseigner la langue anglaise aux enfans.

Dans un rapport spécial , postérieur à celui qui précède (1), on lit le tableau suivant :

« Depuis l'année 1820, les recettes et dépenses et le nombre des émigrans, pour chaque année, ont été comme il suit :

ANNÉES.	RECETTES.	DÉPENSES.	ÉMIGRANS.
1820-22	5,627 66	3,785 79	390
1823	4,798 02	6,766 17	
1824	4,379 89	3,851 42	
1825	10,125 85	7,543 88	
1826	14,779 24	17,316 94	781
1827	13,294 94	13,901 74	
1828	13,458 17	17,077 12	
1829	19,795 61	18,487 34	
1830	26,583 51	17,637 32	259
1831	27,999 15	28,068 15	441
1832	40,365 08	51,644 22	790
1833	37,242 46	35,637 54	108
			2,769

Il a été adopté, dans la réunion générale des sociétés du 30 janvier 1834, diverses résolutions nouvelles ou modificatives , concernant l'organisation intérieure de la colonie.

(1) *American Repository, etc.*, vol. x, n° 1.

MÉMOIRES

*De l'Académie américaine des Sciences et Arts de
Cambridge.*

Le premier volume (nouvelle série) du recueil de l'Académie américaine des sciences et arts (Cambridge, 1833), contient plusieurs articles intéressans. Nous distinguons entre autres les deux suivans, dont nous donnerons une analyse, comme ayant plus spécialement rapport à la statistique et à la géographie.

1^o *Observations sur la longévité et la durée de la vie aux États-Unis, et plus particulièrement dans l'état de New-Hampshire*, avec des remarques comparatives sur d'autres pays, par J.-E. Worcester.

Dans ce petit état de New-Hampshire, on a compté, de l'année 1732 à 1824, c'est-à-dire en 93 ans, 98 personnes ayant passé l'âge de cent ans, et il est à remarquer que les exemples de la plus grande longévité sont fournis par des émigrans européens : Zaccheus Lovewell, Anglais, a atteint l'âge de 120 ans; Robert Metlin, Écossais, celui de 110; et William Scoby, Irlandais, celui de 110 ans.

Le docteur Bellakap, historien du New-Hampshire, affirme que les premiers planteurs du district de Londonderry ont vécu l'âge moyen de 80 années.

D'après le relevé des bills de mortalité de 32 villes ou villages, pendant une période de 21 ans, on a calculé que dans l'état de New-Hampshire, la mortalité annuelle

est dans le rapport de 1 à 83 ; en France, elle est comme 1 à 30 ; en Suède, comme 1 est à 39 ; en Angleterre, comme 1 est à 49 ; en Russie, comme 1 est à 59.

En 1784, Kian-Long, empereur de Chine, fit faire le dénombrement de l'empire, et sur une population estimée 200 millions d'individus, il ne s'en trouva que 4 au-dessus de 100 ans. La Suède, en 1815, comptait 9 centenaires sur 2,465,066 habitans. L'Angleterre, en 1821, en avait 168 pour 9,830,461 ; l'Écosse, 102 pour 1,956,706 ; l'Irlande, en 1824, 349 pour 6,801,827 habitans.

Il résulte des tableaux établis par M. Worcester, que le New-Hampshire (E. U.) fournit un nombre proportionnel de centenaires, bien plus considérable que la Suède et la Russie, pays qui ont fourni les exemples les plus fréquens d'une longévité avancée.

Un autre tableau contient les noms et les lieux de résidences de 130 personnes des États-Unis qui ont atteint l'âge de 110 ans passés ; 7 sont arrivés à 130 ans ; 7 autres à 133, 136 et 137 ; une à 142, une à 143, et une négresse nommée Flora Thompson, à 150.

Ces faits détruisent les assertions de plusieurs écrivains qui ont prétendu que les habitans des États-Unis vivent moins long-temps que les Européens.

Le docteur Ramsay, dans son *Histoire de la Caroline du Sud*, dit que quelques émigrans allemands, français, irlandais, écossais, anglais, et des parties septentrionales de l'Union, y sont parvenus à l'âge de 100 ans et même de 110 ans, tandis que peu de naturels du même état passent 80 ans. La plus grande partie des cas remarquables de longévité se trouvent dans les états méridionaux de l'Union ; mais les individus qui les présentent sont venus pour la plupart des états septentrionaux de l'Eu-

rope ou de l'Afrique. Il paraîtrait ainsi que le changement de climat est favorable à la prolongation de l'existence, comme le renouvellement de l'air est utile à la santé.

C'est un fait bien établi que les femmes vivent plus long-temps que les hommes. Selon les observations du docteur Price, la proportion entre les deux sexes, jusqu'à l'âge de 80 ans, est comme 49 à 34 ; mais passé cet âge, on trouve plus d'hommes que de femmes. Sur 93 individus habitant le New-Hampshire, âgés de 100 à 110 ans, il y avait 59 femmes et 34 hommes ; 5 personnes ayant passé 110 ans étaient toutes du sexe masculin. La majeure partie des individus plus que centenaires, qui existent aux États-Unis, sont du même sexe.

M. Worcester remarque que les centenaires appartiennent généralement à la classe pauvre et laborieuse ; on en compte très peu parmi les gens fortunés ou versés dans les sciences et la littérature. On a vu rarement des souverains passer leur 70^e année, et sur 300 papes, 7 seulement ont atteint 80 années.

Le même volume contient une excellente *Description minéralogique et géologique de la Nouvelle-Écosse*, par MM. Jackson et Alger. Cette presqu'île, située entre les 43 et 46° de latitude nord, et entre les 61 et 67° de longitude ouest de Greenwich, a près de 300 milles de longueur et 150 de largeur, ou environ 15,000 milles de surface carrée.

Le pays est parcouru par trois lignes distinctes de hauteurs (*High lands*) dont deux sont connues sous la désignation de montagnes septentrionales et montagnes méridionales, et s'élevant rarement à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer ; la troisième chaîne se compose de collines arrondies. Les montagnes du nord formant la

côte sud-ouest de la Nouvelle-Écosse, s'étendent, sans une seule interruption, l'espace de 130 milles, et présentent à la mer une insurmontable barrière; celles du sud sont bornées au nord et à l'ouest par une vallée à travers laquelle la rivière Annapolis décrit un cours de plus de 80 milles.

Le même volume renferme des observations météorologiques faites par le docteur Holyoke depuis 1786 jusqu'en 1829.

W.

RAPPORT VERBAL

Sur la *Nomenclatura geográfica de España*,

DE M. CABALLERO,

Fait à la séance du 22 août 1834,

Par M. D'AVEZAC.

Messieurs,

M. Firmin Caballero a publié à Madrid et fait parvenir à la Société de Géographie un petit volume intitulé : *Nomenclatura geográfica de España*, dont je viens vous rendre un compte sommaire.

Le but de l'auteur a été de passer en revue les noms géographiques de la Péninsule, pour les soumettre à une classification fondée sur l'analyse grammaticale, et rechercher, dans leur signification, le motif de leur application aux localités.

Dans l'ensemble de la nomenclature topographique de sa patrie, M. Caballero a cru devoir distinguer séparativement les *noms* proprement dits, les *surnoms*, et les *particules* qui servent à lier le surnom au nom principal; puis il a examiné quelles espèces d'altérations modifient le plus ordinairement les dénominations de lieux; enfin il a consacré un chapitre aux proverbes, si

fréquens dans la Péninsule , sur les qualités et les défauts des populations ou des localités.

Quant aux noms proprement dits , il les considère tour-à-tour comme simples ou composés, radicaux ou dérivés, appartenant à la langue nationale, à des patois provinciaux, ou à des idiomes étrangers. Entre les patois ou les langues des provinces, il distingue successivement le Basque; le *Limousin*, comprenant le Catalan, le Valencien et le Baléare; puis enfin le Galicien, qui n'est autre que le Portugais. En ce qui touche les dénominations empruntées à des idiomes étrangers, il les classe en celtiques, phéniciennes ou puniques, grecques, romaines ou latines, gothiques et enfin arabes.

Ce chapitre est la portion la plus intéressante du travail de M. Caballero; c'en était aussi le plus difficile, et l'on doit rendre justice, en général, à la sage réserve qu'il a apportée dans la chanceuse recherche des étymologies; mais c'est une matière si délicate, où l'esprit est si aisément trompé par de fausses lueurs, que malgré sa réserve, l'auteur s'est laissé entraîner à des conjectures et des assertions hasardées que des études linguistiques spéciales lui eussent fait éviter.

Je ne m'arrêterai point à relever l'intrusion des mots arabes *al-thala'yah* (vigie) et *al-menárah* (phaire) dans la liste des noms castillans, puisqu'ils sont complètement naturalisés dans la langue espagnole; mais je ne puis me dispenser de me récrier sur le classement d'*al-pujarras* parmi les noms celtiques, comme dérivé de la racine *alp*, dont je suis loin d'ailleurs de contester le celticisme; mais c'est un fait historique constant, que *alpujarras* est venu de l'arabe *al-borâgelât*, nom donné à ce canton à cause des tours nombreuses qui y avaient été élevées. C'est également un fait historique que Gi-

braltar vient de *Gebel-Tháreq* et non de *Gebel-Thuryf*. *Alpuente* me paraît représenter exactement le latin *ad pontem*, et je n'y saurais reconnaître, non plus que dans ses analogues, l'hybride produit de l'article arabe et d'un nom castillan. *Caláf* et *Benicaláf* que M. Caballero rapproche de *Calat*, *Alfáques* et *Benalfaqui*, dont il veut trouver la racine dans *al-zaque*, ont évidemment une toute autre origine, et il est surprenant, au moins quant au dernier nom, que le mot si connu de *fagyh* ne soit point venu à la pensée de l'auteur.

Dans les étymologies basques, il me semble avoir trop légèrement accordé créance aux rêveries de quelques enthousiastes qui ont déraisonné sur leur langue maternelle. La signification actuelle du mot *ola* (cabane), celle du mot *egui* (colline), me semblent, par exemple, offrir un caractère de simplicité et de vérité bien préférable à l'explication torturée de ses guides. Il méconnaît fréquemment lui-même, dans sa traduction des noms basques, les règles de la syntaxe de cet idiome, dans lequel, par exemple, *Iturbide* ne signifie point, comme le dit M. Caballero, Fontaine du chemin, mais bien Chemin de la fontaine; où *Echegoyen* et *Goyeneche* n'ont point un sens identique, car l'un exprime un haut de maison, l'autre une maison d'en haut; où *Elexaveitia* ne veut pas dire le bas de l'église, mais l'église basse, etc., etc.

On reconnaît qu'il a manqué à M. Caballero, pour le basque, l'étude des deux excellens écrits de M. Guillaume de Humboldt (*Berichtigungen und Zusätze zum Mithridates*, et *Prüfung der untersuchungen über die urbewohner Hispaniens vermittelt des vaskischen sprache*), où il eût trouvé l'analyse et l'application la plus philosophique qu'on ait encore faite de ce curieux langage; et pour l'arabe, il a eu tort de négliger les secours nombreux

que lui eussent offerts la *Bibliotheca arabico-hispana* de Casiri, et la description de l'Espagne du schéryf El-Edrysy, traduite et commentée par Conde.

Passant des détails à l'ensemble, je me demande si l'ordre dans lequel M. Caballero a classé les divers langages n'est point susceptible d'amélioration : il me semble, en effet, que le castillan, le basque, le limousin, le galicien, le celte, le phénicien, le grec, le latin, le gothique et l'arabe, ainsi rangés, n'offrent point entre eux la série la plus rationnelle à laquelle il soit possible d'atteindre; je verrais plus d'avantages à rapprocher mutuellement le grec, le latin, et le groupe que j'appellerai du nom commun qui lui appartient, romane, sauf à le subdiviser en catalan, portugais et castillan; puis à côté je voudrais placer le basque, qui dans son état actuel doit aux langues néo-latines la majeure partie de ses mots; puis d'autre part, le celte et le gothique; et enfin dans une dernière catégorie, le punique et l'arabe, mettant ainsi côte à côte les langues que des racines communes et un système peu dissemblable d'analogue grammaticale doivent réunir par familles.

Après les noms, M. Caballero traite des surnoms, qu'il classe en douze articles différens, suivant qu'ils indiquent une propriété royale, ou une domination seigneuriale, soit laïque, soit ecclésiastique; qu'ils sont empruntés de la ville voisine, ou de la circonscription territoriale, ou de quelque personnage, ou d'une rivière; qu'ils énoncent, entre plusieurs lieux homonymes, l'état relatif d'ancienneté, d'importance, de situation; ou qu'ils font allusion d'une manière absolue à la position topographique, aux productions naturelles ou industrielles, ou bien enfin à quelque souvenir historique.

Certains lieux sont indifféremment désignés par deux

ou plusieurs dénominations diverses ; M. Caballero n'a point oublié d'en parler.

Puis il vient aux particules qui entrent dans la composition des noms géographiques espagnols : il y reconnaît tantôt des prépositions, tantôt des adverbes, souvent un simple article.

Ensuite il traite des *figures*, qui le plus habituellement altèrent les dénominations primitives, telles que la syncope, l'apocope, la synalèphe, l'aphérèse et la métathèse. Le livre tout entier, mais cet article surtout, sont empreints d'un certain vernis scolastique auquel les études modernes ne sont guère plus accoutumées.

Enfin le dernier tiers du volume est consacré aux proverbes et dictons populaires relatifs aux localités, à leurs habitants, à leurs productions, etc., etc., distribués en une série de vingt paragraphes. Cette partie n'est pas la moins curieuse de l'ouvrage.

Sauf ce dernier chapitre, qui paraît aussi complet qu'il ait dépendu de l'auteur de le faire, et qui ne peut être considéré, au surplus, que comme un intéressant *appendice* à ses considérations sur la nomenclature géographique de l'Espagne, on ne peut s'empêcher de regretter que M. Caballero se soit borné à tracer un cadre sans le remplir ; il ne me paraît point douteux, toutefois, qu'il n'ait dressé pour lui-même un complet inventaire de cette nomenclature dont il a fait une étude si persévérante ; c'est un travail qu'il ne peut être qu'utile de publier, et dont il serait à désirer que l'on possédât les analogues pour les autres contrées du globe : les noms locaux ne sont que trop souvent défigurés à l'étranger, et c'est un service à rendre que d'en fixer la véritable orthographe, fondée sur l'analyse grammaticale et la signification originelle.

NOTICE

SUR UN OUVRAGE DE M. LE DOCTEUR GUYÉTAND,

INTITULÉ :

Tableau de l'état actuel de l'économie rurale dans le Jura, et considérations sur la géographie physique de ce département,

Lue à la Société de Géographie, dans sa séance du 4 juillet 1834,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Les études géographiques nous paraîtraient incomplètes si elles se bornaient à de simples recherches sur la forme de la terre, sur le tracé de ses continents, des chaînes de montagnes qui les traversent, des fleuves qui en parcourent les régions inférieures. Tous ces accidens de la surface du globe nous conduisent à d'autres considérations sur les couches dont son enveloppe se compose et sur la parure dont elle est revêtue. Nous regardons la terre comme l'habitation de l'homme : tout ce qui peut concourir au soutien de son existence et au développement de son bien-être est digne d'intérêt pour nous.

De là résulte une alliance naturelle entre la géographie et quelques autres sciences également liées à l'étude de la terre ou à celle de la race humaine. Nous aimons à chercher quels rapports offre la situation d'un pays avec les plantes dont il est orné, avec la culture qui peut encore l'enrichir; et nous pouvons, sous ce

point de vue, puiser une nouvelle instruction, dans un ouvrage qui vient d'être offert à la Société par M. le docteur Guyétand, sur l'état actuel de l'économie rurale dans le Jura, et sur la géographie physique de ce département.

Un précis rapide sur la situation de cette contrée devient nécessaire pour que l'on puisse suivre avec plus de fruit la marche de l'auteur dans les différentes parties du territoire qu'il veut parcourir.

Le Jura prend son nom de la chaîne de montagnes qui forme sa limite orientale et qui le sépare de la Suisse. Cette chaîne, tracée dans la direction du nord-est au sud-ouest, s'abaisse graduellement vers l'occident, par une suite de plateaux, de vallées, de montagnes inférieures, dont les cimes sont généralement parallèles. Les principales rivières qui coulent dans cette direction des vallées du Jura sont la Bienne, l'Ain, la Valouse. La rivière d'Ain reçoit les deux autres ; elle parcourt ce vaste plateau situé entre les plus hautes sommités des montagnes et leurs degrés inférieurs, qui descendent de côtes en côtes jusqu'à la plaine.

La plaine occupe les parties occidentales du département : elle s'incline vers le lit du Doubs et vers celui de la Saône par des pentes insensibles ; c'est au nord-ouest qu'elle a le plus d'étendue. Les principales rivières qui la traversent, et dont le cours général est d'orient en occident, sont : l'Ognon, la Loue, la Cuisance, la Glantine, la Seille, la Vallière.

Cette différence entre les deux grandes parties du territoire fait déjà reconnaître que l'une et l'autre ne doivent pas avoir les mêmes productions. Celles de la montagne et celles de la plaine sont essentiellement distinctes : il s'est même formé dans la zone qui les sépare

une région intermédiaire qui occupe tout le premier rang des collines : cette contrée est celle des vignobles ; la région de la plaine est consacrée aux céréales, et celle des montagnes l'est aux pâturages et aux forêts. C'est en entrant dans les détails de ces trois grandes divisions que l'on est conduit à examiner les différentes propriétés de leur sol, leurs productions naturelles, et les cultures variées dont elles sont susceptibles.

La région qui se présente la première est celle des montagnes : elle est la plus étendue ; elle occupe les deux cinquièmes du département ; et comme elle présente dans ses plus hauts sommets et dans ses parties inférieures deux caractères bien distincts, l'auteur la divise en haute et basse montagne. La haute montagne renferme le vallou de l'Orbe, la vallée de la Bienne, celle du Grandvaux ; la basse montagne, située à l'occident de la première, comprend la Combe d'Ain, et les plateaux et les vallées qui se prolongent du nord-est au sud-ouest, depuis les hauteurs de Salins jusqu'au bourg de Thoirette, qui fut le berceau de Bichat, et qui termine le département au midi.

La pierre calcaire dont se compose le massif de ces montagnes se partage en deux variétés : elle est dure, compacte, et d'un grain fin dans les chaînons les plus rapprochés des Alpes ; elle a un tissu lâche et à gros grains dans les chaînons inférieurs, et cette seconde qualité renferme un grand nombre de zoophites et de coquillages pétrifiés. Les mines de fer, les tourbières, les carrières de gypse de cette contrée, y donnent lieu à des exploitations utiles.

Les arbres résineux croissent spontanément dans la haute montagne, et les forêts y sont principalement composées de sapins proprement dits, et d'épicéas.

Quelques autres essences de bois y sont aussi mêlées ; mais, à l'exception du hêtre, elles sont très peu nombreuses.

Dans les forêts de la basse montagne, on remarque le chêne, l'érable, le frêne, le hêtre, l'orme, le peuplier, le tilleul. L'auteur a rassemblé dans son ouvrage une nomenclature étendue des arbres, des arbrisseaux, des plantes herbacées qui croissent dans les différentes parties de ces régions, où elles caractérisent à-la-fois le climat et la nature du sol : il a distingué les plantes qui croissent dans les lieux les plus élevés ou sur les plateaux inférieurs, et celles que l'on y trouve au bord des tourbières ou dans les prairies les plus fertiles. Son ouvrage pourrait servir de guide pour la géographie botanique du département du Jura, et il offre l'application de quelques vues générales que j'ai eu l'honneur de vous soumettre dans un précédent Mémoire.

L'orge, l'avoine, la pomme de terre, sont les seules cultures qui puissent réussir dans la haute montagne : l'entretien des troupeaux, la fabrication des fromages, y deviennent la principale ressource des habitants. Les chalets où l'on exerce cette branche d'industrie sont situés au milieu des hauts pâturages : on y monte avec les troupeaux vers le commencement de juin ; on les quitte dès le 9 octobre, et l'on s'applique, pendant le reste de l'année, à la culture de la terre ou à l'exercice de quelque profession mécanique ; genre d'industrie qui distingue les habitants des régions les moins fertiles, et qui leur procure une aisance dont ils seraient privés par l'ingratitude du sol. Dans la basse montagne, où la terre est plus féconde, on a donné plus de développement à l'agriculture. On joint aux graines que nous avons nommées le froment d'automne, le seigle, les pois, les vesces,

les lentilles, le maïs, et l'on fait alterner la culture des plantes alimentaires par des assolemens réguliers. Les céréales d'automne sont cultivées la première année ; on donne la seconde aux céréales du printemps, la troisième aux légumineuses, et une partie des champs est mise en jachère.

On fait aussi entrer dans cette culture la navette, le colza, la caméline, d'où l'on extrait de l'huile ; la rave, le chou, le chanvre, le lin, et quelques autres semis, tels que le trèfle, réservés à la consommation des bestiaux.

Le vignoble, qui se prolonge sur la chaîne occidentale du Jura, et qui en occupe toutes les collines inférieures, est la région la plus productive de ce département : les villes de Salins, d'Arbois, de Poligny, de Lons-le-Saulnier, de Saint-Amour, se trouvent placées dans la direction de cette ligne de culture, et la ville de Dôle est à l'extrémité d'une seconde lisière de vignobles qui s'étend vers le département de la Haute-Saône.

Des banes de marne, de l'argile, des couches calcaires auxquelles sont mêlées de nombreuses coquilles d'animaux marins, fossiles ou pétrifiées, composent en général le sol de cette région. La culture de la vigne y commence au pied des roches calcaires, à 400 mètres environ au-dessus du niveau de la Méditerranée. On évalue à une surface de plus de seize mille hectares carrés le vignoble du Jura : l'auteur indique les différens plants de raisin que l'on y cultive, et les qualités de vins les plus renommées, telles que celles de Salins, d'Arbois, de l'Étoile, de Château-Chalon. Tous les arbres fruitiers réussissent dans le vignoble : les noyers, les châtaigniers, y étaient autrefois multipliés ; mais à mesure que l'on a étendu cette culture, elle a envahi les

forêts du haut des collines et la plupart des plantations inférieures.

Toute la contrée du vignoble est arrosée d'un grand nombre de ruisseaux, et l'on a remarqué que la plupart des sources salées s'y trouvaient également. Celles de Lons-le-Saulnier et de Salins ont donné lieu à des recherches et à des découvertes de mines de sel dont nous avons rendu compte à la Société.

La plaine du Jura peut être considérée comme un terrain d'alluvion où sont mêlées des substances calcaires, divisées en sable, en gravier, en galets : elles reposent sur des bancs de marne ou d'argile, et sont recouvertes d'une couche de terre végétale plus ou moins profonde, plus ou moins mêlée aux autres substances de sa base.

Cette région renferme entre le Dorain et la Seille de nombreux étangs et des terres marécageuses. L'abaissement et le peu de pente du territoire en rendent sans doute le dessèchement très difficile, et les plaines voisines du Doubs et de la Loue y sont également exposées aux inondations. Il serait digne des soins du gouvernement d'affaiblir par de sages mesures cette cause de dommage et d'insalubrité : l'auteur croit ce résultat possible, et ses vues sont celles d'un homme éclairé.

Toutes les céréales, toutes les autres plantes alimentaires, réussissent dans la plaine du Jura. Le froment d'automne en est la production la plus importante ; on y a multiplié les arbres fruitiers, le bétail, les chevaux, tous les animaux et les oiseaux domestiques. De nombreuses améliorations dans la culture se sont introduites depuis quarante ans dans la plaine, comme dans le vignoble et les montagnes : l'auteur les indique ; il en conseille encore plusieurs autres, et ce salutaire mouve-

ment imprimé à l'agriculture continue de faire des progrès.

Nous avons pu remarquer, en lisant cet ouvrage, combien de rapports avaient les productions de la terre avec la géographie physique d'un pays, avec la nature du sol, la distribution des eaux, le relief du territoire et la température du climat. La géographie ainsi liée aux études agricoles, tend à leur donner une sage direction : elle mérite d'être envisagée sous ce rapport, et tout nous ramène à cette observation générale, qu'une science acquiert plus d'importance par l'utilité de ses applications.

L'ouvrage dont nous venons d'offrir l'analyse est celui d'un observateur habile et d'un bon citoyen. Ses connaissances en histoire naturelle lui ont permis de s'étendre sur la géologie du département du Jura, et sur la grande variété de ses productions ; il y a joint toutes les notions de zoologie qui pouvaient se lier à son travail sur l'économie rurale, et tous les principes d'hygiène que lui suggérait son habileté comme médecin. L'étude du bien-être de ses compatriotes l'a occupé avant tout : il s'est emparé avec empressement d'un sujet que la Société d'Emulation du Jura avait mis au concours, et il a mérité et obtenu que la Société couronnât son ouvrage.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

NOUVELLE-GRENADE.

On lit dans un rapport en date du 2 mars 1834, adressé au congrès de la Nouvelle-Grenade, par le secrétaire d'état de l'intérieur et des relations extérieures Lino de Pombo (1), qu'il a été décidé de dresser un atlas complet de toutes les provinces de la république, en traçant une carte chorographique de chacune d'elles en particulier, et une carte générale de tout le territoire. Cette opération, confiée à deux Commissions, composées de gens expérimentés et munis de tous les pouvoirs et instrumens nécessaires, paraît devoir durer de six à huit années.

Ce rapport est terminé par un tableau du nombre d'écoles et d'élèves des deux sexes, existant actuellement à la Nouvelle-Grenade. Nous donnons ci-après ce document.

(1) *Exposición del secretario de estado en el despacho del interior y relaciones exteriores del gobierno de la Nueva-Grenada al congreso constitucional, del año 1834. Bogotá.*

ÉCOLES DES

*Existant en 1834 à la Nouvelle-Grenade, en distinguant
par l'ancienne*

PROVINCES.	MÉTHODE LANCASTÉRIENNE.					
	GARÇONS.		FILLES.		TOTAL DES	
	Écoles.	Élèves.	Écoles.	Élèves.	Écoles.	Élèves.
Antioquia	11	850	»	»	11	850
Bogota	27	1,405	1	45	28	1,450
Buenaventura . .	»	»	»	»	»	»
Cartagena	3	326	»	»	3	326
Casanare	»	»	»	»	»	»
Chocó	»	»	»	»	»	»
Mariquita	»	»	»	»	»	»
Mompox	3	209	»	»	3	209
Neiva	3	99	»	»	3	99
Panamá	3	208	»	»	3	208
Pamplona	4	140	»	»	4	140
Pasto	»	»	»	»	»	»
Popayan	3	130	»	»	3	130
Rio-Hacha	»	»	»	»	»	»
Santa-Marta . . .	»	»	»	»	»	»
Socorro	1	54	»	»	1	54
Tunja	10	297	»	»	10	297
Velez	2	123	»	»	2	123
Veragua	»	»	»	»	»	»
TOTAUX	70	3,841	1	45	71	3,886

DEUX SEXES

celles régies par la méthode Lancastérienne de celles régies méthode.

ANCIENNE MÉTHODE.						TOTAL GÉNÉRAL	
GARÇONS.		FILLES.		TOTAL DES		des	
Écoles.	Élèves.	Écoles.	Élèves.	Écoles.	Élèves.	Écoles.	Élèves.
54	1,965	14	354	68	2,319	79	3,169
42	1,269	8	255	50	1,524	78	2,974
15	325	»	»	15	325	15	325
15	331	40	562	55	893	58	1,219
8	225	»	»	8	225	8	225
6	104	»	»	6	104	6	104
»	»	»	»	»	»	»	»
26	299	16	241	42	540	45	749
17	561	»	»	17	561	20	660
11	386	»	»	11	386	14	594
22	774	»	»	22	774	26	914
19	436	7	23	26	459	26	459
42	1,829	15	336	57	2,165	60	2,895
2	163	»	»	2	163	2	163
23	729	»	»	23	729	23	729
15	815	»	»	15	815	16	869
25	774	1	9	26	783	36	1,080
14	320	1	16	15	336	17	459
1	23	»	»	1	23	1	23
357	11,328	102	1,796	459	13,124	530	17,010

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE COLONISATION.

La Société de Colonisation de l'état d' Maryland avait annoncé l'intention de former un établissement au cap Palmas, sur la côte d'Afrique. Ses agens viennent d'y acquérir la possession d'un territoire de 400 milles carrés environ, s'étendant de 20 milles le long de la côte sur à-peu-près autant en profondeur. Cette acquisition comprend le cap et le havre qu'on dit être le meilleur de la côte depuis Sierra Leone jusqu'à Fernando Po. La situation est élevée, paraît salubre et n'est environnée par aucuns marais ou amas d'eau stagnante; le sol est riche et les eaux qui le baignent abondent en huîtres et en poisson. La Société a payé ce terrain, en diverses marchandises, exclusion faite de liqueurs fortes ou esprits, et moyennant l'engagement d'établir, dans le délai d'une année, trois écoles libres à l'usage spécial des naturels, dans les trois principales villes. Les indigènes montrent les dispositions les plus amicales et un grand desir de s'instruire. (1)

Le capitaine Riley, connu par son zèle philanthropique et par les souffrances d'une longue captivité parmi les Arabes du désert, a récemment rapporté d'un voyage de Mogadore et offert à la Société Américaine de colonisation, *deux boisseaux de blé de Barbarie*, dans l'espoir qu'il serait mieux adapté au sol de Liberia que le grain qui y est cultivé. Le blé de Barbarie passe pour le meilleur qu'il y ait, et croît dans un pays où le froid n'est point connu. W.

(*Liberia Herald*, 24 décembre 1833.)

(1) *The african Repository*, vol. x, n° 4 (juin 1834).

Bo Poro, l'un des établissemens indigènes voisins de Liberia, est situé sur une hauteur et peut être vu de plusieurs milles à la ronde. La route qui y conduit de Monrovia va toujours en montant, est rocailleuse et bordée de chaque côté par de très grands arbres, entremêlés de quelques vignes et arbrisseaux, principalement dans les lieux qui ont été cultivés. A 15 ou 20 milles de Bo Poro, on n'aperçoit qu'un très petit nombre d'arbres forestiers dans quelques petites places inaccessibles à la culture. La raison de cette différence est que les naturels se rapprochent tous les ans, de plus en plus, de la ville pour établir leurs fermes, et font autant de clairières des endroits qu'ils abandonnent.

On trouve à Bo Poro de l'eau fraîche en abondance (qu'on croit provenir d'une source d'eau vive) d'une excellente qualité ; elle est toujours froide, surtout en novembre et en décembre. — La ville consiste en 300 à 350 maisons contenant environ 3,000 habitans de toutes sortes de tribus, dont Boatswain est empereur souverain, quoique chacune d'elles ait son monarque ou chef particulier. Quelques-uns de ces derniers se croient égaux en pouvoir à Boatswain, mais ils se garderaient bien de manifester cette prétention en sa présence. Il y a à Bo Poro un marché quotidien, où l'on peut se fournir de riz, cassave, plantains, huile et noix de palmier, et de toutes sortes de viande sauvage, depuis celle de l'éléphant jusqu'à celle du singe. On s'y procure aussi du poivre, du sel, des poules, du poisson, des œufs de poule, des mâts, des corbeilles de fantaisie, du coton tissé, des draps de coton, etc., contre du tabac et tous les articles de manufacture européenne. Bo Poro est généralement fréquenté par la plupart des Africains, qui

veulent faire promptement leur trafic ; c'est d'ailleurs le point capital de la côte occidentale d'Afrique, dans une longueur de 200 à 300 milles, où le commerce ne peut s'étendre par l'influence et la terreur qu'à su inspirer Boatswain.

W.

(*Liberia Herald*, 24 février 1834.)

COLONIE DE LIBERIA (Afrique).

M. Voorhees, commandant le *Sloop* de guerre, *John Adams*, de la marine des États-Unis, a visité récemment la colonie de Liberia. Dans son rapport, daté du cap Mesurado, le 14 décembre 1833, et adressé, au secrétaire de la marine, cet officier représente Monrovia « comme étant dans une condition prospère, ses habitations offrant un air d'aisance et de propreté vraiment remarquables. Plusieurs magasins, construits en pierre et des quais-également en pierre, bordent le fleuve ; d'autres sont en construction ; des bâtimens débarquent ou font leur cargaison de retour ; enfin, il règne un mouvement et un aspect d'affaires, tels qu'on en voit dans nos ports marchands. Tout le monde paraît occupé ; et le bon ordre et la moralité se font sentir dans les rapports avec les habitants. »

Il y a quelque temps, un baleinier français fit naufrage au sud de Grand-Bassa. L'équipage, composé de 20 individus, fut recueilli par les colons du lieu, qui lui facilitèrent les moyens de se rendre, en longeant la côte, jusqu'à Monrovia ; là, les naufragés furent placés à bord d'une goëlette du gouvernement, qui les conduisit à Gorée, lieu de leur établissement. Le gouverneur

de cette colonie envoya un de ses officiers , pour adresser aux habitans de Liberia, les remerciemens qui leur étaient dus pour leur conduite généreuse et hospitalière dans cette circonstance.

On dit que des navires de Cuba fréquentent actuellement cette côte, vers l'équateur, pour se livrer à l'odieux trafic de la traite. Le capitaine Voorhees pense qu'il faudrait un bateau à vapeur armé en guerre, pour croiser dans ces parages, attendu les calmes qui y sont très fréquens et durent plusieurs jours; les bâtimens ordinaires filent rarement plus de deux nœuds à l'heure, et l'on considère 40 milles par jour comme une marche très rapide. *Le John Adams*, ayant toutes voiles dehors, a mis 10 jours à faire 240 milles sur cette côte.

W.

CHEMIN DE FER POUR UNIR LES DEUX OCÉANS.

Une souscription de 90,000 *dollars* a été faite à Panama pour la construction d'un chemin de fer de cette ville à celle de Porto-Bello, c'est-à-dire de l'océan Pacifique à l'Océan Atlantique. On a découvert un passage qui, en général, n'est point occupé par des collines et qui n'a pas plus de 35 milles de longueur.

Les commissaires chargés d'explorer cette route partirent de Panama le 25 mars dernier et n'étaient pas de retour le 6 avril.

W.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 1^{er} août 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard communique deux lettres particulières qu'il a reçues de M. Frédéric Waldek, voyageur en Amérique, ancien élève de l'école française. Ces lettres datées de Tabasco du 21 mars et du 20 avril 1834, contiennent des détails circonstanciés sur les antiquités de Palenqué et des pays environnans explorés par cet artiste, qui a déjà passé deux ans sur les lieux, et qui se propose d'y séjourner deux autres années encore. Il a relevé une carte topographique, copié avec soin les bas-reliefs des monumens, levé les plans, dessiné les coupes et élévations des édifices, etc. M. Jomard ajoute que le talent de M. Waldek, comme dessinateur, étant bien connu, l'on doit espérer des représentations fidèles des monumens de cette partie de l'Amérique.

M. Leprieur dépose sur le bureau le rapport qu'il a présenté au ministère de la marine sur son voyage dans la Guyane centrale.

M. Warden rend compte du premier volume (nouvelle série) des Mémoires de l'Académie américaine des sciences et arts. Il communique ensuite l'extrait d'un rapport des directeurs de la Société américaine de colonisation pour 1833, ainsi qu'une note sur le chemin de fer projeté dans l'isthme de Panama, et qui doit unir les océans Atlantique et Pacifique. Ces diverses communications sont renvoyées au Comité du Bulletin.

Séance du 22 août.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Ministre de la marine écrit à la Société pour lui demander communication du résultat de l'examen qu'elle aura fait des travaux de M. Leprieur sur la Guyane; il desire aussi qu'en exprimant son jugement sur le mérite de l'exploration effectuée par ce voyageur, la Société émette son avis sur les dispositions qui seraient à faire pour continuer utilement cette reconnaissance. M. le Président désigne pour s'occuper de cette question, MM. Corabœuf, D'Avezac, et Warden.

M. De Jablonsxki, administrateur de la paroisse d'Oppova en Hongrie, sur la frontière turque, offre de faire, aux frais de la Société un voyage dans l'intérieur de la Guyane, et il demande les secours et les instrumens qui lui sont nécessaires pour entreprendre ce voyage. La Commission arrête que M. Jablonsxki sera remercié d'une offre de zèle dont elle regrette de ne pouvoir profiter, les usages de la Société ne lui permettant pas de faire les frais des voyages de découvertes.

M. le secrétaire de l'Académie royale des sciences de Berlin adresse à la Société le premier volume de ses Mémoires pour l'année 1832, et M. le secrétaire du comité des traductions orientales de Londres transmet une série de volumes publiés par ce comité. — Remerciemens.

M. D'Avezac communique l'extrait d'une lettre particulière qui lui est adressée de Londres et dans laquelle on lui annonce qu'il se prépare actuellement deux expéditions géographiques en Angleterre : l'une serait chargée de l'exploration de la Guyane anglaise et aurait pour but principal de déterminer la géographie phy-

sique de ses districts intérieurs, en les liant aux positions françaises dans l'est et à celles de M. de Humboldt dans l'ouest; l'autre serait destinée à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique australe par la baie Da-Lagoa, pour lier les découvertes des missionnaires dans le nord du Cap de Bonne-Espérance avec ce point du littoral et peut-être même avec les sources du Zambèze et les établissemens portugais de l'intérieur le long de ce fleuve.

M. Jomard communique une lettre particulière de M. le baron de Hamner, annonçant l'envoi d'une notice sur le voyage de M. Léon De Laborde, et d'un nouvel opuscule de M. le comte de Serristori sur la statistique de l'Italie.

Le même membre annonce que M. Baradère lui a donné communication d'une partie des manuscrits de M. le colonel Dupaix sur les antiquités de Palénque, d'après la copie faite sur les originaux du musée de Mexico. M. Baradère est sur le point de se rendre au Mexique, où il espère réunir des moyens d'exploration.

M. Bottin écrit à la Société pour lui offrir, de la part de l'auteur, M. Noellat, de Dijon, une carte de France, politique, industrielle, commerciale, classique et routière, ainsi qu'une géographie universelle ancienne et moderne.

M. Warden, communique divers renseignemens, 1^o sur le nombre des écoles et des élèves des deux sexes existant actuellement à la Nouvelle-Grenade; 2^o sur le nouvel établissement formé par les Américains au Cap Palmas; 3^o sur Bo-Poro, l'un des établissemens voisin de Liberia. — Renvoi au Comité du Bulletin.

M. D'Avezac fait un rapport verbal sur la *nomenclatura geográfica de España* de M. Caballero. — Renvoi au Comité du Bulletin.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

SEPTEMBRE 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RELATION

D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale,

Par Ihâggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

NOTICE SUR LE TRACÉ GÉOGRAPHIQUE

D'UNE PARTIE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

(SUITE ET FIN.)

Avant de quitter la province de Constantine, j'ai un mot à dire de Bâghâyah, orthographié Bagai par Shaw, qui paraît avoir emprunté ce qu'il en dit à la relation manuscrite d'Antoine Peyssonnel, lequel l'avait visitée à la fin de juin 1725. Je n'ai pu me procurer cette relation originale; et il me paraît d'autant plus indispensable d'en faire une étude approfondie, qu'ayant pu comparer aux résultats que Shaw en a conclus ceux que

M. Lapie et M. Guillaume Barbié du Bocage en ont tirés à leur tour, je me suis trouvé embarrassé d'opter entre trois versions diverses : encore restait-il la difficulté de faire cadrer l'une ou l'autre d'elles avec les indications puisées à d'autres sources; j'ai renoncé dès-lors à résoudre quant à présent une question qui n'avait d'ailleurs pour l'ensemble de mon travail aucun intérêt actuel, et je me suis d'autant plus aisément résigné à m'abstenir, que mon excellent ami M. Guillaume Barbié du Bocage, qui m'avait complaisamment communiqué ses propres extraits de la relation de Peyssonnel, s'occupe de rechercher l'original de celle-ci, afin de la publier avec une construction graphique de la route de ce voyageur.

Des extraits et des croquis que j'ai eus sous les yeux, je dois me borner à conclure que Lambese et Bagai sont seulement à 8 heures ou 20 milles de distance mutuelle, ainsi que l'a adopté Shaw; or la distance de Lambese à Diana n'est que de 33 mille pas ou 26 1/2 milles géographiques, au maximum, d'après l'itinéraire d'Antonin, ce qui, avec les 24 milles entre Zainah et Séthyf indiqués par Shaw et qui résultent également de l'itinéraire de Peyssonnel, ne produira que 70 1/2 milles entre Séthyf et Bâghâyah. Or Schaw donne, d'un autre côté, une mesure de 24 lieues ou 72 milles entre Qala't-el-Atsnyn et Bâghâyah (1); ces deux lignes ne peuvent se rencontrer même sur la voie directe de Séthyf à Qala'h, et bien moins encore en inclinant toutes deux au sud pour aller au-delà du Gebel-el-Onasth, qui lui-même est au-delà de la montagne de *Seedy Rougeise*, visitée par Shaw, et située à 42 milles au S. E. 174 S. de Constantine.

(1) De Gellah à Ayn-Tyllah, 18 lieues dans l'ouest, et de là à Bagai, 6 lieues dans la même direction.

D'une autre part, l'Edrysy indique Bâghâyah à 8 journées de Bougie, et à 4 stations de Thobnah, qu'il met elle-même à 6 journées de Bougie; le Békry met, de son côté, Bâghâyah à 4 journées de Beskarah (1) : une position moyenne de 35° 23' N. et 4° 30 E. remplirait très bien ces conditions, au taux uniforme de 15 milles à la journée; mais elle ne peut cadrer avec celles qui résultent de la ligne plus précise de Séthyf à Bâghâyah par Diana et Lambese. Je signale ces incertitudes au zèle investigateur de nos officiers de l'armée d'Afrique : à eux est l'honorable tâche de fixer enfin la géographie de toute la région barbaresque.

Prenons maintenant la route de Shaw entre Alger et les montagnes de Tâtcherah, qu'il appelle Trara. La carte lithographiée du Dépôt de la guerre est en cette partie, du moins pour tout ce qui est compris dans la première feuille, la reproduction d'une carte dressée à Oran, sur les renseignemens des indigènes combinés avec les documens antérieurs, par M. le capitaine d'état-major Tatareau, qui a fait preuve, dans ce travail, de beaucoup de sagacité, mais dont je ne crois pas moins indispensable de contrôler les résultats afin de ne m'appuyer que sur des bases que j'aurai personnellement vérifiées; j'analyserai donc directement l'itinéraire de Shaw, qui se rattache à un assez grand nombre de points de la côte pour en obtenir une construction satisfaisante.

Après avoir reconnu que le docte Anglais a vu de ses yeux tout le cours du Schélif entre son embouchure et le confluent de la petite rivière Harbeene (probable-

(1) Edrysy, pages 228, 237 et 234; Békry, page 70.

ment Ouéd-el-Kharbyn), je vais m'occuper d'en rétablir le tracé. Le confluent de cette rivière a lieu auprès d'une ville ruinée, désignée par les Arabes sous l'appellatif El-Médynah el-Kherbah (la Ville détruite), qui se rencontre si fréquemment dans la géographie moderne de ces contrées. La carte de Shaw met El-Kherbah vers le S. O. de Meldyah, à une distance égale à celle de Meldyah à Belydah ; c'est aussi ce qu'offre une carte plus détaillée, levée, à ce qu'il paraît, par des officiers anglais lorsque se préparait l'expédition d'Exmouth, et dont M. Lapie m'a obligeamment communiqué un calque. J'ai, d'après cette base, placé cette première Kherbah à 36° 2' N. et 0° 16' E.

De là à l'embouchure du Schélif, la distance réelle est de 117 milles, tandis que Shaw n'en compte que 87, ce qui constitue une insuffisance d'estime d'un tiers ; correction faite, les mesures partielles du cours du Schélif données par Shaw doivent être employées ainsi qu'il suit :

Départ du confluent du Ouéd-el-Kherbyn.

Confluent du Ouéd-el-Fadhah, au lieu de 14 lieues, 56 milles O.

Confluent de la rivière Arhyone, au lieu de 7 — 28 — O.S.O.

Confluent de la rivière Mynah, au lieu de 5 — 20 — O.

Cap Ivi ou Gebel el-Dys au lieu de 5 — 20 — N.O.

La ligne que j'ai ainsi construite se trouve accompagnée, dans la majeure partie de son étendue, par la route que Shaw a suivie et tracée depuis *Kubber Romeah*, vers l'ouest, avec embranchement sur Mostaghânem et Oran. *Kubber Romeah*, plus correctement Qobr el-Roumyah, est un monument bien connu, où il est à désirer que soient opérées des fouilles, qui selon toute apparence seront fructueuses pour l'archéologie mau-

ritannique, car nous savons par Pomponius Mela (1) que c'était la sépulture royale des souverains de Césarée. Nous avons un autre point de repère dans *Seedy Abid*, plus exactement Sydy O'bayd, que Shaw nous dit être à 2 milles (correction faite, près de 3 milles) à l'est du confluent de l'*Arhesv* (Arhyoue); il se place ainsi vers 35° 52' N. et 1° 20' O. dans ma construction, qui me donne en même temps Mazounah vers 35° 59' N. et 1° 28' O., Sénâb vers 35° 59' N. et 1° 1' O., et Melyanah vers 36° 14' N. et 0° 10' O.; cette dernière est l'ancienne Malliana, d'où l'itinéraire d'Antonin nous conduit à Rusuccurrum, ainsi qu'il suit :

Malliana.	
Sufasar.....	M. P. XVIII (2) -
Velisci.....	XVI (3)
Tanara Musa Castra.	XVI
Tamariceto præsidio	XVI
Rapida Castra.	XVI
Rusuccurro colonia	XII

D'autre part, nous avons déjà vu (4) que Sufasar est à 16 mille pas de Aquæ, et celles-ci à 25 mille pas de Césarée : les bains Hanmam Meriga, à 20 milles de Scherschel, correspondent à merveille à Aquæ; de sorte que la position de Sufasar se trouve ainsi assurée; et l'on aperçoit aisément que la route doit aboutir aux ruines voisines du cap de Têmedfous, Rapida Castra marquant le passage du Hharrâth.

Le surplus de la route de Shaw n'offre d'important à placer que Telemsèn, qu'il met à 15 milles S. S. E. de

(1) Méla, lib. I, cap. IV.

(2) Variante : XVIII.

(3) Variante : XV.

(4) Ci-dessus, p. 102.

l'embouchure de la Tafnâ, et à pareille distance des montagnes de Tâcherah. La carte de M. Garnier place la grande montagne de Tadjera ou mont Noé à $35^{\circ} 8' N.$ et $4^{\circ} 3' O.$; elle indique en même temps, vers l'embouchure de la Tafnâ, sur la rive gauche, un village dans lequel on ne peut méconnaître les restes d'Areschqoul (1) dont le nom s'est perpétué dans l'île voisine, défiguré toutefois sur nos cartes en ceux de Harschgoune, de Risgoun, etc. Aboulfédâ compte 20 milles de Telemsên à Areschqoul, et ce chiffre, conforme à celui qu'a employé M. Tatareau, prouve que les 15 milles de Shaw doivent être augmentés suivant la proportion que nous avons déjà employée sur le Schélif; mais en appuyant ainsi Telemsên par 20 milles sur l'embouchure de la Tafnâ et 20 milles sur le mont Noé, il ne restera plus que 53 milles jusqu'à Oran, tandis que Shaw en met 54 dans son texte, 51 dans sa carte, c'est-à-dire à-peu-près la distance même que je trouve, sans qu'il y ait lieu à l'augmentation ordinaire. Cette difficulté est levée par un itinéraire d'Oran à Ouetchdah recueilli par M. le capitaine d'état-major Levret, et qui porte 24 heures d'Oran à Telemsên et 14 heures de Telemsên à Ouetchdah; or en partant de la position de Ouetchdah déterminée par Badia, Telemsên me viendra par $35^{\circ} 1' N.$ et $3^{\circ} 39' O.$, à 31 milles de Ouetchdah et 53 milles d'Oran comme ci-dessus. Ainsi Shaw, dont l'estime de route entre Alger et les montagnes de Tâcherah est en général trop courte d'un tiers, a pourtant estimé à sa valeur réelle la distance d'Oran à Telemsên: il suffit, pour s'expliquer cette anomalie, de considérer que, à part cette distance qu'il a indubitablement fixée par deux

(1) Voir Békry, page 102.

observations de latitude, tout le surplus de sa route dans cette province est principalement dirigé dans le sens des longitudes et entaché d'une erreur commune.

Le tracé que Shaw a donné de son itinéraire ne se poursuit pas jusqu'à Nedroumah, qui est au revers occidental des montagnes de Tâcherah; ce point est inscrit, sur la carte de M. Garnier, à la même position, à un mille près, que celle de 35° 3' N. et 4° 6' O., que me procurent, d'une part une distance de 10 heures sur Telemsên, indiquée à M. Levret et que je traduis, d'après les précédentes données, par 22 milles géographiques, et d'autre part une distance de 8 milles sur Ternâny et Tâouant, marquée par le Békry. (1)

La route de Shaw ne va pas non plus à Ma'skarah, mais il en indique dans son texte, sans doute d'après de bonnes informations, la situation relative à l'égard de Mostaghânem, par une ligne brisée courant d'abord 8 lieues au S. S. E. jusqu'à Qala'h, et de là 5 lieues S. O. jusqu'à Ma'skarah; il ajoute que cette dernière ville est en même temps à 33 milles S. S. E. d'Oran; mais il est évident que cette distance ni ce gisement ne sauraient concorder avec les précédentes données, tandis qu'ils y cadreraient assez bien si le point de départ de cette nouvelle ligne, au lieu d'être fixé à Oran, se trouvait à Arzèou; il semble qu'il y ait, sous ce rapport, une méprise, d'autant plus que la carte du docteur, en réduisant à 29 milles la distance de Mostaghânem à Ma'skarah, allonge au contraire jusqu'à 38 celle de Ma'skarah à Oran; et cette dernière indication s'accorde très bien avec un compte de 17 heures qu'offre un itinéraire recueilli par M. Levret; mais nous venons d'acquiescer à

(1) Page 106.

cet égard des données beaucoup plus précises : M. Bernier de Maligny, capitaine d'état-major, a, depuis la soumission du bey A'bd-el-Qâder, relevé soigneusement la route d'Oran à Ma'skarah et de là à Mostaghânem ; il en résulte que Ma'skarah est à une distance de 21 1/3 lieues de 4,000 mètres en ligne droite à l'égard d'Oran, et à 17 1/3 lieues à l'égard de Mostaghânem, ce qui revient à 46 et 37 milles géographiques, et amène Ma'skarah par 35° 20' N. et 2° 15' O., à 33 milles d'Arzêou et à 71 milles de Telemsên : cette dernière mesure s'accorde d'une manière satisfaisante avec une marche de 33 1/2 heures indiquée par un itinéraire oralement fourni à M. Levret.

Les indications de distances et de gisemens recueillis par Shaw se poursuivent au-delà de Ma'skarah vers Tagadempt, et de là par Swamma jusqu'au Nador et à Goojeda ; puis, s'appuyant sur divers points connus du Schélif, ces indications déterminent le cours supérieur de ce fleuve, et s'avancent, par Midroé, jusqu'aux montagnes des Ammer et de Lowaate. Elles doivent ainsi nous conduire jusqu'au point de départ des itinéraires d'Ebn-el-Dyn.

D'autres routes, oralement recueillies aussi par des officiers français, nous mèneront au même but, et ces données diverses aideront mutuellement à leur construction commune.

Je relève, dans le texte de Shaw, une première ligne ainsi divisée :

Départ de Sinaab.

Montagne de Wannashreese. 8 lieues S. E.

Tessumseely. 30 milles S. S. E.

Tuckereah. 20 milles.

Midroe. 6 lieues S.

Montagnes de Lowaate et Ammer. . 6 lieues.

Sinaab (plus correctement El-Essnâb) se trouve déjà placé, dans la construction de la route suivie par Shaw le long du Schélif. J'ai déjà fait remarquer que dans toute cette partie, le docteur anglais a, par une réduction trop forte, estimé généralement ses distances un quart au-dessous de leur chiffre réel : en rétablissant le taux effectif, le Wannashreese, dans lequel il est aisé de reconnaître le Ouânaschrysch des géographes arabes, trouvera sa place à 32 milles S. E. d'El-Essnâb, vers $35^{\circ} 36' N.$ et $0^{\circ} 33' O.$; Tessomsyly, à 40 milles S. S. E. de là, tombera vers $35^{\circ} 0' N.$ et $0^{\circ} 14' O.$ Le gisement de Tokeryah n'est pas marqué : la carte l'indique S. 174° S. E. de Tessomsyly, et Midroe (plus correctement Médérây) y est placé au S. 174° S. O. de Tokeryah, ce qui revient à mettre Médérây au sud de Tessomsyly.

On y arrive pareillement par une autre voie : Shaw rapporte que le Schélif, formé par la réunion des Seba'oun A'youu (les Septante sources) au Nahr-Ouâssel, commence à 80 milles de son embouchure, ce qui, correction faite de la distance, établit ce point vers $34^{\circ} 46' N.$ et $0^{\circ} 37' O.$; et comme, de là, il compte 10 lieues jusqu'à Médérây, ce village viendra, par cette voie comme par la précédente, vers $34^{\circ} 10' N.$ et $0^{\circ} 14' O.$

La montagne des Lowaate et des Ammer, c'est-à-dire le Gebel el-A'mour, situé à 24 milles dans le sud de Médérây, se trouvera dès-lors par une latitude de $33^{\circ} 46' N.$ offrant un premier repère aux routes d'Ebn-el-Dyn.

Vérifions si les informations recueillies par nos officiers de l'armée d'Afrique concordent avec ce résultat. J'ai à ma disposition deux itinéraires qui, se soudant bout à bout à Ferendah, conduisent ainsi depuis Orau

jusqu'à A'yn-Mâdhy, autre point de repère avec les indications d'Ebn-el-Dyn.

Le premier de ces itinéraires, recueilli par M. Levret en 1831, fournit les indications suivantes :

Départ d'Oran	
Msulen, village.....	2 heures.
Tlelat, ruisseau.....	3
Tzig, rivière.....	4
Oued Hammem.....	4
Mascara.....	4
Tigauefin, ruisseau	4
Oued Hadded.....	4
Oued el-Abt.....	4
Mina, rivière.....	4
Medrossa, hameau.....	4
Frimdey, village fermé	4

Le second, recueilli par M. Tatareau en 1833, se dirige d'abord vers le S. E., puis directement au S. par les étapes suivantes :

Départ de Frendah.	
Enbar Ouessel.....	4 heures
Susellem, rivière courant de droite à gauche.	5
(A 1 heure sur la gauche est le village de Gougéla).	
El-Feygia (le col)	4 1/2
El-Bayda, terre blanche	4
Oued el-Aleg, rivière coulant vers le N. E. .	5
Hadra, village	5
Teyloulou	5
Aïn-Madi, près des Ouled el-Amour	4
(La ville de Beni-Lahouat est à 2 jours dans l'est, et celle de Chiléla à 5 ou 6 jours dans l'ouest d'Aïn-Madi.)	

Le premier de ces deux itinéraires compte 17 heures pour les 46 milles qui se trouvent en ligne droite d'Oran à

Ma'skarah, ce qui doit faire estimer à 65 milles les 24 heures restantes pour aller jusqu'à Ferendah ; à défaut de direction indiquée, on peut présumer que celle d'Oran à Ma'skarah se poursuit au-delà ; cette présomption se trouve corroborée par d'autres considérations, savoir : que Shaw indique les sources du Ouêl-el-A'bd à 30 milles (qui en valent 40) au S. E. de Ma'skarah ; que l'itinéraire actuel traverse le même ruisseau à 12 heures ou 32 1/2 milles de Ma'skarah, et que le ruisseau dont il s'agit coulant du sud au nord, le passage doit avoir eu lieu au nord des sources, par le double motif que ces sources sont l'origine du courant traversé, et que la route qui y conduit est la plus longue. Par une raison semblable, Tagadempt (que Léon dit signifier Antique, et dont la véritable orthographe est dès-lors Tâqadynt, forme berberisée du mot arabe qadym), doit se trouver au nord de l'itinéraire dont je m'occupe, car Shaw indique ce point à 60 milles (qui en valent 80) d'Oran, c'est-à-dire en réalité à 34 milles au-delà de Ma'skarah, sur la rive droite de la Mynah, à quelque distance au nord des sources de celle-ci, tandis que l'itinéraire actuel traverse cette rivière à 16 heures ou plus de 43 milles de Ma'skarah. Or Tâqadynt est à 32 ou plutôt 43 milles au nord du Nador (plus correctement El-Nâzhour, la Vigie), d'après Shaw ; et d'autre part, des informations recueillies par M. Levret placent El-Nâzhour à 20 heures des ruines de Mynah, qui sont entre Ma'skarah et Sydy O'bayd à 9 heures de l'un et 9 1/2 heures de l'autre : cela donne 18 1/2 heures pour les 55 milles compris réellement entre ces deux points, d'où il faut conclure 60 milles pour les 20 heures de Mynah à El-Nâzhour : et de là à Goojeda sur le Suselim, Schaw compte 18 milles qui en valent 24 ; le se-

cond des itinéraires ci-dessus traverse le Susellem à une heure ouest de Gongélah, qui est évidemment le Goojeda de Shaw : il est donc indubitable que la route de Ma'skarah à Ferendah passe entre Tâqadynt et El-Nâzhour, et celle de Ferendah à A'yn-Mâdhy entre El-Nâzhour et Ghougélah. Je mets ainsi Férendah à 65 milles sur le prolongement de la ligne d'Oran à Ma'skarah, ce qui me donne une position conjecturale de $34^{\circ} 44' \text{ N.}$ et $1^{\circ} 9' \text{ O.}$, le passage intermédiaire de la Mynah se trouvant vers $34^{\circ} 56' \text{ N.}$ et $1^{\circ} 31' \text{ O.}$

Cette position de Férendah diffère singulièrement, comme on voit, non-seulement de la vague indication de Shaw, qui la met parmi les daskeralis qui entourent les sources du Ouéd el-A'bd, mais aussi de la carte lithographiée du Dépôt de la guerre, qui la place sur la rive gauche du Ouéd el-Haddet, le Ouéd el-Haddet de notre itinéraire, c'est-à-dire au tiers de sa distance véritable à l'égard de Ma'skarah; et encore de la carte de M. Tatareau, qui l'établit à 22 milles seulement de Ma'skarah, c'est-à-dire à moitié de la distance réelle.

La route de Mynah à El-Nâzhour, tracée sur la carte lithographiée du Dépôt de la guerre, est ainsi distribuée:

Départ de Mina (ruines romaines).	
Sidi-Mohammed Ben-Héisa.....	8 heures.
Onled-Schérif.....	6 1/2
Nador.....	5 1/2

Cette route ne traverse aucun cours d'eau, et paraît remonter la rive droite de la Mynah; la direction en est dès-lors déterminée par la situation relative du point de départ (vers $35^{\circ} 36' \text{ N.}$ et $1^{\circ} 49' \text{ O.}$) et de celui où la route de Ferendah coupe la Mynah : la position d'El-Nâzhour sera ainsi portée vers $34^{\circ} 40' \text{ N.}$ et $1^{\circ} 22' \text{ O.}$ De là comptant 43 milles vers le nord jusqu'à une dis-

tance de 34 milles dans l'est de Ma'skarah, Tàqadynt se trouvera placé à 35° 23' N. et 1° 33' O.

La route de Ferendah à A'yn-Mâdhy est de 36 1/2 heures; mais quelle valeur itinéraire convient-il de donner à cette mesure horaire? C'est une question d'autant plus difficile à résoudre, que les appréciations de cette nature sont très variables, et que nous sommes ici dénués d'une portion connue qui nous serve de taux pour les autres. Dans les précédentes investigations, nous avons trouvé la valeur de l'heure de route en milles géographiques, tantôt de 2 1/6, tantôt de 2 2/3, tantôt de 3 : cela dépend du mode de voyage, soit à pied, soit à dos de chameau ou de mulet; de la nature du chemin, battu ou non, en plaine ou en montées, etc. Rien ne nous fait connaître ici ces bases d'évaluation, si ce n'est une présomption générale que la route est en montée, d'abord parce qu'elle traverse le Nahr-Ouâsse!, affluent supérieur du Schélif, puis les hauteurs que Shaw indique entre El-Nâzhour et Ghougélah, ensuite El-Feygia, qui paraît être le mot Fegj ou Fegjah (un défilé), et qu'elle s'avance enfin vers les hautes montagnes d'El-A'mour. D'après cette considération, je choisis le taux le plus court, celui de 2 1/6 milles, au moyen duquel les 36 1/2 heures se traduiront en 85 milles dans une direction que la carte de M. Tatareau porte d'abord au S. S. E. jusqu'à El-Fegjah, puis au S. 1/4 S. E.; en combinant les 19 1/2 milles de Ferendah au passage du Soussellem avec les 24 milles d'El-Nâzhour à Ghougélah aboutissant à 3 ou 4 milles sur la gauche du passage dont il s'agit, j'obtiens celui-ci par 34° 27' N. et 0° 58' O.

Dans l'intervalle de Ferendah à ce point, et à près de 11 milles de ce dernier, se trouve le passage du Nahr-Ouâssel, qui est là fort près de sa source, et qui, dans

ma construction, n'a plus à parcourir qu'un espace d'environ 23 milles pour arriver au point où, réuni aux Séba'oun A'youn, il prend le nom de Schélif. A 32 milles dans l'est de ce premier confluent, et à 40 milles dans le sud de celui du Ouêl el-Kharbyn, se trouve, d'après Shaw, celui du ruisseau de Médérây, c'est-à-dire, correction faite, à un coude déterminé par environ 43 milles sur le premier confluent, et environ 53 milles sur le troisième, ou, en d'autres termes, vers 35° 8' N. et 0° 8' E.

Arrivé à El-Fegjah, la route incline davantage au sud; sa direction sera déterminée à l'aide des indications d'Ebn-el-Dyn, qui place A'yn-Mâdhy à une journée dans l'ouest de Tegemout, et ce point-ci à une journée au sud du Gebel el-A'mour; je montrerai plus loin que la journée d'Ebn-el-Dyn vaut 18 milles, au moyen de quoi Tegemout me vient vers 33° 28' N. et 0° 14' O., A'yn-Mâdhy vers 33° 28' N. et 0° 36' O., et enfin El-Aghouâth, qui est à une journée au sud de Tegemout, vers 33° 10' N. et 0° 14' O. De cette manière il y a deux journées de A'yn-Mâdhy à El-Aghouâth comme le marque notre itinéraire, si l'on passe par Tegemout, et une journée seulement ainsi que le dit Ebn-el-Dyn, si l'on suit la route directe, qui n'est que de 21 milles.

Le Ouêl-Alegb, qui marque une des étapes intermédiaires, coulant vers le N. E., ne peut aller tomber dans le Schath qui est à l'ouest, comme le lui fait faire la carte lithographiée du Dépôt de la guerre. Il est probable que c'est un affluent du ruisseau de Médérây, et par conséquent du Schélif.

M. le capitaine Levret a envoyé, en 1833, un itinéraire qui conduit de Ma'skarah à El-Aghouâth sans passer par Ferendah; les noms de lieux y sont accompagnés

d'une transcription en caractères arabes, qui sans être ni aisément déchiffrable, ni parfaitement correcte, peut néanmoins aider à fixer l'orthographe; malheureusement les distances ne sont point indiquées. Voici cet itinéraire, où j'ai mis entre parenthèses la lecture fidèle des transcriptions arabes :

Départ de Mascara (Ama'skara).
 Maousa (Mousây), ruisseau.
 Kachreu (Kaschra'), hameau.
 Oued el-Abdt (Oued el-A'bd), rivière.
 Tagazoute (Taqa'out), village.
 Susellam (Sousellem), rivière.
 El-Ogala (El-Oghalâ), puits.
 El Beda (El-Baydhâ), ruisseau.
 El-Fedja (El-Fegjah), petite rivière.
 Oued el-Alag (Oued el-A'laq), rivière.
 El-Kadara (El-Khadhrâ), hameau.
 Teïloulâ (Teyloulâ), hameau.
 Beni-Lagrouat (Bény-Laghouâth), ville.

On peut supposer que la distance de chaque station à la station suivante est d'une journée de route, sauf pour la dernière mutation, où nous savons qu'il y a trois étapes. Il est à remarquer en outre que les stations d'El-Baydhâ et d'El-Fegjah se trouvent, dans ce dernier itinéraire, placées dans une situation relative inverse de celle qui a été indiquée précédemment. En rétablissant El-Fegjah avant El-Baydhâ, ainsi que le porte l'itinéraire envoyé par M. Tatareau, il faudra compter, pour l'itinéraire actuel, 7 journées de Ma'skara à El-Fegjah, ce qui donne environ 13 milles par journée. La rencontre du Ouêd el-A'bd aura ainsi lieu tout auprès de la source, et la rencontre du Sousellem à quelques milles au-dessous d'El-Nâzhour. Taga'zout, que Shaw écrit Tagazoute et indique avec Ferendah

au voisinage des sources du Ouéd el-A'hd, se trouvera dans ma construction, vers 34°43' N., et 1°30'O., à 13 milles desdites sources et à 17 milles de Ferendah.

Revenons aux indications du capitaine Tatareau : elles portent que A'yn-Mâdhy est à 5 ou 6 journées de Chiléla, position au sud d'Oran, à laquelle conduit la route suivante, recueillie par le même officier :

Départ d'Oran.	
Méléta	7 heures.
El-Gazul, petite rivière.....	5
Tesselah, montagne.....	5
Mekerra, cours supérieur du Sig.....	4 1/2
Hammen Sidi Ali Béné Yonb	5
Raz el Mah, source du Mekerra.....	3
Travers d'El-Beghera n Benihiza, deux montagnes à 4 heures sur la droite.....	7 1/2
Oued el-Hamem, torrent.....	8
El-Shott, grande sebgha longue de plusieurs journées, large de moins de 1 heure.....	4
Sénia	6
El-Mellehah, source salée	7
Téniah, col dans le grand Atlas.....	5
Chiléla, petite ville dans le désert.....	7

Dans la carte (*corrigée*) qu'il a envoyée en 1833, M. Tatareau donne cette route avec des variantes qui tendent à en restreindre l'étendue, de manière à ce que l'estime des distances de l'itinéraire ci-dessus doive être réduite à environ 1 3/4 milles par heure; je me range d'autant plus volontiers à cet avis, que les indications de Shaw ne permettent point une évaluation plus large; ainsi, par exemple, le voyageur anglais met à 21 milles (qui en valent 28) au sud d'Oran, la ville de Tessailah, située au pied du versant septentrional de la montagne du même nom, que l'itinéraire ci-dessus place à 17 h.

d'Oran , produisant près de 30 milles, à raison de 1 $\frac{3}{4}$ milles par heure, dans une direction S. 8° O. De là aux Hhammam Sydy A'ly ben Ayoub , il y a 9 $\frac{1}{2}$ heures produisant un peu plus de 16 $\frac{1}{2}$ milles qu'il faut combiner avec les 40 milles (correction faite 53 milles) que Shaw compte depuis Arzêou jusqu'à ce point , lequel demeurera ainsi déterminé vers 35°0' N. , et 2°59' O. Les trois heures qui suivent, et qui valent un peu plus de 5 milles , conduisent au Râs el-Mâa (la tête de l'eau) , d'où l'on trouvera aisément deux journées jusqu'à El-Ghour , position qui elle-même se trouve, par un autre itinéraire , à 12 heures ou 26 milles au sud de Telemsên ; en plaçant Râs el-Mâa sous le méridien d'Oran , il y aura , entre les deux points , 36 milles pour les deux journées dont il s'agit. En continuant la route droit au sud , on a 44 $\frac{1}{2}$ heures ou environ 78 milles jusqu'à Schilélah , qui , maintenue sous le méridien d'Oran , serait à 120 milles de A'yn-Mâdhy , ce qui vérifierait la condition des 5 à 6 journées de distance , suivant qu'on les supposerait de 24 ou de 20 milles , deux taux fort admissibles ; s'ils paraissaient toutefois un peu élevés , il suffirait d'incliner un peu la route vers l'est , de manière à faire tomber Schilélah , soit à 108 , soit à 100 , soit même à 90 milles de A'yn-el-Mâdhy , le taux de la journée descendant ainsi à 18 et 15 milles.

Quant au Schath , que la route ci-dessus traverse à 19 $\frac{1}{2}$ heures ou 34 milles du Râs el-Mâa , M. Tatareau a envoyé en 1833 un autre itinéraire qui y aboutit en partant de Ma'skarah , et allant droit au sud par les étapes suivantes :

Départ de Mascara.

Béni-Hen , affluent du Oued el-Hammem. 5 heures.

Lahod , autre affluent..... 4 $\frac{1}{2}$

Falet, ravin.....	4
Sghouna, lac.....	6
El-Oghla, puits.....	4
Sidi-Khalifa, village.....	8
El-Chott, grande segha.....	o 172

C'est en tout 32 heures, qu'il y a lieu d'estimer à environ 70 milles, d'après le taux uniforme qui paraît applicable aux itinéraires fournis en dernier lieu par le même officier.

Un rapport de M. le lieutenant - général Boyer énonce que , d'après les renseignements fournis à Oran, en novembre 1832, par des Arabes qui arrivaient du voisinage de Schilélah , Bozamoghan est à une journée au sud de cette ville , à partir de laquelle on met 30 jours pour aller dans le pays des Sondân , savoir , 10 jours jusqu'à Gourra , sans eau ; 10 jours jusqu'à Tédikitz , qui ne paraît pas pouvoir être autre que le Tédikels de M. Hodgson ; et enfin 10 jours encore jusqu'au Belad-el-Sondân.

Ayant disposé dans le nord le canevas auquel s'attache l'itinéraire d'Ebn-el-Dyn , je vais marquer dans l'est et dans le sud les points auxquels il aboutit , et déterminer les principaux nœuds de sa ligne de route.

Je pars de Tripoli pour aller à Ghadâmes en 13 journées , avec le scheykh Hhâggy Qâsem , si connu par les savantes recherches de M. Walckenaer ; Smyth m'a fourni la position de la première de ces villes , Laing celle de la seconde ; l'intervalle est de 260 milles , ce qui détermine à 20 milles le taux de la journée. De Ghadâmes à A'yn el-Ssalâh , Hhâggy Qâsem a employé en apparence 20 journées , dont la valeur , calculée sur cette base , devrait être de 400 milles ; en réalité la distance est de 407 milles jusqu'à la position la plus

orientale de A'yn-el-Ssalâh, de 426 milles jusqu'à la position la plus occidentale ; laquelle des deux est plus exacte ? On serait tenté, d'après ces chiffres, d'opter pour la première, et néanmoins il semble que la seconde présente plus de garanties, étant donnée avec plus de précision, et ayant fait l'objet d'une communication spéciale de la part d'un ami de Laing, fort versé dans les calculs de cette nature ; une considération plus décisive vient se placer ici : c'est que, au lieu des 20 journées comptées par le rédacteur de l'itinéraire de Hhâggy Qâsem entre Ghadâmes atteint le 13^e jour, et A'yn el-Ssalâh atteint le 33^e jour, le détail des étapes donne en réalité 22 jours, ainsi qu'il suit :

Départ de Ghadâmes.

Ten-Yakken	3 journées.
Bir el-Tabbeyed	3
El-Mosseguem	4
Bir el-Gâbah	4
Hassi Farsik	4
Ain el-Salâh	4
Nombre total des journées	22

La même distance est de 24 jours d'après Ebn-el-Dyn : c'est, à très peu de chose près, 18 milles par jour, et ce taux, ainsi déterminé, me fournit le moyen d'aller planter quelques jalons principaux pour les routes du voyageur.

Je commence par Ouerqelah, qui doit être établie à 16 journées ou 288 milles de Ghadâmes, d'après l'indication d'Ebn-el-Dyn. Le Békry compte 14 journées depuis Touzer : admettons que ce soient encore des journées de 18 milles, ce sera en total 252 milles, qui coïncideront avec la mesure précédente en un point placé vers 31°44' N. et 1°38' E. ; pour devenir défini-

tive, cette position doit remplir une troisième condition, résultant des informations recueillies par Shaw. Celui-ci parle d'un amas de villages parmi lesquels il nomme Badass, le Bâdys de Zâb du Békry, déjà placé sur ma carte; et il compte de là 12 lieues vers le sud jusqu'à El-Fythé, ou plus correctement El-Fethh, puis 10 lieues encore dans le sud jusqu'à Majyre, qu'il faut sans doute écrire Megêlir; on a ensuite Tummarnah à 6 lieues dans l'ouest, Tuggurt (Teqort) à 12 lieues de là au S. O.; et 30 lieues plus loin, dans la même direction, Engousah, après laquelle vient enfin Ouerqelah, à 5 lieues dans l'ouest. Si l'on réfléchit que ces gisemens n'ont été fournis à Shaw que par des indigènes ayant une idée fort peu précise des directions de la boussole et ne parlant d'ailleurs que de souvenir, on sera surpris de voir combien leurs indications se rapprochent d'une exactitude rigoureuse, puisqu'il suffit d'un léger redressement des flexions de la route pour la faire cadrer aux 211 milles qu'offre ma construction entre Bâdys et Ouerqelah.

De Ouerqelah à A'yn-el-Ssalâhh, Ebn-el-Dyn paraît compter 17 journées, savoir, 5 de Ouerqelah à El-Qolya'h, et 12 de là à A'yn el-Ssalâhh, ce qui amène El-Qolya'h à 90 milles de l'une et 216 milles de l'autre, vers 30°42' N., et 0°21' E.

Enfin Metslyly, à 5 journées d'El-Aghouâth et autant d'El-Qolya'h, se placera vers 31°45' N., et 0°54' O., ayant Ghardêyah nécessairement dans l'ouest, puisque Shaw dit que cette ville est la plus occidentale du Ouâdy-Mozâb; et comme il la met à 35 lieues ou 105 milles d'El-Aghouâth, je lui attribue une position conjecturale de 31°30' N. et 1°0' O., inscrivant Beryghân à 9 lieues de là, dans le haut du Ouâdy-Mozâb, c'est-à-

dire à l'est de Metslyly. On voit que dans cette situation le Ouâdy-Mozâh est séparé de Ouerqelah et Teqort par une distance moyenne qui répond assez bien au désert de 8 journées mentionné par M. Hodgson.

Je vais maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur la liaison du tracé qui précède avec les points connus de l'ouest, bien moins dans le dessein d'établir des résultats, que dans le but d'exposer l'insuffisance des données que nous possédons, et de faire mieux apprécier les points sur lesquels il importe d'acquérir des lumières nouvelles.

M. le capitaine Levret a recueilli à Oran, en 1832, un itinéraire fort intéressant, qu'il a cru dirigé vers *Tougourt* (Teqort), mais qui en réalité conduit à Taroudânt, capitale de la province de Sous dans le Marok, en passant par un grand nombre de points déjà déterminés avec assez de précision, tels que Ouetchdah, Têzây, Fès, Meknèsah, El-Rabâth, El-Manssouryah, El-Dâr-el-Baydhâ, Azamour, Smira et Marok; sans parler de quelques autres lieux dont la position est moins assurée, entre autres A'yt-Monsây, au passage de l'Atlas entre Marok et Taroudânt. Toutes les étapes intermédiaires entre les stations déjà fixées, peuvent être aisément placées. De ce côté la liaison est bien établie entre le tracé de la province d'Oran et les états de Marok.

La carte de M. Lapie en indique une autre entre Ouetchdah et El-Nâzhour : une seule mutation y est marquée non-loin de ce dernier point, sous le nom de Loggnath : cette route n'est complètement inconnue, mais je soupçonne ce nom de Loggnath de constater simplement une vague indication d'El-Aghouâth.

La carte jointe aux recherches de M. Walckenaer montre aussi une route de Marok à Tripoli par Aksabi

Suréfa, Fiz, Gardéïa, Grara, Wurglah, Ingousab et Ghadâmes; et la même route est tracée sur la carte de M. Lapie jointe au voyage de M. Cochelet, par Aksabi Suréfa, Fiz, Gardéïa et Giara; puis sur sa carte comparée, en deux feuilles, des régences d'Alger et de Tunis, par Figlig, Tsebid, Gardéïa, Berigan, Grara, Ghargala, Engousah, le Djebel Salubam, Necau et Ghadâmes. Ce serait une ligne fort importante; mais je soupçonne fort que ce n'est qu'une liaison conjecturale indiquée à l'aventure entre des points qui semblaient s'aligner sur la carte. Analysons en effet : Aksabi Suréfa, ou plutôt Aqssâby el-Scherfâ, est une station près des sources du Molouyah, sur laquelle je reviendrai tout-à-l'heure. Fiz paraît être un simple *lapsus* pour Figlig, sans quoi il m'est complètement inconnu. Tsebid est inscrit sous cette orthographe dans la carte générale de Badia; il est aisé d'y reconnaître le Tesebit de Léon, Tecevin de Marmol, réunion de quatre châteaux, qu'ils indiquent à 200 milles de Segelmèsah et 100 milles de l'Atlas, 120 milles de Tegorarin, et qu'ils disent placés sur la route de Fès et de Telemsèn à Agadès. Ghardèyah, Beryghân, Ghrarah, Ouerqelah, Engousah, nous sont connus en deux groupes distincts, mais non dans un rapport d'ensemble déterminé. Enfin, Ebn-el-Dyn nous donne un itinéraire de Ouerqelah à Ghadâmes, où ne figurent ni le Gebel Saloubân ni Neqâou, lesquels appartiennent à une route entre El-Bahnesâ d'Égypte et Segelmèsah, rapportée par l'Édrysy, mais dont il n'est pas à ma connaissance que la géographie moderne ait retrouvé aucune trace, si ce n'est dans la douteuse indication, faite par Shaler, de Nedromah parmi les villes du Ouâdy Mozâb, où il confond indistinctement Ghardèyah et Ouerqelah, Beryghân et

Engousah, en sorte que je soupçonne fort l'honorable consul d'avoir relevé sur une carte inexacte une partie des renseignemens qu'il crut ensuite lui avoir été fournis par son thâleb.

Ainsi s'évanouit la liaison apparente de tant de points dont il y aurait en effet grand intérêt à connaître les rapports mutuels de gisement et de distance, mais qui ne forment, quant à présent, aucune ligne suivie : Aqssaby - el-Scherfâ est sur la route de Fès à Tâfilêlt, mais sans liaison directe connue avec Marok ni avec Figbig; ce point-ci appartient, ainsi que Tesebit, à une ligne qui va de Segelmésah à Tégorarin; ce sont, comme on voit, des fragmens détachés, pour la mise ensemble desquels il n'existe jusqu'à ce jour que des moyens fort indirects.

Je passe à une ligne moins douteuse, quoique non encore employée, mais dont la construction, faute de données auxiliaires, demeure, sous plusieurs rapports, un peu vague et conjecturale.

J'ai indiqué dans un autre écrit (1) comment A'yn el-Ssalâhh doit être rattaché à la côte occidentale par une série de distances, qui, partant du cap Noun ou de l'embouchure de la rivière de même nom, s'échelonnent par la ville de Noun, Tatta, El - Harib (de Caillé), Mimcina, Tebelbelt et Touât. Je vais essayer de placer ces divers points intermédiaires.

La ville de Noun est assise sur le Ouâdy Noun, à 3 journées dans les terres suivant l'Édrysy (2), à 2 jour-

(1) Revue critique des *Remarques et recherches géographiques* annexées au voyage de Caillé à Ten-Boktoue; mémoire lu à la Société Asiatique dans sa séance du 3 octobre 1831.

(2) Edrysy de Hartmann, page 130.

nées suivant les renseignemens jadis fournis à l'association africaine de Londres par le Maure Ebn-A'ly (1); à ne porter qu'à 15 milles les journées de l'Édrysy, on aurait pour résultat une distance de 45 milles, indiquant un taux de plus de 20 milles pour les journées d'Ebn-A'ly. Cependant Rennel (2) n'alloue que 170 milles (c'est-à-dire 18 milles par jour) pour les 9 1/2 journées qu'Ebn-A'ly avait comptées entre Marok et Tatta, et il faisait un calcul analogue pour les 12 journées entre Tatta et la ville de Noun; ces distances sont trop courtes, non-seulement par comparaison avec la valeur de la journée entre la côte et la ville de Noun, mais aussi à raison d'autres considérations que je vais exposer à l'instant.

J'ai eu occasion de remarquer ailleurs (3) qu'en appliquant à la longue route de Caillé entre le Rio de Nunho Tristaô et El-Rabâth, les règles proposées par Rennel sur la disposition des lignes magnétiques dans l'intérieur de l'Afrique, on devait trouver que cette route, relevée à la boussole, était passible, à raison de la variation magnétique, d'une correction N. O. successivement croissante en avançant d'abord à l'est, puis au nord. Si donc la route a été commencée sous l'influence d'une variation de 12° environ, comme je l'ai établi autre part (4), il est aisé de vérifier qu'elle s'est achevée sous un angle de 37° de déclinaison magnéti-

(1) Mémoire de Rennel dans les *Voyages de Ledyard et Lucas*, page 294.

(2) Rennel, *ubi supra*.

(3) Revue critique déjà citée.

(4) Considérations critiques sur la géographie positive de l'Afrique intérieure occidentale; sect. II, § 1 : routes jusqu'à Tembou. (*Revue des Deux-Mondes*, tome III de 1830, page 261.)

que, ainsi que le montrent les marches depuis Fès jusqu'à El-Rabâth. En admettant que dans cette dernière portion de route l'aiguille aimantée ait subi une déviation extraordinaire par suite du voisinage des montagnes, et que la même cause ait pu agir en sens inverse au sud de l'Atlas, toujours est-il qu'on ne saurait estimer à moins de 20 et quelques degrés la correction applicable aux gisemens depuis El-Harib jusqu'à Fès.

El-Harib est un campement dont le nom, qui est aussi celui d'une tribu considérable, m'avait paru d'abord devoir être restitué en celui d'El-Hharets (1); déjà Caillé avait altéré de même une finale analogue en écrivant Mouladrib pour Moulay Edrys; mais en écoutant attentivement de sa bouche la prononciation de son El-Harib, je n'y ai point retrouvé l'aspiration forte d'El-Hharets, et j'en ai conclu qu'il faut dès-lors lire El-A'ryb, autre nom de tribu qui se retrouve jusque dans le pays d'Alger. El-A'ryb est à 5 journées au S. E. de Tatta, et à 131 heures en ligne droite de Fès, dans une direction S. 17° O. de la boussole d'après la construction de détail de M. Jomard, et faisant par conséquent avec la direction sur Tatta un angle de 62°. Or si l'on ne comptait que 18 milles par journée, ainsi que l'a fait Renne, pour placer Tatta et El-A'ryb, ce dernier point se tiendrait dans l'ouest de 7° 40' de longitude occidentale, c'est-à-dire au S. 3° O. de Fès, ce qui réduirait à 14° la correction afférente à la variation: or non-seulement cette quantité est trop petite eu égard aux considérations tirées de la disposition des

(1) Cette restitution se trouve adoptée dans la carte du Marok que vient de faire graver à Florence, par Segato, M. Graaberg de Hemsoe.

lignes magnétiques de Renuel, mais encore par l'impossibilité de lui faire remplir ses propres conditions d'application, savoir, de donner, entre les lignes tirées de Fès et de Tatta, un angle de 62° portant son sommet à El-A'ryb; ces conditions s'accomplissent au contraire dans l'hypothèse d'une valeur de 20 milles pour la journée de route, car alors Tatta vient par $28^{\circ} 41' N.$ et $8^{\circ} 33' O.$, d'où une ligne de 100 milles, comptant sous un angle de 62° une ligne tirée de Fès, affecte elle-même une direction E. $24^{\circ} S.$, et amène l'autre à une direction S. $4^{\circ} E.$, vérifiant ainsi pour toutes deux une correction magnétique de $21^{\circ} N. O.$, qui assure à El-A'ryb une position de $28^{\circ} 0' N.$ et $6^{\circ} 49' O.$, à 366 milles en ligne droite de Fès. En construisant sur cette base le tracé de la route effective de Caillé, j'obtiens les positions suivantes :

Mimcina, dans le gays de Dara'h.....	$28^{\circ} 37' N.$ et $5^{\circ} 31' O.$	
Ghourland, principal lieu du Tâfilélt..	31. 4	4.42
Mdayara.	31.51	5.11
Tamaroc	32.20	5.25
Cars.....	32.25	5.33
L'Eksebi	33. 3	5.59
Soforo.	33.48	7. 6

La nouvelle carte de M. Graaberg de Hemsoe (1), en reproduisant littéralement le tracé de la route de Caillé donné par M. Jomard, a encore outré l'erreur primitive de situation mutuelle entre Tatta et El-A'ryb, par suite d'une correction sur la latitude de Tatta : les constructeurs de cartes oublient trop souvent qu'une position

(1) Cette carte est intitulée : *Carta del Moghrib ul Acsà ossia dell'impero di Marocco, giusta le più recenti scoperte e combinazioni, formata e descritta da Jacopo Graaberg di Hemsoe, ed incisa da Girolamo Segato, in Firenze, 1834.*

n'est presque jamais indépendante, et qu'il faut toujours tenir compte des rapports qu'elle doit conserver avec d'autres points ; faute de ce soin les cartes des contrées peu connues offrent un véritable chaos où sont jetées comme à l'aventure une foule d'indications erronées, et fourmillent de doubles et triples emplois ; ce dernier inconvénient est très fréquent dans la carte qui me suggère ces réflexions, et qui est loin cependant d'être sans mérite. Pour n'en donner qu'un exemple, il me suffira de citer Ifren , Ufaran , Eufaran et Oferan , ainsi écrit quatre fois sous des orthographes diverses et en des positions distinctes, bien que ce soit un seul et même nom que Léon, Marmol, Cochelet et quelques autres ont indiqué avec une simple différence d'orthographe ; et comme le village d'Illekh est dans le voisinage, il se trouve répété, non pas quatre fois à la vérité, mais deux fois, sous les formes Ilekh et Ilirgh ; Talent, qui figure aussi dans le même district, est pareillement doublé, mais d'une manière moins frappante. M. Cochelet est passé à Talent, et il a d'autre part rapporté un itinéraire par lui recueilli de la bouche d'un rabbin et qui passe à Talendaietegerrer. M. Graaberg a reconnu avec raison que ce dernier nom est composé de plusieurs, mais il ne me semble pas avoir été heureusement inspiré en le lisant Talendai-el-Tegerrer : il me paraît, sauf meilleur avis, qu'il le faut rétablir en Talent-A'yt-Gerâr, c'est-à-dire Talent appartenant à la tribu berbère de Gerâr. Et puisque je touche en passant ce sujet, j'ajouterai un mot sur la restitution d'une dénomination analogue fournie par le voyage de Robert Adams : sa dernière étape avant Ouâdy-Noun est par lui prononcée, et par M. Cok écrite sous sa dictée, Aieta-Mouessa-Ali ; il me paraît hors de doute qu'il en faut déduire

A'yt-Abou-I'sây-A'ly. Ces exemples doivent faire sentir la nécessité d'apporter une grande attention dans le mode de saisir et de transcrire l'émission orale des noms géographiques. Mais je me hâte d'abandonner cette digression pour revenir à l'itinéraire de Caillé, à l'égard duquel M. Graaberg, loin d'éviter les doubles emplois du tracé *princeps*, y a encore ajouté de fantives reduplications, comme on le verra tout-à-l'heure.

J'ai déjà signalé autre part (1) les coïncidences de cet itinéraire avec celui de Ahhmed ebn El-Hhasan el-Metsyouy, employé par M. Walckenaer pour déterminer le point de Tâfilélt. Ces coïncidences, en partant de Fès, s'échelonnent ainsi : Soforo de Caillé avec Safrou (plus exactement Ssofrouy) d'Ahhmed, bien connu aussi par le Békry, l'Edrysy, Léon, Marmol, etc. (2); c'est la première étape d'Ahhmed, à 20 milles de Fès. Sa seconde étape à Ouyoun-el-Asna, n'est pas indiquée dans Caillé, mais elle se retrouve dans le Hain-Lisnân de Léon, El-Essnâm du Békry (3), et dont on peut rétablir dès-lors le nom en A'youn-el-Essnâm (les sources des idoles); Caillé a pu y passer sans être averti de cette dénomination, et peut-être est-ce le bas-fond indiqué sur sa carte comme un entonnoir, où il a rencontré le village moderne de Guigo. Quoi qu'il en soit, ce nom de Guigo, que notre voyageur a retrouvé diverses fois comme désignant un ruisseau (probablement d'une manière appellative), se reproduit dans le fleuve Gygon d'Ahhmed.

(1) Revue critique citée plus haut.

(2) Je ne crois pas que les géographes biblistes aient encore rapproché ce nom de celui des Safarouym de l'Écriture. (*Rois*, IV. xvii. 31.)

(3) Békry, page 165.

Après avoir passé la montagne de Scha'bet Bény-O'bayd, au pied de laquelle coule le Molouyah, Ahhmed rencontre des daskerahs appelés Eqssêby-el-Scherfâ, où il est aisé de reconnaître l'Eksebi de Caillé, près d'un ruisseau au pied d'une chaîne de montagnes.

Le Nozelah d'Ahhmed (qu'on peut traduire par l'espagnol *venta*), est représenté par le Nzéland de Caillé.

Le Ghers d'Ahhmed se retrouve pareillement dans le Cars de Caillé, et tous deux répondent au Gherseluin de Léon et de Marmol, qui doit probablement être orthographié Ghers-A'louyn. Là encore Caillé a vu un ruisseau qu'il appelle Guigo, et qui, cette fois, est le Zyz ou le fleuve de Tâfilêlt. Je ne croyais pas possible, après la démonstration irréfragable donnée par M. Walckenaer de l'identité du Zyz et du fleuve de Tâfilêlt, qu'aucune carte reproduisît désormais l'erreur relevée par ce savant académicien : elle se retrouve pourtant encore sur la carte de M. Graaberg!...

Dans le Tamaroc de Caillé, il est facile de reconnaître le Tsemrakest (ou plus exactement Tamrah-Qosth) d'Ahhmed, Tamaracost de Léon et de Marmol (1); M. Graaberg en a fait trois positions différentes. En quittant cette station, Ahhmed parvint le jour suivant dans le district de Medghârah, décrit par Léon et Marmol, et auquel semble se rattacher le nom de Mdayara rapporté par Caillé.

Ce n'est qu'à trois journées de là, ou une soixantaine de milles, qu'Ahhmed, s'avancant dans le pays de Tâfilêlt, parvint à El-Dâr el-Baydhâ; cela porte, à ce qu'on voit, précisément dans le canton désigné par Caillé comme formant le territoire de Tâfilêlt. Y a-t-il

(1) Léon, lib. VI, art. *Cheneg*; Marmol, lib. VII, cap. 26.

une ville de ce nom? C'est une question fort controversée, mais qui le serait beaucoup moins si l'on réfléchissait que les Arabes donnent fréquemment au chef-lieu d'un pays le nom du pays lui-même, quelque nom particulier qu'ait d'ailleurs ce chef-lieu; cela revient à retourner ainsi la question : Quel est le chef-lieu reconnu du canton de Tâfilêlt? Quoi qu'il en soit, M. Walckenaer place Tâfilêlt à 191 milles géographiques de Fès, et en conclut une position de $30^{\circ} 10'$ N. et $4^{\circ} 55'$ O. Il y a évidemment là quelque méprise, car Fès étant par $34^{\circ} 6'$ N., la distance serait de 264 milles, chiffre qui suppose la journée de 24 milles au lieu de $17 \frac{1}{3}$ qu'il a pris pour base. Dans ma construction, il faut s'arrêter vers 31° N. et $4^{\circ} 30'$ O. C'est aussi là que mènent les huit journées qu'un itinéraire recueilli par M. Cochelet donne entre Tèdlà et Tâfilêlt.

J'aurais voulu déterminer avec quelque précision l'emplacement de la célèbre Segelmêsah; en m'attachant à une étude comparée des détails chorographiques de Léon et d'Ahhmed, j'en conclurais, par des rapprochemens qui n'ont point échappé à M. Walckenaer, que le territoire particulier de Segelmêsah, presque identique à celui qui porte aujourd'hui le nom de Tâfilêlt, était compris entre 31° et $31^{\circ} 20'$ N. Mais cette position est loin de cadrer avec les distances itinéraires données par Léon, savoir, 120 milles depuis Gherseluyn, 150 milles depuis Figlig et 100 milles depuis Tebelbelt.

Figlig est fourni par Shaw à 5 jours S. S. O. des Beni-Smeal (sans doute Bény Isma'yl, lesquels sont à 6 lieues sud des montagnes de Karkar, placées elles-mêmes à 6 lieues S. de Siuan. En tenant compte de la correction afférente à l'estime de Shaw pour la province d'Oran, j'aurai Figlig vers $33^{\circ} 2'$ N. et $4^{\circ} 8'$ O.

Tebelbelt se trouve, d'après Caillé, à 6 journées dans l'est de Mimcina et à 8 journées de Touât; or Touât lui-même, ou Aghably (Ekably d'Einsiedel), n'est indiqué que par 2 journées sur le prolongement de la route de Ghadâmes à A'yn el-Ssalâhh, ce qui lui vaudrait une position conjecturale de $26^{\circ} 53'$ N. et $10^{\circ} 9'$ O. Tebelbelt tomberait alors vers $28^{\circ} 49'$ N. et $3^{\circ} 15'$ O. De là à Fighig il y a 255 milles qu'il serait à la vérité facile de réduire à 250 milles, somme des distances données par Léon entre ces deux points et Segelmèsah; mais Segelmèsah elle-même se trouverait, par ces distances, à plus de 50 milles au sud du Qassr Mouley Mâmonn, qui cependant était peu éloigné de l'ancienne capitale des Médrârytes.

Il est à désirer que les officiers employés dans la province d'Oran, et qui ont pu s'y procurer des itinéraires tels que celui qui conduit, par Fès et Marok, jusqu'à Taroudânt, mettent leurs soins à en recueillir qui aillent à A'yn el Ssalâhh ou à Aghably par Fighig, Tâfilêlt et Tebelbelt; à Marok par Tâfilêlt; du Ouâdy-Mozâb à Fès par Tâfilêlt; dans toutes les directions, en un mot, où de nouvelles lignes peuvent vérifier ou compléter la triangulation grossière sur laquelle est basé le canevas de nos cartes de l'Afrique septentrionale. Qu'à Alger ainsi qu'à Bone, que dans tous les lieux où se rencontreront des indigènes ayant voyagé dans l'intérieur, on ait soin de recueillir leurs itinéraires avec tous les renseignemens accessoires qui s'y rattachent; que d'intelligentes questions amènent les éclaircissemens qu'il est le plus utile d'obtenir; que les lignes douteuses soient confirmées ou rectifiées par la réunion de nouveaux témoignages; que des lignes transversales assurent la situation relative de celles qui sont connues, en les reliant au

moyen de repères bien déterminés. Que chaque station principale soit un centre autour duquel on se fasse indiquer, en suivant les points cardinaux et leurs intermédiaires, les distances à d'autres stations plus ou moins éloignées. Le champ ouvert à de telles investigations est immense : qu'il soit, à force de questions et de recherches, sillonné dans tous les sens par des renseignemens itinéraires sans nombre : là seront les meilleurs élémens d'une carte du Maghreb, jusqu'à ce que l'œil européen y puisse pénétrer assez avant pour y planter les jalons d'un relèvement plus exact. Sachons préparer les voies d'une exploration si desirable, mais encore si loin dans l'avenir!...

* A.....

LETTRE

DU CURÉ DE SANTIAGO TEPEHUACAN A SON ÉVÊQUE ,

*Sur les mœurs et coutumes des Indiens
soumis à ses soins ;*

Traduite par Henri TERNAUX, sur le manuscrit original
qui se trouve dans sa bibliothèque.

Les détails que l'on va lire sont contenus dans une lettre du curé de Santiago Tepehuacan, adressée à son évêque. Le but du pasteur, en faisant connaître les mœurs des Indiens, est d'apprendre à ses successeurs quels obstacles ils auront à vaincre dans l'exercice de leurs fonctions, et en même temps d'appeler l'attention de l'évêque sur les moyens de faire disparaître les idées superstitieuses qui régnaient encore chez les Indiens

Chez les Indiens Huastecas, quand une femme accouche, on fait une offrande de comestibles dans l'en-

droit même où elle est accouchée, afin que les *teornames*, ou femmes des dieux, ne fassent aucun mal au nouveau-né ou à la mère, et dans les premiers huit jours qui suivent l'accouchement, on fait un grand festin. A ce festin, il doit y avoir, sans aucune exception, de toutes les choses dont on a mangé dans la maison de l'accouchée, car s'il y manque quelque chose, les *teornames* font mourir l'enfant. La sage-femme prend en paiement le maïs, les fèves et la viande que possède l'accouchée, et si on ne les lui donne pas, l'accouchée doit mourir. La sage-femme prend l'enfant, et si c'est un garçon, elle lui met le machette à la main, allume quelques rameaux de pins avec lesquels elle fait des funigations dans toute la maison et autour de l'enfant. Elle le promène ensuite par toute la maison, et lui montrant chaque chose avec la main, elle lui dit : « C'est là que se lève le soleil et c'est là qu'il se couche; c'est ici le chemin du champ cultivé, c'est là le chemin de la forêt, c'est ici que tu iras labourer, c'est là que tu iras couper du bois. Tu ne resteras pas dans la forêt, mais tu reviendras par le même chemin. C'est ici qu'est ta maison, c'est ici que tu vivras ». Si c'est une fille, elle lui met dans la main un fuseau et une navette, et lui dit : « C'est ici ta maison, c'est ici que tu vivras, c'est ici que tu fileras et que tu tisseras des étoffes pour t'habiller »; puis elle ajoute les autres choses telles qu'elle les a dites au garçon. Les Indiens sont persuadés que les enfans ne savent, quand ils sont devenus grands, que ce dont on leur a parlé au moment de leur naissance.

Lorsqu'une femme meurt en couches, on porte tous ses effets dans les bois, et on place à l'envers le plat dans lequel elle mangeait; car l'esprit de la défunte viendra chercher ses vêtemens, et si on ne les porte pas

dans les bois, et si on ne place pas à l'envers le plat dans lequel elle mangeait, la femme avec laquelle le veuf se remariera mourra dans sa première couche. Quand ces Indiens font baptiser leur enfant, ils font cuire des gâteaux au chile et des œufs et les distribuent aux enfans, et ils croient que s'ils ne le faisaient pas, l'enfant resterait seul et sans compagnie dans sa maison.

Après le baptême d'un enfant, les parrains le remettent au père et à la mère, qui lui disent : « Viens avec nous à notre maison, ne reste pas ici », et ils disent la même chose dans tous les endroits où ils se reposent sur la route, tournant la figure de l'enfant vers le lieu de leur habitation, et ils croient que s'ils négligent cette précaution, l'esprit de l'enfant restera dans l'église ou dans l'endroit où ils se sont reposés.

Quand ils s'en retournent avec l'enfant qui vient d'être baptisé, ils jettent de la cendre et de la chaux dans tous les chemins qui traversent celui qu'ils suivent; ils agissent ainsi afin que l'enfant, quand il sera grand, ne s'égare pas dans ces chemins.

Un enfant est-il tombé des bras de celui qui le portait, et une maladie a-t-elle suivi cette chute, les parens prennent la chemise de l'enfant, l'étendent à l'endroit où il est tombé, et disent : « Viens, viens, viens rejoindre l'enfant ». Ils emportent ensuite un peu de terre enveloppée dans la chemise et la lui remettent; ils disent que de cette manière l'esprit est rappelé dans le corps du malade, et qu'il guérit.

Quand les femmes en mal d'enfant ont de la peine à accoucher, ils balaient la maison et disposent des sièges, afin que les diex puissent s'asseoir quand ils viennent visiter la malade, et ils croient que s'ils négligeaient cette précaution elle périrait.

Le 18 octobre, fête de saint Luc, tous les Indiens se réunissent et balayent les chemins, afin que les anciens Indiens du temps du paganisme les trouvent propres à leur passage, car ils disent que cette nuit ils viennent les visiter et qu'il faut les honorer.

Les Indiens croient que les femmes qui meurent en couches n'iront ni au ciel, ni en purgatoire, ni en enfer, mais qu'elles resteront dans l'air pour faire aller le tonnerre. Lorsqu'un Indien est piqué par un serpent, ils font aussitôt des gâteaux de fête et en distribuent aux enfans; ils en portent aussi au serpent pour qu'il retire le poison qu'il a versé dans la plaie et qu'il ne morde plus personne de cette maison.

Tout Indien qui va travailler dans la montagne porte avec lui du tabac en poudre, comme un préservatif contre la morsure des serpens. Si un Indien meurt de la morsure d'un serpent, ou s'il se noie, il n'est point enterré dans une église, parce que les Indiens pensent que la foudre viendrait le déterrer, et qu'en même temps elle mettrait le feu à l'église.

Quand un Indien vient à mourir, la veille de l'enterrement son lit est porté tout autour des maisons voisines. Les Indiens croient que s'ils manquaient à cette pratique, le mort viendrait prendre congé de ses voisins; et en revenant de l'enterrement, ils jettent de la cendre autour de la maison du défunt, afin qu'il ne vienne pas tirer une autre personne de sa maison; car tous les Indiens croient que personne ne meurt de mort naturelle, mais que les enchantemens des dieux ou teonames peuvent seuls faire mourir.

Lorsqu'on enterre un mort, une vieille femme met à la porte du cimetière ou de la maison du mort un pot renversé contenant quatorze grains de maïs (moi-

même je les ai comptés), et le bouche avec de la terre; le dernier de ceux qui portent le mort met le pied sur le pot et le casse. Ils agissent ainsi pour trois raisons : d'abord , ce pot doit servir de canot au mort dans l'autre monde et l'aider à passer les rivières ; le maïs est destiné à servir de semence pour que le mort se procure de quoi vivre et nourrir ses poules dans l'autre monde , et enfin le pot est rompu pour qu'on lui ouvre les portes de l'enfer, où les Indiens disent qu'ils doivent tous aller.

Ils disent que quand une vierge se marie avec un veuf, le mari se réunira dans l'autre monde avec sa première femme, et la seconde femme sera employée à écarter les chauve-souris avec une baguette, afin qu'elles les laissent en repos. Ils disent encore qu'une femme qui meurt vierge doit, dans l'autre monde, se prosterner devant Dieu, se retirer, puis se prosterner de nouveau et passer ainsi toute l'éternité.

Pendant la cérémonie du mariage, si le fiancé laisse tomber l'anneau, ils croient que la femme mourra bientôt, et si c'est la fiancée, que ce sera le mari. De même, si le cierge du mari s'éteint quand il est devant l'autel, c'est signe de mort pour la fiancée ; si c'est celui de la fiancée, c'est signe de mort pour le mari.

Aucun Indien ni aucune Indienne n'ose se baigner à l'heure de midi, parce que, disent-ils, c'est l'heure à laquelle les dieux des eaux se réunissent pour se divertir, et que celui qui se baignerait à cette heure tomberait malade.

Quand les nouveau-mariés se rendent à leur maison pour faire le festin de noce, et qu'ils se sont assis à la table, c'est la marraine de la mariée qui met le premier morceau dans la bouche du marié, et le parrain du marié qui met le premier morceau dans la bouche

de la mariée. Si en était autrement, l'amour mutuel des deux époux ne pourrait pas durer. On danse le soir, et quand le moment de se coucher est venu, la marraine va faire le lit des nouveaux époux et étend dessus un drap parfaitement blanc. Elle déshabille ensuite la mariée et la couche sur ce drap. Le lendemain, les parens et les témoins des époux vont relever ce drap, et s'ils le trouvent ensanglanté, ils recommencent leurs festins et leurs danses en promenant ce drap dans le village; si, au contraire, le drap est encore blanc, ils ne font ni festins ni danses, mais ils prennent deux tasses dont ils ôtent le fond, et, les mettant sur un plat, ils les remplissent de chocolat et vont ensuite les présenter aux parens de la mariée, de sorte que quand ils vont pour les porter à la bouche, le chocolat se répand, et de cette manière, ils leur font entendre que la mariée n'était pas vierge.

Pendant le temps que l'on emploie à semer le coton et le chile, les Indiens ne mangent ni graisse, ni viande, ni œufs, parce qu'ils croient que cela ferait tomber les fleurs et nuirait à la récolte. De même ils n'approchent pas de leurs champs quand ils sont en fleurs, ni ne montrent du doigt aucune plante en fleurs, parce qu'ils croient que les fleurs tomberaient et ne donneraient pas de fruits.

Quand ils font la récolte du maïs, ils choisissent les meilleurs épis, qu'ils suspendent à la fumée, et quand le temps des semailles est venu, ils en prennent les grains avec le plus grand soin, évitant surtout que les porcs, les poules ou d'autres animaux ne mangent aucun de ces grains, et avant de les semer ils les trempent dans une eau courante. Cette dernière cérémonie a lieu pour obtenir du dieu des eaux qu'il donne aux champs une

humidité suffisante, et la première, parce qu'ils croient que si un seul grain de ceux qui sont destinés à la semence avait été mangé par un animal, les sangliers et les oiseaux viendraient manger le reste, et que le champ ne produirait rien.

Lorsque les épis de maïs sont levés, ils apportent un grand gâteau qu'ils brisent et dont ils sèment les morceaux dans le champ, disant que c'est la nourriture des dieux, et qu'ils la leur donnent pour qu'ils épargnent la récolte; ils font la même cérémonie pour les autres productions de la terre.

Quand un Indien tombe malade, ils croient que c'est un châtiment des dieux, et pour obtenir d'eux sa guérison, il faut qu'il fasse trois fois sept gâteaux, qu'il en place sept au sommet du pin le plus élevé de la forêt, qu'il en enterre sept au pied du même pin, et qu'il en jette sept dans un puits et se lave ensuite avec l'eau de ce même puits; alors la maladie y restera et le malade guérira.

Pour empêcher les oiseaux de manger le maïs, ils en peignent un sur une planche, ils l'ornent de plumes, et le suspendent ensuite dans le champ.

Quand ils établissent un nouveau moulin à écraser les cannes à sucre, ils font un grand festin. Ils prennent d'abord une bouteille d'eau-de-vie (de cannes) et la répandent sur la machine, et quand on sert le repas, ils lui disent : « C'est toi qui es notre père, c'est toi qui nous nourriras, ne te fâche pas contre nous ». Si la machine blesse quelqu'un, ils lui servent un repas pour l'apaiser, et afin que le blessé guérisse et qu'elle n'en blesse pas d'autres.

Ils font aussi un festin quand ils vont couper un grand arbre, afin de l'apaiser et afin qu'il ne blesse per-

sonne en tombant. Quand ils bâtissent une maison, ils placent sur le toit des branches de solimar, afin d'empêcher les sorciers de venir s'asseoir dessus et de l'enfoncer.

La nuit de la Saint-Jean, les Indiens vont fouetter les orangers et les pruniers, afin qu'ils prennent de la force et donnent de bons fruits, et la veille du jour des Cendres, ils appliquent de la chaux sur le tronc, afin que les maléfices des sorciers n'y puissent trouver prise.

Tout Indien qui, dans sa vie, a enterré un cadavre, ne peut planter un arbre fruitier; l'arbre qu'il planterait sécherait et ne pourrait prospérer. Les autres Indiens ne veulent pas l'employer à la pêche, disant que sa présence ferait fuir le poisson.

Quand ils mangent du sanglier ou du gibier, ils n'essuient pas leurs doigts contre les murs ni contre les portes de la maison, et ils disent que s'ils le faisaient, jamais ils ne pourraient prendre d'autre gibier.

Les Indiens qui pêchent à l'hameçon ne veulent pas prêter leurs hameçons aux Indiens civilisés, donnant pour raison que ceux-ci jettent aux chats les restes du poisson, et que cela les empêcherait d'en prendre d'autres avec les mêmes hameçons.

Quand on entend les cris du renard, ils disent que c'est signe de mort pour quelqu'un du village, et que le renard est l'alguazil de l'enfer.

Si une femme est stérile, ils disent qu'un grand ver vient la têter toutes les nuits, et ils appellent ce ver *tertopitri*.

Lorsqu'on entend le cri de deux oiseaux nommés *toio* et *teapirani*, qui sont assez communs dans les champs de cannes, ils croient que c'est un signe que celui qui les entend se noiera.

Un oiseau nommé *tecolote* se place-t-il sur la cabane d'un Indien et fait-il entendre son cri, ils lui disent : « Va-t'en, démon (*nahnatt*), va »; et ils jettent du sel dans le feu, croyant que cela l'aveuglera.

Quand il y a une éclipse de soleil, ils attachent à la ceinture des femmes enceintes une paire de ciseaux et une navette, et ne les laissent pas sortir : ils croient que sans cette précaution elles avorteraient. Ils pensent que l'éclipse est causée par un aigle énorme qui s'élève vers le soleil et le cache de ses ailes.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

LETTRE DE M. JOHN ROSS, *capitaine de vaisseau de la marine royale britannique*, à MM. les président, secrétaire, etc., de la Société de Géographie de Paris.

Londres, 1^{er} septembre 1834.

Messieurs,

M. de Bacourt, chargé d'affaires de France, m'ayant remis votre lettre du 13 avril, ainsi que la médaille d'or de la Société de géographie, je vous prie de vouloir bien assurer cette Société savante et distinguée, qu'entre plusieurs circonstances de profonde satisfaction qui ont suivi mon retour en Europe, après un voyage d'une longueur et d'une difficulté plus qu'ordinaires, il n'en est aucune qui ait plus vivement excité mes sentimens de respect et de gratitude, que l'honneur, digne d'envie, que la Société m'a conféré.

Reçue dans ces sentimens, la médaille d'or qui m'a été décernée d'une manière si flatteuse, sera transmise à ma postérité comme un précieux témoignage de l'estime que les membres de la Société accordent à mes efforts pour l'avancement des connaissances géographi-

ques; et je vous prie de croire que je ne suis pas moins sensible à la manière flatteuse dont les président, secrétaire, etc., m'ont exprimé leurs sentimens en cette occasion.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,
Messieurs,

Votre très obéissant et très humble serviteur,

JOHN ROSS ,
capitaine de vaisseau.

CHEMIN DE FER A TRAVERS L'ISTHME DE PANAMA.

Dans le courant des années 1828 et 1829, M. Lloyd, ingénieur anglais, et un officier suédois, tous deux commissionnés par Bolivar, firent un nivellement complet d'une partie de l'isthme, afin de s'assurer de la possibilité de joindre l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique. Nous avons déjà donné un extrait du rapport de ces deux ingénieurs (1); entre autres observations, on y lisait celle qui suit : « L'endroit où le continent américain est resserré dans ses plus étroites limites, est aussi remarquable par une rupture de quelques milles, existant dans la grande chaîne de montagnes qui, à quelques légères exceptions près, traverse entièrement cette partie du pays, de l'extrémité nord à l'extrémité sud. La principale difficulté, pour établir une communication entre les deux mers, ne viendrait donc point des montagnes, mais bien d'une foule de ruisseaux à traverser, qui sont à sec dans l'été, et deviennent de

(1) Voir le n° 88 du Bulletin (tome xiv).

véritables torrens dans l'hiver ou la saison des pluies. » Le même rapport indiquait aussi d'une manière précise la différence de niveau entre les deux océans, différence qu'on avait cru jusqu'alors plus considérable.

Les ingénieurs concluaient cependant par la possibilité d'établir un chemin de fer qu'ils jugeaient devoir être préféré à un canal. Outre les difficultés bien plus grandes que ce dernier moyen de communication rencontrerait dans l'intérieur de l'isthme, le peu de profondeur de l'Océan Pacifique, à plusieurs milles de la côte, en rendrait l'abord inaccessible aux gros bâtimens, et son but serait par conséquent manqué. Dans l'état actuel des choses, un chemin de fer qui permettrait le transport des marchandises, des passagers et des lettres, remplirait, pour la Nouvelle-Grenade en particulier, et le monde commercial, en général, tous les avantages qu'on doit raisonnablement espérer.

Ces diverses considérations ont déterminé les deux décrets dont voici la substance :

Décret de la législature de la république de la Nouvelle-Grenade, autorisant le pouvoir exécutif à ouvrir une communication entre les deux mers, à travers l'isthme de Panama.

Art. 1^{er}. Le pouvoir exécutif est autorisé à recevoir toutes les propositions qui pourraient lui être faites, pour l'établissement d'une route traversant l'isthme de Panama, d'un océan à l'autre, et ce, aux conditions du présent décret.

Art. 2. Les entrepreneurs pourront former cette communication, soit par un chemin de fer, soit par une route ordinaire, en usant de tous les cours d'eau qui pourraient les aider dans leurs travaux.

Art. 3. La route sera commencée deux ans au plus

tard, à dater de la concession du privilège, et être terminée dans un délai qui sera fixé par le contrat.

Art. 4 et 5. Si le chemin passe à travers des propriétés particulières, les possesseurs seront obligés de les céder à juste prix, c'est-à-dire à la valeur qui sera fixée par experts, à l'époque du commencement des travaux. Si les terres où passera la route sont publiques (*valdías*), elles seront cédées gratuitement et sans exiger aucune indemnité.

Art. 6. Les entrepreneurs auront la jouissance du revenu suivant la nature de la communication qu'ils auront créée, pendant un temps qui ne sera pas moindre de dix ans, ni au-dessus de cinquante. Le *maximum* du droit à percevoir sera fixé par la législature.

Art. 7 et 8. Les entrepreneurs recevront en récompense 20,000 *fanegudas* (environ 100,000 acres) de terres publiques dans l'isthme, propres à la culture, et qui seront, pendant vingt ans, exemptes de toutes charges publiques. Les articles 9, 10 et 11 sont réglementaires.

Fait à Bogota, le 22 mai 1834.

L'autre décret, qui est la conséquence du précédent, est rendu par le président. Il fixe le 15 janvier 1835, comme terme de rigueur pour l'admission des propositions; on fixera ultérieurement le jour et l'heure où les soumissions seront publiquement ouvertes. Le contrat sera passé avec la personne qui offrira les conditions les plus avantageuses et les sûretés les mieux établies.

Bogota, 29 mai 1834.

Signé : FRANCISCO DE PAULA SANTANDER,
président ;

LINO DE POMBO,
secrétaire de l'intérieur et des affaires étrangères.

EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE SUR UN CHEMIN DANS L'ISTHME
DE PANAMA ,

*Adressé à la Société de Géographie de Paris par M. Juste
PAREDES, membre de cette Société.*

De tous les projets que ce siècle de progrès a fait éclore, il n'en est aucun qui soit d'une importance plus grande que celui qui a pour objet d'ouvrir une communication entre l'Océan Atlantique et la mer Pacifique au travers de l'isthme de Panama. On a beaucoup parlé de cette conception depuis la découverte de l'Amérique, comme propre à faciliter les relations commerciales du monde entier; mais pendant la longue domination de l'Espagne, il a été impossible d'en obtenir la mise à exécution, et il a fallu abandonner ce projet jusqu'à une époque plus propice.

Depuis que les colonies espagnoles ont secoué le joug, cette question a repris une existence nouvelle.

Elle a fixé l'attention des gouvernemens et celle des particuliers : tous les hommes entreprenans de l'Amérique comme de l'Europe, voient dans son exécution le moment désiré qui opérera par les intérêts du commerce le rapprochement matériel et intellectuel des individus des différens points de la terre, géographiquement trop éloignés les uns des autres, pour avoir entre eux des relations fréquentes.

Aucune position n'est aussi favorable au commerce de l'univers que celle de l'isthme de Panama, dont le

sol , les productions et le climat sont autant de rares bienfaits de la nature. Leur concours heureux a fait de ce pays un séjour enchanté où l'on jouit d'un printemps perpétuel , et où le travail, que les habitans donnent à la terre , les récompense deux fois par au de leurs peines , qui sont légères en comparaison de celles que les cultivateurs ont ordinairement dans des pays moins favorisés par la fertilité et la température.

Le cacao , le tabac , le coton , le café , le sucre , la salsepareille , la cochenille , l'indigo , les bois de teinture , le riz , etc. , etc. , peuvent s'y cultiver avec une extrême facilité. On y trouve aussi des mines d'or , d'argent , de mercure , toutes productions qui sont autant de moyens d'échange parfaitement conformes aux besoins de l'Europe.

La nature qui s'est pluë à répandre une telle abondance de biens sur cette terre privilégiée , a encore voulu que son terrain fut le plus uni , le plus étroit et le plus bas de ceux de toutes les Amériques ; c'est là que s'interrompt si heureusement entre l'Amérique méridionale et l'Amérique septentrionale , la chaîne de montagnes qui s'étend presque uniformément et sans autre lacune de l'une à l'autre extrémité du pays.

Ce point est le plus convenable , sous tous les rapports , à une communication commerciale entre les deux mers.

Dans de telles circonstances , animé d'un sincère amour pour ma patrie , et pénétré de l'importance de l'objet qui m'occupe , j'avais demandé à la chambre provinciale de Panama le privilège spécial pour l'exécution d'un si grand travail , et ce corps , étant convaincu de l'utilité de ce projet , a accueilli ma demande , m'a répondu favorablement , et a émis un décret auquel

l'isthme devra sa prospérité, qui donnera une grande prépondérance à l'état auquel il appartient, et rendra un immense service au commerce du monde entier.

On peut donc hautement approuver toute personne qui appelle l'attention publique sur un tel projet; à une époque où l'esprit d'entreprise est répandu par tout, et où aucun plan, qui offre quelque utilité, n'a manqué d'être mis à l'essai. Cette heureuse tendance vers le perfectionnement général, sera une grande gloire pour le siècle où nous vivons.

Non-seulement cette entreprise fait partie des améliorations actuelles, mais l'époque est tout-à-fait propice à son exécution, et il ne faut plus qu'une uniformité d'idées pour la réaliser. L'objet qui m'occupe intéresse plus ou moins directement toutes les parties de la terre, et un bien si général ne peut pas être entrepris par les seuls habitans de l'isthme, quand l'utilité est commune et les avantages égaux. Cette œuvre doit être partagée par les autres pays qui ont le même intérêt.

On a songé à établir une communication au moyen du lac de Nicaragua, dans l'Amérique du centre, préférant cette voie à celle de l'isthme de Panama, mais la grande distance de 77 lieues qui sépare l'Atlantique de la mer Pacifique dans l'Amérique du centre, comparée aux 14 lieues qui traversent l'isthme de Panama, suffit pour prouver les avantages que l'on trouverait à s'occuper de préférence de ce dernier point. Portobello, quoique l'on ait dit de son insalubrité, n'a réellement pas ce défaut, et forme une excellente baie à l'abri des vents. Une compagnie s'est organisée dans l'isthme; et la souscription monte déjà à 500,000 fr. pour l'entreprise de la communication par terre, entre Portobello

et Panama; de plus, un certain nombre de capitalistes de cette ville, m'ayant offert de l'aider, le moment est venu d'exécuter cet utile projet.

Une fois que la communication sera ouverte par l'isthme, qui est dans le centre des régions les plus peuplées de l'Amérique, et dans la ligne la plus directe de l'Europe à l'Asie, elle facilitera extraordinairement le commerce par la grande promptitude, la singulière commodité et l'extrême économie, et mettra en contact des millions d'individus qui se trouvent séparés par les barrières que la nature a placées entre eux, et qui les rendent tout-à-fait étrangers les uns aux autres. Les habitants de l'ouest de l'Amérique, depuis le Chili au sud jusqu'aux possessions russes dans le nord, ce qui embrasse une distance de 2,070 lieues, jouiront enfin d'un grand bienfait par le nouveau passage offert aux communications de leur commerce avec l'est de l'Amérique et avec l'Europe. Ce passage facilitera leurs échanges avec tout le globe, et il augmentera les relations du commerce de l'Europe avec tout l'occident de l'Amérique, en diminuant d'environ 1,330 lieues les distances à parcourir.

Le commerce de toutes les nations dans l'Océan Pacifique, trouvant par là un puissant auxiliaire, s'étendra et deviendra beaucoup plus lucratif, en abrégant de plus de moitié les voyages des marins et des négocians qui vivent de ce trafic, et en les mettant à même de recueillir le fruit de leurs travaux avec moins de risques, plus d'économie et moins de temps; des voyages réitérés et moins dispendieux rapporteront beaucoup plus de bénéfices que ceux qui se faisaient auparavant.

Il est donc évident que le commerce et l'industrie de toutes les nations retireront de cette nouvelle voie ou-

verte à leurs relations, d'incalculables avantages qui opéreront une heureuse révolution dans le monde mercantile, parce que les productions manufacturées auront plus de circulation pour satisfaire un plus grand nombre de consommateurs auxquels elles seront offertes dans les différens marchés qui s'établiront sur de nouveaux points où il n'en existait pas.

RAPPORT SUR LES COMMUNICATIONS A ÉTABLIR AVEC
L'INSTITUT HISTORIQUE,

Lu à la Société de Géographie, dans sa séance du 3 octobre 1834,
Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Messieurs,

Les contrées dont la géographie donne la description ne doivent pas être considérées comme des déserts sans vie et sans habitans. Nous nous attachons d'abord à observer leur situation, leurs fleuves, leurs montagnes, les productions, les phénomènes qui leur sont propres; et si ces pays sont occupés par des peuples civilisés, l'intérêt de nos recherches augmente : nous voulons aussi connaître les hommes, suivre les révolutions qu'a éprouvées leur séjour, soit par le cours des événemens politiques, soit par la marche de la nature, et nous rendre compte de l'influence que leur position géographique a pu exercer sur leurs destinées.

Dans ce nouveau sujet d'étude, tout nous conduit à reconnaître l'intime liaison de la géographie avec l'histoire. L'une et l'autre science se prêtent un mutuel secours : elles s'éclairent; elles donnent plus de variété, d'importance et de grandeur aux tableaux que nous avons sous les yeux.

Convaincus de l'utilité de ce genre d'association,

nous vous avons soumis, dans de précédentes lectures, quelques essais sur la géographie historique de plusieurs contrées, et nous aurons encore recours à votre indulgence pour la suite de ce travail.

Vous pourrez juger, messieurs, par cette direction donnée à une partie de nos études, que nous regardons la Société de géographie et l'Institut historique comme naturellement unis entre eux par la tendance de leurs travaux. Cet Institut formé depuis le 23 mars dernier, se propose d'embrasser l'ensemble des connaissances historiques; et comme leurs principales branches exigent des connaissances spéciales, il s'est partagé en six classes, qui comprennent l'histoire générale, l'histoire des sciences morales et philosophiques, celle des langues et des littératures, celle des sciences physiques et mathématiques, l'histoire des beaux-arts et l'histoire de France.

Quelque variée que soit la direction de chacune de ces branches, elles partent d'une même tige, elles sont le développement d'un même système; et toutes ces études appartiennent en effet à l'histoire, qui doit être le récit des actions et des opinions des hommes.

L'étendue des recherches auxquelles l'Institut historique a l'intention de se livrer, et l'intérêt des articles que renferme le premier numéro de son journal, nous font prévoir que des communications entre les deux Sociétés ne peuvent qu'être favorables à leurs travaux, et j'ai l'honneur de vous proposer, messieurs, d'accepter l'offre que cet Institut vous a faite de vous envoyer chaque mois son journal, en échange du Bulletin de la Société de géographie.

EXTRAIT

DU JOURNAL DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

(Neuvième livraison de 1834).

Continuant la tâche que nous nous sommes imposée de tenir les membres de la Société de géographie au courant de tout ce que la correspondance des missionnaires offrirait d'intéressant, nous extrayons du dernier numéro de leur journal des détails sur les mœurs et la géographie de l'Afrique méridionale, cette contrée qui attire maintenant l'attention si vive des géographes et sur laquelle l'expédition dirigée par le docteur Smith nous apportera sans doute de curieuses et nouvelles lumières. (1)

Lettres des missionnaires Lemue, en date du 4 décembre 1833, et Rolland du 14 février 1834.

La sécheresse ayant été universelle dans le pays des Bechouanas pendant les mois de septembre, octobre et novembre 1833 la famine y fit de si grands ravages, qu'aux environs de Lattakou, les missionnaires trouvaient fréquemment des cadavres sur les chemins; la barbarie de ces peuples est telle qu'ils refusent la sépulture aux gens morts de faim, stigmatisant ainsi la pauvreté comme la plus grande des malédictions.

Durant cette désastreuse saison, on se livrait au Kraal du chef de Lattakou aux pratiques superstitieuses

(1) Cette expédition, composée du docteur Smith, du capitaine Edye, de MM. Charles Bell et Burrow, est partie du Cap le 10 juillet dernier.

usitées pour obtenir de la pluie de leur Dieu, véritable image du Diable puisqu'ils lui attribuent tous leurs malheurs et jamais leurs prospérités. Deux grands vaisseaux de terre consacrés depuis nombre d'années à cette sorte de magie, étaient remplis d'eau et placés dans l'enceinte du Kraal, tout autour on sème quelques poignées d'herbes éparses pour faire comprendre à la divinité que la pluie est nécessaire pour faire croître l'herbe.

Le 15 octobre Monnametsi *s'anéantit*, c'est-à-dire mourut, c'était l'un des vieillards les plus âgés du pays, il connaissait à point nommé toutes les révolutions qui ont eu lieu depuis cinquante ans sous ses yeux. John Campbell fait souvent mention de lui dans ses ouvrages. Voici les cérémonies usitées pour les inhumations, sur lesquelles M. Lemue a pu se procurer quelques renseignemens, bien qu'il ne lui eût pas été permis d'y assister. Lorsque quelqu'un est sur le point de mourir ses parens et ses amis se rassemblent dans sa maison. Le patient n'a pas encore rendu l'esprit, qu'on se hâte de lui plier les membres, pour lui donner la posture qu'il devra avoir dans son tombeau. Ses propres domestiques l'emportent les pieds en avant, non par la porte (cela n'appartient qu'aux vivans), mais par une ouverture pratiquée à la haie qui environne d'ordinaire la hutte des Bechouanas. On le transporte ainsi dans le Kraal proprement dit, qui est l'enceinte réservée au bétail, c'est là qu'on le met dans une fosse creusée à l'écart, placé dans la posture que prennent ordinairement les Bechouanas lorsqu'ils s'asseyent; on lui tourne le visage vers le nord. C'est le magicien, *faiseur de pluie*, qui est chargé de cet office; les spectateurs lui font signe de tourner la tête un peu plus à droite ou un peu plus

à gauche, suivant qu'ils le jugent nécessaire, jusqu'à ce que l'assemblée ayant prononcé unanimement qu'il est bien, l'on procède à l'inhumation. On recouvre le mort de terre jusqu'à la tête, puis on apporte tout ce qui se trouve dans la demeure du défunt, et l'on dépose chaque objet près de la tombe en lui en rappelant l'usage, ensuite tout est reporté dans la hutte et on lui pose une couronne d'herbe verte sur la tête; alors les femmes apportent de l'eau dans des vases de terre pour arroser la tombe. Les chefs et les proches parens la répandent les premiers et avant de se retirer chacun a soin de s'en mouiller du doigt le gros orteil. Les femmes continuent ces ablutions pendant très long-temps, en poussant les cris répétés de *pula! pluie*, auxquels succèdent des gémissemens, qu'on entend retentir pendant plusieurs jours.

M. Rolland donne des détails curieux sur le mariage, la polygamie, etc.

Hors des stations missionnaires, les Béchouanas considèrent la polygamie comme une chose toute naturelle. Jamais un Mochouana (singulier de Béchouanas) ne limite le nombre de ses femmes; il en prend autant qu'il peut en entretenir. L'homme du peuple se borne à deux ou trois, mais chaque chef tant soit peu respectable en a au moins six. Loin d'être jalouses les unes des autres, ces femmes se glorifient d'appartenir à un mari qui peut entretenir plusieurs d'entre elles, et elles regardent d'un œil de pitié celle qui vit seule dans la maison conjugale et dont son mari se contente. La première femme est considérée comme la femme légitime, et quoique chacune d'elles vive dans une maison à part, elle conserve une certaine autorité sur les plus jeunes et ses enfans sont les seuls héritiers légitimes.

Le jeune homme qui veut se marier choisit lui-même sa femme, si son choix convient à ses parens, ceux-ci font la demande pour lui : sa mère fait alors les démarches nécessaires, accompagnée de son beau-frère et de sa belle-sœur; elle se rend chez la mère de la jeune personne, et s'exprime à-peu-près en ces termes : « Mon fils a conçu
 « une grande passion pour ta fille; je te prie, demande
 « tout ce que tu voudras, et donne-la lui pour femme. » Celle-ci ne répond pas, mais fait appeler son mari, qui, s'il consent à la demande dit : « Je veux bien donner
 « ma fille à ton fils, à condition que vous prendrez soin
 « d'elle et que vous m'honorerez en me faisant un
 « présent qui soit digne de celle que je vous cède. » La mère du jeune homme retourne vers son mari et lui fait part du résultat de sa visite. Celui-ci dit : « C'est très bien, retournez demain, et faites savoir que j'ai compris ce que l'on exige de moi, et que je tâcherai de satisfaire leurs desirs. » Après ces diverses entrevues, on tue un bœuf de part et d'autre pour célébrer le *béélelo* ou les fiançailles. Chez les pauvres gens on se contente de tuer des moutons. Dans l'intervalle qui s'écoule entre cette cérémonie et celle du mariage, les deux parties s'envoient réciproquement des présens. Si la jeune fille est nubile, le mariage suit de près les fiançailles, si elle est trop jeune il n'a lieu qu'après la circoncision. Lorsqu'elle a atteint l'âge de douze ou treize ans, son père fait savoir aux parens du fiancé que sa fille sera circoncise cette année-là, et une fête a lieu à cette époque, chaque famille envoie à l'autre un bœuf à tuer. Après la cérémonie de la circoncision, vient celle du mariage qui a lieu à la fin de l'automne. Le père du fiancé prépare une récompense de dix à vingt jeunes vaches, qu'il envoie au père de la fiancée; celui-ci en-

voie à son tour quatre ou six bœufs gras au père du jeune homme pour faire les noces. Alors sans autres formalités que quelques danses, le jeune homme a la liberté de visiter sa femme; mais ce n'est que deux ans après l'âge de puberté qu'il peut la prendre chez lui.

S'il arrive que la jeune femme soit paresseuse ou qu'elle ne plaise pas à son mari, il est libre de la renvoyer à ses parens, qui sont obligés de la reprendre et de rendre la rançon qu'ils ont reçue pour prix de leur fille. S'il n'y a point d'enfans, le mari restitue aussi la valeur des bœufs qui lui avaient été donnés pour faire les noces; dans le cas contraire, ils la considèrent comme appartenant aux enfans dont il prend soin.

Le premier né des enfans hérite de tout, et a le commandement sur ses frères; les filles n'ont que l'ameublement. Lorsqu'il n'y a pas d'enfans mâles dans une famille, c'est le frère du défunt qui devient héritier. A la mort du père, c'est encore l'aîné des fils qui hérite des femmes; il respecte sa mère; mais quant aux autres, il les met au rang de ses propres femmes. Si le fils aîné meurt, le second prend sa place, et dans le cas du décès du cadet, c'est l'oncle qui hérite de la veuve; les enfans qu'il en a sont censés appartenir au défunt; mais si un autre homme desire cette femme et paie aux parens le prix qu'elle a coûté au mort, elle lui appartient ainsi que les enfans qu'elle peut encore avoir. Quand un homme meurt sans héritiers, ses femmes sont libres d'épouser qui elles veulent; mais si elles viennent à avoir des enfans, ils appartiennent au premier mari.

Purification pour le meurtre. — Quand un homme en a tué un autre à la guerre ou dans un combat singulier, il ne lui est permis de rentrer en ville qu'après avoir été purifié. S'il est pauvre, ses parens ou le chef four-

nissent un bœuf pour sa purification. Cette cérémonie se fait le soir : on égorge le bœuf, on jette ses entrailles, et, après lui avoir fait une large ouverture au milieu du corps avec une lance, on fait passer le meurtrier au travers, pendant que deux hommes tiennent ouvert le ventre de l'animal. Le bœuf ainsi tué est donné pour nourriture aux pauvres ; la tête et le cou sont envoyés à l'oncle de celui qui a été purifié. — Le meurtre proprement dit n'est pas toujours puni de mort, car le meurtrier peut se racheter avec quelques bœufs.

Purification des femmes. — La purification des femmes dure un mois après l'accouchement ; pendant ce temps, elles tiennent leur porte fermée, et une gardienne est placée devant la maison pour en défendre l'entrée. Au bout de ce mois, deux bœufs sont égorgés pour célébrer la naissance du nouveau-né. L'un des bœufs est donné par les parens de la femme, l'autre par ceux du mari. Après cette fête, la femme peut reparaître en public, et son mari est libre de rentrer chez elle. Il n'y a pas de purification pour l'adultère et le vol. Dans le premier cas, le coupable est privé de tout ce qu'il possède ; quant au vol, c'est le chef qui fixe la peine, suivant les cas particuliers. Presque toutes ces pratiques ont été abolies, ou du moins singulièrement diminuées, dans les stations habitées par les missionnaires.

(*La suite au prochain numéro.*)

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 5 septembre 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. d'Avezac communique une lettre de M. Francisque Michel, envoyé en Angleterre par le ministère de l'instruction publique, à l'effet de rechercher tout ce qui intéresse l'histoire et la littérature anciennes de la France. M. Michel annonce qu'il a retrouvé dans les bibliothèques de Londres et de Cambridge, quatre copies du texte latin du Voyage de Rubruquis, en Tartarie, et il propose à la Société de le publier dans le recueil de ses Mémoires.

Cet objet est renvoyé à l'examen de la section de publication, pour faire un prompt rapport.

M. le président invite la Commission spéciale, chargée de donner son avis au ministère de la marine, sur le voyage de M. Leprieur, dans la Guyane, à présenter son rapport à l'une des prochaines séances. Il adresse la même invitation à la Commission à laquelle a été renvoyé le mémoire de M. Jouannin, sur le *Choix des diamètres des globes terrestres artificiels*.

La Société royale de Londres adresse la suite de ses *transactions* pour l'année 1834; l'Association britannique pour l'avancement des sciences envoie le compte rendu de l'assemblée qu'elle a tenue à Cambridge, en 1833.

M. Eyriès offre, de la part de M. Matenas, capitaine

au long cours , une carte autographiée des îles de Tristan da Cunha.

M. Renault Bécourt écrit à la Société pour lui faire hommage d'un exemplaire de son exposition d'un nouveau Système de l'univers.

M. Warden communique une notice du voyage exécuté en 1769, dans l'intérieur de la Guyane, par M. Patris, médecin-botaniste du roi et conseiller au conseil supérieur de Cayenne. — Renvoi au comité du Bulletin qui pourra donner un extrait de cette relation.

M. Roux de Rochelle lit une notice sur la Géographie historique de la Gaule.

M. d'Avezac lit quelques fragmens relatifs au tracé géographique d'une partie de l'Afrique septentrionale , d'après les itinéraires d'Ebn el-Dyn. — Renvoi au comité du Bulletin.

La Commission centrale décide sur la proposition d'un de ses membres, qu'il sera ouvert des relations avec la Société de Géographie qui vient de s'établir à Bombay.

M. Jomard annonce à l'Assemblée que M. Delaporte, ancien consul de France à Tanger, est présent à la séance; il rappelle les services rendus par ce zélé correspondant à la Géographie de l'Afrique septentrionale et ses communications à la Société. M. Delaporte doit retourner bientôt à Alger, où sa position lui permettra d'être utile aux sciences géographiques.

Séance du 19 septembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine John Ross écrit pour remercier la Société de la médaille d'or qu'elle lui a décernée dans sa

dernière assemblée générale, pour son voyage dans les mers Polaires. Cette lettre sera insérée au Bulletin.

M. Noyer, membre de la Société, de retour de Cayenne, adresse une série d'observations sur l'état actuel de la Guyane. — La Commission vote des remerciemens à M. Noyer, et renvoie sa communication au comité du Bulletin.

M. Eugène de Monglave adresse, au nom de l'Institut historique, le premier cahier de son journal, et il en demande l'échange contre le Bulletin de la Société. — Cette demande est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Jomard dépose sur le bureau les différens rapports faits à l'Institut, sur les résultats scientifiques du voyage de M. d'Orbigny, dans l'Amérique du Sud.

M. Warden communique une nouvelle note sur l'établissement d'un chemin de fer dans l'isthme de Panama. — Remerciemens et renvoi au comité du Bulletin.

M. César Moreau présente, de la part de M. Hellert, une carte de la Morée jointe à la traduction de l'histoire de l'empire Ottoman, de M. de Hammer.

Le même membre dépose sur le bureau un rapport sur la navigation de l'Euphrate, par le capitaine Chesney, ouvrage déjà communiqué par M. Fontauier, et il en signale divers fragmens qui sont de nature à être analysés dans le Bulletin de la Société.

La Commission centrale, sur le rapport de sa section de publication, accepte l'offre que lui a faite M. Fr. Michel, de publier, dans le tome iv du recueil des Mémoires, le texte latin du voyage de Rubruquis, d'après le plus complet des quatre manuscrits qu'il a retrouvés à Londres et à Cambridge, en y ajoutant les variantes des trois autres manuscrits.

La Commission renvoie à une prochaine séance, la

discussion de la proposition de M. Clément-Mullet, relative à la rédaction d'une table analytique des matières, pour la première série du Bulletin.

M. Jomard annonce que M. Paredes, de Panama, demande à entrer en relation avec la Société de géographie, et lui offre ses services pour cette partie de l'Amérique. M. Paredes est chargé d'une partie des opérations relatives au chemin de fer qui va être exécuté, de Panama à la rivière de Chagres.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 septembre 1834.

M. J.-B.-F.-R. JOUANNIN.

Séance du 19 septembre.

M. Juste PAREDES, de Panama.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 1^{er} août 1834.

Par M. d'Avezac : *Carte géographo-géologique de la Guyane française*, dressée sur les relevés de M. Leblond, par Poirson, 1814, une feuille.

Par la Société géologique : Feuilles 20 à 24 du tome iv de son *Bulletin*.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 42^e, 43^e et 44^e livraisons.

Par la Société d'agriculture de l'Eure : *Recueil de cette Société*, 1 cahier in 8^o.

Par M. Barbié du Bocage : *Journal des conseillers municipaux*, avec une carte statistique de la France. Brochure in-8°.

Par MM. les directeurs : Numéros 62 et 63 de *l'Institut*, et numéros 17 et 18 de *l'Echo du monde savant*.

Séance du 15 août.

Par l'Académie royale des sciences de Berlin : *Mémoires de cette académie pour 1832*. 1 vol. in-4°.

Par le Comité des traductions orientales de Londres : *The travels of Macarius, Patriarch of Antioch; written by his attendant Archdeacon, Paul of Aleppo in Arabic; parts II, III, IV and V; translated by F. C. Belfour. London, 1831 à 1834.* — *Narrative of travels in Europe, Asia, and Africa in the seventeenth century by Evliyá Efendi; translated from the Turkish by the Ritter Joseph von Hammer. London, 1834.* Un volume in-4°. — *The Géographical works of Sádik Isfaháni; translated by J. C. from original Persian mss. in the collection of sir William Ouseley. London, 1832,* un volume in-8°. — *San Kokf tsou ran to sets, ou Aperçu général des Trois-royaumes, traduit de l'original japonais-chinois, par M. Jules Klaproth. Paris, 1832,* un volume in-8°. avec un atlas de 5 cartes. — *A Description of the Burmese Empire, compiled chiefly from native documents by the Rev. Father Sangermano, and translated from his mss. by William Tandy. Rome, 1833,* un volume in-4°. — *Translation from the chinese and armenian with notes and illustrations, by Charles Friedl. Neumann. London, 1834,* un volume in-8°.

Par la Société Géologique : *Résumé des progrès des sciences géologiques pendant l'année 1833*, par A. Boué. un volume in-8.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 22^e livr. (Voyages en Afrique, Levailant).

Par M. Noellat : *Nouveaux élémens de géographie universelle ancienne et moderne*, etc. Un volume in-12.
— *Nouvelle carte de France, politique, industrielle, etc.*
Une feuille.

Par M. le comte de Serristori : *Primo supplemento al saggio statistico dell' Italia*, etc. Vienne, 1834. Brochure in-8^o.

Par M. le capitaine d'Urville : 45^e à 48^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de juillet.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juillet.

Par la Société des Missions évangéliques : *Journal de cette Société*, cahier d'août

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de juillet et août.

Par MM. les directeurs : Nos 64 et 65 de *l'Institut* et numéros 19 et 20 de *l'Echo du monde savant*.

Séance du 5 septembre.

Par la Société royale de Londres : *Philosophical Transactions for the year 1834*, part. I, in-4^o.

Par l'Association britannique pour l'avancement des sciences : *Report of the third meeting of the british association, etc. Held at Cambridge in 1833*. London, 1834
1 vol. in-8.

Par M. Klaproth : *Lettre à M. le baron de Humboldt sur l'invention de la boussole*, 1 vol. in-8.

Par M. le directeur du Spectateur militaire : *Frag-*

ment de l'histoire militaire de la France. Guerres de religion de 1585 à 1590; rédigées d'après les documens recueillis et discutés avec soin par le comité d'état-major, par le colonel de Saint-Yon. Paris, 1834, avec 3 plans.

Par M. Arthus Bertrand : *Voyage dans les États-Unis de l'Amérique du Nord et dans le Haut et le Bas-Canada*, par le capitaine Basil-Hall. 2 vol. in-8°, 1834.

Par M. Matenas : *Carte des îles de Tristan da Cunha*, extrait de l'atlas anglais par C.-B. Matenas, capitaine au long-cours, 1834.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 49^e et 50^e livraisons.

Par M. Renault-Bécourt : *Le tombeau de toutes les philosophies tant anciennes que modernes*, ou exposition raisonnée d'un nouveau système de l'univers, etc. 1 vol. in-8°.

Par la Société Asiatique : *Cahier de juillet de son Journal*.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahier de juillet de son Bulletin*.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de juin.

Par MM. les directeurs : *Bibliothèque universelle de Genève*, cahier de juin. — *Mémorial encyclopédique*, cahier d'août. — *L'Institut*, nos 67 et 68. — *L'Écho du monde savant*, nos 21 et 22.

Séance du 19 septembre.

Par M. Albert Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 23^e livraison (Voyages de Bruce).

Par M. S.-X. Botelho : *Resumo para servir de introdução á Memoria estadística sobre os domínios portuguez-*

zes na Africa oriental. Lisboa , na Imprensa nacional, 1834. 1 vol. in-8°.

Par M. Hellert : *Carte de la Morée*, dressée pour la traduction de l'histoire de l'Empire Ottoman, par M. J. de Hammer, une feuille.

Par M. Jomard : *Rapport fait à l'académie royale des sciences de l'Institut de France , sur les résultats scientifiques du voyage de M. Alcide d'Orbigay dans l'Amérique du Sud pendant les années 1826 à 1833*, in-4°.

Par M. Gråberg de Hemsö : *Notizia intorno alla famosa opera historica d'Ibnu Khaldùn filosofo affricano del secolo xiv.* Firenze, 1834. Broch. in-8°. — *Prospetto del commercio dell' impero di Marocco. Lezione detta nell' I. e R. Accademia dei georgofili, il dì 4 agosto 1833.* Firenze, 1833. Broch. in-8°.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 51^e et 52^e livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahier d'août de son Journal.*

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de septembre de son Journal.*

Par l'Institut historique : *Première livraison de son Journal.*

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros de *l'Institut*, de *l'Écho du monde savant*, du *Moniteur ottoman* et du *Journal de Smyrne*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTICE ET ANALYSE

DE L'OUVRAGE DE M. KLAPROTH, INTITULÉ : *Lettre à M. le baron de Humboldt sur l'invention de la boussole*.⁽¹⁾,

Lue à la Société de Géographie dans sa séance du 17 octobre 1834,
Par M. DE LARNAUDIÈRE.

Cette savante dissertation répond à une demande de renseignements adressée il y a quelques mois, par M. de Humboldt à M. Klaproth, sur l'époque où les Chinois ont connu la polarité de l'aimant. Sans cette question, les notes depuis long-temps recueillies par M. Klaproth, fussent peut-être restées en portefeuille, incomplètes et sans ordre. Mais en cherchant à satisfaire le desir de son illustre compatriote, il a ajouté à ces mêmes notes d'autres extraits d'auteurs chinois, et dans ces nouvelles recherches, il a été assez heureux pour rencontrer des faits qui, par leur nombre et leur importance, lui ont permis de tracer une histoire à-peu-près complète de l'invention de l'aiguille aimantée, en Chine.

(1) Un vol. in-8°.

Ce travail difficile, que M. Klaproth s'est déterminé à publier, et dont vous m'avez chargé de vous offrir l'analyse, éclaireit un des points les plus curieux de l'histoire de la civilisation humaine.

Les anciens, nos maîtres dans les arts dont le goût et l'imagination font tous les frais, poésie, éloquence, architecture, mais si loin de nous dans les sciences exactes, ignoraient complètement la polarité de l'aimant, et manquaient par conséquent de ce puissant moyen de direction et d'observation. Ont-ils su même vaguement que l'aimant a la propriété d'attirer le fer d'un côté et de le repousser de l'autre? c'est encore ce dont on peut douter, car il n'existe de ce fait aucune preuve positive, et les érudits en sont aux conjectures.

Si Claudien, dont les vers sur l'aimant sont admirables de pensées et d'images, eût connu la plus précieuse de ses propriétés, il ne l'eût certes pas oubliée, lorsqu'il fait allusion à la passion amoureuse de cette pierre pour le fer, à leur sympathie mutuelle, à leur constant attachement. Pas une ligne échappée aux anciens ne parle de l'aiguille aimantée et de son utilité pour la navigation. Les marins grecs et romains ignoraient complètement l'usage du compas de mer, et se dirigeaient principalement dans leurs voyages, la nuit, par les étoiles, le jour, par les connaissances acquises des îles, des côtes et des dangers.

Vincent de Beauvais et Albert-le-Grand citent à la vérité un passage d'un livre arabe, *sur les pierres*, attribué à Aristote, et dans lequel il est clairement question de la polarité de l'aimant et de son usage dans la marine, mais ce passage n'est évidemment qu'une note intercalée par quelque copiste, dans le texte arabe. Il est même à-peu-près certain que ce traité des pierres n'est point d'A-

ristote. Il est rempli de tant de puérilité, qu'il faut en vouloir au précepteur d'Alexandre⁷ pour en charger sa mémoire. M. Klaproth ne s'appesantit donc pas sur cette question qui n'en est pas une pour l'homme instruit. Il a beaucoup mieux à faire en nous donnant la liste très curieuse des noms divers de l'aimant, dans les langues de l'Europe et de l'Asie.

Les anciens sont en tête de cette nomenclature. Pour eux, l'aimant c'est la *Pierre d'Hercule*, la *Pierre d'Héraclée*, ou de *magnésie*, ou la *Pierre de Lydie*, ou vulgairement *magnès*. Pour Aristote, c'est la pierre sans autre désignation, la pierre par excellence (ἡ λίθος).

Au quatrième siècle de notre ère, nous voyons Marcellus Empiricus, médecin de Théodose-le-Grand, donner à l'aimant le nom d'antiphyson, et lui reconnaître la double propriété d'attirer et de repousser le fer. C'est cette dernière qui est exprimée par ce mot d'*antiphyson*. Un passage de Manethon, cité par Plutarque (de Iside et Osiride), fait soupçonner que les Egyptiens avaient eu long-temps avant les mêmes notions sur l'aimant. Ils l'appelaient l'*os de Horus*, et le fer l'*os de Typhon*. En considérant la nature dans l'état d'union et de décomposition, sous le symbole de Horus et de Typhon, ils croyaient voir l'image de ces deux états dans l'action de l'aimant sur le fer, selon que la pierre attire ce métal ou qu'elle le repousse. Les Romains, qui apprirent des Grecs à connaître l'aimant, lui conservèrent son nom de *magnès*, et admirèrent la tradition de l'origine de cette dénomination, comme on le voit par ces vers de Lucrèce :

Quem magneta vocant patrio de nomine Graii :

Magnetum, quia sit patriis in montibus ortus.

Le moyen âge, dans sa barbare latinité, lui donna le nom de *adamas*, nom qui désignait originairement le diamant, et qui paraît à M. Klaproth, d'origine orientale. Il est plus difficile d'expliquer l'origine du nom de *calamita*, que les Italiens, comme les Grecs modernes, donnent à l'aimant. Nous croyons, avec M. Klaproth, que la seule explication raisonnable de ce mot a été donnée par le P. Fournier qui dit, en parlant de cette pierre : « Les marins français la nomment *calamite* qui, »
 « proprement en français, signifie une *grenouille verte*, »
 « parce qu'avant qu'on ait trouvé l'invention de sus- »
 « pendre et de balancer sur un pivot l'aiguille aimantée, »
 « nos ancêtres l'enfermaient dans une fiole de verre de- »
 « mi remplie d'eau, et la faisaient flotter sur l'eau comme »
 « une grenouille. Hugo Berlius, qui vivait du temps de »
 « saint Louis, en même temps ou à-peu-près que Guyot »
 « de Provins dit que tel était l'artifice duquel les mate- »
 « lots, en ce temps-là, se servaient pour connaître la »
 « nuit, où était le nord. »

M. Klaproth est d'accord avec le savant jésuite pour le fond, mais le mot *calamite*, pour désigner la petite grenouille verte, lui paraît grec. Ce mot *calamita* est aussi usité dans d'autres idiomes européens, on le trouve dans le dialecte de la langue romane de Surset, chez les Bosniaques, chez les Croates, et dans le dialecte slavons des Windes ou Wendes de la Styrie.

Il faut lire dans la dissertation de M. Klaproth, tout ce qui concerne la dénomination de l'aimant dans les autres langues. Nous devons nous borner à faire remarquer ici, que, pour le bas-breton, c'est *la pierre de touche*; pour le Hollandais, le Suédois et le Danois, c'est *la pierre à faire voile*; pour l'Islandais et l'Anglais, *la pierre conductrice*; pour l'Irlandais et le Welch, *la pierre*

qui attire. Un fait très remarquable , c'est que presque toutes les dénominations de l'aimant, en Europe, se retrouvent aussi, quant à leur signification, dans les langues de l'Asie. Dans celles des Indiens, des Singhalais, des Chinois; pour ces derniers, c'est la pierre aimée du fer, la pierre qui s'unit au fer par un tendre baiser, la pierre qui aime. Le mot *thsu chy* en chinois, nom le plus vulgaire de l'aimant, ne signifie pas autre chose. Un auteur de cette nation écrivait vers l'an 750 de J.-C. : l'aimant attire le fer comme une tendre mère qui fait venir ses enfans à elle, et c'est pour cela qu'il a reçu son nom.

Venons maintenant aux dénominations de la boussole ou de l'aiguille aimantée. L'un des plus anciens noms qu'elle ait porté en Europe, et qu'on rencontre pour la première fois dans la satire de Guyot de Provins, est celui d'*amaniere*, et non pas *marinette*, comme on l'a souvent imprimé par erreur. Les Italiens lui donnent aujourd'hui le nom de *bussola* qui paraît dériver d'un des mots employés par les Arabes, pour désigner la boussole; savoir : *mouassala*, le dard qu'on prononce vulgairement *moussala*. Pour découvrir cette identité, il ne faut pas oublier que dans le moyen âge, l'M initiale des mots arabes a souvent été changée en B, et qu'il y a des tribus arabes dans le dialecte desquelles ce changement est encore très fréquent. Après le mot *boussole*, le terme de compas pour désigner la boîte qui contient l'aiguille aimantée, est le plus répandu en Europe.

Après avoir passé en revue tous les noms de l'aiguille aimantée, soit en Europe, soit en Asie, M. Klaproth arrive aux données historiques sur l'époque où les diverses nations de ces deux parties du monde ont en la

première connaissance de la polarité de l'aimant, et de l'usage de l'aiguille aimantée, dans la navigation.

Aucun des témoignages qu'on possède sur ce sujet, ne remonte, pour l'Europe, au-delà de la fin du douzième siècle, et toute hypothèse contraire manque de preuves. Il est démontré que l'opinion du professeur Hansteen, sur l'usage de l'aiguille aimantée, par les Islandais, dès le onzième siècle, ne repose que sur un passage ajouté à la première rédaction de l'*Islands Landnamabok*, laquelle première rédaction date vraisemblablement de la fin du onzième siècle. Mais cet ouvrage fut revu et complété dans la suite par plusieurs écrivains; et enfin *Hauk*, fils d'*Erland*, qui mourut en 1334, le refit en entier. A ce nouveau travail appartient certainement le passage cité par M. Hansteen. Il faut donc en revenir, pour première mention de l'aiguille aimantée, à la satire de Guyot de Provins, déjà citée, qui parut sous le titre de Bible, vers 1190, date que lui donne M. Paulin Paris, si parfaitement versé dans tout ce qui concerne notre ancienne langue et notre vieille littérature.

Guyot après avoir déclamé contre tous les états, inventive aussi contre la cour de Rome. Le pape, selon lui, devrait être pour tous les fidèles, ce qu'est, pour les matelots, la *tremontaine* (l'étoile polaire), sur laquelle ils ont toujours les yeux fixés quand ils sont en mer. Les autres étoiles, dit-il, tournent et circulent sans cesse dans le ciel; elle seule est invariable et les guide sûrement. M. Klaproth fait suivre ici les vers de Guyot, dans lesquels nous trouvons la description de l'*amaniere*, et l'indication de son usage et de ses propriétés. Je regrette bien que le cadre borné dans lequel je suis obligé de me renfermer, m'empêche de citer ici en entier ce curieux passage que M. Paulin Paris a ex-

trait de plusieurs manuscrits de la Bibliothèque royale ; mais je ne dois pas omettre un fait trop important pour n'être pas signalé, c'est que Guyot parle de l'aiguille aimantée, non pas comme d'une invention récente, mais comme d'une chose suffisamment connue de son temps.

La seconde mention de la boussole se trouve dans la *Description de la Palestine*, de Jacques de Vitry (1215-1220). Le fait qu'il raconte se rapporte à l'année 1204. Les termes dont il se sert sont à-peu-près ceux de Guyot ; pour lui non plus l'aiguille aimantée n'est point une découverte nouvelle, mais un instrument absolument nécessaire aux marins, et d'une connaissance devenue générale et vulgaire. Brunetto Latini, dans son *Trésor* composé à Paris, vers 1260, nous fournit un nouveau témoignage sur l'aiguille d'*aimant* ou *calamite*, témoignage plus clair encore que les précédens. Il paraît avoir appris du moine Bacon, pendant un voyage qu'il fit en Angleterre, ce qu'il sait de la boussole, c'est-à-dire la manière d'aimanter l'aiguille et de la disposer pour l'observation. « Bacon, dit-il, me montra la ma-
 « gnette, pierre laide et noire ob ele fer, volontiers se
 « joint, l'on touche ob une aiguillet et en festue l'on
 « fiche, puis l'on met en l'aigue et se tient dessus et la
 « pointe se tourne contre l'estoile quand la nuit fut
 « tenebrous et l'on ne voit estoile ni lune poet li mari-
 « rinier tenir droite voie. »

Voyez un peu comme notre moyen âge s'empare de l'aimant pour l'accommoder à son goût du merveilleux, à sa passion des choses surnaturelles. Albert-le-Grand, digne représentant de son époque dans les sciences naturelles, va se charger de vous apprendre ce que les plus instruits d'alors pensaient de cette pierre admirable. Lui Albert ne se fie pas à ce que ses contemporains

avaient observé. Il en appelle au témoignage d'Aristote, de l'Aristote qui lui convient, de l'Aristote de la façon des Arabes, de l'auteur prétendu du *Traité des pierres*. Avec une telle autorité, Albert se sent à l'aise, aussi remarquez ce que l'aimant devient entre ses mains. Il en existe, dit-il, qui attire l'or réduit en poudre fine, mélangée de sable; le sable reste tout seul. Il est un autre aimant froid, humide, blanc, et craquant sous la dent, celui-ci c'est l'argent qu'il préfère à tout. Fût-il éloigné de trois ou quatre coudées, l'argent vient à lui tout d'un bond, et même fortement cloué, l'argent s'échapperait et viendrait encore. Un troisième aimant exerce une influence bien autrement remarquable; c'est sur la chair qu'il opère; il a pour elle un tel attrait, qu'elle s'attache à lui de manière à ne pouvoir plus en être séparée, et alors pas une goutte de sang ne reste dans cette pauvre chair qui ne renaît plus sur le corps auquel elle appartenait. On sent tout le parti qu'un romancier pouvait tirer de l'aimant, à l'époque d'Albert-le-Grand.

Tout porte à croire que ce fut à l'époque des croisades, alors que les peuples de l'Occident se mêlèrent sur les champs de bataille avec les peuples de l'Asie, que les premiers apprirent des Arabes l'usage et les propriétés de l'aiguille aimantée.

Après avoir réfuté les opinions contraires à cette hypothèse, M. Klaproth l'environne de tous les témoignages historiques qu'il a pu recueillir. L'Édrisi qu'on avait invoqué ne lui en fournit aucun. Le passage attribué à Aristote prouve au moins, qu'avant 1250, le prétendu traducteur arabe connaissait la polarité de l'aimant. Il est fort difficile d'établir à quelle époque précise les Arabes ont fait usage de l'aiguille aimantée dans

la navigation. Tout fait supposer que leurs marins s'en servaient long-temps avant que leurs astronomes ne la connussent, ou du moins n'en aient parlé dans leurs écrits. On en trouve la première mention dans le *Trésor des Marchands pour la connaissance des pierres*, ouvrage que Baïlak, natif du Kibdjak, rédigea en 1282 de J.-C. C'est en naviguant de Tripoli, de Syrie à Alexandrie, en 1242, qu'il vit les capitaines en faire usage. Il entre, à ce sujet, dans des détails d'autant plus curieux qu'ils présentent une description complète de l'instrument et de la manière de s'en servir.

« Les capitaines, dit Baïlak, qui naviguent sur les mers de Syrie, dans les nuits obscures, alors qu'on n'aperçoit aucune étoile et qu'on ne peut se diriger d'après les quatre points cardinaux remplissent un vase d'eau, et le posent à l'abri du vent dans l'intérieur du navire, puis ils enfoncent une aiguille dans un chalumeau et disposent le tout en forme de croix dans le vase plein d'eau où l'appareil surnage, puis ils prennent une pierre d'aimant assez grosse pour remplir la paume de la main, l'approchent à la superficie de l'eau, impriment à leurs mains un mouvement de rotation vers la droite, de manière que l'aiguille tourne sur la surface du liquide, et tout-à-coup retirent leurs mains avec dextérité et promptitude, l'aiguille alors par ses deux pointes fait face au nord et au midi..... D'autres capitaines, qui voyagent dans l'Inde, remplacent l'aiguille et le chalumeau par une sorte de poisson de fer, mince, creux, et disposé de telle façon que, jeté dans l'eau, il surnage, et de sa tête et de sa queue désigne les deux points dont nous venons de parler. »

On voit, par ces détails, qu'il s'agit de la boussole aquatique, la même dont il est question dans Hugo Bes-

tius, dans Guyot de Provins, ou la boussole des marins français. Ici, s'appuyant de l'autorité de Baïlak, témoin oculaire de ce qu'il rapporte, M. Klaproth combat sur un terrain fort avantageux les écrivains qui, tels que Renaudot, Collina, le président Azuni, contestent aux Arabes la connaissance de la boussole dans le treizième siècle. Ces écrivains se sont étayés de témoignages négatifs, soit d'une note existante sur le fameux planisphère des Camaldules, apporté du Cathaï par Marc Paul, soit d'un passage de Conti, Vénitien, qui fit le voyage de l'Inde, vers le milieu du quinzième siècle. L'auteur de la note prétend que sur cette mer on navigue sans boussole; Conti assure qu'il n'en a pas vu à bord du bâtiment sur lequel il se trouvait. Ces deux assertions peuvent être vraies sans infirmer en la moindre chose le témoignage de Baïlak. On sait que devant la justice la déposition de l'homme qui n'a pas vu ne balance en aucune manière, celle de l'homme qui a vu de ses propres yeux, la seconde seule fait la conviction du juge et sert de base à sa décision, ainsi en doit-il être devant la critique.

Il paraît donc démontré que la boussole aquatique était, en 1242, aussi bien en usage chez les Arabes que chez les Européens; et que le poisson, dont on se servait dans les mers des Indes en guise d'aiguille, y était connu avant l'époque du voyage de Baïlak. Nous allons voir maintenant que la boussole aquatique des Chinois était, entre 1111 et 1117 de l'ère chrétienne, absolument faite de la même manière que la boussole des Arabes, que la boussole vue par *Brunetto Latini*, chez le moine Bacon avant 1260, pendant son voyage en Angleterre.

Nous sommes parvenus à la partie la plus neuve de la dissertation de M. Klaproth. Lui, le voici avec les

Chinois, gens de sa connaissance intime. Rien de plus curieux que la masse de faits qu'il emprunte à leurs écrivains, et à l'aide desquels il établit les droits de la Chine à l'invention d'un instrument dont les copistes européens se servent un peu mieux que les découvreurs. Je prie d'avance M. Klaproth de me pardonner si je manque à quelque chose dans l'orthographe des noms chinois, en revanche je tâcherai de n'omettre aucun des faits principaux qu'il fait valoir avec une si judicieuse critique.

Si l'on remonte à la 121^e année de J.-C., on trouve déjà le nom d'aimant imposé par les Chinois à *la pierre avec laquelle on peut donner la direction à l'aiguille*. Ce passage important est cité dans le Lexique de l'empereur Khanghi et dans la plupart des autres dictionnaires chinois. Voilà donc au second siècle de notre ère, l'aiguille aimantée connue dans la Chine; nous lisons, dans le grand dictionnaire *Poei wen yun fou*, qu'aux troisième, quatrième et cinquième siècles, sous la dynastie de Tsin de 265 à 419, il y avait des navires qui se dirigeaient au sud par l'aimant. Plus tard, dans le onzième siècle, les diseurs de bonne aventure, les bateleurs, les charlatans de place, s'emparaient de l'aiguille dont ils frottaient la pointe avec la pierre d'aimant, en promettant aux spectateurs que le petit morceau de fer allait leur indiquer le midi, ce qu'il ne manquait pas de faire. La déclinaison de l'aiguille était alors connue, et, chose remarquable, la variation observée au commencement du douzième siècle était à-peu-près la même que celle que le P. Amyot trouvait à Péking. Ce dernier, en l'indiquant entre 2° et 2° 50' vers l'ouest, se rencontre avec un vieil auteur chinois de 1117, qui la porte est 576 sud; car on sait que pour ce Chinois

comme pour ses compatriotes de toutes les époques, le pôle principal de l'aiguille aimantée est celui qui montre le sud. Ainsi l'expression de l'un et de l'autre de ces observateurs, quoique très différente en apparence, se trouve absolument la même.

Chez les nations de l'Occident, la première application de l'aiguille aimantée a été faite par la marine; chez les Chinois, elle n'a point servi d'abord à guider le navigateur au milieu des solitudes de l'Océan. Il faut bien distinguer le double usage qu'ils en ont fait. Le plus ancien était de les employer à diriger leurs chars de guerre, de voyage ou de cérémonie. Celui de ces chars, porteur de l'appareil, s'appelait char magnétique. Et l'appareil, tel que l'indique la gravure donnée par M. Klaproth, consistait dans une petite figure de bois tournant sur un pivot et sous le vêtement de laquelle une barre de fer aimantée se trouvait artistement cachée. Cette statue avait le bras étendu, et de quelque côté que le char tournât elle montrait le sud de la main; on variait la forme de cet ingénieux conducteur, il se voyait quelquefois sous celui d'un génie, paré d'un habit de plumes, entouré de dragons; mais toujours le mécanisme intérieur était le même. Toutefois, ce char merveilleux, porteur de l'homme ou du génie, prenait la tête du convoi. Il indiquait la route aux voitures qui le suivaient et la position des quatre points cardinaux.

Les histoires chinoises sont pleines de détails sur la construction de ces chars magnétiques, et M. Klaproth n'a négligé aucun de ceux qui peuvent servir à leur histoire. L'orgueil chinois en fait remonter l'origine à des temps fabuleux, à l'ancien empereur *Houang-ti*, c'est-à-dire environ 2600 ans avant J.-C. On pense bien que M. Klaproth ne s'avise pas de discuter une sem-

blable antiquité; il saute quinze siècles pour se transporter dans des temps véritablement historiques, et là il trouve les chars mentionnés dans les *Mémoires historiques* de *Szu ma thsian*, sous l'année 1110 avant J.-C. C'est encore une fort belle noblesse. Depuis le troisième siècle de l'ère chrétienne, on rencontre de fréquens témoignages, et des témoignages authentiques, de leur existence, de leur forme et de leur emploi. On voit qu'ils furent connus au Japon dans la seconde moitié du septième siècle. A toutes les époques, ce fut toujours une grande rareté : on les donnait en cadeau aux principaux dignitaires; ils tenaient le premier rang dans les cortèges d'apparat. Lorsque *Chy hou* (335-349) sortait en cérémonie, un des commandans de la garde de ses carrosses conduisait toujours un de ces chars en avant. Les ouvriers qui les construisaient étaient fort considérés : c'étaient des académiciens qui étaient ordinairement chargés de cette besogne; elle leur valait d'honorables distinctions du prince, et leur rapportait beaucoup d'argent.

Quant à l'invention de la boussole proprement dite, M. Klaproth n'en trouve pas la date dans les livres chinois à sa disposition. Nous avons vu que, depuis le milieu du troisième siècle jusqu'au commencement du cinquième, on dirigeait déjà des vaisseaux d'après des indications magnétiques. Nous savons que dans les septième et huitième siècles, les Chinois faisaient de longues courses maritimes; qu'ils partaient de Canton, qu'ils traversaient le détroit de Malacca, qu'ils allaient à Ceylan, au cap Comorin, à la côte de Malabar, aux embouchures de l'Indus et ensuite à Siraf, et jusqu'à l'Euphrate.

Si au troisième siècle les Chinois connaissaient la pro-

priété du fer aimante pour se diriger à la mer, il n'est pas possible que dans les temps postérieurs ils n'aient pas fait usage de la boussole en traversant l'Océan Indien. Néanmoins, la description la plus ancienne de cet instrument, trouvée par M. Klaproth dans les livres chinois, ne date que des années 1111 à 1117 de J.-C.; toujours est-il constant que son usage était général dans la marine chinoise vers la fin du treizième siècle.

Il ne faut pas oublier que la boussole dont il s'agit ici était la boussole aquatique, qui paraît s'être conservée fort long-temps en Chine; on ignore même l'époque où elle fut remplacée par le système actuel, c'est-à-dire par une aiguille supportée et se mouvant sur un pivot, et renfermée dans une boîte sur laquelle sont tracées les divisions de l'horizon ou des signes astrologiques disposés dans des cercles concentriques.

La description des boussoles chinoises telles qu'elles existent aujourd'hui termine cette curieuse dissertation. Cette partie ne peut être ni abrégée ni analysée : pour être compris, il faudrait tout citer; car ici, rien de superflu, rien qui ne soit utile à l'intelligence de l'instrument et à ses divers emplois. Je ferai remarquer seulement que M. Barrow accorde de grands éloges aux boussoles chinoises, et qu'il en regarde la construction comme préférable à celle des boussoles de l'Europe : dans les premières, l'aiguille doit son extrême sensibilité à son peu de longueur et d'épaisseur; par la manière dont cette aiguille est montée, elle reste constamment pointée vers la même partie du ciel, quelle que puisse être la rapidité avec laquelle tourne la boîte qui la contient; sa petitesse, sa légèreté et la manière dont elle est suspendue, lui donnent un grand avantage pour vaincre le pouvoir magnétique de l'inclinaison dans toutes les

parties du globe , et enfin elle n'éprouve jamais de déviation dans sa position horizontale.

En résumé, la dissertation de M. Klaproth établit que c'est à tort que l'on attribue à Flavio Gioia, né dans les environs d'Amalfi vers la fin du treizième siècle, l'invention de la boussole ; que cent ans avant lui elle était connue en Europe ; que la seule part qui pourrait lui être faite se bornerait à la forme actuelle de l'instrument, à un perfectionnement de la boussole ancienne ou aquatique ; que cette dernière était usitée en Chine quatre-vingts ans au moins avant la composition de la satire de Guyot de Provins ; que les Arabes la possédaient à-peu-près à la même époque ; qu'ils la reçurent directement ou indirectement des Chinois, et qu'à leur tour ils la communiquèrent aux Francs à l'époque des premières croisades.

R A P P O R T

SUR LE VOYAGE DE M. LEPRIEUR DANS L'INTÉRIEUR DE
LA GUYANE,

Fait au nom d'une commission spéciale, par M. D'AVEZAC.

(Séance du 17 octobre 1834.)

Messieurs,

Vous avez chargé MM. Warden, Corabœuf et moi, d'examiner, pour vous en rendre compte, un mémoire remis par M. Leprieur et contenant la relation de son voyage dans l'intérieur de la Guyane Française ; vous avez assigné à cet examen un double objet ; d'une part , l'appréciation de ce que le voyageur a accompli ; d'autre

part, la recherche des moyens à employer pour rendre aussi fructueuse que possible la continuation de l'exploration qui a été commencée.

Nous ne pouvions manquer d'attacher beaucoup d'intérêt à cette double question; mais elle tire encore à nos yeux un nouveau degré d'importance, de cette considération, que le département de la marine nous provoque à éclairer, par nos observations, la marche qu'il lui paraîtra la plus utile d'adopter pour mener à fin une reconnaissance générale des parties inconnues de la Guyane Française.

Depuis long-temps la convenance d'une telle exploration a été appréciée par la Société de géographie: dès 1826, elle a mis au concours un prix de 7,000 fr. à décerner au voyageur qui l'aurait accomplie; et le département de la Marine, avec lequel la Société se trouve unie par des liens si nombreux et si honorables, est entré lui-même pour 2,000 francs dans la fixation de cette somme.

Déjà une commission (1), réservant pour l'avenir les droits de M. Leprieur, avait applaudi au zèle dont il avait preuve dans ses premières tentatives, mais avait dû reconnaître qu'il n'avait point encore rempli le programme de la Société.

Chargés aujourd'hui de porter une investigation spéciale sur les documens plus détaillés que vous a soumis M. Leprieur, et d'apprécier à-la-fois ce que le voyageur a fait, ce qu'il est capable de faire, et la voie qu'il devra suivre pour tirer un parti aussi utile que possible de son propre zèle et des moyens d'observation qui

(1) Elle était composée de MM. Eyriès, Roux de Rochelle, d'Urville, d'Avezac, et Jomard rapporteur.

scientifique, cette incurie des cartographes, d'autant plus fâcheuse que les erreurs qu'elle accrédite se consacrent en quelque sorte par la déplorable habitude de plagiat qui a envahi le domaine où ne règnent plus les Delisle et les d'Anville.

Vous vous rappelez tous, messieurs, l'excellente note qui vous a été adressée de Caïenne le 4 septembre 1829, et dans laquelle notre confrère M. Noyer vous entretint de *l'état actuel de la géographie de la Guiane Française, et d'un projet d'exploration dans l'intérieur de cette contrée* ; nous savons, grâce aux renseignemens puisés dans les souvenirs personnels de l'ancien député de Caïenne, que de toutes les cartes publiées sur le pays dont il a fait lui-même, par devoir comme par goût, une soigneuse étude, les meilleures sont celles de Mentelle et de Leblond, l'une réduite par l'ingénieur hydrographe Bonne pour l'atlas de Raynal, et reproduite à une autre échelle au Dépôt de la marine, en 1817, l'autre rédigée par Poirson sur les relevés du second voyageur, et publiée en 1814.

L'un et l'autre avaient observé quelques latitudes ; il n'y a point entre leurs résultats respectifs un accord parfait ; les différences se bornent à quelques minutes, dont les routes de Leblond se trouvent plus courtes que celles de Mentelle ; ces différences sont trop petites pour qu'il y ait lieu de s'y arrêter ; on peut seulement annoter qu'un troisième observateur, M. Milhiade, ancien aspirant de la marine, qui fit en 1822, une excursion dans l'intérieur, obtint des latitudes confirmatives de celles de Mentelle, et que déjà, en 1819, M. Dumonteil, sous-ingénieur de la marine, avait relevé quelques parties vues par Leblond, et avait trouvé sa route un peu plus longue que celle du voyageur na-

turaliste. Quant aux longitudes, il ne paraît pas qu'il y en ait eu d'observées.

Les relèvemens de Mentelle étant reproduits, sauf quelques modifications à réviser, sur la carte de Leblond, celle-ci est, en définitive, ce que nous possédons de plus complet sur les parties explorées de la Guiane Française. Elle ne se trouvait plus dans le commerce; mais j'ai été assez heureux pour en découvrir le cuivre, au moyen duquel ont été obtenues de nouvelles épreuves dont une est sous vos yeux. Quelques améliorations y pourraient être faites, d'abord sur une zone assez large du littoral, d'après une grande carte manuscrite relevée par M. Siredey, arpenteur-géomètre de la colonie (laquelle ne doit cependant être suivie qu'avec précaution et discernement); puis dans le haut de l'Oyac, d'après le relèvement manuscrit de M. Dumonteil, le tout combiné avec la carte de Mentelle: quelques indications pourraient être approximativement marquées, vers les sources de l'Approuague, d'après la relation de M. Milthiade; mais il ne faut pas se dissimuler que la rédaction de ces élémens divers exige un travail critique qui n'est point sans difficultés.

Dans une contrée couverte de forêts vierges, où les routes sont remplies de difficultés, coupée d'ailleurs de nombreux cours d'eau que remonte ou descend avec adresse la pirogue du sauvage indigène, tous les voyages se font par les rivières et les criques, et les cours d'eau les plus considérables sont la voie la plus naturelle pour des reconnaissances étendues: l'Oyapok et le Maroni sont, sous ce rapport, les deux grandes routes de l'intérieur de notre Guiane. Le cours du Maroni est connu depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec l'Araoua, connu lui-même depuis ce confluent jusqu'à

pourront être mis à sa disposition, vos nouveaux commissaires se sont partagé la tâche que vous leur aviez imposée en commun : M. Warden s'est chargé de rechercher quels moyens matériels paraissent nécessaires pour effectuer le voyage de manière à ne point rencontrer d'obstacles insurmontables, de dangers contre lesquels on ne se trouve prémuni ; M. Corabœuf a recherché de son côté quels moyens d'observations devraient être mis à la disposition du voyageur pour faciliter et assurer d'une manière satisfaisante le relèvement de sa route. L'examen du travail d'exploration déjà effectuée par M. Leprieur, et le soin de vous exposer l'ensemble de nos investigations, tel est le lot qui m'a été spécialement départi. Il nous a semblé que l'ordre dans lequel il convenait de vous en rendre compte était de vous entretenir d'abord des reconnaissances faites, puis des directions scientifiques qu'il importe de ne pas perdre de vue dans les tentatives ultérieures d'exploration, et enfin des dispositions matérielles à prendre pour mener à heureuse fin une aussi louable entreprise.

Pour mieux vous faire apprécier, messieurs, le degré d'intérêt que peuvent offrir les premiers relèvemens de M. Leprieur, il conviendrait peut-être de vous présenter d'abord un tableau d'ensemble des résultats procurés par les explorations antérieures, de discuter la valeur de chacun des élémens d'un tracé général des connaissances déjà acquises sur l'intérieur de la Guiane Française. Mais pour remplir dignement une pareille tâche, il eût fallu ne rien ignorer de tout ce qui a été tenté, avoir à sa disposition les documens recueillis par tous les explorateurs qui ont précédé le voyageur actuel ; et s'il n'est point impossible aujourd'hui de re-

trouver un à un , à force de recherches et de soins , tous ces élémens perdus ou ignorés , leur analyse comparée demeurerait encore un travail , difficile peut-être , devant lequel sans doute notre courage n'eût point reculé , mais qui eût exigé des vérifications et des études trop longues pour se traduire ici en un simple exposé de quelques pages.

Et pourtant un examen de cette nature importerait à la science et au pays ; car une déplorable ignorance de ce qui a été fait , depuis un demi-siècle , se révèle dans le tracé de la Guiane Française , donné par des géographes , fort recommandables d'ailleurs , tels que Spix et Martius , excusables peut-être , en leur qualité d'étrangers , d'avoir si fort négligé dans leur travail une contrée placée au surplus en dehors du théâtre de leur exploration ; mais tels aussi que notre défunt collègue et ami Brué , dont les belles cartes récemment éditées par sa veuve se bornent à reproduire , pour notre Guiane , les configurations surannées et fautives des deux voyageurs bavaïois , copistes eux-mêmes des vieilles esquisses portugaises.

Les constructeurs de cartes , chez nous comme à l'étranger , ne se trouvent cependant point destitués à cet égard d'indications sûres et de salutaires conseils ; un ingénieur géographe qui a passé sa vie à la Guiane , leur a signalé , dans une note brève , mais substantielle , quels travaux avaient été faits jusqu'à lui , et quels documens édités offrent les lumières les plus certaines ; mais on ignore ou on néglige les indications de M. Noyer , on ne recherche point les relèvemens de Mentelle et de Leblond ; et c'est aux vieilleries portugaises que l'on va emprunter le tracé graphique de nos possessions !... Je voue , messieurs , à une réprobation

de M. Leprieur avec celui de Leblond : ils offrent pour l'Oyapok , avec quelque diversité de formes, les mêmes sinuosités , et, si j'ose m'exprimer ainsi, la même physiologie ; c'est le cas de dire avec le poète :

Facies non omnibus una ,

Nec diversa tamen, qualis decet esse sororum.

Ce récollement m'a convaincu de l'exactitude des deux voyageurs, qui se servent ainsi de contrôle mutuel : ils ont l'un et l'autre tiré du même modèle deux copies semblables ; je dis semblables et non point égales , car s'il y a une grande ressemblance entre leurs configurations, il y a une énorme différence dans l'estime , ainsi qu'on peut s'en convaincre par le parallèle suivant :

	Leprieur.	Leblond.
Du Camopi au Yavé	35 milles.	16 milles.
Du Yavé au Moutoura (ou Samacou).	44	20
Du Moutoura au Jenagarey	42	17
Du Jenagarey à Ipoussinghe (ou Suacari)	28	17
De l'Ipoussinghe au point où l'Oyapok cesse d'être navigable.....	23	11

Ainsi, terme moyen , M. Leprieur aurait estimé $2^{\text{m}} \frac{1}{4}$ pour mille ; et en réduisant ses évaluations sur ce pied, la mesure en ligne droite de la distance totale qu'il a parcourue depuis l'embouchure du Camopi n'est que d'un peu plus de 157 milles au lieu de 354.

M. Leprieur nous a fourni lui-même des renseignements qui confirment la plausibilité de ce taux de réduction ; il nous a fait connaître en effet que, d'après les informations qu'il tenait des indigènes, il y avait, en descendant le Jari, dix journées de l'établissement de José Ourou jusqu'à l'embouchure du Carapanatouba , et

de là douze journées jusqu'à l'Amazone. Il évalue ces journées à 5 lieues, c'est-à-dire 15 milles. Or on voit que, même en retranchant un tiers pour les détours, on aurait, pour ces 22 jours, 220 milles d'évaluation qui, ajoutés aux 354 milles, formeraient un total de 574 milles (ne mettons que 560) pour la distance du confluent du Camopi à l'Amazone; cette distance n'est en réalité que d'environ 250 milles : c'est donc encore, comme tout-à-l'heure, 2 1/4 milles d'estime pour un mille effectif.

Une troisième vérification conduit encore à une conclusion pareille : M. Adam de Bauve nous a envoyé la relation d'un voyage qu'il a fait à la fin de 1831 et au commencement de 1832, par l'Oyapok et le Jari, jusqu'à l'Amazone; il a mis, de l'embouchure du Camopi à l'établissement de José Antonio, onze jours pour une distance que M. Leprieur évalue à 151 milles : ce serait près de 14 milles en ligne droite par jour, en remontant !... De là à l'embouchure du Piraouéry dans le Jari, M. Adam de Bauve a mis 14 jours pour une distance de 118 milles suivant M. Leprieur; puis, descendant le Jari, M. Adam a fait en 8 jours le trajet de l'embouchure du Piraouéry à celle du Yenipoko, laquelle est, au rapport de M. Leprieur, à 30 milles au-dessous de l'établissement de José Ourou, ce qui porte à plus de 120 milles, sur son relèvement, la distance parcourue en ces 8 journées : c'est donc 15 milles en ligne droite à compter par jour pour la descente du Jari. M. Adam de Bauve a continué de suivre cette voie pendant 12 journées encore, jusqu'à 6 lieues au-dessous de Fragozo; en comptant 15 milles pour ces 6 lieues, on aura, à l'estime de M. Leprieur, 165 milles du Yenipoko à Fragozo, et 549 milles (ne mettons que 530) du Camopi à Fragozo. Or comme la

la crique Tako. Au-dessus du confluent dont il s'agit, le Maroni a encore un cours que l'on suppose fort étendu ; mais il n'est plus possible d'y arriver en remontant le fleuve depuis son embouchure, à moins que l'on n'eût des forces suffisantes pour vaincre l'opposition des nègres marrons de Surinam, qui barrent le passage et forment une peuplade redoutable.

Reste donc l'Oyapok, que Leblond avait relevé jusqu'à sa source en août et septembre 1789, ayant même reconnu, au-delà, la tête de quelques ruisseaux affluens du Yari, qui lui-même va se jeter dans l'Amazonie vis-à-vis du fort de Gurupa.

Dans le compte qu'il vous a rendu de son voyage, M. Leprieur vous a fait connaître qu'il a remonté l'Oyapok jusqu'à sa source, puis descendu le Rouapira, appelé plus bas Jari, jusqu'à plus de cinquante lieues ; que là, privé par une circonstance imprévue de la majeure partie de son monde et de son bagage, il revint sur ses pas, et fit par terre une tentative dans le but de rallier le Maroni ; mais qu'au bout de trente lieues, deux de ses trois compagnons étant tombés malades, force lui fut de rétrograder et de regagner l'Oyapok, d'où il revint à Caïenne.

M. Leprieur a soigneusement relevé sa route au-dessus du confluent du Camopi : on avait jusque-là le tracé de Mentelle, et il croyait inutile de s'occuper d'une partie déjà connue ; il ignorait l'existence du relèvement de Leblond au-dessus de ce point, et nous devons à cette circonstance le soin qu'il a pris de consigner dans son journal les détails du fleuve depuis cet endroit.

Le voyageur avait l'intention d'assurer le tracé de sa route par des observations astronomiques ; il avait un cercle de réflexion, une montre à secondes, boussoles

baromètre et thermomètre. Naturaliste distingué, il avait l'habitude des observations météorologiques; mais il n'était point assez familier avec la pratique des observations célestes pour éviter ou surmonter les difficultés que lui présentait l'usage d'un instrument à réflexion sous d'aussi basses latitudes, où les hauteurs solaires méridiennes sont impossibles à prendre en employant l'horizon artificiel. Le voyageur voulut y suppléer par des hauteurs non méridiennes; mais malheureusement il n'avait point à cet égard des connaissances assez précises pour n'omettre aucun des élémens indispensables au calcul de ses observations, et il ne peut être tiré aucun parti de toutes celles qu'il a rapportées.

Nous n'avons donc le tracé de sa route qu'à l'estime, et cette estime elle-même, basée sur la mesure horaire des espaces parcourus, combinée avec la force d'impulsion ou de résistance des courans en aval ou en amont, n'est fondée, quant à ce dernier élément, que sur une appréciation mentale, sans vérification quelconque de la vitesse effective de la marche par la voie du lok. Voilà comment a été obtenu un relèvement qui offre en ligne droite une longueur de 354 milles géographiques estimés entre le confluent du Camopi, point de départ, et l'établissement de José Ourou, point d'arrivée.

En admettant que le voyageur ait fait une juste évaluation relative des diverses fractions de sa route, il reste à se demander ce que valent en réalité les 354 milles auxquels il estime l'axe général sur lequel serpente sa ligne itinéraire. Il faut reconnaître qu'il n'a pas recueilli de données suffisantes pour résoudre directement cette question; j'ai dès-lors cherché ailleurs des élémens de vérification.

J'ai d'abord attentivement collationné le relèvement

ner les latitudes et les longitudes des lieux, leur hauteur au-dessus du niveau de la mer, donner les relèvemens et le tracé du cours des rivières, les directions des chaînes de montagnes, etc., comme aussi à faire connaître la mesure de la température et des variations atmosphériques.

Les différences déjà signalées entre le relèvement d'essai que vous a remis le voyageur et ceux qu'avait obtenus Leblond, rendent évidente l'indispensable nécessité qu'il y aura pour M. Leprieur à recueillir, aux points notables de ses routes, les élémens astronomiques propres à fournir des déterminations exactes dans lesquelles viendront s'encadrer ses relèvemens de détail. La commission rend justice à la bonne volonté dont il a fait preuve à cet égard dans sa première exploration ; elle espère qu'au moyen des instrumens qu'elle indique et de l'instruction spéciale préparée par M. Corabœuf, il n'y aura plus de mécompte à redouter dans l'observation et la notation des élémens dont il s'agit.

Personne ne sait mieux que M. Leprieur lui-même quelles parties de la Guiane restent à explorer ; la Société de géographie a, du reste, proposé un programme qui signale particulièrement comme importante la reconnaissance des sources du Maroni et des reliefs qui déterminent, en se prolongeant à l'ouest, la ligne du partage des eaux des deux bassins opposés. L'intérêt national indique en même temps une ligne entre le haut Oyapok et l'Araouary ; mais il semble convenable d'en faire l'objet d'une seconde tentative qui prendrait son point de départ à l'établissement de Mana, afin de lier par des portages successifs le cours supérieur de cette rivière à celui du Sinamary, puis aux sources de l'Oyac

et à celles d'Approuague, d'où l'on atteindrait aisément l'Oyapok par l'Inipi et le Camopi. Nous ne nous occuperons ici que de la première route.

Le succès de l'expédition dépend moins des efforts nécessaires pour vaincre les obstacles physiques inhérens à la nature du pays, que des mesures efficaces à prendre pour se garantir des hostilités des indigènes et surtout des nègres marrons de la Guiane Hollandaise, qui occupent les bords du Maroni au-dessus des sauts Itoupoucou et s'avancent jusque assez avant sur l'Araoua ; il est essentiel que le voyageur évite soigneusement d'approcher de leurs établissemens, en se portant immédiatement sur les plus hauts affluens du Maroni par une route analogue à celle qu'il a tentée au nord-ouest de l'établissement de Couve et Rouapira, et qui le conduira probablement chez les Roucouyennes du Ouahoni, d'où il pourra descendre, à travers les Aramichaux, jusqu'au Maroni, après s'être assuré que les nègres marrons n'ont point encore poussé jusque-là des détachemens. Pour revenir au même point, en remontant le Maroni depuis son embouchure, il faudrait lutter à diverses reprises contre les nègres marrons, et une escorte militaire serait indispensable ; on aurait, il est vrai, par cette route, l'avantage de pouvoir assurer par des déterminations de latitude et surtout de longitude, le cours encore fort peu certain de ce fleuve, et d'en reconnaître les portions comprises entre l'embouchure de l'Araoua et celle du Ouahoni. Mais la sécurité de l'expédition, aussi bien que l'économie, semblent conseiller l'autre voie, déjà familière, en majeure partie, à M. Leprieur, et qui lui permettra d'atteindre beaucoup plus tôt le but principal, les sources du Maroni et de ses affluens supérieurs. Après la reconnaissance de cette ré-

distance réelle est d'environ 235 milles, l'estime de M. Leprieur est de nouveau démontrée réductible dans la proportion de $2 \frac{1}{4}$ à 1.

Nous pouvons donc conclure que le terme le plus éloigné qu'ait atteint ce voyageur est à 157 ou 160 milles du confluent du Camopi avec l'Oyapok.

La direction générale de cette ligne résulte, de la série des gisemens partiels, au S. 28° O. de la boussole; le voyageur a observé une déclinaison magnétique de 9° N.E., ce qui porterait la direction dont il s'agit au S. 37° O. et devrait faire assigner à l'établissement de José Oroun, une position conjecturale vers l'intersection du parallèle de 1° N. avec le méridien de 56° O. de Paris. Ce résultat paraîtra peut-être bien reculé à l'ouest, eu égard à la direction supposée du Jari, qui débouche à-peu-près sous le même méridien que l'Oyapok; dans l'état actuel des notions acquises, nous n'avons aucun moyen d'éclaircir cette question. Nous devons toutefois remarquer, qu'à partir de l'embouchure du Moutoura, Leblond incline le haut Oyapok beaucoup plus vers l'ouest que le nouveau voyageur, en sorte qu'il y a peut-être compensation, dans le tracé de celui-ci, entre la direction trop occidentale du Jari et la direction trop orientale de l'Oyapok. C'est à M. Leprieur que demeure la tâche de faire à ce sujet les vérifications convenables, en poursuivant une exploration qu'il n'a laissée imparfaite que faute de directions assez précises pour tirer tout le parti possible du zèle remarquable et de l'aptitude que nous nous plaçons à reconnaître en lui.

Les conseils dictés par l'expérience de M. Corabœuf le prémuniront désormais contre les difficultés et les

écueils de ses travaux de reconnaissances , en le guidant sur l'usage des instrumens les mieux appropriés à de telles opérations et à un tel pays , en lui signalant la nature et les élémens constitutifs des observations les plus sûres ou les plus convenables , en lui traçant une marche invariable pour la notation de tous les détails à consigner dans un journal de route régulier. Notre collègue prépare , à ce sujet , une instruction spéciale en rapport avec le degré d'habileté du voyageur , à qui elle sera remise lors de son départ.

Quant au choix des instrumens dont il importe que M. Leprieur soit pourvu , nous regardons comme nécessaires à la détermination des positions géographiques qui jalonneront sa route :

1° Un cercle répétiteur d'un diamètre de 27 cent. (10 pouces) muni de tous les accessoires indispensables aux observations astronomiques , au nombre desquels il sera convenable de comprendre deux oculaires de rechange pour la lunette supérieure , dont l'un aura son ouverture fixée parallèlement à l'axe optique de la lunette et dans une direction perpendiculaire au plan du limbe , pour donner la facilité d'observer commodément les plus grandes élévations des astres au-dessus de l'horizon ;

2° Un cercle de réflexion avec un horizon artificiel ;

3° Deux chronomètres de poche ;

4° Une lunette astronomique pour les observations des éclipses et des occultations d'étoiles ;

5° Deux baromètres portatifs à la Gay-Lussac , montés selon la méthode de Bunten ;

6° Deux thermomètres libres ;

7° Deux bonssoles montées sur des boîtes de métal.

Tels sont les instrumens à employer pour détermi-

NOTICES

Sur l'ancienne géographie historique des pays voisins de la Méditerranée,

Lues à la Société de Géographie, dans ses séances du 5 septembre
et du 3 octobre 1834,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Avant de passer aux expéditions des Romains en Grèce et en Orient, il est utile de se rendre compte de la situation où se trouvaient alors ces contrées, et des principales révolutions qu'elles avaient éprouvées depuis la mort d'Alexandre.

Ce conquérant avait soumis la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Perse, l'Égypte. Après sa mort, ses vastes conquêtes se démembrèrent pour former encore de puissans états : la Macédoine échut à Philippe-Aridée ; et Cassandre, qui le fit périr avec sa famille, usurpa ensuite la couronne : Ptolémée-Lagus fonda en Égypte une nouvelle dynastie ; toute l'Asie-Mineure appartint à Antigone ; et la Syrie, d'abord partagée entre ces deux derniers rois, leur fut bientôt enlevée par Séleucus-Nicator.

La possession de la Macédoine tentait spécialement l'ambition des successeurs d'Alexandre. Ce royaume fut tour-à-tour attaqué et soumis par Démétrius Poliocerte, roi de l'Asie-Mineure, par Lysimaque qui avait fondé dans la Thrace une monarchie nouvelle, et par Séleucus-Nicator, roi de Syrie. La Macédoine reprit ensuite ses rois : elle fut souvent en guerre avec les états du

midu de la Grèce, et profita de leurs querelles et de leurs divisions pour en soumettre une partie.

Deux ligue, celle d'Étolie et celle d'Achaïe, commençaient à se former : la plupart des états de la Grèce se réunirent à l'une ou à l'autre pour y chercher un appui, et la rivalité de ces deux confédérations contribua sans doute à donner plus d'animosité aux dissensions intérieures de cette contrée; mais les secours de la ligue achéenne, particulièrement formée contre les attaques des étrangers, protégèrent long-temps l'indépendance du Péloponèse, et lui assurèrent encore un siècle d'existence. Cette ligue eut ses momens d'illustration, sous Aratus et sous Philopœmen, qui défendirent avec gloire leur patrie : on les a regardés comme les derniers des Grecs. Après eux, les mœurs publiques avaient changé; la ligue achéenne n'était plus dominée que par des factieux; et la Grèce, sans force et sans union, devait céder à l'ascendant des Romains.

Nous sommes arrivés à une époque de la géographie et de l'histoire, où chaque guerre agrandit Rome, et où les conquêtes de ce peuple s'enchaînent les unes aux autres. La seconde guerre punique avait conduit en Espagne les armées romaines; elle leur ouvrit aussi l'entrée de la Macédoine; et les premières hostilités contre Philippe, quatrième prince de ce nom, amenèrent successivement la soumission de la Grèce entière.

Pyrrhus, roi d'Épire, avait commis, avant l'époque des guerres puniques, de premières agressions contre les Romains; mais ceux-ci n'occupaient alors qu'une partie de l'Italie; et, après avoir repoussé l'invasion de Pyrrhus, ils n'avaient ni le pouvoir ni l'intention de porter leurs armes en Grèce. Ils n'y parurent long-temps après que comme alliés des Étoliens contre le roi d'Il-

gion, il devra faire parvenir à Caienne, par l'Oyapok, un double de son journal, ou du moins un extrait contenant tous les élémens géographiques jusqu'alors recueillis. Il pourra ensuite cheminer à l'ouest et effectuer son retour par l'Essequebo, dont il ne tardera pas à rencontrer les bras orientaux; il aura ainsi l'avantage de lier ses opérations à celles des explorateurs anglais qui selon toute probabilité seront envoyés à la reconnaissance des hautes régions de la Guiane Britannique; il arrivera d'ailleurs ainsi chez une nation amie, où les recommandations efficaces d'une Société avec laquelle nous entretenons des relations de la plus courtoise confraternité, pourront le devancer et lui préparer un favorable accueil. Un retour par l'Amazone serait au contraire hérissé de chances défavorables, tant pour la santé des voyageurs que pour la sûreté de leurs personnes et de leurs papiers.

M. Leprieur a déjà voyagé dans l'intérieur de la Guiane; nul ne peut juger mieux que lui du nombre de personnes qu'il conviendrait de lui adjoindre pour composer une expédition de reconnaissance; ce nombre doit être calculé de manière à lui offrir assez de ressources pour la manœuvre des canots, les transports pendant les marches, les corvées de chasses, pêche, etc., sans exiger des approvisionnemens trop considérables. Dans tous les cas, il paraît indispensable qu'il y ait au moins un autre Européen avec lui, et que ce compagnon soit autant que possible en état de l'aider dans ses observations, de le suppléer même, en cas de maladie, d'accident, de séparation momentanée; dans tous les cas, celui-ci devrait tenir un journal de route séparé, et faire aussi des observations distinctes autant qu'il le pourrait.

M. Leprieur est habile naturaliste; toute recommandation serait donc superflue à son égard sur les objets dignes de fixer son attention; cependant on peut lui signaler comme plus particulièrement utiles les observations de toute nature auxquelles peuvent donner lieu les diverses peuplades indigènes qu'il rencontrera; outre les vocabulaires qu'il aura soin de recueillir, il s'appliquera à dessiner, dans chaque tribu, quelques profils, en choisissant pour modèles les hommes qui offriront le mieux les traits caractéristiques de leur peuplade.

Nous bornons là, messieurs, le compte que vous nous avez demandé des travaux faits par M. Leprieur et des voies à suivre pour mettre à profit, dans une nouvelle exploration, le zèle et l'aptitude de ce voyageur.

La commission pense qu'il est très propre à remplir la mission d'exploration qui paraît lui être destinée, et elle fait des vœux pour qu'il accomplisse heureusement une tentative dont la science et le pays lui sauront gré.

D.-B. WARDEN.

CORABOEUF.

D'AVEZAC, *rapporteur.*

lyrie; d'alliés ils devinrent conquérans; ils soumièrent d'abord une partie de l'Illyrie, et en réduisirent la moitié en province romaine.

Après la bataille de Cannes, Philippe, roi de Macédoine, se déclare allié d'Annibal; mais l'équipement d'une flotte romaine l'intimide, lui fait lever le siège d'Apollonie, et le determine à regagner ses états. Philippe, ayant ensuite attaqué une partie des républiques de la Grèce, les Athéniens réclament le secours de Rome.

La seconde guerre punique venait d'être terminée, et les Romains, accrus en gloire et en puissance, pouvaient appliquer toutes leurs forces à d'autres guerres; celle qu'ils déclarèrent à Philippe fut terminée, quatre ans après, par deux victoires de Quintius-Flamininus, l'une en Épire, l'autre à Cynocéphale. Les Romains proclamèrent la liberté de toutes les villes de la Grèce, ou plutôt ils les rendirent toutes indépendantes et faibles, pour préparer leur asservissement. La Grèce était alors énervée par ses divisions: Nabis, roi de Lacédémone, prétendait à l'assujétir; mais elle avait pour défenseur Philopœmen, chef de la ligue achéenne. Les Romains intervinrent dans ces démêlés, tantôt en faveur des Achéens, tantôt en faveur de Sparte. Ils ne se montraient encore que comme protecteurs dans les affaires des républiques de la Grèce; et ce fut à ce titre qu'ils déclarèrent la guerre à Antiochus, roi de Syrie, qui avait attaqué les villes grecques de l'Asie-Mineure.

Philippe de Macédoine, ancien ennemi des Romains, était devenu momentanément leur allié contre Antiochus; mais il vit bientôt avec ombrage leurs succès et leur agrandissement, il fit en secret des armemens contre eux; et ses préparatifs, que la mort vint interrompre,

entraînèrent la ruine de Persée, son successeur, malheureux prince qui fut vaincu par Paul Émile près des murs de Pydna, se vit réduit à fuir sans armée et sans asile, et se remit bientôt entre les mains du vainqueur.

Gentius, roi d'Illyrie, avait été détrôné en même temps : son royaume fut partagé en trois états, et la Macédoine le fut en quatre ; mais le but de ces divisions de territoire n'était que d'affaiblir davantage les nations conquises. De nouveaux troubles dans la Macédoine, où Andriscus et un faux Philippe cherchaient à recueillir l'héritage de Persée, y rappelèrent les légions commandées par Metellus, et cette contrée fut réduite en province romaine.

Le même sort devait être commun à toute la Grèce. Rome prend soin d'y affaiblir d'abord la ligue achéenne dont elle détache plusieurs villes ; elle s'empare ensuite de Corinthe, où presque tous les monumens sont détruits par un incendie, et la Grèce entière est sous le joug.

Alors toutes les parties de l'Orient, qui n'étaient pas encore soumises aux Romains, obéissaient déjà à leur influence. L'Asie-Mineure ne pouvait plus leur résister ; elle avait été démembrée depuis la mort de Démétrius-Poliocerte, et il s'y était formé quatre monarchies indépendantes, celles de Pergame, de Bithynie, de Pont et de Capadoce. La Galatie, dont le nom était dérivé d'une colonie militaire de Gaulois, les mêmes qui avaient envahi sous Brennus la Macédoine, la Grèce et la Thrace, formait un gouvernement séparé, entre les deux chaînes du Taurus ; et l'on voyait à l'occident et au midi de ces montagnes, l'Ionie, la Phrygie, la Pamphylie, la Cilicie, souvent exposées à l'ambition des conquérans et à des changemens de souverains.

Si nous comparons à ces faibles états et à ces morcellemens de territoire, qui facilitèrent l'invasion des Romains, le vaste empire de Syrie, tel qu'il existait sous le règne d'Antiochus, cette grande monarchie semble offrir plus de moyens de résistance. Elle comprend dans ses limites orientales l'Arménie, le pays des Parthes, des Perses, des Mèdes et la Babylonie; au midi, elle s'est rendue maîtresse de la Palestine; à l'occident, elle s'est emparée d'une partie de l'Asie-Mineure; mais elle a bientôt perdu le fruit de ses conquêtes, lorsqu'elle est entrée en guerre contre les Romains, et ses armées qui avaient vaincu l'Orient fléchissent sous la force et la discipline des légions. Lucius Cornélius Scipion attaque et défait Antiochus près de Magnésie; il lui dicte la paix dans la ville de Sardes, capitale de ses états; et ce prince est forcé d'abandonner les rivages de l'Ionie et ses provinces de l'Asie-Mineure. Cette conquête des Romains est suivie d'autres démembremens: l'Arménie se déclare indépendante, et il se forme, dans la grande et la petite Arménie, deux monarchies séparées. L'étendue de l'empire de Syrie va toujours en décroissant; le royaume des Parthes s'en est séparé; et les vains efforts que fait Antiochus Epiphane pour recouvrer cette conquête l'affaiblissent encore; ce prince perd successivement la Palestine, la Mésopotamie, la Syrie; et d'un empire si puissant et si vaste il ne reste bientôt à ses descendans que le faible royaume de Comagène.

Les Romains, avant d'acquérir une partie de ces riches dépouilles de la Syrie, s'étaient avancés de proche en proche à travers l'Asie-Mineure; ils avaient protégé contre Antiochus le royaume de Pergame, et ils avaient ensuite profité d'un testament vrai ou supposé

d'Attale pour lui succéder dans ses états. La Bithynie, célèbre par l'exil et la mort d'Annibal, avait subi le même sort que Pergame; elle avait été léguée aux Romains par Nicomède; les vainqueurs avaient enlevé à Antiochus les provinces méridionales de l'Asie-Mineure; et toutes leurs acquisitions dans ces contrées leur donnaient des facilités nouvelles pour attaquer la Paphlagonie et le royaume de Pont, alors possédés par Mithridate.

Cependant les Romains, avant de prolonger leurs conquêtes en Orient, voulaient consolider leur domination dans les contrées déjà soumises; et leur prudente politique évitait de s'attirer plusieurs puissans ennemis à-la-fois. Ils s'attachèrent à soumettre les Dalmates et les Thraces, à terminer en Afrique la guerre contre Jugurtha, à délivrer leur pays de l'invasion des Cimbres, à soutenir la guerre sociale qui avait soulevé contre la république presque tous les peuples d'Italie; ce ne fut qu'après la pacification de cette péninsule que la guerre éclata contre Mithridate. Sylla prit Athènes qui s'était déclarée pour ce prince; il battit ses généraux à Chéronée, à Orchomène; l'attaqua lui-même en Asie, et le força, en lui accordant la paix, à se renfermer dans le royaume de Pont, et à rendre à leurs anciens rois la Bithynie et la Cappadoce.

Mithridate ayant recommandé la guerre dix ans après, fut battu plusieurs fois par Lucullus, et perdit, près de Cabires, la plus grande partie de son armée. Ses défaites, et celles du roi d'Arménie, son gendre, l'avaient presque épuisé, quand Pompée vint enlever à Lucullus l'honneur de terminer cette guerre, par une dernière et facile victoire.

Pompée fixa le sort de l'Asie; il laissa à Tigrane l'Ar-

ménie, et à Pharnace, fils de Mithridate, les états de son père; il détrôna Antiochus, et réduisit la Syrie en province romaine.

Pour ne pas interrompre la série des évènements, et pour les lier entre eux par des rapports plus naturels, nous avons suivi de proche en proche les conquêtes des Romains sur différens rivages de la Méditerranée et dans plusieurs parties de l'Orient. Il nous reste à parcourir d'autres régions où l'empire romain, qui s'était agrandi de toutes parts, trouva pendant plusieurs siècles les principaux appuis de sa force et de sa durée.

Notice sur la Gaule.

La Gaule, dont les Romains firent la conquête peu de temps après la mort de Mithridate, s'étendait entre l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée, les Alpes et le Rhin. Les principaux fleuves qui traversent ce vaste territoire sont la Seine, la Loire, le Rhône et la Garonne. De hautes montagnes séparent les bassins de ces trois derniers fleuves, et forment une chaîne intermédiaire entre les Pyrénées et les Vosges.

On partageait la Gaule en trois grandes régions, la Belgique au nord de la Seine, la Celtique entre la Seine et la Garonne, l'Aquitaine entre la Garonne et les Pyrénées: Rome était déjà maîtresse des provinces que baigne la Méditerranée, depuis les rivages de la mer jusqu'aux Cévennes et au pays des Allobroges. Chacune de ces trois divisions comprenait un grand nombre de peuples, unis par la communauté de langue et d'origine, et formant entre eux des confédérations militaires lorsqu'il fallait entreprendre au loin de périlleuses expéditions,

mais s'accordant moins ensemble pour la défense commune, et souvent déchirées par des dissensions.

La plupart des noms de ces différens peuples se sont conservés dans ceux des provinces ou des plus anciennes villes : un tableau particulier en comprendra l'énumération, et nous nous bornons à rappeler ici quelques-uns de ceux qui occupent un rang plus élevé dans l'histoire. A l'orient de la Gaule Celtique étaient les Séquanais et les Helvétiens, séparés les uns des autres par la chaîne du mont Jura : les Helvétiens occupaient les Alpes ; les Séquanais s'étendaient jusqu'aux rives de la Saône : Vesuntio était leur capitale.

Les Éduens, placés entre la Saône et la Loire, furent les premiers alliés des Romains : c'était la nation gauloise la plus avancée vers la civilisation. Bibracte, leur capitale, était remarquable par les encouragemens qu'on y donnait à la culture des lettres.

Les colonies de Lingones, de Senones, de Boïens, que nous avons déjà remarquées en Italie, attestent le génie militaire de ces nations. Le même caractère distinguait les Arverni, montagnards endurcis aux fatigues, et que l'on vit souvent à la tête des confédérations gauloises.

On venait, tous les ans, célébrer dans les forêts des Carnutes les grandes cérémonies religieuses des druides, et l'on y remarquait les monumens celtiques où s'accomplissaient leurs rites et leurs sacrifices.

La confédération Armorique comprenait, entre les embouchures de la Loire et de la Seine, les provinces Occidentales, les plus avancées vers l'Océan.

César, dont la plus glorieuse expédition militaire fut la conquête de la Gaule, avait d'abord obtenu le gouvernement de la Cisalpine et de l'Illyrie : on y joignit,

dans la même année, celui de la Gaule Transalpine. Il sortait du consulat : son triumvirat avec Pompée et Crassus était formé : la guerre mit bientôt dans ses mains les principales forces de Rome, et César devint tout puissant.

Sa première opération fut de rejeter dans leurs montagnes les Helvétiens, qui les avaient quittées pour aller chercher des établissemens sous un ciel plus doux et vers les frontières de la Gaule Narbonnaise : il les harcela dans leur marche, les vainquit plusieurs fois, et les força de regagner les Alpes, après avoir réduit à cent dix mille hommes la population qui cherchait à s'expatrier. Arioviste, roi des Germains, fut ensuite vaincu près du Rhin, et fut contraint à repasser le fleuve.

Toutes les nations de la Belgique, depuis la Seine jusqu'au Rhin, se liguèrent alors pour attaquer un ennemi qui, en s'établissant dans la Gaule Celtique, menaçait leur indépendance : elles avaient plus de deux cent mille hommes sous les armes ; mais César prévint leur réunion, et les attaqua isolément : il vainquit tour à-tour les Suessones, les Bellovaciens, les Ambianiens, les Nerviens, envoya une légion dans la partie occidentale de la Gaule qu'habitaient les Armoriques, et vint achever lui-même la difficile conquête de ce pays.

Le vainqueur se porta ensuite sur les bords du Rhin, tandis que ses lieutenans poursuivaient leurs expéditions dans l'Aquitaine. Il attaqua, entre la Meuse et le Rhin, les Usipètes et les Tenchtères, nations Germaniques que les Suèves avaient chassées de leur pays, il passa ensuite le Rhin sur un pont de bateaux qu'il avait fait construire, défit les Sicambres, protégea les Ubiens contre les Suèves, et força cette nation conquérante à se rejeter dans ses forêts. César ne voulait que faire res-

pecter en Germanie les armes des Romains : il n'essaya d'y former aucun établissement, rentra dans les Gaules, et fit bientôt une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne, où il obtint de premiers avantages.

Cette attaque était le prélude d'une expédition plus considérable. César fit rassembler dans le port d'Itius plus de six cents galères où il embarqua cinq légions, deux mille hommes de cavalerie romaine et beaucoup plus de cavalerie gauloise. Les Bretons se replièrent dans leurs forêts : leurs chefs se désunirent, et ils achetèrent la paix par un tribut; mais César ne forma en Bretagne aucun établissement.

Si nous portons nos regards sur la situation de cette dernière contrée lorsqu'elle fut attaquée par les Romains, nous voyons des peuples séparés de la civilisation par la mer et les tempêtes, partagés en un grand nombre de tribus qui se font la guerre entre elles, pour s'enlever des forêts ou des pâturages. Ces nations n'ont de caractère commun que la barbarie : la diversité de leurs langues atteste celle de leur origine ; on y voit des colonies Celtes ou Gauloises ; les Phéniciens et les Carthaginois qui étaient en Espagne sont venus s'établir au midi de cette île : les Scythes, les Bretons, les Scandinaves, y sont arrivés du centre et du nord de l'Europe. L'Hybernie s'est peuplée de la même manière, et ces deux îles ont été la proie des nations aventurières qui ravageaient l'Occident.

Les peuples du nord de la Grande-Bretagne étaient dans l'usage de se peindre : ils reçurent le nom de Pictes, et l'on donnait celui d'Albion aux contrées plus méridionales. Ce pays était alors le plus sauvage de l'Europe ; mais une fois aperçu par les Romains, il

était réservé à leur domination, et il devait entrer un jour dans la grande famille des nations civilisées.

Les années qui suivirent l'invasion de la Grande-Bretagne se passèrent en expéditions pour réprimer sur différens points les soulèvemens des nations gauloises. Il fallut combattre les Nerviens, les Tréviens : César tenta encore une excursion au-delà du Rhin, et il y fortifia une tête de pont, pour assurer aux Romains un facile passage dans la Germanie.

Cependant de nouveaux combats allaient se livrer dans la Gaule. Toutes les nations de cette contrée se révoltèrent à-la-fois : elles avaient profité de l'éloignement de César, qui était alors dans la Haute-Italie, où il passait ordinairement l'hiver ; et leur ligue, formée par Vercingétorix, chef des Arverni, prit subitement les armes. Les Éduens même, ces anciens alliés des Romains, se joignirent ensuite à la coalition. Jamais César n'avait eu tant d'ennemis à combattre : il fut supérieur à tous. Sa campagne fut mémorable, par la rapidité de ses levées, de ses marches, de ses succès, par les sièges de Genabum, de Noviodunum, de Gergovie, d'Alesia, et par les défaites de Vercingétorix. L'année suivante vit éclater de nouveaux soulèvemens qui furent également comprimés : le siège d'Uxellodunum en fut l'opération la plus remarquable. César put alors appliquer tous ses soins à l'administration de la Gaule : il en consolida la conquête par sa clémence, par la modération des charges publiques, par l'union, l'ordre, les lois qu'il fit succéder à l'anarchie. Depuis neuf ans il commandait dans la Gaule, quand la guerre s'engageant entre lui et le parti de Pompée, le rappela en Italie et le conduisit successivement à Pharsale, en Égypte, dans

les plaines d'Utique, à Munda, au Capitole, où il devait périr aux pieds de la statue de Pompée.

La Gaule avait eu des mœurs barbares, une langue informe, une religion cruelle, des lois aveugles et souvent impuissantes : elle dut à son administration nouvelle une longue suite d'améliorations. Des camps romains se changèrent en villes ; d'autres cités s'élevèrent sur la rive des fleuves ou dans les lieux les plus favorables au commerce : on fonda des colonies ; les routes, les canaux s'ouvrirent ; les fleuves devinrent plus navigables : des monumens de la puissance romaine furent érigés dans les villes, dans les campagnes, et consacrèrent partout la domination du grand peuple destiné à changer le sort du monde.

D'autres temps de barbarie pourront succéder à cette mémorable époque, mais quels qu'en puissent être les désastres et les bouleversemens, ils n'anéantiront pas tous les fruits de la conquête.

NOTICE

SUR LE VOYAGE EN BOUKHARIE DE M. ALEX. BURNES (1),

Par M. Fyriès.

M. Alexandre Burnes a publié la relation de son *voyage en Boukharie*, et s'est empressé d'en envoyer un exemplaire à la Société de Géographie. Nous n'avons pu qu'être extrêmement flattés de recevoir cette marque

(1) Une traduction française de ce voyage est sous presse, et paraîtra prochainement chez le libraire de la Société.

d'attention de la part d'un homme qui vient de rendre un service éminent à la science dont nous nous occupons.

La ligne que M. Burnes a suivie est très remarquable par son importance, car il a voyagé dans des pays qui ne sont pas connus, ou du moins ne le sont que très imparfaitement; il suffira de tracer brièvement son itinéraire pour faire apprécier l'intérêt extrême de sa longue pérégrination dans une partie de l'Asie centrale.

Le 2 janvier 1832, M. Burnes, accompagné de M. le docteur Gérard, d'un ingénieur hindou, d'un jeune Cachemirien et d'un domestique hindou, partit de Lodia, ville de l'Hindoustan britannique, située sur un petit bras du Setledje, près de la frontière du territoire de Rendjît Sing, maharadjah des Seiks.

Après un séjour d'un mois à Lahor, capitale des états de ce prince, M. Burnes se dirigea vers les rives de l'Indus, et passa ce fleuve célèbre à gué, un peu au-dessus d'Attok. C'est là que les conquérans de l'Inde, depuis Alexandre-le Grand jusqu'à Nadir-Châh, ont franchi la barrière naturelle que la nature a placée entre cette contrée et celles qui sont plus à l'ouest.

Peichawer, que les voyageurs virent ensuite, est bâti sur un rameau de l'Hindou Kousch, le Paropamisus des anciens. M. Burnes a traversé entièrement cette fameuse chaîne de montagnes : il a d'abord suivi les vallées où coulent le Hezareh ou la rivière de Caboul et ses affluents; au-delà de Caboul, il a continué pendant quelque temps à marcher à l'ouest; ensuite, tournant au nord, il s'est engagé dans le défilé de Kalou, dont le col est à 13,000 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et qui forme le point de partage des eaux entre l'Indus et l'Oxus. Dans une haute vallée où coule le Serkah, il fit

halte à Bamian, ville fort singulière, car une partie des habitations consiste en cavernes creusées dans le roc à toutes les hauteurs. Il y contempla ces idoles gigantesques dont les livres orientaux font mention, et auxquelles ils attribuent une antiquité fabuleuse, mais qui sont certainement postérieures au siècle de Mahomet.

Au village de Heibek, situé sur le Khouloum, M. Burnes quitta entièrement les montagnes, et entra dans ces plaines immenses, généralement sablonneuses et entrecoupées de quelques oasis, qui se prolongent au nord jusqu'au dos du pays peu élevé du step des Kirghiz.

Obligé de s'écarter de sa route pour obéir à une sommation du chef de Khoundouz, M. Burnes rejoignit bientôt ses compagnons restés à Khouloum, et ne tarda pas à arriver à Balkh, ville qui jadis mérita le titre pompeux de *Mère des cités*, et qui, de même que tant d'autres métropoles anciennes de l'Orient, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut aux jours de sa splendeur.

On traversa le désert des Turkomans, on passa l'Oxus, et bientôt on se trouva dans les murs de Bokhara, la *Bactra* des historiens d'Alexandre, et encore aujourd'hui capitale d'un royaume puissant. Le 2 juillet, M. Burnes en partit, et cessant de voyager dans la direction du nord, il prit celle du sud. La caravane avec laquelle il marchait fut obligée de s'arrêter pendant plus d'un mois près de Karakoul, ville du Turkestan; quand elle se fut remise en route, elle traversa de nouveau l'Oxus et séjourna quatre jours à Tchaourdjî, ville qui est au sud du fleuve, et que nos cartes placent sur sa rive septentrionale. C'est le dernier lieu habité par des hommes civilisés entre la Boukharie et la Perse. Au-delà, on voyagea une seconde fois dans le grand désert qui est le théâtre des excursions des Turkomans nomades. Le 1^{er} sep-

tembre, on aperçut les montagnes du Khorasan, qui sont le prolongement occidental de l'Hindou-Kousch; onze jours après, on entra dans les défilés qui les traversent, et on toucha le territoire persan, après avoir couru plus d'un danger de la part des farouches habitans du désert.

A Meched, M. Gérard se sépara de M. Burnes; il voulait retourner vers Caboul et l'Hindus en passant par Hérat et Candahar. M. Burnes gagna, en se dirigeant à l'ouest, les rivages de la mer Caspienne, en longeant la partie du Khorasan où sont établis des Turkomans et des Curdes soumis à la domination de la Perse. Il vit successivement, dans les plaines basses et humides du Mazanderan, Astrabad et Aschraf; ensuite il voyagea vers le sud, dans la belle vallée où coule le Tilar, et dont la longueur est de 60 milles. Avant de quitter le pays inférieur, M. Burnes avait aperçu la haute chaîne du Demavend, couverte de neiges perpétuelles. Après avoir parcouru la moitié de la vallée, on n'aperçoit plus la riche verdure du Mazanderan, et, à son extrémité supérieure, on a monté graduellement jusqu'à une hauteur absolue de 6,000 pieds : on est sur le plateau de la Perse, où l'on parvient par le col de Gadouk; il correspond aux *Portes caspiennes*, par lesquelles Alexandre passa quand il poursuivit Darius vaincu. Firouzkoh, village à peu de distance, a des maisons qui rappellent les habitations souterraines de Bamian.

Le 21 octobre, M. Burnes eut la satisfaction d'être accueilli à Teheran par l'envoyé de la Grande-Bretagne. Il fut ensuite présenté au souverain de la Perse. Déjà il avait vu, près de Meched, Abbas Mirza, que ce monarque reconnaissait depuis long-temps pour son héritier présomptif, et que depuis un an la mort a enlevé.

L'objet du long voyage de M. Burnes était accompli; il partit de Teleran le 1^{er} novembre, et passant par Isfahan et Chiraz, il alla s'embarquer à Abouchir, d'où il partit le 18 décembre. Le vaisseau de guerre de la compagnie des Indes, qui le portait, mouilla le 18 janvier 1833 dans le port de Bombay, et M. Burnes se hâta d'aller présenter le résultat de ses voyages au lord W^m Bentinck, gouverneur général de l'Inde.

Nous pensons qu'il n'est pas hors de propos d'offrir ici les réflexions par lesquelles M. Burnes termine son importante relation : « En partant, dit-il, j'avais en perspective tout ce qui dans les temps anciens et modernes peut exciter l'intérêt et enflammer l'imagination : la Bactriane, la Transoxane, la Scythie et la Parthie ; le Kharrism, le Khorasan et l'Iran. Maintenant nous avons visité toutes ces contrées, nous avons suivi la plus grande partie de la route des Macédoniens, voyagé dans les royaumes de Porus et de Taxile, vogué sur l'Hydaspes, traversé le Caucase indien, et séjourné dans la célèbre cité de Balkh, d'où des monarques grecs, très loin des académies de Corinthe et d'Athènes, avaient jadis répandu parmi le genre humain la connaissance des arts et des sciences, de leur propre histoire et de celle du monde. Nous avons contemplé le théâtre des guerres d'Alexandre, des invasions dévastatrices et barbares de Djinghis et de Timour des campagnes et des prouesses de Baber, telles qu'il les a racontées dans le langage ravissant et brûlant de ses mémoires. Dans notre voyage aux côtes de la mer Caspienne, nous avons marché sur la même route par laquelle Alexandre avait poursuivi Darius; enfin, en retournant dans l'Inde, je longeai la côte du Mekran et le chemin suivi par Néarque, amiral de la flotte du conquérant macédonien. »

Après avoir achevé le récit de son voyage, M. Burnes le fait suivre d'un écrit intitulé : *Mémoire général et géographique sur une partie de l'Asie centrale*. Son intention a été de décrire, dans ce mémoire, les choses qui, sous le rapport de l'histoire générale et de la géographie, lui ont paru dignes de fixer l'attention. « On verra, dit-il, par la ligne de ma route, que j'ai traversé une partie de l'Inde, du royaume de Caboul, de la Boukharie, du Turkestan et de la Perse ; et j'aurais pu, dans ma description, me conformer avec raison à cette division ; mais je n'ai pas le dessein de récapituler les travaux d'autrui, ni de m'occuper de ce que le monde connaît déjà : je me suis donc borné à ce qui est nouveau et intéressant. Ma carte rectifiera beaucoup de positions dans ces contrées, et même fera changer de place à plusieurs chaînes de montagnes considérables ; mais la notice générale de chaque province du royaume de Caboul a été donnée et dessinée par M. Elphinstone dans son précieux ouvrage sur ce pays : mon domaine s'étend dans les voies non encore parcourues au-delà de l'Hindou Kousch, au milieu des Tartares nomades et des déserts animés quelquefois par beaucoup d'oasis brillantes et fertiles. Si mon lecteur place devant ses yeux la carte de mon voyage, il verra que je traite seulement des pays que j'ai vus. »

M. Burnes ajoute qu'il ne s'est écarté de cette règle que pour ce qui concerne les sources de l'Indus, et les communications des étrangers avec la Chine, par terre.

Dans ce mémoire important, M. Burnes présente successivement à ses lecteurs des notices détaillées sur le royaume de Boukharie, l'Oxus et le lac d'Aral, les pays situés dans la vallée supérieure de l'Oxus ; sur les sources de l'Indus, sur la province d'Yarkend, laquelle appar-

tient à l'empire Chinois, sur ses relations avec Péking, le Tibet et la Boukharie, sur la chaîne de l'Hindou Kousch ; sur la Turkomanie, sur les incursions des Tartares et sur les tribus du Turkestan, enfin sur les chevaux de ce pays. On lit ensuite une esquisse historique des pays situés entre l'Inde et la mer Caspienne. Les diverses révolutions qui, de nos jours, ont agité ces contrées si sujettes aux bouleversemens politiques, sont exposées avec une netteté, une exactitude, une précision dignes d'éloges. Enfin, ce vaste tableau est terminé par des considérations sur le commerce de l'Asie centrale, depuis le Pendjab soumis à la domination de Rendjit-Sing, jusqu'en Perse.

L'ouvrage de M. Burnes est en trois volumes; le troisième contient un voyage antérieur à celui dont on vient de parler.

En 1830, un bâtiment anglais apporta au gouverneur de Bombay cinq chevaux de race, que le roi de la Grande-Bretagne envoyait en présent au maharadjah des Seiks. Une lettre amicale du monarque européen accompagnait ce don au souverain asiatique. Sir John Malcolm, dont la géographie déplore la perte récente, était alors gouverneur de Bombay. Il nomma M. Burnes chef de la légation qui devait présenter les coursiers, et lui recommanda en même temps de prendre le plus de renseignemens qu'il lui serait possible sur la navigation de l'Indus jusqu'au Pendjab.

Le 21 janvier 1831, la légation partit de Mandivi, port de la côte du Cotch. Le 24, les bateaux indigènes qui la portaient, entrèrent dans une des bouches de l'Indus. On avait oublié de prévenir les émirs du Sindi, dont on devait traverser le territoire ; il fallut rebrousser chemin. Des négociations furent entamées, elles du-

rèrent long-temps : le 10 mars , on mit de nouveau à la voile , on pénétra dans l'Indus par une autre bouche , puis on débarqua dans le Sindi , près de Tatha ; mais des obstacles physiques obligèrent de retourner encore à l'embouchure du fleuve , enfin , le 12 avril , on s'embarqua sur des bateaux propres à sa navigation. Le 18 , on était à Haïderabad , capitale du Sindi. Les émirs firent un accueil très gracieux à l'envoyé britannique , qui n'eut qu'à se louer des égards qu'on eut pour lui dans leurs états. Le 21 mai il partit de Bekkou sur la frontière de ce pays , et ne tarda pas à entrer dans une contrée qui obéit à des chefs béloutchis. Le 30 on sortit du cap de l'Indus pour remonter l'Aersines ou Tchenab. Après être resté quelques jours à Outch , capitale des états de Bhavoul Khan , on ne tarda pas à se trouver dans ceux du Maharadjah , et sous les murs de Moultan , l'une des villes les plus anciennes de l'Hindoustan , et que M. Burnes regarde comme la cité des *Malli* , dont les historiens d'Alexandre font mention. Ensuite M. Burnes passa de l'Aersines dans l'Hydaspes ou Ravi , et le 17 juin , aperçut les minarets de la mosquée royale de Lahor. Le lendemain il fit son entrée en grande pompe dans cette capitale des Seiks , et alla loger chez M. Allard , officier français , qui est général de cavalerie du Maharadjah ; il y vit M. Court , autre Français , qui est également un des officiers-généraux de ce prince. L'envoyé d'un potentat puissant fut naturellement accueilli avec distinction , et ensuite comblé de marques d'attention et de riches cadeaux. Rendjit Sing traita ses hôtes avec magnificence et générosité , jusqu'au 16 août , qu'il leur accorda leur audience de congé. Le jour suivant , M. Burnes se mit en route pour rejoindre le gouverneur général de l'Inde britannique. Il ne man-

qua pas de visiter Amretsir, la cité sainte des Seiks; et un peu plus loin, il atteignit les rives de l'Hyphasis ou Biha. Il traversa ensuite le canton situé entre cette rivière et le Setledje, et le 26 août, ayant passé cette dernière, il se trouva sur le territoire britannique, à Lodiana. Là il apprit que le gouverneur général était dans les monts Himalaya; ce fut à Simla qu'il le rencontra, et qu'il termine le récit de son voyage.

M. Burnes a fait suivre également la relation de celui-ci, d'un travail relatif aux contrées qu'il a parcourues. Il est intitulé *Mémoire sur l'Indus et sur les rivières du Pendjab ses affluens*. Ce titre pourrait induire en erreur en faisant croire que l'auteur ne traite que du Sind et des rivières du Pendjab qui lui portent le tribut de leurs eaux. Mais un exposé sommaire des chapitres fera connaître la diversité des objets que M. Burnes présente aux lecteurs.

Tableau général de l'Indus, et comparaison de ce fleuve au Gange; son Delta, ses bouches; le Sindi, ses habitans, son gouvernement; l'Indus, depuis Haïderabad, en remontant jusqu'à Attok; pays et villes qu'il baigne; l'Aersines ou Tchenab, auquel se joint l'Hysudrus ou Setledje; états de Bhavoul Khan; le Pendjab; états de Rendjit Sing; l'Aersines ou Tchenab, auquel se joint l'Hydraotes ou Ravi. En décrivant le cours de toutes ces rivières, M. Burnes trace le tableau des pays qu'elles parcourent. Il finit par un mémoire sur le bras oriental de l'Indus, et sur le Ren ou grand marais du Cotch, contrée riche en phénomènes remarquables, et souvent bouleversée par des tremblemens de terre.

M. Alexandre Burnes, lieutenant d'infanterie de la compagnie anglaise des Indes, est frère de M. James Burnes, chirurgien-major à Bhoudj dans le Cotch. Ce

dernier fut appelé en 1827 à Haïderabad , pour donner ses soins à un des émirs. Il a publié une relation de son voyage. Ainsi les deux frères ont bien mérité de la géographie , en nous donnant des détails sur des pays peu connus. Quiconque a lu le livre de M. Alexandre Burnes ne pourra que confirmer le témoignage que lui rend le gouverneur général : « Vous avez des droits à des éloges pour la quantité de renseignemens relatifs à la géographie et à divers sujets que contient votre relation. » Si M. Burnes mérite des louanges pour les progrès qu'il a fait faire à la géographie , il en mérite également pour la manière dont sa relation est écrite. De même que les voyageurs dont les ouvrages sont cités comme des modèles , M. Burnes sait exciter l'attention et l'intérêt : il raconte avec clarté et simplicité , et ne cause pas un seul moment d'ennui.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE ADRESSÉE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
PAR M. NOYER.

Paris, le 13 septembre 1834.

1^o *Géographie et statistique de la Guiane française.*

Depuis long-temps la géographie de la Guiane est restée à-peu-près stationnaire. En 1824, M. le baron Milius, gouverneur de la colonie, fit une expédition pour la reconnaissance des sources de l'*Oyapoc* et de *Maroni*. Cette entreprise n'eut pas tout le succès qu'on devait espérer. M. Miltiade, et, après lui, MM. Adam de Bauve et Feret, ont fait des excursions dans l'*Oyapoc* et ses affluens. Ces explorations ne nous ont rien appris de nouveau, et les explorateurs n'ont déterminé aucune position géographique, ni relevé leur route d'une manière assez rigoureuse pour qu'on pût en faire la carte. M. Leprieur vient nouvellement de faire un voyage dans l'*Oyapoc* et dans le *Jari*. Il a reconnu la communication de ce fleuve avec un embranchement de l'*Amazone*, au moyen d'un portage. Cette reconnaissance avait déjà été faite anciennement par les PP. Grillet et Bechamel, et par Jacques *des Sauts*, le soldat de

Louis XIV, qui habitait le voisinage des cataractes. L'itinéraire de M. Leprieur a été inséré dans les bulletins de la Société. Sur la demande de M. Jubelin, gouverneur de Caïenne, j'ai écrit une notice sur l'état actuel de la géographie de la Guiane française, et sur les moyens d'entreprendre un voyage de découvertes dans l'intérieur. Cette notice a été insérée dans les *Annales maritimes* (janvier 1830). Je me propose d'envoyer à la Société des notes fort intéressantes sur un voyage de M. Benoit, taxidermiste, fait dans les savanes de Cachipour, qu'il a traversées en canot dans la saison des pluies.....

2° *La Mana.*

Cette petite colonie a été fondée en 1821, sur les projets de Catineau-Laroche. En 1828, cet établissement a été cédé à madame Javouhey, supérieure générale de la congrégation des dames de Saint-Joseph. Depuis que cette petite colonie a fait quelques progrès, le problème de l'acclimatement des cultivateurs européens a été, en partie, résolu. Les sœurs converses, que la supérieure générale avait emmenées avec elle, se sont habituées au travail de la terre et à la nourriture du pays. L'esprit de congrégation et la discipline religieuse étaient bien plus propres à atteindre ce but que tous les encouragemens que l'on pourrait donner à des familles indépendantes.

3° *Population de la Guiane.*

La population des noirs a augmenté; elle était, au 1^{er} janvier 1832, de. 19,102

Cet accroissement est dû

A reporter. 19,102

Report. . . . 19,102
 surtout aux améliorations qui
 ont été introduites dans le
 régime des noirs.

Le nombre des blancs était,
 à la même époque, de. . . . 1,573

Celui des hommes de cou-
 leur. 2,625

 23,300

Les importations, en 1832, ont été
 de 1,882,336 f. 73 c.
 Les exportations, de. 1,607,826 92

 Différence. . . . 274,509 71

Les affranchissemens donnés , ou régularisés à
 Caïenne , depuis la promulgation de l'ordonnance du
 12 juillet 1832 , s'élevaient , au 21 janvier 1834 , à
 295 personnes de tout sexe.

Au 1^{er} janvier 1832 , on comptait , à Caïenne ,
 11,942 hectares de terrain en culture.

DÉNOMBREMENT de population fait au Chili en 1831, dans les provinces de Valdivia et de Chiloë.

PROVINCE DE VALDIVIA.			
DÉPARTEMENT DE VALDIVIA.	DÉPARTEMENT D'OSORNO.	DÉPARTEMENT DE LA UNION.	PROVINCE DE CHILOË.
Districts ou partidos.			
Valdivia	3,131	Osoorno	780
Orique	374	Chacayal	221
Quinchilca	235	Colgue	160
Cruces	162	Quilacoyam	387
San-José	213	Quilacaguim	399
		San-Juan de la Costa	114
		El-Crucero	79
4,175	2,140	Cudico	644
		Daglipulli	286
		Fraiguen	850
		Rio-Fueno	629
		Paillaco	160

Cet état ne renferme que la population de race espagnole, en y comprenant les Métis, nés de blancs et d'Indiens. On évalue les tribus, ou campemens d'Indiens, qui ne sont pas compris dans cet état, et qui ne sont pas civilisés, à 20,000 dans le département de Valdivia, et à 7,000 dans celui de la Union.

CARTE DE FRANCE

(2^e LIVRAISON.)

L'apparition de nouvelles feuilles de gravure de la Carte de France est une preuve incontestable des progrès toujours croissans de cette vaste et intéressante entreprise. La seconde livraison, qui vient d'être mise en vente (1), se compose de douze feuilles ayant pour titres : *Châlons-sur-Marne, Lauterbourg, le Havre, Longwy, Montreuil, Provins, Rethel, Saint-Valery-en-Caux, Sarreguemines, Sierck, Soissons, Weissembourg.*

Les nombreux documens topographiques qui ont été employés dans la rédaction de ces feuilles, sont en grande partie, comme de coutume, une réduction des plans du cadastre que des officiers d'état-major ont été chargés de coordonner à l'aide d'une triangulation préliminaire, et de compléter, soit en remplissant les lacunes qu'ils présentaient, soit en y exprimant le relief du terrain à l'aide de lignes de plus grande pente formant des teintes dont les intensités croissent comme la rapidité des pentes. C'est ainsi que, chaque année, les opérations géodésiques devancent les levés de détail et les reconnaissances militaires, et que de semblables matériaux topographiques sont recueillis et mis immédiatement en œuvre pour la gravure. Il est donc certain que

(1) A Paris, chez Picquet, géographe du roi et de S. A. R. le duc d'Orléans, quai Conti, n^o 17.

les livraisons pourront continuer de paraître à de courts intervalles de temps.

Si la promptitude nuit quelquefois à la perfection , il n'en est pas de même relativement aux travaux d'art de la Carte de France , parce que l'exécution en est confiée aux plus habiles graveurs de la capitale , et qu'elle est soumise, dans ses moindres détails, à une surveillance active et éclairée.

A cette belle livraison sont jointes , comme précédemment , des tables des positions géographiques des principaux lieux compris dans chaque feuille , et dont les noms sont inscrits par ordre alphabétique. Deux des coordonnées , savoir la longitude et la latitude , servent , à l'aide de la graduation tracée le long du cadre , à trouver sur-le-champ le lieu que l'on cherche ; et la troisième coordonnée , désignée sous le nom d'altitude , exprime en mètres la hauteur de ce lieu au-dessus de la mer. C'est à ces points de repère qu'ont été liés les nivellemens topographiques destinés à faire connaître également , dans des espaces resserrés , les hauteurs absolues du sol , hauteurs indiquées par de petits chiffres arabes , et qui concourent essentiellement , avec le système de hachures , à donner les notions les plus précises sur les aspérités de la terre et les plus faibles inégalités de sa surface. Il sera donc , par la suite , très facile d'entreprendre une description physique du territoire français selon les idées lumineuses de l'auteur du nouveau Cours de géographie générale , entrepris d'abord comme essais de géographie méthodique et comparative ; ouvrage qui serait non moins important que la nouvelle description géométrique du royaume , dont la première partie forme le sixième volume du Mémorial du Dépôt de la guerre.

Quoique sur les feuilles de gravure , qui sont une ré-

duction au 80 millième des feuilles minutes construites à l'échelle d'un pour 40 mille, les noms des lieux soient assujétis à l'orthographe généralement usitée par les autorités locales, cependant on ne saurait disconvenir que cette partie du travail ne laisse encore à désirer, tant il est souvent très difficile de lever les incertitudes qui existent sur la véritable origine des mots. Aussi le Dépôt de la guerre, desirux de mettre à profit les remarques judicieuses qui ont été faites à ce sujet dans le tome 1^{er} du Bulletin de la Société de l'histoire de France, redoublera d'efforts pour amener la nomenclature de la nouvelle Carte au degré de mérite qu'elle est susceptible d'acquérir; en même temps, il ne négligera rien de tout ce qui pourra hâter les publications subséquentes, afin que le public soit, le plus promptement possible, mis en jouissance d'une œuvre véritablement nationale, et dont l'utilité sera généralement d'autant mieux appréciée, que la gravure en aura multiplié davantage le type.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 octobre 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Juste Paredes, de Panama, remercie la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et offre de lui adresser tous les documens qu'il pourra se procurer sur un pays qui, par sa situation topographique, excite un si vif intérêt. M. Paredes communique ensuite divers documens relatifs à l'ouverture d'un chemin de fer projeté à travers l'isthme, et dont il a provoqué l'exécution, ainsi que le décret de la chambre provinciale de Panama, qui le charge de l'opération; enfin le nouveau décret rendu par le congrès de Bogota, au sujet de cette entreprise. Renvoyé au comité du Bulletin.

M. Harkness, secrétaire de la Société royale asiatique de Londres, adresse le tome III (3^e partie) des Transactions, et le premier cahier du Journal de cette savante compagnie. — Remercîmens.

M. Vander-Maelen adresse la suite des recueils de documens et de tableaux statistiques sur la Belgique, publiés à l'établissement géographique de Bruxelles.

M. Henrichs, attaché au Ministère des affaires étrangères, exprime le desir d'être admis au nombre des membres de la Société, et il lui fait hommage de plu-

sieurs volumes de la collection des *Archives du commerce*, dont il est le fondateur.

M. le directeur du bureau de l'agriculture demande l'échange du Bulletin de la Société contre la *Revue de l'agriculture universelle*, qui paraîtra à partir du 1^{er} octobre. — Renvoi de cette demande au comité du Bulletin.

M. Jomard communique l'extrait d'une lettre de M. Grâberg de Hemsö, au sujet de sa carte de l'empire de Maroc, et il dépose un exemplaire de cette carte sur le bureau, de la part de l'auteur. — Des remerciemens lui seront adressés.

La Commission centrale, sur le rapport de M. Roux de Rochelle, accepte l'échange du Journal de l'institut historique contre le Bulletin de la Société.

M. Roux de Rochelle lit une notice sur l'ancienne situation de l'Orient, avant la conquête des Romains. — Renvoi au comité du Bulletin.

Séance du 17 octobre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. J.-F.-M.-R. Jouannin, remercie la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et il lui fait hommage d'un exemplaire de la première partie de la *Métrologie générale* qu'il vient de publier de concert avec M. J.-M. Jouannin son frère. — Remerciements.

M. Vander-Maelen adresse le Dictionnaire géographique de la province de Flandre orientale, publié à l'établissement de Bruxelles. — Remerciements.

M. de Larenaudière fait un rapport sur la lettre de M. Klaproth à M. le baron de Humboldt, relative à

l'invention de la boussole. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac fait, en son nom et au nom de MM. Corabœuf et Wården, un rapport sur le mémoire remis par M. Leprieur, sur son dernier voyage dans l'intérieur de la Guiane française. L'examen de cette commission avait pour objet, d'une part l'appréciation de ce que le voyageur a accompli, et d'autre part la recherche des moyens à employer pour rendre aussi fructueuse que possible la continuation de l'exploration commencée. — La commission adopte ce rapport.

M. Albert-Montémont lit une notice sur la vie et les voyages de Mungo-Park : M. Jomard fait, à cette occasion, quelques observations, notamment sur l'opinion attribuée à ce voyageur, relativement à l'embouchure du Niger, dans le golfe du Benin ; M. d'Avezac rappelle que, dans un mémoire qui a déjà plusieurs années d'existence, il a déterminé la date précise de la catastrophe dont l'infortuné Park fut victime à Bousâ.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 octobre 1834.

M. P. HENRICHs, attaché au ministère des affaires étrangères.

Séance du 17 octobre.

M. le docteur A. BOUÉ, vice-président de la Société de Géologie.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 octobre 1834.

Par la Société royale Asiatique de Londres : *Transactions de cette Société*, vol. III, part. 3. London 1834, in-4°. — *The Journal of the royal Asiatic Society*, n° 1, in-8°. London, july 1834. — *Proceedings of the tenth annual meeting of the royal Asiatic Society held on saturday, may 11 1833 ; with the report of the council, and committee of correspondence*. London, 1833. 1 broch. in-8°.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 24° livr. (Voyages en Afrique, Denham et Clapperton.)

Par M. Vander-Maelen : *Recueil de documens statistiques* (Belgique, 2° cahier). Bruxelles, 1833. — *Tableaux statistiques des patentables de la Belgique en 1833*, d'après les documens officiels, coordonnés à l'établissement géographique. Broch. in-8°. — *Statistique des sept provinces de la Belgique*, 7 feuilles in-folio. .

Par M. Grâberg de Hemsö : *Carte del Moghrib-ul acsù dell' impero di marocco giusta le più recenti scoperte e combinazioni formata e descritta, da J. G. de H. et incisa da Girolamo Segato in Firenze*, 1834. Une feuille.

Par M. Warden : *Descriptions of the inferior maxillary bones of mastodons in the cabinet of the American philosophical Society, etc., by Isaac Hays*. Philadelphie, 1834. Broch. in-4°.

Par M. Arthus-Bertrand : *Voyage pittoresque dans*

les Basses-Pyrénées, suivi d'une Notice sur Cambo, ses eaux minérales et ses environs, par M. J.-L. Lacour. 1 vol. in-8°.

Par M. Ambroise Tardieu : *Atlas d'exercices de géographie moderne*, rédigé et gravé par A. Tardieu. Partie élémentaire. 8 cartes. In-4°.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 53^e, 54^e et 55^e livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahier d'août de son Journal*.

Par la Société royale d'agriculture de Seine-et-Oise : *Mémoires de cette Société pour 1834*. Un vol. in-8°.

Par la Société des Missions évangéliques : *Journal de cette Société*, cahier de septembre.

Par la Société de Civilisation : *Revue sociale*, 6^e livr.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de septembre.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahier d'août de son Bulletin*.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de juillet.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce et de l'industrie agricole et manufacturière*, tomes v, vi et vii. In-8°.

Par MM. les directeurs : *L'Institut*, nos 71 et 72.
— *L'Écho du monde savant*, n° 26.

Séance du 17 octobre.

Par MM. Baradère, Warden, de Saint-Priest, etc. : *Antiquités mexicaines*, 6^e livraison.

Par M. Vander-Maelen : *Dictionnaire géographique de la province de la Flandre orientale*. Bruxelles, 1834.

Par MM. Jouannin frères : *Métrologie générale*, pre-

mière partie. Nouvelles tables de comparaison entre les anciens poids et mesures généralement usités et ceux qui les remplacent dans le nouveau système métrique décimal, etc. Paris, 1834. Un vol. in-4°.

Par M. Jacob Porter : *Topographical description and historical sketch of Plainfield in Hampshire county Massachusetts*; mai 1834. Broch. in-8°.

Par M. Martin : *Essai sur la mesure des longitudes par la rotation de la terre.* in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : 56^e, 57^e et 58^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde.*

Par l'Institut historique : *Deuxième livraison de son Journal.*

Par la Société de géologie : Feuilles 25, 26 et 27 du tome IV de son *Bulletin.*

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier d'octobre de son Journal.*

Par MM. les directeurs : Numéros 73 et 74 de *l'Institut*, et numéros 28 et 29 de *l'Echo du monde savant.*

ERRATA

De la lettre de M. de Hammer, insérée dans le cahier de février 1834.

Page 118, lignes 5, 18,	
— 119, — 2, 3, 7, 8, 14, 15,	} au lieu de <i>Fischbaligh</i> et <i>Fichbaligh</i> , lisez <i>Gischbaligh</i> .
— 120, — 4,	
— 118, — 16,	} au lieu de <i>Djossini</i> et <i>Djovaius</i> , lisez <i>Djovaini</i> .
— 120, — 1,	
— 118, — 32,	au lieu de <i>Bebuchtung</i> , lisez <i>Beleuchtung</i> .
id. id.,	au lieu de <i>Torschunpa</i> , lisez <i>Forschungen</i> .
— 119, — 10,	au lieu de : à <i>Karakoroum</i> . Il y a, lisez : à <i>Karakoroum</i> il y a

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE 1834.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DU 28 NOVEMBRE 1834.

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ PAR M. LE COMTE DE MONTALIVET.

Messieurs,

Appelé à l'honneur de présider votre réunion annuelle, j'éprouve un sentiment de défiance bien légitime. Au milieu de personnes si distinguées par leurs connaissances, que puis-je apporter en échange de la bienveillance qui m'a placé momentanément à votre tête, si ce n'est l'appréciation sincère des services que la Société de géographie rend chaque jour à la science?

Personne, en effet, mieux que moi, ne sait reconnaître le dévouement de ces esprits généreux, qui, s'appliquant à des travaux stériles pour eux-mêmes, mais féconds pour tous, cherchent, souvent même au prix de l'existence, le progrès et le bien général.

Ce dévouement, messieurs, est celui qui vous anime, et le but de vos efforts est de l'inspirer aux autres en

présentant à leurs travaux l'attrait, ou des récompenses que votre désintéressement refuse, ou de la reconnaissance publique à laquelle vous avez vous-même tant de droits. Noble devoir accompli ! généreuse mission à remplir !

Dans votre dernière séance générale, il vous a été rendu compte de l'expédition maritime du capitaine Ross, dans les mers Polaires; et du capitaine Biscoe, dans l'Océan antarctique; des voyages de M. Leprieur, dans l'intérieur de la Guyane, et de M. d'Orbigny, dans l'Amérique méridionale. Depuis, aucune entreprise importante ne s'est signalée à l'attention du monde savant.

Mais en admirant ces hommes courageux, que l'instinct des découvertes pousse à la recherche de régions inconnues, en prêtant à leurs lointaines entreprises votre appui et vos vœux, vous n'oubliez pas, messieurs, que sur des bords moins lointains, il reste encore des découvertes à faire, dans des pays déjà conquis de nouvelles conquêtes à enregistrer, conquêtes moins brillantes, j'en conviens. mais d'une utilité plus directe peut-être, plus journalière. Sans sortir du sol qui nous a vu naître, ce sol est-il donc si bien décrit, qu'il ne laisse plus rien pour des études nouvelles?

Certes, s'il fallait entendre par la science géographique l'art de représenter la position relative des divers lieux sur une surface plane, en y ajoutant même la mesure d'un certain nombre de hauteurs, on pourrait dire que chez nous, cette science est parvenue à son dernier degré de perfection. La carte, à laquelle Cassini a donné son nom, est un de ces monumens que le temps peut altérer sur quelques points, mais dont la masse reste comme un grand et magnifique ensemble. Il est

surtout une œuvre chorographique qui se recommande au plus haut degré à notre estime ; je veux parler de la nouvelle carte de France, exécutée au Dépôt de la guerre, avec un zèle et un soin qui font le plus grand honneur aux officiers qui concourent, depuis seize années, à la confection de ce beau travail, travail d'autant plus important, que les nivellemens trigonométriques qui s'y rattachent, fourniront la hauteur au-dessus de l'Océan, de plus de trente mille points dans toute la France. Mais, j'oserai le dire, vous croyez plus étendue encore la mission que vous vous êtes librement et gratuitement imposée.

Ainsi, à vos yeux comme aux nôtres, il ne faut pas que la science géographique offre seulement un guide sûr, au voyageur dans ses explorations, et au général d'armée, dans ses opérations stratégiques, mais encore elle doit évaluer, dans l'intérêt du commerce et de la propriété, la mesure de la vitesse et de la pente des eaux dans les bassins de diverses grandeurs, qui forment le relief de notre sol, et déterminer la direction et la nature des divers terrains qui les composent ou les séparent : étude nationale et féconde, où viennent prendre place successivement tous les résultats utiles à l'ouverture des communications, à l'exploitation des mines, à la rapidité du transport, à la réalisation des dessèchemens, et par conséquent à tout ce qui intéresse au plus haut degré la prospérité publique, à tout ce qui est le plus propre à en vivifier les sources.

C'est dans ce but que la Société de Géographie a fondé plusieurs prix annuels qui doivent être décernés aux meilleures descriptions physiques d'une partie quelconque du territoire français, aux nivellemens des

lleuves et rivières de France, et enfin aux nivellemens barométriques.

Je sais, messieurs, qu'une forte objection a été faite contre le système déjà conçu par vous, et que je viens de vous rappeler en peu de mots. Son plus grand inconvénient est sa grandeur même ; et l'immensité de la tâche est, dit-on, une invincible difficulté.

C'est un avis que nous ne saurions partager, et nous sommes heureux de pouvoir nous appuyer à cet égard de l'opinion émise en 1825 par un membre de l'Institut que la Société de Géographie s'honore de compter dans son sein.

Sans doute, si la Société était réduite à ses seules ressources, le nombre si restreint de ses membres, et les limites que sa constitution même lui impose, ne lui permettraient que difficilement d'élever un monument aussi vaste, et de tracer la carte minéralogique et hydrographique de la France ; mais ce secours dont elle a besoin, c'est auprès de l'administration qu'elle doit le chercher.

Déjà une fois la Société de Géographie s'est adressée au ministère de l'intérieur, pour obtenir le concours des corps savans des ingénieurs des ponts-et-chaussées et des mines.

Quel résultat, en effet, ne pourrait-on pas espérer, lorsque les richesses isolées et partielles que ces deux corps possèdent viendront se réunir aux précieux matériaux recueillis par les ingénieurs-géographes !

C'est là, disons-le, une application grande et belle de la centralisation ; déjà si féconde en politique, qu'elle le devienne encore pour les arts et pour les sciences !

Le temps est propice, messieurs, à la reprise des négociations déjà entamées, il y a sept ou huit ans,

avec le ministère de l'intérieur : nous sommes à l'une de ces époques où les conquêtes pacifiques succèdent à d'autres conquêtes glorieuses sans doute, mais presque toujours stériles pour l'humanité, et où la protection Royale est assurée à toutes les entreprises nationales.

Vous le savez, messieurs, la science géographique a plus d'une fois éprouvé les effets de la bienveillance éclairée du Roi, et nous sommes chargé de vous en transmettre une nouvelle marque. Sa Majesté, en apprenant que la Société rassemblait les élémens du quatrième volume de ses Mémoires, a désiré contribuer à cet ouvrage si utile et si impatiemment attendu, et lui consacrer un nouvel encouragement. S. A. R. le duc d'Orléans, qui ne laisse échapper aucune occasion de s'associer à tout ce qui peut honorer la France et servir les intérêts du pays, a bien voulu, de son côté, concourir à la nouvelle publication que vos soins ont préparée.

Je suis heureux, messieurs, d'avoir dû au choix dont vous m'avez honoré, de pouvoir vous transmettre moi-même ce témoignage d'une bienveillance auguste.

Des voix qui vous sont plus connues que la mienne vont vous entretenir des travaux de la Société, et je n'ai plus qu'à vous exprimer de nouveau toute ma reconnaissance pour la distinction si flatteuse que vos suffrages m'ont accordée.

NOTICE

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

ET DU PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
PENDANT L'ANNÉE 1834,

PAR M. D'AVEZAC,
Secrétaire général de la commission centrale.

Messieurs,

Aujourd'hui s'accomplissent trois années depuis que votre gracieuse bienveillance daigna m'appeler à-la-fois dans le sein de la Société de géographie et dans celui de la Commission centrale; ingénieuse à se dissimuler mon insuffisance, votre indulgente amitié m'a élu depuis un an pour votre organe habituel et l'historien de vos travaux: j'ai besoin de rappeler de si précieuses faveurs, pour m'en faire un titre à un redoublement d'indulgence de votre part, au moment où je viens remplir cette tâche annuelle, que douze fois déjà des bouches plus exercées ont accomplie devant vous. (1)

Chaque année vient accroître l'importance et l'étendue des matières qui doivent trouver place dans le cadre restreint où les bornes d'une lecture publique for-

(1) 1822, 1823, 1824, Malte-Brun; 1825, M. Roux de Rochelle; 1826, 1827, 1828, 1829, M. de Larenaudière; 1830, 1831, M. Jouannin; 1832, M. Alexandre Barbié du Bocage; 1833, M. Corabœuf.

cent à les réduire ; ainsi comprimées de plus en plus sur le tableau qu'elles pourraient animer de leur développement , elles n'ont guère la faculté de s'y produire qu'en une sorte de catalogue énumératif, avec tous les désavantages d'une accumulation de noms propres , de faits et d'indications, au milieu desquels l'esprit a peine à reconnaître et pondérer le tribut que chaque adepte vient apporter au trésor commun des connaissances géographiques. Pour exposer et apprécier l'œuvre de chacun , dans un tableau raisonné des progrès de la science , il faudrait écrire un gros volume ; et l'espace m'est limité à l'étendue d'un simple discours.

Et ce discours lui-même n'aura-t-il point une longueur démesurée s'il veut enregistrer, même en une sèche nomenclature, tous les travaux accomplis ou tentés dans l'immense domaine des sciences géographiques, où l'astronomie, la physique générale, la géologie, les innombrables rameaux des sciences naturelles, et tant d'autres branches des connaissances humaines viennent, comme autant de canaux ubéreux, déverser de féconds principes. Peut-être le géographe a-t-il le droit et le devoir d'embrasser ainsi, dans la revue générale des richesses scientifiques qui lui sont acquises, toutes les vérités démontrées, tous les problèmes résolus, toutes les questions soulevées, dans ce cercle incommensurable de science, d'art, d'érudition, dont il est légitime usager, soit qu'il en tire des méthodes et des formules, soit qu'il y puise des résultats élaborés, pour les coordonner dans le tableau d'ensemble de cette terre qu'il a mission spéciale de décrire.

Effrayé de l'immensité d'un tel cadre, viendrai-je, méconnaissant les imprescriptibles limites de la science dont votre élection me constitue aujourd'hui l'apôtre,

tenter de la restreindre aux mesquines proportions d'une simple délinéation du sol sillonné par les lignes itinéraires du voyageur, ou mesuré par les triangulations du géomètre? Ah! trop souvent le vulgaire s'est mépris sur la véritable essence de la géographie, en ne comprenant au bilan de ses richesses que les résultats des opérations géodésiques, en proclamant qu'elle se trouvait tout entière dans ces indispensables mais insuffisants canevas, où l'art du dessinateur résume en traits divers le cours des fleuves, le figuré des reliefs, le tracé des limites, l'emplacement des villes : puissans auxiliaires sans doute d'étude et de classement, mais froide et incomplète peinture de ce monde animé, vivant, pittoresque à tant de titres, dont elle ne nous offre que l'inerte squelette. Ah! si c'est là toute la géographie, quelle serait donc cette autre science à laquelle il faudrait demander compte des phénomènes de la vie terrestre? Quelle est-elle, autre que la géographie, cette science qui enregistrera dans un synoptique tableau la disposition géognostique des terrains, la direction et la puissance des courans océaniques, l'établissement des marées, la loi des variations de la boussole, les circonstances météorologiques et climatériques, l'habitat des êtres organiques depuis la mousse jusqu'au cèdre, depuis le zoophyte jusqu'à l'homme; et la distribution des races humaines suivant les démarcations diverses que tracent entre elles les caractères physiques et moraux, et les langages, et les croyances religieuses, et les coutumes traditionnelles, et les nationalités politiques, en conservant la mémoire, en recueillant les vestiges des révolutions qui ont changé les configurations du sol ou les limites des populations. Quelle autre science que la géographie s'attribuera donc la mission de rassembler

tous ces grands traits dont aucun ne veut être oublié dans la *Description de la Terre*.

Oui, la véritable géographie n'est point renfermée dans les *cartes*, comme s'est trop hâté de le proclamer un paradoxe populaire, uniquement applicable au puéril enseignement de nos collèges. Elle est la science des descriptions terrestres; et elle enseigne à-la-fois à en recueillir comme à en coordonner les élémens : elle a sa théorie, ses applications, ses résultats d'ordre et d'importance diverse; elle a aussi son histoire, et vos efforts éclairés vous assurent, messieurs, une page dans ses fastes.

Ce n'est pas devant vous qu'il peut être permis de méconnaître le véritable caractère de la géographie, de négliger aucune des branches qui se rattachent à cette souche féconde.

Mais nous ne devons pas non plus nous laisser entraîner aventureusement dans un océan sans rivages, et suivre dans toutes leurs ramifications les sciences connexes dont les applications spéciales viennent se grouper dans le système général des connaissances géographiques. Ces applications seules ont droit de nous occuper : aux sciences mathématiques il faut se borner à demander leurs formules, pour la détermination des positions géonomiques, la mesure des dimensions du globe et de ses parties, la projection graphique des coordonnées du sphéroïde; aux sciences physiques, l'exposition des phénomènes généraux de magnétisme terrestre, de météorologie, de climatologie; aux sciences naturelles, la distribution des êtres tant inorganiques qu'organiques à la surface de la terre; à chaque science, en un mot, ce qu'elle a d'essentiellement, d'exclusivement géographique.

Telle est l'étendue, telle aussi la limite du champ que vos efforts tendent à féconder.

Dans cette carrière spéciale que votre zèle a ouverte, vous n'êtes plus réduits à vos seules forces : de puissans auxiliaires sont venus ajouter, à l'influence de votre impulsion, leurs propres efforts pour l'accélération des progrès de la Géographie. Vous aviez vivement applaudi, messieurs, à la création des Sociétés géographiques de Londres et de Berlin ; ces jeunes sœurs de la Société parisienne n'ont point douté de l'empressement de leur aînée à leur ouvrir les bras : des relations de la plus aimable courtoisie, de la plus affectueuse confraternité, se sont établies entre nous et la *Royal geographical Society* de Londres, et s'entretiennent par un mutuel échange de publications aussi bien que par l'amicale correspondance des deux secrétaires. La *Gesellschaft für Erdkunde* de Berlin a, de son côté, entamé avec nous de semblables relations, en nous adressant le premier compte annuel de ses travaux, rédigé par le savant docteur Ritter. Les journaux de l'Inde anglaise nous avaient en outre appris la formation et les premiers travaux d'une nouvelle Société géographique fondée à Bombay ; nous avons lieu d'espérer que des communications directes nous mettront bientôt en rapport avec elle.

Indépendamment de ces associations géographiques constituées à notre exemple et dans lesquelles nous trouverons des alliées, des émules peut-être, mais jamais des rivales, une autre institution encore, ayant pour objet l'avancement d'une spécialité géographique, s'est formée à New-York sous le titre de *United states naval Lyceum*, et nous avons reçu en son nom des ouvertures que nous avons accueillies avec autant d'empressement que d'intérêt.

Ces auxiliaires directs que vous avez acquis, ne peuvent vous faire oublier l'aide que déjà prêtaient à l'objet de vos études tant d'autres corporations savantes avec lesquelles vous conservez les plus honorables relations : le Bureau des longitudes, les Dépôts généraux de la Guerre et de la Marine ont droit d'être cités au premier rang, à raison de la spécialité géographique des publications dont ils nous gratifient; l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg réclame une mention particulière pour le nombre de mémoires relatifs au même objet qui sont contenus dans le précieux recueil qu'elle nous fait exactement parvenir; l'Académie royale des sciences de Berlin veut aussi être nommée au même titre; la Société royale de Londres, l'Académie royale des sciences d'Édimbourg, l'Académie américaine des sciences et arts de Boston, la Société philosophique de Philadelphie, l'Académie royale des sciences de Turin, entretiennent pareillement avec nous des relations dont nous aimons à rappeler la continuité; et parmi les sociétés nationales vouées à la culture des *Sciences* et qui nous apportent le tribut de leurs publications, je dois citer en première ligne la Société de géologie de Paris, dont les travaux se résolvent en résultats que la géographie enregistre au grand livre de ses acquisitions spéciales; après elle je nommerai encore, dans la même catégorie, les Académies de Caen, de Dijon, de Rouen, les Sociétés de Lille, de Valenciennes, de l'Eure, du Jura.

Je ne saurais oublier non plus ces vastes Associations qui, en Angleterre et en France se réunissent annuellement en congrès scientifiques, et qui n'ont point négligé de nous faire parvenir les comptes-rendus qu'elles ont publiés de leurs conférences.

Différent est le programme mais non moindre pour nous l'utilité des Sociétés Asiatiques établies à Paris, à Londres, à Calcutta, et avec lesquelles nos liaisons sont si étroites et si affectueuses : elles restreignent l'objet de leurs études au sol de l'Asie et aux écrits des orientaux sur les autres parties du monde ; mais n'est-ce point un champ immense, inépuisable, qui procure à la géographie les plus riches moissons ? Aussi leurs *Transactions* sont-elles accueillies par vous avec le plus vif intérêt. A la publication de ses mémoires par volumes in 4°, celle de Londres vient d'ajouter un journal in-8°, dont le premier cahier nous est récemment arrivé, et qui nous promet un redoublement d'activité dans nos relations avec elle. Les *Asiatic researches* de Calcutta ont, à raison de leur étendue et du lieu de leur publication, un degré particulier d'importance que vous appréciez, et votre impatience gémit du retard qui vous prive encore du xvii^e volume, parvenu en Europe depuis une année, et qui est composé, en majeure partie, de documens géographiques accompagnés de cartes et de dessins.

A côté de la Société royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et comme une succursale de cette savante compagnie, l'*Oriental translation committee* s'est constitué avec l'utile mission de répandre la connaissance des ouvrages orientaux au moyen de versions européennes publiées à ses frais ; plusieurs des livres mis en circulation par cette voie ont un intérêt spécialement géographique, tels que les voyages d'Ebn-Bathouthah, de Macarius, d'Evliya Effendi, d'Ebn-el-Dyn el-Aghouâthy ; les tables de positions de Ssadiq el-Essfahâny ; l'aperçu de Corée, Lieou-Khicou et Yéso ; l'Histoire de l'empire barman : tous ces livres ont pris place dans notre bibliothèque, grâce à l'envoi plein de courtoisie que nous

en a fait le Comité : et d'autres nous sont annoncés, auxquels la géographie n'est pas moins intéressée.

Les sciences morales et politiques, l'histoire, la statistique, les arts agricoles et industriels, offrent encore des foyers autour desquels gravitent un grand nombre de Sociétés savantes et littéraires, qui entretiennent avec nous des relations suivies : l'Institut historique, récemment fondé à Paris, n'a point oublié le scolastique adage que *la géographie est un des yeux de l'histoire*, et il nous a conviés à des rapports de confraternité auxquels nous avons accédé avec plaisir; la Société royale des antiquaires du Nord, à Copenhague, continue de nous ouvrir les trésors de cette littérature septentrionale où la géographie a tant d'anciennes conquêtes à retrouver; la Société de statistique universelle accumule des éléments d'une autre nature, destinés à s'encadrer aussi dans le cercle de nos études. Nous recevons encore les publications de l'Académie de l'industrie, de la Société d'instruction élémentaire, des Sociétés départementales de l'Aube, de Seine-et-Oise, de la Seine-Inférieure, de Caen, d'Angoulême, et de la Société coloniale d'Alger.

Il me reste à nommer enfin une dernière association parmi celles qui prêtent formellement leur aide à notre œuvre; je devais réserver ainsi une place distincte à la Société des missions évangéliques, dont les communications nous procurent de si intéressantes lumières sur les contrées où s'aventurent, en des explorations hardies, tant de courageux apôtres de la foi chrétienne.

Outre cette centralisation spontanée des travaux recueillis ou élaborés dans le sein des corporations diverses dont je viens d'esquisser le rapide inventaire, de nombreuses sources d'information existent pour nous dans les écrits et les rapports de toute espèce qui forment

la masse non moins importante des tributs individuels.

Tantôt ce sont des publications périodiques, les unes exclusivement, les autres partiellement, quelques-unes même accidentellement fournies de faits et de nouvelles géographiques, telles sont, au premier rang, les *Annales des Voyages* de nos doctes confrères MM. Eyriès, de Larenaudière et Klaproth, telles les *Annales maritimes et coloniales* de M. Bajot, la *Bibliothèque universelle de Genève*, le *Mémorial encyclopédique* de MM. Bailly et Malepeyre; tels encore l'*Institut* de M. Eugène Arnoult, l'*Echo du monde savant* de M. Boubée, le *Recueil polytechnique* de M. de Moléon, les *Archives du commerce et de l'industrie* de M. Heinrichs; puis encore le *Moniteur ottoman*, le *Journal de Smyrne*, et le *Waqây' Messryeh* imprimé au Caire en arabe et en turk.

Tantôt ce sont des écrits et des communications spéciales. Les uns consistent en des œuvres éditées, telles que nous en ont fait parvenir les nombreux amis de la science que nous comptons dans tous les pays, et parmi lesquels nous avons à citer, pour l'année qui s'achève, en Russie, le savant amiral de Krusenstern et le colonel J. R. Jackson; en Allemagne, MM. de Humboldt, de Canstein, Beer et Maedler; en Danemark, MM. Rafn, Graah, Falbe; en Belgique, MM. Vander-Maelen et Meisser; en Angleterre, MM. Ainsworth, Alexandre Burnes et Tilstone Beke; en Italie, MM. Graahberg de Hemsoe, de Bylandt, de Serristori; en Espagne, M. Firmin Caballero; en Portugal, M. Xavier Botelho; et chez nous une foule de donateurs à la tête desquels nous aimons à citer le ministre de la Marine, qui continue de nous faire remettre les livraisons successives des beaux voyages de la *Coquille*, de l'*Astrolabe* et de la *Favorite*, publiés par ses ordres; et après lui, MM. An-

sard, Baradère, Barbié du Bocage, Boblaye, Bottin, Fontanier, Jaubert, Klaproth, de Ladoucette, Montémont, Poussin, Townsend, Virlet, et tant d'autres.

J'aurais à répéter plusieurs de ces noms en vous parlant des communications épistolaires que nous devons à nos correspondans et à nombre d'autres de nos confrères, soit étrangers, soit régnicoles; j'aime mieux laisser à votre mémoire le soin de les suppléer sur cette nouvelle liste, où je me bornerai à vous signaler MM. Raffinesque, Mease, Tanner, aux Etats-Unis; Cochelet, au Mexique; Galindo, Waldeck, Parèdes, dans l'Amérique centrale; Ramon de la Sagra et Francis Lavallée dans l'île de Cuba; Adam de Bauve, dans l'Amérique du sud; Pallegoix, dans le royaume de Siam; plus près de nous, MM. Reumont à Florence, de Hammer à Vienne, Ritter à Berlin, Moll à Utrecht, de la Roquette à Elseneur; et en France, MM. Henri Ternaux, Désaugiers, Noyer, d'Hombres-Firmas, de la Pylaie.... Je n'ai plus, hélas! à compter, parmi ces collaborateurs distingués, M. Guillemin, que la mort a frappé cette année dans son consulat général de la Havane, et qui s'était fait remarquer par son zèle entre tant de consuls empressés de joindre leurs efforts à ceux de la Société; ni M. Barthélemy de Lesseps, que la mort a pareillement enlevé cette année à son consulat général de Lisbonne, et aux sciences géographiques, auxquelles il avait consacré les plus belles années de sa vie, comme compagnon de voyage du célèbre Lapérouse.

Enfin, messieurs, les lectures que vous avez entendues dans vos séances semi-mensuelles complètent le catalogue général des travaux individuels qui sont venus se produire devant vous : MM. Warden, Roux-de-Rochelle, Daussy, Corabœuf, Jomard, d'Urville, de

Larenaudière, Walckenaer, Fontanier, Leprieur, Jouanin, Dubuc, ont plus ou moins fréquemment capté votre attention par l'intérêt des communications orales qu'ils vous ont faites ; moi-même j'ai plus d'une fois été écouté avec une indulgence que je serais coupable de ne point rappeler ici.

Après cette énumération sommaire des sources diverses qui d'elles-mêmes affluent à vous, et auxquelles vous n'avez point négligé d'ajouter encore l'utile complément de quelques notables productions de la presse périodique étrangère, telles que l'*Asiatic journal*, la *Literary gazette* et autres semblables, j'ai à dérouler devant vous le rapide tableau des acquisitions nouvelles par vous obtenues ou constatées, pendant l'année qui s'achève, au profit des sciences géographiques, dont l'avancement est le constant objet de vos veilles.

La théorie, qui dans les sciences d'observation naît de l'étude comparative d'une masse imposante de faits observés, et qui a pour objet d'en déduire les règles générales dont les faits eux-mêmes ne sont plus considérés que comme des applications, a le grand avantage de créer, pour la détermination, le classement et l'exposition de ceux-ci, des méthodes qui deviennent un précieux instrument de progrès, en imprimant aux investigations des néophytes aussi bien que des adeptes une marche plus directe vers un but mieux connu, en leur signalant toutes les dépendances du vaste domaine qu'ils ont à explorer, en leur servant de guide pour les parcourir, en leur enseignant jusqu'à un langage spécial pour traduire en descriptions exactes et précises tous les résultats de leurs observations.

M. Denaix, qui depuis tant d'années consacre de persévérans efforts au perfectionnement des méthodes

géographiques, s'occupe activement de rédiger un texte expositif de la théorie générale qui lui paraît devoir régir désormais les applications de la science, en même temps qu'une description assujétie à ces préceptes; le monde savant attend avec impatience cette clef indispensable de l'enseignement rationnel que notre confrère a si fort à cœur de substituer aux vieilles routines scolastiques, et nous serons les premiers à saluer de nos applaudissemens l'apparition d'une œuvre qui doit accomplir tant de promesses.

Le colonel Jackson nous a adressé, de Saint-Pétersbourg, divers travaux de théorie géographique dignes d'attention : je signalerai d'abord, comme le plus important, son aide-mémoire du voyageur, recueil méthodique de questions relatives à la géographie physique et politique, à l'industrie et aux beaux-arts, destiné aux gens qui veulent tirer parti de leurs voyages ou acquérir la connaissance exacte du pays qu'ils habitent; il semble que l'auteur ait donné des proportions plus étendues aux parties successives de son livre, à mesure qu'il avançait dans sa rédaction; en sorte que les derniers chapitres sont bien plus développés que les premiers; l'insuffisance de ceux-ci est même telle, que l'orographie y est complètement oubliée, ainsi que l'indication des procédés astronomiques et géodésiques nécessaires au voyageur pour déterminer sa position, relever sa route, et projeter le tracé des contrées qu'il aura parcourues; le magnétisme terrestre, la pression atmosphérique, n'y sont pas traités non plus; en un mot les parties les plus essentiellement géographiques sont négligées. De pareilles lacunes veulent être réparées, et il suffit de les signaler à notre zélé confrère pour être sûr qu'elles seront complètement remplies.

Nous avons encore de lui un intéressant mémoire sur les lacs , offrant un utile développement de l'article trop concis consacré à cette matière dans son autre ouvrage. Il y faut annexer une note sur le phénomène des *Seiches* ou marées lacustres, observées sur le Léman et autres lacs de la Suisse par M. Vaucher, et sur quelques lacs des Alpes autrichiennes par notre confrère M. Ami Boué : M. Jackson a pris des mesures pour réunir des observations sur le même phénomène, quant aux grands lacs de la Russie, de la Suède, et des États-Unis.

Nous devons enfin au même officier des considérations pleines d'intérêt sur la nomenclature géographique et la disposition matérielle des détails dans les cartes : depuis long-temps les esprits positifs desirent l'établissement d'une nomenclature raisonnée des élémens géographiques ; divers essais ont été faits à cet égard, mais il ne paraît pas qu'ils aient encore pu satisfaire aux capricieuses exigences des oreilles françaises.

La physique générale du globe occupe les premières pages du grand livre que l'étude de la géographie tient ouvert devant nous. L'illustre Laplace, que nous comptons avec orgueil parmi les fondateurs de notre association, provoquait une attention toute spéciale des adeptes de la science sur la constatation des élémens qui, sous ce rapport, constituent l'état de notre planète. La chaleur terrestre, la météorologie générale, le magnétisme, étaient surtout par lui signalés à leur investigation.

M. Arago a traité le premier de ces sujets avec la supériorité qui lui est familière, et dont l'heureux privilège est de se rendre accessible aux esprits vulgaires sans rien perdre de son élévation : la *Notice sur l'état thermométrique du globe terrestre*, insérée dans l'annuaire

du Bureau des longitudes de 1834, est devenue populaire.

Les comptes-rendus des congrès annuels de l'Association britannique, vous ont offert un rapport digne d'attention, de M. James Forbes, sur les progrès récents et l'état actuel de la météorologie. Cette science est le constant objet des sollicitudes de notre zélé confrère M. Morin, de Saint-Brieuc, qui a établi sur cet important objet d'études une correspondance fort étendue, dans la pensée de réunir une masse d'observations assez considérable pour en déduire une théorie, au moyen de laquelle il croit possible d'arriver à la prévision des phénomènes, pour un point et un instant donnés, comme se prévoient les phénomènes astronomiques. On doit au contre-amiral Bardenfleth, de Copenhague, un mémoire qui semble fournir un argument favorable à cette hypothèse, en établissant que les grandes perturbations atmosphériques appelées ouragans, sont en quelque sorte parquées en de certaines limites déterminées. Les observations météorologiques comparatives n'eussent-elles point l'immense résultat qu'en augure M. Morin, leur multiplication aura du moins l'avantage incontestable de contribuer à la formation d'un tableau moins incomplet des moyennes de fréquence, d'intensité, de durée des circonstances atmosphériques accidentelles ou continues, pour chaque lieu d'observation; et sous ce point de vue les instructions adressées par M. Morin à tous ses correspondans, ont été accueillies par vous, ainsi que les divers mémoires du même auteur, avec un intérêt non équivoque. Il importe d'autant plus de favoriser le collectement des observations sur lesquelles doit se fonder la théorie météorologique, que cette partie de la physique terrestre est encore dans l'enfance.

Il en faut dire autant de la théorie des marées : M. Lubbok , à Londres , a démontré que la formule de Bernouilly est bien loin de s'accorder avec l'observation ; et d'autre part on se plaint de manquer d'observations assez exactes pour vérifier la formule de Laplace. On doit une revue de l'état actuel de cette partie de la science , à M. Whewell , qui avait tenté , l'année dernière , de dresser une carte approximative des lignes *cotidales* ou lignes de synchronisme des marées. Nous attendons avec une vive impatience la publication , annoncée comme prochaine , du beau travail sur les marées communiqué il y a deux ans déjà à l'Académie des sciences par M. Savary. L'influence des marées sur la formation des barres à l'embouchure des rivières a été ingénieusement exposée dans un mémoire lu à cette même Académie par M. Wissocq , ingénieur hydrographe de la marine.

Le magnétisme terrestre a été l'objet de plusieurs travaux remarquables : le capitaine de corvette James Clark Ross , neveu du célèbre capitaine de vaisseau John Ross , et son compagnon de voyage , a fait , dans les hautes latitudes septentrionales où ces courageux *découvreurs* s'étaient avancés , des observations suivies qui lui ont offert , par $70^{\circ} 5' 17''$ N. , et $99^{\circ} 6' 12''$ O. de Paris , une indifférence complète de l'aiguille de déclinaison , et une position verticale de l'aiguille d'inclinaison , d'où il a conclu que sa position était alors au pôle magnétique boréal , ou tout au moins à une très petite distance de ce point.

Pendant que le *commander* James Ross communiquait ce résultat à la Société royale de Londres , notre confrère M. Duperrey , reprenant et complétant le tableau comparatif dressé par Hansteen , des observations

d'intensité magnétique faites jusqu'alors à la surface du globe, produisait ici le fruit de ses recherches pour la détermination de l'équateur magnétique : il en résulte que cet équateur n'est point une ligne d'unité constante d'intensité, mais la courbe complexe des moindres intensités, identique, à-peu-près sinon complètement, à celle des plus hautes températures, et tranchant brusquement, sans se laisser traverser par aucune d'elles, les lignes isodynamiques de l'un et l'autre hémisphère, qui concordent à leur tour avec les lignes isothermes. Les déclinaisons magnétiques sont, de leur côté, constamment normales aux courbes isodynamiques, en sorte qu'une triple relation se trouve établie entre la température, l'intensité magnétique et la déclinaison.

Des observations directes de M. Peltier sont venues confirmer pleinement la corrélation de ces deux derniers élémens, précédemment reconnue d'ailleurs par M. Saigey.

M. Morlet s'est appliqué à rechercher les lois du magnétisme terrestre, en considérant le globe comme une sphère aimantée à laquelle on appliquerait les principes généraux de la théorie mathématique du magnétisme : on se rappelle que M. Biot avait déjà donné l'équation des intensités magnétiques terrestres, en fonction de la latitude.

Ces investigations de la science moderne n'ôtent rien de leur intérêt aux applications empyriques qui nous ont valu la boussole. L'érudition de M. Klaproth vient de reconstruire à neuf l'histoire de cet instrument. Il a peu de peine à enlever au douteux Flavio Gioja d'Amalfi, l'honneur d'une invention qu'un poète français (Guyot de Provins) décrivait plus d'un siècle auparavant ; elle avait probablement été transmise aux Francs

par les Arabes, navigateurs de la mer de Syrie aussi bien que de la mer des Indes, où ils avaient pu la recevoir, même directement, des Chinois. Chez ces derniers, la boussole était en usage depuis une antiquité immémoriale, au dire de leurs fabuleuses histoires; le Tite-Live chinois, Sse-ma-Tsien, en signale l'emploi dès le douzième siècle avant l'ère vulgaire; mais à ne remonter que jusqu'à l'historien lui-même, c'est encore au deuxième siècle avant notre ère qu'il faudra reporter l'usage *constaté* de la boussole chez les Chinois.

A cet instrument grossier, qui souvent encore est le seul dont puisse se munir le voyageur, les progrès de l'art ont successivement ajouté d'autres instrumens plus parfaits; mais on ne parcourt pas les contrées inconnues ou barbares avec toutes les facilités de transport que réclament trop souvent, par leur volume et leur poids, ces machines si utiles, mais si embarrassantes; nous devons donc accueillir avec intérêt les améliorations qui tendent à les rendre plus portatives. Un explorateur, qui le plus souvent voyage à pied avec peu de monde, pourrait difficilement consacrer deux hommes à porter, avec sa monture, une lunette achromatique applicable aux observations d'éclipses des satellites de Jupiter, observations qui lui fourniraient cependant une grande ressource; un télescope offrirait moins d'encombrement, mais un poids plus considérable, et d'ailleurs la susceptibilité de dérangement, et la difficulté des réparations le mettraient bientôt hors de service. Sous le nom de *Télescopes dialytiques*, M. Pössl, opticien à Vienne, est arrivé à construire, d'après les indications de M. Littrow, des lunettes achromatiques auxquelles une nouvelle disposition de la lentille de correction à l'égard de l'objectif, permet de donner des dimensions et un poids

beaucoup moindres, tout en améliorant d'une manière notable leur degré de précision et de clarté. C'est une véritable conquête pour les opérations pratiques de la Géodésie.

Mais si le perfectionnement des instrumens mérite votre attention, elle est due à non moins juste titre à celui des tables astronomiques destinées à faciliter le calcul des observations, et vous avez remarqué avec un vif intérêt les améliorations notables qu'a éprouvées la *Connaissance des temps* dans le nombre et la disposition des élémens de comparaison rapportés à l'Observatoire de Paris. Vous avez en même temps sincèrement applaudi à la refonte complète, entreprise par M. Daussy, de la table des positions géographiques, où nul résultat n'a plus été admis qu'accompagné de la double indication de l'observateur et du calculateur, après un soigneux triage fondé sur les garanties d'exactitude offertes par l'un et l'autre. M. Corabœuf a contribué à enrichir cette table en fournissant les résultats, calculés par lui, des observations de latitude et de longitude faites dans l'intérieur de l'Afrique par le lieutenant de vaisseau Ernest de Beaufort en 1825. Dans la *Connaissance des temps* pour 1837, qui est maintenant sous presse, la table des positions, encore améliorée, contiendra les déterminations qui ont été obtenues dans l'Amérique du sud par M. Pentland, et qui étaient demeurées inédites jusqu'à ce jour.

Et puisque je vous entretiens de listes de positions géonomiques, je ne veux point laisser en oubli le catalogue de cent soixante-deux déterminations pour divers points de l'empire chinois, inséré au Nouveau journal asiatique, et extrait par M. Neumann, de Munich, de la des-

cription officielle de la Chine, publiée en 1818 à Pékin.

Le *Nautical Magazine* de Londres (dont les *Annales maritimes* reproduisent, par les soins de M. Daussy, les indications les plus utiles), et le *Kritischer Wegweiser* de Berlin, enregistrent avec un louable empressement les acquisitions journalières de la géographie sous cet important rapport.

Ces positions, que l'astronomie fournit à la géographie descriptive, sont inséparables des dénominations indicatives des lieux d'observation; et l'exactitude, qui fait le mérite des déterminations géonomiques n'est pas moins indispensable dans la fixation de ces dénominations locales: le secours de la philologie, mais d'une philologie toute spéciale, est ici nécessaire, et par malheur trop rarement invoqué. La géographie s'est toutefois enrichie cette année de quelques travaux particuliers de cette nature; le plus considérable est celui que M. Firmin Caballero vous a adressé de Madrid, sur la nomenclature géographique de l'Espagne; les *Transactions* de la Société philosophique de Philadelphie vous en offrent un second, fort curieux, publié au nom de l'auteur (feu M. John Heckewelder), par notre correspondant M. Duponceau, et ayant pour sujet les noms géographiques imposés par les aborigènes Lenni-Lennape et Delaware, aux rivières, ruisseaux, et lieux remarquables, dans les états actuels de Pensylvanie, New-Jersey, Maryland et Virginie; vous en avez un troisième dans un mémoire du savant Akerblad sur les noms coptes de quelques villes et villages de l'Egypte, publié dans le Journal de la Société asiatique de Paris par les soins de M. de Sacy. Enfin les feuilles éditées de la nouvelle carte de France rédigée au Dépôt de la guerre, ont fourni à M. Guérard l'occasion d'émettre, sur la nomenclature des lieux qui y sont

portés, des observations critiques pleines de justesse et d'intérêt; hâtons-nous d'ajouter que le Dépôt de la guerre les a accueillies et en a profité.

Nous arrivons ainsi, de proche en proche, à une considération plus immédiate du sol. La géologie, devenue l'objet spécial des travaux de plusieurs sociétés savantes, a acquis une sorte de vogue, qui lui ménage sans doute de rapides progrès. Sans demeurer étranger aux théories aventureuses au moyen desquelles le géologue cherche hâtivement à s'expliquer des faits encore incomplètement observés, le géographe doit surtout considérer la partie descriptive et fondamentale de cette science, la géognosie; les descriptions locales qu'elle produit se multiplient chaque jour davantage: je n'ai pas la prétention de vous en faire ici, messieurs, une énumération qui a fourni à notre confrère M. Ami Boué, vice-président de la Société de Géologie de Paris, la matière d'un gros volume, auquel je me borne à vous renvoyer. Les résultats ainsi obtenus se traduisent fréquemment en cartes spéciales, sur lesquelles un système uniforme d'enluminure, adopté par les géologues français et anglais, dénote la nature des terrains à découvert; M. Léopold de Buch a proposé, en Allemagne, un nouveau choix des teintes applicables aux diverses formations, et il a donné une carte géognostique de l'Allemagne enluminée d'après sa méthode. M. de Humboldt a, de son côté, adopté, pour la désignation des roches dans les coupes géognostiques, un système de signes symboliques, qu'il a employés sur une carte particulière de la vallée de Mexico.

Avant de quitter le domaine de la géologie, j'ai à vous signaler la nouvelle *Théorie des Volcans* du comte de Bylandt; le résumé analytique qu'il nous a fait par-

venir de l'ouvrage où il a consigné le fruit de ses méditations et d'une étude assidue sur le terrain, ne peut que nous faire désirer les développemens et les justifications qu'il nous annonce avoir renfermés dans son livre.

Quant à la distribution géographique des végétaux, les Flores spéciales offrent de véritables chorographies botaniques, lorsqu'elles notent avec soin l'habitat des plantes, et surtout le degré de fréquence des individus de chaque espèce; la Flore de Sénégal, de MM. Guillemain, Perrottet et Richard, est une acquisition intéressante sous ce rapport, et le deviendra davantage encore par les considérations générales dans lesquelles M. Guillemain se propose de résumer les faits particuliers dont l'ensemble détermine le caractère constitutif de la végétation du pays.

L'emploi de cartes phytographiques n'a point encore été adopté pour ces travaux de détail, pour lesquels elles seraient si utiles, en même temps qu'elles en retireraient un notable perfectionnement; il est vivement à désirer que l'exemple des géologues soit suivi à cet égard par les botanistes. Quant à des cartes générales des zones de végétation du globe, ou de ses grandes divisions, l'usage en est plus répandu; et le baron de Canstein nous a récemment adressé de Berlin, avec un texte explicatif, une mappemonde partagée en zones et climats corrélatifs à la distribution des plantes les plus utiles, non-seulement dans le sens des latitudes, mais encore dans celui des altitudes, au moyen de deux profils qui encadrent le limbe extérieur des deux hémisphères.

Ce que j'ai dit des Flores s'applique aux Faunes locales; peu de travaux généraux ont été faits sur la dis-

tribution géographique des animaux à la surface du globe : ils semblent en effet appartenir moins étroitement au sol qu'ils parcourent , et peut-être d'ailleurs la connaissance plus généralement répandue de leur habitat a-t-elle moins fait sentir le besoin d'en dresser des tableaux mnémoniques : sous ce dernier rapport , l'entomologie , où les genres sont si nombreux , fait exception : aussi s'est-on occupé davantage de leur classement géographique , et divers mémoires ont été publiés en Angleterre et en Allemagne , sur ce sujet. On annonce toutefois un travail d'ensemble du docteur Swainson , sur la géographie des animaux.

Après avoir ainsi passé en revue les élémens divers que fournissent à la géographie les différentes sciences qui se lient à elle d'une manière si intime , ce sont ses œuvres spéciales dont nous allons feuilleter , en courant , le catalogue varié.

Parmi les traités généraux , celui de Malte-Brun , revu par notre confrère M. Huot , a livré en dernier lieu le tome x contenant l'Afrique ; et M. Ritter a donné un troisième volume de son *Erdkunde* , complétant la description de l'Asie orientale. La renommée de ces deux beaux ouvrages est européenne , et ma faible voix n'y peut rien ajouter ; qu'il me soit permis du moins d'émettre le vœu qu'une version fidèle nationalise chez nous l'œuvre du géographe allemand.

D'autres noms plus modestes viennent s'inscrire après ces grandes célébrités ; M. Noellat de Dijon , M. Berthet , professeur à Saint-Dizier , vous ont adressé des traités de géographie rédigés dans un louable but d'amélioration dans l'enseignement vulgaire.

Avec les traités généraux , les atlas généraux : une nouvelle édition de celui de MM. Lapie père et fils

se prépare en ce moment pour suppléer à l'épuisement de la première; à côté de ce grand et beau recueil, il vous en a été présenté un de dimensions et d'aspect bien modestes, publié par M. Ambroise Tardieu; ce cahier si mince a pourtant un degré d'importance qui lui mérite votre faveur: c'est qu'il est destiné à populariser la connaissance des configurations géographiques avouées par la science, en se produisant à un prix d'une modicité presque incroyable.

M. Benoît, ingénieur-mécanicien à Troyes, a cherché, à son tour, à rendre l'usage des globes de grandes dimensions accessibles aux moindres établissemens d'instruction élémentaire, et il y a réussi en construisant, à très bon marché, en papier-parchemin, des globes aérophyses de quatre pieds de diamètre: il est à regretter qu'il n'y ait pas appliqué de meilleures délinéations.

De son côté, la presse n'avait à aucune époque déployé tant d'activité à répandre des publications mises par leur bas prix à la portée des lecteurs de toutes les classes, et rédigées néanmoins avec un soin réservé d'ordinaire à des ouvrages moins accessibles; c'est un grand mouvement de diffusion de lumières dont l'Angleterre nous a donné l'exemple et que nous suivons avec ardeur.

La géographie ne pouvait manquer d'obtenir une place distinguée dans de telles entreprises: elle a, en Angleterre, une encyclopédie spéciale, rédigée par M. Hugh Murray et les professeurs Wallace, Jameson, Hooker et Swainson: de tels noms suffisent à la fortune du livre. En France la géographie a inspiré l'*Univers pittoresque*, où MM. Champollion, Delamalle, de Larenaudière, Bory de Saint-Vincent, Jouannin, Golbéry, Rozet, comptent parmi les rédacteurs; le *Voyage pittoresque autour*

du monde n'a pas besoin d'autre garantie que le nom de M. D'Urville.

La géographie n'est pas l'objet exclusif , mais elle est une des parties les plus développées de l'*Encyclopédie pittoresque*, dont le premier volume, terminé , vient de vous être adressé par MM. Leroux et Reynaud , qui en dirigent la publication.

C'est presque dans la même classe, tant le prix en est borné, qu'il y aurait lieu de comprendre la *Bibliothèque universelle des voyages*, publiée par M. Albert-Montémont avec une rapidité peu commune, une incroyable activité : vingt-et-un volumes ont successivement fait passer sous vos yeux les relations abrégées des voyages autour du monde, jusqu'aux plus récentes circumnavigations ; et une seconde série, consacrée à l'Afrique , a déjà mis en vos mains cinq autres volumes.

A côté de cette rapide émission de livraisons successives, nous avons au contraire à déplorer l'interruption prolongée de la collection à laquelle M. Walckenaer donnait son nom et ses soins. Ayons espoir que ce monument élevé à la géographie ne demeurera pas inachevé, et que notre savant confrère sera appelé à en poser les dernières assises comme il en a posé les premières.

De l'histoire des voyages à la géographie historique, il n'y a qu'un pas : celle-ci n'est-elle point en effet le résumé des voyages et des relations descriptives des anciens temps ? M. Roux de Rochelle a souvent capté votre attention par des lectures ayant pour sujet la géographie ancienne de l'Occident. M. Ansart vous a présenté, de concert avec M. Lebas, son collaborateur, les premières livraisons d'un atlas historique de l'Europe , traduit de celui de Kruse, mais révisé par les édi-

teurs français; tout en accordant à ce travail la juste estime qu'il mérite, vous n'avez point mis en oubli celui que M. Denaix a déjà publié pour le même objet.

M. Alexandre Barbié du Bocage, qu'une santé gravement altérée éloigne encore une fois de nos réunions et de sa chaire de géographie à la Sorbonne, nous a donné un dictionnaire peu volumineux, mais clair et substantiel, de la géographie biblique telle qu'elle est généralement admise; M. Ch. Tilstone Beke en a entrepris au contraire, dans les *Origines biblicæ* dont il nous a adressé le premier volume, une refonte complète basée sur l'unique considération du texte sacré: aussi son livre est-il empreint d'un caractère de nouveauté fort remarquable, dont le principe fondamental est que les peuples dénombrés au x^e chapitre de la Genèse, n'y sont point généalogiquement disposés d'après l'ordre de primogéniture, mais qu'ils y sont géographiquement rangés dans leur ordre de contiguïté successive d'est en ouest; principe fécond en conséquences inattendues, qui changent complètement la physionomie de la mapemonde mosaïque.

Je ne veux pas quitter le champ de la géographie ancienne sans vous parler du grand travail que notre confrère, le colonel Lapie, prépare depuis plus de six années, et qui a pour objet la construction graphique des périples et itinéraires que nous ont laissés les anciens. Une grande carte en neuf feuilles, comprenant l'empire romain avec l'Asie jusqu'au Gange, accompagnera une nouvelle édition de ces routiers, dont l'impression s'achève sous les yeux de MM. de Fortia, Hase et Guérard; M. Lapie espère que le tout pourra vous être présenté dans un délai peu éloigné.

Une publication qui doit exciter votre intérêt au

même titre, est celle qu'a entreprise, en Allemagne, M. Sickler, d'un *Corpus geographorum græcorum et latinorum qui supersunt omnium*.

Revenons maintenant à l'époque actuelle, et voyageant à notre tour de continent en continent, recueillons, dans notre marche hâtive, les lumières nouvelles que la géographie a obtenues cette année sur chacun d'eux.

Ils sont respectivement constitués dans des conditions tellement individuelles et mutuellement exclusives, que l'intérêt qui s'attache de leur exploration, affecte, pour chacun, un caractère tout particulier.

Notre Europe, jeune et forte de civilisation, se connaît trop bien elle-même pour vouloir être étudiée à la légère; tout ce qui, loin d'elle, pourrait passer pour étude approfondie du sol et de ses habitans, ne serait chez elle que médiocre et superficielle étude; ce n'est point à une géodésie expéditive qu'elle peut demander le relèvement de ses territoires, ni à l'hydrographie sous voiles le tracé de ses côtes, ni à des évaluations approximatives la statistique de ses forces, de ses besoins, de ses ressources: ce sont des opérations rigoureuses, des travaux consciencieux, qu'elle exige, et dès-lors chaque branche d'étude s'individualise pour s'attacher à une monographie exclusive: c'est ainsi que s'exécutent des cartes topographiques telles que la carte de France du Dépôt de la guerre, des cartes hydrographiques telles que les côtes de France du Dépôt de la marine, et des milliers de statistiques spéciales par départemens territoriaux ou par matières. Il est évidemment impossible d'entrer ici dans la moindre énumération de tant de publications accumulées, et je ne tenterai même pas de vous faire la récapitulation de celles qui sont venues prendre place dans vos collections: qu'il me suffise de

rappeler que le Dépôt de la guerre a , par une récente émission, porté à vingt-quatre le nombre des feuilles édités de la carte de France; qu'il a publié la carte de Morée due aux travaux géodésiques de nos ingénieurs géographes MM. Peytier, Boblaye et Servier, dont l'œuvre se poursuit, pour le reste de la Grèce, sous les ordres du premier d'entre eux, notre collègue M. Peytier; et que le Dépôt de la marine, qui a terminé nos côtes occidentales, s'occupe maintenant de relever les côtes de la Manche, dont la triangulation est confiée à M. Bégat. Parmi les statistiques départementales, je n'excepterai d'une prétermission absolue que le livre de M. de La-doucette sur les Hautes-Alpes, que vous avez jugé d'une manière si favorable.

Quant à l'étranger, je ne saurais me dispenser d'une mention honorable en faveur de M. Vandermaelen, à raison des nouveaux volumes qu'il nous a envoyés de son *Dictionnaire géographique de la Belgique* et qui comprennent les provinces de Hainaut, d'Anvers et de la Flandre orientale, sans parler de divers autres documens statistiques pleins d'intérêt; le comte Serristori nous a adressé de Florence un *Saggio statistico dell' Italia*, auquel il a successivement ajouté deux supplémens; et M. Graaberg de Hemsoe nous a fait tout récemment parvenir de son côté un écrit *Dell' attuale condizione della scienza statistica in Italia, e di alcune opere statistiche novellamente pubblicate*; j'aurais à indiquer encore divers ouvrages sur les états autrichiens qui nous ont été transmis de Leipzig par M. Gross-Hoffinger, un tableau statistique de la monarchie russe que M. Schnitzler a mis sous presse à Paris, un nouveau *Gazetteer of England and Wales* qui vient de paraître à Londres; mais le temps me manque pour m'abandonner à une telle énumération

Alger est à nous, et à nos portes : c'est donc par là que je dois naturellement commencer mon tour d'Afrique : MM. Bérard et Dortet de Tessan ont achevé cette année le relèvement complet des côtes de la Régence, et s'occupent de rédiger les résultats de leurs travaux. Nos officiers d'état-major, auxquels nous devons le plan de la ville et des environs d'Alger, ont fait quelques nouvelles explorations dans la plaine de Métygjah, et prennent soin de recueillir des renseignemens sur l'intérieur; M. Tatareau avait dressé, pendant son séjour à Oran, une carte de cette province, qui nous donne la mesure de ce qu'on peut attendre du zèle de cet officier pour l'éclaircissement de la géographie, si obscure encore, de la province d'Alger, où il est maintenant employé. MM. Levret et de Maligny sont restés dans celle d'Oran, que nos rapports pacifiques avec Abd-el-Qâder leur permettent de sillonner de leurs propres lignes de route. Dans celle de Bone, MM. Delcambe, Franconnière et de Presbois étendent leurs explorations autour du chef-lieu, et ont dernièrement levé le plan de Bougie et de ses environs; les renseignemens qu'ils ont recueillis sur les routes de l'intérieur n'ont point jusqu'ici été poussés au-delà de Constantine. C'est à l'aide des documens envoyés par tous ces officiers, et qui m'ont été libéralement communiqués par le Dépôt de la guerre, que j'ai tenté d'esquisser un nouveau canevas géodésique d'une partie de l'Afrique septentrionale, en y puisant les élémens des corrections applicables au tracé de Shaw.

Dans cette révision critique se trouvent compris, d'une part l'état de Tunis, pour lequel M. de Falbe nous a offert son beau travail sur Carthage et la contrée voisine, d'autre part l'empire de Marok, sur lequel notre zélé correspondant M. Graaberg de Hemsoe a tout ré-

cemment publié un *Specchio storico e statistico* plein d'intérêt, et accompagné d'une carte d'une exécution soignée, où l'on peut regretter seulement que l'érudition de l'auteur n'ait pas toujours été domptée par une critique plus rigoureuse.

Sur la côte occidentale, la Société américaine de colonisation de l'état de Maryland a jeté, au cap des Palmes, les fondemens d'un nouvel établissement analogue à celui de Libéria : c'est encore une porte ouverte à l'exploration géographique d'une contrée dont on connaît à peine une étroite lisière le long du rivage.

L'expédition du Niger, qui faisait concevoir une si flatteuse espérance de voir enfin établie une grande route, conduisant jusque dans le cœur de cette compacte Afrique, si obstinément fermée à notre avide curiosité ; cette expédition, grosse de tant d'avenir, n'a pu braver à-la-fois l'ardeur d'un climat inexorable et la perfidie de peuples inhospitaliers : vainqueur du climat qui avait moissonné ses compagnons, Richard Lander est tombé sous les coups des aborigènes. Mais son voyage n'est pas demeuré sans profit pour la science, bien que les résultats n'en aient pas été publiés : Lander s'était avancé dans son bateau de fer, avec le lieutenant William Allen jusqu'à Rabbah ; ils étaient entrés aussi dans le Tchaddah, et l'avaient remonté jusqu'à une distance de 150 milles, par un lit fréquemment obstrué d'îles ; les assertions précises et répétées des indigènes ne laissaient aucun doute sur sa communication avec le lac Tchâd, et de ces excursions, le lieutenant Allen a rapporté des observations qui sans doute recevront une publicité prochaine. Au surplus, la voie est ouverte, et l'intérêt mercantile ne renoncera pas à la tenter de nouveau ; pendant que des contrariétés de plus d'un genre

préludaient à la fatale issue de l'expédition organisée par la compagnie de Liverpool, une autre compagnie se formait à Glasgow, dans le but d'organiser une seconde expédition ; et depuis la mort de Landier, le colonel Nicholls, parti de Fernan-do-Po, est entré dans le Niger, afin de s'enquérir par lui-même des circonstances et des causes de la mort du voyageur, et d'établir sur des bases solides des relations commerciales avec les naturels.

Dans l'Afrique australe, les explorations des missionnaires, des naturalistes, des marchands, étendent de plus en plus nos connaissances sur les régions intérieures ; les missionnaires français Arbousset et Cazalis ont récemment pénétré chez les Bassoutos, peuplade jusqu'alors ignorée, entre les Korannas et les Zoulas ; et le missionnaire Lemue vient de faire parvenir en France une carte, qui sera prochainement publiée, des pays qu'il a lui-même visités, ou sur lesquels il a obtenu des renseignemens positifs, tant de la part de ses compagnons d'apostolat, que des marchands Hume et Mellon, qui ont parcouru une ligne assez avancée au nord-est. Une expédition scientifique, dirigée par M. Smith, est partie du Cap pour effectuer une reconnaissance plus exacte des mêmes pays.

La Société géographique de Londres a conçu le projet d'une exploration qui, prenant son point de départ à la baie Dalagoa, s'avancerait à l'ouest pour lier à la côte les relèvemens faits par les missionnaires, et se porterait ensuite vers le Zambèze, peut-être jusqu'à ses sources, pour redescendre ensuite aux établissemens portugais ; c'est le capitaine Alexander, déjà connu par de nombreux voyages, qui est chargé de conduire cette nouvelle expédition. Un intéressant mémoire de

M. Cooley, sur les tribus kafres qui habitent les hautes terres aux environs de la baie Dalagoa, a été inséré par extrait dans le *journal* de la même Société, qui a pareillement publié une brève esquisse de Monbase et de la contrée environnante, par le lieutenant de vaisseau Emery. M. Xavier Botelho nous a envoyé de Lisbonne un résumé destiné à servir d'introduction à un mémoire statistique sur les domaines portugais de l'Afrique orientale : cet aperçu fait desirer le reste de l'ouvrage.

On ne peut qu'attendre, avec une impatience proportionnée au mérite reconnu du voyageur, la relation du séjour que M. Edouard Rüppel a fait en dernier lieu en Abyssinie. Le missionnaire Gobat a récemment publié le journal de sa résidence de trois années dans ce pays.

Quant au bassin du Bahhr Abyadh, l'exploration qu'en avait projetée M. Adolphe Linant, se trouve encore ajournée à raison des fonctions qui lui sont départies par le pacha d'Egypte pour établir un barrage sur le Nil. Nous n'avons aucune nouvelle des tentatives de M. Henri Wilford, qui avait résolu de pénétrer par cette voie dans l'Afrique centrale.

L'Asie, plus accessible et moins meurtrière que l'Afrique, excite moins vivement l'ardeur des découvertes; aussi n'ai-je point à vous donner ici la nouvelle de grandes explorations effectuées ou en cours d'exécution dans l'intérieur de cet immense continent; car on ne saurait ranger dans cette catégorie la reconnaissance préparatoire de l'Euphrate, effectuée par M. Chesney, et qui va être recommencée par le même officier, en compagnie de notre correspondant M. Ainsworth; et nous ne connaissons point les résultats, d'une haute importance sans doute, que nous rapporte de Syrie notre collègue M. Callier, après quatre années d'investigations. Je n'ai donc pro-

prement à vous signaler que quelques publications, sur lesquelles la physionomie particulière des populations asiatiques jette un tout autre genre d'intérêt que celui qui s'attache aux relations des aventureuses expéditions de découvertes. Nous devons à M. Eyriès une traduction du voyage de Burckhardt en Arabie; nous lui devons bientôt celle du beau voyage de M. Alexandre Burnes en Boukharie, dont les résultats vous furent annoncés l'année dernière par mon prédécesseur, et qui a valu à son auteur le prix royal annuel de la Société géographique de Londres.

La publicité donnée à la correspondance privée de Victor Jacquemont nous a mis à portée de mieux apprécier le mérite si original et si vrai du voyageur français; les papiers et collections qu'il a laissées constituent sans doute les matériaux d'un magnifique ouvrage; mais ces matériaux ne sont point encore parvenus en France, et peut-être s'écoulera-t-il long-temps avant que nous puissions jouir du fruit de ses recherches.

Je ne veux point ajouter à ces indications une vaine liste des nombreuses publications de voyages en Asie dont les presses anglaises alimentent le public de Londres; ce n'est pas qu'elles manquent d'intérêt, soit qu'avec John Madox nous eussions à parcourir la Palestine et la Syrie, avec Arundell l'Asie-Mineure, avec Smith et Dwight l'Arménie, avec sir Henry Brydges la Perse, ou qu'avec le lieutenant Conolly nous allussions par terre d'Europe dans l'Inde, à travers la Perse et l'Afghanistan; mais j'occupe votre attention depuis trop long-temps pour qu'il me soit permis de la fatiguer encore par une récapitulation trop scrupuleuse de ces *tours* qui n'ajoutent guère aux conquêtes de la science.

Je ne saurais toutefois omettre quelques documens

spéciaux relatifs aux régions les moins connues de la Haute-Asie; tels que la *Breve notizia del regno del Thibet* du frère Orazio della Penna de Billi, remontant à l'armée 1730, et qui a été tout récemment publiée dans le Nouveau journal asiatique; la relation d'un voyage du Népal au Tibet, par le kaschmyro-tubétain Amyr, insérée par M. Hodgson au xvii^e volume des *Asiatic researches*; et l'itinéraire de Si-Outhaïa à Xaï-Nât, qui nous a été envoyé de Siam par M. Pallegoix.

Si de l'Asie je passe dans l'Australie, je ne trouve guère non plus rien qui mérite une mention spéciale, depuis les explorations du capitaine Sturt, qui vous ont été signalées, dès l'année dernière, d'après la notice de M. Allan Cunningham, et dont la relation originale a été publiée ultérieurement; je me contenterai d'indiquer le livre nouvellement publié à Londres par M. Lang, et contenant un aperçu de l'origine et des migrations de la nation polynésienne.

Ici viennent se classer les grandes navigations de Fanning, de Chromtschenko et de Henri Forster, qu'il me suffit de vous nommer.

J'aborde l'Amérique du sud, et là du moins je rencontre les traces non encore déflorées d'un voyage digne de tout votre intérêt, et dont les résultats vont doter la science de riches et solides conquêtes : parti de France au milieu de l'année 1825, M. d'Orbigny est allé passer huit années à étudier, comme naturaliste voyageur, l'Amérique méridionale, désignée à ses investigations par les professeurs du Muséum; ses recherches et ses travaux se renferment dans deux cercles distincts d'exploration : l'un comprenant, avec l'Uruguay, les provinces argentines de Entre-Rios, Corrientes et Buenos-Ayres, et les pampas de la Patagonie contigües à

celles de Buenos-Ayres ; l'autre correspondant à la république de Bolivia. Dans la première de ces deux régions, l'actif voyageur avait soigneusement recueilli tous les élémens d'une description complète sous le rapport des sciences naturelles, de l'ethnographie, de la linguistique ; le tracé géodésique était seul incomplet ; mais M. d'Orbigny a été aidé en cette partie par l'amitié de M. Parchappe, qu'il rencontra à Corrientes, et qui lui a donné ses propres relèvemens. Sur le second théâtre de ses investigations, M. d'Orbigny s'est exclusivement suffi à lui-même, et sans parler des matériaux de toute espèce qu'il a collectés avec discernement, il rapporte des levés itinéraires assez nombreux pour former un réseau géodésique à mailles serrées, auquel les observations de M. Pentland viennent heureusement fournir des repères ; en sorte que même à ne tenir compte que de son deuxième voyage, M. d'Orbigny aura doté la géographie, pour une région non moins étendue que l'Espagne, de tous les élémens d'une carte topographique non moins satisfaisante que celle que par des moyens semblables le célèbre Lopez a dressée de l'Espagne elle-même. Bien plus, une sorte d'instinct géographique semble avoir constamment présidé à la notation de toutes les observations qu'il a faites dans le domaine des sciences connexes, de manière à ce qu'elles puissent, en quelque sorte, se traduire en cartes géognostiques, phytographiques, zoologiques, ethnographiques. Ce n'est pas sans quelque orgueil, messieurs, que vous enregistrez dans vos souvenirs les titres géographiques de M. d'Orbigny ; si la France est peu féconde en publications de voyages ; du moins les voyageurs qu'elle produit peuvent-ils être inscrits parmi ceux du premier ordre.

C'est encore dans l'Amérique du sud que M. Leprieur, et M. Adam de Bauve, son précurseur puis son compagnon, ont fait des tentatives d'exploration qui vous ont donné l'espoir d'obtenir, d'une nouvelle expédition de reconnaissance, un tracé général des parties inconnues de la Guiane française; vous avez regretté de ne pouvoir mettre à profit, dans le même but, les offres de service qui vous sont venues jusque du fond de la Hongrie, de la part de M. Jablonszki, d'Oppova. M. Hillhouse, de Démérarv, a, de son côté, reconnu, dans une assez grande étendue, le cours du Masarouni, affluent principal de l'Essequibo; la Société géographique de Londres a résolu d'encourager une exploration de la Guiane britannique, assez étendue pour en rattacher les déterminations, d'une part à celles de M. de Humboldt, de l'autre à celles de nos voyageurs.

Je ne saurais oublier ici les belles cartes de l'Amérique méridionale et du Mexique, œuvres posthumes de notre ancien collègue Brué, récemment publiées par sa veuve.

Pour l'Amérique du nord, outre les lettres de Henri Tudor, sur le Mexique, les États-Unis, et les colonies anglaises voisines, j'aurais à vous rappeler quelques documens particuliers, tels que l'itinéraire suivi par une caravanne qui est allée du Mexique dans la Haute-Californie, envoyé, de Mexico par M. Cochelet; la notice sur les monts Cotocton, envoyée de Philadelphie par M. Raffinesque; et d'autres pièces analogues. Mais un intérêt bien plus pressant nous entraîne aux terres arctiques: là, pendant trois années consécutives, notre attention, notre sollicitude, persista, pleine encore d'espérance, à errer sur les traces disparues du capitaine

Ross, dont le retour est venu combler tant de vœux fervens. Ah! de nouvelles sollicitudes, non moins vives, non moins persévérantes, s'égarent aussi sur les traces perdues de la *Lilloise*, qui après être allée imposer, au sud du cap Barclay, les noms français de Bréauté, de Rigny, de Daussy, de Pouyer, à quatre îles nouvelles de la côte orientale du Groënland, paraît s'être obstinée à poursuivre de plus importantes découvertes; et les vœux de retour qui appelaient Ross se tournent aujourd'hui vers Blosseville, retenu peut-être comme lui dans les glaces, et qui nous reviendra sans doute non moins heureusement : en vain une première tentative de recherches a échoué; que l'espoir ne faiblisse point, que les tentatives se renouvellent plus ingénieusement combinées! La persévérante Angleterre expédiait Back trois ans encore après la disparition de Ross : resterions-nous en arrière d'un si louable exemple?

Le nom de Ross vient se replacer sous ma plume pour être proclamé de nouveau dans ce rappel accoutumé des prix que vous avez décernés dans l'année; c'est aux rudes travaux, fructueux pour la science, qu'il a accomplis dans cette mémorable expédition, que vous avez conféré votre grande médaille annuelle; vous avez en même temps décerné une mention très honorable au capitaine Biscoe, dont les navigations aux terres australes vous avaient si vivement intéressés. Vous n'avez eu à couronner qu'un troisième lauréat, M. Jodot, qui a reçu, pour son nivellement de la Vesle, une des médailles spécialement destinées à encourager les travaux de ce genre.

Le programme du nouveau concours que vous avez ouvert n'offre pas moins de vingt prix, d'une valeur totale d'environ dix-huit mille francs : peu de chiffres

suffisent ainsi à résumer les encouragemens nombreux que vous êtes heureux de distribuer dans l'intérêt des progrès géographiques; vos efforts n'ont pas été vains jusqu'à ce jour, et leur efficacité passée vous garantit leur succès à venir.

Ces prix ne sont pas le seul stimulant dont vous flattez la noble ambition des concurrens que vous appelez : une place est réservée, dans le recueil de vos Mémoires, aux travaux qui sont jugés dignes de cette nouvelle distinction : c'est ainsi qu'un volume tout entier a été consacré à l'orographie de l'Europe de M. Bruguière, et que d'autres mémoires couronnés sont destinés à une insertion prochaine.

Quelques difficultés avaient entravé l'impression simultanée des deux volumes qui sont en préparation, et dont l'un contiendra l'œuvre géographique de l'Edrysty, l'autre une collection de miscellanées. L'impression de l'Edrysty a été recommencée à l'Imprimerie royale, où elle se poursuit avec régularité, et vous avez sous les yeux des épreuves du *fac simile* des trois premières cartes; M. Amédée Jaubert vient de son côté d'achever la traduction du troisième climat. Le volume ouvert aux miscellanées ne contenait naguère encore qu'une seule pièce, imprimée depuis plusieurs années : c'est le voyage du frère Jourdain de Séverac dans quelques-unes des contrées visitées par Marco Polo; vous y avez ajouté cette année la relation originale d'un voyage fait, en 1774, à l'île de Taïti, par le commandant d'un paquebot qui naviguait de conserve avec la frégate l'*Aguila*, sous les ordres de Domingo de Bonechea, le découvreur de cette île; à la suite de cette relation ont été imprimés les vocabulaires recueillis en Egypte par M. Koenig; ces pièces composent le demi-volume dont un premier

exemplaire est en ce moment devant vous. L'autre demi-volume sera consacré à une édition, soigneusement collationnée sur les manuscrits, de la relation originale du voyage de Rubruquis, en Tartarie, par ordre de saint Louis; des traductions anglaises et françaises en existaient depuis long-temps; le texte original, resté inédit, en a été retrouvé, par M. Francisque Michel dans les bibliothèques de Londres et de Cambridge; une copie exacte, préparée par ses soins et ceux de M. Thomas Wright, nous est récemment parvenue; l'impression en va être immédiatement commencée, et le volume entier sera probablement terminé dans un bref délai.

Il me reste à parler d'une autre publication, celle de notre Bulletin, dont l'apparition périodique vient chaque mois raffermir le lien de confraternité qui unit tous les membres de notre association. Quelques efforts ont été tentés pour en améliorer la composition et le rendre plus substantiel; une première série de volumes a été close avec le tome vingtième, et une nouvelle série s'est ouverte avec l'année courante; les cartes qui y sont jointes me donnent occasion de vous rappeler le désintéressement avec lequel M. Ambroise Tardieu et M. Selves ont mis à la disposition de la Société leurs ateliers de gravure et de lithographie. Le vœu constant du comité auquel est remis le soin de publier ces cahiers mensuels a été de leur procurer le plus haut degré possible d'intérêt géographique; mais il ne saurait se flatter d'être encore parvenu à remplir toutes les conditions de perfectionnement qu'il est dans notre desir de lui voir atteindre.

Il m'est enfin permis de clore ici le compte-rendu que je vous devais de nos travaux de l'année; trop heureux, messieurs, si dans l'accomplissement de ce devoir,

une lecture si longue, et pourtant si avare de développemens, n'a point fatigué l'attention que votre bienveillance daignait m'accorder.

CONSIDÉRATIONS NOUVELLES

SUR LES ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES ET SUR L'EXPRESSION
DES CARTES,

Par M. le lieutenant-colonel DENAIX.

Messieurs,

Vous m'avez fait l'honneur de me nommer votre secrétaire. Cette faveur a pour moi d'autant plus de prix que je la dois moins à la part que j'ai prise à vos travaux qu'à mes publications, puisqu'en me retenant dans le cercle étroit des connaissances élémentaires du domaine de l'enseignement, elles ne me permettent pas de vous suivre dans les hautes directions sur lesquelles se porte votre attention.

Par ce fait, par l'adhésion que vous avez donnée aux jugemens favorables émis sur mes premiers essais, circonstances qui prouvent que vous ne négligez aucune occasion de donner des témoignages d'intérêt à tout ce qui peut exercer une influence utile sur les progrès de la géographie, il m'est permis d'espérer que je triompherai des entraves que m'opposent les errements de la routine.

Déjà des instituteurs engagent leurs élèves dans les voies nouvelles tracées par mes études; déjà toutes les personnes douées d'un esprit éclairé et de connaissances positives recherchent, dans l'expression physique des cartes, les lignes hydrogées par lesquelles se dé-

finissent les plans de revêtement du polyèdre terrestre. Loin de redouter, à ce sujet, la lutte que d'autres manières de voir peuvent engager, je crois utile de la provoquer. Je vais, dans ce dessein, avoir l'honneur de vous entretenir un moment des vues particulières dans lesquelles je poursuis mes travaux.

L'étude de la géographie, par son immense étendue, par la variété des objets qu'elle embrasse, est, sans contredit, de toutes les connaissances classiques celle qui trouve le plus souvent son application dans le monde. Aussi s'en occupe-t-on dès que l'on est en état de s'adonner à des lectures dont il importe de conserver le souvenir.

Considérée généralement comme une science de mots, on cherche, comme pour les langues, objets de nos premiers soins, à en fixer la nomenclature dans la mémoire, en en faisant soit un jeu, soit un exercice pratique présenté avec plus ou moins d'attrait.

Toutes ces méthodes, purement élémentaires, conviennent à des élèves trop jeunes encore pour mieux apprendre à l'aide du raisonnement. La facilité qu'en général elles présentent, fait qu'on les adopte avec empressement, et que promptement aussi on les délaisse, les hautes études portant bientôt à négliger celles qu'on ne regarde plus que comme un exercice de mémoire.

Dans cet état de choses, on entre en général dans le monde sans savoir la géographie. On y éprouve bientôt le besoin de réparer, par des lectures, l'insuffisance des notions élémentaires. On a recours alors aux méthodes à l'usage des gens du monde ; mais le peu de fruit qu'on en retire, tant à raison des élémens variables sur lesquels se règle l'ordonnance des matières, qu'à cause de l'exubérance des détails dans la foule desquels se perd l'enchaînement des circonstances physiques principales,

fait enfin préférer les dictionnaires. Ceux-ci ne sont pour l'enseignement que des oracles, dont les réponses sans liaisons, sans rapprochemens utiles, s'effacent du souvenir comme la pensée éventuelle qui conduit à les consulter.

Les traités que nous possédons jusqu'à présent ne sont donc pas des ouvrages véritablement classiques. Celui qui, à juste titre, tient le premier rang, est le précis du célèbre Malte-Brun. Après avoir travaillé avec Mentelle, à une grande géographie en seize volumes, il sentit que ce vaste répertoire était plutôt un livre de bibliothèque qu'une méthode d'enseignement. Il reprit alors tous ces matériaux, les élabora, et sema son récit de tableaux synoptiques, d'élégantes descriptions qui groupèrent, pour la première fois, des aperçus physiques, politiques et statistiques, présentés jusqu'alors sans ordre et sans discussion. Ces innovations, et la verve féconde d'une érudition peu commune, assurèrent le succès du nouvel ouvrage.

M. Balbi, l'ami et parfois le collaborateur du savant Malte-Brun, s'est, après lui, attaché à réunir en un abrégé toutes les connaissances qui, à son avis, sont du domaine de l'enseignement. Cet ouvrage, véritable résumé encyclopédique des connaissances géographiques et statistiques, est, avec justice, fort accrédité; car, sous ce double rapport, il contient une foule de documens précieux que l'on chercherait vainement dans d'autres traités. Cet abrégé n'avait pas encore paru, que déjà, depuis plusieurs années, je me trouvais engagé dans des études géographiques demandées dans des vues militaires. A l'instar des auteurs qui ont abordé avant moi cette spécialité, j'ai dû commencer par la Géographie naturelle, celle qui décrit les formes du sol

sans aucune trace de végétation ou de vie animale, encore moins de lieux d'habitation humaine.

Ces études devaient naturellement commencer par la division du globe en bassins, divisions que Philippe Buache a le premier réduite en système; divisions qui ont été depuis reprises et développées d'abord par M. Lacroix de l'Institut, ensuite par M. le chevalier Allent, de manière à faire connaître les lois que suit la distribution des eaux à la surface du globe, et les relations qui subsistent entre les masses solides et liquides du sphéroïde terrestre.

Moi qui tiens à honneur de reconnaître pour maîtres en cette matière les Bourcet, les Darçon, les Andréossi, et plus particulièrement encore l'auteur du savant Essai sur les reconnaissances militaires, je ne réclame d'autre part dans cette voie de régénération des études géographiques, que celle d'avoir eu le courage de faire de grands sacrifices pour donner de la vie à des préceptes trop long-temps méconnus, ou regardés comme des théories inapplicables à un enseignement que l'on retient, par routine ou par paresse, dans les premiers errements tracés dans des vues étroites pour de faibles intelligences.

Présentement que ma voix a trouvé de l'écho dans cette enceinte, présentement que des noms justement célèbres protègent mes efforts, présentement que de jeunes élèves sont initiés avec succès au nouveau mode d'exposition dont ils apprécient de plus en plus les avantages, je dirai, en laissant à chacun le mérite de ses œuvres, qu'il manque entre les livres élémentaires proprement dits, ou les exercices de mémoire, et les ouvrages à l'usage des gens du monde ou les traités plus substantiels, une méthode présentant dans un ordre rationnel toutes les connaissances qui à raison de leur

importance effective , peuvent être considérées comme les points de repère auxquels doit s'arrêter un enseignement solide. C'est cette lacune, messieurs, que je me suis proposé de remplir.

Engagé dans des voies nouvelles, je ne pouvais de prime abord établir irrévocablement toutes les améliorations qui me semblaient nécessaires. De là j'ai hasardé mes premières pensées sous le titre d'Essais. Des objections trop faibles pour arrêter ma marche me donnant plus d'assurance, j'ai continué mes publications comme élémens progressifs d'un nouveau cours de géographie générale. Aujourd'hui que beaucoup d'instituteurs, qu'un grand nombre de personnes éclairées s'intéressent vivement à la poursuite de mon entreprise, je publierai incessamment, comme élémens de géographie rationnelle, la première partie du texte dans lequel se développera enfin la marche philosophique de mes études.

Messieurs, ma tâche est plus difficile et plus étendue qu'on ne pense. Je l'aurais déjà abandonnée sans la protection du gouvernement; car des leçons présentées presque entièrement sur des cartes et des tableaux d'une assez grande étendue, coûtent fort cher à établir, et par cette raison sont d'un difficile écoulement. En cette conjoncture, c'est aux personnes en position de favoriser les entreprises utiles, c'est aux amis des progrès, c'est aux associations philanthropiques à s'emparer des moyens de répandre avec libéralité les ouvrages propres à concourir à l'amélioration de l'enseignement.

Messieurs, livré comme je le suis à l'étude toute particulière de la configuration des superficies terrestres, étude qui, par ses considérations d'ensemble, m'a conduit à établir d'une manière positive les règles de l'analyse géo-

graphique naturelle, étude qui, renfermée dans de plus étroites limites, a révélé à de savans militaires, les préceptes répandus aujourd'hui dans toute l'Allemagne sous le nom particulier de *Théorie du terrain*. Je vous dirai avec toute la franchise qu'autorise une opinion qui n'est point hasardée, que les cartes aujourd'hui même les mieux accréditées, ne sont pas encore présentées avec l'expression caractéristique propre aux contrées dont elles offrent l'image. Il ne suffit pas au mérite d'un tableau que toutes les parties prises séparément en soient parfaitement et minutieusement exécutées, il faut encore que ces parties forment un ensemble bien coordonné, et que cet ensemble ne soit rien autre que celui qu'on apercevrait en se plaçant au point de vue du tableau. Ce qui est prescrit pour la représentation des objets vus dans des distances assez rapprochées, n'est-il pas rationnellement exigible pour des cartes dont en effet les détails doivent s'élaguer d'autant plus que la distance mentale entre le point d'observation et le plan de site est supposée plus grande? Ce n'est donc qu'abusivement que l'on s'évertue à modeler dans la chorographie et dans la topographie générale, une infinité de reliefs accessoires au milieu desquels se perdent les traces de la configuration générale. Cette observation a lieu non-seulement pour toute l'étendue d'une carte, mais même pour chacune de ses feuilles prise isolément, car dans chacune aussi, il y a des relations obligées entre le tout et ses dépendances.

Les comparaisons qui se font communément entre les sites que l'on connaît et ceux que l'on voit figurés, n'ont pas assez de portée pour que l'on puisse en inférer que la même harmonie a lieu dans tous les rapports que domine l'intelligence. L'unanimité des jugemens établis de

cette manière, ne prouve donc rien ni en faveur de l'œuvre apprécié, ni contre les protestations irréfragables de l'analyse; elle prouve seulement que d'habitude on ne juge des superficies terrestres que par abstractions, et que par suite de ces abstractions on regarde la variété infinie des formes du globe comme un dédale inextricable. De là on ne cherche pas du tout à se rendre raison de la liaison et de la dépendance absolue des différens plans d'une carte, persuadé que l'on est qu'on n'y parviendrait même pas en explorant le terrain dont elle offre le tableau. Et en effet les cartes ne sont ni ordonnées, ni massées suivant les lois hydrogèiques, par la raison péremptoire que ces lois n'ont encore été établies avec quelques développemens que dans mon analyse naturelle de l'Europe centrale, et que leur exposé n'est encore aux yeux de beaucoup de personnes qu'une méthode systématique qui ne mérite pas même d'être contestée. Cette méthode n'en jette pas moins des germes qui déjà commencent une ère nouvelle dans l'enseignement de la géographie et dans l'expression physique des cartes. Toutes les personnes sans prévention qui ont pris la peine de s'initier à ces progrès ne sont plus étonnées que de l'aveuglement dans lequel on persiste plutôt par préjugé que par motif de conviction.

Quel que soit le mode adopté pour exprimer le relief du terrain, deux grands préceptes doivent régler désormais l'ordonnance continue des plans de configuration d'une carte. Ces préceptes sont rapportés dans les termes suivans par M. Allent, dans son *Essai sur les connaissances militaires* :

« Les projections ou les tracés des cours d'eau sur les cartes générales sont des courbes arboriformes, dont la tige, les branches ou les rameaux pénètrent dans les

terres et dont les troncs sont unis par la ligne d'intersection de la mer et des côtes.

« Les crêtes du bassin ou les lignes du partage des eaux y sont projetées par d'autres courbes arboriformes dont la tige, les branches ou les rameaux, souvent anguleux, embrassent les ramifications des cours d'eau et dont les troncs sont unis par la chaîne centrale qui traverse tout le continent. »

Quand une fois à l'aide de ces lignes caractéristiques, on présentera dans leur valeur relative et dans leur dépendance réciproque tous les plans qui dessinent les formes effectives des superficies terrestres, les descriptions des montagnes et des eaux, jusqu'à présent rapportées à des circoncriptions soumises à de fréquentes vicissitudes, se rattacheront naturellement à des démembremens définis de l'entier dont elles constituent les parties. Alors tout sera lié dans la pensée, comme tout est lié dans la nature. Alors on sentira que si par des noms on peut indiquer les relations, les analogies que les cartes permettront dorénavant de saisir, il deviendra facile de décrire nettement et dans tous leurs rapports, des circonstances physiques qui antérieurement ne se présentaient que d'une manière confuse.

Ce n'est donc pas par entraînement à innover que j'ai hasardé une nomenclature analytique, les noms en usage pour déterminer les différentes parties d'un même massif de montagnes ne pouvant en aucune manière préciser la situation, les rapports, les connexions des arêtes dont les deux systèmes parfaitement distincts forment les réseaux hydrographiques et hypsographiques.

Je mets, messieurs, sous vos yeux des cartes présentées dans l'esprit que je viens d'indiquer. Les lignes de partage des eaux y sont caractérisées par des nervures tra-

cées en blanc, et les cours d'eau, comme à l'ordinaire, par des traits arboriformes qui se détachent en noir. Les hauteurs relatives des reliefs y sont aussi exprimées, selon l'usage, par l'intensité plus ou moins prononcée des teintes. Il n'y a par conséquent dans ces cartes, d'autre innovation que celle d'une corrélation continue, établie entre tous les reliefs par les lignes de partage des eaux. Pour faire ressortir en tous lieux ces lignes, il fallait nécessairement teinter toutes les pentes, lors même que leur inclinaison est absolument insensible. Mais cette nécessité qui paraît fausser les conventions reçues, n'est, en réalité, qu'une application générale d'un principe auquel on prétend, sans raison, assigner des limites : il n'y a de surfaces horizontales, sur le globe, que celles qui sont données par les mers, et par le miroir des eaux liquides, à l'état de repos ; ou les eaux coulent, il y a pente ; où elles se rassemblent, il y a cavité. Les parois de revêtement du globe se partagent donc d'une manière absolue en deux classes, en surfaces horizontales et en versans. Où les lignes d'intersection de ces plans cessent d'être indiquées sur les cartes les pentes sont indéfinies. Qui peut dire alors à quel bassin appartient tel objet ou telle position ?

Ces observations me paraissent suffire pour mettre en évidence : 1^o que les livres élémentaires, n'ayant d'autre but que celui de fixer, d'une manière quelconque, des noms de pays, d'états, de lieux, dans la mémoire, les meilleurs sont ceux qui, par des exercices faits dans des vues diverses, ramènent souvent ces noms à la pensée.

2^o Que les traités à l'usage des gens du monde, sont en général surchargés de détails politiques et statistiques qui empêchent de saisir les rapports qu'ont entre

elles les circonstances physiques , mal présentées d'ailleurs par la coutume que l'on a de morceler les œuvres de la nature , pour en assujétir les descriptions aux divisions éventuelles données par les circoncriptions des états.

3° Qu'entre ces ouvrages manquent des études, dont l'enchaînement présenté dans l'ordre même des faits naturels , peut seul constituer l'enseignement rationnel.

4° Que l'expression physique des cartes , bien qu'en progrès , est encore loin de présenter la conformation effective des contrées qu'elles embrassent , parce que les grandes explorations et les études du terrain se font , en général , sans aborder les considérations successives de dépendance auxquelles toutes les parties d'un pays sont subordonnées.

Une longue expérience et des études consciencieuses m'ont suggéré , messieurs , les réflexions que je soumets à vos lumières. Veuillez les accueillir avec la bienveillance dont vous m'avez honoré jusqu'à ce jour. Veuillez , dans l'intérêt commun de la science qui est l'objet de nos réunions , m'adresser les objections que vous jugerez convenables. Je les recevrai avec reconnaissance , et je me ferai un devoir de signaler devant vous toutes celles qui me dessilleront les yeux , sur mes propres erreurs.

APERÇU
D'UN VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
DE 1826 A 1833,
PAR ALCIDE D'ORBIGNY.

Protectrice née de tout ce qui tend aux progrès des sciences en général, et surtout de la science qui fait, plus spécialement, l'objet de ses études et de ses encouragemens, la Société de Géographie a daigné penser qu'un exposé de mes courses et de mes découvertes en des contrées dont plusieurs sont encore totalement inconnues, ne serait pas sans intérêt pour elle et pour l'auditoire que rassemble, aujourd'hui, dans cette enceinte, une de ces intéressantes solennités, dont le programme pique toujours, à si juste titre, la curiosité publique. Quelque flatté que je fusse de son appel, si je n'avais consulté que mes forces, j'aurais pu craindre d'y répondre; mais, confiant en son indulgence, en l'indulgence de l'homme distingué qui la préside en ce jour, et non moins sûr de celle d'un public qui mesure, sur ses vœux seuls pour l'avancement des sciences, la faveur qu'il accorde à leurs amis, mon zèle me soutiendra dans l'acquit d'une tâche difficile. Je dirai ce que j'ai vu, sans jamais viser à l'effet, convaincu que la vérité, la simplicité, qui furent toujours les premières vertus d'un voyageur, sont aussi, plus que jamais, au

siècle où nous vivons, le premier gage de ses succès et le plus sûr garant de sa gloire.

La Société, sans doute, a déjà senti qu'aux termes même de ses réglemens, le peu d'instans qui m'est accordé ne me permet de lui offrir qu'une esquisse des plus rapides de mes explorations transatlantiques dans le cours de huit années. La Société sait, d'ailleurs, qu'une vaste publication qui se prépare, sous les auspices d'un ministre, ami des sciences, renfermera tous les détails de l'expédition, sous tous ses rapports historiques, géographiques, ethnologiques et d'histoire naturelle. Je croirai donc avoir, en ce moment, répondu au vœu de la Société et rempli la tâche qu'elle m'impose, si je parviens à répandre quelque intérêt sur les principales étapes de cette longue campagne scientifique d'un jeune audacieux, que son amour pour la science et pour la patrie ont arraché de ses foyers, et que la providence y ramène, heureux et fier de pouvoir déposer, à leurs pieds, les premiers tributs de ses efforts.

Parti de Brest en juin, 1826, en qualité de naturaliste voyageur, avec la mission d'explorer les états de Buenos-Ayres, du Chili et du Pérou, sous les divers points de vue de l'histoire naturelle et de ses applications, j'arrivai à Rio de Janeiro, au commencement du mois d'août de la même année.

J'épargne à mes auditeurs l'histoire de mon séjour au Brésil et même à Montevideo, où une observation barométrique, prise par des officiers ignorans, pour un levé du pays, hostile aux intérêts des occupans, faillit compromettre tout l'avenir de ma mission, en ne me permettant de poursuivre mon voyage et de me rendre à Buenos-Ayres, qu'en janvier, 1827. Je ne séjournai

que quelques jours dans cette dernière ville , empressé de m'embarquer sur la rivière du Parana , pour gagner les frontières du Paraguay. Je remontai cette immense rivière sur une étendue de plus de trois cent cinquante lieues. A cette distance de son embouchure , ses eaux majestueuses coulent encore dans un lit de près d'une lieue de largeur ; ses bords et les îles nombreuses dont il est semé , s'ornent de vastes forêts où les élégans palmiers viennent entrelacer leur léger feuillage à celui de mille autres arbres de tout genre , le plus souvent couverts de lianes , dont les fleurs , au printemps , émail-
lent de pourpre et d'or , ces guirlandes naturelles.

J'eus lieu de reconnaître , dès-lors , combien sont infidèles nos cartes les plus accréditées de cette partie de la république argentine , surtout en ce qui concerne la grande lagune d'Ibera , dont elles doublent gratuitement l'étendue , et qu'elles reportent , d'ailleurs , d'un degré trop à l'ouest ; sans parler de plusieurs rivières , telles que celles de Corrientes , de Bateles et de Sainte-Lucie , dont le cours y est tracé tout-à-fait à faux ; erreurs , que mes observations personnelles et les lumières que j'ai dues à M. Parchappe , savant aussi modeste que distingué , m'ont permis de corriger sur mes cartes , avec beaucoup d'autres non moins graves.

Dans ce voyage , qui ne se prolongea pas moins d'une année , j'ai parcouru successivement les provinces de Corrientes et des Missions ; et , après avoir pénétré au milieu des hordes sauvages qui peuplent le grand Chaco , et dont j'ai pu observer de près les mœurs diverses , en vivant presque toujours de leur vie , je suis rentré sur le terrain de la civilisation européenne par les provinces d'Entre-rios et de Santa-fé.

De retour à Buenos-Ayres , les guerres intestines qui

déchiraient l'état, depuis la signature de la paix avec les Brésiliens, me mettant dans l'impossibilité de traverser sans danger le continent, pour me rendre, par terre, au Chili ou au Pérou, je me décidai à partir pour la Patagonie, cette terre mystérieuse, où si peu d'Européens peuvent se vanter d'avoir vécu, et dont le nom seul avait encore quelque chose de magique. Je m'y rendis par mer, à la fin de 1828, et j'y séjournai huit mois. Mes recherches s'y firent d'abord assez paisiblement, quelque pénible qu'il soit de parcourir un pays des plus arides, où le manque d'eau se fait sentir à chaque pas, au sein de déserts uniformes et sans fin; mais les Indiens cessèrent bientôt de vivre en bonne intelligence avec les colons. Les nations Puelches, Aucas et Tehuelches ou Patagons, tout-à-coup insurgées, sans motif connu, se coalisèrent contre la colonie naissante du Carmen, sur le Rio-Negro, où je m'étais réfugié, dès les premières attaques; et je fus obligé de me joindre momentanément aux habitans, pour contribuer à la défense commune.

Indépendamment de plusieurs observations importantes sur la géologie du pays, dont les formations présentent une analogie frappante avec celles du bassin de Paris, j'ai recueilli bon nombre d'observations curieuses sur les trois nations indigènes de ces parties australes.

Le gigantesque fantôme de ces fameux Patagons de sept à huit pieds de haut, décrit par les anciens voyageurs, s'est évanoui pour moi. J'ai vu là des hommes, encore très grands, sans doute, comparativement aux autres races américaines, mais qui, pourtant, n'ont rien d'extraordinaire, même pour nous; car, sur plus de six cents individus observés, le plus grand nombre n'avait que cinq pieds onze pouces de France, et je crois

pouvoir évaluer leur taille moyenne à cinq pieds quatre pouces. Peut-être la manière dont ils se drapent , avec de grandes pièces de fourrure, expliquerait-elle l'ancienne erreur. Dans tous les cas, nul doute que mes Patagons ne soient la nation qu'ont vue les premiers navigateurs ; car eux-mêmes m'ont assuré qu'ils faisaient, tous les ans, des voyages aux côtes du sud , et qu'ils ne connaissaient, à la pointe de l'Amérique, d'autre nation que celle qui habite la Terre de Feu.

Qui le croirait ? Témoin de leurs cérémonies religieuses, j'ai retrouvé, chez plusieurs de ces hordes les plus sauvages, des images , grossières il est vrai, mais pourtant fidèles, des rites si poétiques des anciens Grecs. J'ai vu leur Pythie, au milieu des plaines, entourée d'un vaste cercle d'Indiens silencieux, leur interpréter, l'œil en feu , les oracles du Gualichu (génie du mal et du bien), et leur prophétiser des victoires. J'ai vu des purifications superstitieuses célébrer, dans chaque famille, l'instant marqué par la nature pour la puberté des jeunes Indiennes; j'ai, comme chez quelques autres peuples, vu massacrer, sur la tombe d'un Patagon, tous les animaux qui lui avaient appartenu pendant sa vie; brûler les vêtemens de toute sa famille; et sa veuve, barbouillée de noir, attendre , avec ses enfans dénués de tout, que quelques parens daignassent lui jeter les lambeaux qui doivent la couvrir; faits qui, tous, avec beaucoup d'autres, ne paraîtront sans doute pas indifférens aux moralistes et aux philosophes, jaloux de recueillir, sur toute la surface du globe, les traits distinctifs de l'humanité, sous quelque forme qu'ils se présentent.

Revenu pour la seconde fois à Buenos-Ayres, je retrouvai le pays dans l'anarchie la plus complète; et l'impossibilité bien reconnue de gagner le Chili par le con-

inent, me déterminâ à m'y rendre en doublant le Cap Horn. A peine arrivé au Chili, au commencement de 1830, la guerre civile, non moins animée qu'à Buenos-Ayres, me fit prendre le parti de tenter un voyage dans la Bolivia (ancien Haut-Pérou), où tout devait me faire espérer, de la part du gouvernement, une bonne réception et des moyens de poursuivre mes voyages.

Cobija, le port actuel de Bolivia, m'offrit l'aspect imposant des chaînes volcaniques dont il se couronne; puis je débarquai à Arica, république du Pérou, où je commençai mes voyages par terre.

J'observai d'abord le versant occidental des Andes. La suite d'un sol aride, sablonneux, ne m'y offrit que de la géologie. La nature, en ces lieux, n'a rien fait pour embellir les vallées : tout y est l'ouvrage de l'art; et si, parmi ces déserts de sable, l'œil se repose, par intervalles, sur un terrain planté d'oliviers, de figuiers, de grenadiers et de bananiers, l'éclat de cette végétation factice n'est dû qu'à l'action combinée de mille canaux qui, à des jours et à des heures fixes, viennent lui donner ou lui rendre la vie. Telle est toute la partie du Pérou située à l'ouest des Andes.

Je gravis ensuite, par des ravins affreux, le sommet des Andes. Là, bien loin de rencontrer une seule crête ressemblant à celles que représentent les cartes, je me trouvai sur un immense plateau où s'élèvent, de distance en distance, des montagnes volcaniques qui n'affectent aucune direction suivie. Là, partout, une nature aride, une sécheresse affreuse et une raréfaction de l'air, telle que je m'en sentis très douloureusement affecté.

J'arrivai sur le versant opposé du plateau, que marquait une chaîne intermédiaire entre le plateau particulier des Andes et le plateau général des Cordillères. Une

vue admirable se développait, là, de toutes parts, à mes yeux : à l'ouest et au sud-ouest, les sommets imposans du plateau des Andes ; au nord-est, la Cordillère orientale, plus haute encore et plus continue ; et des pointes déchirées, couvertes de neige, semblant s'humilier devant l'Ilimani et le Sorata, ces géans des Alpes américaines, qui dominent de leurs fronts orgueilleux la région des hivers éternels.

Je descendis ensuite sur un autre plateau qui est encore à près de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce plateau sépare les Andes de la Cordillère que j'appelle orientale. L'espace compris entre ces deux chaînes principales peut être de trente lieues, et conserve le même aspect. C'est sur cet immense plateau, fort étendu au nord et au sud, que se trouvent les plus nombreuses populations de Bolivie et du Pérou ; ce qui tient, sans doute, au grand nombre de llamas et d'alpacas qu'il nourrit. C'est aussi sur ce plateau remarquable que s'étend l'immense lac de Titicaca, si fameux par les anciens temples du soleil et de la lune, ouvrage des Incas, dans les îles dont il est semé. Plus tard, j'ai parcouru, dans tout leur développement, les rives escarpées de ce même lac, si riches en souvenirs de l'histoire ancienne du Pérou.

Ce plateau, et surtout les environs de la Paz, furent, pendant quelque temps, le théâtre de mes recherches. J'ai corrigé, sur le gisement de cette ville, une grave erreur consacrée par toutes les cartes, sans même en excepter celles de Brué, bien qu'assurément les moins fautives pour l'Amérique. La Paz n'est pas située sur le versant oriental de la chaîne, mais dans un immense ravin du sud-ouest de la cordillère, sur le grand plateau.

Au commencement de juillet, 1830, toujours marchant

à l'est, je gravis le sommet de la Cordillère orientale; et là s'offrirent à mes yeux, d'un côté les montagnes arides du grand plateau, où le ciel, pendant neuf mois de l'année, garde invariablement la même pureté; de l'autre, des nuages amoncelés, toujours se maintenant à quelques mille pieds au-dessous du lieu de mon observation, et qu'on prendrait pour les flots d'une mer en furie, quand ils se heurtent contre les pointes abruptes des montagnes; pénétrés, d'ailleurs, de loin en loin, par les points culminans de quelques pics qui figurent assez bien des îles; mais, que ces nuages viennent à laisser entre eux quelques intervalles, l'œil, alors, tout d'un coup, plonge dans une profondeur immense sur les pics couverts de bois qui couronnent les chaînes parallèles. Il est plus facile de sentir que de rendre la sublimité d'un tel spectacle.

Ces nuages, de plus, déterminent une zone distincte, et signalent, pour les parties inférieures, le commencement d'une végétation comparable, à tous égards, à la végétation la plus riche et la plus variée de la zone tropicale.

Je m'avançai jusqu'aux montagnes déchirées qui forment le versant oriental de cette chaîne, descendant alternativement du lit des rivières au sommet des chaînes; et, dans ce long et pénible voyage, j'ai reconnu qu'aucun des immenses et nombreux torrens de ce versant ne sont marqués sur les cartes, et qu'une confusion des plus grandes, ou des espaces entièrement vides, y tiennent, le plus souvent, lieu des accidens variés dont est rempli le pays entier. Ces lieux reproduisent, mais avec plus de luxe encore, la pompeuse végétation des environs de Rio de Janeiro; une humidité chaude y couvre de plantes magnifiques même les rochers les plus escarpés.

Je remontai, près de Cochabamba, la même Cordillère ; et suivis une longue série de montagnes arides dont la pente m'amena dans les belles plaines boisées où se trouve la ville de Santa Cruz de la Sierra. Cet intervalle de cent vingt lieues est aussi peu connu que le reste. J'ai passé de grandes rivières qui n'existent pas sur les cartes, et les systèmes de versans m'y paraissent surtout des plus faux.

J'étais déjà à trois cents lieues de la mer ; mais, voulant connaître aussi les lieux peuplés seulement par les indigènes, je résolus de pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres habitées ; et, à la fin de la saison des pluies, qui interrompt toute communication, je repris ma marche vers l'est, en traversant une forêt dont l'épais feuillage couvre une étendue de plus de soixante lieues de largeur, est et ouest, et dans laquelle on chercherait vainement d'autres hôtes que les jaguars ou tigres d'Amérique. J'arrivai ainsi dans la province de Chiquitos, que je parcourus en tous sens, jusqu'à la rivière du Paraguay et à la ville de Mato-Grosso du Brésil.

La province de Chiquitos a plus de douze mille lieues de superficie. J'y ai trouvé, sinon dans toute sa splendeur passée, du moins encore intact dans ses formes et avec tous ses caractères primitifs, le gouvernement qu'y avaient jadis établi les jésuites, gouvernement encore inconnu et bien mal apprécié, malgré tous les écrits dont il a été l'objet, et qui sut, par une patience dont il serait difficile de se faire une idée, réunir et rallier en dix villages, sous les mêmes lois et sous l'empire d'un idiome identique, dix-sept nations bien distinctes, parlant chacune une langue différente.

Les Chiquitos, chrétiens seulement de nom, ont conservé la plupart de leurs anciennes superstitions. Il

est curieux d'en voir les souvenirs se mêler, le plus innocemment du monde, aux cérémonies les plus austères du culte catholique.

J'ai été frappé du contraste de gaîté et d'insouciance qui les distingue des taciturnes habitants du grand Chaco, non moins que de l'extrême bizarrerie de quelques-uns de leurs jeux nationaux, et entre autres, d'une espèce de jeu de paume qui s'exécute avec la tête, sans le secours des mains.

Une singularité des plus piquantes, et caractéristique d'une des langues du pays, c'est que la plupart des substantifs se désignent par un mot différent, en raison du sexe de la personne qui parle.

Au milieu de ces vastes et sombres forêts, qui séparent les immenses provinces de Chiquitos et de Moxos, dans un vaste territoire marqué comme inconnu sur nos meilleures cartes, coule une rivière également ignorée, quoique navigable, et dont les bords, enrichis d'une végétation aussi active que brillante, sont habités par une nation de celles que nous appelons sauvages, nation aussi inconnue en Europe que le sol qu'elle foule, mais qui n'en pourrait pas moins servir de modèle à beaucoup de peuples civilisés. Ce sont mes chers Guarayos, réalisant en effet, en Amérique, par une hospitalité franche et loyale, par les mœurs simples des temps primitifs, le rêve poétique de l'âge d'or. Chez ces hommes de la nature, que l'envie ne tourmente jamais, le vol, non plus, n'a pas pénétré; le vol, cette plaie morale des civilisations les plus grossières comme les plus parfaites; le vol, regardé presque comme une vertu par leurs plus proches voisins, les Chiquitos; et, au milieu même des missions, où la corruption des mœurs est à son comble, on aime à retrouver chez leurs femmes une

pudeur, une conduite exempte de reproches. Là, j'ai vu de respectables vieillards à longue barbe, caractère singulier parmi les races américaines, qui sont généralement imberbes ; vrais patriarches du désert, vêtus d'une longue robe, faite de l'écorce des arbres de leurs forêts. Bien différent des serviles néophytes des missions des jésuites, qui ne parlent que le front baissé vers la terre et les bras croisés sur la poitrine, le Guarayo, fier de la liberté dont il jouit, marche la tête haute, se présente avec assurance, et, tout en vous traitant comme son égal, se regarde comme bien supérieur aux autres Indiens, qu'il méprise parce qu'ils sont voleurs ! Aussi prévenans que fiers, les chefs de cette noble nation venaient tous les jours interroger mes vœux pour les prévenir.

J'ai vu toutes leurs cérémonies religieuses ; je les ai entendus, dans leurs hymnes solennelles enrichies d'images riantes et gracieuses, inviter les oiseaux d'alentour à venir égayer le feuillage, et prier les fleurs de s'épanouir, pour fêter avec plus d'éclat le *tamoi* (le grand'père), leur dieu bienfaisant, qu'ils adorent sans le craindre, parce qu'il préside à l'abondance des récoltes sans jamais punir les cultivateurs.

Dans l'immense province de Moxos, au nord-est du Haut-Pérou, plus de collines granitiques, plus de grès comme dans Chiquitos ; mais bien des terrains extrêmement plats, en partie inondés par un dédale de rivières. Là vivent, divisés en dix nations distinctes et parlant des langues diverses, des peuples, tous navigateurs, qui connaissent parfaitement les moindres détours de leurs canaux naturels, journellement parcourus d'eux sur de longues pirogues formées d'un seul tronc d'arbre creusé par le fer et par le feu ; je les ai souvent employés

dans mes reconnaissances de la province entière, et je leur dois les matériaux d'une refonte intégrale des cartes de cette partie du sol américain.

De Moxos, qui conserve la température chaude et humide de sa latitude, je voulus remonter au sommet de la Cordillère orientale, afin de parcourir successivement, jusqu'aux neiges, les différentes zones d'habitation des plantes et des animaux. Je remontai alors le Rio-Chaparé, jusqu'au pied des derniers contreforts des Andes, où vivent les Yuracarès. Là, au sein des forêts les plus belles du monde, où, à la hauteur de deux ou trois cents pieds au-dessus du sol, les rameaux d'arbres immenses viennent s'enlacer en voûtes de verdure impénétrable aux rayons du soleil, au-dessus de palmiers gigantesques eux-mêmes, protégeant à leur tour une végétation des plus élégantes et des plus variées; là, parmi ces tableaux de l'aspect le plus majestueux, l'homme sauvage s'est cru l'être le plus heureux et le plus privilégié; ses idées ont grandi avec la nature. Les Yuracarès, en effet, possèdent une histoire sacrée assez étendue et remplie des idées les plus originales sur la création du monde et sur l'origine des nations, le tout mêlé de fictions les plus gracieuses, souvent analogues à celles du riant polythéisme des Grecs.

Ainsi, par exemple, une jeune fille parvenue à l'âge des passions, rêve seule, au sein des vastes forêts; elle s'y plaint à l'écho des bois du malheur de sa solitude. Son œil s'y fixe avec attendrissement sur un bel arbre chargé de fleurs purpurines. S'il était homme, elle l'aimerait.... La jeune fille pleure, soupire, attend, espère.... Elle espère, et ce n'est pas en vain.... L'amour lui devait un prodige : l'arbre devint homme; il devint homme, et la jeune fille est heureuse.

Ces Yuracarès, doués d'une imagination si exaltée, n'ont pas moins d'orgueil que d'exaltation. Ils menacent le ciel de leurs flèches, quand il tonne, bravant ainsi jusqu'à la divinité.

Ma curiosité était encore bien loin d'être satisfaite; et, des lieux que je viens de décrire, on m'eût vu m'élever, bientôt après, de ravin en ravin, jusqu'à Cochabamba, passant tour-à-tour d'une zone torride à une zone tempérée, et de cette dernière à celle des neiges. Je ne tardai pas à revenir à Moxos, me frayant un chemin sur un autre point du versant de la Cordillère orientale, dans le but de vérifier mes premières observations et de reconnaître le point de partage du grand versant du Rio-Beni et du Mamoré, fait important pour la géographie.

De Moxos je revins à Santa-Cruz, et de Santa-Cruz je passai à Chuquisaca, capitale de Bolivia, distante de cette ville de cent trente-six lieues.

Je revins ensuite à la Paz, après avoir visité Potosi, lieu dont la richesse est proverbiale; et de la Paz enfin, repassant pour la dernière fois la Cordillère des Andes, après avoir exploré trois ans toutes les parties de la république de Bolivia, je me trouvai sur la côte du Pérou, où je m'embarquai le 25 juillet, 1833, pour la France, en passant par les ports d'Arequipa, de Lima et du Chili.

Dans cette absence de huit années, j'ai parcouru quatorze mille sept cent quatre-vingts lieues, y compris mes voyages par terre, sur les rivières et par mer, et j'ai vu l'Amérique méridionale en sens divers, du 11° au 43° degré de latitude australe.

COMPTE-RENDU
DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA SOCIÉTÉ
pendant l'exercice 1833-1834.

RECETTES.

Reliquat du compte de 1832-1833; intérêts des fonds placés; montant des souscriptions renouvelées et des diplômes délivrés aux nouveaux membres; souscription du roi et fondation du prix de S. A. R. le duc d'Orléans; vente du recueil des Mémoires et du Bulletin 12,198 f. 78 c.

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de loyer; impression du Bulletin; montant des prix décernés en 1834; achat d'une inscription de 100 fr. de rente 5 pour 070 pour le prix de S. A. R. le duc d'Orléans	10,761	»
En caisse le 28 novembre 1834.	1,437	78
Deux placemens représentant un capital de.	15,000	»
Total de l'actif.	16,437 f. 78 c.	

*Certifié par le Trésorier de la Société et approuvé
par l'assemblée générale,*

Paris, le 28 novembre 1834.

Signé CHAPELLIER.

PROCÈS-VERBAL

DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 28 NOVEMBRE 1834.

La Société de Géographie a tenu sa deuxième assemblée générale de 1834, le vendredi 28 novembre, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. le comte de Montalivet, pair de France.

M. le Président ouvre la séance par un discours dans lequel il signale les généreux encouragemens que la Société accorde aux découvertes géographiques. Rappelant ensuite des travaux non moins utiles, il la félicite de ses premiers efforts pour obtenir la description physique, la carte hydrographique et le nivellement général de la France. Le temps est propice, dit-il, pour reprendre l'exécution de cette grande entreprise, et la Société doit compter sur l'empressement du gouvernement à lui faciliter les moyens d'atteindre un but aussi utile. M. le président annonce que S. M. et S. A. R. le duc d'Orléans, qui portent un vif intérêt aux sciences géographiques et aux travaux de la Société, veulent bien consacrer un nouvel encouragement aux publications dont elle a déjà rassemblé les élémens. M. de Montalivet se félicite de devoir au choix de la Société de pouvoir lui transmettre ces témoignages de haute bienveillance.

M. le colonel Denaix, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière assemblée générale. — La rédaction en est adoptée.

M. le Secrétaire lit une lettre de M. le général Pelet , qui annonce l'envoi des nouvelles publications du Dépôt de la guerre , et il communique la liste des divers ouvrages offerts à la Société. — L'assemblée vote des remerciemens aux donateurs , et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. le Président proclame les noms des candidats présentés pour être admis dans la Société.

M. Jomard , président de la Commission centrale , dépose sur le bureau la première partie du quatrième volume des Mémoires de la Société , composée de la Relation d'un voyage fait dans l'Inde , au quatorzième siècle ; de la relation inédite d'un voyage fait à Taïti , en 1774 ; et de plusieurs vocabulaires de l'Afrique septentrionale et orientale.

M. d'Avezac , secrétaire général de la Commission centrale , présente la notice annuelle des travaux de la Société. Après avoir déterminé quelle est la véritable étendue du domaine de la géographie , il passe en revue les diverses parties du champ que les efforts de la Société tendent à féconder , et les puissans auxiliaires qu'elle a nouvellement acquis pour remplir cette noble tâche ; il montre combien de sources diverses affluent spontanément au centre commun que leur offre la Société de Géographie , et il fait connaître avec précision tous les progrès que l'association a obtenus ou constatés dans le cours de l'année qui s'achève ; il signale les travaux géographiques les plus importans , et expose les résultats des explorations les plus récentes ; énumérant ensuite les encouragemens que la Société a distribués et ceux qu'elle met au concours , il excite l'intérêt de l'assemblée par le tableau des efforts que les ressources de l'association lui ont permis de faire , pour at-

teindre le but de son institution ; et il fonde, sur les résultats obtenus, un flatteur espoir de succès plus remarquables encore.

M. le lieutenant-colonel Denaix remercie la Société de l'honneur qu'elle lui a fait en le nommant son secrétaire. Il doit moins, dit-il, cette distinction à la part qu'il a prise à ses travaux, qu'à la persévérance avec laquelle il poursuit le grand ouvrage dont il s'occupe, tant pour la régénération de l'enseignement de la géographie, que pour l'amélioration de l'expression physique des cartes. M. Denaix fait remarquer rapidement, en payant toutefois un tribut d'hommages aux œuvres de MM. Malte-Brun et Balbi, que le peu d'instruction que l'on retire en général des livres élémentaires et des traités à l'usage des gens du monde, l'a engagé à s'occuper d'un ouvrage propre à l'*enseignement normal*. Il expose à ce sujet qu'elles sont ses vues, et prie les membres de la Société de vouloir bien lui faire part de leurs objections.

L'Assemblée entend avec un vif intérêt un aperçu de M. d'Orbigny, sur le voyage qu'il vient d'exécuter dans l'Amérique méridionale, de 1826 à 1833, avec la mission d'explorer les états de Buenos-Ayres, du Chili, du Pérou, de Bolivia et la Patagonie. Il signale des traits de mœurs très caractéristiques et inconnus jusqu'aujourd'hui. Dans une absence de huit années, M. d'Orbigny a parcouru près de quinze mille lieues, tant par terre, que sur les rivières de l'intérieur, et sur les différentes mers ; enfin, il a visité l'Amérique méridionale en sens divers, du 11° au 43° degré de latitude australe.

M. Chapellier, trésorier, présente le compte-rendu des recettes et dépenses de la Société, pour l'exercice annuel 1833-1834.

M. le Président rappelle à MM. les membres que la *Bibliothèque* leur est ouverte tous les jours , de onze heures à quatre , et que les séances de la Commission centrale ont lieu au local de la Société , les premier et troisième vendredi de chaque mois.

On procède au dépouillement du scrutin pour la nomination de quatre membres de la commission centrale ; M. le Président proclame les noms de MM. Denaix , lieutenant-colonel au corps royal d'état-major, Boblaye , capitaine au même corps ; Bérard , lieutenant de vaisseau de la marine royale ; et d'Orbigny , voyageur-naturaliste du Muséum d'histoire naturelle.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 28 novembre 1834.

M. ERNEST DE BLOSSEVILLE.

M. BOURIAT, membre de l'Académie de médecine.

M. HUZARD , membre de l'Institut.

M. Alcide D'ORBIGNY, voyageur-naturaliste.

M. le lieutenant-général baron PELET, directeur du Dépôt général de la guerre.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 28 novembre.

Par M. le directeur du Dépôt général de la guerre :
Nouvelle carte de France , 12 feuilles ; Châlons-sur-Marne , Lauterbourg , le Havre , Longwy , Montreuil , Provins , Rethel , Saint-Valéry-en-Caux , Sarreguemines ,

Sierck , Soissons , Weissembourg. — *Carte générale des principaux états de l'Europe*, 4 feuilles, 1832. — *Carte de la Morée*, rédigée et gravée au Dépôt général de la guerre, d'après la triangulation et les levés exécutés en 1829, 1830 et 1831, par les officiers d'état-major attachés au corps d'occupation, etc.; 8 feuilles. — *Carte du territoire d'Alger*, dressée au Dépôt général de la guerre, d'après les levés de MM. les officiers d'état-major, employés à l'armée d'Afrique. Paris, 1834: 1 feuille. — *Carte des environs d'Oran et de Mers-el-Kébir*, dressée au Dépôt général de la guerre, d'après les levés de MM. les officiers d'état-major, employés à l'armée d'Afrique. Paris, 1834; 1 feuille.

Par M. le ministre de la marine : *Voyage de l'Astrolabe* : philologie, tome 1^{er}, 2^e partie; zoologie, 30, 31, 32, 33, 34 et 35^e livraisons, et tome III, 2^e partie; t. IV, 1^{re} et 2^e partie; botanique, 10^e livraison et 2^e partie du texte. — *Voyage de la Favorite* : atlas hydrographique. Paris, 1833, 1 volume in-folio, et 8^e et 9^e livraisons de l'Album historique.

Par M. Arthus-Bertrand : *Voyages en Arabie*, contenant la description des parties du Hedjaz, regardées comme sacrées par les musulmans, celle des villes de la Mecque et de Médine, etc., suivis de notions sur les mœurs, les coutumes et les usages des Arabes sédentaires, et des Arabes scénites ou Bédouins, etc.; traduits de l'anglais de J.-L. Burckardt, par J.-B. Eyriès, 3 vol. in-8°. — *Guide des émigrans français aux États-Unis*, brochure in-8°.

Par M. Pihan de la Forest : *Essai sur la vie et les ouvrages de M. S.-F. Schœll*. Paris, 1834; 1 vol. in-8°.



de Géographie.

(2) 1511.

Latitude Septentrionale

Latitude Septentrionale



Donnée par le commandant L. de Bisserville, membre de la Société de Géographie

Longitude à l'Occident du Méridien de l'Observatoire royal de Paris

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

DÉCEMBRE 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

SUITE

DES MÉMOIRES LUS A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
SUR LA DÉCOUVERTE ET LA RECONNAISSANCE
DES CÔTES D'AMÉRIQUE (1),

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

CÔTES OCCIDENTALES.

Vasco Nuñez de Balboa, conquérant du Darien, ap-
prit des naturels du pays que, du haut d'une monta-
gne, on découvrait à l'occident une mer immense, et il
se rendit (2), avec cent quatre-vingt-dix Espagnols et
une escorte d'Indiens, au pied des Cordillères. On les
gravit avec des difficultés inouïes; on eut à livrer plu-

(1) Voyez dans le même volume le n° 7 du Bulletin de la Société
de Géographie.

(2) 1511.

sieurs combats aux habitans, et il ne restait à Balboa, que soixante-sept hommes en état de le suivre, lorsqu'il atteignit enfin le dernier sommet, et découvrit l'Océan Pacifique (1). A cette vue, il tombe à genoux, rend grâces à Dieu d'être le premier Européen auquel il soit accordé de faire cette grande découverte, appelle tout le monde à témoin qu'il prend possession de cette mer, de ses îles et des terres environnantes, au nom du souverain de Castille, et fait dresser par un notaire cet acte d'occupation, que les Espagnols revêtent aussi de leurs signatures. Le guerrier descendit ensuite la pente occidentale des Cordillères, eut d'autres engagemens avec les Indiens, s'avança vers la plage de l'Océan, y entra jusqu'aux genoux, et déployant sa bannière, où étaient peintes les armes de Léon et de Castille, il renouvela sa prise de possession.

Le golfe où l'on était parvenu, reçut le nom de golfe de Saint-Michel; Balboa mit à la voile dans l'Océan qu'il avait découvert, visita quelques parties de la côte durant cette expédition, et en entreprit une nouvelle, plusieurs années après (2), avec quatre brigantins, dont toutes les pièces avaient été préparées dans le golfe du Mexique, et transportées ensuite d'une mer à l'autre, à travers l'isthme du Darien.

La première croisière de Balboa fut dirigée vers le groupe des îles des Perles; il reconnut bientôt après quelques parties du continent, et il se proposait d'étendre plus au midi ses découvertes, lorsqu'il fut rappelé par Pédrarias, gouverneur du Darien, qui, dans sa jalouse haine, l'accusa de rébellion pour le perdre, et le fit décapiter.

(1) 26 septembre 1513.

(2) 1516.

François Pizarre avait suivi Balboa dans son expédition ; ce fut ensuite lui qui l'arrêta , et ce même guerrier fit , quelques années après , la découverte et la conquête du Pérou . Nous n'avons point à rappeler ici les circonstances de cette mémorable expédition , et il nous suffit de faire observer qu'elle donna lieu de reconnaître successivement toutes les parties de cette contrée , où les villes de Quito et de Cusco , résidences royales des deux branches de la famille des Incas , furent promptement occupées par les conquérans , et où l'on vit rapidement s'élever , sur les débris de l'empire péruvien , de nombreuses colonies européennes attirées par l'or du Nouveau-Monde.

L'expédition d'Almagro dans le Chili , où il pénétra à travers les Andes , donna aux Européens de premières notions sur cette contrée ; mais elle ne put être explorée avec soin , que lorsque Valdivia en eut fait la conquête (1). San Yago en devint la capitale , et on lui donna pour port Val-Paraïso , ainsi nommé de l'aspect enchanteur des vallées voisines. La navigation était le plus sûr moyen d'établir les communications habituelles du Pérou avec le Chili ; elle fut d'abord suivie très près des côtes , et elle permit de reconnaître , d'une manière continue , de longues lignes de rivages. La forme de ces côtes occidentales fut ainsi déterminée : elle le fut jusqu'au détroit de Magellan , qui était alors la seule route des navigateurs européens. On avait embrassé tous les rivages de l'Amérique du sud : sa configuration générale était à-peu-près tracée ; et si elle était encore inexacte , du moins les navigateurs du seizième siècle avaient fait tout ce que l'on pouvait attendre d'eux ; vu l'état d'imper-

(1) 1540.

fection où se trouvaient les sciences , les instrumens et l'art du calcul.

On suivit pendant un siècle le détroit de Magellan , découvert en 1520. La terre de Feu , qui le borne au midi , était regardée comme une pointe avancée de cet immense continent austral , dont tous les anciens géographes supposaient l'existence ; et ce ne fut qu'en 1617 , que Schouten et Lemaire , se dirigeant plus au sud pour trouver un autre passage , traversèrent entre la terre des États et la terre de Feu , le vaste détroit auquel Lemaire a donné son nom. Toutes les cartes antérieures à cette dernière découverte , assignent aux terres australes la circonférence entière du globe : elles en suivent les sinuosités , et elles en tracent les limites entre le 55° et le 65° degré de latitude ; limites imaginaires , que les navigateurs plus récents ont sans cesse reculées vers le sud , à mesure qu'ils ont tenté des expéditions plus aventureuses , ou que les perfectionnemens de la science , et le desir de prolonger les découvertes , les ont entraînés loin des traces de leurs devanciers.

Avant que les rives occidentales de l'Amérique du sud eussent été entièrement reconnues , la conquête du Mexique avait déjà permis de commencer et d'étendre vers le nord plusieurs séries de découvertes. Cortez envoya (1) quelques détachemens sur différens points de ce littoral , afin d'en prendre possession ; et les navires qu'il fit construire dans les ports occidentaux du Mexique en visitèrent d'abord les côtes : elles furent reconnues vers le midi , par Fernand de Grijalva (2) ; et Cortez et lui , découvrirent ensuite (3) la pointe de la Califor-

(1) 1522.

(2) 1533.

(3) 1535.

nie, ainsi qu'une partie de la mer Vermeille (1), où Francesco de Ulloa prolongea ensuite ses reconnaissances. (2)

A leur exemple, d'autres navigateurs s'engagèrent dans cette mer intérieure. Vasquez Coronado en parcourut les rives orientales (3), et il recueillit dans les contrées de Cinaloa et de Sonora, beaucoup de rumeurs confuses sur une fameuse ville de Quivira, que l'on supposait située plus au nord, et que l'on représentait comme la capitale d'un puissant empire. L'Amérique était alors le pays des fictions, et l'imagination y avait tout agrandi.

Francesco de Alarcon était chargé, à la même époque, d'un nouveau voyage de découvertes le long des côtes occidentales de la Californie; et Pedro Alvarado, un des plus illustres conquérans du Mexique, se préparait à une autre expédition, lorsque des conjurés indiens l'attaquèrent près de Guadalaxara, et le précipitèrent du haut d'un rocher. (4)

Chaque année se signalait alors par quelque entreprise maritime. Mendoza, vice-roi du Mexique, fit exécuter (5), par Juan Rodrigue Cabrillo, un voyage le long des côtes de la Californie; et le cap Mendocin, ainsi nommé en mémoire du vice-roi, fut le point extrême de cette navigation, où le littoral n'avait été reconnu que par intervalles et sur différens points.

Il ne se fit, dans les parages de cette contrée, aucun autre voyage mémorable, jusqu'aux navigations de sir Francis Drake, qui, à la suite de ses mémorables

(1) 1536.

(1) 1541.

(2) 1537.

(5) 1542.

(3) 1540.

expéditions militaires contre les colonies espagnoles , reconnu (1) les côtes d'Amérique depuis le 38° degré jusqu'au 48° : il voulait s'élever plus au nord ; mais le mécontentement de ses équipages lui fit abandonner son projet , et il se dirigea vers les Moluques.

Un voyage du nord au sud fut bientôt fait (2) dans les mêmes parages , par le capitaine espagnol Gali, qui , après s'être rendu à Formose et au Japon, se porta sur la côte nord-ouest d'Amérique , vers le 47° degré , et revint du cap Engaño à la Nouvelle-Espagne.

Ces côtes furent ensuite visitées (3) par Sébastien Viscaïno, que Monterey , vice roi du Mexique , avait expédié d'Acapulco : il reconnut d'abord le littoral de la Nouvelle-Espagne et une partie de la mer Vermeille ; il visita dans un second voyage (4) les côtes occidentales de Californie , et s'éleva vers le nord , jusqu'à la pointe de Monterey et au cap Saint-Sébastien. Un navire de cette expédition gagna le 43° parallèle (5) , et l'on y découvrit une rivière profonde que le mauvais temps ne permit pas de remonter : on la nomma entrée et rivière de Martin d'Aguilar.

Juan Yturbide navigua en 1615 , dans la mer Vermeille , où il pénétra jusqu'au 31° degré : la pêche des perles y attirait alors les navigateurs ; et Francesco de Ortega y fit , dans cette vue , différens voyages (6). Gonzale de Barriga eut bientôt à s'occuper d'une nouvelle reconnaissance , et il parcourut les côtes de la Californie , où Piñadero (8) et ensuite Lescurilla furent chargés d'établir des colonies.

(1) 1579.

(5) 1603.

(2) 1582.

(6) 1632, 1633, 1634.

(3) 1596.

(7) 1640.

(4) 1600.

(8) 1664, 1667 et 1668.

Mais toutes les expéditions dont nous avons successivement rendu compte n'avaient pas été faites d'une manière assez exacte , assez complète pour déterminer la forme de la Californie.

Cette contrée fut d'abord représentée comme une presqu'île dans les anciennes cartes du Nouveau-Monde, dans celles que l'on a jointes aux éditions de Ptolémée, dans celles d'Ortelius (1), de Mercator (2), de Ramusio (3), dans une grande et belle carte manuscrite, publiée en 1604 et déposée à la Bibliothèque royale : cette forme était encore la même dans les cartes de Guillaume Blaew qui parurent en 1635; mais elle fut bientôt altérée par des conjectures ou des relations erronées; et la Californie fut tracée comme une île dans les cartes de Guillaume Samson publiées en 1659; elle le fut également dans celles de Wischer (4), de Jean Blaew, de Janson (5), de François de Witt (6), de Nicolas Samson (7), et dans le grand globe terrestre de Coronelli qui orne une des salles de la Bibliothèque royale. Cette erreur sur la forme de la Californie dura soixante ans; et la figure d'une presqu'île ne lui fut rendue qu'en 1720 dans les cartes de Guillaume de Lisle, l'un des hommes qui ont répandu le plus de lumières sur la géographie, et qui l'ont dégagée d'un plus grand nombre d'erreurs, soit sur la forme des rivages, soit sur le calcul des positions, et particulièrement sur la fixation des longitudes.

Les jésuites envoyés en Californie avaient alors vérifié que cette contrée n'était pas une île, et ils firent

(1) 1570.

(5) 1662.

(2) 1585.

(6) 1666.

(3) 1606.

(7) 1667.

(4) 1660.

explorer (1), dans toute sa longueur, le golfe profond qui la séparait du Nouveau-Mexique.

Peu de temps après cette époque, il parut entre l'Asie et l'Amérique un nouveau pavillon qui allait en envelopper toutes les extrémités nord-ouest. C'était celui d'une puissance qui sortait à peine de la barbarie, s'élevait comme un géant au nord de l'ancien monde, empruntait des nations policées les élémens d'une grandeur qui pouvait leur devenir redoutable, et atteignait par la vaste étendue de son territoire, les rivages de toutes les mers de l'Europe, et du nord de l'Asie.

La Russie était particulièrement intéressée à étendre ses navigations à l'orient de son vaste empire; Pierre I^{er}, qui fut le créateur de sa marine comme des autres élémens de sa puissance, voulut d'abord faire vérifier si le nord-est de l'Asie était séparé de l'Amérique, ou si les deux régions étaient contiguës. Ce prince fait construire deux navires vers la pointe méridionale du Kamtchatka, dans le port de Petropaulowski: on y transporte des chantiers de Saint-Petersbourg, et à travers les immenses régions de la Sibérie, toutes les pièces de gréement et d'armement nécessaires à cette expédition; et Behring s'embarque en 1728, pour reconnaître les côtes nord-est de l'Asie. Il est le premier navigateur qui en ait dépassé la pointe la plus orientale, celle qui forme le rivage le plus avancé du détroit auquel on a donné son nom.

Behring ne découvrit pas la rive américaine dans ce premier voyage et dans celui de l'année suivante; mais en 1741 une nouvelle expédition mit à la voile sous ses ordres et sous ceux de Tchirikoff; et la tempête ayant

(1) 1721

séparé leurs navires, chacun d'eux fit sur différens points la reconnaissance d'une partie des côtes nord-ouest de l'Amérique. Behring les découvrit au nord du 58° degré : il en suivit la direction de l'est à l'ouest, depuis les parages du mont Saint-Élie jusqu'à la presqu'île d'Alaska ; il reconnut ensuite l'archipel des îles Aleutiennes, qui se prolonge à l'ouest de cette péninsule, et il vint expirer dans une île encore plus occidentale qui a retenu son nom. Tchirikoff avait découvert les côtes d'Amérique un peu plus au midi, entre le 56° et le 58° parallèle : il perdit sur ce littoral quelques hommes de son équipage, et il revint au Kamtchatka.

Delisle de la Croyère, frère de notre célèbre géographe Guillaume Delisle, faisait partie de cette expédition, au succès de laquelle il contribua par les mémoires qu'il avait faits sur d'autres découvertes antérieures. Pierre-le-Grand l'avait honoré de sa bienveillance et de fréquentes visites dans le voyage qu'il fit à Paris en 1717 : La Croyère fut du nombre des savans que ce monarque législateur attira dans son empire ; et Behring lui-même, né en Jutland, et distingué dans la marine danoise par ses connaissances et son intrépidité, fut associé par Pierre I^{er} à l'exécution de ses grandes vues : ce prince se connaissait en hommes ; il adopta tous les étrangers qui pouvaient concourir à sa gloire.

La route ouverte vers les côtes nord-ouest d'Amérique par Behring et Tchirikoff fut suivie avec zèle et avec succès par les navigateurs russes qui explorèrent ces rivages. Notre dessein n'est pas de retracer tous les progrès que leurs voyages ont fait faire à la géographie de ces contrées ; et nous nous bornons à rappeler ici que les expéditions successivement entreprises, depuis celle de Tchirikoff en 1741 jusqu'à celle de Krenitzin et de

Levasheff en 1769, expéditions que Muller et Villiam Coxe ont suffisamment fait connaître, donnèrent naissance à un commerce étendu sur la côte nord-ouest d'Amérique, et aux importans établissemens que le gouvernement russe y a formés. La nouvelle de leur fondation détermina l'Espagne à chercher les moyens d'étendre et de protéger ses possessions occidentales : elle fit occuper en 1768 les forts de San Diego et de Monterey. Une seconde expédition fut bientôt confiée à Juan Perez, qui s'éleva jusqu'au 55^e parallèle, et revint au 49^e degré 30 minutes, dans un mouillage auquel on a ensuite donné le nom de Nootka.

La relation du voyage qui fut entrepris en 1775, sous la direction de Ayala, a été écrite par le capitaine Murrelle son pilote. Les navigateurs cherchaient à reconnaître le détroit désigné dans les cartes sous le nom de l'amiral de Fonte : ils examinèrent sans le découvrir, toutes les sinuosités de la côte jusqu'au 58^e parallèle, et revinrent, en touchant plusieurs points du littoral, à Monterey et à San-Blas.

Les Anglais cherchaient eux-mêmes à étendre sur ces côtes leurs découvertes et à les prolonger vers le nord. Le plus remarquable de ces navigateurs est le capitaine Cook ; il avait été chargé de reconnaître dans son troisième voyage (car nous n'avons pas à nous occuper ici des deux premiers) toutes les côtes nord-ouest de l'Amérique, et de pénétrer aussi loin qu'il le pourrait le long de ses côtes septentrionales : il commença son exploration (1) au nord du cap Mendocin dans la nouvelle Californie, visita successivement l'entrée de Nootka et celle du prince Guillaume, pénétra dans la rivière qui

(1) Mars 1778

reçut le nom de Cook, longea la presqu'île d'Alaska, en suivit la côte septentrionale jusqu'à la rivière de Bristol, gagna le détroit de Behring, s'éleva vers le nord et le long des plages d'Amérique, jusqu'au cap glacé qu'il atteignit le 18 août 1778, et fut forcé par une barrière de glace qui était alors impénétrable, de borner sur ce point ses découvertes. Il gagna ensuite, en se dirigeant vers l'ouest, les côtes orientales de l'Asie, jusqu'au 68° degré, où il fut également arrêté par les glaces, et il revint par le détroit de Behring dans la mer Pacifique. L'année suivante Cook recommença ses explorations; mais il rencontra la barrière de glaces un mois plus tôt, et il ne put pas même atteindre les points qu'il avait observés précédemment.

Nous n'omettrons point ici que la France et la Grande-Bretagne étaient alors en guerre, et que le gouvernement français prescrivit à tous ses commandans de vaisseau de traiter le capitaine Cook comme appartenant à une puissance neutre et alliée : salutaire exemple de cette bienveillante protection que méritent tous les amis de la science et tous les bienfaiteurs de l'humanité!

Une vive et noble émulation, excitée par le desir des découvertes, s'établissait alors entre les nations. Arteaga et Quadra partirent de San-Blas en 1779, et s'élevèrent au nord-ouest jusqu'au port Bucarelli, au mont Saint-Élie et à la rivière de Cook. La France prit une part plus active à ces expéditions après la paix glorieuse de 1783. La Pérouse, parti de Brest en 1785, arriva le 23 juin de l'année suivante sur la côte nord-ouest d'Amérique, à la hauteur du mont Saint-Élie, et il parcourut et releva cette côte, depuis le 60° degré jusqu'au 36° : Cook ne l'avait reconnue que de distance en distance, et il n'avait atterri qu'au 44° degré, pour remonter ensuite vers le

nord. Cette partie du voyage de La Pérouse donna la preuve qu'il n'existait entre les deux mers aucune communication, vers les points où l'on supposait que l'amiral de Fonte avait navigué.

Dans l'année 1788, une flottille espagnole, commandée par Esteban Martinez et Lopez de Haro, reconnut jusqu'à Unalaska les côtes où les Russes avaient formé des établissemens.

Deux expéditions furent dirigées en 1789, vers la baie de Nootka; l'une était sous les ordres du même officier espagnol Esteban Martinez, l'autre était envoyée par la compagnie anglaise de Macao. Au milieu des discussions politiques qui s'élevèrent à cette occasion et qui sont étrangères à l'objet de ce mémoire, on reconnut avec plus d'exactitude toute cette partie des côtes d'Amérique. Elle fut encore visitée en 1791 par Salvador Fidalgo qui étendit ses explorations vers le nord jusqu'à la rivière de Cook : on releva le port Mulgrave, le mont Saint-Élie, l'entrée du prince Guillaume, et l'on vérifia que le passage indiqué par Ferrer Maldonado n'existait pas.

Jacinto Caamano fit, l'année suivante (1), les mêmes observations sur le prétendu passage de l'amiral de Fonte. On supposait cette communication établie par le détroit placé au sud-est de la pointe de Bucarelli, et Caamano donna à cette entrée le nom de Bocca y Brazos de Moñino.

Les goëlettes espagnoles *la Subtile* et *la Mexicaine*, étaient chargées à la même époque de reconnaître l'entrée de Juan de Fuca : Gagliano et Valdez qui commandaient les deux navires reconnurent que ce passage n'ouvrait aucune communication avec l'Atlantique.

Les mêmes résultats furent obtenus par Vancouver, chargé de constater s'il existait, entre le 39° et le 60° degré de latitude, une mer intérieure et un passage de l'un à l'autre Océan : il atteignit, le 16 juin 1792, la côte d'Amérique vers le 39° parallèle, il la parcourut jusqu'au 52° et reconnut l'entrée de Juan de Fuca. L'année suivante il continua ses recherches jusqu'au 56° degré, et il les prolongea en 1794 au-delà du 61°.

Quelques années avant l'expédition de Vancouver, un voyage de reconnaissance avait été entrepris sur la côte nord ouest ; et cette expédition, faite sous les ordres de Malespina, promettait à la géographie et aux sciences naturelles d'importantes découvertes, Mais elle n'a jamais été publiée. Malespina fut arrêté après son retour en Espagne ; ses papiers furent saisis, et toute publication fut interdite aux savans qui l'avaient accompagné.

Ainsi la puissance qui était le plus à portée d'étendre nos connaissances sur ce vaste littoral cherchait encore à y envelopper d'un voile mystérieux toutes ses découvertes. Ce système avait été suivi depuis la date de ses conquêtes : elle craignait pour l'Amérique espagnole le contact des autres peuples ; elle y voyait leurs pavillons avec ombrage ; sans prévoir encore que les étrangers n'y seraient pas les premiers artisans de l'indépendance , et que des possessions si éloignées, si vastes, et retenues pendant trois siècles dans la minorité, trouveraient en elles-mêmes tous les principes de leur émancipation.

Nota. Nos Mémoires sur la côte orientale et sur les différentes expéditions qui ont été faites au nord du Nouveau-Monde, pour y trouver un passage entre les deux Océans, complètent la série de nos Observations sur la découverte et la reconnaissance des côtes d'Amérique. (Voy. le Bulletin de décembre 1833, page 359.)

ITINÉRAIRE DE CONSTANTINOPLE A ABOUCHIR

Par Arz-Roum , Tavrîs , Tehéran , Isfahan
et Chiraz;

Rédigé dans les années 1828 et 1829

Par le comte SERRISTORI , ancien colonel d'état-major au service
de Russie.

CONSTANTINOPLE (*Byzance. — Stamboul*).

Ville, population incertaine.

SCUTARI (*Chrysopolis. — Usgouldar*).

Ville, population incertaine. Port de mer en face de Constantinople.

On traverse le Bosphore pour se rendre de Constantinople à Scutari.

KARTAL, 21 verstes. (1)

Village de 500 maisons, situé au milieu d'un pays riche et bien cultivé.

La route de Scutari à Kartal passe sur un terrain schisteux et quarzeux.

GUIBIZEH (*Libissa*). 23 verstes.

Village de 450 maisons, situé sur une hauteur à la distance d'environ 8 verstes du bord de la mer. C'est ici que se trouvait le tombeau d'Annibal.

De Kartal à Guibizeh on traverse un terrain calcaire. Six verstes après Guibizeh on passe par le village de Lan-

(1) Le rapport des verstes aux myriamètres est de 1 à 0,10668.

diki qui est à huit verstes de la mer. Depuis Scutari jusqu'à Guibizeh, la route côtoie les bords du golfe de Nicomédie.

ISMID (*Nicomédie de Bythinie*). 42 verstes.

Ville de 6,000 maisons, située sur les bords du golfe du même nom, et sur le penchant d'une colline.

Entre Guibizeh et Ismid, la route est taillée dans le roc : on trouve à mi-chemin le village d'Herékia (*Héraclée*) ; tout le pays compris entre Ismid et ce dernier village (distance 24 verstes), est couvert de bois.

KARA-MOUSSAL, 37 verstes.

Ville de 800 maisons, située au sud d'Ismid à l'extrémité orientale du golfe.

Entre Ismid et Kara-Moussal, le pays est riche et bien cultivé, on y trouve néanmoins quelques prairies marécageuses. Le golfe de Nicomédie a trente-six verstes de longueur sur six de largeur et cent cinq de circuit.

KIZDERVEND, 29 verstes.

Village de 150 maisons, population bulgare émigrée il y a cent trente ans environ ; les habitants sont laborieux et riches ; on voit beaucoup de plantations près de ce village.

La route se prolonge le long du golfe de Nicomédie ; lorsqu'elle le quitte, elle traverse un pays aride qui devient toujours plus triste à mesure que le chemin s'enfonce dans les terres.

ISNICH (*Nicée*), 20 verstes.

Ville de 12,000 habitants : climat mal sain et fiévreux. — Située dans une plaine à l'extrémité orientale sur les bords du lac Tchinzit (*Ascanius*).

Peu de verstes après Kizdervend, la route traverse

une montagne du sommet de laquelle on aperçoit le lac Tchinizit et la petite vallée de Piatedja située sur ses bords. Ensuite la route atteint les bords de ce même lac qui sont marécageux et convertis de roseaux.

AK-SERAI, 38 verstes.

Village de 150 maisons.

La route traverse un bois de grenadiers et ensuite la plaine d'Isniah qui est très cultivée et arrosée par le Sakharia (*Sangarius*) qu'on passe sur un pont en pierre avant d'arriver au village d'Ak-Serai.

GUEIVÉH, 12 verstes.

Village de 400 maisons.

La route traverse la rivière Sakharia avant d'atteindre Gueivéh.

TÉRAKLOU, 35 verstes.

Village de 420 maisons; les environs sont bien cultivés, on voit beaucoup d'arbres fruitiers.

En quittant Gueivéh on gravit la pente d'un rocher escarpé, ensuite la route passe par un bois traversé par un ruisseau, et vers la fin de la journée on passe par des montagnes couvertes de pins.

TORBALOU 29 verstes.

Ville de 3,000 habitants; elle est située sur le plateau d'une montagne.

De Teraklou la route passe par des hautes montagnes et ensuite par des vallées incultes. Près de Torbalou, on voit une montagne; on en atteint le sommet par un sentier large à peine de trois pieds et qui a des précipices à ses deux côtés.

KOUSTEBEK 40 verstes.

Village.

Pour arriver à Koustebek on monte une côte extrêmement raide qui conduit à des montagnes couvertes de pins et de chênes où il faut cheminer à travers des précipices par des sentiers étroits.

NALIKHAN 36 verstes.

Ville de 700 maisons, la banlieue de cette ville est bien cultivée.

En sortant de Koustebek, la route passe à travers des bois de pins qui aboutissent à une plaine charmante arrosée par un ruisseau.

SYOURY-HISSAR 24 verstes.

Village situé sur les bords d'une rivière peu profonde. On manque ici entièrement de bois de chauffage.

BEY-BAZAR 28 verstes.

Cette ville est bâtie sur un terrain inégal et est arrosée par un ruisseau qui se jette dans l'Aïas.

AïAS (*Issus*), 41 verstes.

Village de 600 maisons; dans les environs on voit des eaux minérales.

En quittant Bey-Bazar, on descend une montagne très rapide; on traverse la rivière Aïas dont le cours est singulièrement tortueux: elle porte aussi le nom de Kermion-Kermin; ses eaux vont se confondre à celles de la Sakharia près de Gueivéh. La route passe ensuite par un pays désert et inculte; puis on rencontre des champs couverts de riz et près d'Aïas des terrains étendus consacrés à la culture du coton.

ANGORA (*Ancyre. — Enguriéh*), 42 verstes.

Ville de 25,000 habitants; quelques voyageurs la font monter à 40,000; latitude $39^{\circ} 31'$, longitude $30^{\circ} 21'$: elle est située sur un terrain inégal sur le penchant d'une

colline. La rivière Kizzil-Irmak coule à l'orient de la ville de même qu'un ruisseau qui arrose les jardins qui se trouvent dans ses environs. C'est une ville des plus commerçantes de l'Asie. On connaît les châles tissés de poil de chèvre de son territoire. En fait d'antiquités on y voit les ruines d'un temple en l'honneur d'Auguste. Le terrain qui environne Angora se trouve être dans une plaine.

En sortant d'Aïas , la route traverse plusieurs montagnes d'une étendue assez considérable, elle passe ensuite par une plaine assez étendue et fertile , gravit une montagne escarpée du sommet de laquelle on découvre Angora, et de là en descendant après plusieurs détours dans la plaine on arrive à cette ville.

HAIRI-KEUI 36 verstes.

Village de 280 maisons.

La route jusqu'à Hairi-Keui traverse ou des plaines verdoyantes , ou de jolis bois arrosés par des ruisseaux.

KILISLAR-KEUI, 13 verstes.

Village situé au bord de la petite rivière Kouroudjik-Sou.

AKSAKHAN, 32 verstes.

Village de 160 maisons.

De Kilislar-Keui à Aksakhan la route passe par une côte rocailleuse et couverte de bruyères. On traverse la rivière Kizzil-Irmak (*Iris*).

BALDIK, 26 verstes.

Village de 260 maisons.

Pays très pauvre.

KIATIB-OUNY 13 verstes.

Village de 60 maisons, ce village est entouré par des ruisseaux d'eau salée.

De Baldjik à Kiatib-Ouny, on traverse à gué une petite rivière qui coule au fond d'une plaine par laquelle passe la route.

IEUZGATT, 60 verstes.

Ville de 4,000 habitans, résidence du grand feudataire Tchapan-Oglou. — Ville florissante.

De Kiatib-Ouny à Ieuzgatt, le chemin passe par un pays plat, inculte et aride, ensuite on voit de la culture mais seulement dans les environs des villages.

DICHLIDJÉ 22 verstes.

Village de 60 maisons.

SERKIOUN 21 verstes.

Village de 100 maisons.

HADJI-KEUI 44 verstes.

Village de 120 maisons, ce village est situé sur une côte au fond d'une plaine bien cultivée; ici se réunissent les routes des caravanes de Smirne et d'Angora.

Entre Serkioun et Hadji-Keui, le pays est couvert de vignobles.

KIZILDJIK 36 verstes.

Ce village est arrosé par un ruisseau; il est situé sur une hauteur au milieu de jardins potagers.

A six verstes d'Hadji-Keui vers Kizildjik on traverse à gué une petite rivière, la route longeant ensuite pendant quelque temps ses bords passe par un grand village. Le pays en général est fertile et bien cultivé.

BAZAR-KEUI 36 verstes.

Village de 2,000 habitans.

De Kizildjik à Bazar-Keui, la route traverse un pays fertile et couvert de villages. Après dix verstes on laisse

à quatre verstes à gauche la ville de Zil qui a une population de dix mille habitants.

TOKAT 25 verstes.

Ville de 40,000 habitants, Turcs, Grecs et Arméniens; c'est une des plus grandes villes de l'Asie-Mineure, elle est située sur le penchant de trois collines dont les bases se réunissent : ses environs sont très fertiles. On y fait un commerce considérable de cuivre qu'on tire des mines de Kebban, et de Malatia. Tokat est l'apanage d'une sultane qui en nomme le *musselim*. Cette ville est sous la dépendance de Sivas (Sebaste), elle est à trois journées d'Amasieh et à six de Sinope.

En sortant de Bazar-Keui on voit les ruines d'un vaste caravanseraï construit en pierres de taille. La route est bonne et agréable; elle cotoie la rivière Tosanloue qu'on quitte pour entrer dans une plaine fertile et peuplée. La route ensuite est renfermée dans des jardins clos qui se trouvent près de Tokat. La rivière Tozzan-Irmak arrose la plaine de Tokat et va ensuite porter le tribut de ses eaux dans le Kizzil-Irmak.

NIKSAR (*Neo Césarée de Cappadoce*), 44 verstes.

Ville de 5,000 habitants, elle est située sur une hauteur très escarpée: elle est environnée de marais et défendue par un château en assez mauvais état.

Partant de Tokat à six verstes, on passe à gué la rivière Tozzan-Irmak. La route ensuite traverse un pays arrosé et fertile, et ensuite un bois où coule un ruisseau dont les eaux tombent en cascades. Lorsqu'on sort de ce bois, la route est dans une plaine marécageuse. Avant d'arriver à Niksar on traverse la rivière Kelki-Irmak.

ARMENI-KEUI, 42 verstes.

Village de 120 maisons, population arménienne; ce

village qui est le premier du pachalik d'Arz-Roum, est environné de gras pâturages, et on y voit beaucoup de bétail.

La route traverse continuellement des bois de sapin.

KIZIL-GEUZLIK, 26 verstes.

Village de 60 maisons, il est adossé à de hautes montagnes couvertes souvent de neige.

La route traverse des montagnes escarpées, et ensuite de vastes forêts de sapins.

MEIUM, 31 verstes.

Village de 56 maisons; dans ce village tous les habitants étaient inscrits dans la milice des janissaires.

La route de Kizil-Geuzlik à Meium fait de grands détours dans les bois de sapin qui couvrent les montagnes. Ces lieux sont souvent infestés par les Kurdes.

KOULÉ-HISSAR, 37 verstes.

Village de 60 maisons, il est situé sur la rivière du même nom, et entouré d'un grand nombre de jardins; le château appartenant à ce village est sur la cime des montagnes adjacentes; tous les habitants faisaient partie du corps des janissaires.

La route de Meium à Koulé-Hissar, passe par un bois de pins bien épais, ensuite elle gravit une montagne argileuse; dans cet endroit elle n'a que trois pieds de largeur et longe les bords d'un précipice très profond, enfin parvenue au sommet elle descend par un ravin escarpé au bas duquel on passe un torrent d'une grande rapidité.

ENDRES, 40 verstes.

Village de 80 maisons, il est situé au fond d'une plaine circonscrite par des montagnes, entouré de beaux jardins et bâti à moitié sur une hauteur et moitié sur un terrain uni. Les trois quarts de sa population sont des Arméniens.

En sortant de Koulé-Hissar on traverse la rivière du même nom sur un pont en pierre et après on cotoie sa rive droite pendant plusieurs verstes.

KARA-HISSAR, 38 verstes.

Ville de 9,000 habitans ; elle est bâtie en amphithéâtre sur la pente d'un rocher couronné par une citadelle, elle n'est éloignée que d'une journée des bords de la mer Noire.

La route d'Endres à Kara-Hissar, après huit verstes atteint une montagne argileuse, douze verstes plus loin elle traverse une vallée coupée par la rivière Koulé-Hissar, qu'on passe sur un pont en pierre. A l'issue de ce pont on marche environ cent pas dans un chemin difficile taillé dans le roc, et ensuite on descend une montagne assez élevée. Six verstes avant d'arriver à Kara-Hissar au sud on voit la route de Diarbekir et de Bagdad.

ZILÉH, 32 verstes.

Village très pauvre de 20 maisons.

La route de Kara-Hissar à Ziléli descend une montagne au bas de laquelle est un beau village rempli de peupliers et d'arbres fruitiers.

SABAKHDAN, 50 verstes.

Village de 20 maisons, dont 15 grecques et 5 turques.

KERKIF, 27 verstes.

Village de 150 maisons ; ce village, bâti sur les bords d'une rivière très rapide, est entouré de beaux jardins.

LORY, 33 verstes.

Village de 100 maisons, situé dans un pays agréable et fertile en blé et en orge.

De Kerkif à Lory la route ne fait que monter et des-

cendre des montagnes très hautes , et traverse des bois de sapins.

THOLAS, 20 verstes.

Village très misérable, de 35 maisons, dont 30 arméniennes et 5 turques.

PEKERIK, 24 verstes.

Village de 65 maisons, la plupart aux Arméniens. Il est placé au pied d'un rocher d'où jaillit une source d'eau potable. Ses habitans ont l'air d'être dans l'aisance.

La route de Tholas à Pekerik traverse la branche occidentale de l'Euphrate, huit verstes avant d'arriver à Pekerik. On passe cette rivière à gué. Dans ce point, les eaux ont une grande rapidité.

AK-KALÉH, 44 verstes.

Village de 100 maisons dont 91 arméniennes et 9 turques.

De Pekerik à Ak-Kaléh, la route traverse de hautes montagnes. Dix-huit verstes après Pekerik, on passe à gué l'Euphrate, qui longe la route jusqu'à Ak-Kaléh.

ELIDJAH, 30 verstes.

Village de 72 maisons. On trouve dans ce village une source d'eau minérale.

En sortant d'Ak-Kaléh, on passe l'Euphrate sur un pont en pierre; on arrive ensuite, par un terrain peu coupé, au village de Nardizan, plus loin à celui d'Iennis, et enfin à ceux d'Aranda et d'Alagá.

ARZ-ROUM, 11 verstes. Lat. 39° 58'; long. 39° 15'.

Ville de 5,000 maisons dont 3,610 aux Turcs, 1,350 aux Arméniens et 40 aux Grecs. Cette ville est située dans une plaine qui est une presqu'île formée par les sources de l'Euphrate; elle se trouve adossée à des montagnes qui sont souvent couvertes de neige, et a quatre

verstes de circuit. Le climat y est froid , à cause de l'élevation du sol. Après Bagdad , c'est la ville la plus importante de la Turquie Asiatique ; elle est l'entrepôt du commerce entre la Turquie et le nord de la Perse. Les Turcs habitent l'intérieur de la ville , les Arméniens et les Grecs les faubourgs. Au milieu de la ville , qui est défendue par de hautes murailles et par un fossé profond , s'élève le palais du pacha. Son territoire manque de bois de chauffage ; on l'y apporte des environs de Kars. Les pauvres brûlent de la fiente de vache. Les environs sont très fertiles en blé et en orge.

On voit près de la route les villages de Azoumi , de Belour et de Gez ; on traverse ensuite un petit ruisseau qui porte le nom de Karasou , et on entre ensuite dans la plaine d'Arz-Roum.

ALOUAR, village, 17 verstes.

Population arménienne.

Ce village est situé dans la plaine d'Arz-Roum , adossée au pied des montagnes qui la bordent du côté de l'ouest.

La route parcourt la plaine d'Arz-Roum.

IAIAN, village, 22 verstes.

Ce village est à peu de distance de la ville d'Haffan Kalé , peuplée de 5,000 habitans , et située aux bords d'une petite rivière qui se jette dans l'Araxe.

D'Alouar à Iaian , la route laisse sur la gauche la ville et la forteresse d'Hassan-Kalé , qui est à 16 verstes de distance d'Arz-Roum ; elle est bâtie sur un roc. Le pays est plat et bien cultivé. Les principaux villages qu'on rencontre sont , sur la droite , celui d'Arsonjeh , et sur la gauche ceux de Miagen et de Gomec. Ensuite la route passe par le village de Kopri-Keni , et puis on traverse l'Araxe sur

un pont en pierre. Dans cet endroit, la rivière a 160 pas de largeur.

DELI-BABA, 36 verstes. Village situé dans une plaine.

On traverse, en sortant d'Iaïan, des montagnes; ensuite la route passe par un pays plat et fertile. Les habitans cependant sont ici bien misérables, à cause des vexations du gouvernement.

TORPA-KALÉH, 60 verstes.

Ville de 600 maisons, la plupart arméniennes, placée sur la pente d'une colline couronnée par un fort en terre. Elle est dominée par la montagne Kossék-Dagh.

La route franchit d'abord un défilé très étroit nommé passage de Gerdina, et formé par des rochers. Elle passe par Dehar, village kurde, et ensuite elle traverse Molah-Soleiman, village peuplé d'Arméniens catholiques. En général, elle traverse un pays toujours plus ou moins montagneux.

IOUNDJALI, 28 verstes, village.

Ce village et tous ceux environnans sont très pauvres, à cause des fréquentes dévastations des Kurdes.

La route depuis Torpah-Kaléh passe par une plaine au centre de laquelle se trouvent des marais. On y voit cependant plusieurs villages. Elle atteint ensuite le village de Kara-Kilisia, peu peuplé par des Kurdes et par des Arméniens. On passe ensuite à gué trois torrens qui viennent des montagnes situées au nord, et qui vont se jeter dans l'Euphrate, qui court à l'extrémité méridionale de la plaine, de l'est à l'ouest. La route enfin traverse une belle plaine arrosée par des ruisseaux nombreux, et couverte de villages dont les principaux sont ceux de Datté, de Tapé, de Kesick et d'Arnat.

DIADIN, 48 verstes.

Village considérable, fortifié en terre et peuplé par des Turcs et des Arméniens. En bas, on voit un lit profond formé par des rochers coupés à pic où coule l'Euphrate oriental, qui n'est qu'un faible ruisseau d'environ vingt pieds de large. Il prend sa source à 18 verstes de Diadin.

La route d'Ioundjali à Diadin traverse Abakou, village en ruines, après avoir laissé à cinq verstes sur la droite le village de Cosmoulja et celui de Belasou, situé aux bords de l'Euphrate. Elle longe ensuite le bord de cette rivière, qu'on traverse sur un pont de pierre. L'Euphrate coule ici à l'extrémité de la montagne, près de laquelle est situé le village d'Utch-Kilisia. La route passe ensuite près du village de Djogan, qui est à sa droite et à la distance de deux verstes; enfin elle suit les bords de l'Euphrate, qui parcourt ici un pays de pâturages où l'on voit peu de culture.

BAIAZID, 36 verstes.

Ville de 14,000 habitans, située à 12 verstes de la frontière persane. Elle est bâtie en amphithéâtre sur la pente d'un rocher très escarpé et défendu par quatre forts dont un se trouve au bas de la montagne. Sa population est composée en grande partie d'Arméniens.

AREN-DILESİ, 28 verstes, village.

Population persane et kurde.

Ce village est défendu par un fort élevé sur un rocher qui le domine.

En quittant Baiazid, on traverse pendant 16 verstes des montagnes pelées et arides; on passe ensuite par le village de Kilisia-Kendi ou Agadjik, peuplé par des Arméniens et par des Kurdes; ensuite on descend dans un pays moins accidenté. Tous les villages et bourgs de la Perse voisins de la frontière sont défendus par des

petits forts en terre , à cause des incursions et du pillage des Kurdes.

KARA-INEH, 32 verst., village. Population arménienne.

ZAUVIÉH, 30 verstes ; village.

Entre Kara-Ineh et Zauviéh, on voit , sur la droite de la route, le village de Korz-Kendéh , et près de Zauviéh celui de Iekafti.

KHOI, 35 verstes.

Ville de 1,100 maisons. Population persane et arménienne. Elle est située dans une plaine bien cultivée, couverte d'arbres et de jardins. La ville est ceinte de hautes murailles en briques. Il y a des catholiques du rit chaldéen, avec un évêque.

De Zauviéh à Khoi, le pays traversé par la route est en général montagneux. On voit sur la gauche le village de Selaoun, et à droite celui de Khoré ; ensuite ceux de Zaidé et de Péseh, et non loin de là on traverse celui de Peréh.

TESOUTCH, 28 verstes.

Village situé à peu de distance du lac d'Ouroumiéh.

En sortant de Khoi, on perd bientôt de vue la plaine qui environne cette ville ; on passe la rivière Kotour sur un pont en pierre de sept arches, et 'on gravit ensuite une chaîne de hauteurs, en laissant sur la gauche le village de Desadjiz. L'aspect du pays est bien stérile jusqu'à Tesoutch.

CHEBISTER, 40 verstes. Ville.

Elle est située sur le penchant d'une montagne fortifiée et environnée par nombre de jardins.

A peine sorti de Chebister, et parvenu au sommet des montagnes, on découvre le lac d'Onroumiéh , appelé par les Persans , Adai-Chali. Son circuit est de quatre

cent quatre-vingt, sa largeur de soixante-dix, et sa longueur de cent trente verstes environ. On y voit plusieurs îles, dont la principale est celle nommée Adai-Chahi, qui contient plusieurs villages ; la seconde en grandeur, est celle qui porte le nom de Kiasoun-Kalé ; le reste de ce petit archipel n'est composé que d'ilots et de rochers. Les eaux de ce lac sont bitumineuses et par conséquent on n'y trouve pas de poissons. A peu de distance de Tesoutch, on voit sur la droite, le village de Rhadar-Koné, ensuite à quatre verstes des bords du lac, celui d'Ali-Banglou, et plus loin, les villages de Kozec-Donar, Chinouar, Khomaieh, Bech-Kalefout, et enfin ceux d'Ali-Arsaleth, et de Micholeh.

TAVRIS, 44 verstes.

Ville de 50,000 habitans. Cette capitale de l'Aderbidjan (ancienne Médie Atropatène), a six verstes de circuit. Les géographes prétendent que c'est l'ancienne Ecbatane. Elle est située au pied du mont Oronte (Djedeh-Dagh), au fond d'une plaine arrosée par le Springt-Chah qui la traverse, et par l'Adgi, ruisseau salé qui coule au nord. Elle est entourée de murailles flanquées par des tours et par un fossé. Un château, nommé Kalai-Rachidié, servait jadis à la défendre du côté de l'est : il tombe maintenant en ruines, ainsi que d'autres monumens épars çà et là sur les hauteurs voisines. Dans les environs de cette ville, on voit aussi, sur la droite, une réunion de jardins et de maisons, endroits connus sous la dénomination d'Hocknever. Tavis est la résidence du prince royal Abbas-Mirza, et elle est encore une des villes les plus commerçantes de la Perse.

De Chebister à Tavis, la route traverse un triste dé-

sert , le terrain est presque partout couvert de sel , et l'eau qu'on y rencontre est salée. On traverse le village d'Ali-Chah , ensuite ceux d'Alouan et de Maian, et enfin on passe sur un pont de neuf arches la rivière Agi , qui coule de l'est à l'ouest, et qui se jette dans le lac de Chehi.

SEID-ABAD, 28 verstes.

Village situé au pied de Kara-Dagh , ou montagnes Noires.

A quatre verstes au sud de Tavrîs, on voit les villages de Basmidgé et de Condouroud.

TIKME-DACH , 40 verstes. Village.

Sept verstes après Seid-Abad, on trouve le village de Bini-Keui, et ensuite on traverse celui d'Oudjan. Tout le chemin , entre Seid-Abad et Tikhé-Dach , est en général fort mauvais.

TURKMAN , 38 verstes. Village.

MIANA, 38 verstes et demi. Ville.

Cette ville est arrosée par une petite rivière qui se jette dans le Kizzil-Orran. On y fabrique des tapis qui sont très estimés dans tout l'Orient.

Entre Turkman et Miana , le chemin traverse des montagnes volcaniques. Sur la gauche on voit le village de Carayeh. Tout le pays compris entre Tavrîs et Miana, est inculte et montagneux. On rencontre souvent les ruines d'un grand nombre de villages et de caravanserais.

AH-KEND, 40 verstes et demi.

Ce village est entouré d'une muraille , et situé sur une colline d'ou s'échappe un ruisseau.

La route , en sortant de Miana, traverse sur un pont de vingt-deux arches , la rivière Roud-Khauneh-Miau-

neh, qui, avant le point où on la traverse et pas loin de là, reçoit le Céransou, le Chéher Cheye et l'Ayé-Dogmbuch. Ensuite elle quitte la plaine et entre dans une gorge étroite formée par le Koffan-Kouh (branche du mont Taurus). La rivière Kizzil Orran (le Mardus des anciens), qui coupe en deux ce défilé, et qu'on traverse entre Miana et Ak-Kend, sur un pont en pierre qui a ici un lit de soixante-quatre sagènes de largeur, forme la frontière entre l'Aderbidjan et l'Irak-Adjeim; elle va porter dans la mer Caspienne le tribut de ses eaux. On trouve ensuite le village de Koltepé qui est sur la ligne des montagnes nommées Koffan-Kouh.

HERMAN-KHANÉ, 36 verstes.

Ce village, qui est fortifié, est du ressort du Khan de Zenghan.

Entre Ak-Kend et Herman-Khané, on voit, sur la droite, le village de Decht-Boulagh.

ZENGHAN, 34 verstes.

Ville de 10,000 habitans, quelques familles arméniennes. C'est la capitale du pays d'Hamzéh, qui fait partie de l'Irak-Adjeim : l'Hamzéh comprend en outre les villes d'Abher-Fazoum et de Zerzin-Abad. Zenghan est situé dans un pays sablonneux où l'on voit peu de traces de culture, excepté les parties arrosées par la petite rivière Zenghan, qui coule à peu de distance de la ville du même nom.

Entre Herman-Khané et Zenghan, on trouve les villages d'Houlouléh, et ensuite ceux de Kouchek et de Berri.

SULTANIE, 23 verstes.

Village de 40 maisons, jadis ville considérable et capitale de la Perse jusqu'au règne du Chah Abbas I^{er},

qui transporta le siège à Isfahan. C'est déjà à douze verstes du village actuel qu'on commence à fouler aux pieds les débris de ses beaux monumens. La plaine de Sultanie est nue et totalement dépourvue d'ombrage ; cependant les montagnes environnantes en rendent le climat d'une extrême fraîcheur. La cour y séjourne pendant les mois d'été, et le roi habite une maison construite sur un monticule, à une verste et demie de distance du village actuel.

Entre Zenghan et Sultanie, à droite du chemin, on voit le village de Dechis.

EBHER, 41 verstes.

Ville de 6,000 habitans. Elle est située au bord d'une rivière du même nom, et dans un pays fertile.

Entre Sultanie et Ebher, on traverse le passage nommé Teng-Ali-Akbar, ensuite on trouve le village important et fortifié de Sihin-Kalhé, où s'arrête ordinairement le roi lorsqu'il va chaque année à Sultanie. Puis on trouve sur la droite les villages de Chéraf-Abad, de Korem-Deréh et d'Hieh, outre plusieurs autres moins considérables.

KOROUP, 18 verstes.

Village.

Entre Ebher et Koroup, on voit, sur la droite, le village de Cherat-Abad.

SIA-DEHEN, 30 verstes.

Village de 500 maisons. Il est entouré de murailles.

Entre Koroup et Sia-Dehen, on trouve le village de Nourri, dernier du district d'Hamzeh ; ensuite sur la gauche, les villages de Parsin et de Ziabet ; et puis sur la droite, les cinq villages d'Alangaya, d'Asch-Hasar, d'Ak-Hegan, Kénisch et Keek.

KAZVIN, 28 verstes.

Ville de 12,000 habitans. Longitude $47^{\circ} 13'$, latitude $36^{\circ} 11'$. Elle est au pied du mont Élvend, branche du Taurus. Elle fut fondée par Chapour II de la dynastie des Sassenides; les Persans la nomment Djemal-Abad. Elle est défendue par des remparts flanqués par des tours en briques. Elle contient un grand nombre de jardins où se trouvent des excellens fruits. Il y a des manufactures de soie et de coton. On y récolte des pistaches qui font un article important de son commerce.

La plaine de Kazvin est riche en vignobles et en arbres fruitiers.

HASSAN-ABAD, 14 verstes.

Village.

KERBOUZ-ABAD, 36 verstes.

Village.

Entre Hassan-Abad et Kerbouz-Abad, on trouve le château de Kiehla, maison de plaisance du Chah. C'est ici qu'on commence à entendre parler la langue persanne par le bas peuple.

KEMAL-ABAD, 40 verstes.

Village dont les environs sont fertiles.

ALI-CHAH-ABBAS, 28 verstes.

Village.

Entre Kémal-Abad et Ali-Chah-Abbas, on trouve plusieurs villages, entre autres, sur la droite, celui d'Angouri-Mahalé; et sur la gauche, ceux de Chahin-Tapi, Chainer-Lou, Hassan-Abad, Hossein-Abad, Kiehlock, Gauzir Seng et Koran. On traverse ensuite la rivière Aub-Keratch, sur un pont en briques, et les villages de Chérar et Baragoun.

TEHERAN, 30 verstes.

Ville de 50,000 habitans. Latitude $35^{\circ} 40'$. Capitale du royaume et chef-lieu de l'Irali-Adjem (ancienne Médie). Elle est située dans un pays malsain, près de la chaîne Albour ou Elbourz. Il s'y trouve le Demavend, qui en est le pic le plus élevé. Son élévation est de dix-huit cents toises au-dessus de la mer Caspienne.

D'Ali Chah-Abbas à Téheran, à quatre verstes de la route, sur la droite, on voit le village de Geldin; on passe ensuite une rivière, au bord de laquelle est le village de Karatch, et après douze verstes on arrive à Téheran.

KINAR-AIGHERD, 26 verstes.

Village de 3,000 habitans. Il est traversé par un ruisseau.

En sortant de Téheran, on parcourt un pays privé de culture; à dix verstes, sur la gauche, on voit les ruines de Rey ou Rhagaté, dont la latitude est $35^{\circ} 35'$, et la longitude $70^{\circ} 20'$.

POUL-DOLLAUK, 18 verstes.

Village.

La route traverse le passage de Mollohal-Mot.

KOM, 60 verstes.

Ville de 15,000 habitans. Elle est regardée par les Persans, comme une ville sainte, renfermant entre autres le tombeau de la sœur de l'Imam-Reza.

De Poul-Dollauk à Kom, on trouve le Caravanserai d'Houz Sultan, ensuite on traverse le marécage de Kavir; et près de Kom, on traverse la petite rivière de Kour-e-Chotour.

NOUSSERABAD, 13 verstes.

Village de 1,250 habitans.

De Kom à Nousserabad, on rencontre le village de Langaroud, ensuite le Caravanseraï de Passangour, et plus loin un second. On voit sur la gauche de la route, les ruines de la ville de Dehnar, et enfin le Caravanseraï de Sin-Sin.

KACHAN, 19 verstes.

Ville de 25,000 habitans. C'est ici que l'on trouve les meilleurs melons de la Perse.

De Nousserabad à Kachan, sur la droite du chemin, on voit les villages d'Ali-Abad, Nouchabad, Britgoli, et Aroun; et sur la gauche, ceux de Carabad, Badgoun, Sen, Kay et Cosac.

GUÉBER-ABAD, 12 verstes.

Caravanseraï.

Sortant de Guéber-Abad, la route suit les bords d'un petit lac artificiel qui porte le nom de Bound-Khorond.

KOROUD, 48 verstes.

Ville de 1,000 habitans. Elle est située sur la pente d'une montagne.

MOURCHE-KOORD, 33 verstes.

Village de 1,500 habitans.

De Koroud à Mourché-Koord, le chemin passe par un caravanseraï nommé Aga-Kemal. Ensuite à droite, à l'est, on voit les villages de Bendai, Khosro Abad et de Vazuoun.

GEZ, 24 verstes.

Village de 2,500 habitans.

La route traverse un pays pauvre et dépeuplé. On voit des ruines éparses de tous côtés.

ISFAHAN, 9 verstes.

Ville de 200,000 habitans. Longitude 49° 30', latitude

32° 24'. Elle est située dans une plaine traversée par la rivière Zendéroud, et autrefois capitale du royaume.

De Gez à Isfahan, on voit, sur la gauche du chemin, le village de Sagin.

ISFAHANEH, 30 verstes.

Village de 750 habitans. Il est situé au pied d'une chaîne de montagnes. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit fort qui renferme les maisons des habitans.

La route traverse le Zenderoud sur un pont de trente-trois arches, et ensuite on commence à gravir des montagnes. On voit partout des ruines causées par l'invasion des Afghans.

MAYAR, 21 verstes.

Village de 1,000 habitans. Il se trouve au pied d'une montagne. Il y a un beau caravanseraï fondé par la mère de Chah-Abbas.

KOMCHAH, 18 verstes.

Ville de 30,000 habitans. Ce lieu a été considérable et très peuplé du temps des Sophis; il occupe encore un espace considérable et il est entouré de murs. Depuis l'invasion des Afghans, il est considérablement déchu.

De Mayar à Komchah, il existe beaucoup de forts en ruine, et à quatre verstes avant d'arriver à Komchah, on voit le tombeau de Chah-Reza.

MOSKOD-BOGGY, 27 verstes.

Village très misérable; on n'y voit que des ruines.

YEZDI-KAST, 22 verstes.

Ville de 3,000 habitans. Cette ville, limitrophe des provinces du Fars et de l'Irak, était un lieu important avant l'invasion des Afghans. Elle est au fond d'une vallée bien cultivée et arrosée de plusieurs canaux.

CHOUTGOSTAN , 16 verstes.

Village de 500 habitans. Il est situé dans un fort construit en terre.

ABADAH , 18 verstes.

Ville de 5,000 habitans. Elle n'offre qu'une longue étendue de murailles ruinées. Sa population actuelle est toute renfermée dans un fort carré , défendu par une tour à chaque angle, et par trois tours dans la longueur de chacun des côtés.

SOURMAK , 21 verstes.

Village de 4,500 habitans.

KHONÉ-KORRAH , 21 verstes.

Caravanseraï.

DÉBID , 37 verstes.

Caravanseraï.

A peu de distance de Khoné-Korraï, on franchit un passage très élevé, impossible à passer lorsqu'il tombe de la neige.

KHONÉ-KERGAUB , 19 verstes.

Caravanseraï.

De Débid à Khoné-Kergaub , la route traverse un pays aride et privé de bois.

MOURGAUB , 21 verstes.

Village. On y voit un fort et plusieurs jardins enclos.

De Khoné-Kergaub à Mourgaub , la route traverse un pays inégal, dépeuplé et privé de culture.

KEMIN , 22 verstes.

Village de 5,000 habitans.

De Morgaub à Kemîn, la route passe entre les bases de deux chaînes des montagnes.

SEVOUND , 19 verstes.

Village de 850 habitans. Il est situé au pied d'un escarpement d'une montagne, mais toutefois à une élévation assez considérable.

ZERGOUN, 36 verstes.

Village de 5,000 habitans. Il est misérable et situé au pied d'une file de montagnes, à l'extrémité méridionale d'une plaine peu étendue.

De Sevound à Zergoun, la route traverse une plaine arrosée par la rivière Rond-Khoné-Siound, ensuite on passe sur un pont la rivière Bender-Emir (l'Araxe des anciens) qui se jette dans le lac Bakteghian.

CHIRAZ, 15 verstes.

Ville de 13,000 maisons, ou 65,000 habitans. Latitude 29° 35'. Capitale du Tarsistan; elle est traversée par la rivière Rokn-Abad. Son climat est excellent, n'étant pas sujet à de grandes variations. Elle est extrêmement déchue de son ancienne splendeur. Au nord-est, à peu de distance, on voit le tombeau d'Hafi, et dans la même direction, mais plus loin, se trouvent les ruines de Persépolis.

De Zergoun à Chiraz, on traverse des montagnes privées de végétation, et ensuite on suit les bords tortueux de la rivière Rokn-Abad.

BAGH-CHERAGH, 50 verstes.

Village.

De Chiraz à Bagh-Cheragh, le chemin est extrêmement mauvais, et presque aussi raboteux que dans les montagnes.

KHONÉ-ZENIOUN, 15 verstes.

Village de 25 maisons, ou 125 habitans. Près de ce village coule un ruisseau.

De Bagh-Cheragh à Khoné-Zenioun, la route traverse

sur un pont en pierre, une rivière près du village de Radars, et passe ensuite par un pays de montagnes.

DESTERDJIN, 11 verstes.

Ville de 600 maisons, ou 3,000 habitans. En 1787, ce n'était qu'un village, aujourd'hui ville considérable située dans une plaine, au pied d'une montagne.

La route traverse une forêt, passe ensuite au pied d'une montagne, près de là on voit un caravanseraï qui n'est pas encore achevé.

ABDOUI, 24 verstes.

Village de 800 maisons, ou 4,000 habitans. Il est situé dans une petite et jolie vallée plantée de chênes.

La route parcourt la plaine de Desterdjîn, ensuite elle gravit la longue et fatigante chaîne nommée Pirai-Zoun, et la traverse au passage nommé Dokter, enfin elle passe par la vallée d'Abdoui.

KAZROUN, 36 verstes.

Ville de 4,000 maisons, ou 20,000 habitans. Elle est située dans une plaine. Elle occupe une grande surface, mais ses murs sont presque tous en ruine; à peu de distance de la ville, on voit les vestiges de l'ancienne ville de Chapour.

La route passe par la vallée d'Abdoui, et ensuite traverse une montagne. Dans le point le plus difficile de la descente, on a construit une route et pratiqué des parapets. On traverse ensuite un marécage qui est formé par l'extrémité d'un lac qui s'étend au sud, ensuite on trouve une chaussée appelée Pouli-aab-Guini. Enfin on traverse la plaine de Karzoun.

KHAUMARIDGE, 8 verstes.

Village de 500 maisons, ou 2,500 habitans. Il est

situé dans une plaine du même nom, dont l'étendue est de sept verstes de longueur sur deux de largeur.

La route de Kazroun à Khaumaridge passe par le village de Dires et quitte la plaine de Kazroun. Elle traverse ensuite des montagnes au passage nommé Tergui-Tour-Koun, et après elle, passe par la plaine de Khaumaridge.

KHICHT, 24 verstes.

Village de 600 maisons, ou 3,000 habitants. Il est situé dans une plaine.

La route traverse la plaine de Khoumaridge, atteint le sommet de hautes montagnes, où l'on rencontre parfois des passages dangereux. Après avoir atteint le pied du versant opposé des montagnes, on cotoie une rivière qui a sa source près de Chapour, ensuite la route traverse encore une haute montagne nommée *Moullouh*, et passe par le village de Konarai-Takt, à cinq verstes avant d'arriver à Khicht.

DALIKI, 18 verstes.

Village de 1,000 maisons, ou 5,000 habitants. Il est considérable et défendu par un fort. On y voit plusieurs jardins plantés de palmiers, et des sources d'eaux chaudes. Une petite rivière le traverse.

A quatre verstes de Khicht, la route commence à gravir des hautes montagnes qui appartiennent à la chaîne de Cotul. En les descendant, la route longe les bords d'une rivière pendant deux verstes, et ensuite on la traverse à gué trois fois, et après six verstes gravissant encore des montagnes, on arrive à Daliki.

BIRASGOUN OU BORAZJOUN, 37 verstes.

Ville de 2,000 maisons, ou 10,000 habitants. Elle est

entourée de murailles , et fait , avec Abouchir , un commerce important de coton , tabac et froment.

En partant de Daliki , la route parcourt des montagnes pendant vingt-huit à trente verstes : elles sont presque entièrement de roc. Le chemin y est difficile et mauvais. Avant de commencer à gravir ces montagnes , on traverse un ruisseau plein de naphite. Douze verstes , avant d'arriver à Birasgoun , on trouve plusieurs villages sur la droite et sur la gauche , dans un terrain peu accidenté.

ALICHANGI , 21 verstes.

Village de 150 maisons , on 750 habitants.

En sortant de Birasgoun , la route traverse un pays cultivé où l'on voit beaucoup de plantations d'arbres. Ensuite elle passe près du petit fort Koch-Aub , après deux verstes , par le village d'Amadieh , et enfin elle traverse une petite rivière qui se jette dans la mer , et dans la direction de l'ouest , on arrive à Alichangi.

ABOUCHIR

Ville et port , sur le golfe Persique. Latitu. 28° 59'. 6,000 habitants Persans , Indiens et quelques Arabes. Elle est située sur une presqu'île , entourée par la mer et par des marécages. Mauvais climat , il y règne des vents violens , une grande sécheresse et des exhalaisons malsaines. Les ophthalmies y sont endémiques. Elle commerce avec les Indes et l'Arabie. Les Anglais seuls , parmi les Européens , y font le commerce.

La route d'Alichangi à Abouchir se dirigeant à l'est , traverse , pendant huit verstes , des marécages qui se prolongent jusqu'au port d'Abouchir : elle se dirige ensuite vers le pic d'Halila , et près de six verstes , aboutit à Abouchir.

DESCRIPTION

DU QUARTIER DE SAINTE-CATHERINE

ET DE SES ENVIRONS

(Ile de Cuba).

La contrée, tracée sur la carte ci-jointe, figure un triangle, formé, au sud, par la chaîne de montagnes, dites de la *Sierra Maestra*, du limon, et en partie par les côtes; au nord, par les monts *d'latera*, *du Liban*, *du Taurus*, et le prolongement de cette chaîne; enfin, à l'est, par la ligne tirée de l'extrémité de la baie de *Guantanamo*, au mont *latera*. Sa surface carrée est d'environ cent quarante lieues; elle est divisée en plusieurs quartiers (*partidos*), où l'on compte trois villages, savoir: le *Saltadero*, le *Tiguabo*, le *Caney*, et à-peu-près cinq cent cinquante propriétés rurales, y compris les hâtes, ou grands pâturages. Dix-huit mille nègres et hommes de couleur cultivent ces campagnes; le nombre des blancs ne s'élève pas à plus de deux mille. Ces différens quartiers sont administrés par des chefs appelés *capitaines de partido*, qui réunissent l'autorité civile et militaire. Le *Saltadero* et le *Tiguabo* sont les seuls points où il y ait quelques soldats espagnols commandés par un officier, qui réside dans le premier de ces villages.

Avant le défrichement assez récent des terres, il n'existait, dans cette contrée, primitivement couverte d'immenses forêts, que des hâtes où l'on élevait des bestiaux; faute d'hôtelleries, les propriétaires de ces

hâtes étaient obligés, comme ils le sont souvent encore, de donner l'hospitalité aux voyageurs. Ce ne fut que, lorsque de nombreux colons, presque tous réfugiés de Saint-Domingue, vinrent apporter, dans cette île, leur active industrie et les débris de leurs anciennes fortunes, que ce vaste territoire prit un aspect nouveau, que des établissemens agricoles furent fondés, et qu'eut lieu la formation des quartiers, auxquels on donna les noms des principaux hâtes, ou celui des rivières.

On remarque dans cette partie de l'île de Cuba, au milieu des bois épais qui l'ombragent encore, quelques belles plaines arrosées par de nombreuses rivières qui descendent des montagnes environnantes ; les principales sont : le *Guantanamo*, le *Iaïbo*, le *Goaso* et *Arroyo-hondo* ; la première, qui est aussi la plus importante, reçoit le *Iaïbo*, ainsi que plusieurs autres torrens, et se jette ensuite dans la vaste baie à laquelle elle a donné son nom ; les Bongos, ou Mistics, remontent cette rivière jusqu'à l'embarcadero, qui est à quatre lieues de son embouchure ; c'est à cet embarcadero, exposé à de fréquentes inondations, que les habitans de ce canton sont obligés maintenant d'envoyer leurs denrées, pour être expédiées à Santiago de Cuba. La grande quantité de sables que charroie cette rivière, surtout lors de la crue des eaux, forme des bancs qui la rendront bientôt innavigable. Le *Goaso* reçoit le *Bano* et le *Rio de los Platanos*, et continue paisiblement son cours ; il n'est pas navigable. L'*Arroyo-hondo*, avant d'arriver à la mer, se perd subitement dans les sables, à peu de distance de la baie de *Guantanamo*. Cette baie, à laquelle les Anglais ont donné le nom de *Cumberland*, est une des plus belles et des plus vastes que l'on connaisse ; elle pénètre, à plus de six lieues, dans les terres et forme

plusieurs bassins où l'on pourrait établir d'excellens ports. Sa largeur est d'environ quatre à cinq lieues dans certains endroits, et dans d'autres d'une demi-lieue seulement, ce qui permettrait qu'on la fortifiât à peu de frais.

Toutes les rivières dont nous avons parlé plus haut, et qui la plupart ont ordinairement très peu d'eau, deviennent des torrens impétueux et redoutables, lorsqu'il pleut seulement deux jours de suite ; personne ne peut les franchir alors. Les plus grandes sont le séjour d'une multitude de caymans, qui font une guerre à mort aux bestiaux qui s'en approchent. Lorsqu'une vache, ou tout autre bête à corne, vient boire dans la rivière, et que le cayman l'aperçoit, il s'élance à l'instant sur elle, la saisit par le museau, l'entraîne avec lui dans l'eau pour la noyer, et la dévore ensuite tranquillement. Cet animal, le seul malfaisant d'ailleurs, qui existe dans ce pays, n'attaque pas l'homme, dont il redoute au contraire l'approche.

Entre le Goaso et l'Arroyo-hondo, on remarque les traces d'un ancien canal qui paraît avoir servi de ligne de communication de la baie, au hâte de *los Canos*. Un vieillard octogénaire, et qui a habité cette contrée depuis sa jeunesse, assure que ce fut l'ouvrage des Anglais, qui, il y a environ soixante-dix ans, opérèrent une descente sur cette côte, où ils prirent position sur le penchant des montagnes, et creusèrent ce canal, afin de pouvoir transporter plus facilement, dans leur camp, les vivres et munitions qu'ils tiraient de leurs navires, mouillés dans la baie de Guantanamo. C'est, sans doute de ce canal et des branches que forment les deux rivières, entre lesquelles il se trouve placé, que le hâte de *los Canos* a pris son nom; *cano* signifie, en espagnol, canal, ou conduit d'eau.

Les montagnes qui traversent les plaines de Sainte-Catherine méritent toute l'attention du voyageur. En outre des beaux points de vue dont on jouit , à chaque pas, du haut de ces belles montagnes, elles renferment, à n'en pas douter , de riches mines de fer , de cuivre et même d'or ; assez d'indices l'annoncent.

Au nord du mont Liban, existent des grottes vraiment curieuses; elles ne sont connues que depuis une quinzaine d'années. Ces grottes , au nombre de douze, se suivent toutes dans la même direction; elles vont de l'est à l'ouest ; on y pénètre par une seule entrée , et l'on passe successivement de l'une dans l'autre; elles sont d'ailleurs d'un accès plus ou moins difficile; il y en a quelques-unes dont les voûtes sont d'un poli remarquable et d'une éclatante blancheur. Ces voûtes distillent incessamment une eau cristalline, dont se forment des stalactites brillantes qui représentent mille figures diverses, et produisent, à la clarté des flambeaux, l'effet le plus merveilleux. Il faut deux heures pour parcourir ces souterrains.

A deux cents pas environ de ces grottes se trouve une autre caverne, dont on ne connaît pas encore toute l'étendue, et dans laquelle serpente une petite rivière , dont les eaux glacées et transparentes, semblent s'abîmer dans un gouffre sans fin. Le moindre bruit que l'on fait auprès de cette caverne, a un retentissement immense. La rivière du *Goaso*, ayant ses sources appelées par les Espagnols, *las Cabezas del Goaso* , à une lieue de là , et ses eaux se perdant subitement sous terre , on présume, avec raison, que celle qui coule dans le souterrain est le *Goaso* lui-même. Cette rivière reparait d'ailleurs de l'autre côté de la montagne, à une demi-lieue au dessus du hâte de *Goaso-Riva*.

Les caféières, dans le quartier de Sainte-Catherine, sont presque toutes sur les hauteurs, où règne une délicieuse fraîcheur que le café préfère au soleil brûlant de la plaine. Ce n'est au contraire que dans les plaines que l'on cultive la canne à sucre, le coton, l'indigo et le tabac.

La mesure de superficie en usage dans cette contrée, comme dans le reste de l'île, est la *caballeria*, qui comprend dix carreaux de terre ; le carreau a soixante toises carrées.

DAVID,

Consul de France à Santiago de Cuba.

Nota. La carte du quartier de Sainte-Catherine, qui accompagne cette Description, paraîtra avec le prochain numéro.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT d'une lettre de M. Gråberg de Hemso
à M. d'Avezac.

Florence, le 20 novembre 1834.

..... Pour répondre à l'honorable commission dont vous me chargez de vous donner quelques indications sur les travaux géographiques les plus récents qui aient paru en Italie, je me suis empressé de vous transmettre, pour la Société de géographie, un exemplaire d'un mémoire de ma façon, imprimé dans le journal napolitain nommé le *Progresso*, et qui présente la revue de cinq ouvrages de ce genre dernièrement publiés en Italie.

A cette liste il faudra maintenant ajouter :

1° Le *Voyage dans la Ligurie maritime*, par David Bertolotti, Turin, 3 volumes in-8°, avec carte géographique;

2° *Dizionario geografico e statistico dei ducati di Parma, Piacenza e Guastalla*, par Laurent Molossi, Parme 1832-1834, gros volume in 8° avec carte géographique des trois duchés;

3° les 4° et 5° cahiers ou livraisons de celui de la Toscane, par Emmanuel Repetti, dont les livraisons précédentes se trouvent analysées dans mon article du *Progresso*;

4° Le 3° cahier du Dictionnaire géographique et sta-

tistique des états du roi de Sardaigne, par Goffredo Casalis.

Quant à l'ouvrage de M. Molossi qui vient de paraître, c'est un ouvrage plutôt historique qu'ethnographique, calqué sur un essai écrit en 1794 par feu Muratori et imprimé en 1824, pour les états du duc de Modène. Il renferme toutefois des notices et des renseignemens d'un grand intérêt et d'une grande importance pour la géographie et la statistique (*Cenni geografici e statistici*); et s'il cède en mérite intrinsèque à ceux de MM. Repetti et Casalis, il les devance en ce qu'il se trouve tout-à-fait achevé, au lieu que les deux autres ne le sont que pour un sixième de leur carrière, et ne seront peut-être terminés que dans quelques années. La troisième livraison du dernier est à peine aux lettres A Z Z; la cinquième de Repetti au mot *Camuscia*, et il en faudra deux autres pour terminer, avec la lettre C, le premier des trois volumes de l'ouvrage.

A Rome l'on s'occupe aussi d'un pareil dictionnaire pour les états de l'Église, et à Naples l'on est depuis quelque temps en possession de l'excellente *chorographie du royaume des Deux-Siciles*, en 22 cartes accompagnées de descriptions, par Benoît Marzolla.

Pour la topographie provinciale nous avons deux bons volumes de M. Mathieu Franacreta, intitulés *Teatro topografico-storico-pratico della capitanata*.

Une cinquième édition de la géographie physique et politique de Louis Galanti se continue aussi à Naples, et le 3^e volume vient de paraître.

Un autre ouvrage aussi curieux qu'intéressant, publié cette année à Gênes, est le *Saggio sul moto rotatorio del Mediterraneo, dimostrato teoricamente, e comprovato*

colle alluvioni e corrosioni delle coste, par Jérôme Bollini, architecte ingénieur.

On me parle encore d'un cours élémentaire de topographie par Gaëtan Palermo, dont le premier livre vient de paraître à Naples.

En Toscane, le savant et laborieux docteur Zuccagni Orlandini s'occupe très sérieusement d'un grand ouvrage statistique et géographique de toute l'Italie, sur le plan et l'étendue de son excellent *Atlante geografico, fisico e storico del granducato di Toscana*.

Un second supplément au *Saggio statistico dell'Italia*, de M. le comte Louis Serristori, vient de paraître à Lausanne. Vous savez déjà que l'ouvrage principal et le premier supplément ont paru cette année à Vienne. Et sachant que j'allais vous écrire, cet illustre et savant confrère vient de me remettre, pour vous être transmis, un exemplaire dudit second supplément, avec prière de le présenter, en son nom, à la Société de géographie, à laquelle il me charge encore de faire parvenir ci-joint un *Itinéraire manuscrit de Constantinople à Abouchir par Arz-Roum, Tauris, Téhéran, Isfahan et Chiraz, rédigé dans les années 1828 et 1829*. Il serait flatté et charmé si cet Itinéraire pouvait trouver place soit dans un ou deux des prochains numéros du Bulletin de la Société, soit dans le volume IV des mémoires, qui doit être sur le point de paraître. Je prends la liberté, Monsieur, de vous recommander ce manuscrit et sa destinée future, et de vous assurer que l'accueil qui lui sera fait sera regardé par moi comme fait à une de mes propres productions scientifiques.

LE COMTE J. GRÅBERG DE HEMSÖ.

EXTRAIT d'une lettre de M. Alfred Rœumont, membre de
la Société à M. le président de la Commission centrale.

Florence, le 24 novembre 1834.

Je ne veux pas tarder plus long-temps, Monsieur, à vous communiquer quelques renseignemens sur des publications récentes qui concernent la Toscane, et qui peuvent avoir de l'intérêt pour la Société de géographie. Le nombre n'en est pas grand : mais le *Dictionnaire géographique, physique et historique de la Toscane*, par M. Em. Repetti, que je dois nommer en premier lieu et qui contient un vrai trésor de notices et de dates, équivaut à lui seul à bien d'autres. Jusqu'à présent cinq cahiers du premier volume de cet ouvrage ont paru (Florence, 1833-34. 440 p. in-8°). Les matériaux historiques sur ce pays étant en grande abondance, cette partie de l'ouvrage a dû offrir moins de difficultés que celle de la statistique : qu'on ne s'imagine pas, vu la quantité d'endroits, tous intéressans notamment pour l'histoire des temps des républiques, tous nommés dans une foule d'écrivains et de diplômes, cette portion ait dû donner lieu à de longues recherches, qui certainement n'auraient pas pu être exécutées avec plus d'exactitude et plus consciencieusement, que ne les a faites M. Repetti. Dans les cas où les historiens et les chroniques ne sont pas d'accord, ou laissent dans l'incertitude, l'auteur a consulté les archives, qui lui ont fourni quantité d'éclaircissemens. La statistique, qui trouve si peu d'encouragement dans plusieurs pays de l'Italie, n'est pas traitée avec moins de soin, et les tableaux de la population à différentes époques, notamment du temps du règne de Côme I^{er}, vers la moitié du dernier siècle, et à l'époque où nous

sommes, donnent des résultats très intéressans et à-la-fois très avantageux quant à l'état actuel. Il y a des cas, où le nombre des habitans s'est presque doublé depuis 1745, par exemple dans les communes d'Anghiari (vallée du Tibre), d'Arcidosso (vallée de l'Orcia), de Calcinaïa (val d'Arno Florentino), etc.; il s'est plus que doublé dans la commune de Campiglia (Maremma) qui en 1745 avait 773 habitans et en a à présent 2,141; dans celle de Campagnalico (vallée de l'Ombro-ne siénois) et d'autres; il se trouve même un exemple comme celui de la paroisse de Bolgheri dans le comté de la Gherardessa, qui en 1745 ne comptait que 109 individus, et en a aujourd'hui 535. Parmi les articles les plus remarquables sous le rapport historique et descriptif se trouvent ceux qui traitent des anciennes abbayes de la Toscane, de la ville d'Arerro, de Barberino, de Bientina, de Campiglia, etc.

Les cahiers publiés contiennent encore des descriptions très étendues et exactes de l'Apennin toscan, de ses différentes branches, des terrains et des roches qui le composent, du caractère de ces montagnes, des sources d'eau minérale qui en jaillissent (qui se trouvent classées en six espèces d'après leurs qualités, et dont celles de Lucques, de Monte Catini, de S. Casciano, et le Bagno Amorba dans la province de Volterre, près duquel on recueille du borax en grande quantité, sont les plus remarquables), des mines et veines métalliques qu'elles contiennent, etc. Un article très important est consacré à l'Arno, et donne des détails sur la formation, le cours, les différens bassins et la chute de ce fleuve. M. Repetti lui-même étant savant minéralogue et géologue, il a su donner à cette partie de son ouvrage un intérêt très prononcé, et l'histoire naturelle de la Toscane n'est certainement pas ce qu'il y a de moins soigné.

Le dictionnaire dont je viens de parler, qui embrasse outre le grand-duché de Toscane encore le duché de Lucques, la Garfagnana et la Lunigiana, et qui fait le plus grand honneur au savoir et à l'exactitude de l'auteur, doit former trois volumes, chacun d'à-peu-près 36 feuilles d'impression très serrée en deux colonnes. J'eus déjà occasion de donner une notice plus détaillée des trois premiers cahiers dans un article sur cet ouvrage et sur l'almanach pour la Lunigiana, de M. Gargioli di Fivizzano, petit volume d'un mérite tout-à-fait particulier; article inséré dans le journal allemand pour la conversation littéraire (Leipsick, 1834, cahier d'août).

Une société s'étant formée l'année dernière pour exploiter les *mines de plomb sulfureux argentifère*, qui se trouvent dans le *val-di-Castello*, près de Pietrasanta en Toscane, le directeur général M. F. Narro-Perres, vient de publier un rapport et compte-rendu sur l'entreprise et les travaux exécutés, accompagné d'une relation sur ces mines par le professeur Targioni-Tozzetti (Livourne, 1834, 83 p. in-8° avec 5 plans). La vallée de Castello, située à l'est des montagnes de Farnocchia, qui appartiennent à la chaîne de l'*Alpe-Apuana* et s'étendent vers la Méditerranée, est formée au milieu de roches qui appartiennent en partie aux terrains primitifs, en partie aux terrains secondaires. Les premiers sont du genre du schiste talqueux; ils sont recouverts à leur crête d'énormes masses calcaires qui appartiennent aux terrains secondaires et dans lesquelles on rencontre de puissantes mines de fer. Les mines de plomb argentifère se trouvent dans le schiste; la galène y est disséminée avec plus ou moins d'abondance et de pureté, et en grains plus ou moins fins. On a ouvert successivement huit exploitations. Durant la première année des travaux l'on a mis en fusion

en schlich livres 69,827, dont on a obtenu en plomb d'œuvre l. 24,067, et en crasses riches l. 21,264. Le contenu moyen en argent du plomb d'œuvre est de 500 grammes par 100 kilogrammes. Les mines de cette contrée, nommément celle qui est toujours connue sous le nom de l'Argentiéra, furent déjà exploitées dans le moyen âge, et l'on ne cessa d'y travailler qu'en 1592 (sous le grand-duc Ferdinand I^{er}), la mauvaise administration rendant le profit à-peu-près nul.

La jolie petite ville de San-Giovanni , dans le Vald'Arno supérieur, à moitié chemin entre Florence et Arezzo, fondée par les Florentins , en 1296, pour défendre leurs terres contre les agressions des seigneurs gibelins de la Toscane, est le sujet d'une brochure publiée sous le titre : *Memorie sulla terra di San-Giovanni*, par M. F. *Gherardi Dragomanni* (Florence, 1834, 142 pages in-8°). Ces mémoires historiques et descriptifs, et qui contiennent une série de documens, sont accompagnés d'une carte assez détaillée de la commune et de plusieurs plans. La commune susdite, qui a une surface de 7 $\frac{3}{4}$ milles italiens carrés, compte 3,876 habitans.

Tous ceux qui aiment les sciences géographiques et statistiques , et en reconnaissent la grande utilité , applaudiront au zèle infatigable avec lequel M. le comte Serristori continue ses travaux. Le second supplément de son essai statistique sur l'Italie, contient des corrections et des additions à l'ouvrage, ainsi que des données très curieuses sur les cultes catholiques, sur le commerce et la navigation; et un tableau synoptique et statistique des états italiens, en 1834, auquel se joint un autre sur l'instruction publique dans le royaume lombardo-vénitien, et les duchés de Parme et de Lucques,

les seuls états sur lesquels il a été possible d'obtenir des notices satisfaisantes. Les tables de la population absolue, dans les différens pays, donnent les résultats suivans : Lombardie 4,436,000 ; Sardaigne 4,484,000 ; Parme 459,000 ; Modène 401,000 ; Lucques 153,000 ; Toscane 1,384,000 ; état de l'Église 2,729,000 ; Deux-Siciles 7,606,000 ; Corse 198,000. La population relative est de 334, 195, 268, 260, 478, 218, 209, 243 et 69. Le nombre des enfans qui fréquentent les écoles élémentaires, par rapport à la population, était en 1832, dans le royaume lombardo vénitien, comme 1 : 12 ; dans le duché de Parme, 1 : 46 ; dans le duché de Lucques, 1 : 55.

En me réservant de vous donner à l'avenir des détails ultérieurs sur ce qui paraîtra de nouveau, je vous prie, monsieur, d'agréer l'assurance réitérée de ma considération la plus distinguée.

ALFRED REUMONT.

LETTRE de M. le capitaine d'artillerie CHESNEY, membre de la Société royale de Londres, à M. le secrétaire de la Société.

Londres, le 3 juillet 1834.

Monsieur,

Permettez-moi d'offrir à la Société royale de géographie de Paris, le rapport ci-joint sur la navigation de l'Euphrate, comme une faible preuve du reconnaissant souvenir que je conserve des bontés et des services importants qui m'ont été rendus, dans mes différens voyages, par des membres de votre Société, qui, sans y être portés par aucune considération personnelle ou nationale, se sont montrés aussi habiles qu'empressés à

me fournir la plus favorable assistance , et les meilleurs conseils dans le cours de mes explorations , en diverses parties de l'Orient , pendant les années 1829 , 1830 , 1831 et 1832.

J'ai rallié l'Euphrate (après avoir traversé le désert d'Arabie) en un lieu appelé el Kaim , entre Anna et Deir ; de là j'ai suivi le fleuve pendant 892 milles , jusqu'au golfe Persique ; et , après avoir cheminé à travers la Perse et l'Asie-Mineure , j'ai rejoint cette importante rivière à Samsah , Bir , etc.

Le petit ouvrage que j'envoie ne contient qu'un simple rapport sur l'état de l'Euphrate , rédigé pour notre gouvernement , sans donner (ainsi que vous le verrez) aucune narration personnelle ; et le délai nécessaire pour examiner la question plus amplement m'a seul empêché , jusqu'à présent , de vous offrir mon tribut de reconnaissance , pour les durables acquisitions qu'ont procurées au monde savant , les généreux travaux de votre compagnie , auxquels je pourrai peut-être contribuer quelque jour , en mettant sous vos yeux les autres informations géographiques contenues dans mes journaux , si vous les jugez dignes de cet honneur , lorsque j'aurai rassemblé mes papiers.

En faisant allusion à quelques-uns de vos membres qui m'ont été utiles dans mes voyages , je ne saurais omettre de signaler M. Fontanier , que j'ai rencontré à Trébizonde ; M. Guys , à Beirout ; le consul français , à Damiette (précédemment à Bagdad) ; et l'évêque de cette dernière ville , lequel y est mort de la peste , peu de temps après que j'eus pris congé de lui.

F.-R. CHESNEY ,

*Capitaine de l'artillerie royale et membre de la
Société royale de Londres.*

EXTRAIT d'une lettre de M. le capitaine de vaisseau
MACONCHIE, à M. D'AVEZAC, secrétaire général de
la Commission centrale.

Notre exploration africaine est partie, mais celle de la Guiane attend encore ; et je ne sais rien autre d'intéressant dans le monde géographique, si ce n'est le retour du docteur Coulter, qui, pendant les onze dernières années, a fait des recherches sur la Géographie physique de la côte nord-ouest d'Amérique, et à ce que j'ai appris, sous presque toutes ses faces ; et le retour prochain de M. Douglas, qui a employé sept années à herboriser, presque sur les mêmes lieux. Ce dernier nous a déjà écrit une lettre fort intéressante, datée des îles Sandwich, dont il a visité les cratères volcaniques. Le premier est allé en Irlande voir sa famille, avant de consacrer l'hiver à la mise en œuvre et à la publication de ses matériaux.

En ce qui concerne notre expédition d'Afrique, je dois ajouter que c'est seulement d'Angleterre qu'est parti le capitaine Alexander, qui en est le chef. Il prendra une suite convenable au cap, où il arrivera probablement ce mois-ci ; mais il ne se rendra à la baie Da Lagoa, qu'à la belle saison (avril). J'ai reçu l'autre jour une lettre de lui, datée de la Gambie, qu'il allait quitter.

L'expédition de la Guiane ne pourra remonter l'Essequibo qu'en août, ce qui nous laisse tout loisir pour les préparatifs ; en rédigeant les instructions, nous tenons compte de l'itinéraire de vos voyageurs venant de l'est ; aussi nos vues se portent-elles entièrement vers l'ouest. Ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt de toute l'expédition, c'est, à mon avis, que les deux nations et les deux Sociétés y coopèrent.

Nous avons dernièrement décerné notre prix royal pour la présente année, au lieutenant Burnes, auquel je remets aussi une lettre d'introduction auprès de vous. C'est un excellent jeune homme, et je ne saurais vous le recommander trop vivement.

A. MACONOCHE.

*Carte d'une partie de la côte du Groenland reconnue par
M. DE BLOSSEVILLE, commandant le brick la Lilloise.*

Au moment où une nouvelle expédition est ordonnée pour aller à la recherche de la *Lilloise*, nous pensons qu'on ne verra pas sans intérêt le croquis de la partie de la côte orientale du Groenland, que M. de Blosseville avait reconnue à la fin de juillet 1833. La distance à laquelle il avait été arrêté par les glaces ne permet pas sans doute de regarder ces déterminations comme très exactes; voici au reste ce qu'il en disait dans sa dernière lettre datée de Vapnafiord, le 4 août :

« La côte du Groenland, que j'ai vue, est placée d'après un seul relèvement et une distance estimée; mais cette distance ne peut pas être très fautive, les relèvements de Scoresby croisant les miens au cap Barclay. Depuis Dunkerque, je n'ai pu régler mes montres, mais un jour de soleil, à Nordfiord, et un autre, à Vapnafiord, m'ont donné dans ces deux endroits la longitude juste de la carte danoise; ainsi la marche n'a pas varié. Le 27 juillet, il n'y a pas eu d'observation de latitude, mais les corrections ont été faites d'après la veille, et le lendemain où le soleil a paru. Le 29, les observations ont été complètes, mais resserrées par les glaces, nous n'avons eu qu'une route mal estimée, et il a été impossible de courir pour tracer une base. Je retourne aux mêmes parages, je vais tâcher de revoir les mêmes points et de continuer la reconnaissance vers le sud, en m'approchant le plus possible. Mon premier souhait est pour un temps clair, mais c'est être bien présomptueux que de concevoir une telle espérance sur la côte du Groenland où nous avons trouvé tous les vents brumeux. »

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 novembre 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le professeur Perkins, de Bruxelles, remercie la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres.

M. Francis Lavallée, chargé de travaux géodésiques par le gouvernement de l'île de Cuba, adresse les mêmes remerciemens, et annonce le prochain envoi d'un ouvrage qu'il vient d'achever sur cette île, et qui lui a coûté de longues et pénibles recherches.

M. le baron de Canstein écrit à la Société pour lui faire hommage d'une mappemonde, présentant la distribution des plantes les plus utiles à la surface du globe, avec une notice explicative, et il appelle l'attention de la Société, sur ce travail.

M. le baron Walckenaer fait don à la Société, pour être déposé dans ses archives, d'un Vocabulaire des Qobayles, provenant de M. Desfontaines, et composé en 1787, par M. Barre, négociant à Bone.

M. le secrétaire lit la traduction faite par M. de la Roquette, de l'Introduction du voyage à la côte orientale du Groenland, exécuté de 1828 à 1831, par M. le capitaine Graah, de la marine danoise.

Séance du 21 novembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Donnet écrit à la Société pour lui faire hommage d'une carte topographique de l'arrondissement de Corbeil, qu'il vient de publier.

M. Daussy annonce que le dépôt de la marine vient de recevoir, du chargé d'affaires de France à Stockholm, une caisse trouvée par des pêcheurs, sur les côtes de Norwège, et contenant des cartes que le gouvernement suédois supposait avoir appartenu à la *Lilloise*, commandée par M. Jules de Blosseville. Ces cartes ont été examinées au Dépôt de la marine, et le résultat de cet examen ne permet plus de supposer qu'elles aient appartenu à la *Lilloise*. Il n'existe donc encore aujourd'hui aucune preuve matérielle de la perte de ce bâtiment, dont on n'a point de nouvelles directes, postérieures au 4 août 1833.

M. le président, à cette occasion, propose que la Société fasse une démarche auprès de M. le Ministre de la marine, pour lui témoigner le vif intérêt qu'elle prend à M. de Blosseville, et lui exprimer le vœu que des recherches nouvelles soient tentées pour découvrir le sort de l'expédition.

M. Albert-Montémont lit un fragment d'un voyage en Angleterre.

M. Jomard donne lecture de la relation d'un voyage récemment fait par un indigène, d'Alger à Constantine, et contenant des détails sur la géographie de cette partie de l'Afrique, ainsi que sur les usages des habitants.

Séance du 5 décembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire donne communication du procès-verbal de la séance générale du 28 novembre. La rédaction en sera soumise à la prochaine assemblée.

M. le général Pelet, directeur général du dépôt de la guerre, en adressant ses remerciemens à la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, lui annonce qu'il sera très heureux de s'associer à ses efforts pour contribuer aux progrès des sciences géographiques, et qu'il s'empressera de lui faire toutes les communications qui dépendront de lui et que la Société jugera utiles au succès de ses travaux.

M. Ainsworth, correspondant étranger de la Société, lui écrit pour lui annoncer que le gouvernement anglais et la compagnie des Indes orientales préparent une expédition qui a pour but d'effectuer la navigation de l'Euphrate, au moyen des bateaux à vapeur, et d'établir, s'il est possible, une communication courte et facile entre l'Europe et les Indes. M. Ainsworth qui doit faire partie de cette expédition commandée par le capitaine Chesney, demande tant en son nom qu'en celui de ses compagnons de voyage, que la Société veuille bien leur adresser ses instructions. — Renvoi de cette demande à la section de correspondance.

M. le docteur Reumont, membre de la Société à Florence, adresse une notice sur les publications récentes qui concernent la Toscane et qui ont des rapports avec la géographie. — Renvoi au comité du Bulletin.

MM. Leroux et Reynaud adressent le 1^{er} volume de l'Encyclopédie pittoresque contenant plusieurs articles

relatifs à la géographie, et ils demandent que la Société veuille bien se faire rendre compte de cette publication, et leur adresser ses conseils. — Remis à M. Boblaye pour un rapport verbal.

MM. Beer et Maedler font hommage de la 3^e feuille de la carte de la lune qu'ils publient. — Renvoi à M. le colonel Corabœuf.

M. Warden dépose sur le bureau le 15^e volume de la collection de l'art de vérifier les dates. Ce volume est entièrement consacré à la description géographique et historique de la Guiane.

M. Jomard annonce le retour en France de M. le capitaine Callier, après un voyage de plusieurs années dans l'Orient, où il avait accompagné M. Michaud. M. Callier rapporte de nombreux matériaux géographiques sur les divers pays qu'il a explorés.

M. Jomard communique aussi une lettre de M. le cheykh Refa'h, professeur de géographie, d'histoire et de langue française à la mosquée el-Azhar du Caire, ancien élève de l'école égyptienne à Paris, et il le présente pour devenir membre de la Société. Le cheykh Refa'h a publié en arabe les ouvrages suivans : 1^o *Livre des mœurs et des coutumes*, avec un petit dictionnaire géographique et biographique; 2^o *Traité de minéralogie d'après Brard*; 3^o la relation de son voyage à Paris; 4^o *Géographie de MM. Meissas et Michelot*, et *Traité de cosmographie*.

MM. Wright et Francisque Michel adressent le commencement du manuscrit de Rubruquis et promettent la suite de leur travail aussitôt qu'il sera terminé. M. d'Arvezac annonce que le manuscrit a été envoyé immédiatement à l'impression.

M. Jomard continue la lecture de la relation du voyage récemment fait par un indigène, d'Alger à Constantine.

Séance du 19 décembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Levasseur, ingénieur-géomètre du cadastre, admis dans la séance du 22 août dernier, adresse ses remerciemens à la Société.

M. le professeur Rafinesque, correspondant de la Société, à Philadelphie, lui adresse : 1° une notice sur les voyages de Pattie, Willard, Wyeth et Dodge, dans le nouveau Mexique, la Californie et l'Oregon, de 1824 à 1833 ; 2° sa réponse à une attaque anonyme publiée en Angleterre, sous le titre de *The negroes of Kwan-Lun* ; 3° une collection du journal le *Tsalagi*, ou *Cherokee Phenix*, contenant des documens historiques très curieux ; 4° un exemplaire de son *Journal atlantique*, et un opuscule ayant pour titre *Herbarium Rafinesquianum*. La commission ordonne le dépôt des ouvrages imprimés, à la Bibliothèque, et le renvoi des notices manuscrites au Comité du bulletin. Le temps ne permet pas de donner lecture des remarques du même savant, sur une brochure critique relative aux nègres de Kuen-Lun.

M. d'Avezac communique l'extrait d'une lettre de M. Gråberg de Hemsö, contenant de nouvelles indications sur les travaux géographiques les plus récents qui ont paru en Italie, et dans laquelle il rappelle l'envoi qu'il a fait à la Société, de son *Specchio geografico e statistico d'ell' Impero di Marocco* ; d'après son desir, la commission centrale prie M. Jomard de vouloir bien rendre compte de cet ouvrage.

M. Gråberg de Hemsö transmet aussi, de la part de M. le comte de Serristori, un itinéraire manuscrit de Constantinople à Abouchir, par Arz-Roum, Tauris,

Téhéran, Isfahan et Chiraz, fait dans les années 1828 et 1829. — Renvoi de ces documens au Comité du bulletin.

M. le capitaine Chesney adresse un exemplaire de son rapport sur la navigation de l'Euphrate, et il saisit cette occasion pour payer un tribut de reconnaissance à plusieurs membres de la Société, dont il a reçu les secours les plus empressés, et l'accueil le plus bienveillant dans le cours de ses voyages. M. Chesney cite particulièrement MM. Fontanier, à Trébisonde; Guys, à Beirout; le consul français, à Damiette; et l'évêque de Bagdad.

M. Barbié du Bocage communique, de la part de M. David, consul de France à Santiago de Cuba, une description du quartier de Sainte-Catherine et des contrées environnantes, avec une carte levée en 1834, par M. Alexandre Jaegerschmid. — Renvoi au comité du bulletin.

Le même membre dépose sur le bureau diverses notes, 1^o sur le voyage de M. Goudot à Mozambique; 2^o sur les voyages de M. Texier, dans l'Asie centrale; 3^o sur le levé de la carte topographique de la principauté des Asturies.

M. Jomard invite la section de correspondance à adresser des instructions à M. Goudot; ce voyageur s'efforcera de visiter le Zambèze, et de le remonter le plus haut possible.

M. le président appelle l'attention de la Société sur une circonstance intéressante du voyage de M. Callier. Il a observé, près de Beirout, des inscriptions de la plus haute antiquité, déjà signalées par d'autres voyageurs, et situées non loin de la mer; une en caractères persépolitains, et les autres en figures hiéroglyphiques.

M. Warden communique une notice sur la relation de l'expédition de M. Schoolcraft, dans le Haut-Mississipi et au lac d'Itasca, pendant l'année 1832. — Renvoi au Comité du bulletin.

M. le chevalier Jaubert donne des renseignemens sur les progrès que fait la publication de l'Édrisi; l'impression des deux premiers climats est achevée, et l'on s'occupe de celle du troisième climat. Après une discussion à laquelle prennent part plusieurs membres, la commission centrale, sur la demande de M. Jaubert, ajourne la publication des cartes destinées à accompagner le texte de l'Édrisi.

M. Eyriès donne la nouvelle de la mort de M. le cardinal Placido Zurla. Cette perte sera vivement sentie par les amis des sciences géographiques, aux progrès desquelles M. Zurla a beaucoup contribué.

M. d'Avezac communique à l'assemblée une lettre de M. Maconochie, secrétaire de la Société géographique de Londres, qui vient de lui être remise par M. le lieutenant Alexandre Burnes, auteur du voyage en Boukharie, présent à la séance, et déjà accueilli avec empressement par chacun des membres de la réunion. M. le président adresse à ce voyageur l'expression de l'intérêt de toute la Société, pour les résultats de son importante exploration. M. Burnes remercie la Société des marques de bienveillance dont elle veut bien l'honorer, et il se loue, avec une égale effusion, de l'accueil paternel que lui ont fait, pendant ses voyages, les officiers français, Allart et Court, généraux au service de Rangit-Sing, souverain du Pendjab.

La Commission centrale, aux termes de son règlement, procède au renouvellement de son bureau pour l'année 1835, elle nomme :

Président, M. Roux de Rochelle ;

Vice-présidents, MM. Daussy et Corabœuf ;

Secrétaire général, M. d'Avezac.

M. Roux de Rochelle remercie ses collègues de la nouvelle marque de confiance qu'ils viennent de lui donner, et il compte sur leur honorable concours pour atteindre plus facilement le but que se propose la Société.

Il exprime en même temps, au nom du bureau, les remerciemens de la Société à M. Jomard, pour le zèle éclairé avec lequel il a rempli les fonctions de la présidence, pendant l'année 1834, et pour les services qu'il a constamment rendus à la science et à la Société.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 22 août 1834.

M. LEVASSEUR, ingénieur-géomètre du cadastre.

Séance du 5 décembre.

M. le cheykh REFA'II, professeur de géographie, d'histoire et de langue française au Caire.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 novembre 1834.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 25^e livraison (Voyages en Afrique. — Burchell).

Par M. Audot : *L'Italie, la Sicile, les îles Eoliennes, l'île d'Elbe, la Sardaigne, Malte, l'île de Calypso, etc.* (Toscane, par M. Saint Germain-Leduc, 1 vol. in-4°.— Royaume de Naples, par M. G. D. de la Chavanne. 4 livraisons, in-4°.)

Par M. le baron de Canstein : *Einige Begleitworte zur charte von der verbreitung der nutzbarsten pflanzen über den Erdkörper von Ph. Baron von Canstein.* Berlin, 1834. Une feuille et une brochure in-8°.

Par M. Grâberg de Hemsô : *Tableau géographique et statistique de l'empire de Maroc.* Gênes, 1834. 1 vol. in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 59 à 63 livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahiers de septembre et octobre de son Journal.*

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahiers de septembre et octobre de son Bulletin.*

Par M. T. Perrin : *Revue de l'agriculture universelle*, première et deuxième livraisons.

Par la Société d'agriculture de l'Eure : *Recueil de cette Société*, cahier d'octobre.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros du *Recueil industriel*, des *Archives du commerce*, du *Mémorial encyclopédique*, de l'*Institut*, de l'*Écho du monde savant*, du *Moniteur ottoman*, du *Journal de Smyrne* et du *Journal du Caire*.

Séance du 21 novembre.

Par madame veuve Brué : *Nouvelle Carte du Mexique et d'une partie des provinces unies de l'Amérique centrale, etc.*, une feuille.

Par M. Donnet : *Carte topographique de l'arrondissement communal de Corbeil*, 14^e du département de Seine-

et-Oise et d'une partie des cantons limitrophes; dressée à l'échelle d'un mètre pour 50,000, etc. — une feuille.

Par MM. Albert-Montémont et Monin : *Atlas pour servir à l'intelligence de la Bibliothèque universelle des voyages*, 2^e livraison.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 64, 65 et 66^e livraisons.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier d'octobre.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de novembre de son Journal*.

Séance du 5 décembre.

Par M. Warden : *L'Art de vérifier les dates, depuis l'année 1770 jusqu'à nos jours*; suite de la chronologie historique de l'Amérique (Guiane). 1 vol. in-8°.

Par MM. Beer et Maedler : *Feuille 3^e de la carte de la lune*.

Par M. Gråberg de Hemsö : *Dell' attuale condizione della scienza statistica in Italia*, broch. in-8°.

Par MM. P. Leroux et J. Reynaud : *Encyclopédie pittoresque*, premier volume, in-4°.

Par l'Institut historique : *Troisième livraison de son Journal*.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 67 à 69^e livraisons.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de novembre.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de septembre.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de décembre.

Par MM. les directeurs : Numéros 81, 82 et 83 de

l'Institut, et numéros 34, 35 et 36 de *l'Echo du monde savant*.

Séance du 19 décembre.

Par M. A. Boué : *Essai géologique sur l'Écosse*, 1 vol. in-8°. — *Mémoires géologiques et paléontologiques*, tome 1^{er}, in-8°.

Par M. Rafinesque : Une collection du *Tsalagi ou Cherokee Phœnix*. — *Journal Atlantique*, 1 vol. in-8°. — *Herbarium Rafinesquianum*, broch. in-8°.

Par M. le capitaine Chesney : *Reports on the navigation of the Euphrates*, 1 vol. in-folio.

Par M. le comte de Serristori : *Secondo supplemento al Saggio statistico dell' Italia*. Lausanne, 1834, in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 70 et 71^e livraisons.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de novembre.

Par M. le commandant Roguet : *De la Vendée militaire*. Livre III, broch. in-8°.

Par l'Institut historique : 4^e livraison de son *Journal*.

Par la Société de géologie : Feuilles 28 et 29 du tome IV de son *Bulletin*.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier d'octobre.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce* (novembre).

Par la Société d'agriculture et de commerce de Caen : *Rapports sur la cinquième exposition des produits des arts du Calvaire en 1834*, broch. in-8°.

Par la Société d'agriculture de Versailles : *Rapport sur les ravages occasionés par les vers blancs, etc.*, in-8°.

Par M. Bousquet : *Journal de la jeunesse*, n° 8.

Par MM. les directeurs : Nos 84 et 85 de *l'Institut* et numéros 37 et 38 de *l'Echo du monde savant*.

ANNONCES.

Principes d'une statistique générale sous le point de vue d'économie nationale, par W.-E.-A. de Schlieben. Vienne, 1834, 1 vol. in-8.

Statistique des frontières militaires de la Transylvanie, par Benigni de Mildenberg, secrétaire du commandement général de Transylvanie. Hermanstadt, 1834, 1 vol. in-12.

Nouveau Dictionnaire hydrographique des états allemands, contenant la description des rivières et ruisseaux, etc., etc., par le baron de Sedlitz. Hall, 1833, 1 vol. in-8.

Mesures des hauteurs dans la Thuringe et dans les environs, réunies et comparées avec quelques observations, par de Hoff, directeur du Consistoire supérieur de Gotha; avec deux planches, 1 vol. in-4.

Exposé géographique et statistique de la force des états qui font partie de la Confédération germanique, avec un grand tableau comparatif de la superficie, de la population et des ressources des différens états de l'Allemagne, par le docteur Aug.-Fr.-Guill. Crome.

Histoire des croisades entreprises pour la délivrance de la Terre-Sainte, par Charles Mills; traduite de l'anglais par M. Paul Tiby; ouvrage accompagné d'une carte de l'Asie-Mineure, des plans d'Antioche et de Jérusalem, et d'une carte de la Syrie, de la Terre-Sainte et de la basse Égypte, par Ambroise Tardieu. 3 vol. in-8. Paris, Depelafol rue Git-le Cœur, n° 4), 1835.

Aventures de Kaurup, traduites de l'hindoustany, par M. Garcin de Tassy, membre des sociétés asiatiques de Paris, Londres, Calcutta et Madras, professeur d'hindoustany, à l'école spéciale des langues orientales vivantes, 1 vol. in-8. Paris, Debure frères (rue Serpente, n° 7), 1835.

Journal d'un séjour en Abyssinie pendant les années 1830, 1831 et 1832, par Samuel Gobat, missionnaire de l'Évangile, au service de la Société épiscopale d'Angleterre; publié par le comité de la Société des missions de Genève, et précédé d'une introduction historique et géographique sur l'Abyssinie; avec carte et portrait. Paris, Risler (rue de l'Oratoire, n° 6), 1835; prix 6 francs.

Études sur la France (pour paraître en 1835). — Atlas physique, politique et historique de la France, dressé sur le même plan que celui de l'Europe, mais à une plus grande échelle et avec plus de développemens; douze cartes avec texte marginal et tableaux complémentaires; par M. le lieutenant-colonel Denaix.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE 11^e VOLUME DE LA 2^e SÉRIE

N^{os} 7 à 12

(Juillet à décembre 1834.)

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	Pages
Mémoires sur la découverte et la reconnaissance des côtes d'Amérique, par M. ROUX DE ROCHELLE	5 et 345
Notice sur les voyages de M. de Lesseps, par M. ROUX DE ROCHELLE	28
Extrait de deux lettres adressées à la Société de Géographie par M. PALLEGOIX, missionnaire français à Siam. — Itinéraire de Juthia à Xai-Nat	41
Itinéraire de la Canée à Candie par Réthimo, et de Candie à la Canée	54
Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, par Hagggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy (3 ^e et 4 ^e articles)	81 et 145
Extrait du rapport des directeurs de la Société américaine de colonisation, pour l'année 1833	116
Mémoires de l'Académie américaine des sciences et arts de Cambridge (compte rendu par M. WARDEN)	120
Rapport verbal sur la <i>Nomenclatura geográfica de España</i> , de M. Caballero, fait à la séance du 22 août, par M. D'AVEZAC.	123
Notice sur un ouvrage de M. le docteur Guyétand, intitulé : <i>Tableau de l'état actuel de l'économie rurale dans le Jura, etc.</i> , lue à la Société de Géographie dans sa séance du 4 juillet 1834, par M. ROUX DE ROCHELLE	128

Lettre du curé de Santiago-Tepehuacan à son évêque, sur les mœurs et coutumes des Indiens soumis à ses soins; traduite par Henri TERNAUX.....	176
Notice et analyse de l'ouvrage de M. Klaproth, intitulé : <i>Lettre à M. le baron de Humboldt sur l'invention de la boussole</i> , par M. DE LARENAUDIÈRE.	209
Rapport sur le voyage de M. Leprieur dans l'intérieur de la Guiane, par M. D'AVEZAC	223
Notice sur l'ancienne géographie historique des pays voisins de la Méditerranée, par M. ROUX DE ROCHELLE	239
Notice sur le voyage en Boukharie de M. ALEXANDRE BURNES, par M. EYRIÈS	250
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE. — Discours d'ouverture prononcé par M. le comte DE MONTALIVET, pair de France, président de la Société	273
Notice des travaux de la Société de Géographie et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1834, par M. D'AVEZAC, secrétaire général	278
Considérations nouvelles sur les Études géographiques et sur l'expression des cartes, par M. le lieutenant-colonel DENAIX.	316
Aperçu d'un voyage dans l'Amérique méridionale, par M. AL-CIDE D'ORBIENNY	326
Itinéraire de Constantinople à Abouchir, par Arz-Roum, Tavis, Tehéran, Isfahan et Chiraz; rédigé dans les années 1828 et 1829, par le comte SERRISTORI, ancien colonel d'état-major au service de Russie	358
Description du quartier Sainte-Catherine et de ses environs, par M. DAVID, consul de France à Santiago de Cuba.	385

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Expédition mercantile dans l'intérieur du sud de l'Afrique ..	71
Nouvelle-Grenade. — Écoles des deux sexes, existant en 1834 à la Nouvelle-Grenade	135
Société américaine de colonisation	138
Colonie de Libéria (Afrique)	140
Chemin de fer pour unir les deux Océans.....	141

	Pages.
Lettre de M. John Ross , capitaine de vaisseau de la marine royale britannique , à MM. les président, secrétaire , etc., de la Société de Géographie de Paris	185
Chemin de fer à travers l'isthme de Panama.....	186
Extrait d'un Mémoire sur un chemin dans l'isthme de Panama, adressé à la Société de Géographie par M. Juste PAREDES ..	189
Rapport sur les communications à établir avec l'Institut historique , par M. ROUX DE ROCHELLE	193
Extrait du Journal des Missions évangéliques	195
Extrait d'une lettre adressée à la Société de Géographie par M. NOYER.....	260
Dénombrement de population fait au Chili en 1831 , dans les provinces de Valdivia et de Chiloe.	263
Carte de France (deuxième livraison)	264
Extrait d'une lettre de M. Gråberg de Hemsö à M. d'Avezac...	390
Extrait d'une lettre de M. Alfred Reumont , membre de la Société , à M. le président de la Commission centrale	393
Lettre de M. le capitaine d'artillerie Chesney, membre de la Société royale de Londres , à M. le secrétaire de la Société.	397
Extrait d'une lettre de M. le capitaine Maconochie à M. d'Avezac.	399

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (juillet à décembre)	73, 142,, 201, 267, 401
Procès-verbal de l'assemblée générale du 28 novembre.....	340
Membres admis dans la Société	204, 269, 343, 408
Ouvrages offerts à la Société.....	78, 204, 270, 343, 408
Compte-rendu des recettes et des dépenses de l'exercice 1833-1834	339

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU II^e VOLUME.



— 3 —







